

LE MESSENGER EVANGÉLIQUE

1876

Compilé article par article en continu

TABLE DES MATIERES

Substance d'une méditation sur l'épître aux Ephésiens.....	9
Sur l'abolition du péché.....	45
Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.).....	48
Livre 1.....	48
Psaume 1.....	48
Psaume 2.....	49
Psaume 3.....	49
Psaume 4.....	50
Psaume 5.....	51
Psaumes 6-7.....	52
Psaume 7.....	53
Psaume 8.....	53
Psaumes 9 et 10.....	53
Psaume 11.....	54
Psaume 12.....	57
Psaume 13.....	57
Psaume 14.....	58
Psaume 15.....	59
Psaume 16.....	59
Psaume 17.....	72
Psaume 18.....	74
Psaume 19.....	76
Psaumes 20-21.....	78
Psaume 22.....	79
Psaume 23.....	83
Psaume 24.....	85

Psaume 25.....	86
Psaume 26.....	89
Psaume 27.....	90
Psaume 28.....	92
Psaume 29.....	93
Psaume 30.....	93
Psaume 31.....	95
Psaume 32.....	96
Psaume 33.....	100
Psaume 34.....	101
Psaume 35.....	103
Psaume 36.....	104
Psaume 37.....	108
Psaume 38.....	111
Psaume 39.....	114
Psaume 40.....	114
Psaume 41.....	117
Livre 2.....	118
Psaume 42.....	119
Psaume 43.....	122
Psaume 44.....	123
Psaume 45.....	125
Psaume 46.....	126
Psaume 47.....	128
Psaume 48.....	128
Psaume 49.....	129
Psaume 50.....	130
Psaume 51.....	130
Psaume 52.....	134
Psaume 53.....	134
Psaume 54.....	136

Psaume 55.....	136
Psaume 56.....	138
Psaume 57.....	140
Psaume 58.....	141
Psaume 59.....	141
Psaume 60.....	142
Psaume 61.....	142
Psaume 62.....	143
Psaume 63.....	145
Psaume 64.....	148
Psaume 65.....	149
Psaume 66.....	150
Psaume 67.....	151
Psaume 68.....	151
Psaume 69.....	151
Psaume 70.....	151
Psaume 71.....	152
Psaume 72.....	152
Livre 3.....	152
Psaume 73.....	152
Psaume 74.....	155
Psaume 75.....	155
Psaume 76.....	156
Psaume 77.....	156
Psaume 78.....	157
Psaume 79.....	159
Psaume 80.....	159
Psaume 81.....	162
Psaumes 82-83.....	163
Psaume 84.....	164
Psaume 85.....	166

Psaume 86.....	169
Psaume 87.....	171
Psaume 88.....	171
Psaume 89.....	173
Psaume 90.....	174
Psaume 91.....	176
Psaume 92.....	177
Psaume 93.....	177
Psaume 94.....	180
Psaumes 95-101.....	184
Psaume 102	185
Psaume 103	186
Psaume 104	187
Psaume 105	187
Psaume 106	187
Livre 5.....	187
Psaume 107	187
Psaume 108	189
Psaume 109	189
Psaume 110	190
Psaume 111	190
Psaume 112	191
Psaume 113	192
Psaume 114	192
Psaume 115	193
Psaume 116	194
Psaume 117	195
Psaume 118	195
Psaume 119	196
Psaume 120	221
Psaume 121	221

Psaume 122	221
Psaume 123	222
Psaume 124	222
Psaume 125	222
Psaume 126	222
Psaume 127	223
Psaume 128	223
Psaume 129	224
Psaume 130	224
Psaume 131	225
Psaume 132	225
Psaume 133	227
Psaume 134	228
Psaume 135	229
Psaume 136	230
Psaume 137	230
Psaume 138	231
Psaume 139	232
Psaume 140	233
Psaume 141	233
Psaume 142	234
Psaume 143	235
Psaume 144	235
Psaume 145	236
Psaume 146	237
Psaume 147	237
Psaume 148	238
Psaume 149	239
Psaume 150	239
La nouvelle création (2 Corinthiens 5: 13-21)	241
Glanures.....	245

ME 1876 page 59	245
ME 1876 page 80	245
ME 1876 page 220	245
ME 1876 page 297	246
ME 1876 page 316	247
ME 1876 page 339	249
ME 1876 page 360	249
ME 1876 page 398	249
ME 1876 page 439	251
«L'arbitre» (Job 9)	252
L'Antichrist de la prophétie, qui est-il?	259
Substance d'une méditation sur la prophétie	267
Pèlerinage et repos	280
1 ^{re} méditation (Jean 13)	280
2 ^e méditation (Psaume 86)	288
3 ^e méditation (Jean 14)	298
L'exercice	308
Les leçons de l'affliction	310
La sagesse et la folie: comment nous pouvons les discerner	313
Le secret du Seigneur	315
L'homme riche et le pauvre Lazare (Luc 16: 19-31)	316
«Toutes choses sont à nous» (Darby J.N.)	318
Remarques sur les sept églises (Apocalypse 2 – 3)	319
La nature est sans relation avec Dieu (Marc 10)	322
Fragments	326
Darby J.N. – ME 1876 page 299	326
Darby J.N. – ME 1876 page 394	326
Wigram G.V. – ME 1876 page 395	327
Le Seigneur lui-même descendra du ciel	329
Tu m'as sondé et tu m'as connu - Psaume 139	336
Quelques mots sur Romains 6	341

Réflexions sur 1 Corinthiens 2	346
Pensées	355
ME 1876 page 380	355
ME 1876 page 420 - S.C.E.	355
La seule vraie communion et l'état d'âme qu'elle exige	356
La porte ouverte à tout membre de Christ qui marche dans la piété, et la liberté dans le service (Kelly W.)	359
L'assemblée et le ministère (Darby J.N.)	361
L'attente de Christ et le travail pour Christ	363
Lier et délier par l'Assemblée - Matthieu 16 (Darby J.N.).....	372
La justice, la vie, le salut	386
Shadrac, Méshac, Abed-Nego et la fournaise de feu	387

Substance d'une méditation sur l'épître aux Ephésiens

Darby J.N. - ME 1876 page 3

Le caractère de l'épître aux Ephésiens est tout à fait distinct de celui de l'épître aux Romains. L'épître aux Ephésiens n'a rien à faire avec la responsabilité de l'homme; elle nous occupe de Christ et de l'homme envisagé comme mort dans ses péchés; elle nous parle d'une nouvelle création; elle ne soulève pas, par conséquent, la question de la justification, mais celle de l'acceptation.

Les deux grands sujets qui se présentent à nous en rapport avec l'Évangile, sont, nous le savons, la manière dont Dieu fait face à la responsabilité de l'homme, et puis, les conseils de Dieu avant qu'il y eût aucun homme responsable. Ces conseils sont dans le second Adam, non dans le premier. Le premier homme était l'homme responsable; le second homme est l'homme des conseils de Dieu; le dernier Adam, le second Homme.

L'épître aux Romains s'occupe de l'homme responsable, en grâce sans doute, mais de l'homme responsable: tous ont péché, toute bouche est fermée, et il y a une propitiation par la foi au sang de Christ; toute la question de notre responsabilité et de notre péché est vidée par Dieu en grâce. L'épître aux Ephésiens ne touche pas ce sujet, mais elle ouvre par les conseils et les intentions de Dieu, et elle nous place en Christ.

La structure de l'épître est à peu près celle-ci:

Le chapitre 1^{er} nous présente les conseils de Dieu pour ce qui concerne la gloire, pour ce qui concerne Christ, et pour ce qui concerne notre héritage; à la fin seulement, l'Apôtre commence à montrer comment Dieu a posé le fondement de l'accomplissement de ses conseils dans ce qu'il a déjà fait, en sorte que, après la révélation des conseils, nous avons ce que Dieu a fait, savoir qu'il a ressuscité Christ d'entre les morts, et qu'il l'a placé au-dessus de toute autorité et de tout pouvoir et de tout nom qui se nomme. L'Apôtre commence, remarquez-le, par la résurrection de Christ d'entre les morts: ce ne sont plus seulement les conseils de Dieu, mais c'est leur accomplissement, pour autant que le second Homme est élevé dans la gloire au-dessus de tous les cieux.

Le chapitre 2 nous montre comment et jusqu'à quel point Dieu a accompli cette oeuvre de puissance en nous. Il nous a ressuscités de l'état de mort dans lequel nous étions dans nos péchés, et nous a placés en Christ, nous faisant asseoir *en* Lui (non pas *avec* Lui, car nous ne sommes pas encore là maintenant) dans les lieux célestes. L'opération de Dieu nous place devant Lui en Christ. C'est *en* Christ que je suis assis, non pas *avec* Christ. Nous sommes ainsi l'ouvrage de Dieu. L'Apôtre fait ensuite un pas de plus, en nous présentant Juifs et gentils réconciliés en un seul corps. Il s'agit toujours de ce que Dieu a accompli ou accomplit dans ce sens: il a détruit le mur mitoyen de clôture et nous a réconciliés en un corps par la croix, c'est-à-dire ici-bas sur la terre, et il n'élève pas seulement un temple saint au Seigneur, temple qui

n'est pas encore édifié, mais, Juifs et gentils, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu, par l'Esprit ici-bas sur la terre. C'est là ce que Dieu a fait: il a ressuscité Christ d'entre les morts et l'a placé dans la gloire; il nous a ressuscités, nous, spirituellement d'entre les morts et nous a placés en Christ; il a aboli toute distinction de Juif ou de gentil, et il n'a pas seulement fait la paix entre Juifs et gentils, en les réconciliant, mais il les a réconciliés tous les deux en un seul corps à Dieu par la croix. Juifs et gentils sont réconciliés entre eux, et réconciliés à Dieu; et ils deviendront un temple; et ils sont édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit ici-bas. C'est là ce qui est accompli des conseils de Dieu, le fondement étant posé pour leur pleine réalisation.

Au chapitre 3 l'Apôtre introduit un autre sujet. Il n'y est question ni des conseils de Dieu, ni de l'opération de Dieu, mais de l'administration de ces choses, telle qu'elle a été confiée à Paul. La substance du chapitre, c'est proprement l'administration du mystère par Paul, — non les conseils de Dieu à l'égard du mystère, mais l'administration du mystère par l'Apôtre; et puis à la fin, puisque l'administration se rapporte à la terre, nous avons la seconde prière de l'Apôtre qui est adressée au Père de notre Seigneur Jésus Christ, Christ y étant envisagé comme Fils. La première prière de l'Apôtre, que nous trouvons au chapitre 1^{er}, est adressée au Dieu de notre Seigneur Jésus Christ, l'homme glorifié; mais la prière du chapitre 3 est adressée au Père, et Christ y est envisagé comme Fils, comme personne divine. C'est pourquoi, dans cette prière du chapitre 3, il ne s'agit pas tant d'un objet de connaissance objective, mais plutôt de Christ pour qu'il demeure dans nos coeurs par la foi, la puissance étant ainsi introduite ici-bas selon les conseils de Dieu, en sorte que gloire soit à Dieu dans l'assemblée pour tous les âges. La puissance, ici, est une puissance qui opère *en* nous, comme celle du chapitre 1 était *envers* nous.

Les conseils de Dieu et son opération, et l'administration de Paul étant connus maintenant, le chapitre 4 tourne nos pensées vers leur effet, eu égard au fait qu'il y a une habitation de Dieu par l'Esprit ici-bas; et puis, il nous parle des dons individuels. Ce sujet s'étend jusqu'à la fin du verset 16. Au verset 17, l'Apôtre commence ses exhortations ordinaires quant à la manière dont nous devons marcher. Il veut que les saints marchent ensemble. Toute distinction entre Juif et gentil a disparu. Dieu les a réconciliés ensemble et les a édifiés ensemble en une seule habitation de Dieu par l'Esprit, et il les appelle maintenant à marcher ensemble et à garder l'unité de l'Esprit; puis, après avoir parlé des dons individuels, il commence au verset 17, comme je viens de le dire, les exhortations pratiques pour tous les saints, sujet qu'il poursuit dans le chapitre 5, à la fin duquel, à l'occasion de ce qu'il dit des maris et des femmes, il introduit la relation de Christ et de l'Eglise. Enfin, après avoir parcouru jusqu'à la première moitié du chapitre 6 les diverses relations dans lesquelles les saints sont appelés à être fidèles, l'Apôtre parle de la lutte dans les lieux célestes.

Ici, il est important de remarquer, au sujet de l'épître qui nous occupe, que tout s'y rapporte aux lieux célestes, non que nous ne soyons pas sur la terre, car nous y sommes, mais afin que néanmoins la sagesse de Dieu soit maintenant donnée à connaître aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes par l'assemblée. Nous sommes bénis de toute

bénédition spirituelle dans les lieux célestes (1: 3), nous sommes assis dans les lieux célestes en Christ (1: 20 à 2: 6), nous sommes un témoignage aux principautés et aux autorités dans les lieux célestes (3: 10), et notre lutte est contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes (4: 12). Or le ministère, dans cette épître, vous le remarquerez, est lié à toutes ces choses.

Nous voyons que le fruit de l'opération de Dieu au chapitre 2, c'est que tout l'édifice efficacement ajusté ensemble, croît pour être «un temple saint»; il croît seulement à cette fin là. Mais, déjà maintenant: «Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu» (2: 22). C'est une *chose* qui a lieu actuellement; le temple saint du verset 21 sera dans la gloire. Les saints sont édifiés pour être un «temple», dans le même sens que Christ dit: «Je bâtirai mon église». Le temple dont il est question ici est celui dont parle le chapitre 16 de l'évangile de Matthieu: «Sur ce roc je bâtirai mon assemblée, et les portes du hadès ne prévaudront pas contre elle». Dans le même sens encore nous lisons dans la première épître de Pierre, au chapitre 2: «Vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, vous êtes édifiés, une maison spirituelle». Les saints ici sont édifiés une pierre après l'autre. De même, dans l'épître aux Ephésiens: «Ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». L'édifice croît pour être un temple saint, mais il n'est pas encore actuellement achevé. La maison que *Christ* bâtit est quelque chose de parfait, quelque chose qui n'est pas encore terminé, ce qu'on appelle communément l'église invisible. Mais il y a aussi une chose actuellement manifestée par le fait de la présence du Saint Esprit ici-bas: «Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». Ce sont là deux caractères de l'Assemblée: elle est «le corps de Christ», et «l'habitation de Dieu», maintenant, par le Saint Esprit. Quand nous parlons du «corps» de Christ, les membres sont envisagés comme étant unis à la Tête dans le ciel; quand nous parlons de la «maison», nous savons qu'elle deviendra un temple; quand nous parlons de «l'habitation», elle est actuellement par la présence du Saint Esprit ici-bas. Le «corps» et la «maison» sont jusqu'à un certain point la même chose, mais ils cessèrent bientôt d'être identiques l'un avec l'autre.

Au verset 21, c'est d'un «temple» qu'il est question, mais d'un temple qui n'est pas encore achevé: quand il le sera, ce sera dans la gloire. La chose présente, c'est: «Vous êtes édifiés ensemble, pour être une habitation de Dieu par l'Esprit». La confusion entre ces deux choses produit le papisme et le ritualisme: on a voulu attribuer tous les privilèges qui appartiennent à ce que Christ bâtit et n'a pas encore achevé, à la chose qui est bâtie sur la terre. Or, quand vous trouvez une chose bâtie sur la terre, Dieu l'établit selon sa propre pensée; mais comme pour toute autre chose, comme pour l'homme lui-même quand il fut créé, Dieu confie ce qu'il a établi à la responsabilité de l'homme. Dieu poursuit et accomplit son propre dessein, et contre ce que Christ bâtit, les portes du hadès ne triompheront jamais; mais toujours, d'abord, tout ce que Dieu établit il le confie à la responsabilité de l'homme, et ainsi tout se corrompt. Mais comme je l'ai dit, quoi qu'il en soit, le dessein de Dieu s'accomplit tout entier en Christ. Cela est vrai de toutes choses, vrai quant à Israël, vrai quant aux saints individuellement, vrai

quant à l'Eglise tout entière. Contre ce que Christ fait, les portes du hadès ne prévaudront pas. L'administration de la chose est sur la terre: comme il nous le dit dans 1 Corinthiens 3, Paul «comme un sage architecte avait posé le fondement et un autre édifiait dessus; mais que chacun considère comment il édifie dessus». Ici, ce n'est pas Christ qui bâtit, — ce n'est pas Christ accomplissant la parole qu'il avait dite: «Je bâtirai mon Eglise»; ce ne sont pas non plus les pierres vivantes édifiées une à une et croissant pour être un temple saint. Dans ce dernier cas il n'y a pas d'autre agent que Christ; c'est Lui qui bâtit, et Satan par conséquent, cela est évident, n'a point de puissance contre ce qui est bâti. Mais au chapitre 3 de la 1^{re} épître aux Corinthiens, je le répète, ce n'est pas Christ qui bâtit: il s'agit de la responsabilité de l'homme, comme nous voyons par l'exhortation. «Qu'il considère comment il édifie dessus». On peut édifier du bois, du foin et du chaume; et si vous attribuez au bois, au foin et au chaume, la fermeté de ce que Christ fait, vous tombez dans une grave erreur. Les papistes et les puséites confondent ce qui a été édifié par l'homme avec l'oeuvre de Christ, et lui attribuent la fermeté de ce contre quoi les portes du hadès ne peuvent pas prévaloir; ils confondent deux oeuvres différentes.

Dieu avait bien établi même ce qui est sur la terre; «le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés» (Actes des Apôtres 2: 47). L'ouvrage de Dieu était bon; mais bientôt de faux frères s'introduisirent furtivement (un Simon le mage et d'autres, je ne sais lesquels), parce que l'homme était placé sous la responsabilité, et que la première chose qu'il fait toujours en pareil cas, c'est de pécher. Dieu avait placé l'épée entre les mains de Noé pour gouverner la terre: la première chose que fait Noé, c'est de s'enivrer. Dieu donna la loi, et la première chose que firent les Juifs, fut d'ériger le veau d'or. Dieu établit la sacrificature, et le premier jour déjà, les deux fils d'Aaron offrent un feu étranger, et Aaron n'entra jamais dans les lieux saints avec les vêtements de gloire et de beauté. Dieu établit la royauté; et le fils de David aima beaucoup de femmes étrangères et son coeur se détourna vers leurs dieux. L'Eglise également fut établie, et elle faillit. Mais Christ sera l'homme parfait: Christ gouvernera le monde en justice; Christ sera le sacrificateur parfait; Christ est parfait comme le Fils de David; il s'élèvera pour dominer sur les gentils; il sera glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui croient. *Tout* ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme, sera ainsi parfaitement accompli. Si je confonds cet accomplissement des desseins de Dieu en Christ avec ce qui a été confié à la responsabilité de l'homme, et que j'attribue à l'un ce qui appartient à l'autre, je justifie tout le mal et toute la corruption qui nous entourent. C'est ici ce qui est la question maintenant, dans l'Eglise de Dieu.

Le «corps» n'est jamais envisagé comme étant incomplet en lui-même; cela fausserait toute l'idée. Quand Dieu révèle ses conseils, le corps est envisagé comme dans ces conseils. Au chapitre 1, Dieu a donné Christ pour «chef» sur toutes choses, à l'Eglise qui est son corps. Le corps ici, est envisagé comme complet, quand toutes choses sont placées sous les pieds de Christ. Mais toutes choses ne sont pas encore mises sous ses pieds; la chose n'est pas encore accomplie; elle est «en dessein». Dès qu'il s'agit de la chose ici-bas, nous avons «*la maison*» et «*le corps*».

Le verset 21 du chapitre 2 renferme la même pensée que Matthieu 16: 18, et aussi que 1 Pierre 2.

Le verset 22 nous présente la maison comme établie non sur la terre; seulement, lorsque Dieu l'établit, il l'avait bien établie; tout y était en ordre et en règle. «Vous êtes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu». C'est une chose présente.

L'habitation de Dieu avec les hommes ici-bas est un fait défini, distinct, et le fruit de la rédemption. Dieu n'a jamais demeuré avec l'homme avant qu'il y eût une rédemption. Dieu n'a pas demeuré avec Adam; il ne demeura jamais avec Abraham; il ne demeura jamais avec personne sur la terre, jusqu'à ce qu'Israël eût été racheté hors d'Egypte. Cette rédemption d'Israël était sans doute une rédemption extérieure; mais elle était cependant, en un sens, une rédemption. Dieu avait délivré son peuple de l'esclavage de l'Egypte, et il dit à la fin du chapitre 39 de l'Exode: «Et ils sauront que je suis l'Eternel leur Dieu, qui les ai tirés du pays d'Egypte pour habiter au milieu d'eux». Dès qu'il y a rédemption, Dieu fait de son peuple racheté le lieu de sa demeure, et il descend et habite au milieu d'eux dans le tabernacle, jusqu'à ce qu'il abandonne ce lieu de sa demeure, lors de la captivité de Babylone, quand les temps des gentils commencèrent. Depuis la réjection de Christ et l'accomplissement d'une meilleure rédemption, l'Eglise est établie sur la terre pour que Dieu y habite. Cette «habitation de Dieu par l'Esprit» fut établie à la suite et en conséquence de la rédemption, mais ici-bas confiée à la responsabilité de l'homme. Ce qu'elle est devenue maintenant est la chrétienté.

Au chapitre 4, l'Apôtre nous parle de l'accroissement du corps. Il parle seulement du fait qu'ici-bas le corps croît; puis il nous montre les différents dons, tous en exercice, et le corps croissant exactement comme un enfant qui grandit. De nouvelles personnes sont ajoutées, mais elles sont ajoutées à un corps qui est toujours là comme une chose complète; elles sont individuellement ajoutées à ce qui croît, et constituent une partie de sa croissance. Il y a des évangélistes, aussi bien que des pasteurs et des docteurs; toutefois quand des personnes sont ajoutées individuellement, elles ne sont pas autre chose qu'une partie du même corps. Ainsi, quand je mange, mon corps croît. Tout cela ne sont après tout que des figures, je n'ai pas besoin de le dire.

En parlant de ces choses, vous remarquerez que ce qui est individuel, — les personnes, — vient avant qu'il soit question en aucune manière du corps ou de la maison. Ce qui est personnel a toujours la première place. La relation individuelle est avec le Père, la relation «corporative» est avec Christ comme homme; la relation qui se rapporte à la «maison» est avec le Saint Esprit venu ici-bas. Il y a les trois choses: la première, c'est que nous avons l'adoption des enfants pour Lui-même; ensuite, ce fait qu'il a donné Christ pour Chef sur toutes choses à l'Eglise qui est son corps; d'abord tout ce qui est relatif à ce qui est individuel, ensuite, notre relation avec Christ comme homme ressuscité et glorifié; enfin il y a le Saint Esprit venu sur la terre pour demeurer. C'est une chose merveilleuse, que le conseil divin qui a voulu réunir ensemble toutes ces choses.

Si maintenant, en poursuivant notre sujet, nous considérons l'application de tout ce qui précède au «ministère», nous voyons qu'en commençant l'Apôtre dit: «A chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ; c'est pourquoi il dit (c'est la raison et la base qui est donnée pour le ministère): «Etant monté en haut, il a emmené captive la captivité et a donné des dons aux hommes; or qu'il soit monté, qu'est-ce, sinon qu'il est aussi descendu dans les parties inférieures de la terre? Celui qui est descendu est le même que celui qui est aussi monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses; et Lui a donné les uns comme apôtres, les autres comme prophètes, les autres comme évangélistes, les autres comme pasteurs et docteurs». L'Apôtre nous dit d'abord le fondement de tous ces dons, qui est Christ, mais non pas Christ sur la terre, comme les Juifs avaient le Messie; — tout cela a disparu de devant sa pensée, et il voit Christ descendant jusque dans la poussière de la terre et puis montant au-dessus de tous les cieux, et nous en présente les effets. Christ est descendu dans les parties inférieures de la terre, — dans le sépulcre, mais le «hadès» pour son âme. Il descendit dans les parties inférieures de la terre, et puis il est monté au-dessus de tous les cieux. Il a été au-dessous de la création, car la mort et le hadès sont dans un sens au-dessous d'elle; et puis il est au-dessus de la création; et de cette manière «il remplit toutes choses». Christ, dans la puissance de sa rédemption, remplit toutes choses. Tout service et tout ministère ont leur place là; ils découlent de là. Christ est descendu où Satan avait sa puissance, dans la mort et le hadès; il est descendu là où était la puissance de Satan, et il brise cette puissance; il mène captive la captivité, et il place l'homme dans la gloire de Dieu, dans sa propre personne au-dessus de tous les cieux, en sorte que d'un côté il a rencontré et vaincu la puissance du mal, et de l'autre, il a élevé l'homme dans la gloire de Dieu. Ces dons, dont l'Apôtre parle, il les reçoit comme homme, comme nous lisons dans les Actes: «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit saint promis (le Saint Esprit est la promesse du Père), il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 33). Il a fait cela comme homme, non pas seulement comme Dieu, remarquez-le. Christ, en vertu de la rédemption par laquelle il remplit toutes choses, reçoit le Saint Esprit et l'envoie aux hommes qu'il a délivrés de la main de Satan, et édifie son Eglise ici-bas. Cela donne au ministère une place merveilleuse.

Dans l'épître aux Ephésiens, ce sont les saints individuellement qui ont la première place; l'Apôtre parle d'abord de «la perfection des saints», et puis il ajoute: «pour l'oeuvre du service, pour l'édification du corps de Christ». En premier lieu, il montre que chaque saint doit croître jusqu'à Lui qui est le chef, Christ; ensuite il parle de deux autres objets, introduits en grec par une autre préposition. En premier lieu, le Seigneur fait tout «en vue de la perfection des saints» (au milieu d'eux, il est «le Premier-né, entre plusieurs frères»); et puis, ce qu'il fait à ces deux autres caractères additionnels, «pour l'oeuvre du ministère» ici-bas, et «pour l'édification du corps» comme grand et seul tout. Il ne faut pas perdre de vue les personnes individuellement, quand nous sommes occupés du corps. L'Apôtre poursuit le sujet de la perfection des saints jusqu'à la fin du verset 15; puis, au verset 16, il en vient au ministère et à l'édification du corps. Quand il dit: «Jusqu'à ce que nous parvenions tous à l'unité de la foi» (chacun individuellement, je n'ai pas besoin de le dire), «et de la connaissance du Fils de Dieu,

à l'état d'homme fait, à la mesure de la stature de la plénitude du Christ» (rien moins que cela) «afin que nous ne soyons plus de petits enfants ballottés et emportés çà et là par tous vents de doctrine dans la tromperie des hommes, dans leur habileté à user de voies détournées pour égayer, mais que, étant vrais dans l'amour, nous croissions en toutes choses jusqu'à Lui qui est le chef, le Christ», il a en vue les saints individuellement, et ils croissent jusqu'à Christ. Ensuite il continue, disant: «Duquel tout le corps» (il parle maintenant de la chose corporative) «bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement, produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour:» c'est la seconde chose, le second objet. En premier lieu, je le répète, les saints individuellement croissent en toutes choses jusqu'au Chef; et puis, en second lieu, vient l'édification du corps. Le corps s'édifie lui-même, mais en même temps, il y a le service et le ministère. C'est une merveilleuse grâce, que Celui qui descendit dans les parties inférieures de la terre, soit monté dans la gloire au-dessus de tous les cieux, et qu'il ait accompli cette oeuvre glorieuse, par laquelle il a mis les saints en relation personnelle avec Lui-même.

Il convient ici de dire un mot de la merveilleuse prière que l'Apôtre adresse au Père au chapitre 3: «Afin que selon les richesses de sa gloire, il vous donne d'être fortifiés en puissance par son Esprit quant à l'homme intérieur» (verset 16). Paul demande que la puissance du Saint Esprit remplisse le coeur de chacun des saints individuellement, et que Christ habite dans le coeur de chacun, «de sorte que le Christ habite, par la foi, dans vos coeurs», c'est-à-dire que vous réalisiez Christ par la foi. J'ai Christ maintenant, — Lui qui est le centre de tout l'univers béni, — demeurant dans mon coeur; j'ai ainsi le centre en moi; et c'est là certainement l'amour parfait, car Christ demeure en Dieu, et Dieu en nous; et je suis enraciné et fondé dans l'amour. Mon coeur dès lors embrasse tous les saints selon cette parole de l'Apôtre: «Que vous soyez enracinés et fondés dans l'amour, afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints...» Je ne peux pas en tenir compte, parce qu'ils forment une partie du dessein de Dieu, le cercle le plus rapproché de Christ. Toute la scène de la gloire et des conseils de Dieu s'ouvre alors devant mes yeux; je vois la largeur et la longueur et la profondeur et la hauteur, c'est-à-dire la scène tout entière de la gloire de Dieu. Toute la gloire dont Dieu s'entoure, je la possède en ayant Christ dans mon coeur, réalisé par la foi, par la puissance de l'Esprit. Comme je pourrais me perdre dans cette gloire, je reviens à Christ que je connais, avec lequel je suis familier, et l'Apôtre demande que je «connaisse l'amour du Christ qui surpasse toute connaissance». J'ai conscience qu'au milieu de toute cette gloire, je jouis et suis parfaitement familier avec Celui qui en est le centre; il demeure dans mon coeur, et je connais l'amour de Christ. L'étendue de la gloire n'en est pas diminuée, bien au contraire, parce que l'amour de Christ surpasse toute connaissance. C'est pourquoi il dit: «Et de connaître l'amour du Christ, qui surpasse toute connaissance, afin que vous soyez remplis jusqu'à toute la plénitude de Dieu» (verset 19). J'ai ce qui entoure Dieu dans la gloire, et maintenant, ayant connu l'amour personnel de Christ, je suis arrivé à Dieu lui-même. «Or à Celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons et pensons, selon la puissance qui opère en nous...» On cite souvent ce passage comme nous parlant de ce que Dieu peut faire pour nous; des gens pieux, sans doute, je n'y vois aucun mal, disent dans leurs

prières, que Dieu peut faire plus qu'ils ne demandent ou ne pensent, ce qui est très vrai; mais l'Apôtre dit autre chose ici. Il dit: «A Celui qui peut faire infiniment plus que tout ce que nous demandons ou pensons, selon la puissance qui opère en nous», ce qui est bien différent. «A lui soit gloire dans l'assemblée, dans le Christ Jésus, pour tous les âges du siècle des siècles». Nous sommes introduits dans tout ce dont nous venons de parler — c'est une puissance qui opère en nous, de sorte que Dieu est glorifié dans l'assemblée dans tous les âges, et maintenant aussi, je n'ai pas besoin de le dire.

Voilà ce que l'Apôtre place devant nous, avant qu'il introduise le sujet du ministère. Sa prière, ici, on le voit, n'est pas, comme au chapitre 1, que nous connaissions quelle est l'espérance de son appel et quelles sont les richesses de la gloire de son héritage, mais, que le Père de notre Seigneur Jésus Christ, selon les richesses de sa gloire, nous fortifie en puissance. C'est selon tout ce en quoi il est glorifié, qu'il nous fortifie. Au chapitre 1, l'Apôtre avait demandé que les yeux de nos coeurs soient ouverts et que nous connaissions les choses qui sont à nous. La gloire est à nous, et l'héritage est à nous. Ici, au chapitre 3, il ne parle plus de ce qui est objectif, mais de ce qui opère en nous; il s'adresse au Père, non pas à Dieu, et il demande que Christ habite dans nos coeurs; il demande que nous soyons fortifiés, non pas que nous connaissions des objets qui sont placés devant nous, mais que nous soyons fortifiés en puissance par son Esprit dans l'homme intérieur. Il demande que cette puissance opère en nous, mais elle peut ne pas opérer. Il ne prie pas pour que nous sachions que certaines choses sont à nous, mais pour que les choses soient des réalités pour nous. On peut ne pas être fortifié avec puissance dans l'homme intérieur, quoiqu'on ait l'Esprit. C'est pour que l'âme soit dans un certain état positif, que l'Apôtre prie.

La prière du chapitre 1 n'était pas une demande pour que quoi que ce soit agît en nous, mais pour que nous connaissions les choses; et l'Apôtre place ces choses comme objets devant nous. Elles sont à vous, dit-il. Nous avons entendu l'appel, nous sommes participants de l'appel céleste, comme il est dit dans l'épître aux Hébreux, et, si nous ne sommes pas encore entrés actuellement en possession de l'héritage, nous sommes cohéritiers de Christ. L'Apôtre voudrait que les yeux de notre coeur fussent ouverts et tournés vers ces choses; mais elles sont à nous; et c'est une chose merveilleuse que le Saint Esprit ne puisse pas nous montrer une partie de la gloire qui ne soit à nous. La puissance, dont il est parlé à la fin du chapitre, qui agit en nous, est une puissance qui nous a pris là où nous étions, morts dans nos fautes et dans nos péchés, et qui nous a placés en Christ là où il est. Mais tout cela est accompli. «Et quelle est l'excellente grandeur de sa puissance envers nous qui croyons selon l'opération de la puissance de sa force qu'il a opérée dans le Christ en le ressuscitant d'entre les morts (et il l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes au-dessus de toute principauté, et autorité, et puissance, et domination, et au-dessus de tout nom qui se nomme, non seulement dans ce siècle mais aussi dans celui qui est à venir)». Ici, Dieu nous montre que nous qui étions morts dans nos péchés, il nous a vivifiés; c'est cette puissance qui a opéré et qui a fait de moi un chrétien. Mais, au chapitre 3, qui nous occupe, l'Apôtre demande que la puissance opère *en* nous maintenant. Pratiquement c'est la réalisation de cette puissance.

Mais revenons au chapitre 4. Nous y trouvons, pour la marche, cette expression: «d'une manière digne», qui revient deux fois autre part. Nous sommes appelés à marcher «d'une manière digne de Dieu qui nous appelle à son propre royaume et à sa propre gloire» (1 Thessaloniens 2: 12); nous sommes appelés à marcher «d'une manière digne du Seigneur pour lui plaire à tous égards» (Colossiens 1: 10); et ici, nous sommes appelés à marcher «d'une manière digne de l'appel dont nous avons été appelés», c'est-à-dire digne de l'habitation de Dieu par l'Esprit, digne de ce qui constitue l'appel tout entier, mais plus spécialement la dernière partie. Dieu nous a tous réconciliés en un seul corps; il nous a réconciliés à Lui, et nous a édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit; et ici, l'Apôtre invite les saints à marcher d'une manière *digne de cet appel*. Il est remarquable, comment, en abordant ce sujet, il en vient immédiatement à l'humilité et à la douceur. C'est ici la marche qui est digne de l'appel. Nous sentirions notre propre néant, si nous pensions à la place, à laquelle Dieu nous a élevés. Rien de plus simple, si nous pouvions le saisir pratiquement: il nous a faits tous un par l'Esprit; nous sommes tous édifiés ensemble comme des pierres dans une maison; et il nous appelle à marcher dans cette unité et dans cet esprit de paix. Il faut que, dans notre marche, nous ayons le sentiment de ces grandes choses et de notre propre néant.

Il y a une triple unité: d'abord un corps, un Esprit, et une espérance de notre appel; ensuite, la profession extérieure, un Seigneur, une foi, un baptême; et enfin un cercle plus étendu encore, «un seul Dieu et Père de tous, qui est au-dessus de tout, qui est partout, et en nous tous»; — en d'autres termes, l'unité de l'Esprit, l'unité de la Seigneurie, et l'unité en rapport avec Dieu le Père. Il y a l'Esprit, le Seigneur, et Dieu, comme nous lisons dans la première épître aux Corinthiens, où, à propos des dons, l'Apôtre nous parle de «diversités de dons, mais le même *Esprit*», de diversités «d'administration» ou de «service» et «le même *Seigneur*», et de «diversités d'opérations, mais le même *Dieu*, qui opère tout en tous». Il ne s'agit pas du Père, du Fils, et du Saint Esprit, mais d'une autre pensée liée à celle-ci, savoir: de l'Esprit, du Seigneur et de Dieu, — de l'Esprit, l'agent actif ici-bas, du Seigneur sous l'autorité duquel l'oeuvre se poursuit, et après tout, c'est une chose divine, un même Dieu opère tout en tous. Voilà ce que nous trouvons au chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens; et c'est le même principe que nous avons ici. Mais il y a une différence importante dans la manière dont les dons nous sont présentés dans les deux épîtres, quoique dans l'une comme dans l'autre nous ayons l'Esprit, le Seigneur, et Dieu — le Saint Esprit sur la terre, ensuite Christ homme dans la gloire (il est plus que cela, toutefois il est un homme; Dieu l'a fait Seigneur et Christ; il lui a donné une place officielle; ce n'est pas qu'il n'ait pas une nature humaine et une nature divine), un Seigneur, une foi, un baptême, enfin, comme je l'ai déjà dit, un cercle plus grand, un Dieu, qui est au-dessus de tout, et qui est partout, et (la pensée étant reportée vers cette puissance intérieure), en nous tous». L'écriture est remarquablement correcte. Le panthéisme place Dieu en tout, et fait tout Dieu, mais Paul nous donne la vérité.

Après ce qui est commun, l'Apôtre parle de chacun de nous. Chacun de nous a sa propre niche particulière, chacun son propre petit service, quel qu'il puisse être d'ailleurs. «A chacun de nous la grâce a été donnée». L'Apôtre individualise; il parle de ce qui est vrai de tout

membre du corps. «A chacun», est mis en contraste avec l'unité du corps. L'Apôtre envisage d'abord tous les saints comme un seul tout, et puis il individualise, et parle de chacun séparément. La grâce ainsi donnée est «selon la mesure du don de Christ» (4: 7). C'est du Donateur qu'il s'agit maintenant, et c'est Christ qui est le donateur. Au chapitre 12 de la première épître aux Corinthiens, l'Apôtre parle autrement, et la différence est importante au point de vue pratique. Le Saint Esprit, dans cette épître, nous est présenté comme descendu ici-bas, et distribuant comme il lui plaît, divinement. Le Saint Esprit distribue à chacun en particulier comme il lui plaît; c'est pourquoi l'épître aux Corinthiens envisage les dons seulement comme des puissances. Faut-il nécessairement qu'un homme parle en langue parce qu'il est capable de parler ainsi? Non, dit Paul, il faut qu'il pense à l'édification de l'assemblée; il faut que tout se fasse pour l'édification. Si le don qu'un homme a reçu n'édifie pas, il doit se taire; s'il n'y a pas d'interprète, il ne doit pas parler. Il y a de la puissance, mais une puissance sujette à l'autorité souveraine et dirigeante du Seigneur dans l'assemblée de Dieu. Les Corinthiens parlaient deux ou trois à la fois; ils prétendaient tous parler par le Saint Esprit, et ils pensaient qu'il leur fallait dire ce qu'ils pouvaient avoir reçu. Non, dit l'Apôtre, «les esprits des prophètes sont assujettis aux prophètes» (1 Corinthiens 14) Il faut qu'il y ait de l'ordre. Il y avait de la puissance; mais cette puissance était retenue et autorisée par le Dieu d'ordre. La possession de la puissance n'était pas une preuve que celui qui la possédait devait exercer sa puissance: il ne devait l'exercer que lorsque l'assemblée en recevrait de l'édification. C'est pour cette raison que nous trouvons, dans l'épître aux Corinthiens, ce qu'on appelle des dons miraculeux. Dans l'épître aux Ephésiens, il n'en est pas question; tandis que dans celle aux Corinthiens, nous voyons des dons de guérison, des miracles, des langues et autres signes de puissance, toutes choses dont il n'est pas question dans les Ephésiens. Dans les Corinthiens, nous voyons le Saint Esprit sur la terre; ici, dans les Ephésiens, nous voyons Christ élevé au-dessus de tous les cieux, prenant soin de son corps, et s'occupant de son édification; nous ne trouvons par conséquent que les dons qui sont permanents pour son bien. Les apôtres et prophètes sont le fondement, et le fondement ne se pose pas maintenant; mais les autres dons sont donnés jusqu'à ce que nous arrivions tous à l'unité de la foi, à l'état d'hommes faits. Il ne s'agit pas seulement d'une question de puissance, mais de la fidélité de Christ pour son corps, l'assemblée, qu'il nourrit et qu'il chérit comme un homme sa propre chair.

On pourrait se méprendre peut-être sur le sens du verset 7, et croire qu'il parle de Christ comme de ce qui est donné; car le mot «don» a un double sens, il signifie aussi bien l'acte de donner que la chose donnée. La grâce est simplement une faveur donnée, comme une grâce spéciale conférée en ce que Christ qualifie de la sorte un homme pour le service: «A chacun de nous la grâce a été donnée selon la mesure du don de Christ», ce qui signifie que celui qui est l'objet de cette faveur a reçu cette grâce, — la chose qui lui a été conférée, — selon la mesure du don de Christ. On ne peut pas dire que la grâce soit donnée à quelqu'un pour user d'un don, s'il est vrai que la grâce est donnée selon la mesure du don de Christ. La grâce est *le don*: elle est donnée selon la mesure du don de Christ. Si la grâce était donnée selon la mesure du don de Christ, c'est-à-dire Christ étant le don, chacun aurait la grâce parfaite, selon la

mesure du don qui aurait été donné. C'est un caractère, — la grâce de Dieu donnée; mais, quelle que soit cette grâce, elle est un don. «A moi..., cette grâce a été donnée d'annoncer parmi les nations les richesses insondables du Christ».

Cela revient à dire que chaque membre du corps a un don. Ensuite l'Apôtre fait une distinction entre les dons permanents et ce que fournit chaque jointure. Christ ne donne pas le pastorat, il donne des pasteurs. C'est là un principe qui ne manque pas d'importance, car Paul, un prophète, ne prophétisait pas toujours, quoiqu'il fût toujours un prophète, et il était un apôtre, quoiqu'il n'exerçât pas toujours son apostolat. C'est pourquoi Christ ne donne pas l'apostolat, mais des apôtres. En envisageant l'apostolat, comme tel, donné à Paul, il se présente à nous comme une certaine position ou place de service donnée à Paul; et il était cela, un prophète, un apôtre. Christ monte en haut et le donne. Au Psaume 68, nous lisons que, monté en haut, Il a reçu des dons dans l'homme: Christ, comme homme, est monté en haut et est un donateur; c'est la mesure du don de Christ, non pas du Saint Esprit, quoiqu'il opère par le Saint Esprit.

Il ne s'agit pas seulement de donner quelqu'un pour accomplir aujourd'hui un acte de pasteur, mais Christ donne l'homme comme pasteur, et cet homme est toujours un pasteur, quoique Dieu pût lui ôter cette place, s'il le voulait. L'homme a cette place et cet office. Paul était toujours un apôtre: ce n'était pas quelque chose qui venait sur lui et qui s'en allait, mais Paul était un apôtre toujours. Dans l'épître aux Corinthiens, quand l'Apôtre parle de la puissance du Saint Esprit, il nous dit que Dieu «a placé les uns dans l'assemblée, d'abord des apôtres, en second lieu des prophètes»; mais ce passage traite le sujet plutôt au point de vue d'une action du Saint Esprit, présent ici-bas comme puissance. Ici, dans les Ephésiens, nous l'avons déjà fait remarquer, l'Apôtre nous place devant cette glorieuse vérité, que Christ est descendu dans le lieu de la mort, son âme dans le hadès et son corps dans le sépulcre; et puis qu'il est monté au-dessus de tous les cieux, afin qu'il remplît toutes choses. «Ayant mené captive la captivité», il entre sur la scène en puissance, et fait d'autres hommes les instruments de cette puissance. Elevé ainsi «il a donné, les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs pour la perfection des saints, etc...».

Les apôtres et prophètes viennent les premiers. Ils ont passé, mais nous avons leurs écrits, qui sont infiniment précieux. Nous n'avons pas leur présence personnelle; nous sommes édifiés «sur le fondement des apôtres et prophètes»; et assurément, il n'y a pas de fondement à poser à présent.

Après les apôtres et prophètes, l'Apôtre mentionne ce qui a la première place dans l'édification de l'Eglise, car il ne peut pas y avoir de pasteurs et de docteurs, avant qu'un *évangéliste* ait amené des gens pour que ceux-ci en prennent soin. Le fondement, vous le voyez, doit être posé d'abord; c'est pourquoi les apôtres et prophètes viennent les premiers; mais après, comment y aurait-il des âmes à paître et à enseigner s'il n'y avait pas d'évangélistes? «Comment entendront-ils si quelqu'un ne leur prêche?» C'est pourquoi ce sont les évangélistes qui viennent maintenant. L'évangéliste est un don très précieux; j'en ai plus haute idée que des pasteurs et des docteurs; plus qu'eux ils affrontent le monde pour

Christ. Je crois cependant que le pasteur est un rare don. L'oeuvre de l'évangéliste est plus simple; il affronte le monde pour Christ; tandis qu'il faut qu'un pasteur soit comme un médecin, connaissant la nourriture qui convient et le remède qui est efficace; il faut qu'il sache justement apprécier l'état du malade, et qu'il connaisse toute la pharmacopée, et sache aussi comment l'appliquer. En un sens c'est un don rare, et très précieux.

Le *pasteur* et le *docteur* sont des dons différents, mais dans le grec, et même dans le français, ils sont joints ensemble. Ils sont liés l'un à l'autre, mais non pas absolument un, car le pasteur, en un sens, inclut le docteur, tandis que le docteur n'a rien à voir dans l'office de pasteur, dans le soin des âmes. Je puis exposer les Ecritures et cependant n'avoir pas réellement la sagesse nécessaire pour m'occuper des âmes individuellement, comme un pasteur est appelé à le faire. Le pasteur est un don plus étendu que le docteur, quoique celui-ci et lui soient étroitement liés, parce qu'on aurait bien de la peine à être de quelque profit à un homme sans l'enseigner dans une certaine mesure. Un homme peut enseigner sans être un pasteur; mais on ne peut être un pasteur sans enseigner en un certain sens; les deux dons sont étroitement unis, liés l'un à l'autre, sans qu'on puisse dire néanmoins qu'ils soient la même chose. Le pasteur ne donne pas seulement de la nourriture comme le docteur, il paît les brebis, il les conduit ici et là, il prend soin d'elles. C'est un don très précieux et désirable; mais il est, et a toujours été, un don rare. Les pasteurs doivent avoir un coeur pour les brebis. L'un peut être plus complet que l'autre, mais c'est là l'oeuvre du pasteur.

Le témoignage est dans l'évangéliste; mais l'oeuvre de l'évangéliste est plus simple: il porte l'évangile aux pauvres pécheurs, tandis que le pasteur porte les saints sur son coeur et prend soin d'eux. On a dit, et on a voulu y trouver quelque consolation, que l'évangéliste n'avait pas une place d'une si grande importance, parce qu'on pouvait compter que Dieu ferait l'oeuvre quoiqu'il en soit. Mais l'Apôtre parle autrement, car il dit: «Comment entendront-ils si quelqu'un ne leur prêche? Et comment prêcheront-ils à moins qu'ils ne soient envoyés?» Rien n'est plus sûr que de consulter la parole de Dieu. Dieu peut faire tout ce qu'il veut, tout ce qu'il lui plaît pour amener les âmes à Lui, je n'en doute nullement; toutefois sa manière ordinaire de le faire, c'est par la prédication.

L'évangéliste est donné pour annoncer la bonne nouvelle; c'est là la mesure de son service qui s'étend jusque-là où les âmes reçoivent Christ et la rémission des péchés. L'évangéliste jette le filet dans la mer, et il rassemble toute sorte de poissons; et ensuite les pêcheurs prennent les bons, et les mettent dans des vaisseaux à part. La parabole ne fait aucune distinction entre ceux qui ont jeté le filet, et ceux qui le tirent sur le rivage, ou mettent à part les bons poissons. Le filet est tiré sur le rivage à la fin de la dispensation; ceux qui le tirent sont occupés des bons poissons, ils en ont ramassé bien des mauvais dans le filet, mais ils mettent les bons à part dans des vaisseaux. C'est pourquoi il s'agit maintenant de triage. L'évangéliste alors distingue ceux qui sont vraiment convertis d'avec ceux qui ne le sont pas. Le Seigneur parle de tous d'une manière générale, dans cette parabole; ceux qui tirent les filets mettent aussi les bons poissons dans les vaisseaux.

L'évangéliste, toutefois, n'a rien à faire au-dedans de l'Eglise, comme évangéliste. Un homme peut ne pas être un grand prédicateur, mais cependant évangéliser, s'il a beaucoup de vie. Les saints se réjouissent toujours dans la vérité. L'enseignement est souvent mêlé à l'évangile dans la manière dont il est présenté maintenant; les saints même ont très souvent besoin de l'évangile autant que les pécheurs; je veux parler du simple et pur évangile. C'est une sorte d'évangile qui enseigne, quelque chose de différent que ce qui réveille un pécheur; c'est un mélange de l'oeuvre d'un docteur et de celle d'un évangéliste. Un homme priera et suppliera Dieu d'amener des pêcheurs à Jésus, et un autre priera pour que Christ soit glorifié dans ses brebis; l'un a le cœur d'un évangéliste, l'autre celui d'un pasteur. On voit ainsi vers quoi le cœur d'un homme est tourné: l'un est tourné vers ceux de dehors, l'autre désire que les brebis de Christ le glorifient.

A cause du mauvais enseignement qui est répandu partout, on a besoin de présenter l'évangile à des convertis; et cela est autre chose que d'aller dans les chemins et le long des haies et de contraindre les gens d'entrer. A de telles gens on ne parle pas seulement de leurs péchés, mais de la grâce de Christ pour eux dans leurs péchés. Le chapitre 3 de l'épître aux Romains, vient avant le chapitre 7; mais n'ayant personne pour me prêcher, je me suis trouvé dans le 7^e avant d'arriver au 3^e. La première chose dont une personne a besoin, c'est de savoir qu'elle est coupable; et quand ce dont elle est coupable pèse sur sa conscience et qu'elle connaît sa responsabilité, le sang de Christ est là pour répondre à son besoin, et il y a pardon et purification.

Nous parlons ici, il ne faut pas l'oublier, de la prédication de l'évangile quand tout le monde professe de croire en Christ. Quand Pierre prêchait l'évangile aux Juifs, il dit: «Vous l'avez crucifié, vous l'avez mis à mort, et Dieu l'a ressuscité d'entre les morts»; mais si vous allez maintenant et que vous disiez à un pécheur que vous rencontrez sur votre chemin, que Dieu a ressuscité Christ d'entre les morts, il vous dira que cela il le sait aussi bien que vous. Ceux qui prêchaient dans ces jours-là annonçaient des faits; et je crois que l'évangile est réellement bien plus puissant quand nous prêchons et que nous présentons les grands faits qui le constituent. Il y a une immense puissance dans ces faits; mais en même temps, dans le sens ordinaire, ils sont admis, et on a besoin d'insister sur leur puissance et sur leur valeur, auprès de ceux à qui on s'adresse. Ceux qui ont prêché les premiers aux païens, leur disaient que Dieu avait envoyé son Fils dans le monde, que le monde l'avait crucifié, et que Dieu l'avait ressuscité. Si vous dites ces choses aux gens maintenant, la plupart ne le nieront pas, mais ils ont besoin qu'on leur présente l'autre partie de l'évangile qui est l'effet de ce qui précède: «Sachez donc, hommes frères, que par Lui vous est annoncée la rémission des péchés» (Actes des Apôtres 13: 38). Je crois que plus un évangéliste mettra en avant des faits, plus il aura de puissance dans son témoignage.

La question n'est pas toujours une question de connaissance. Un homme qui vient de trouver le salut de son âme, est parfois plus vivant et plus sérieux qu'un homme qui l'a trouvé depuis longtemps, et à ce point de vue, il y a de nouveaux convertis qui sont de meilleurs évangélistes que d'autres. Mais après cela, n'oubliez pas que nous prêchons l'évangile dans la

chrétienté, non pas à des Indous ou à des Chinois; et si nous ne tenons pas compte de cela, notre prédication sera très superficielle. Évangéliser dans la chrétienté n'est pas évangéliser au milieu du paganisme; c'est une difficulté de plus peut-être. — Mais prenez un fait: quand les péchés d'un homme sont venus en évidence et que vous les faites peser sur lui, vous lui présentez Christ. Ce n'est pas l'enseignement qui fait cela, c'est une certaine sorte d'évangile qui a affaire avec l'état d'une âme, et après qu'on a entendu cet évangile, ce qu'on a eu jusque-là ne suffit plus.

La parabole du filet au chapitre 13 de Matthieu, est descriptive; elle nous parle du royaume des cieux et de son cours. Elle ne donne aucune direction sur la manière de faire l'oeuvre, et des directions ne feront jamais rien à cet égard. Pour avoir un évangéliste, il faut trouver un homme qui aime les âmes; mais des conseils sur la manière de s'y prendre, dans l'activité de cet amour, sont sans fruit. On peut suggérer sans doute une pensée, et cela est très bien, en son lieu et place; mais ce qu'il faut chercher, c'est la ferveur d'esprit et l'amour des âmes.

L'évangile est la gloire de la grâce de Dieu. L'évangile deviendra pour moi, si je connais la gloire, bien plus clair dans ses premiers éléments: ce sera un évangile plus «enseignant». Je pourrai dire: Comment pouvez-vous vous tenir devant Dieu dans la gloire? et: Christ est dans la gloire; et si vous regardez à Christ, et qu'il ait porté vos péchés, il faut qu'ils aient été ôtés, car il ne les a pas portés avec lui dans la gloire. C'est là ce qui donne la paix à la conscience d'un homme. Je puis prendre aussi la venue du Seigneur et la présenter comme un sujet de terreur, et elle peut servir pour réveiller la conscience, car rien n'est fait jusqu'à ce que la conscience soit réveillée. C'est un mauvais signe quand l'évangile est reçu immédiatement avec joie, à moins qu'il n'y ait eu un travail préalable dans l'âme. Pour être bénie, il faut que toute âme soit amenée d'une manière consciente devant Dieu, autrement il n'y aura jamais aucune réalité. On ne peut amener une âme à Dieu autrement que par la conscience, parce qu'un homme ne peut pas se trouver dans la présence de Dieu sans que sa conscience soit réveillée; c'est pourquoi un prédicateur doit s'appliquer à faire luire la lumière dans la conscience d'un homme et à lui faire découvrir ainsi ce qu'il est dans la lumière.

Il peut y avoir une oeuvre préliminaire, ce que les anciens Puritains appelaient les opérations ordinaires de l'Esprit. Dieu peut avoir fait entendre des appels à la conscience, ces appels peuvent l'avoir atteinte, et l'âme cependant poursuivre son chemin comme elle faisait auparavant. La conscience d'un homme peut être atteinte et l'homme peut être vivifié ou il peut ne l'être pas; ou bien la conscience peut être atteinte et produire la plus ardente inimitié contre Dieu. Les consciences de ceux des Juifs à qui Etienne s'adressait, furent atteintes et leur firent grincer les dents contre Etienne. Quand Dieu vivifie, la conscience est atteinte, et l'homme sent qu'il est un pécheur. La conscience, je le répète, peut être atteinte, sans qu'il y ait cette oeuvre intérieure aussi bien qu'avec elle.

Partout où le Saint Esprit opère, il produit un besoin; dans le cas de Nicodème, l'oeuvre alla jusqu'à la vivification; mais quand Dieu dit: «Vous résistez toujours au Saint Esprit»; il n'y

a aucune oeuvre dans le sens du salut et de la vivification, mais la conscience a été atteinte; c'est pourquoi les puritains appelaient cela, les opérations ordinaires de l'Esprit.

Tout homme a une conscience; la chute d'un arbre peut alarmer cette conscience, et si Dieu agit en grâce, comme il le fit dans le cas de Luther dont l'ami fut tué par un éclair, l'oeuvre est efficace, réelle; mais vous voyez des hommes qui ont été alarmés et qui se plongent ensuite dans une corruption plus grande, pour faire taire leurs alarmes. Atteindre la conscience et vivifier une âme sont deux choses distinctes, quoiqu'elles puissent marcher ensemble. Dans la dernière des sept paraboles de Matthieu 13, celle du filet jeté dans la mer, c'est l'évangile qui est le filet qui prend les poissons; mais quand les pêcheurs tirèrent le filet, ils prirent des mauvais poissons aussi bien que des bons. L'oeuvre est toute de Dieu, mais il emploie des ouvriers. Non seulement Dieu travaille, mais seul il est l'auteur de tout ce qui est bon.

Nous avons déjà vu que le filet est jeté dans la mer: «Comment entendront-ils parler, sans quelqu'un qui prêche?» (Romains 10: 14). On dit que Dieu saura trouver les siens; je l'admets, je l'ai déjà dit, et l'Écriture est claire sur ce point. Mais Dieu a sa propre manière de faire ce qu'il veut, et sa manière ordinaire est, par la folie de la prédication, de sauver ceux qui croient. «La foi vient de ce qu'on entend, et ce qu'on entend, par la parole de Dieu» (Romains 10: 17). C'est le mode établi ordinaire de Dieu. Je vois deux manières selon lesquelles Dieu manifeste son amour: l'une c'est que, étant en Lui-même le Dieu bienheureux, il nous donne de jouir de cette béatitude, en communion, par le Saint Esprit; l'autre qui est différente, c'est l'activité de cet amour envers ceux qui n'ont point de communion avec Lui, activité dans laquelle il nous donne une part aussi. Le fait qu'il agit par des instruments, comme nous le voyons ici, est une immense bénédiction. Dieu donne à de pauvres créatures telles que nous une part dans cette activité pour le salut des âmes. Si c'est l'oeuvre de l'homme, elle n'est bonne à rien.

Au chapitre 14 de Luc, le Seigneur parle à des serviteurs et les envoie, disant: «Va... et contrains les gens d'entrer», et il insiste sur ce que si les conviés, les Juifs, ne voulaient pas entrer, les gentils seraient introduits. Il amena d'abord les pauvres Juifs, les pauvres du troupeau, dans la maison; mais la maison n'était pas remplie, et alors il envoie vers les gentils. Le Seigneur ne dit pas qui il envoie.

Quoiqu'il en soit, je le répète, on n'enseignera jamais à personne à être un bon évangéliste; il faut que Dieu le lui donne. Il faut que l'évangéliste ait l'amour des âmes dans son coeur. S'il s'appuie sur le Seigneur, il gagnera des âmes.

L'église ne pourrait pas exister sans l'évangéliste. Envisagé comme évangéliste, le point de départ du serviteur, c'est l'église, parce qu'il en est un membre. Au commencement, quand tout était en ordre, la puissance venait du centre et rassemblait à ce centre: «Le Seigneur ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés». Tous les dons sont indépendants de l'église, tous, ils sont dépendants de Christ. Tout service est simplement rendu à Christ. J'admets tout à fait la discipline: si un homme enseigne mal, il faut qu'il soit discipliné; mais le service est le service de Christ. Ils sont tous pour le Seigneur et je crois que

le Seigneur les ajouterait à l'église si les choses étaient en ordre. L'église, c'est ce qui est formé sur la terre pour qu'il y soit glorifié; c'est là que le Seigneur se glorifie maintenant dans le monde — c'est pourquoi l'évangéliste amène là les âmes. Tout cela est parfaitement vrai; mais s'il s'agit de la personne d'un évangéliste ou d'un pasteur, il est le serviteur de Christ. Sans doute, il sera beaucoup plus heureux, s'il marche en communion avec l'assemblée; mais le fait d'évangéliser n'est pas l'acte de l'assemblée. L'assemblée ne sera pas prospère à moins qu'il n'y règne un esprit d'évangélisation, parce que l'amour de Christ étendra les saints.

J'admets parfaitement ce que nous avons vu à l'occasion des réveils: l'activité qui convertissait et celle qui rassemblait ont été en une certaine mesure disjointes. Au commencement, nous voyons clairement que les opérations étaient unies, le Seigneur alors «ajoutait tous les jours à l'assemblée ceux qui devaient être sauvés»; c'était l'ordre régulier des choses.

Au commencement il y avait l'église que Dieu avait établie, et la puissance y était. Ils recommandent Paul à la grâce de Dieu, et Paul revient et raconte les choses que Dieu a faites par lui (*). Il y a action et réaction; mais tout cela est maintenant disloqué; nous nous trouvons dans un immense système appelé l'église, et qui n'a pas plus ni même autant à faire avec Christ que l'homme dans la lune; et quand un homme se sent pressé de s'en aller et de parler aux âmes, il y a une difficulté, parce qu'il ne sait peut-être pas qu'il y a un corps de Christ. Autrefois, quand un homme était païen ou juif et qu'il devenait chrétien, il était ajouté à l'église; mais cela n'a plus lieu maintenant; c'est pourquoi, pour faire l'oeuvre selon le Seigneur maintenant, il faut plus de vraie puissance et de sagesse, et non pas simplement la puissance seulement qui évangélise le pécheur.

(*) Actes des Apôtres 15: 39; 21: 19; 15: 4.

A N., nous avons passé par un très heureux exercice de coeur à ce sujet. Ceux qui les premiers s'en étaient allés pour évangéliser, ne savaient absolument rien du corps de Christ; ils s'en allaient et se dévouaient à ceux qu'ils rassemblaient, les uns s'adressant au monde, les autres aux sectes, ne sachant pas mieux. Maintenant l'oeuvre marche plus lentement, mais d'une manière bien plus solide. Ceux qui évangélisaient n'ont pas cessé d'évangéliser; mais leur travail a été plus en rapport avec Christ en dehors du monde, leur témoignage a été plus sain et efficace. Le travail n'est ni moindre, ni moins réel, et il est d'une meilleure sorte.

Une difficulté s'élève en ce que nous ne prêchons pas à des païens. Si vous allez en Chine ou aux Indes, ceux qui seront convertis au Seigneur viendront prendre place au milieu des chrétiens qui sont là; si vous allez maintenant et que vous convertissiez un homme qui est lié aux Indépendants, ou aux Presbytériens ou aux Méthodistes, il continue sa route avec eux: l'homme appartient à Christ, mais la chose tout entière qui existait au commencement, s'est noyée dans un marais. Si vous apportez le pur évangile, la personne qui le recevra saisira des choses qui lui rendront impossible de continuer sa route comme elle avait marché auparavant; elle s'apercevra qu'elle ne peut plus suivre la même route qu'elle avait tenue jusque-là. C'est la raison qui m'a empêché de prêcher au milieu de ceux qui ont constitué des sociétés religieuses en dehors du nationalisme; l'évangile que je prêchais eût fait crouler tout leur

système. Comment un homme qui croit ce que je lui dis, que par une seule offrande, il a été rendu parfait à perpétuité, s'en ira-t-il après écouter un prédicateur qui ne fait que parler de la loi et ramener les âmes sous elle? S'il y va, l'état de son âme s'en ressentira immédiatement et sera rabaissé. Sans que j'aie dit peut-être un seul mot d'aucune doctrine particulière ou que j'aie parlé de séparation de la société religieuse à laquelle il appartient, et que je ne voulusse même jamais parler dans ce sens, cependant la prédication d'un vrai et pur évangile (s'il est reçu), amènera nécessairement une âme vers le centre que j'aurai présenté. Il en sera ainsi toutes les fois que l'évangile sera prêché dans sa simplicité et sa plénitude. Je disais que je ne pourrais jamais engager un chrétien à abandonner les systèmes humains, et je ne l'ai jamais fait. Je crois qu'il y a parmi les pauvres catholiques romains des gens qui s'en iront au ciel. Mais il y a une chose qui est mauvaise, ce sont toutes ces divisions; et je défie qui que ce soit de me montrer dans la Parole de Dieu quelque chose de semblable à ce qu'on appelle aujourd'hui l'église. Il faut que les saints sortent de cette confusion; mais, de plus, nous sommes appelés à garder l'unité de l'Esprit par le lien de la paix.

Le don de pasteur est un don rare. Quelqu'un pourrait-il exercer l'office de pasteur sans avoir un don, c'est-à-dire faire l'oeuvre d'un pasteur sans être doué spécialement? Il fera l'oeuvre très mal, s'il n'a pas reçu le don. S'il fait l'oeuvre réellement, c'est qu'il a reçu le don, autrement il ne pourrait pas la faire effectivement. Je ne sais si je me fais bien comprendre: je demande si dans l'état présent des choses, l'oeuvre d'un pasteur se fait en quelque manière que ce soit, par quelqu'un qui n'a pas le don de pasteur, ou si même la chose est possible. Cela tient beaucoup à l'esprit de la chose. Un homme peut occuper la place et l'office de pasteur, mais il ne peut pas faire l'oeuvre, parce qu'il n'a pas reçu le don. Si quelqu'un me dit: Je ne prétends pas avoir le don de pasteur, mais je m'occupe des âmes aussi bien que je peux, je n'ai rien à y objecter, car c'est l'amour fraternel. Si quelqu'un, dans l'amour fraternel, fait ce qu'il peut, c'est très bien, et nous devrions tous prendre soin les uns des autres. Un chrétien jeune, sans doute, ne peut pas faire autant qu'un chrétien plus âgé; mais en un certain sens, tout chrétien devrait avoir soin de son frère. Ainsi au verset 16, après qu'il a été question des grands dons positifs des évangélistes, des pasteurs et des docteurs, qui continueront jusqu'à la fin, nous lisons: «Duquel (c'est-à-dire Christ) tout le corps bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement». Voilà ce dont je parle maintenant, savoir d'un homme qui n'a pas un don et un office spécial, mais qui fait ce qu'il peut. «Duquel tout le corps bien ajusté et lié ensemble par chaque jointure du fournissement produit, selon l'opération de chaque partie dans sa mesure, l'accroissement du corps pour l'édification de lui-même en amour». Ici, tous les membres ont quelque chose, une chose ou l'autre; ils ont tous leur place et leur service: l'un peut exhorter, un autre peut avoir quelques paroles de sagesse et ne jamais paraître en public du tout. Il y a ce que «chaque jointure fournit», quelque chose qui est réel et que Christ approuve.

Ce service de chaque partie se rattache au verset 7, cela est évident, seulement l'Apôtre étend ce qu'il dit aux dons d'apôtres, de prophètes, d'évangélistes, de pasteurs et de docteurs, et ensuite il en vient à «chaque jointure du fournissement». Il parle d'abord des dons positifs,

mais ensuite tout chrétien peut évangéliser, quoiqu'il n'ait pas la place d'un évangéliste; il peut saisir une occasion de parler pour Christ. (Comparez Actes des Apôtres 8: 4).

Je laisse chacun à sa propre conscience pour ce qui est des lieux où il se sent libre d'évangéliser.

Dans les commencements, je prêchais dans tous les temples ou les chapelles où l'on m'en donnait la liberté; j'ai trouvé depuis lors que ce n'était pas sage. Si je voyais un homme, prêchant l'évangile sincèrement et purement dans les rues, et qu'il trouvât de l'opposition, je pourrais m'identifier avec lui sans lui demander qui il est ou d'où il vient. Mais c'est là une chose toute différente que de m'arranger avec lui pour que nous travaillions ensemble: cela je ne pourrais pas le faire. Je laisse, quant à moi, chacun libre à cet égard. On ne peut pas contrôler la conscience d'aucun homme; vous pouvez l'avertir. Je ne cache pas que je suis hors du camp: on s'en irrite parfois; mais je suis délibérément hors du camp, absolument et totalement, et je pense que ce que je veux, c'est l'Écriture qui me l'a appris. Si je vais dans un temple ou dans une chapelle, je me mêle avec ce qui est dans le camp, et je rends «un son confus». Je suis pleinement persuadé que dans l'état présent de l'église, le chrétien doit prendre place et se tenir en dehors de ces relations. La chrétienté s'en va rapidement au jugement; et ce n'est pas de l'amour que de marcher avec elle et d'affaiblir ainsi le témoignage. Je l'ai vue, poursuivant sa course, pendant ces quarante ou cinquante dernières années, avec des chrétiens qui cherchaient à marcher avec elle, mais je n'ai jamais vu que ces personnes aient fait elles-mêmes des progrès dans la vérité ou qu'elles aient amené d'autres personnes à une vue claire de la vérité pour leur marche. Cinquante ans d'expérience, ou à peu près, ne me laissent aucun doute à cet égard.

Pour ce qui est de saluer quelqu'un, ou de m'associer à quelque oeuvre poursuivie au dehors, si j'entendais parler d'une personne qui prêchât Christ dans un esprit de contention, je me réjouirais, comme dit l'Apôtre, mais je ne pourrais pas marcher et m'associer à un homme qui travaillerait dans un esprit de contention: cependant je me réjouis de ce qu'il prêche Christ.

Avec de certains prédicateurs je ne voudrais pas m'associer pour des raisons de discipline. Je distingue entre me réjouir de ce que Christ est prêché, autrement dit avoir communion avec Christ prêché, et coopérer avec les hommes qui prêchent. Pensez-vous que je fisse bien de m'associer avec un homme qui prêche dans un esprit de contention? Toutefois, en un sens, je me réjouis de ce qu'il prêche, parce que Christ est ainsi annoncé.

Je puis reconnaître ainsi tout ministère, là où il est vrai, sans reconnaître pour cela un homme dans le sens de coopérer avec lui: c'est la chose qui donne un caractère à l'évangélisation elle-même. D'après mon expérience, ce n'est pas le moyen de faire avancer les âmes que de s'associer indistinctement et sans discernement avec tous ceux qui prêchent l'évangile. J'ai vu les deux manières de prêcher, je les ai vues pratiquées par des frères; sans doute, ils se tiennent debout où ils tombent pour leur propre Maître. J'irais bien avec eux pour prêcher l'évangile, mais non pas avec le camp. Il est d'une immense importance de saisir,

quelque difficulté que de jeunes âmes nouvellement converties puissent éprouver à le comprendre immédiatement, qu'il y a sur la terre cet immense système «*le camp*», qui n'est pas de Dieu, quoiqu'il s'y trouve bien des vrais croyants. C'est pourquoi il faut que nous laissions chacun juger pour lui-même dans chaque cas particulier. Mais ce qui m'associe au camp, je ne puis le faire: ce serait rétablir de nouveau les choses que j'ai renversées. Si je dois m'y associer, pourquoi l'ai-je abandonné? Je ne dois faire la guerre à personne, ni demander à personne de venir avec moi; je ne voudrais pas le faire ni ne l'ai fait, mais je ne me laisse pas détourner de ce qui est clair dans l'Écriture.

Il n'y a aucun vrai chrétien auquel il ne soit donné une chose ou l'autre pour le service dans le corps de Christ, ne fût-ce qu'un peu de sagesse peut-être: chaque chrétien a reçu quelque chose pour le service du corps pour y avoir sa place comme une main, ou un pied, ou un oeil; mais chacun n'a pas un don éminent comme un pasteur ou un évangéliste. Chacun a reçu quelque chose, selon la mesure de ce que Christ lui a donné, et, s'il dépasse cette mesure, ce ne sera plus que l'action d'un homme et rien qui vaille.

(Chapitre 4: 17-19)

L'Apôtre en vient maintenant aux exhortations habituelles relativement à la marche. Il rappelle quel est l'état dans lequel se trouvaient les nations, savoir l'ignorance et le péché; et puis il parle de «la vérité selon qu'elle est en Jésus Christ». La vérité telle qu'elle est en Jésus Christ n'est pas une doctrine, quoiqu'elle renferme une doctrine: elle consiste à avoir dépouillé le vieil homme et à avoir revêtu le nouvel homme, — par la foi, et puis «à être renouvelé dans l'esprit de votre entendement». Quand l'Apôtre parle «d'avoir dépouillé» et «d'avoir revêtu», il ne se sert pas du présent, tandis que lorsqu'il parle «d'être renouvelé dans votre entendement», il emploie le présent. La vérité, c'est que vous avez dépouillé le vieil homme; mais que vous avez besoin d'être renouvelés. Au chapitre 3 de l'épître aux Colossiens, l'Apôtre le dit clairement: «Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions, et ayant revêtu le nouvel homme...»

Dans l'épître aux Ephésiens, Paul ne dit pas tant ce que les saints avaient fait, mais ce qu'est la vérité en Jésus Christ: il parle ainsi d'une manière plus abstraite. La vérité en Jésus, c'est avoir dépouillé et avoir revêtu. Quand il s'agit du renouvellement, c'est le présent que l'Apôtre emploie, car ce renouvellement de l'esprit de votre entendement est quelque chose qui continue toujours.

Un autre principe d'une immense importance, nous est révélé maintenant: le nouvel homme est créé selon Dieu «en justice et en sainteté de la vérité». C'est le caractère de Dieu lui-même.

Le premier homme était innocent; il n'était pas juste, mais innocent: il n'y avait pas de mal en lui. Pour être juste et saint, il faut avoir la connaissance du bien et du mal. Dieu est parfaitement juste et parfaitement saint; il juge avec autorité ce qui est bien et ce qui est mal. Le nouvel homme est créé «selon Dieu». Dans l'épître aux Colossiens nous trouvons une autre expression d'une grande importance: elle dit du nouvel homme qu'il est «renouvelé en

connaissance selon l'image de celui qui l'a créé». Il y a une vraie et positive connaissance de Dieu; il n'y a pas seulement chez moi absence de péché, mais une vraie connaissance de Dieu lui-même, et c'est ce que Dieu est, qui constitue le caractère et l'essence de mon nouvel homme.

Pierre parle de «participer de la nature divine» (1 Pierre 1: 4). Ce n'est pas seulement que nous soyons nés de nouveau: l'Apôtre va plus loin, il parle de la vérité selon qu'elle est en Jésus. Sans doute l'homme est né de nouveau: Abraham eut besoin de naître de nouveau, mais il ne sut jamais ce que c'était que d'avoir dépouillé le vieil homme et d'avoir revêtu le nouvel homme. Dans tout l'Ancien Testament il n'est pas question de cela, on y trouve bien la connaissance du péché en activité; mais les saints de l'Ancien Testament ne faisaient pas la différence entre le vieil homme et le nouvel homme. Dès que la mort intervint et que l'homme trouva sa place auprès de Dieu en Christ, nous trouvons le vieil homme et le nouvel homme.

L'Apôtre parle ici de revêtir ce nouvel homme créé selon Dieu en justice et sainteté de vérité. J'ai revêtu ce nouvel homme, ayant par conséquent dépouillé le vieil homme. C'est quelque chose d'absolument nouveau. Christ est mort de telle manière que le vieil homme est annulé: pour la foi j'en ai fini avec la chair. Je ne suis pas débiteur à la chair; je suis crucifié avec Christ; le vieil homme est annulé. Nous sommes vivifiés ensemble avec Christ: c'est là plus que d'être simplement nés de Dieu. Quand Christ vivifie comme Fils de Dieu, car il vivifie, et il vivifie qui il veut, c'est une chose différente de ce dont l'Apôtre parle lorsqu'il nous dit: que nous sommes vivifiés avec Christ ressuscité d'entre les morts; car lorsque je suis vivifié avec Christ ressuscité, j'ai laissé toutes les choses vieilles derrière moi et je suis entré dans un état de résurrection. Le vieil homme est crucifié avec Christ. Ce point est de la plus haute importance, parce qu'il constitue l'un des deux grands éléments de la marche chrétienne. Le premier de ces éléments, c'est d'avoir dépouillé le vieil homme et d'avoir revêtu le nouvel homme: et puis, en second lieu, le Saint Esprit demeure en nous et nous ne devons pas l'attrister; ce sont là les deux grandes bases de la marche chrétienne dans l'épître aux Ephésiens.

Ce qui constitue le caractère moral de cette marche, c'est que nous sommes faits participants de la nature divine. Nous avons été créés «selon Dieu»; le nouvel homme est créé selon l'image de ce que Dieu est. Dieu est juste et Dieu est saint, et la vérité telle qu'elle est en Christ ne nous place pas seulement devant lui dans l'innocence, mais, nous rendant actuellement participants de la nature divine, nous donne un caractère selon ce que Dieu est. Nous sommes créés selon Dieu, nous sommes créés en justice et en sainteté, autrement dit, nous sommes créés moralement en la ressemblance de la nature de Dieu. Il faut prendre garde ici de ne pas parler légèrement de ce que Dieu nous dit à cet égard. Moralement, le nouvel homme est créé selon Dieu, à l'image de Celui qui l'a créé; moralement c'est la même chose; nous participons de la nature divine, autrement nous ne pourrions pas trouver notre plaisir en Dieu. Nous sommes «saints et irréprochables devant Lui en amour», et c'est là moralement la nature de Dieu. Dieu est saint, Dieu est irréprochable, Dieu est amour; et il en est ainsi de Christ. Si vous regardez à Lui ici-bas, il était saint, il était irréprochable, et il était ici-bas en

amour. C'est l'accomplissement de cette parole: «Celui qui sanctifie,» c'est-à-dire Christ «et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères» (Hébreux 2: 11).

Mais ce côté de la vérité ne doit pas nous laisser oublier ce qui est dit du dépouillement du vieil homme: le chrétien, en vertu de la mort de Christ, et parce qu'il a Christ pour sa vie, comme chrétien ne reconnaît pas la chair du tout. La pensée de la chair est inimitié contre Dieu, mais le chrétien ne la reconnaît pas. Il n'est pas appelé à mourir au péché, mais à se tenir lui-même pour mort, Christ étant mort, et lui, ayant le droit de se prévaloir de tout ce qui est arrivé à Christ. Ce que Christ a fait, il se tient pour l'avoir fait, à cet égard. On me dit que je suis un homme vivant, et je réponds que je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi. «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus moi, mais Christ vit en moi» (Galates 2: 20). Nous avons dépouillé le vieil homme (non pas nous *devons* dépouiller le vieil homme), savoir si nous l'avons entendu et avons été instruit en Lui: ensuite, ce nouvel homme est «selon Dieu».

Remarquez les deux mêmes points au chapitre 8 de l'épître aux Romains: «La loi de l'Esprit de vie dans le Christ Jésus», c'est ici le nouvel homme, «m'a affranchi de la loi du péché et de la mort; car ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son Fils en ressemblance de chair de péché et pour le péché, a condamné le péché dans la chair». Quand Christ était sur la croix, il n'a pas seulement porté et ôté nos péchés, mais Dieu a condamné là le péché en la chair, de sorte que je vois le péché absolument ôté. La foi tient la chose pour faite. Christ est mort au péché; il est la seule personne qui soit morte au péché; ainsi Dieu nous tient pour vivant à Dieu, non en Adam, mais en Jésus Christ notre Seigneur. Ma vie, la vie que je vis, n'est pas chair, — «vous n'êtes pas dans la chair», mais «en Christ». Quand il s'agit de réalisation, le dépouillement vient le premier: vous dites, j'ai dépouillé le vieil homme, je ne suis pas un enfant d'Adam et j'ai revêtu le nouvel homme, savoir Christ. Autrement dit, je crois au témoignage du Seigneur que nous lisons en 1 Jean 5: «C'est ici le témoignage, que Dieu nous a donné la vie éternelle, et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie, celui qui n'a pas le Fils n'a pas la vie». C'est une chose absolument nouvelle en Christ; et comme preuve que la vie éternelle n'est pas en Adam, mais en Christ, l'Apôtre nous présente l'Esprit, et l'eau, et le sang, — ce qui purifie, ce qui fait expiation, et ce qui a la puissance de la vie, — venant ensemble à la suite et en conséquence de la mort de Christ. L'eau sortit du côté de Christ mort, le sang de même, tandis que l'Esprit vint après qu'il a été glorifié. Ces trois, l'Esprit, l'eau et le sang s'accordent ensemble pour témoigner que la vie éternelle n'est pas dans le premier homme mais dans le second. Je me tiens moi-même pour mort, je suis crucifié avec Christ; et ainsi comme chrétien, j'ai une nature qui est «selon Dieu». Un autre élément vient ensuite, c'est que le Saint Esprit habite en moi, et que je ne dois pas l'attrister.

Dépouiller le vieil homme et revêtir le nouvel homme sont deux faits qui s'accomplissent réellement en même temps; mais au point de vue pratique, quand on entre dans les détails, on trouve que l'un des faits s'accomplit d'abord, et qu'ensuite on réalise l'autre. En réalité, on revêt d'abord le nouvel homme. Quand on en vient à la pratique, il faut traiter le vieil homme

comme mort, et le nouvel homme se trouve libre. En fait, il faut que nous ayons trouvé d'abord le nouvel homme pour que nous puissions traiter le vieil homme comme mort; car si le vieil homme était traité comme mort auparavant, il n'y aurait point d'homme du tout. Quand Christ est devenu ma vie, mes yeux se tournent sur moi-même, et c'en est fait entièrement du vieil homme. Plusieurs reconnaissent bien qu'il fallait qu'ils fussent nés de nouveau, mais ils ne reconnaissent pas qu'ils ont dépouillé le vieil homme. Dès que je saisis la mort et la résurrection de Christ, je dis que je ne suis pas redevable au vieil homme. C'est là plus que le simple fait d'être né de nouveau: je ne dis pas seulement que je suis né de nouveau, mais que j'ai dépouillé le vieil homme, c'est-à-dire pour la foi.

Le vieil homme, je n'ai pas besoin de le dire, fait partie de l'ancienne création; mais: «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création». Nous sommes les prémices de ses créatures, ainsi qu'il est écrit: «De sa propre volonté, il nous a engendrés pour que nous soyons une sorte de prémices de ses créatures» (Jacques 1: 18). Quand l'Apôtre parle des voies de Dieu à l'égard de l'état dans lequel je me trouve, comme chrétien, sujet qui est étranger à l'épître qui nous occupe, mais qui nous est présenté dans celle aux Colossiens dont le point de vue est un peu plus bas, il ne nous dit pas de mortifier le vieil homme, mais «mortifiez vos membres qui sont sur la terre». Il ne reconnaît aucune autre vie que Christ. «Votre vie est cachée avec Christ en Dieu». «Vous êtes morts», mortifiez donc maintenant vos membres, c'est-à-dire mettez-les à mort. Cette mortification implique la puissance. L'Écriture ne dit jamais que nous devons mourir au péché, mais que nous *sommes* morts au péché, et «vivants à Dieu en Jésus Christ»; et c'est pourquoi nous pouvons mortifier.

Les deux passages «par l'Esprit vous faites mourir les actions du corps» (Romains 8: 13), et «mortifiez donc vos membres» (Colossiens 3: 5), ne sont l'expression que d'une seule et même chose présentée d'une manière différente. L'épître aux Romains ne nous voit pas comme ressuscités avec Christ, tandis que l'épître aux Colossiens et celle aux Ephésiens nous envisagent ainsi. Dans l'épître aux Romains, les saints sont présentés comme morts avec Christ, parce que le but de cette épître n'est jamais de nous retirer de notre place dans ce monde: elle nous montre que nous sommes en Christ, mais en même temps toujours ici-bas, tandis que dans l'épître aux Colossiens, l'Apôtre ne veut pas nous laisser être vivants dans le monde. «Pourquoi», dit-il, «comme si vous étiez encore en vie dans le monde, êtes-vous assujettis à des ordonnances?» (Colossiens 2: 20). Tout ce ritualisme dont il parle découle de l'ignorance de ce fait, que nous sommes morts.

Un autre second élément infiniment important se présente à nous maintenant, savoir que Dieu habite en nous par le Saint Esprit, — car l'Apôtre exhorte les saints, disant: «N'attristez pas le Saint Esprit de Dieu» (4: 30). Le chrétien ne doit rien faire qui déplaît à Dieu qui demeure en lui. Il n'est pas question ici dans les Ephésiens de mortifier les membres; nous sommes l'ouvrage de Dieu, une nouvelle création, et rien d'autre. L'épître aux Colossiens ne va pas aussi loin; elle nous voit bien ressuscités, mais non pas assis dans les lieux célestes.

L'épître aux Romains nous fait descendre dans le Jourdain, mais elle ne nous en fait pas sortir. L'épître aux Colossiens nous amène jusqu'à l'autre rive, et l'épître aux Ephésiens nous

prend et nous établit en Canaan pour que nous mangions le vieux blé du pays, là où il n'y a plus de manne. Vous ne pouvez pas dire que les Ephésiens soient une figure de cela, ce serait entrer dans les détails, ce que la figure ne fait pas; nous avons une figure du fait tout entier que nous avons passé le Jourdain. Nous ne sommes pas dans le désert, mais nous sommes dans les lieux célestes, et assis là en Christ; — et avant que j'en sois là, je ne suis pas circoncis. L'épître aux Colossiens nous donne la circoncision. Nous trouvons deux choses dans l'épître aux Romains: Dieu envisage l'homme comme vivant dans le péché; il s'occupe de lui comme tel, et la mort est introduite, — la mort de Christ. Par la mort de Christ, notre culpabilité est effacée, et par sa mort, nous sommes morts: nous sommes en Christ, mais nous sommes envisagés comme des personnes qui sont mortes, quoique non ressuscités avec Lui. Dans les Ephésiens, quoique le fait soit mentionné, l'homme, pour ce qui est de l'exposition doctrinale, n'est pas envisagé comme vivant dans le péché: il est mort dans les péchés; — c'est un autre aspect, mais le même état. Quand je suis vivant dans les péchés, je suis mort vis-à-vis de Dieu; il n'y a pas chez moi, dans cet état, un seul mouvement de la pensée, du coeur, ou du sentiment envers Dieu. Dieu peut me créer à nouveau spirituellement, et l'épître aux Ephésiens voit l'homme comme mort dans les péchés, et elle nous dit que nous sommes créés en Jésus Christ: il n'y est pas question de justifier le pécheur.

Dans l'épître aux Romains, l'homme est justifié; dans celle aux Ephésiens, il s'agit d'une nouvelle création; dans l'épître aux Colossiens, on trouve les deux sujets. Dans celle-ci on trouve la mort et la nouvelle création, mais les saints ne sont pas assis dans le ciel, mais envisagés comme étant sur la terre avec une espérance réservée pour eux dans le ciel. «Vous êtes morts et votre vie est cachée avec Christ en Dieu»; et puis, au chapitre 2: 11-13, nous lisons: «En qui aussi vous avez été circoncis d'une circoncision qui n'a pas été faite de main, dans le dépouillement du corps de la chair, par la circoncision du Christ, étant ensevelis avec Lui dans le baptême (c'est ici la doctrine de l'épître aux Romains), dans lequel aussi vous avez été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts (nous dépassons maintenant le point de vue de l'épître aux Romains); et vous lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans l'incirconcision de votre chair, il vous a vivifiés ensemble avec Lui». C'est là la doctrine de l'épître aux Colossiens, doctrine qui ne nous élève pas jusque dans le ciel. Quand l'Apôtre traite ce sujet dans l'épître aux Ephésiens, il dit: «Il nous a vivifiés ensemble avec le Christ..., et nous a ressuscités ensemble, et nous a fait asseoir ensemble dans les lieux célestes dans le Christ Jésus» (Ephésiens 2: 5, 6). L'épître aux Colossiens a pour ainsi dire sa place entre celle aux Romains et celle aux Ephésiens; c'est pourquoi, au lieu de nous voir assis dans les lieux célestes, elle nous dit de «penser aux choses qui sont en haut» et nous parle «de l'espérance qui vous est réservée dans les cieux» (3: 2; 1: 5), et d'autres choses semblables; elle ne parle pas du Saint Esprit, mais de la vie, et ce sujet est aussi important en son lieu et place que le Saint Esprit demeurant en nous. Dans l'épître aux Ephésiens, au contraire, nous trouvons le Saint Esprit qui demeure en nous, et par conséquent «le corps»; tandis que l'épître aux Colossiens ne mentionne jamais le Saint Esprit, si ce n'est dans l'expression: «Votre amour dans l'Esprit» (1: 8). Les Ephésiens nous disent, pour citer un exemple: «Ayant dépouillé le mensonge, parlez la vérité chacun à son prochain, car nous

sommes membres les uns des autres» (4: 25); tandis que dans les Colossiens, l'Apôtre nous dit: «Ne mentez point l'un à l'autre, ayant dépouillé le vieil homme avec ses actions» (Colossiens 3: 9), nous présentant au lieu du Saint Esprit demeurant en nous, la nature de Dieu comme mesure de la manière dont nous devons nous conduire.

Le Saint Esprit opère dans la nouvelle nature, mais il n'est pas dit qu'il y demeure; mais nous lisons: «De sorte que le Christ habite par la foi dans vos coeurs» (Ephésiens 3: 17). Le Saint Esprit opère dans la nouvelle nature, toutefois, il n'est jamais dit qu'il demeure dans cette nature, mais dans le corps; nous avons besoin que Christ demeure par la foi dans nos coeurs.

Par la foi je possède une nouvelle nature et je n'ai pas, cela est évident, à la demander à Dieu. L'effet qui en résulte est frappant. Dans l'épître aux Ephésiens, nous voyons les saints assis dans les lieux célestes, nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme et le Saint Esprit de Dieu demeure en nous, et nous trouvons l'expression: «Comme Dieu aussi en Christ nous a pardonnés» (4: 32). Nous possédons la nature, l'état dans lequel nous sommes pour être capables de marcher; nous avons dépouillé le vieil homme et revêtu le nouvel homme; le Saint Esprit habite en nous; et puis nous sommes appelés à être imitateurs de Dieu comme de bien-aimés enfants. Alors je dis: Comment peut-il être question pour moi d'imiter Dieu (évidemment pas dans sa puissance souveraine, mais moralement); comment de pauvres vers de terre tels que nous, peuvent-ils parler d'imiter Dieu? Eh bien, Dieu ne nous a-t-il pas donné Christ pour modèle? Nous sommes appelés à le suivre, à marcher selon ce modèle, ce qui montre l'absurdité qu'il y a à faire de la loi la règle de notre vie. Je suis un cher enfant, et je dois en avoir le sentiment dans mon âme et le manifester dans ma conduite: je dois «marcher dans l'amour, comme aussi Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous comme offrande et sacrifice à Dieu, en parfum de bonne odeur» (5: 1, 2), Jean dit aussi ailleurs: «Par ceci nous avons connu l'amour, c'est que Lui a laissé sa vie pour nous, et nous, nous devons laisser nos vies pour les frères»; nous devons «marcher comme Lui a marché» (1 Jean 3: 16; 2: 6).

Nous avons vu plus haut les deux éléments subjectifs qui constituent l'état chrétien, savoir: le nouvel homme, le vieil homme étant dépouillé, et puis le Saint Esprit habitant en nous. Maintenant les deux noms essentiels de Dieu, qui est amour et lumière, nous sont présentés comme mesure. C'est là ce que Christ a été dans ce monde: «Pendant que je suis dans le monde», dit-il, «je suis la lumière du monde» (Jean 9: 5), et il était en même temps l'expression de l'amour divin. — Comme chrétiens, vous êtes appelés à être les imitateurs de Dieu, et si vous demandez comment cela peut se réaliser dans un homme, Dieu vous montre Christ qui est Dieu manifesté dans un homme. Combien il est évident que tout cela est absolument au-dessus de la loi. Si la loi était accomplie dans le monde, nous verrions le monde heureux, et juste, et en paix; mais cela suppose que le monde est en bon état. La loi me dit d'aimer mon prochain comme moi-même et de prendre ainsi soin de lui, mais il faut autre chose dans ce monde tel qu'il est; c'est pourquoi l'Apôtre nous dit qu'il s'est «livré lui-même»; il ne nous présente pas notre amour pour nous-mêmes, comme la mesure de notre amour

pour notre prochain, mais il sort entièrement du domaine de la loi et nous parle de nous livrer nous-mêmes pour d'autres. Si tout allait bien, la loi serait notre règle maintenant; mais il en est autrement: comme chrétiens, quand vous avez à faire avec un monde méchant, vous avez à être les imitateurs de Dieu.

Considérons le double caractère de cet amour qui est entièrement pratique. Il y a deux sortes d'amour: l'amour tourné vers ce qui est en haut, et l'amour tourné vers ce qui est en bas, si on peut dire ainsi. Ces deux amours sont d'espèce tout à fait différente, comme nous pouvons le voir dans les relations réciproques d'un père et d'un enfant. L'amour du père est tourné vers ce qui est au-dessous de lui, l'amour de l'enfant vers ce qui est au-dessus; l'enfant aime ce qui est au-dessus de lui, tandis que dans le père il y a de la condescendance dans l'amour. S'il s'agit de l'amour tourné, vers ce qui est en haut, plus l'objet de l'amour sera excellent, plus excellente sera l'affection. Si j'aime une chose vile, une chose basse, c'est une affection basse; — si j'aime un homme d'un caractère noble, c'est une affection noble. Si j'aime Dieu, c'est évidemment l'affection la plus élevée. D'un autre côté, si nous considérons l'amour pour ce qui est au-dessous de celui qui aime, plus l'objet est bas, plus l'amour est grand; et c'est là le caractère de l'amour de Dieu envers nous. En Christ se trouvent réunis les deux genres d'amour: il a aimé son Père parfaitement comme homme (c'est là l'amour pour ce qui est en haut); et il nous a aimés quand nous étions de vils pécheurs (c'est là l'amour pour ce qui est en bas). Nous sommes appelés à faire de même, à marcher dans l'amour, «comme Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous, comme offrande et sacrifice à Dieu en sacrifice de bonne odeur». Il s'est livré lui-même pour nous, et il s'est livré à Dieu: c'est là la perfection. Il avait un objet infiniment élevé et un objet infiniment bas; il a été parfait à un égard comme à l'autre. Nous sommes appelés à marcher «comme Lui a marché». Il y a aussi la communion des saints l'un avec l'autre, mais quand nous avons des yeux pour voir, le modèle que nous avons à imiter, c'est Christ marchant dans l'amour; nous devons marcher dans l'amour «comme aussi Christ nous a aimés et s'est livré lui-même pour nous en offrande et sacrifice à Dieu».

Voilà le côté de l'amour, c'est que nous soyons imitateurs de Dieu. Ensuite l'Apôtre introduit l'autre nom essentiel de Dieu: Dieu est «lumière» et nous sommes lumière dans le Seigneur. Nous sommes participants de la nature divine; «vous étiez autrefois ténèbres, mais maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur» (verset 8).

Dieu est amour et Dieu est lumière, et il n'y a en Lui aucunes ténèbres. Nous étions autrefois ténèbres, mais maintenant, en Christ, nous sommes lumière dans le Seigneur. «Réveille-toi, toi qui dors, et relève-toi d'entre les morts, et le Christ luira sur toi» (verset 14). Je trouve en Christ la pleine lumière, comme je trouve en Lui l'amour parfait. Les deux noms essentiels de Dieu sont ainsi mis en évidence. En tant que chrétien je suis participant de la nature divine et l'Esprit de Dieu habite en moi, et puis je dois marcher comme Dieu a marché, et cela en Christ. «Réveille toi, toi qui dors»: cette parole s'adresse aux chrétiens, non pas au chrétien qui pêche, mais à celui qui s'en est allé dormir dans le monde. Dans le monde tous sont morts, mais quand un homme s'en va dormir, il est tout aussi vivant que lorsqu'il est

éveillé, mais il est comme un mort; il n'entend pas, il ne parle pas, il ne pense pas, il est comme mort. Un chrétien qui marche avec le monde, marche avec les morts. Que faire alors? «Réveille-toi et relève-toi d'entre les morts et le Christ luira sur toi». Christ est «la lumière du monde», et «vous êtes la lumière du monde» (Matthieu 5: 14). C'est une merveilleuse manifestation.

Jean dit (1 Jean 1: 7): «Si nous marchons dans la lumière». Il parle dans un sens absolu; mais, réalisant la position, nous y marchons. C'est une position dans laquelle nous sommes réellement. Ce n'est pas comme lorsqu'il s'agit de notre position en justice. Jean est ici occupé de la pratique; «marcher» est quelque chose de réel. C'est autre chose quand je dis que Christ est ma justice. Jean parle d'une réelle et vivante position dans laquelle nous marchons. Sans doute, je n'ai pas besoin de le dire, il juge en détail tous les péchés. Tous les gentils (j'en reviens aux Ephésiens) marchent dans les ténèbres: «Prenez donc garde de marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages» (5: 15). Il ne suffit pas d'être droits. Si j'ai un marais à traverser, je puis être parfaitement sincère en cherchant à trouver une maison qui se trouve de l'autre côté du marais; mais si je ne regarde pas autour de moi, je puis me perdre dans quelque fondrière. Il faut que je regarde autour de moi. Un chrétien a besoin de sagesse pour traverser ce monde comme tel.

L'expression «saisissant l'occasion» est souvent mal comprise. On la retrouve dans Daniel, là où Nebucadnetsar parle aux sacres: «Je connais maintenant que vous ne *cherchez qu'à gagner du temps*, parce que vous voyez que la chose m'est échappée»; — ils cherchaient à gagner du temps, espérant trouver une occasion. Nous sommes appelés à marcher de telle manière, à être si remplis de Christ, que lorsqu'une occasion se présente, nous puissions le manifester. Les «jours sont mauvais». L'occasion ne se présente pas toujours; il pourrait vous arriver de jeter des perles devant des pourceaux; mais il faut que le chrétien soit toujours dans un état où il puisse saisir toute occasion. Dans Daniel (2: 8) la même expression est rendue par «gagner du temps», ou «racheter le temps», comme on peut le rendre aussi. Si nous vivions dans la puissance de l'Esprit de Dieu, nous trouverions infiniment plus d'occasions de présenter Christ aux hommes. Les jours sont mauvais; l'Apôtre nous le dit. La puissance du mal est là; il ne faut pas que nous nous plaignions parce que les jours sont mauvais; le Seigneur peut nous les faire traverser aussi bien que d'autres jours.

«Insiste en temps» est dit à un saint; le temps vient où ils ne supporteront pas la saine doctrine. L'Apôtre ici a en vue les saints. On applique souvent ce qu'il dit à l'évangile, parce que malheureusement on prend le passage à lui tout seul, sans lire le contexte. Je suis certain que nous trouverions infiniment plus «d'occasions», si nous étions fidèles à Christ. «Prêche la parole, insiste en temps, hors de temps; convaincs, reprends, exhorte avec toute longanimité et doctrine, car un temps viendra où ils ne supporteront pas le sain enseignement, mais, ayant des oreilles qui leur démangent, ils s'amasseront des docteurs selon leurs propres convoitises et ils détourneront leurs oreilles de la vérité et se tourneront vers les fables» (2 Timothée 2: 2-4). L'Apôtre a évidemment les chrétiens en vue; il voulait que Timothée insistât fortement, parce que bientôt ils ne l'écouteront pas. Que ce fût «en temps» ou «hors de temps», il fallait

qu'il ne se ralentît pas, mais qu'il insistât auprès d'eux, parce que bientôt il n'y aurait plus d'occasion du tout.

Je le répète, je ne pense pas que l'Apôtre veuille parler ici de l'évangile. Le chapitre précédent parle de la chute par l'abandon et la corruption de la vraie doctrine du Médiateur; l'Apôtre a devant lui les jours fâcheux. Ce n'est pas que nous ne devrions pas prêcher l'évangile aux pécheurs partout où nous le pouvons; mais ce qui occupe ici la pensée de l'Apôtre, c'est que l'Eglise tomberait dans un tel état que les chrétiens n'écouteraient pas la vérité. Quand nous prêchons maintenant l'évangile, nous nous adressons à des gens qui s'appellent eux-mêmes chrétiens. Sans doute nous pouvons rencontrer des incrédules: ceux que Jean appelle des antichrists, ceux dont il dit que, dans son temps, il y en avait beaucoup. Paul parle des derniers jours; au temps de Jean, ces jours étaient venus, c'était la dernière heure, quoique dès lors moralement développée; Pierre dit: «Le temps est venu de commencer le jugement par la maison de Dieu»; et dans Jude nous lisons que ces hommes «se sont glissés parmi les fidèles», et aussi que ce sont eux que le Seigneur vient juger.

Les «derniers temps» nous amènent jusqu'aux «derniers jours». Les «derniers temps» sont l'expression la plus générale: «Aux derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi» (1 Timothée 4: 1); et «dans les derniers jours» les hommes auront la forme de la piété. L'expression est plus particulièrement caractéristique, parce que Jean nous parle des derniers temps caractérisés par la présence des antichrists; il ne veut pas dire par là que la dernière heure soit les derniers des derniers jours. Dans les derniers temps il y a le célibat et l'ascétisme, comme on l'appelle: l'Apôtre en parle dans l'épître aux Colossiens; il parle de ce système qui commençait à poindre déjà alors. Dieu a permis que tout cela commençât avant le départ de l'Apôtre afin que nous ayons les Ecritures qui nous en parlent. Dès lors le système a mûri; c'est pourquoi Paul parle des derniers jours comme de jours qui viendraient après son départ. Nous retrouvons la même expression dans l'Ancien Testament avec le même sens à peu près. Quoiqu'il en soit, les «derniers jours» ont quelque chose de plus défini. «Comme vous avez entendu que l'Antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists» (1 Jean 2: 18).

Avant cela l'Apôtre nous avait montré «l'opposition de la connaissance faussement ainsi nommée», la défense de se marier et l'assujettissement à s'abstenir des viandes; et nous savons tous comment tout cela s'est développé depuis lors. En Angleterre vous ne pouvez guère entrer dans une cathédrale sans y trouver le tombeau de quelque évêque qui vécut quarante jours sans manger quoi que ce soit; — je les y ai vus quand j'avais l'habitude d'aller dans ces lieux-là. Sans doute un homme peut jeûner très profitablement s'il a l'occasion de le faire; je le reconnais; mais vouloir, comme on le fait si souvent, en faire une vertu, est un mal; parce que le système qui le prône est fondé sur le principe que la matière était une chose mauvaise et qu'il reniait absolument l'expiation, prétendant que Christ ne pouvait pas avoir un corps. C'est là la raison pour laquelle l'apôtre Jean insiste sur ce que Jésus Christ est venu en chair et que les disciples l'ont touché de leurs mains. On niait que Christ fût réellement un homme de cette manière, parce qu'on pensait que la matière tout entière était une chose mauvaise et que la grande chose, par conséquent, à laquelle il fallait s'appliquer, c'était de

trouver l'Esprit, qui était le bien, en chacun, séparé du mal. Ce système fut un tourment pour l'Eglise. Quoique plusieurs de ses sectateurs fussent très rigides, une très grande partie d'entre eux vivait dans la plus grossière immoralité. La doctrine se répandit partout; les orthodoxes mêmes en furent affectés. Quand les Gnostiques disparurent, ils laissèrent l'empreinte de leur passage dans l'église, et tout le système du célibat et du monachisme continua. Moi aussi, j'ai eu autrefois l'habitude de jeûner de cette manière: les mercredis, les vendredis, et les samedis, je ne mangeais absolument rien du tout, mais les autres jours je mangeais un peu de pain. Je me disais: si je jeûne trois jours, je peux en jeûner quatre; et si je jeûne quatre jours, je peux en jeûner cinq; et si cinq, plutôt six, et puis sept, et ensuite? — il eût mieux valu mourir. Je sentais qu'il y avait quelque chose qui rendait impossible d'aller jusqu'au bout avec ce système; pourtant je ne le laissai pas, mais Dieu me délivra.

L'Esprit de Dieu avait ces hommes en vue: ils commençaient à surgir, car, dit l'Apôtre, l'Esprit dit expressément qu'aux «derniers temps quelques-uns apostasieront de la foi...» Vous voyez que les hommes méchants et les imposteurs vont de mal en pis, et que, une fois que le mal est introduit, on ne peut pas le rejeter dehors. — On avait vu tout cela auparavant parmi les païens: le système des monastères, du célibat, et des ordres mendiants existait déjà cinq cent quarante ans avant Jésus Christ, et plusieurs pensent que ce système est venu de l'Orient. Certainement ce qui existait alors, et ce qu'on a vu depuis l'ère chrétienne, est moralement la même chose; mais plusieurs pensent, comme j'ai dit, que le système actuel est emprunté à l'Orient, ce qui est arrivé, je n'en doute pas, à beaucoup de ses doctrines. Un prêtre catholique romain, qui visitait l'Orient, fut fort étonné et tout abasourdi en trouvant, au milieu des Bouddhistes exactement les mêmes choses qu'il avait chez lui; il dit à ces gens, qu'il était un «Lama» de l'Occident, et il fut reçu dans tous leurs monastères et partout ailleurs.

Mais revenons à notre épître: Un autre élément est introduit maintenant. L'Apôtre nous a présenté successivement tous les grands éléments de la vérité selon qu'elle est en Christ, et puis il dit: «Et ne vous enivrez pas de vin en quoi il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit, vous entretenant par des psaumes, des hymnes et des cantiques spirituels, chantant et psalmodiant de votre coeur au Seigneur». Telle était la joie qui devait les remplir; «rendant toujours grâces pour toutes choses au nom de notre Seigneur Jésus Christ à Dieu le Père». Il y a deux choses: j'ai fait abandon de ma propre volonté et puis j'ai la certitude parfaite de l'amour de Dieu. «Rendant grâces pour toutes choses», en sorte que si l'on me prend ma fortune, je rends «grâces à Dieu». Ce n'est pas chose facile, mais quoiqu'il en soit, il faut que la volonté soit brisée, et, d'un autre côté, Dieu fait que toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui l'aiment.

L'Apôtre ajoute que les saints doivent être remplis d'un Esprit de grâce, «étant soumis les uns aux autres dans la crainte de Christ» (5: 21). L'Apôtre ne parle pas de soumission pour faire le mal, si quelqu'un voulait m'y pousser, mais il montre que dans la foi il n'y a pas de volonté. Si vous voulez me faire faire le mal, je ne peux pas le faire, parce que ce n'est pas la volonté de Dieu; mais dans tout ce en quoi *ma* volonté est en question, je vous cède. Nous avons à nous soumettre les uns aux autres dans la crainte de Dieu: c'est l'effet que produit sur

la terre le glorieux privilège d'être assis dans les lieux célestes. Christ, quand il était sur la terre, pouvait dire qu'il était dans le ciel, et il nous est donné comme notre modèle, quoique pour nous tout ne soit absolument que par pure grâce.

Deux grands sujets nous sont présentés maintenant dans ce qui suit (verset 22 et suivants), l'amour de Christ pour son Eglise, et la lutte des saints contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. Il ne s'agit plus de ce que nous sommes en rapport avec Dieu, mais de la relation spéciale de Christ avec l'Eglise. Le grand sujet qui occupe la pensée de l'Apôtre c'est l'Eglise: «Le mari est le chef de la femme comme aussi Christ est le chef de l'assemblée», et Lui est le Sauveur du corps (verset 23), c'est-à-dire, selon ma pensée, de notre corps.

Christ, dans son amour pour l'Eglise, fait deux choses: il s'est livré lui-même pour l'Eglise, absolument; c'est la première chose qu'il fait à cause de son amour pour l'assemblée; et puis, l'ayant prise pour être sienne, il s'occupe de la rendre telle qu'il lui plaît de l'avoir. Il ne rend pas sien ce qui plaît à ses yeux, mais il le prend pour être sien afin d'en faire ce qui plaît à ses yeux. Il sanctifie donc l'assemblée en la purifiant par le lavage d'eau par la Parole; et puis il se la présente à lui-même une Eglise glorieuse. C'est ici quelque chose de spécial: ce n'est pas l'amour de Dieu pour de pauvres pécheurs, mais l'amour particulier de Christ pour l'Eglise. La purification dont il est question ici est celle que nous avons dans le ciel; c'est au fond la même nature, la même qualité, le même modèle, la même mesure, qu'il y aura dans le ciel; le Seigneur lave l'assemblée ici-bas pour qu'elle soit sans tache dans le ciel. «Contemplant à face découverte la gloire du Seigneur, nous sommes transformés dans la même image de gloire en gloire» (2 Corinthiens 3: 18).

En regardant à Christ dans la gloire, nos coeurs sont remplis des motifs qui sont là-haut, et cet effet est produit sur la terre. L'effet est produit ici-bas, et les motifs sont tous en haut. Christ «a aimé l'assemblée et s'est livré lui-même pour elle», c'est là le point de départ, «afin qu'il la sanctifiât en la purifiant par le lavage d'eau par la parole, afin que Lui se présentât l'assemblée à lui-même, n'ayant ni tache, ni ride, ni rien de semblable, mais afin qu'elle fût sainte et irréprochable» (versets 25-27). C'est un grand point pour nous de comprendre que l'état dans lequel nous devons être présentés à Christ est la puissance et la mesure de notre sanctification ici-bas. Nous trouvons cette même vérité partout dans les épîtres. Ainsi dans la première épître de Jean: «Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté; nous savons que lorsqu'Il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est; et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur». Je sais que je serai parfaitement semblable à Christ dans la gloire, et je me purifie selon ce modèle et cette mesure. Ce n'est pas que je sois pur selon cette mesure, mais je prends cette mesure et je l'applique maintenant: à chaque pas que je fais en avant je la vois plus clairement, et je puis l'appliquer à quelque chose d'autre; mais c'est elle qui est la seule chose à laquelle je regarde, pour juger par elle. Au chapitre 3 de la première épître aux Thessaloniciens, la même vérité se présente à nous d'une manière frappante. «Que le Seigneur vous fasse abonder et surabonder en amour les uns envers les

autres et envers tous, comme nous aussi envers vous, pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus Christ avec tous ses saints». Ce passage semble tout à fait inintelligible jusqu'à ce qu'on ait saisi ce dont je viens de parler. Au lieu de dire: sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus Christ, nous pourrions dire: sans reproche, dans notre marche ici-bas. L'Apôtre voulait que les Thessaloniens réalisassent leur position chrétienne, — «pour affermir vos coeurs», et il soulève le voile, et là ils sont sans reproche quand Christ vient. C'est là où et par quoi tout est mesuré.

Le principe dont je parle ici est évidemment un principe de la plus haute importance pour les jours où nous vivons, et pour tous les autres. Il renverse de fond en comble toute la perfection dont on parle, perfection wesleyenne ou autre, de quelque nom qu'on l'appelle; bonne ou mauvaise, elle n'entre pas en question; parce que ce qui m'est présenté, c'est la perfection de Christ dans la gloire. Je ne l'atteins pas avant que je sois dans la gloire, et l'Écriture ne présente aucun autre objet au chrétien, comme mesure de perfection, que Christ dans la gloire. «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères»; et: «Tel qu'est le céleste, tels aussi sont les célestes», et encore: «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste». C'est pourquoi l'Apôtre disait aux Philippiciens qu'il n'avait pas encore atteint le but; mais il n'avait point d'autre objet devant lui: il courait toujours droit au but. Nous conservons dans le ciel l'empreinte que nous avons reçue ici-bas, et qui est Christ. Il peut y avoir des degrés de réalisation, mais nous serons parfaitement semblables à Christ quand nous entrerons dans le ciel; nous serons tous parfaitement semblables à Christ. Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image du Fils de Dieu, et comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons l'image du céleste. Je suis comme une personne qui se trouverait dans un passage étroit avec une lumière au bout du passage. J'ai plus de lumière à chaque pas que je fais en avant, mais je n'ai la lumière que lorsque je suis arrivé au bout: «Lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables». Mes yeux sont ouverts à cela, et je dis: Voilà ce que je vais être. Quelque étrange que cela puisse paraître à première vue, nous ne pouvons pas être comme Christ a été ici-bas, parce que Lui était absolument sans péché; et que si moi je dis: Je n'ai point de péché, je me séduis moi-même. Mais je serai semblable à Christ dans la gloire; et Dieu me fait sentir cela, et le fait peser sur moi maintenant, afin qu'aucun autre motif n'opère dans mon âme, que *Lui* seul dans la gloire. C'est là ce que l'Apôtre entend, quand il nous dit, dans la seconde épître aux Corinthiens: «Nos regards n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas» (2 Corinthiens 4: 18).

On a dit que Dieu ne donnerait pas une mesure à laquelle nous ne puissions pas atteindre; mais je prends le taureau par les cornes, et j'affirme que Dieu n'a jamais donné une mesure à laquelle l'homme pût atteindre. Dieu avait fait l'homme innocent, et dans le paradis il ne lui avait rien imposé qu'il fallût qu'il recherchât. Mais dès que l'homme fut devenu un pécheur, Dieu plaça quelque chose devant lui qui était plus haut que lui, et vers quoi il devait tendre.

Dieu lui donne une loi quand il est dans la chair, et l'homme ne se soumet pas à la loi de Dieu; la loi de Dieu est une mesure à laquelle il ne peut pas atteindre. Maintenant notre mesure c'est: «Soyez parfaits comme votre Père dans les cieux est parfait». Etes-vous parfaits selon cette mesure? parfaits comme votre Père dans les cieux? Et quand tout est pleinement développé et mis en évidence, Dieu nous présente Christ dans la gloire comme le prix de l'appel céleste. Ce prix ou ce but est complètement hors de notre atteinte ici-bas, parce que Dieu veut que je coure toujours et que j'aie toujours ce seul et unique objet devant moi: «Mais je fais une chose, oubliant les choses qui sont derrière, et tendant avec effort vers celles qui sont devant, je cours droit au but, pour le prix de l'appel céleste de Dieu dans le Christ Jésus» (Philippiens 3: 14).

Quand le Seigneur dit, au chapitre 17: 19, de l'évangile de Jean: «Et moi, je me sanctifie moi-même pour eux, afin qu'eux aussi soient sanctifiés par la vérité», il veut dire, que pour l'amour d'eux il se mettait lui-même à part comme un homme modèle, si on peut dire ainsi (quoique je n'aime pas l'expression), afin que nous soyons formés à son image.

Dans le passage que nous trouvons en Hébreux 12: «Rejetant tout fardeau et le péché qui nous enveloppe si aisément, courons avec patience la course qui est devant nous, fixant les yeux sur Jésus», il s'agit davantage des difficultés que nous avons à rencontrer sur notre chemin.

L'Apôtre nous dit que Christ est entré là: Vous, prenez donc courage et poursuivez la course. C'est exactement la même course. Quelle chose merveilleuse, quand nous pensons à ce que nous sommes, que de pouvoir nous dire que nous serons réellement rendus conformes à l'image du Fils de Dieu. Mais ce fait glorieux n'a rien à faire avec notre responsabilité quant au salut: nous ne sommes pas placés sur ce chemin avant que nous soyons sauvés. Notre responsabilité comme hommes, comme créatures de Dieu, n'est pas en question: en tant qu'hommes responsables, nous sommes perdus; c'en est fait de nous, dans ce sens-là. Pour rendre plus clair ce que je veux dire, supposez un négociant qui a contracté des dettes: si je vais auprès de lui et que je lui dise comment il devrait administrer sa fortune et s'y prendre pour ne pas s'endetter, il me dira que je me moque simplement de sa misère, car il n'a rien à administrer. C'en est fini de la responsabilité dans ce sens, non que l'homme ne soit responsable pour tout ce qu'il fait, mais l'homme est déjà ruiné, et la croix en est la preuve, parce que l'acte de grâce le plus glorieux, c'est qu'il est venu pour chercher et pour sauver ce qui était perdu. Pour ce qui est de l'histoire dans les Ecritures, l'épreuve tout entière de l'homme s'est terminée à la croix. «Maintenant», a dit Christ, «est le jugement de ce monde», comme nous lisons aussi dans l'épître aux Hébreux: «Maintenant, en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice». Quand c'en est fait de l'homme, la souveraine grâce intervient, et sauve des pécheurs de leur état de ruine. On pourrait payer toutes les dettes d'un homme, et lui n'avoir pas un sou pour recommencer à nouveau. Dieu n'a pas agi ainsi envers nous: il a payé nos dettes, et il nous a donné la même gloire que son propre Fils selon qu'il se l'était proposé dans son conseil avant la fondation du monde. C'est la part de tous les chrétiens. Il y a un travail qui a sa rémunération de la part de

Dieu, car chacun recevra sa récompense selon son propre travail, mais tout chrétien sera alors semblable à Christ.

Nous serons tous rendus conformes à l'image du Fils de Dieu dans la gloire: c'était le conseil de Dieu avant la fondation du monde, mais un conseil que Dieu n'a jamais révélé avant la croix. «Qui nous a sauvés et nous a appelés d'un saint appel, non selon nos oeuvres (c'est le principe de la responsabilité), mais selon son propre dessein et sa propre grâce qui nous a été donnée dans le Christ Jésus avant les temps des siècles, et qui a été manifestée maintenant par l'apparition de notre Sauveur Jésus Christ» (2 Timothée 1: 9, 10). Le dessein était dans le conseil de Dieu au sujet des siens, avant la fondation du monde; mais il n'a jamais été manifesté avant que Christ eût posé le fondement de son accomplissement dans sa croix. Le premier chapitre de l'épître à Tite nous fournit une déclaration du même genre: «Dans l'espérance de la vie éternelle, que Dieu, qui ne peut mentir, a promise avant les temps des siècles...; mais il a manifesté, au temps propre, sa parole, dans la prédication...» Tout ce conseil infiniment glorieux, glorieux pour nous et pour Dieu, n'a jamais été manifesté, — l'Écriture n'y fait aucune allusion, — jusqu'à ce que Christ en ait eu posé le juste fondement dans sa croix. *Alors* Dieu le manifesta, disant: «Voici ce que je vais faire». C'est cela, et bien plus encore, que nous trouvons dans l'épître aux Ephésiens.

Nous avons à remarquer une autre chose encore: «Personne n'a jamais haï sa propre chair; mais il la nourrit et la chérit, comme aussi le Christ l'assemblée; car nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os» (chapitre 5: 29, 30). Il ne s'agit plus seulement ici de ce propos de Christ de nous présenter à lui-même, mais de l'amour qu'il porte à ses brebis et des soins qu'il prend de nous, — comment il nous nourrit et nous chérit comme un homme sa propre chair: ce sont les soins présents du Seigneur pour son Église qui nous sont présentés: «Nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os». Ce passage montre qu'il était absolument impossible que l'Église existât avant que Christ fût glorifié, parce que c'est à Christ comme homme qu'elle est unie. L'Apôtre ne dit pas ici que Christ nous ait vivifiés, quoique cela soit vrai, il n'est pas besoin de le dire; mais que nous sommes membres de son corps, de sa chair et de ses os.

Un autre sujet de la plus grande importance est introduit au chapitre 6: 6, savoir, les luttes du chrétien, et vous remarquerez que nous ne trouvons cette lutte nulle part si ce n'est dans l'épître aux Ephésiens. Il ne s'agit pas d'une lutte de la chair et de l'Esprit, ni du combat de conscience qui s'élève dans un homme quand il a été vivifié. Les Juifs étaient esclaves en Égypte comme un homme inconverti est esclave dans ses péchés. Où devait être leur repos, quand Dieu les amena dans le pays de Canaan? Il fallait qu'ils luttassent; la vraie signification de la lutte avec Satan est «dans les lieux célestes».

La version anglaise de la Bible connue sous le nom de version autorisée, ainsi que la Bible allemande de Luther, montrent que les traducteurs n'osèrent pas donner simplement ce qu'ils lisaient dans l'original, et qu'ainsi ils altérèrent le passage, comme on a fait aussi au chapitre 4 de l'Apocalypse, où, au lieu de: Celui qui est assis sur un trône et de vingt-quatre anciens aussi assis sur des trônes (l'expression grecque est exactement la même), on a changé les

«trônes» des anciens en «sièges». Ici, dans les Ephésiens, au lieu de rendre simplement l'original tel que Dieu nous l'a donné, et comme on l'a traduit ailleurs, on craignit, et on altéra le passage.

On parle du Jourdain comme étant la mort, et l'on a raison, car le Jourdain est une figure de la mort; mais alors n'est-il pas étrange que, quand les Israélites traversèrent le Jourdain et entrèrent dans le pays de Canaan, Josué rencontra un homme avec une épée nue dans sa main, puis qu'il leur fallut combattre? N'est-il pas étrange qu'aussitôt entrés dans les lieux célestes il faille entrer en lutte? Qu'est-ce donc que le Jourdain? Il est la figure de la mort: après l'avoir traversée et être entré par elle dans les lieux célestes, la lutte commence pour nous. Canaan n'est donc pas, comme on le dit souvent, la figure d'un repos positif dans le ciel. Quand je dis que j'ai dépouillé le vieil homme, c'est comme si je disais: Je suis mort avec Christ; j'ai passé à travers la mort; j'ai été circoncis de la circoncision du Christ, et maintenant je puis combattre dans les batailles de Dieu contre Satan.

La rédemption nous a introduits dans le désert. Le désert, c'est notre passage à travers ce monde où notre chair est mise à l'épreuve. Canaan est l'autre partie de la vie chrétienne; là où le saint se tient lui-même pour mort. Christ en esprit se trouve là, comme «le chef de l'armée de l'Eternel», et le saint est appelé à combattre, à soutenir les batailles de l'Eternel lui-même. C'est là ce que nous trouvons en Canaan. Je suis parfois étonné qu'on ne soit pas frappé de la folie qu'il y a à vouloir que le Jourdain signifie la mort et Canaan le ciel, quand nous voyons que la lutte est ce qui caractérise le pays dans Josué; car la première chose que Josué y rencontre, c'est un homme avec une épée nue dans sa main. Le livre tout entier de Josué a trait aux batailles de l'Eternel. La mort est introduite, comme nous l'avons dit plus haut: «Nous tenant nous-mêmes pour morts», ou comme l'Apôtre s'exprime ailleurs: «Je suis crucifié avec Christ». C'est là la signification du Jourdain: «Si vous êtes morts avec Christ». Bientôt ce sera notre lieu de repos. Oui, le ciel sera à nous; et je ne conteste pas l'emploi qu'on peut faire de la figure dans ce sens-là. Le Jourdain est un type de la mort, et Canaan des lieux célestes. Dans le récit des Nombres, Israël traverse le désert et y est éprouvé avec Dieu, et dans Canaan il combat avec la chair et le sang, ce qui est une figure de la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. Nous n'entrons pas dans Canaan avant d'avoir traversé le Jourdain, autrement dit, jusqu'à ce que nous soyons morts et ressuscités avec Christ. Chaque chrétien a sa place là; mais je parle de la réalisation par nous de cette position.

Le chrétien est dans le désert et dans Canaan en même temps, mais non dans son expérience, quoique sa condition sur la terre affecte sa puissance pour combattre. Il faut qu'il ait revêtu l'armure. Il faut que je traverse le monde avec tous les soucis qu'entraîne la famille, le travail, ou la contradiction des pécheurs; mais ce n'est pas dans ce moment-là que je soutiens les batailles de l'Eternel, c'est plutôt celui où je soutiens pour ainsi dire mes propres batailles. Nous sommes avec Dieu ici-bas, ou bien Dieu est avec nous; et nous sommes avec le diable dans les lieux célestes, car jusqu'au douzième chapitre de l'Apocalypse Satan est dans le ciel. Assurément le diable n'est pas là où Dieu habite dans la lumière inaccessible; mais comment pourrait-il être l'accusateur des frères s'il n'était pas dans le ciel? Il entre avec les

fils de Dieu, au sujet de Job; car nous le trouvons au milieu d'eux. (Job 1 et 2). Il ne pourrait pas y avoir «d'accusateur des frères», s'il n'était pas là: il les tente ici-bas, mais il les accuse là-haut.

Supposez qu'un chrétien s'en aille prêcher l'évangile; serait-il en cela dans les circonstances du désert? — Non, il entre en lutte plutôt dans les lieux célestes. Il pourrait se trouver dans les circonstances du désert à plusieurs égards; mais il combat dans les lieux célestes, et il faut qu'il use de la sagesse de Dieu contre un subtil adversaire spirituel. Supposez qu'un homme soit attaqué dans la rue, ou maltraité? Vous ne pourrez jamais vous débarrasser de la question de la chair. Quand les enfants d'Israël ne consultèrent pas l'Eternel, ils tombèrent dans le piège, comme à Haï et à Gabaon. La lutte avec Satan c'est la lutte contre l'hérésie, la superstition et d'autres choses semblables. Satan peut susciter l'opposition et la violence dans les rues, et ainsi le chrétien aurait besoin de sagesse; mais vous ne pouvez pas penser à un tel cas, et oublier que la chair est dans le chrétien; car vous tomberez dans des erreurs. Ainsi il y a des doutes et d'autres choses de ce genre, l'incrédulité, par exemple, que Satan introduit dans l'âme. Satan, dans ces choses, agit directement; ce ne sont pas seulement des tentations ordinaires.

En rapport avec ce que je viens de dire, l'Apôtre ajoute: «Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans la puissance de sa force». Nous n'avons point de force par nous-mêmes, nous n'avons rien à faire avec des armes charnelles, quelles qu'elles soient. Dieu a choisi les choses folles de ce monde pour couvrir de honte les hommes sages. Aussi longtemps que les saints s'appuient sur la chair ou sur l'influence, ils ne s'appuient pas sur Dieu, mais sur la chair; et le monde a toujours gain de cause là.

Prenez l'exemple du Seigneur dans sa lutte dans le désert. Il n'y avait pas de péché à avoir faim. C'est là à peine le genre de lutte dont nous parlons; toutefois le Seigneur est vainqueur. C'était en un sens plutôt l'oeuvre du désert; mais c'était Satan qui était là. C'est lui aussi qui empêcha Paul d'aller vers les Thessaloniens (1 Thessaloniens 2: 18). Si quelqu'un cherchait à détruire toute cette vérité qui nous a occupés jusqu'ici et disait que tout cela est faux, ce serait l'oeuvre de Satan. L'incrédulité, les hérésies, et les choses de cette sorte, ont rapport à cette lutte. Dans un cas de discipline, Paul dit: «Nous n'ignorons pas ses desseins» (2 Corinthiens 2: 11), les desseins de Satan qui cherchait à diviser Paul et les Corinthiens, et il dit: A celui à qui vous pardonnez quelque chose, moi aussi je pardonne; je vois ce que Satan veut, il cherche à mettre la division entre nous. L'erreur, au sujet d'une doctrine quelconque, est la puissance de Satan. Je n'ai cité le cas qui précède que comme un exemple. — En Canaan ce n'est pas tant comme un lion rugissant que Satan est à l'oeuvre, quoique cela puisse être: «N'étant en rien épouvantés par les adversaires» (Philippiens 1: 28). Quand Paul fut empêché par Satan d'aller auprès des Thessaloniens, Dieu le permettait dans sa providence; il permet toutes choses dans sa providence. Dans le cas de Job c'est Dieu qui intervient le premier: il tient tout entre ses mains et amène tout là où il veut. «Nous avons voulu aller vers vous une fois, et deux fois, et Satan nous en a empêché». Satan avait suscité l'opposition, afin que Paul

ne pût pas aller à Thessalonique. Tout cela est la lutte. Nous ne croyons pas assez que Satan soit ainsi à l'oeuvre, et que nous avons à tenir ferme contre ses artifices.

«Les dominateurs de ces ténèbres», ce sont Satan et ses anges. «Ces ténèbres», c'est l'ignorance de Dieu, qui est lumière. La lutte avec Satan n'est pas caractéristique du désert; s'il s'y trouve quelque chose de semblable, c'est la tentative obstinée de monter sur le haut de la montagne pour être mis en déroute jusqu'en Horma. Ils auraient pu entrer dans Canaan à Kadès-Barnéa, mais ils ne voulurent pas, et quand ils reconnurent leur folie, ils s'obstinèrent de monter et furent entièrement défaits. Mais, je le répète, ce n'est pas la lutte avec Satan qui caractérise le désert. Dieu a pu y montrer à Israël ce qu'ils auraient à rencontrer plus tard. L'ennemi les mit en déroute jusqu'en Horma. Notre lutte est avec ceux qui possèdent le pays, savoir: le diable et ses anges; le désert, c'est la patience pour passer à travers ce monde selon Dieu. Sinaï n'est pas le désert, c'est quelque chose de tout à fait à part. Le caractère général du désert, c'est de passer là où il n'y avait que la manne et la nuée, — Christ et la parole, et l'Esprit. Les enfants d'Israël devaient traverser ce monde dans la dépendance de Dieu; c'est là le caractère du désert, et non pas la lutte. En Canaan la manne avait entièrement cessé: c'était caractéristiquement les lieux célestes, et le Seigneur envoyait son peuple au combat. Le type nous montre ce qui caractérise le pays. La première chose, ce sont «les artifices du diable»; ce n'est pas sa puissance ici: «Résistez au diable, et il s'enfuira de vous» (Jacques 4: 7); il est sans puissance, si vous lui résistez, pour autant que cela nous concerne. Ses artifices sont des plus dangereux. «Notre lutte n'est pas contre le sang et la chair», comme celle que soutint Josué, mais elle est contre les principautés, contre les autorités... contre la puissance spirituelle de méchanceté qui est dans les lieux célestes. Nous combattons contre les esprits mauvais qui sont dans les lieux célestes, «afin que vous puissiez résister, et après avoir tout surmonté (c'est-à-dire: ayant bien préparé votre terrain) tenir ferme». «C'est pourquoi tenez donc ferme, ayant ceint vos reins de la vérité»: il faut que vos affections soient ramassées par la parole de Dieu.

«Ayant revêtu la cuirasse de la justice». C'est de la justice pratique qu'il s'agit ici, non pas de la justice devant Dieu, mais de la justice vis-à-vis de Satan. Si je manque de la justice pratique, Satan a prise sur moi en quelque chose; je crains. C'est d'une bonne conscience qu'il est question

Ayant ainsi mes reins ceints, — tout en ordre — et ayant une bonne conscience, je marche dans un esprit de paix: «Ayant chaussé vos pieds de la préparation de l'évangile de paix».

«L'épée» n'est introduite que plus tard; l'armure défensive vient avant les armes offensives. Dans cet état, ayant une bonne conscience et l'esprit de grâce et de paix, je prends maintenant le bouclier qui me met à l'abri des traits de Satan. Je regarde vers Dieu avec une pleine confiance, c'est là le bouclier de la foi. Puis vient le casque du salut: je puis élever ma tête, et puis, ayant revêtu toute l'armure défensive, je prends l'épée. L'épée de l'Esprit, c'est la parole de Dieu.

Maintenant, une fois que j'ai l'armure et l'épée, je suis rejeté sur le Seigneur pour demeurer dans une complète dépendance de Lui: «Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps». La parole est avant tout appliquée à moi-même: je me ceins de la vérité; et puis, quand j'ai revêtu le reste de l'armure, la parole entre en activité, — l'épée de l'Esprit; à la fin, je suis rejeté entièrement sur Dieu.

Quand je prends l'épée, ce peut être pour le service des saints ou dans l'évangile.

On a voulu prétendre que l'armure, c'était Christ comme notre justice; mais Christ est ma justice devant Dieu. Je n'ai pas besoin d'une armure contre Dieu, mais il faut que j'aie une armure contre la puissance spirituelle de méchanceté. Il n'y a qu'une seule arme offensive, c'est la Parole.

C'est une chose admirable que devoir comment le Seigneur a pourvu à tout, pour nous, dans l'Ecriture. Il nous montre l'amour de Christ qui nous chérit comme sa propre chair, et après, vient la lutte avec Satan. Nous apprenons d'abord quelle est notre place, puis nous voyons l'amour de Christ, et alors vient la lutte avec Satan.

«Veiller» est un autre élément dans cette lutte. L'Apôtre dit ici que nous devons veiller «avec des supplications» (versets 17, 18). Si je veille, étant dans mon sentier en toutes choses avec Dieu, la prière et la supplication en sont l'effet. Si j'ai à coeur la prospérité des saints, je ne puis faire un pas sans la prière. Veiller à la prière, c'est y persévérer. Le but de Satan est de nous empêcher de réaliser ces choses célestes, et il faut que nous luttons pour le bien de tous aussi bien que pour nous-mêmes. Nous avons d'abord à nous revêtir de l'armure; mais quand nous l'avons revêtue, il faut que nous combattions pour cela. L'Apôtre parle d'abord (verset 18) de chacun pour lui-même, individuellement: «Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit». Il a en vue tous les saints. Il s'agit d'abord de prier pour nous-mêmes; ensuite le champ s'étend. C'est un principe général d'abord; il en est constamment ainsi dans l'épître aux Ephésiens, par exemple quand l'Apôtre dit: «Afin que vous soyez capables de comprendre avec tous les saints» (3: 18). Du moment qu'on entre dans les desseins ou les pensées de Dieu, on ne peut pas oublier les saints.

La confiance est la confiance en Dieu, connu en Lui-même. Je n'irai certainement pas vous demander quelque chose si je n'ai pas confiance en vous.

«Le mystère de l'évangile» (verset 19) ne comprend pas seulement l'Eglise, mais la chose toute entière. L'évangile, pour Paul, comprend réellement toutes choses. Il était un ministre de l'évangile dans toute la création qui est sous le ciel, et un ministre de la Parole pour compléter la Parole de Dieu (Colossiens 1: 23 et suivants).

Sur l'abolition du péché

ME 1876 page 16 - Darby J.N.

Puisque la question de l'abolition du péché et de la signification du verset 26 du chapitre 9 de l'épître aux Hébreux a été soulevée, je vous envoie quelques lignes sur ce sujet.

J'ai fréquemment insisté sur ce que le péché a été ôté par le sacrifice de Christ, en ce sens que le croyant se trouve devant Dieu parfaitement justifié et accepté, le Seigneur n'imputant pas le péché: le croyant se trouve parfaitement justifié devant Dieu. Ce que j'ai dit à ce sujet, Dieu en soit béni, je le crois comme je l'ai toujours cru. C'est notre bienheureux privilège en Christ. Puisse toute âme vivifiée en jouir! Dieu nous garde de le laisser affaiblir par des scrupules d'exactitude dans les expressions. Mais quand on se sert d'expressions autres que la propre parole de Dieu, et qu'on en tire des conséquences comme si ces expressions étaient des déclarations scripturaires, nous sommes obligés de nous exprimer d'une manière plus exacte. Il en a été ainsi pour ce qui a été dit que le péché a été aboli par le sacrifice de Christ. L'Écriture ne dit pas cela, mais que, «en la consommation des siècles, il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice».

J'avais remarqué, il y a bien longtemps déjà, que la parole: «Voilà l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde», n'aurait son plein accomplissement que dans le nouveau ciel et la nouvelle terre, quoique l'oeuvre sur laquelle ce nouvel état de choses était fondé eût été achevée par l'Agneau de Dieu une fois pour toutes sur la croix; mais le sens de Hébreux 9: 26, n'avait pas été aussi particulièrement remarqué. Ce passage cependant, nous présente essentiellement la même vérité. Le péché, cette chose haïe, doit être ôté de ce monde que Dieu a créé pour sa propre gloire.

Il ne faut pas confondre la purification de notre conscience et notre rachat, avec l'abolition du péché, quand il sera ôté de ce monde comme chose offensante pour Dieu.

Le verset 28 nous dit que Christ a porté les péchés de plusieurs: ainsi ils sont parfaitement nets.

Mais le péché demeure dans la chair et dans le monde, et il faut que Dieu l'ôte, et que toutes choses dans les cieux et sur la terre soient réconciliées à Dieu; et Dieu le fera. L'oeuvre qui en est le fondement, en vertu de laquelle la chose s'accomplira par puissance, l'oeuvre dans laquelle Dieu est moralement, parfaitement et à jamais glorifié, est accomplie, et Christ est assis à la droite de Dieu en vertu de cette oeuvre. Mais les péchés de ces «plusieurs» qui sont placés sous la grâce, ont été portés par Lui, et le croyant a été lavé de tout péché. Non pas que ce soit là tout, car Christ n'a pas seulement porté nos péchés, mais, pour la foi, nous sommes morts avec Christ, et étant morts, nous sommes justifiés du péché; notre vieil homme a été crucifié avec Christ, le péché dans la chair a été condamné à la croix, et il n'y a aucune condamnation pour nous qui croyons.

C'est dans ce sens général de notre position devant Dieu qu'on a dit que le péché a été ôté, et, Dieu en soit béni, il en est ainsi. Ce qui préoccupait réellement et ce qu'on voulait dire quand on parlait ainsi, c'est que toute la question de notre culpabilité et de l'imputation, quant à notre position devant Dieu, avait été entièrement et pour toujours vidée. Mais l'abolition du péché a dans l'Écriture une portée plus étendue: toutes les choses dans les cieux et sur la terre doivent être réconciliées à Dieu; la justice doit habiter dans les nouveaux cieux et la nouvelle terre, et en un sens modifié, il en sera ainsi même dans le règne de Christ. Alors le péché sera ôté effectivement par puissance. Mais l'oeuvre par laquelle il est ôté moralement en justice et pour la gloire de Dieu, l'oeuvre dans laquelle il est réellement ôté dans le sens moral, est accomplie; tout ce que Dieu est ayant été glorifié sur la croix où Christ a été fait péché; et la foi saisit cela.

Hélas, très peu de chrétiens font même la différence entre les *péchés* ou la culpabilité, et le *péché*. Nos péchés sont tous pardonnés, nous en sommes parfaitement lavés; et de plus, comme étant morts avec Christ, notre vieil homme, pour la foi, a pris fin; sa condamnation a été effectuée dans la mort de Christ; nous ne sommes pas dans la chair, quoique actuellement la chair soit en nous. Mais l'abolition du péché, comme je l'ai déjà dit, a une portée bien plus étendue; elle s'applique à son abolition complète de devant la présence de Dieu dans le monde; et cela, comme résultat, n'est pas accompli, quoique l'oeuvre sur laquelle ce résultat est fondé soit parfaitement accomplie; et cette oeuvre est, en un sens, plus importante que le fait, parce que Dieu y a été parfaitement glorifié et que c'est en vertu de cette oeuvre que le péché sera un jour complètement ôté des cieux et de la terre. La foi sait cela; elle sait que l'oeuvre est accomplie, et elle se réjouit de ce qu'il n'y a aucune condamnation pour le croyant devant Dieu, la conscience étant purifiée du péché, et le péché dans la chair ayant été condamné à la croix, en sorte qu'il n'y a ni imputation ni condamnation. Mais le péché existe. L'effet de l'oeuvre, selon le propos de Dieu, n'est pas encore accompli. Même pour ce qui est du croyant, il ne peut pas dire: Je n'ai pas de péché. «Celui qui est mort est justifié du péché», non pas des péchés, ici; et j'ai le droit de me tenir moi-même pour mort, Christ étant mort au péché.

Si je dis que le péché est aboli, j'affaiblis la force de l'expression «abolir», car le péché est encore là; le monde n'est pas encore dans cet état où la justice y demeure. Les péchés de ceux que Dieu reconnaît comme siens ont été portés, et le sang qui fait la propitiation est sur le propitiatoire, de sorte que nous pouvons nous tourner vers le monde et supplier les pécheurs de venir, comme si Dieu suppliait par notre moyen, dans notre petite mesure. L'oeuvre qui nous donne le droit de faire ainsi est parfaitement accomplie et agréée de Dieu. Je puis dire à celui qui croit, qu'il est parfaitement net, blanc comme la neige devant Dieu. Mais l'abolition du péché a un sens plus étendu. L'expression même que nous lisons en Jean 1: «l'Agneau de Dieu qui ôte le péché du monde» (non pas «a ôté», ni «les péchés») en est la preuve. Il s'agit de l'abolition du péché de devant Dieu *dans le monde*, résultat qui n'est pas encore accompli. Le passage de Jean 1 se rapporte spécifiquement au résultat; la déclaration de Hébreux 9: 26,

au propos et au moyen de son accomplissement; le verset 28 de ce même chapitre des Hébreux, à l'autre question de notre culpabilité actuelle.

Je ne ferais pas grand embarras pour des expressions incorrectes; Dieu est plein de grâce et de support à cet égard si le coeur est droit et sérieux. Je ne me mets pas à la brèche pour faire un crime à un homme pour une parole. Je recherche ici seulement ce qui est correct quand la question a été soulevée. Qu'on tire des conclusions de ce qui n'est pas dans l'Écriture, je ne puis pas l'accepter.

Réflexions pratiques sur les Psaumes (Darby J.N.)

ME 1873 page 197 – ME 1874 page 13 – ME 1875 page 261 – ME 1876 page 38 – ME 1877 page 81 – ME 1878 page 351 – ME 1879 page 277 – ME 1880 page 298 – ME 1881 page 13 – ME 1882 page 280 – ME 1883 page 14

Mon but dans les pages qu'on va lire, n'est pas d'interpréter les Psaumes, ce qui a été essayé autre part, mais d'en tirer quelque instruction spirituelle et quelque édification pour nos âmes. Les Psaumes jettent une lumière toute particulière sur le gouvernement de Dieu et sur les sympathies de l'Esprit de Christ avec son peuple. Ces deux choses ont en premier lieu les juifs pour objet et pour centre de leur action; mais tout en admettant la grande différence qui existe entre l'état des juifs et le nôtre, entre la relation d'un peuple avec Jéhovah, et celle d'enfants avec leur Père, il n'en est pas moins vrai que les voies de Dieu en gouvernement s'appliquent aussi à nous chrétiens. Comme point de vue pour envisager le chrétien, le gouvernement de Dieu, quoique au second plan (l'autre point de vue, plus élevé, est céleste) n'en est pas moins d'une importance immense et d'un haut intérêt. C'est sur ce terrain qu'on découvre tous les soins de la tendresse divine de Celui qui a même compté les cheveux de notre tête; c'est ici que l'on apprend à connaître avec quel sérieux et quelle vigilance il faut marcher devant Dieu qui jamais ne se départ de ses saintes voies, dont on ne se moque point impunément, dont les yeux sont continuellement sur les justes, quoique sa grâce agisse en toutes ces choses pour nous rendre parfaits devant Lui selon SES voies. Le gouvernement de Dieu appliqué à la marche du Chrétien, est surtout exposé dans les épîtres de Pierre. (Voyez 1 Pierre 1: 17; 3: 10-15, ainsi que l'esprit et la teneur de toute l'épître). Dans la seconde épître, le gouvernement de Dieu se poursuit jusqu'à la consommation de toutes choses. La première épître présente surtout le gouvernement des justes; la seconde, le jugement des méchants, quoique ce jugement soit aussi mentionné dans la première comme mettant fin à la puissance du mal et introduisant la délivrance finale des justes. Pierre était l'apôtre de la circoncision; c'est pourquoi le gouvernement de Dieu s'offre à lui d'une manière spéciale quand il enseigne.

Livre 1

Psaume 1

Ce gouvernement sur la terre est clairement indiqué dans le Psaume 1^{er}, ainsi que le caractère de ceux qui jouissent de la bénédiction de ce gouvernement.

Il y est question de celui qui se tient séparé de la voie du méchant, qui prend plaisir en la loi de Jéhovah et y médite. La soumission au Christ, dans les conseils de Dieu dépositaire du gouvernement au terme de cette époque d'épreuve, tel est le sujet du Psaume 2^{ème}. Quelques mots seulement sur le premier de ces deux Psaumes, qui forment la base de tous les autres: nulle participation au conseil des méchants, à la voie des pécheurs, ni au siège des moqueurs; quoiqu'ici, en connexion avec la responsabilité humaine dans la marche, on est toutefois

préservé du mal. Les iniques forment des plans, suivent leur propre volonté, voient les choses à leur façon et font des arrangements pour arriver à leurs fins; ce n'est point là qu'on trouve le juste. Le pécheur va son propre chemin et s'y complaît; le juste ne marche point avec lui. Les moqueurs sont à leur aise et méprisent Dieu; le juste ne siège pas avec eux. Mais le jugement arrivera, et les pécheurs ne pourront subsister dans l'assemblée des justes introduits alors dans le repos par la gloire de Dieu.

Psaume 2

Le Psaume 2^{ème} annonce l'établissement du triomphe terrestre de Christ et de sa royauté en Sion, lorsque les gentils lui seront donnés en héritage. Ces événements ne sont pas encore accomplis.

Le gouvernement de Dieu ne met pas les fidèles à l'abri de la souffrance, ainsi que cela aura lieu alors; mais il fait tourner la souffrance en bénédiction spirituelle et retient encore sa colère. Glorieuse récompense de nos légères afflictions! Pour nous, le nom d'un Père est révélé dans ces afflictions mêmes. Nous invoquons comme Père celui qui, sans acception de personnes, juge selon l'oeuvre de chacun, et nous nous conduisons avec crainte pendant le temps de notre séjour ici-bas, sachant que nous avons été rachetés. Dans ce Psaume, les rois sont exhortés à se soumettre avant que le jugement n'arrive sur la terre. Mais ce jugement n'est pas encore exécuté, et nous avons à apprendre notre propre leçon dans la patience; c'est ce que les Psaumes vont nous enseigner.

Psaume 3

Examinons les enseignements des premiers Psaumes qui suivent. Les ennemis sont multipliés; mais la première pensée de la foi est: Seigneur; l'âme est en sûreté là; elle regarde delà ceux qui la pressent. Jéhovah devient ainsi l'objet de la confiance. Si le *Seigneur* entre dans mon coeur *avant* ceux qui me pressent, tout va bien. Mon esprit est en paix, parce qu'il *Le* voit intéressé à ce qui se passe. *Lui* est ma gloire, mon bouclier et Celui qui nie fait lever la tête. Remarquons encore qu'il ne s'agit point d'une vue indolente, insensible du bien et du mal, ni d'une confiance indifférente. Le désir et la dépendance sont actifs, ce sont les liens entre l'âme et Jéhovah. *J'ai crié* et il m'a répondu; point de doute à ce sujet; c'est la confiance que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, Il nous entend; et que s'il entend nous avons les choses que nous avons demandées. Si nous sommes sincères, nous ne désirons pas recevoir quelque chose qui soit contraire à sa volonté; mais, au milieu de l'épreuve et des difficultés, quelle chose immense que la certitude de pouvoir compter sur l'oreille et sur le bras de Dieu, dans ce qui est selon sa volonté! Source de repos et de paix. Je me suis couché, je me suis endormi, je me suis réveillé, car le Seigneur me soutient. Que c'est grand et simple à la fois! Cher lecteur, pouvez-vous dire cela? L'épreuve trouve-t-elle votre coeur confiant en Dieu, comme en un père; et quand elle redouble d'intensité, votre esprit est-il tranquille, votre sommeil est-il doux? Votre coucher, votre dormir, votre réveil, portent-ils le caractère de la paix qui vous entoure, parce que vous savez que Dieu est, et qu'il dispose de toutes choses? Dieu se trouve-t-il ainsi placé entre vous d'une part et vos troubles et ceux qui vous pressent

d'autre part? Alors que peut-il vous arriver? Les «milliers de peuples» font-ils une différence, si Dieu est là? L'Assyrien s'est enfui avant de pouvoir même se lever pour exécuter une seule de ses menaces; ces menaces mêmes trahissent la conscience qu'il a de sa peur. Insensés que nous sommes de mesurer toujours les difficultés et les épreuves d'après nos propres forces et non d'après celles de Dieu, Lui qui est pour nous, si nous sommes à Lui! Qu'importe que les villes de Canaan aient des murailles élevées jusqu'au ciel, si ces murailles s'écroulent au son d'une trompette? Pierre eût-il marché plus facilement sur une mer calme que sur une mer en tourmente?

Notre sagesse est de savoir que nous sommes incapables de rien faire sans Jésus et, qu'avec Lui, nous pouvons tout ce qui est conforme à sa volonté. Le secret de la paix consiste à être occupé de Jésus pour l'amour de Lui; et alors nous trouverons la paix en Lui et par Lui, et quand l'affliction surviendra, quoique ne devant pas y être insensibles, nous y trouverons Jésus et sa tendre affection, et nous serons plus que vainqueurs.

Psaume 4

Le Psaume 4^{ème} nous présente un autre principe, non moins important: l'effet d'une bonne conscience lorsque nous crions à Dieu dans notre détresse. Il ne s'agit point d'une bonne conscience en tant que justifiés du péché, mais d'une bonne conscience en pratique, qui donne de l'assurance envers Dieu. Si notre coeur ne nous condamne pas, dit l'apôtre, alors nous avons de l'assurance envers Dieu.

Ecoute-moi lorsque je crie: O Dieu de ma justice. Il n'est pas dit: *Justifie-moi*, mais, *Ecoute-moi*.

L'âme est dans l'angoisse, mais autrefois elle avait été mise au large; elle avait déjà fait l'expérience de la bonté et de la fidélité de Dieu. Il est lui seul, la source de sa gloire et de son honneur. Combien c'était vrai de Christ! L'homme a diffamé sa gloire et a aimé la vanité. Mais il n'en reste pas moins vrai que selon le gouvernement de l'Eternel qui ne peut se renier Lui-même, Il met à part celui qui l'aime. Ils sont tiens, a dit Christ. Nous sommes un peuple qui lui appartient en propre. Cette vérité demeure, quoiqu'il en soit; mais en marchant dans la piété, elle nous devient présente, et nous donne confiance; nous voyons la clarté de la face de Dieu et nous sommes certains qu'Il nous exaucera. Nous n'avons pas perdu le sentiment de ce qu'Il est actuellement pour nous; notre âme n'est pas obscurcie. Or, rien ne s'obscurcit plus facilement que la dépendance de Dieu et la confiance en Lui. L'intégrité avec le sentiment de la dépendance donne courage. Certainement Dieu nous écoute lorsque, pleins de repentance, nous crions à Lui; mais ici, nous avons autre chose: L'intégrité du coeur donne assurance au jour de l'affliction, parce que notre esprit voit Dieu; nous l'apercevons à travers l'épreuve et nos regards sont fixés sur Lui. C'est ce que nous trouvons ici: «Pensez en vous-mêmes et demeurez tranquilles» adorez Dieu dans l'intégrité, sans crainte, et confiez-vous en Lui.

Bien des gens disent: «Qui nous fera voir du bien dans ce qui nous entoure?» Ils se découragent et désespèrent d'en trouver. Mais dans toutes les circonstances et au travers de tout, la clarté de Sa face est le seul bien solide et invariable. La faveur de Dieu vaut mieux que

la vie, en outre elle assure le bonheur. La puissance du mal n'a pas le dessus sur la puissance de Dieu. Lui-même en dispose, le détourne, le change en bénédiction, l'annule, comme bon lui semble. La foi trouve cela dans la clarté de sa face et l'âme s'élève au-dessus du mal pour se réjouir en Dieu. Il y a là plus de joie que dans les bénédictions temporelles. Ces dernières sont incertaines et précaires; de plus, elles ne sont pas Dieu Lui-même, et la clarté de Sa face dans l'épreuve, c'est Lui-même; elle donne à notre âme le secret du fait que Dieu est pour nous. Aussi «je me coucherai et je dormirai aussi en paix», mon repos n'est point troublé par l'insomnie qui craint l'atteinte du mal, car après tout c'est Dieu seul qui me protège dans la joie et dans l'épreuve.

Psaume 5

Le Psaume 5^{ème} me fournit l'occasion de dire maintenant, pour n'y plus revenir, quelques mots sur l'appel au jugement souvent mentionné dans ce livre. Toutes les fois qu'il se trouve en présence de ses ennemis, l'opprimé ne cesse de crier à Jéhovah. C'est à Lui qu'il regarde; mais il se fonde sur la justice du caractère et du gouvernement de Dieu qui ne sauraient avoir de complaisance pour le mal. Jéhovah exterminera l'homme fourbe et violent; rien n'est plus juste. Le chrétien sent que Dieu ne doit pas laisser durer à jamais le triomphe du mal; lorsqu'il réfléchit au gouvernement de Dieu, il se réjouit d'avance de l'extirpation du mal par le jugement; non pas en pensant au méchant, mais à la justice (*) et à son résultat. La vengeance appartient bien à Dieu, mais ce n'est point là l'élément dans lequel Il vit. La part du juif étant sur la terre («car les débonnaires hériteront la terre et jouiront à leur aise d'une grande prospérité»), il désire, pour son propre repos, la destruction de l'homme fourbe et violent. Différente est la part du Chrétien. Il laisse l'homme violent ici-bas et s'en va au ciel. Il vit et marche personnellement dans une époque de grâce qu'il quittera pour entrer dans la gloire. Même au temps du Millénium, pendant lequel Dieu exercera son gouvernement et retranchera le méchant, la grâce encore sera la place distinctive du chrétien. Le fleuve d'eau vive découle de la cité; les feuilles de l'arbre de la vie duquel il savoure les fruits mûrs, sont pour la guérison des nations. Pour le moment, la place du Chrétien n'est que grâce et patience. Il fait le bien, souffre pour la justice, endure patiemment et sait que cela est agréable à Dieu. Il voudrait surmonter le mal par le bien; il sait que ce mal sera jugé, que le jugement dévorera les adversaires et, en les considérant comme tels, il peut se réjouir de les voir désormais impuissants pour empêcher le bien; juste jugement dont son âme reconnaît la nécessité; mais, placé sur le terrain plus élevé de la grâce, le chrétien ne cherche point dans le jugement son gain et sa délivrance. Telle a été la position de Christ. C'est lui qui exécutera le jugement auquel son Esprit fait appel dans ces Psaumes. Mais au temps de sa marche terrestre, pendant laquelle il a été notre modèle, Christ n'a point appelé le jugement sur ses ennemis; «Père, pardonne-leur, car ils ne savent ce qu'ils font»; telle fut sa prière quand leur violence était dirigée contre Lui, et dans le jugement il n'a point ouvert sa bouche.

(*) Le mot justice correspond aux deux mots anglais *justice* et *righteousness*; il s'agit ici du second qui signifie le contraire de l'iniquité ou du péché, comme dans Hébreux 5: 13; 1 Jean 3: 7.

Le Psaume 5^{ème} présente donc l'appel au jugement selon le gouvernement de Dieu sur la terre, jugement basé sur le caractère immuable de Jéhovah, et il attend le bonheur et la joie du peuple de Dieu, qui en découleront. Mais notre bonheur à nous est dans les cieux, où il n'est plus besoin de pareilles délivrances. Nous quittons cette terre.

Ainsi, tout en désirant faire ressortir la vérité et la justesse de ce Psaume, je ne le présente en aucune façon comme l'expérience d'un chrétien, sauf que notre cri dans la détresse et dans l'épreuve s'adresse aussi activement et sans partage au Seigneur — nous pouvons dire: à notre Père.

Psaumes 6-7

Les Psaumes 6 et 7 ont le même caractère que le précédent, en ce qu'ils appellent aussi le jugement. Mais le 6^e se place sur un tout autre terrain que le 5^e et, à certains égards, il peut présenter au Chrétien de la lumière en matière d'expérience. Quand le croyant est en angoisse, le mouvement naturel de la foi est de recourir à Dieu comme à la ressource et à l'espérance de l'âme. La grâce immense que Dieu déploie en étant pour nous, le sentiment que rien n'égale son amour, la confiance qui accompagne la soumission du coeur: toutes ces choses attirent le coeur vers Lui. Aussi n'est-il pas pour l'âme qui se confie en Lui, de temps plus doux que celui de l'épreuve. Cela suppose une volonté brisée, un coeur soumis et la connaissance de l'amour de Dieu. Dans le cas contraire, l'épreuve, par le moyen de la grâce, opère la soumission, puis elle est retirée; si elle continue, l'âme trouve son bonheur dans la sainte et parfaite volonté de Dieu et dans le fruit qu'elle y recueille. Mais il est un cas où l'épreuve, quoique tout aussi salutaire et pleine de grâce, offre un autre élément, dans lequel l'amour qui se confie en Dieu devient plus difficile à réaliser. C'est lorsque nous sommes éprouvés à cause de notre conduite. Il est difficile de voir l'amour de Dieu dans l'épreuve que nous subissons par suite d'un péché; il est difficile de ne pas être désolés en sentant que cette épreuve, fruit du péché, est une juste punition et qu'ainsi nous n'avons pas le droit d'y chercher l'amour. A qui nous adresser, si ce n'est à Lui? Mais comment chercher secours auprès de Celui que nous avons offensé? Telle est l'angoissante difficulté d'une âme qui, sachant qu'elle a attiré l'épreuve sur elle-même, sent qu'elle n'a pas le droit d'en réclamer la délivrance. Elle serait presque tentée de désespérer et de succomber sous la conscience de cet état. C'est en une occasion semblable que le Seigneur intercédait pour Pierre, de peur que sa foi venant à défaillir, sa confiance en Christ, son amour et son espérance en la faveur divine à se perdre, il ne tombât, par le moyen du remords et du désespoir, entre les mains de Satan. Pierre, il est vrai, ne subissait ni épreuve, ni châtement, mais le danger était le même. La foi empêche le désespoir, mais elle n'ôte point le sentiment du péché et de la justice du châtement; elle se confie en Dieu, en son amour, en sa bonté qui prennent maintenant le caractère de miséricorde dans l'esprit de celui qui souffre. Le sentiment du péché devient plus profond, la peur des conséquences diminue, et le coeur, humilié, se confie en Dieu malgré tout; néanmoins il sent que le châtement est mérité, et même, jusqu'à un certain degré, l'âme en souffre peut-être encore. Voilà l'état dont le psaume 6 nous fournit un exemple. Nous y trouvons le cri de détresse au fort de l'épreuve, le recours à la grâce, la prière à Dieu de ne

pas châtier *dans sa colère*, et la confiance devant la pensée que la colère serait une juste conséquence de son péché. Tout en reconnaissant que la colère est méritée, la foi s'appuie sur la grâce et dit: «Jusques à quand?» Il est impossible que Dieu abandonne à toujours ceux qui se confient en Lui; la lumière se fera. Il y a une relation avec Dieu, et la foi compte sur cette relation; le coeur peut exposer sa détresse à un Dieu dont les compassions sont connues. Cette confiance est pleinement exprimée dans les trois derniers versets. On remarquera aussi, à propos de ce psaume que, dans le gouvernement de Dieu appliqué à cette terre, la mort est envisagée comme un retranchement; c'était le cas pour les Juifs ainsi qu'on peut le voir dans l'histoire d'Ezéchias et même dans celle de Job, mais à certains égards, c'est aussi le cas pour le chrétien; il y a des péchés à la mort, et la mort peut être employée comme moyen de discipline (voyez 1 Corinthiens 11); elle peut aussi être différée (voyez les épîtres de Jacques et de Jean). Quant à notre Psaume, il n'entrevoit rien au-delà de la mort, si ce n'est les ténèbres; le gouvernement de Dieu fait de même. Lorsque le croyant a la paix, il considère la discipline, même justement sévère, comme un signe certain de la faveur divine. Son horreur du péché est d'un caractère beaucoup plus pur, parce qu'il redoute le péché même, non point ses conséquences. Peut-être les dards enflammés du méchant l'atteindront-ils, ou tout au moins la terreur le menacera; mais au travers de toutes ces choses, il voit la miséricorde et la fidélité de Dieu; Christ intercédant pour lui, sa foi ne défaut pas. C'est là cependant un terrible état; mais le coeur s'attache à Dieu et peut dire: «Jusques à quand?»

Psaume 7

Le Psaume 7^{ème} est un appel circonstancié à la justice et à la vengeance, uni à la foi dans le jugement de Dieu. Ainsi l'assemblée des peuples reconnaîtra Jéhovah et l'entourera. L'affligé s'attend à la colère de Dieu sur les iniques, tout en priant qu'elle se détourne de lui-même; et il l'attend avec la certitude de la foi. C'est ce que nous faisons aussi, en reconnaissant la justice parfaite et l'excellence de ces choses; mais il est impossible de voir dans ce psaume l'expérience d'un chrétien, sauf en ce qui concerne le sentiment de l'intégrité devant Dieu et la confiance en Lui. Le Psaume 7 est donc l'expression de ceux qui, en butte à la haine des méchants, cherchent la délivrance, et non point de ceux qui souffrent comme Christ et avec Lui, afin d'être aussi glorifiés avec Lui.

Psaume 8

Le Psaume 8 célèbre le gouvernement millénial de Jéhovah et la gloire du Fils de l'homme, en rapport avec le peuple juif et par sa bouche.

Psaumes 9 et 10

Je passe sur les Psaumes 9 et 10, dont le premier célèbre le jugement des ennemis d'Israël, et le second raconte la méchanceté de leurs oppresseurs. Ces deux Psaumes expriment l'assurance, pendant l'oppression, que Dieu la voit et n'oublie pas les humbles; puis, lors de la délivrance, ils célèbrent la fidélité de Jéhovah. Le monde est jugé avec justice et Jéhovah se fait connaître par son jugement. Il suffit d'attirer l'attention sérieuse du lecteur sur le jugement du monde, mentionné dans ces Psaumes, et sur la scène principale de ce

jugement dans le pays d'Israël. En toute occasion cependant, l'âme humble peut traverser l'oppression et l'épreuve dans la tranquille certitude que Dieu la voit et que sa cause est entre les mains de Dieu. Et même, ce qui est plus difficile, subit-elle une épreuve par sa propre faute, si elle s'humilie véritablement elle peut encore compter sur Dieu.

Psaume 11

Passons maintenant au Psaume 11 et examinons quels sont les sentiments de ceux qui, souffrant sous l'épreuve qui précède la délivrance, ont encore à posséder leurs âmes par leur patience. Une chose, en premier lieu, ressort distinctement de ce Psaume (chose toujours vraie, mais non manifestée publiquement comme elle le sera alors), c'est l'impossibilité de compter sur l'homme et d'en espérer le moindre secours, l'instabilité de tout ce qui est terrestre, la ruine complète amenée par le mal. Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste? Pour la foi, tout cela est vrai depuis que Christ a été rejeté; mais jusqu'à présent, tant que sa patience trouve à s'exercer, et qu'il y a encore des âmes à amener en communion avec Christ, la main de Dieu refrène le pouvoir du mal. Les choses auxquelles ce Psaume fait allusion, ne seront pleinement manifestées qu'au temps où le méchant dominera sur la terre avant que Dieu se lève pour le jugement et pour délivrer tous les humbles de la terre.

Des cas particuliers d'épreuve nous placent souvent, dans notre sphère restreinte, au milieu de circonstances analogues. Seulement, n'oublions pas que nous avons affaire à un Père qui nous discipline pour notre bien, pour notre profit céleste et éternel, avec le même amour par lequel il n'a point épargné son propre Fils mais l'a livré pour nous.

La question posée dans ce Psaume est celle-ci: «Puisque les fondements sont ruinés, que fera le juste?» A quoi aura-t-il recours comme assez divinement stable pour s'y appuyer? car le bien n'existe pas et les méchants n'étant arrêtés par aucun scrupule de conscience, usent de fraude pour détruire les justes. Il y a un moment où le Seigneur avertit de fuir, où il est tout à fait inutile soit d'agir, soit d'attendre avec patience. Mais tel n'est pas le cas ici, et cela n'arrivera que lorsque Dieu aura tout abandonné, pour un temps, entre les mains des méchants. La peur et l'incrédulité pousseraient à fuir, comme l'oiseau, en un lieu de refuge et d'humaine sécurité. La foi regarde plus haut: «Je me suis retiré vers Jéhovah». Se réfugier en Dieu qui est au-dessus de tout, qui connaît tout, auquel rien n'échappe, dont la fidélité est immuable, qui prend même soin de la vie d'un passereau, qui enfin dispose de tout, quoi que l'homme propose, se réfugier en Dieu qui est notre Père, c'est la ressource et la paix du juste. Le propre de cela est de rendre notre marche parfaite et de nous tranquilliser en tout temps; car les circonstances ne gouvernent plus nos sentiments, et l'âme n'a pas d'autre motif de conduite que la volonté de Dieu; elle l'accomplit avec hardiesse, quand elle y est invitée, en vertu de sa confiance en Lui. De plus, nous sommes tranquilles, sachant que le résultat est entre les mains de Dieu auquel nous nous confions. Toutefois là ne se borne pas l'enseignement du Psaume 11. Sur la terre tout est bouleversement, confusion; point de sécurité pour le juste. Mais Jéhovah est dans le palais de sa sainteté; son trône est dans les cieux; ses yeux contemplent, et ses paupières sondent les fils des hommes; Il ne dort ni ne sommeille; aussi le juste peut-il Lui remettre sa cause. Nous trouvons en outre ici une

exposition des voies de Dieu au temps de l'affliction. Jéhovah sonde le juste. Lorsque les paupières de Celui qui voit toutes choses au point de vue de sa sainteté, sondent les fils des hommes, il a un but spécial quant aux justes. Il les éprouve et Il les crible. Cela est de toute importance. L'activité de Dieu dans ses voies envers les justes a pour but d'accomplir tout ce que Sa grâce s'est proposé à leur égard, de manifester Son caractère, de juger et de les faire juger tout ce qui ne s'accorde pas avec ce caractère divin, de leur donner ainsi l'intelligence de ce qu'Il est Lui-même et de les y conformer moralement; à la fois soumettant leur volonté et mettant en activité leurs affections par le sentiment de sa fidélité et de son amour. Briser la volonté est un moyen puissant d'ouvrir l'intelligence.

Son temple et Son trône gouvernent tout cela. Dans Son palais, chacun annonce sa gloire. C'est là que l'homme s'approche de Lui; là que sont révélés Son caractère et Sa nature, afin que, conformément à cette nature, l'homme puisse être associé avec Lui. Son trône dispose toutes choses afin de nous rendre dignes d'être associés au palais. La chair ne se plie pas volontiers à ces exigences; mais cela prouve combien l'action de Dieu est nécessaire et profitable. Il sonde les fils des hommes, aucun de leurs faits et gestes ne lui échappe, toutes choses sont découvertes aux yeux de Celui auquel nous avons affaire, et Il en juge. Mais Il sonde plus particulièrement les justes, et cela en contraste avec sa haine des méchants sur lesquels Il enverra le jugement. Lorsque Dieu sonde les justes, il s'agit avant tout de Sa nature et de Sa gloire, qu'Il n'abandonne pas. Quoique Sa face considère les justes et quelque plaisir que Son amour prenne en eux, Il ne saurait se renier Lui-même; c'est à Lui qu'Il veut les rendre conformes, tout en maintenant Son caractère en gouvernement. Dieu s'est servi d'Israël pour faire connaître à toute la terre qu'Il déteste le mal; et plus ce peuple était près de Lui, moins Il pouvait tolérer en lui l'injustice: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités». Aujourd'hui encore, malgré toute Sa grâce, on ne se moque pas de Dieu. L'homme recueillera ce qu'il aura semé. Une foule de passages démontrent ce principe dans son application à Israël, et ce principe subsiste encore (Romains 2: 6, etc.). Ce sont, nous l'avons dit, les épîtres de Pierre qui surtout révèlent ce juste gouvernement de Dieu, la première, pour les justes, la seconde, contre les méchants. En sondant et en éprouvant les justes, Dieu revendique et maintient Son caractère au milieu de ceux qui sont près de Lui. Mais Il les sonde aussi pour leur profit, et prouve ainsi, d'une manière précieuse, tout le soin qu'Il prend d'eux. «Il ne retire point ses yeux de dessus les justes», dit Elihu. Il est possible que nous soyons affligés par diverses tentations, *si cela est nécessaire*, et nous devons l'estimer comme une parfaite joie (épître de Jacques), sachant que l'épreuve produit la patience. Or, en voici le résultat: «Que la patience ait son oeuvre parfaite, afin que vous soyez parfaits et accomplis» dans toute la volonté de Dieu.

Nous devons nous glorifier dans les tribulations (Romains 5); elles produisent la patience, et notre espérance n'en devient que plus brillante, l'amour de Dieu étant répandu dans nos coeurs — cette vraie clé de tout ce qui arrive.

L'amour de Dieu agissant en discipline, nous fait conclure deux choses exprimées en Hébreux 12.

La première, c'est qu'il ne faut pas mépriser la discipline qui a sa raison en nous, puisque c'est l'amour de Dieu qui l'applique; la seconde, c'est qu'il ne faut pas perdre courage, puisque c'est à l'amour que nous avons affaire.

Le livre de Job nous apprend que Dieu a deux buts différents lorsqu'Il éprouve les saints. L'un est de faire connaître les transgressions, les fautes positives dans lesquelles l'homme a abondé; l'autre, de détourner l'homme d'une mauvaise action et de rabaisser sa fierté (Job 33: 16, 17; 36: 7-9). Ce livre nous fournit une instruction toute divine des voies de Dieu quand Il sonde les justes. Il nous enseigne aussi cette autre vérité, importante pour les âmes exercées qui, trop souvent, s'arrêtent à des causes secondaires, savoir: que la discipline provient de Dieu, que Lui seul l'exerce. L'origine de toutes les épreuves de Job n'était point l'accusation de Satan, mais bien cette parole de Dieu: «N'as-tu point considéré mon serviteur Job?» Dieu l'avait considéré et avait vu que l'épreuve était nécessaire. Il est vrai que les instruments de cette épreuve étaient pervers, c'étaient des désastres causés par Satan; mais Dieu avait considéré son serviteur; Il avait sondé le juste, mais mesuré exactement l'étendue de l'affliction. Aussi est-ce Lui qui arrête Sa tempête au jour du vent d'Orient, qui châtie par mesure; et lorsqu'Il eut achevé Son oeuvre (oeuvre que Satan n'aurait jamais pu accomplir) et qu'Il eut amené Job à se connaître lui-même, alors Il le bénit abondamment.

Dieu nous humilie et nous éprouve afin que nous connaissions ce qu'il y a dans nos coeurs. Il nous nourrit du pain de la foi, mais c'est en fin de compte, pour nous bénir. Quand nous abordons l'épreuve avec la vérité et la puissance de la vie spirituelle, elle développe et fait ressortir en nous la douceur et la maturité de la grâce; elle détache notre esprit du monde pour le rapprocher de Dieu, et le rendre plus intime avec Lui. Quand l'épreuve est abordée par la chair ou la rencontre, celle-ci se révolte et décèle sa propre volonté; cet état est rendu sensible à la conscience devant Dieu et, en définitive, la propre volonté est détruite, fut-ce d'une manière insensible. Assurément ce n'est pas l'épreuve en elle-même qui peut conférer la grâce; mais dirigée par la main de Dieu, l'épreuve peut briser la volonté et mettre au jour des maux cachés et que l'on ne soupçonnait même pas; la vie nouvelle peut alors se développer d'une manière plus large et plus complète. Dieu prend une plus large place dans le coeur, il y a plus d'intelligence de ses voies, la dépendance et l'humilité augmentent, la vanité de ce monde devient plus évidente et sensible; on se méfie davantage de la chair et de soi-même. Le chrétien se vide ainsi de lui-même, pour être rempli du Seigneur; les choses éternelles et véritables parce qu'elles sont divines, ont une plus large place dans l'âme; et tout ce qui est faux est mis au jour et rejeté. Nos relations avec Dieu prennent plus de maturité, nous vivons plus constamment au milieu des scènes éternelles dans lesquelles Il a introduit nos âmes. Regardant alors en arrière, nous découvrons l'amour qui nous a conduits à travers tout et, plein de reconnaissance, nous bénissons Dieu pour chaque épreuve. Il n'y a que l'épreuve pour nettoyer de tout alliage, pour nous affermir dans une espérance plus glorieuse, plus complète et plus pure, et pour accroître notre intelligence de Dieu, étant, en proportion, dépouillés de nous-mêmes.

Psaume 12

Evidemment le Psaume 12^{ème} a été écrit sous le poids de l'extrême injustice et de la violence et sous le sentiment de l'isolement; la puissance humaine, ainsi que tous ceux qui s'y confient, font la guerre à l'âme du fidèle. Un cas pareil est rare assurément, mais il n'est pas impossible qu'on ait l'occasion de passer par les souffrances que décrit ce psaume, et des chrétiens individuellement peuvent être isolés et abattus. Le verset 5 annonce les jugements de Jéhovah qui mettront fin à l'oppression. Ces jugements ont souvent lieu encore aujourd'hui, comme conséquence du gouvernement de Dieu; mais ils ne constituent pas l'espérance directe et particulière du chrétien qui sait, au contraire, que sa place est de faire le bien, de souffrir en faisant ainsi, de supporter patiemment le mal, et que cela est agréable à Dieu. Son repos est autre part là où Dieu est pleinement glorifié. Il en est de nous comme de Christ qui fit le bien, endura ici-bas l'affliction qui en était la conséquence et ne fut pas délivré; inutile d'ajouter combien cela était agréable à Dieu. Il convenait que Christ souffrît et c'est notre profit, de sorte que nous pouvons aussi nous glorifier dans les tribulations à cause de leur fruit bien autrement précieux que le repos de cette terre et qui mûrit pour nous dans le ciel, parce qu'ainsi nous sommes rendus capables de jouir de Dieu plus intimement. Si donc nous souffrons pour la justice et si nous souffrons pour l'amour de Christ, nous sommes bienheureux. L'Esprit de gloire et de Dieu repose sur nous. Du reste, si nous attendons patiemment, Dieu nous délivre même aujourd'hui en mainte circonstance particulière. Dans tous les cas, et c'est l'idée principale de ce psaume, les paroles de Jéhovah sont des paroles pures; elles jugent tout ce qui est en l'homme, mais on peut se confier entièrement en leur réalité. Tout ce que sa bouche a proféré, Jéhovah le maintiendra en sainteté, mais Il l'exécutera en puissance. Notre sagesse est de nous tenir à la parole de Dieu envers et contre tout. Les épreuves extérieures ne sont que des moyens pour purifier et pour éprouver le coeur quant à la foi; la parole est la pierre de touche à l'aide de laquelle l'âme éprouve toutes choses, la mesure intérieure de son état devant Dieu et le fondement infaillible sur lequel repose sa confiance. Lorsque le coeur est éprouvé par la parole ou par les circonstances, c'est afin de le dégager de chacune des choses qui l'empêcheraient de se reposer sur toute parole qui sort de la bouche de Dieu et de se l'approprier. Certainement nous vivrons par elles.

Psaume 13

Le Psaume 13^{ème} continue à exprimer le travail d'une âme sous le poids des épreuves mentionnées au Psaume 10^{ème}. Ces épreuves, à proprement parler, nous concernent peu; toutefois le chrétien peut se trouver angoissé par le triomphe apparent et momentané de la puissance du mal; et alors il peut demander à Dieu de ne pas être délaissé, comme s'Il ne prenait aucun soin de lui. Dans ce psaume, nous voyons la différence entre la position de Christ et celle du résidu juif: extérieurement, Christ a été abandonné entre les mains des méchants, tandis que le résidu juif en général sera épargné et délivré; quelques-uns d'entre eux, il est vrai, tomberont en ce jour-là par la main de l'ennemi, afin d'obtenir une meilleure résurrection. Mais en parlant de ce psaume, j'ai surtout en vue l'enseignement moral qu'il renferme. Au milieu d'ennemis sans coeur et sans conscience, même en apparence oubliée

de Dieu, l'âme se confie en sa miséricorde, compte sur lui, sur sa bonté, sur sa fidélité miséricordieuse, et se réjouit de la délivrance avant d'être délivrée par la puissance de Dieu. Ainsi, en priant Dieu, nous le remercions avant d'être exaucés, sachant, dans nos coeurs, par la foi, qu'Il nous a entendus et qu'Il nous a répondu; nous le bénissons quoique sa réponse ne soit pas encore manifeste et c'est la vraie preuve de la foi. Cette assurance procure une paix indicible au milieu de l'affliction. Nous ignorons comment Dieu nous délivrera, mais nous savons que nous serons délivrés; Il dispose de tous les moyens. C'est en Dieu lui-même que nous avons confiance et, en regardant à Lui, le coeur reçoit une réponse réelle sur laquelle il peut compter. Les circonstances et la parole éprouvent le coeur; la confiance et la délivrance divine réjouissent l'esprit. Nous savons, même avant d'être secourus, que Dieu est pour nous. Il est bien naturel de prendre conseil en soi-même, quoique rien ne fatigue et n'angoisse davantage, mais ce n'est pas la foi. La tristesse tend à produire la mort. L'âme, même en se soumettant, se dévore elle-même, mais elle est illuminée quand elle se tourne vers Dieu. La conscience que c'est l'ennemi qui travaille contre nous, dispose notre âme à la confiance. C'est une pensée solennelle et pour l'homme, ce serait une pensée terrible; mais, avec Dieu, c'est un motif pour être assuré de la délivrance.

Psaume 14

Le Psaume 14^{ème} est un exemple frappant d'un principe fréquemment appliqué dans la Parole: des Psaumes et d'autres passages de l'Écriture s'appliquant clairement et d'une manière littérale aux juifs dans les derniers jours et aux événements de cette époque, sont cités comme représentant de grands principes qui prononcent moralement sur des vérités importantes en tous temps, vérités qui seront publiquement manifestées aux derniers jours par le jugement de Dieu. L'apôtre cite ce Psaume comme l'expression du jugement divin sur l'état des juifs déclaré par leurs propres écritures, et prouvant ainsi la nécessité d'une justice qui ne fût pas d'eux. Je n'ai que peu de chose à ajouter. Nous pouvons nous attendre à des difficultés provenant de l'absence de toute crainte de Dieu en ceux auxquels nous avons affaire; il semble presque impossible à celui qui craint Dieu, qu'un pareil état puisse exister, qu'il n'y ait dans le coeur aucune componction, aucune chose qui l'arrête dans sa méchanceté, et tout au moins dans une méchanceté délibérée; cependant cela arrive quelquefois quand on s'y attendait le moins. Mais le Seigneur voit tout cela, et c'est notre confiance.

Il attendra peut-être, Il patientera avec le mal, du moins, avec ceux qui le font, Il nous exercera de cette manière, mais Il voit tout cela. Puis Dieu Lui-même est avec la race juste. Il y a une influence produite par la présence de Dieu avec les justes, que les ennemis du Seigneur ressentent et qui, dans les justes, n'est connue que par la foi: nous en trouvons un exemple dans ce que Rahab apercevait parmi les Cananéens (Josué 2: 9), et l'apôtre fait allusion au même sentiment dans Philippiens 1: 28. Ce sentiment de frayeur qu'éprouvent ceux qui s'opposent à la vérité, peut être accompagné de vanterie et de violence; mais à coup sûr, la foi qui se confie en Dieu produit toujours un sentiment de frayeur chez les méchants, même lorsqu'ils réussissent. Les juifs, après avoir crucifié Christ, craignaient qu'après tout sa

disparition du tombeau n'aggravât encore la situation. Mais pour être ainsi soutenu dans l'épreuve, il faut que le fidèle ait le sentiment de la présence de Dieu.

Psaume 15

Le Psaume 15^{ème} est une preuve évidente que ces Psaumes s'appliquent directement aux juifs dans les derniers jours. Toutefois, les saints ne doivent pas perdre de vue l'existence actuelle du gouvernement de Dieu. Ce gouvernement est exposé dans les épîtres de Pierre: dans la première en faveur des justes, dans la seconde en jugement contre les impies. (1 Pierre 3: 10-15 applique aux chrétiens les principes selon lesquels Dieu agissait envers les juifs, comme peuple, principes que, d'une manière encore plus absolue, Il mettra en action dans les derniers jours, mais qui s'appliquent au temps de notre séjour ici-bas.) Ainsi le Psaume 15^{ème}, quoique essentiellement juif, nous enseigne des principes à suivre; le verset 4, par exemple, parle de ce qui, en principe, est en tout temps agréable à Dieu.

Psaume 16

Ayant fait ces remarques, je passe au Psaume 16 qui s'applique directement à Christ, mais qui contient, en même temps, de précieuses instructions pour nous-mêmes. C'est essentiellement Christ prenant la place d'un homme, et indiquant le chemin de la vie qui l'amènerait en la présence de Jéhovah où il y a un rassasiement de joie; ce chemin le conduisait à travers la mort puisqu'il venait pour nous, mais il se confiait en Jéhovah. Malgré le sens directement prophétique du Psaume, le sentier de Christ est en même temps un exemple pour nous; le bon Berger est allé devant ses brebis. Le Psaume 16 établit un principe essentiel: la confiance en Dieu même dans la mort. La place de dépendance dans l'obéissance et le fait que Dieu Lui-même était la seule portion de l'homme excluaient tout ce qui était en désaccord avec cette vérité. Ajoutons à cela le fait que Dieu n'était pas perdu de vue un seul instant. Tels sont les grands principes de la vie divine, de cette vie divine entrant sur la scène du péché et de la mort. Sans doute nous devrions parler de communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ dans ce sentier de la vie, mais ce sont les grands principes moraux, l'état subjectif de l'âme, qui nous sont représentés ici, et cela dans la personne même de Christ: c'est, remarquez-le, sa perfection comme homme, et devant Dieu, et envers Dieu. Il ne s'agit pas de la perfection divine, de Dieu manifesté à l'homme, mais de ce qu'il était comme homme dépendant de Dieu; il ne s'agit pas même de l'offrande de Lui-même, dans laquelle nous avons aussi à le suivre (1 Jean 3: 16), mais de sa place d'homme dans la perfection. Il s'agit de sa perfection devant Dieu, du principe qui le gouvernait. Par conséquent, même cette parole de Christ: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi», s'applique aussi à nous-mêmes. Affirmer qu'actuellement notre bonté ne va pas jusqu'à Dieu, paraît absurde; mais ces mots appliqués à Christ homme, à Lui qui était absolument parfait, indiquent la nature de cette bonté et établissent un principe que nous pouvons nous appliquer, et qui nous met à notre place. C'est la perfection de l'homme envers Dieu, ce chemin nouveau dont Christ est la perfection et l'exemple sur la terre. Mais cette pensée met en évidence la place infiniment bénie que nous occupons en tant que chrétiens, quoique au milieu de la faiblesse et de luttes intérieures

inconnues à Christ qui n'avait pas de péché. Malgré cette différence, la place de Christ est l'expression absolue de la notre devant Dieu; cela est pleinement révélé à la fin de l'Évangile de Jean, surtout dans le chapitre 17.

L'Épître de Jean aussi, qui d'abord présente Christ comme la manifestation sur la terre de la vie éternelle qui était auprès du Père, sa manifestation dans un homme que leurs mains avaient touché, enseigne que cela est vrai dans les chrétiens, de même qu'en Christ (1 Jean 2: 8), montre que la justice et l'amour sont le caractère de cette vie, et ajoute que, par la présence du Saint Esprit, nous demeurons en Dieu et Dieu en nous. Nous possédons cette vie éternelle descendue du ciel, mais dont il est dit qu'elle est dans le Fils seul; or celui qui a le Fils a aussi la vie. Voilà, en effet, ce qui donne à cette vie toute sa valeur. Les Psaumes assurément, ne peuvent pas la présenter comme l'Épître de Jean, qui en développe toute l'étendue et l'importance, et cependant nous voyons ici Christ prenant sa place parmi les excellents de la terre. L'apôtre Jean, tout en le laissant entendre, ne poursuit pas la vie éternelle jusqu'à sa présentation en gloire devant Dieu; il indique seulement que nous serons avec Christ dans le ciel. C'est Paul qui expose ce que Jean sous-entend; aussi bien n'avait-il vu Christ que dans la gloire. Jean présente la vie en elle-même et manifestée sur la terre la vie est la lumière des hommes.

J'ai déjà touché plus haut ce fait que le Psaume 16 présente un développement restreint de la vie de Christ sur la terre; mais cette restriction même éclaire et met à sa place propre, d'une manière directe et bénie, cette partie de la vie de Christ qui fait le sujet du Psaume. Christ, traversant ce monde, était la manifestation de Dieu lui-même (des traits divins de son caractère, non point de son titre et de sa nature divine); amour parfait, justice et sainteté parfaites, Il était la vérité dans la révélation de tout le caractère de Dieu. Quelle bénédiction! Et en cela nous avons à l'imiter. (Voyez Ephésiens 4: 32; 5: 1, 2; Colossiens 3: 10). Mais le Psaume 16^{ème} n'envisage pas Christ de cette manière; il le présente comme l'homme dépendant et soumis; il le présente aussi comme prenant sa place parmi le résidu d'Israël en contraste avec l'idolâtrie de ce peuple. Laisant de côté ce dernier point, je désire fixer nos pensées sur le caractère de la vie de Christ.

Cette expression: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» pourrait convenir à la divine manifestation de la bonté sur cette terre. Mais, prenant en tout point, la place d'un homme ici-bas, le Seigneur nous montre la position véritable de l'homme vivant pour Dieu, non pas dans son innocence, moins encore certes dans le péché, mais parfait en justice et en vraie sainteté au milieu d'un monde de péché, connaissant le bien et le mal, tenté, mais séparé du péché et des pécheurs; non pas élevé au-dessus des cieux, mais propre à l'être par les désirs de sa nature et par sa marche vers ce but; dépendant, obéissant, ne prenant pas sa place *avec* Dieu, mais *devant* Lui, aussi responsable qu'un homme sur la terre, et fixant les yeux sur la place de la bénédiction parfaite comme homme avec Dieu, quand il serait dans sa présence et qu'il y aurait pour Lui un rassasiement de joie. Cette place, nous la partagerons avec Christ, quand nous aurons sa nature. Christ, ainsi envisagé, c'est l'homme confiant en Dieu, trouvant son plaisir et sa joie en Dieu, vivant de foi, et dans ce sens séparé de Lui; non pas Dieu

manifesté en chair, quoique cela fût également vrai de notre précieux Sauveur. Telle est notre place sur la terre, en tant que sanctifiés par la vérité, place bien au-dessus de celle du résidu juif; en outre, nous avons la conscience de notre union avec Christ par le moyen du Saint Esprit. Cette place dont je parle, le Seigneur la prend lorsqu'il dit au jeune homme: «Pourquoi m'appelles-tu bon? Nul n'est bon que Dieu seul. Si tu veux entrer dans la vie, garde les commandements». Quant aux pratiques extérieures, le jeune homme avait peu de chose à se reprocher; mais il fallait plus que cela, pour caractériser la vie divine dans sa marche vers le lieu du rassasiement de joie, au milieu d'un monde de péché et de pécheurs; et cela avait été montré en Abraham et dans les saints de Dieu, en David et dans les prophètes: «L'Eternel est la part de mon héritage». Ah! si ce jeune homme avait eu le Seigneur Lui-même comme ce qui gouvernait et dirigeait son coeur! «Va», lui dit le Seigneur, «vends ce que tu as et donne aux pauvres, et viens, suis-moi». Mais il paraît que le Seigneur n'était point la part de son héritage; peut-être par la grâce, l'est-il devenu plus tard.

L'état qui est décrit dans ce Psaume, c'est l'état de l'homme considéré comme distinct de Dieu (il ne s'agit naturellement pas ici d'une séparation morale; je ne parle pas non plus de l'union de la nature divine et de la nature humaine en Christ). Toutefois, c'est l'homme participant de la nature divine (il n'en pouvait être autrement), mais ayant Dieu pour objet, pour assurance, comme ayant seul autorité sur lui; c'est l'homme, dépendant de Dieu en toute chose, et parfait dans sa foi en Lui. Cet état ne pouvait se réaliser que dans un être qui participât personnellement de la nature divine — Dieu Lui-même en l'homme — tel que Christ, ou médiatement tels que ceux qui sont nés de Dieu. Mais, nous l'avons déjà remarqué, Christ n'est pas considéré ici sous ce point de vue et il ne s'agit pas non plus du croyant comme étant uni à Christ. La présence divine en Lui est considérée non point dans la manifestation de Dieu en Lui, mais plutôt dans son effet: la perfection absolue de Christ comme homme. Sa marche est celle d'un homme moralement en présence de Dieu. Christ dépend ici de Jéhovah quant à sa résurrection, et il dit: «Tu n'abandonneras pas mon âme au séjour des morts», quoiqu'il ait pu dire également: «Détruisez ce temple et dans trois jours je le rebâtirai». Homme parfait, Christ pouvait dire: «Père, je remets mon esprit entre tes mains»; ainsi Pierre disait aux Juifs: «Celui que vous avez crucifié, Dieu l'a fait Seigneur et Christ», tandis que Thomas avait dit à Jésus: «Mon Seigneur et mon Dieu». Pierre, en effet, considère toujours Christ comme l'homme rejeté, comme le Messie exalté par Dieu; il n'annonce pas le Fils de Dieu comme Paul l'annonça tout d'abord dans les synagogues, quoique, par une révélation divine, Pierre ait été le premier à le confesser comme tel. Christ est donc notre modèle parfait; il nous montre ce qu'est l'homme parfait. Un principe essentiel qui caractérise en premier lieu le Psaume 16, c'est l'entier abandon de Christ entre les mains de Dieu, sa confiance en Lui. Il ne se garantit pas lui-même, ne compte point sur soi, mais s'en rapporte à Dieu: «Garde-moi, ô Dieu! car je me suis confié en toi». Cela est d'une immense importance. Christ, comme Dieu, aurait pu se garantir lui-même; mais il n'était pas venu dans ce but. Christ était venu en amour pour souffrir, pour obéir, et ainsi pour sauver aussi par grâce, mais pour glorifier Dieu. Moralement parlant, il ne pouvait dévier de cela. Si l'on parle de sa puissance, nul doute que Christ aurait pu se délivrer lui-même; et quant à son droit à la faveur de Dieu comme Fils, s'il avait demandé

douze légions d'anges, il les aurait eues. Mais alors, c'est Lui qui l'affirme, Christ n'aurait point accompli les conseils révélés de Dieu.

Cette soumission et cette dépendance étaient volontaires, mais parfaites, la seule chose convenable *dans la position* qu'Il avait prise. — C'était la foi parfaite. Il était le chef et le consommateur de la foi, de l'abandon de soi, de la dépendance, de la confiance; ajoutons que la parole de Dieu était la révélation en vertu de laquelle il agissait, ce à quoi il obéissait, l'arme dont il se servait, comme il l'a prouvé lors de la tentation au désert. Christ étant la Parole et la vérité en personne, tout ce qu'il disait exprimait ce qu'il était (Jean 8: 25); mais il n'en est pas moins vrai que Christ obéissait, comme homme, à l'autorité des Ecritures, en faisait usage et agissait par elles; c'est comme homme qu'il dit: «Garde-moi, ô Dieu, car je me suis confié en toi».

Un second principe renfermé en partie dans ce qui précède, c'est l'entière subordination à la volonté de Dieu (dans ce psaume, il s'agit de Jéhovah, Dieu révélé aux Juifs; pour nous, il s'agit du Père et du Fils, d'un seul Dieu, le Père, et d'un seul Seigneur, Jésus Christ). «Tu as dit à Jéhovah: Tu es le Seigneur». Remarquez ces mots: *Tu as dit*; c'est Christ qui l'a dit. Christ était bien Jéhovah, mais dans sa marche ici-bas, il n'a point pris cette place. Etant en forme de Dieu, et ne regardant pas comme un objet à ravir d'être égal à Dieu, il a pris la forme d'esclave et a été trouvé en figure comme un homme. Prise volontairement, gardée parfaitement dans la mort et à travers la mort, la place qu'il prit fut l'humiliation. Cet acte volontaire était divin et prouvait son titre divin; les créatures n'ont pas de place à prendre, mais à garder, quoique lorsqu'elles n'étaient pas gardées par Dieu, elles n'aient jamais agi de la sorte. La place qui a été donnée à Christ comme homme, mais qu'il a méritée, est la gloire (Jean 17); Il s'abaisse Lui-même et est élevé au dessus des cieux. Il avait dit à Jéhovah: «Tu es mon Seigneur», ce qui signifie: Je te suis subordonné. Sans cesser d'être Dieu, il avait pris en dehors de la Divinité une place dont la Divinité seule pouvait remplir les conditions; dans cette place, Il devait satisfaire Dieu comme homme, glorifier Dieu dans un monde d'apostasie et de péché, ayant contre lui tout ce qui était dans ce monde, et la puissance de Satan, et, vers la fin, même la colère de Dieu, afin d'accomplir la gloire de Dieu en justice. C'est ainsi qu'il dit: «Ma bonté ne va pas jusqu'à toi» — aussi haut que toi. Christ devait remplir la place de l'homme dans la condition dans laquelle la gloire de Dieu s'y trouvait intéressée. Homme parfait, quand il se trouvait dans ce caractère, il était seul dans sa perfection: personne pour le secourir ou même pour compatir avec lui. Sa confiance devait être en Dieu dans la vie et à travers la mort, que dis-je? même sous le poids de la colère divine; mais ici c'était dans le chemin de la vie et même ce chemin Dieu le lui avait fait connaître (verset 11). Mais de plus il existait sur la terre des objets de la faveur divine, dont Christ ne se séparait pas. Il n'en parle pas ici comme ayant été choisis par lui (c'est le cas dans l'évangile de Jean, lorsqu'il dit à ses disciples: «Ce n'est pas vous qui m'avez choisi, mais c'est moi qui vous ai choisis», quoique là aussi pour un service), ni comme étant choisis par la grâce de Dieu, mais comme étant les objets du bon plaisir de Dieu dans le chemin qu'ils suivaient, manifestés moralement comme les saints qui sont en la terre, les personnes excellentes qui étaient dans le sentier où Il devait entrer lui-même. Cela

est plein d'intérêt; il s'agit encore ici de la place morale de Christ homme, trouvant son plaisir dans ce en quoi Dieu trouvait le sien, comme il convenait à un être parfait avec Dieu, dont Moïse est le type remarquable en Hébreux 11: 24-26. Christ prend ici sa place parmi les saints, parmi ceux qui étaient réellement mis à part pour Dieu. Il la prit de fait dans l'humiliation et l'obéissance la plus parfaite, lorsqu'il alla se faire baptiser du baptême de Jean avec ceux que l'Esprit de Dieu poussait à s'humilier. Lors du premier et du plus humble acte de la vie divine, l'acte d'un coeur qui s'abandonne à Dieu en confessant le péché, Celui qui ne connaissait pas de péché se joignit à ceux qui venaient le reconnaître; car cet aveu de leur part était la vie divine, et les consacrait à Dieu. Ils étaient véritablement les «personnes distinguées» de la terre. Quelle douceur, quelle consolation dans le désert, d'y voir Christ marchant dans ce chemin, victorieux de toutes les tentations qui s'y rencontrent, comme on le voit aussitôt après son baptême, liant l'homme fort au moyen de la vie qu'il possédait et qui était victorieuse de toute la puissance de l'ennemi! Evidemment, quoique nous trouvions dans ce Psaume la vie divine, le fruit de la grâce, il ne s'agit point ici de Dieu se manifestant soi-même, d'une bonté qui aille dans son caractère propre jusqu'à Dieu, puisqu'elle confessait le péché, tout en étant la grâce divine en Christ pour faire cela. Ajoutons qu'il n'appartenait pas proprement à Dieu, comme tel, de mourir, quoique seul l'amour parfait, seul un être qui fût Dieu, ait pu mourir comme Christ mourut, ait pu se livrer lui-même, laisser sa vie, et ainsi donner à son Père un motif de l'aimer pour ce qu'il a fait. Christ homme, agissait à la place de l'homme, devant Dieu et envers Dieu, comme les hommes auraient dû le faire; mais il agissait d'une manière absolue, parfaite et libre dans son amour pour le Père, ce qu'il n'aurait pu faire sans être lui-même divin. Qu'une personne divine ait agi de cette manière, cela est d'une valeur au-delà de toute expression. Voilà, outre beaucoup d'autres choses, ce que le Sauveur a fait pour nous, Lui, homme à notre place, étant dans la perfection de cette place les délices de Dieu, et l'occupant suivant ce qu'elle devait être au milieu d'un monde pécheur, en quoi précisément il glorifiait Dieu. Il est très important pour l'instruction et pour l'assurance de nos âmes de voir ainsi Christ, objet adorable de délices. Ce sentier de Christ, ni l'oeil du milan, ni aucune pensée de l'homme ne l'aurait découvert, si Lui, l'homme parfait, n'y avait marché. Ce sentier de la vie, nous l'avons vivant, dans une personne, dans un être vivant qui doit être l'objet de notre amour. Assurément, la parole écrite nous fournit dans tous leurs détails les éléments de cette vie, mais en même temps, quelque nombreux et précieux que soient les préceptes qui dirigent notre marche, elle nous fait beaucoup connaître de cette vie, dans celle de Christ lui-même; en sorte que nous comprenons notre vie, selon le degré de spiritualité avec lequel nous saisissons, dans ses motifs, ou plutôt dans son motif et sa nature, la vie de Christ présentée dans les Evangiles ou d'autres portions de l'Ecriture.

Même quand il s'agit de préceptes, nous sommes exhortés à marcher d'une manière digne du Seigneur afin de lui plaire à tous égards; or pour cela, il faut évidemment avoir la vraie et pleine connaissance de ce qu'il est.

Telle que je l'ai décrite, la vie divine, parfaite en soi, mais manifestée dans la connaissance du bien et du mal, et démontrée au milieu du mal démontrée en nous, qui sommes renouvelés

en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés — se présente ici dans la séparation complète d'avec le mal et surtout dans la confession de Jéhovah comme mobile et source de la vie. Il repousse tout ce qui peut être appelé un autre Dieu; il n'a aucune part à cela et le rejette absolument. Il s'attache à Jéhovah (verset 4). La fidélité envers Jéhovah caractérise la vie de Christ sur la terre; la fidélité envers Christ caractérise la nôtre; Christ est tout et en tous. Jéhovah est non seulement le Seigneur auquel il obéit, mais aussi la portion de son héritage. Christ n'a pas cherché autre chose; plus encore que les sacrificateurs d'autrefois, car son coeur et ses affections étaient engagés, Christ possédait en Jéhovah son héritage et la portion de son breuvage, la coupe qu'il devait boire ici-bas, c'est-à-dire sa jouissance en espérance, sa provision pour la route. Voici, je le suppose, la différence entre l'héritage et la coupe: l'héritage est la portion permanente de l'âme, tandis que la coupe est l'image de ce qui occupe les sentiments et de ce qui se présente à l'esprit de l'homme pour l'occuper le long du chemin. Dieu donne à boire la coupe de la colère aux méchants; le Seigneur eut à boire la coupe de la colère sur la croix. Ma coupe est comble — la bénédiction dont elle est pleine en dépasse la mesure; nous avons aussi coutume de dire: C'est une coupe amère. Il s'agit non seulement des circonstances que nous traversons, à moins que nos âmes ne leur soient asservies, mais de ce que nous ressentons, de ce que nos esprits éprouvent, de ce qui les domine dans ces circonstances. Au Psaume 23, par exemple, les circonstances sont toutes affligeantes, mais au travers de toutes, l'Eternel est son Berger, et sa coupe est comble de joie et de bénédiction. Ainsi pour Christ; Jéhovah est la portion permanente de son âme et, en même temps, tout le long de sa marche ici-bas, Celui sur lequel son coeur se repose; Jéhovah forme et caractérise ses sentiments bien plus que toute l'affliction qu'Il endure, sauf à la croix. Ma viande, dit-il, est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé et d'accomplir Son oeuvre. Jamais l'homme n'a pu entrer dans les pensées de Christ, pas même ses disciples. Une seule, qui jadis se tint assise à ses pieds, a été mue dans son affection pour Lui par un sentiment auquel Christ a donné une voix, mais de manière à faire ressortir le mal profond qui dominait chez les autres; mais il avait une viande à manger qu'ils ne connaissaient pas. Jéhovah, la portion de son breuvage, était plus près de lui que les circonstances de la vie, auxquelles, en homme, Il était pleinement sensible et qui auraient pu l'oppresser. Nous en exceptons la croix, mais non, Il est sa portion là plus que partout ailleurs, car c'est la colère de Jéhovah Lui-même qui s'appesantissait sur son âme dans la coupe qu'Il but alors. A part cela, Jéhovah était si véritablement la grande circonstance et la substance de sa vie à travers toutes choses, qu'il pouvait seulement désirer que sa joie fût accomplie dans ses disciples. Cette joie de Christ venait de Dieu seul, voilà Sa perfection. Le monde, pour lui, n'était qu'un désert altéré et sans eau, mais la faveur de Jéhovah valait mieux que la vie; elle était sa vie en pratique au milieu d'un monde où il était sensible à tout, mais avec Jéhovah réalisé. Entre lui et toutes ces choses se plaçait Jéhovah et sa faveur, la vie de son âme. Tel aussi le chrétien, quoique peut-être isolé ou emprisonné: «Réjouissez-vous dans le Seigneur, je le dis encore: réjouissez-vous». L'homme naturel a des circonstances entre lui et Dieu; la foi a Dieu entre le coeur et les circonstances. Quelle différence! Il n'y a point de paix semblable à celle que procure le refuge dans le tabernacle, loin des insultes des hommes. Mais cela, c'est la vie divine au travers du monde; c'est avoir

Jéhovah pour héritage (pour nous, c'est le Père et le Fils, une révélation plus complète par le Fils lui-même), Jéhovah comme portion permanente de l'âme; Jéhovah comme la joie actuelle du coeur, comme la force qui le remplit et qui donne sa saveur à la vie (comparez Psaumes 64; 23). Vient en troisième lieu cette précieuse confiance, que Jéhovah maintient notre lot; alors nous n'avons confiance ni en nous-mêmes, ni en des circonstances favorables, ni en «une montagne en laquelle Jéhovah avait fait que la force se tenait», mais uniquement en Lui. Prends tes délices en Jéhovah, Il t'accordera les désirs de ton coeur. La foi s'appuie sur Jéhovah, sur l'amour du Père et de Jésus. Nous n'avons que faire des circonstances, sauf pour les traverser avec Dieu; ce ne sont pas elles qui nous procureront jamais un bonheur et une paix infaillibles. Christ a réalisé cela d'une manière parfaite; il n'avait que Jéhovah, ne comptait point sur autre chose. L'apôtre Paul en est aussi un exemple frappant, et c'est en principe, le sentier que chaque chrétien, une fois ou l'autre, sera exercé à suivre. La vie de la foi se résume ainsi: Dieu lui-même est la part de notre héritage et de notre breuvage, Il maintient notre lot. Pour nous chrétiens, cette vérité trouve un précieux développement dans la connaissance du Père et du Fils; mais le principe reste le même; c'est la vie de Christ; on en jouit, et à l'exclusion de toutes les choses qui pourraient devenir l'objet de la confiance ou la portion du coeur et en contraste avec elles. Ce principe, exprimé dans le Psaume 16, selon les relations d'un Juif, est essentiellement vrai en tous temps.

Je désire faire remarquer un trait caractéristique du Psaume 16^{ème} et qui ressort surtout de la comparaison avec le Psaume suivant. Les circonstances extérieures, quoique ici sous-entendues, ne sont pas mentionnées une seule fois; c'est une vie divine avec Dieu, qui ne connaît que Lui et ne vit dans l'intimité journalière que de Lui seul; on trouve, il est vrai, la mort, le Hadès, le sépulcre, mais ils ne sont mentionnés que comme une occasion pour l'exercice de la puissance et de la fidélité de Jéhovah. Ce Psaume nous dépeint l'homme vivant dans ce monde par Jéhovah, avec Jéhovah, en vue de Lui et jouissant de Lui pour toujours en dépit de la mort. Les circonstances ne sont que des circonstances, elles ne sont point le sujet du Psaume; la vie divine ne passe jamais. «Nos regards», dit l'apôtre, «n'étant pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas; car les choses qui se voient sont pour un temps, mais celles qui ne se voient pas sont éternelles»; telle est l'expression chrétienne de cette vérité. La première partie de la phrase, dont j'ai omis la citation, parle de l'effet de cette vérité quant aux circonstances; on la comparera mieux avec le Psaume suivant. L'apôtre exprime admirablement la vie elle-même en un seul mot: «Car pour moi, vivre, c'est Christ, et mourir», peut-on s'en étonner, était «un gain». Il est important de se rappeler qu'il y a une vie divine intérieure qui habite et se réjouit en Dieu, n'ayant pas affaire aux circonstances, quoiqu'elle nous rende capables de les traverser, mais favorisée en nous par les circonstances, parce qu'elles détruisent la chair et la propre volonté, et qu'ainsi nous vivons plus complètement de la vie intérieure avec Dieu, La conséquence en est pour l'âme un sentiment profond de bénédiction: «Les cordeaux me sont échus en des lieux agréables». Christ n'aurait pas pu dire cela de cette manière, s'il avait eu le royaume pendant sa vie ici-bas; nous ne pourrions pas le dire non plus, même dans le paradis terrestre ou si nous avions le monde entier à notre disposition.

Cette relation vivante avec Dieu jette une telle clarté, une telle auréole sur toutes choses, elle allume dans l'âme un sentiment si direct de la bénédiction divine, que rien ne peut lui être comparé, sauf l'entière réalisation de cette bénédiction en la présence de Dieu. Un homme avec Dieu, jouissant de Lui dans une nature capable de le faire avec la conscience du résultat final et nécessaire, lorsque cette jouissance sera pleinement accomplie sans aucun nuage; un homme tel que Christ a été dans ce monde avec Dieu, voilà la joie la plus parfaite qui puisse exister, sauf l'accomplissement éternel de tout ce qu'elle a fait connaître et goûter à l'âme. Il ne s'agit point ici de la part du Messie, mais de cette joie touchant laquelle Christ disait: «afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux». Il va sans dire qu'il héritera toutes choses, mais je ne pense pas qu'il s'agisse de cela en cet endroit; ce n'était point là la joie qui était devant Lui, pour laquelle il a enduré la croix ayant méprisé la honte. Il y a «un héritage incorruptible, sans souillure, inflétrissable, conservé dans les cieux pour nous», on en a la conscience lorsqu'on se réjouit en Dieu. La vie trouve là ses délices; en la présence de Dieu il y a un rassasiement de joie.

Les cordeaux échus en des lieux agréables représentent, ce me semble, la joie de Christ homme, en Dieu et dans ce qui était devant Dieu (comparez Colossiens 3: 1-3). Ce qui suit est l'expression de cette vie dans son activité envers Dieu: «Je bénirai l'Eternel qui me donne conseil». Dans la vie divine, nous avons besoin de conseil, de l'instruction positive de la sagesse (la sagesse est une direction, un guide divin dans la confusion du mal au milieu de ce monde), pour être sages quant au bien, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages; saisissant l'occasion, non point comme étant sans intelligence, mais comprenant quelle est la volonté du Seigneur. Jéhovah donne conseil; de sorte que si quelqu'un manque de sagesse, qu'il demande à Dieu qui donne à tous libéralement et qui ne fait pas de reproches. Voilà l'immense avantage d'être conduit directement par Dieu: Dieu est intéressé à conduire le juste dans le vrai sentier qui lui convient à lui-même à travers le désert où il n'y a point de chemin. L'innocence jouissant des bénédictions de Dieu n'avait pas besoin de chemin. En un monde séparé de Dieu, quel chemin trouver? Retourner en arrière? Impossible; aucun pécheur n'est jamais revenu à l'innocence; le chemin de l'arbre de la vie est fermé de ce côté. Comment donc un chemin à travers un monde sans Dieu? Mais Dieu qui peut faire un chemin, s'il donne une vie nouvelle et à cette vie un objet nouveau, — lui-même connu dans le ciel, — s'il y a une nouvelle création, et si nous sommes créés de nouveau. Or, Christ est une vie nouvelle; en accord avec cette vie et comme homme dépendant de Dieu, il traverse le monde et arrive à une nouvelle place donnée à l'homme. C'est Dieu qui a préparé le chemin pour l'homme revêtu de cette vie, il l'a préparé pour Christ qui était cette vie et par conséquent la lumière des hommes. Avec ce chemin, Dieu a aussi préparé les oeuvres qui y conviennent, «les bonnes oeuvres qu'il a préparées d'avance, afin que nous marchions en elles». Cette dernière pensée dépasse un peu, il est vrai, la portée du Psaume 16; il contient cependant l'idée de l'activité de la nature divine en l'homme et ne se borne pas à la marche juste et sainte de l'homme qui a cette vie, devant Dieu, chose, en son lieu, aussi importante que l'autre. Ainsi Moïse ne dit pas: «Montre-moi *un* chemin à travers le désert», mais: «Montre-moi *ton* chemin, afin que je te connaisse et que je trouve grâce devant tes yeux». Ce que Moïse

cherchait, Jéhovah le donne: le conseil et les directions de son amour. Voilà la marche de Christ, voilà comme il conduit ses brebis, allant devant elles; et maintenant nous sommes conduits par l'Esprit de Dieu, étant nous-mêmes fils de Dieu. C'est là le sentier divin de la sagesse, que l'oeil du milan n'a point découvert, le sentier de l'homme, mais de l'homme possédant la vie de Dieu, marchant au-devant de la présence de Dieu, vers l'héritage incorruptible, par un chemin non corrompu, le sentier de Dieu à travers ce monde. Mais, dans ce chemin, Dieu donne conseil, et pour cela il faut être dépendant de Dieu comme Christ l'était. «Tu me conduiras par ton conseil», dit même le résidu d'Israël, et nous lisons au Psaume 32: «Je te guiderai de mon oeil». Je le répète, Jéhovah est intéressé à conduire l'homme de Dieu et notre âme l'en bénit; c'est dans ce sentier que Christ marcha. La parole écrite est le moyen principal d'y marcher; toutefois, il y a aussi l'action directe de Dieu en nous par son Esprit; mais il y a de plus l'intelligence divine: «Durant les nuits mes reins m'enseignent». La vie divine est une vie intelligente; je ne sépare point cela de la grâce divine en nous, cependant c'est autre chose qu'un conseil donné par Dieu; nous pouvons être remplis de la connaissance de sa volonté en toute sagesse et intelligence spirituelle (Colossiens 1: 9, 10). «Et pourquoi aussi», disait Jésus aux Pharisiens, «ne jugez-vous pas par vous-mêmes de ce qui est juste?» Ainsi, dégagés des influences extérieures, les pensées secrètes et les mouvements intimes du coeur enseignent ce qui est conforme au sentier de Dieu dans ce monde. Un homme doué d'intelligence spirituelle, discerne toutes choses. Il s'agit de l'opération intérieure de la vie (en nous c'est par la grâce) touchant les choses divines et se manifestant par la connaissance du sentier divin, de ce qui est agréable à Dieu. En Christ cela existait d'une manière parfaite; en nous, cela existe selon la mesure de notre spiritualité; or, voici à quoi le chrétien doit être particulièrement attentif, c'est de ne point négliger ce qu'une vie divinement instruite lui suggère et lui fait conclure lorsqu'elle est dégagée de l'influence des circonstances environnantes. Cela peut paraître insensé, mais si l'on agit ainsi dans une humble dépendance de Dieu, il sera démontré, en fin de compte, que c'était sa sagesse. Du reste, l'intelligence divine se distinguera toujours d'une imagination exaltée.

D'abord, l'état de l'âme duquel je parle est tout l'opposé d'une imagination exaltée, car la prétention à une direction spirituelle spéciale n'est jamais humble; puis le contrôle que la parole de Dieu exerce et qui gouverne la vie divine tout entière est là pour juger toute fausse prétention. La vie divine est toujours absolument assujettie à la Parole: Christ qui était cette vie, même la Parole et la Sagesse, et précisément parce qu'il l'était, a toujours pleinement honoré la parole écrite comme étant les directions et l'autorité de Dieu pour l'homme. Cependant, en pratique, l'exercice de la vie divine ne se résume pas tout entier dans le fait qu'on est dirigé par Dieu; elle ne regarde absolument qu'à lui: «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi», dit Christ comme homme ici-bas, aussi ne détournait-il jamais ses yeux de lui. Nos coeurs doivent l'avouer, pour eux c'est souvent le contraire. Quelle séparation de tout ce qui est mal, quelle puissance morale au milieu du monde, si nous étions ainsi constamment! Rien de comparable ici-bas à la dignité d'un homme qui marche continuellement avec Dieu, et cependant rien n'est plus éloigné d'une chute, parce que cette marche est dans l'humilité; l'humilité parfaite s'y trouve; l'orgueil et l'égoïsme ne sont ni

pratiqués, ni recherchés en la présence et dans la jouissance de Dieu; mais quelle absence du moi, quel renoncement de toute volonté, quel oeil simple et, dans l'intention, quelle activité remarquable et sérieuse, quand le Seigneur est l'unique objet, le but unique! Je dis: le Seigneur, parce qu'il est le seul objet qui puisse dominer et sanctifier le coeur; tout cède lorsqu'il s'agit de lui obéir; quand le devoir et l'intention du coeur vont ensemble, et sont une seule et même chose, il remplit à lui seul tout le coeur de lumière. Voilà ce que Jacques appelle «la loi parfaite de la liberté», parfaite obéissance, et néanmoins parfait propos arrêté du coeur, comme dit Jésus: «afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais». Nous disons comme chrétiens: Christ est tout, et celui qui l'aime garde ses commandements. De même Jésus se proposait toujours Jéhovah devant lui. C'est là la perfection de l'homme comme tel; la constance et la pureté avec lesquelles nous agissons ainsi, sont la mesure de notre degré de spiritualité. Mais si Jésus s'est constamment proposé Jéhovah devant soi, assurément Jéhovah ne pouvait lui faire défaut, et il ne nous fera pas défaut non plus. Ayant marché de cette manière, Christ maintient les saints dans le même sentier que lui. «Je me suis toujours proposé Jéhovah devant moi; et puisqu'il est à ma droite, je ne serai point ébranlé». C'est par la foi que l'on connaît cela. Dieu peut permettre que nous souffrions pour la justice; Christ a fait de même; que nous soyons mis à mort; Christ l'a été; mais il ne peut laisser tomber à terre un seul cheveu de notre tête, il ne peut manquer de nous introduire dans la vie suivant le sentier dans lequel nous marchons; néanmoins il est ici question de la confiance en Jéhovah lui-même, de la foi, non point de la justice en Jéhovah, sujet du Psaume suivant. En marchant dans le sentier de l'homme suivant la volonté de Dieu et en ayant Dieu seul devant elle comme le but et l'objet qui sanctifie, — la foi sait que Dieu est à sa droite. Jéhovah protégera, comment et par quoi, n'entre pas en question; ce sera la protection de Jéhovah. Quelle force cela donne en traversant un monde où tout nous est hostile et quelle puissance de sanctification nous y trouvons! Il n'y a pas d'autre motif que Jéhovah, pas d'autre ressource que lui; hors de lui aucune chose qui puisse répondre aux désirs du coeur, et en laquelle il veuille chercher son assurance. Aussi quoiqu'il arrivât, Christ s'attendait patiemment à Jéhovah sans chercher d'autre délivrance; nous devons agir de même et voilà précisément ce qui rend la marche parfaite: nous ne dévions ni d'un côté ni de l'autre pour nous faire le chemin plus facile. Cette pensée devient celle de notre Psaume: la mort était devant Christ. Comme Abraham, appelé à sacrifier son fils dans lequel les promesses devaient s'accomplir, Christ, vivant sur la terre, devait renoncer à toutes les promesses qui lui appartenaient à juste titre, et avec elles, il devait renoncer à la vie. Son affliction à cet égard, car il ressentait toutes choses d'une manière parfaite, est décrite dans le Psaume 102; mais comme Abraham qui se confia en Jéhovah et reçut, en figure, Isaac d'entre les morts, Christ aussi, le chef et le consommateur de la foi, se confie parfaitement en Jéhovah, en vue de sa propre mort. Il se proposait constamment Jéhovah devant lui, Jéhovah était à sa droite, c'est pourquoi son coeur se réjouissait et sa gloire tressaillait de joie; sa chair habitait en assurance, car Jéhovah dans lequel il se confiait, n'abandonnerait pas son âme dans le Hadès et ne permettrait pas que son bien-aimé, ou son Saint, vit là corruption. «Ton saint» n'a pas ici le même sens que «les saints de la terre»; les saints sont ceux qui sont mis à

part, consacrés à Dieu; «Ton saint» est celui qui marche pieusement, qui est agréable à Dieu, c'est Christ connu dans ce caractère; le même nom lui est donné au Psaume 89: 19: «touchant ton bien-aimé». Remarquons qu'il est dit: *Ton saint*, celui qui appartient moralement à Dieu par la perfection de son caractère. Les chrétiens sont tels, mais pleins d'imperfections; ils sont saints, mis à part pour Dieu, mais ils sont aussi les «élus de Dieu, saints et bien-aimés», et doivent marcher comme tels, revêtant le caractère de grâce selon lequel Christ marcha ici-bas. La première partie de Colossiens 3 montre cette vie pleinement déployée en nous; Ephésiens 1: 4, la montre en résultat dans sa perfection. Cette confiance de l'âme pieuse en la fidélité de Jéhovah, la conclusion de la foi que d'après cette nature il ne peut en être autrement et la conscience d'être en relation avec Dieu comme objet de ses délices, tout cela est fort beau dans ce Psaume. Il n'est pas dit: «Tu me ressusciteras»; mais, dans la pensée de Celui en qui habite la puissance de la vie, il est impossible que Jéhovah laisse dans le Hadès, loin de lui dans la mort, l'âme qui possède cette vie et qu'il abandonne à la corruption l'objet de ses délices. Cette confiance et cette conclusion morales sont de toute beauté, «il n'était pas possible, dit Pierre, qu'il fût retenu par elle»; cela peut aussi comprendre sa personne, mais sa puissance ne saurait être séparée de cette grâce. La même confiance découlant de la vie en lui se manifeste en ce qu'il est sûr que Jéhovah lui fera connaître le chemin de la vie. C'est ici la perfection de la foi par rapport à la vie, mais cette foi est en Jéhovah. «Tu me feras connaître le chemin de la vie», peut-être à travers la mort, car si Christ devait être parfait avec Dieu, c'est là que conduisait ce sentier, mais non point pour y rester, sans quoi ce sentier n'eût pas été celui de la vie. Jéhovah ne pouvait pas lui en indiquer d'autre. L'homme, en dépit des avertissements, avait pris le sentier de la mort, le sentier de sa propre volonté et de sa désobéissance; mais Christ est survenu, l'homme obéissant. Il n'y avait pas de sentier pour l'homme dans le paradis, pas de sentier naturel de vie dans le désert du péché. L'homme n'avait pas la vie en lui-même; quel sentier de la vie nouvelle et divine en l'homme pouvait-il donc y avoir pour l'homme, dans un monde de péché au milieu d'hommes déjà séparés de Dieu? La loi, il est vrai, en avait proposé un, mais ce chemin-là n'avait servi qu'à manifester la corruption de la nature humaine; il donna la connaissance du péché et le rendit excessivement pécheur. Christ qui avait la vie, aurait, sans aucun doute, pu garder ce sentier, même il le garda parce qu'en lui il n'y avait pas de péché; en cela, toutefois, il était seul dans ce chemin et complètement séparé de nous qui sommes pécheurs. Mais dans un sentier de foi il pouvait s'associer à ceux qui étaient vivifiés par la parole, confessant le péché et non point observateurs de la loi, jugeant tout mal, séparés des pécheurs par la grâce qui les vivifiait et suivant, tout en n'étant pas du monde, le sentier de la foi à travers le monde vers le résultat définitif de la vie divine, qui n'était pas sur la terre et ne pouvait être atteint qu'en passant par la mort de la chair. Christ n'avait en soi rien à juger, rien à confesser, rien à quoi ou pour quoi il eût dû mourir; mais il pouvait marcher dans le sentier saint de la foi à travers le monde, sentier dans lequel eux-mêmes, vivifiés par la grâce, devaient marcher; mais pour eux, ce sentier saint était nécessairement la mort, car il existait une vie de péché. Christ aurait pu demeurer seul, il aurait pu avoir douze légions d'anges et monter au ciel; mais, je le dis avec révérence, quoique cela eût été juste en ce qui le concerne, devenir homme dans ce but

n'aurait pas eu de sens. Non seulement Christ meurt pour nous (la vie, non pas l'expiation, est le sujet de ce Psaume), mais s'étant proposé de nous accompagner, même de nous précéder, il parcourt ce sentier à travers la mort, afin d'en détruire pour nous le pouvoir. Comme il avait vaincu auparavant la puissance de Satan dans ce monde, de même il la détruisit dans la mort; mais ce sentier, il le parcourt seul, les disciples ne pouvaient pas le suivre aussi loin avant qu'il eût anéanti la puissance de Satan dans la mort: «Tu ne peux pas me suivre maintenant, mais tu me suivras plus tard»; ni la force de la volonté humaine, ni l'affection n'étaient suffisantes. Mais une fois mort au péché et fortifié par la force de Christ, Pierre, comme Christ, put se laisser ceindre et conduire par un autre là où la nature ne voulait pas aller. A partir du baptême de Jean, Christ se joignit à ces «saints qui sont en la terre», marcha dans le sentier de la vie, parfaitement séparé du péché, et seulement avec Dieu, faisant sa volonté, et fut l'exemple de ce sentier de la vie dans l'homme; puis étant mort au péché, Christ vit pour Dieu là où cette vie a son plein couronnement, là où le mal n'existe plus. Christ agit ainsi par la foi tout le temps de son séjour terrestre, mais comme homme en un monde séparé de Dieu et prenant la parole pour son guide, vivant de toute parole qui sort de la bouche de Dieu, comme aussi nous devons le faire. La résurrection a démontré la perfection d'une vie qui était constamment selon l'Esprit de sainteté. Mais maintenant Christ vit de cette vie là où elle a sa place propre, et c'est cela qu'il anticipe, quoique à travers la mort, dans une vie qui n'a jamais discontinué: «En ta présence il y a un rassasiement de joie». Cette présence, sans cesse l'objet de ses délices, est maintenant sa joie parfaite: «A ta droite il y a des plaisirs pour toujours».

Voilà la vie telle qu'elle est avec Dieu, la vie manifestée comme un homme dans ce monde, s'associant aux saints de la terre et marchant dans le même sentier qu'eux (ce n'est pas Christ les unissant à lui-même), la vie devant Dieu et, regardant toujours à lui, une vie que ni l'homme innocent, quoique sans péché, ni l'homme pécheur ne pouvaient connaître, une vie dont, en réalité, on ne devait pas vivre dans le Paradis et dont on ne pouvait pas vivre comme appartenant au monde, mais dont il vivait à Dieu à travers le monde, se proposant toujours Jéhovah devant soi. Telle est la vie que nous devons vivre. «Je suis crucifié avec Christ; et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi; et ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi». Christ, ce Psaume le montre, vécut de la vie de la foi et ne vécut jamais que de foi; et ce fut là sa perfection. Dans ce monde, il n'y en a pas d'autre pour l'homme. C'est une vie qui n'a pour objet que le Seigneur lui-même, qui n'a, chose merveilleuse, pas un seul objet dans ce monde; car autrement ce n'est pas la foi, mais la vue ou la convoitise. L'homme innocent n'avait pas d'objet, il jouissait paisiblement de la bonté de Dieu; l'homme séparé de Dieu a beaucoup d'objets, mais tous ils détournent son coeur de Dieu et aboutissent à la mort. Moralement séparé de Dieu, il peut trouver la famine dans le pays sans que Dieu soit l'objet de son coeur. Mais la vie nouvelle qui descend d'auprès du Père, regarde avec désir vers sa source et devient en l'homme cette nature qui tend vers Dieu, qui a le fils de Dieu pour objet, comme le dit Paul: «afin que je gagne Christ». La vie n'a aucune part dans ce monde, et comme vie en l'homme, elle regarde à Dieu, s'appuie sur Dieu, sans chercher d'autre soutien, obéit à Dieu et ne peut vivre que de foi. Mais c'est une vie d'homme, elle ne va pas jusqu'à Dieu. Dieu comme tel, est

saint, juste, il est amour, mais ne peut évidemment vivre de foi, lui qui en est l'objet. Cette vie n'est pas non plus précisément la vie des anges, quoiqu'ils soient saints, obéissants et pleins d'amour; c'est la vie de l'homme vivant entièrement pour Dieu et en vue de Dieu dans un monde qui s'est détourné de lui, vivant ainsi par la foi; car il ne s'agit pas seulement d'un service dans ce monde, que les anges aussi peuvent rendre; mais, moralement, nous ne sommes pas du monde, puisque la vie est descendue du ciel: «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde», dit Christ. Toutefois, quant à notre place d'hommes nous sommes du monde, par conséquent nous devons vivre de manière à ne pas en être moralement. Objectivement nous sommes entièrement hors du monde, mais nous avons affaire avec Dieu, sans quoi ce serait de l'idolâtrie. Ainsi, tandis que cette vie est une vie d'homme et comme telle, rien de plus, cependant elle doit être absolument pour Dieu selon la nature de Dieu et ce en quoi elle vit, elle le vit à Dieu. Le Père qui est vivant avait envoyé Christ, et Christ vécut (dia ton Patera) à cause du Père; ainsi il dit: «Celui qui me mangera, celui-là aussi vivra à cause de moi». Dieu est la mesure de la perfection de motif et, par conséquent, pour l'avenir, celle de la perfection de jouissance, et le coeur se moule entièrement sur lui. Cette vie de l'homme, Christ la commença et l'acheva tout entière. C'est hors de cette vie que Satan cherchait à le faire sortir dans le désert, pour avoir une volonté à lui en changeant les pierres en pain; pour se défier de Dieu, en éprouvant si Dieu accomplirait ou non sa promesse; et enfin pour avoir un objet: les royaumes du monde. Cette dernière chose aurait détruit la nature même de la vie, et Satan pleinement découvert est aussitôt chassé. Christ ne voulait pas quitter sa place d'homme dans la dépendance, l'obéissance et la confiance illimitée en Jéhovah. Son sentier ici-bas était avec les excellents de la terre, parfait dans la vie qui était descendue du ciel, mais dont il vivait sur la terre en regardant au ciel. Quels que soient les privilèges de notre union avec Christ, il est très important que le chrétien vive dans la crainte de Dieu et dans la foi en lui, selon la vie de Christ. Il ne s'agit pas de notre responsabilité humaine sans loi ou sous une loi comme fils d'Adam; c'en est fait de nous sur ce terrain-là; mais de la responsabilité de la vie nouvelle de la foi, étrangère et voyageuse ici-bas vie descendue du ciel. «Dieu nous a donné la vie éternelle et cette vie est dans son Fils; celui qui a le Fils a la vie»; c'est une vie dont l'homme vit en traversant ce monde, mais qui est en dehors du monde quant à son objet; une vie de foi, qui trouve en la présence de Dieu un rassasiement de joie. Une vie d'homme, quoique parfaite pour Dieu et dans sa joie en lui, ne va pas jusqu'à Dieu. Voilà ce que fut Christ, et bien plus que cela; voilà aussi ce que nous sommes en tant que chrétiens; seulement n'oublions pas que le développement de cette vie en nous n'est pas, comme dans ce Psaume, en rapport avec le nom de Jéhovah, mais avec la pleine révélation du Père et du Fils. L'être béni qui vécut ainsi comme homme sur la terre est maintenant assis comme homme à la droite de Dieu où il y a des plaisirs pour toujours; il est avec Celui en la présence duquel il y a rassasiement de joie. Sa chair n'a pas vu la corruption et son âme n'a pas été abandonnée dans le séjour des morts. En vue de la joie qui lui était proposée, il a méprisé la honte et enduré la croix, *lui le chef et le consommateur de la foi.*

Psaume 17

Le Psaume 16 nous a montré la vie spirituelle intérieure de Christ, par conséquent aussi la nôtre, aboutissant à la joie ineffable de la présence de Dieu. Le Psaume 17 considère cette vie au point de vue pratique ici-bas et en rapport avec les difficultés qu'elle rencontre au milieu des hommes opposés à ce qui est juste. L'état de l'âme est toujours caractérisé, comme au Psaume précédent, par une entière dépendance de Dieu, mais quant à son intégrité envers Lui, et en opposition à l'homme, elle peut faire appel à la justice. Toutefois, elle ne se venge point elle-même, mais s'en remet entièrement à Dieu, et elle recueille ainsi les fruits de Ses voies en justice. Ne pas se venger soi-même, montrer la patience de la vie nouvelle au milieu du mal, regarder à Dieu et tout lui remettre — voilà le grand secret de la sagesse pratique. Cela suppose une marche intègre dans le sentier de la vie divine et ainsi la possibilité d'en appeler au jugement nécessaire de Dieu quant à cette marche, dans la connaissance de ce qu'il est et la confiance en lui; mais même alors on demande la délivrance, non point la vengeance, pourvu seulement que les plans des iniques soient déjoués. Si nous n'avons pas marché d'une manière intègre, la confiance en Dieu est encore notre vraie place; il épargne et restaure en grâce, car il est abondant en miséricorde. Mais ce point-là, quoique d'autres Psaumes s'en occupent, n'est pas le sujet de celui-ci. Ici la chose dont il est question, c'est la vie intègre à laquelle Dieu a égard et qu'il défend contre les hommes de ce monde; car il s'agit de Christ et des chrétiens, pour autant qu'ils vivent de la vie de Christ, quoique l'application directe de ce Psaume soit, comme toujours, à Christ et au résidu. Jéhovah écoute les justes et prête l'oreille à la requête qui ne part point de lèvres trompeuses. Remarquons que, dans ce Psaume, la vie de Christ est présentée comme devant rencontrer, dans le monde, l'opposition et l'hostilité des hommes du monde. Nous avons vu comment cette vie, associée aux saints de la terre, était séparée de la terre, la traversant comme étrangère, quoique y habitant humainement; mais, — et cela prouve que le coeur n'a toujours que Jéhovah seul pour objet, — la foi sait que les hommes de ce monde sont des hommes de la main de Dieu (*); ils servent à éprouver le coeur et, pour ce qui nous concerne, à nous garder étrangers dans ce monde, auquel nous sommes sans cesse en danger de nous mêler. Toutefois Dieu délivre de ces hommes-là. Pour des raisons infiniment précieuses, Christ ne fut pas délivré, aussi se livrait-il volontairement. Le coeur a ici le sentiment de son intégrité et compte par conséquent sur la délivrance; mais il n'y a aucun esprit de vengeance. C'est l'Esprit de Christ lui-même, plus élevé par conséquent que l'esprit du résidu, et bien plutôt l'esprit chrétien. Il y a la conscience de la justice et de l'intégrité, mais une entière dépendance du Seigneur à ce sujet, non pas pour ce qui concerne la justification, — il ne s'agit pas de cela ici, — mais pour ce qui concerne la délivrance. «Je n'ai rien sur ma conscience», dit Paul, «mais pour cela je ne suis pas justifié»; «si notre coeur ne nous condamne pas, nous avons de l'assurance envers Dieu». Jésus dit: «Le Père ne m'a pas laissé seul, parce que moi je fais toujours les choses qui lui plaisent». Il y a conscience de justice et confiance en Dieu; le coeur en appelle à lui à cause de la justice. Tout cela est juste, c'est une juste appréciation de Dieu, que d'avoir la confiance qu'il ne veut et ne peut pas être inconséquent avec lui-même.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire au verset 14.

Mêler à cette pensée un désir de vengeance, c'est en déchoir. Voici d'autres traits qui caractérisent cette vie consciente: Non seulement c'est une marche intègre, mais aussi un cœur éprouvé, dont les mouvements secrets sont seuls avec Dieu. Lorsque les reins enseignent, Dieu sonde, mais il ne trouve rien. Absolument vrai de Christ, cela est aussi vrai du chrétien quant au propos arrêté de son cœur et pour autant qu'il ne garde rien, qu'il ne cache rien à Dieu; cela peut arriver même après une chute, mais alors dans une entière et profonde humiliation: «Tu sais toutes choses, tu sais que je t'aime». Même chose en Job, qui avait la ferme conscience de son intégrité et non pas celle de ne pas avoir failli. Les errements de la nature humaine devaient être réprimés et jugés, et il ne put le faire qu'après s'être humilié en la présence de Dieu. Dieu rend témoignage à Job qu'il s'était pendant longtemps maintenu intègre sous tous les rapports; il agissait comme devant Dieu en toute occasion, (sans toutefois se connaître lui-même comme il le fallait). Christ a toujours marché de cette manière, et son cœur étant mis à l'épreuve, il ne s'y trouva jamais autre chose que de l'intégrité envers Dieu. De plus, il avait un dessein arrêté, c'est que sa bouche aussi ne transgressât pas (*). Il était un homme parfait, comme le dit Jacques. Ensuite, à l'égard des actions des hommes, — car il marcha comme un homme dans ce monde, — la parole de Dieu était sa règle absolue; c'est par elle qu'il s'est gardé de la conduite de l'homme violent. Or il n'y a point d'orgueil, mais une entière dépendance de Jéhovah dans le droit sentier: «Affermis mes pas en tes sentiers afin que les plantes de mes pieds ne chancellent point». Telle fût la vie pratique de Christ dans ce monde; c'étaient là sa vie et sa marche en elles-mêmes.

(*) On peut traduire ainsi la fin du verset 3.

Dans ce qui suit, à partir du verset 6, cette vie intègre est présentée comme s'attendant à Dieu, en face de l'opposition et de l'hostilité qu'elle rencontre de la part des méchants. La bonté et l'amour de Jéhovah sont pour le fidèle l'unique appui en présence de l'ennemi; voilà encore la perfection. Le sentier de Christ était avec Dieu: point de concession pour être épargné, en plaisant aux hommes; aucune plainte de ne pas avoir sa portion ici-bas; il voit sans envie le succès et la prospérité des hommes de ce monde. La foi pleinement mise à l'épreuve reste la foi. Si nous avons confiance en Dieu et qu'il soit notre portion, nous avons courage pour marcher dans son sentier et ne pas trouver de satisfaction pour la nature; mais c'est de la foi. Autrement on désirera, en quelque manière, ce qui pourrait satisfaire le cœur naturel, et on risquera de céder, afin d'obtenir ce que la nature demande et que le monde donne — pas autre chose, après tout, que des gousses périssables. Toutefois le cœur de l'homme a besoin de quelque chose: s'il a le Seigneur, cela suffit, mais cela le met à l'épreuve. Nous trouvons dans ce Psaume la perfection quant au cœur et quant au sentier dans ce monde. Le grand secret c'est d'avoir le cœur rempli de Christ et d'être ainsi dans le chemin de la volonté de Dieu. Alors il n'y a plus de place pour une volonté et des actes qui font la guerre à l'âme, et desquels le moi est toujours le centre, comme Christ est le centre du cœur qui marche dans la foi; alors l'âme, a devant elle comme résultat béni «sa face en justice». Remarquez ces mots: *en justice*; ce n'est point la joie absolue en Dieu dont parle le [Psaume 16](#)ème, mais la justice

qui procure la joie en la présence de Dieu à ceux qui ont souffert pour elle et à cause d'elle ici-bas, dans les sentiers de Dieu, au milieu d'un monde hostile, en renonçant à eux-mêmes. «Dieu n'est pas injuste pour oublier». — «C'est une chose juste devant Dieu qu'il vous donne du repos avec nous». Le coeur aussi est satisfait, non pas ici précisément de ce que Dieu est, mais de ce que nous sommes. «Je serai rassasié de ta ressemblance quand je serai réveillé». — «Nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est». — «Nous sommes prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, pour qu'il soit premier-né entre plusieurs frères». Prendre de saintes délices en Dieu, se proposer toujours Dieu devant soi, conduit à des délices parfaites et à une parfaite joie en lui, lors de leur plein accomplissement en sa présence. La fidélité à Dieu, intérieure et extérieure, au milieu d'un monde qui nous est hostile et peut-être nous persécute, aboutit à une juste récompense de gloire et à la présence, de Dieu en justice. Ces deux choses sont parfaites en Christ, et par Christ elles sont la portion des saints. Les versets 7 et 11 contiennent une application générale à ceux qui sont associés à Christ; mais, quoique applicable au résidu, ce Psaume montre la propre perfection de Christ, et ainsi celle du chrétien: le Psaume 17 s'occupe de la délivrance ici-bas, tandis qu'au 16 il s'agissait du passage parfait de la vie avec Dieu à travers la mort, jusqu'à la plénitude de joie en Lui dans sa présence. Ici, au contraire, il est fait appel à une juste délivrance d'entre les mains des hommes, et c'est ce qu'il est aussi permis aux chrétiens de désirer, quoiqu'ils puissent être honorés du martyre selon le modèle des souffrances de Christ; «le Seigneur me délivrera de toute mauvaise oeuvre et me conservera pour son royaume céleste», dit l'apôtre. Comme marchant dans le sentier de la justice, et comme opposée à toutes les machinations des hommes iniques, l'âme peut entièrement compter sur Dieu. Celui qui marche ainsi, Dieu le délivre par Sa droite. S'il a failli, il peut avoir la confiance d'être restauré. Mais il y a un sentier de justice tracé par Christ ici-bas en un monde de péché; il nous a laissé les traces bénies de ses pas et le témoignage des mouvements de son coeur, afin que nous y marchions et que nous en vivions.

Psaume 18

Le Psaume 18 est d'un profond intérêt, car il présente les souffrances de Christ, comme centre de toutes les délivrances d'Israël. Son cri du milieu de la souffrance a appelé sur ce peuple toute la faveur de Dieu en puissance. Aussi, pour cette raison même, ai-je peu de chose à dire touchant l'application de ce Psaume aux chrétiens. Le grand et précieux principe qu'il développe, c'est le cri au Dieu dans lequel on se confie au milieu de la détresse, cri qu'Il a sûrement entendu. Ici, comme en d'autres cas, Christ nous apparaît en exemple: «Cet affligé a crié, et Jéhovah l'a exaucé». Seulement il ne s'agit pas, comme au Psaume 34, de la tendre commisération de Dieu envers l'affligé, mais de l'intérêt que Jéhovah prend à un Christ souffrant qui a marché dans une parfaite obéissance à la loi. Ce Psaume est un chant de louange à cause de l'exaucement, Jéhovah s'étant fait connaître comme un «rocher» et un «libérateur»; mais, comme je l'ai fait souvent remarquer, ces premiers versets, servant d'introduction, expriment le résultat; puis nous trouvons le détail de ce qui conduit à ce résultat. «Je crierai à Jéhovah» (verset 3), car c'est son nom, son nom seul, à lui, le Dieu de

son peuple, qui inspire la confiance. C'est son nom qui est célébré; mais le motif de toutes ces louanges, c'est la réponse de Dieu au cri dirigé vers Lui dans la détresse au milieu des ennemis et dans les angoisses de la mort. «Il a ouï ma voix de son palais»; ainsi le palais de Jéhovah se trouve associé avec la terre, avec la délivrance et le triomphe terrestres. Une autre chose encore, et du plus haut intérêt, établit ce rapport: l'obéissance à la loi, comme motif pour être exaucé au jour de la détresse.

L'obéissance parfaite du Messie, ici-bas, et sa dépendance de Jéhovah, quand dans la détresse il criait à Lui, furent cause de sa délivrance et de son triomphe terrestres. Les deux Psaumes précédents anticipent la bénédiction céleste, quoique le 17^e s'occupe aussi de la confusion qui en résultera pour les ennemis de Christ; l'espérance proposée est céleste; la justice n'est pas une justice légale. Le premier de ces deux Psaumes montre un coeur qui se repose en Jéhovah; le second, un coeur en règle avec Dieu, dans ce monde, et attendant la justice.

Le Psaume 18 parle de l'obéissance aux statuts de Jéhovah, du cri dans la détresse, jusqu'aux angoisses de la mort; puis de la délivrance et du triomphe terrestres, comme résultat de la justice légale de Christ, lorsqu'il est dans la détresse, entouré des flots «de son puissant ennemi et de ceux qui le haïssent. «Remarquons bien qu'il s'agit ici de la puissance des hommes et de la mort; du cri que, dans ces circonstances, il jette devant Dieu, et non point de la main de Dieu, appesantie sur Christ souffrant pour le péché. La justice légale du Messie et sa détresse ont pour résultat le triomphe terrestre et la suprématie de David et de sa postérité. C'est le gouvernement de Dieu, ayant égard à la justice sur la terre, qui en Christ était parfaite (versets 25, 26). Mais cela, pleinement accompli lorsque les ennemis de Christ seront mis sous ses pieds, ne l'est pas encore maintenant, parce que Dieu prépare ses saints pour une demeure et une joie célestes, et que, pendant toute la durée de l'épreuve du premier Adam, Il leur montre, par diverses afflictions, que leur repos n'est pas ici-bas. Néanmoins ce Psaume contient aussi des enseignements précieux pour toute âme. En souffrant à cause de la justice, on peut sûrement compter sur Dieu. De plus, nous voyons ici, d'une manière bien douce, son intérêt et sa sympathie, éveillant en nous les plus précieuses affections.

Le Seigneur entend notre cri dans la détresse; au fort même de l'angoisse, nous pouvons avoir confiance, et les choses qui sembleraient devoir exclure cette confiance, en sont précisément l'occasion. Ce Psaume nous enseigne à invoquer le Seigneur dans l'affliction, quelle qu'en soit la cause; ainsi, non seulement nous savons que nous serons délivrés, mais nous apprenons aussi à connaître le Seigneur, dans sa sympathie, sa tendresse, son intérêt pour nous. «Jéhovah qui est ma force, je t'aimerai d'une affection cordiale»; le coeur s'adresse à Dieu Lui-même; puis il pense à tout ce que Dieu est pour nous: «Jéhovah est ma roche et ma forteresse et mon libérateur; mon Dieu fort et mon rocher; je me confierai en lui; il est mon bouclier et la corne de mon salut, ma haute retraite». Le coeur s'élargit, en pensant à ce que Dieu a été pour nous. Tel il est, en vérité! Quoique nos délivrances puissent ne pas être exactement de celles qui sont racontées dans ce Psaume, toutefois nous nous trouvons

souvent au milieu de difficultés et d'afflictions; alors, en criant au Seigneur, la délivrance arrive.

Remarquons, en outre, que les voies du Seigneur envers nous, aussi bien que son salut éternel, éveillent en nos coeurs de saintes affections, des affections confiantes, de la piété; non seulement des louanges, parce qu'Il nous a rachetés pour toujours, mais encore la connaissance journalière de sa sympathie et de sa tendre compassion. Il ne peut supporter de nous voir souffrir, à moins que cela ne soit nécessaire, et il y a telle épreuve qui suscite de l'amour pour Lui: «Ephraïm ne m'a-t-il pas été un enfant que j'ai aimé, car toutes les fois que j'ai parlé contre lui, je n'ai pas manqué de m'en souvenir?» Alors, il est vrai, Dieu se souvenait d'Ephraïm, quand il était sous le châtiment, tandis qu'ici nous avons la souffrance au milieu d'une marche intègre; mais, au fond, il y a de l'intégrité dans le chrétien, aussi bien qu'en Christ; par conséquent, il peut crier à Dieu dans le même cas. Toutefois, au Psaume 18, c'est le cri d'un coeur saint et calme, se confiant en Dieu et trouvant dans Sa fidélité une récompense; le coeur est attiré vers Dieu lui-même.

Psaume 19

Dans les Psaumes 16, 17, 18, nous avons trouvé Christ lui-même; sa position personnelle, la joie qui Lui est proposée dans le ciel, et son triomphe final sur la terre, comme y ayant souffert, Lui, le juste sous la loi. Les trois Psaumes suivants nous montrent le résidu pieux contemplant les divers témoignages présentés à la responsabilité de l'homme. Je ferai quelques remarques sur chacun de ces Psaumes. Nous avons, en premier lieu (Psaumes 19), le témoignage de la création; particulièrement celui des cieux, car la terre, donnée à l'homme, a été corrompue. Remarquons qu'il est parlé ici non pas de Jéhovah, mais de Dieu, de l'espérance en Dieu comme tel. C'est pourquoi l'homme pieux voit que le témoignage parvient jusqu'au bout de la terre et que les Gentils sont l'objet du témoignage de Dieu. Voilà un point fort important, que les Juifs auraient dû comprendre. Paul, qui le comprenait par le Saint Esprit, leur citait le Psaume 19 dans ce but, n'insistant pas sur ce qu'était ce témoignage, mais sur le fait qu'il parvenait en tout pays, jusqu'au bout de la terre. L'homme pieux peut se réjouir de ce témoignage rendu à la gloire de son Dieu; mais il en voit aussi l'étendue; il en comprend le caractère universel; il sait que c'est à Dieu que ce témoignage est rendu. Telle sera aussi la pensée du résidu dans les derniers jours (Psaumes 148).

En outre, l'homme pieux connaît aussi, par expérience, l'excellence de la loi divine; et quoi que, pour Israël, cette loi fut celle que Moïse lui avait donnée, nous devons l'entendre ici comme le témoignage de la parole de Dieu à la conscience. Je dis «à la conscience», parce que nous n'avons pas ici la révélation des richesses de la grâce, ou la manifestation de la personne de Christ et des voies de Dieu en Lui, mais bien le témoignage de la parole de Dieu concernant l'homme, et pour la conscience de l'homme, même quand il est pris dans un sens tout à fait général. Il n'est pas dit en cet endroit: la loi de Dieu, mais: «la loi de Jéhovah»: d'un Dieu connu selon sa relation d'alliance. Sa loi est donnée à son peuple, à ses serviteurs; elle est parfaite; elle exprime exactement la pensée de Dieu, touchant ce que l'homme devrait être devant Dieu, selon Sa volonté, maintenant que le mal est connu. Or, telle n'est point la pensée de

l'homme, même lorsqu'il prend plaisir en la loi de Dieu; c'est pourquoi l'âme est restaurée par elle. On a la conscience de cette action; car l'âme qui possède la vie, apprécie la loi de Dieu lorsque celle-ci est révélée (quoiqu'elle puisse l'avoir perdue de vue); l'âme est sensible, d'une manière vivante, à la vérité qui découle de cette loi. Comme parole de Dieu, elle a une puissance vivante pour celui qui vit; lorsqu'on ne la perd pas de vue, elle éclaire et dirige. Elle est pure et fait que les yeux voient; elle nous fait voir clair, quand nos coeurs et notre vie spirituelle sont obscurcis. Notre Psaume met cela en connexion avec l'état du coeur. Le fidèle s'en rapporte non seulement à la loi, mais au Seigneur Lui-même; on trouve, dans sa conscience, l'effet du sentiment de la présence de Dieu, la crainte du Seigneur. Dieu est introduit dans chaque circonstance; le coeur s'en rapporte à Lui et à son jugement sur toute chose. Ces choses sont pures, aucune tache ne saurait s'y trouver; c'est là un principe éternel, parce qu'il dépend de la nature même de Dieu. De plus, les actes et les voies de Dieu en tant que exprimés (car le mot «jugements» comprend aussi bien son appréciation que ses jugements *exécutés*; Il montre son jugement par ses châtiments), puis en outre et généralement parlant, tous les jugements qu'Il porte, de quelque manière qu'Il les manifeste, ne sont que vérité et se trouvent pareillement justes. Ils sont donc, pour les fidèles, plus désirables que l'or et plus doux que le miel; chose infiniment douce et précieuse pour les saints, ils sont l'expression de la pensée de Dieu. Mais le coeur se trouve au milieu de dangers et de tendances humaines qui l'éloignent du Seigneur; alors les jugements qu'Il porte sur toute conduite humaine, nous servent d'avertissement; car la joie de la parole et, pour le chrétien, la joie du ciel, ne sont point suffisantes: nous avons besoin de la sagesse et de la prudence, capables d'indiquer, dans la confusion du mal, un sentier divin qui nous guide hors de l'atteinte du mal qui est dans ce monde. Ici même, la parole de Dieu nous atteint. Dans l'observation de ses jugements, il y a une grande récompense, une bénédiction réelle ici-bas, et la paix du coeur; l'âme est heureuse avec Dieu, elle traverse le monde en paix; le coeur du chrétien est ainsi entièrement libre pour servir les autres. Remarquez qu'il ne s'agit pas seulement de ce que la loi est, mais de ce que le coeur sait qu'elle est: le serviteur de Jéhovah est éclairé (ou averti) par elle. On y trouve ses délices, selon la nouvelle nature, et la conscience d'une relation avec Dieu (car nous sommes serviteurs de Dieu, bien que nous ayons avec Lui d'autres relations plus élevées, plus intimes et plus glorieuses). Cependant cette confiance et cette proximité ont pour résultat de faire éprouver le besoin de se connaître soi-même complètement, et de se défier de soi. «Qui est-ce qui connaît ses fautes commises par erreur? Purifie-moi de mes fautes cachées». Quoique trouvant mes délices en la Parole et l'appréciant, lorsque j'y pense, il se peut qu'en bien des choses je n'aie pas jugé mon propre coeur, ou que je ne sois pas moralement capable de le sonder, de manière à le juger selon la perfection de la Parole. il y a effectivement des progrès dans le jugement spirituel. Mais, avec de l'intégrité et de la confiance en Dieu, on Lui demande d'être purifié des fautes cachées et d'être gardé des actions commises par fierté, de celles qu'on commet en le méprisant ouvertement. Alors on sera pur, gardé près de Dieu, et l'on ne se détournera pas vers les idoles et la vanité. Des péchés peu apparents qu'on néglige, de la confiance en soi qu'on n'a pas jugée, conduisent à

l'oubli de Dieu et au reniement de sa vérité. Je ne parle pas ici de notre sécurité, par la grâce, mais du chemin où conduisent ces fautes-là.

Enfin, le désir vrai du coeur est indiqué au verset 14: «Que les propos de ma bouche et la méditation de mon coeur te soient agréables, ô Jéhovah!» La preuve véritable d'une vie pieuse, c'est la recherche du bien, intérieurement, quand on est en la présence de Dieu seul; la recherche du bien, *avec Dieu*, non pas devant les hommes, ou pour qu'ils en aient connaissance; sans même parler de l'hypocrisie, j'entends ici une marche avec Dieu. Finalement, nous voyons que la vraie intégrité reconnaît Dieu pour son rocher et son rédempteur, car il est impossible qu'on soit avec Lui, dans l'intelligence que nous donne une vie nouvelle, sans avoir le sentiment qu'on a besoin de Lui sous ces deux aspects.

Psaumes 20-21

Les Psaumes 20 et 21 nous font connaître le troisième témoignage présenté à la responsabilité humaine; ce témoignage, c'est Christ. Mais il y a ici encore un autre sujet, digne de notre attention; le Psaume 20 nous montre le profond intérêt que le coeur trouve à considérer le Témoin fidèle, au milieu de ses afflictions. Cette idée est présentée sous une forme juive, sans doute; mais la substance en est vraie pour nous aussi. C'est encore la confiance en Jéhovah, qui caractérise le sentiment de celui qui parle, car le Dieu de Jacob est présent à sa pensée; la foi en Lui se base sur cette relation. Cependant le Messie est contemplé au milieu des épreuves de sa vie terrestre, ne marchant que dans la piété envers Jéhovah et dans Sa dépendance. Rien ne saurait mieux que cela caractériser Christ comme homme. L'Oint de Jéhovah est délivré et exaucé; le coeur du fidèle est plongé, tout entier, dans cette pensée. Toutefois le résidu voit plus loin que cela (Israël aurait dû le voir aussi). Il voit (Psaumes 21) l'Oint de Jéhovah, qui avait demandé la vie, recevant en réponse à sa demande un glorieux prolongement de jours à perpétuité; une vie, dans la lumière immédiate de la face de Dieu, qui le remplit de joie; puis, après cela, sa main trouvant tous ses ennemis, et les faisant périr. Cependant, ici encore (comme dans Jean 17, où nous voyons en même temps, qu'il est un avec le Père), le Messie reçoit toutes choses de Jéhovah, comme un homme, et c'est ainsi qu'Il est envisagé par les fidèles. Pierre le présente de la même manière. Son privilège, c'est la faveur de Jéhovah; sa piété, la confiance en Jéhovah. Ce lien entre Lui et Jéhovah, occupe le coeur des fidèles qui sont aussi profondément attachés au Messie; or c'est là, effectivement, ce qui caractérisait Christ, qui ne cherchait, en rien, sa propre gloire, mais uniquement celle de son Père. Ainsi Jéhovah s'associe entièrement à Lui (Psaumes 21: 9); et, de son côté le fidèle en fait de même. Comme le Messie est exalté par Jéhovah, en dépit de ses ennemis, de même aussi Jéhovah, en faisant cela, est exalté dans sa gloire. De là vient que le résidu, ayant les mêmes intérêts, chante et célèbre le pouvoir de Jéhovah (verset 13). Cet enchaînement des intérêts du résidu, ce lien profond de leur coeur au Messie, Messie et Jéhovah, caractérise la piété des fidèles; il est plein de beauté et d'intérêt. Toutefois, pendant sa vie, Christ n'a jamais pris ce titre vis-à-vis de ses disciples, parce qu'Il voulait leur enseigner plus que cela. Il était le fils de l'homme et parlait de Son Père, comme étant Lui-même le Fils de Dieu: «Mon Père», disait-il aux Juifs, duquel vous dites qu'Il est votre Dieu. Il possédait toutes les qualités

morales de Messie, Fils de Dieu; mais Il voulait détacher ses disciples des relations terrestres, pour les faire participer à des relations plus élevées et célestes. Voilà la différence qu'il ne faut jamais oublier de faire, toutes les fois que nous nous occupons des Psaumes. Nous contemplons, avec un profond intérêt, les afflictions et les souffrances de Christ, mais d'un point de vue plus élevé. Ce qui nous occupe, ce n'est pas le contraste entre la place officielle de Christ et son humiliation, mais l'amour divin et parfait, par lequel Il s'est anéanti Lui-même, pour descendre sur la terre, prenant la forme d'esclave, étant fait à la ressemblance des hommes, et traversant dans un but d'amour toutes les épreuves et les douleurs d'un monde de douleurs. Dans tout cela, nous voyons sa gloire. La vérité est enseignée d'une manière bien plus profonde, dans le Nouveau Testament. Toutefois la manière dont Christ nous est présenté, dans les Psaumes, comme le vrai homme dépendant de Dieu, et sa piété, dans cette dépendance, sont très instructives pour nous qui pouvons y ajouter cette vérité plus profonde: la révélation du Fils de Dieu. On voit, en elle, la parole de vie.

Psaume 22

En commentant le Psaume 22, nous n'avons pas à développer ici la doctrine précieuse qu'il contient: l'introduction, sur une base toute nouvelle, c'est-à-dire la rédemption et la mort de Christ, de la grâce qui, s'élevant au-dessus de la responsabilité humaine, a mis fin, pour toujours, à celle-ci. Nous continuerons à nous occuper des sentiments et des pensées de Christ, car la piété, décrite dans cette partie des Psaumes, est la piété de Christ lui-même. Rien, au reste, de plus instructif, de plus sanctifiant et qui soit plus propre à donner de la profondeur à notre piété!

Nous trouvons ici ce qui donna occasion au cri suprême du Sauveur, cri qui ne pouvait être entendu, avant qu'Il eût bu, jusqu'à la lie, le calice de douleur. Il décrit toutes ses angoisses; elles grandissent, elles sont à leur comble. La violence, une violence furieuse et sans frein l'entoure; ce sont les taureaux de Basan; des lions déchirants et rugissants: mais ce n'était pas la résistance hautaine de l'homme qu'il leur opposait; il faut qu'il subisse, qu'il sente tout cela dans l'humble soumission de sa nature; qu'Il connaisse la faiblesse — mais jamais le péché — de la nature humaine, sauf en le portant pour l'ôter. Il s'écoule comme de l'eau, tous ses os se déjoignent, son coeur est comme de la cire, s'étant fondu dans ses entrailles; sa vigueur est desséchée comme de la brique, sa langue tient à son palais. Toutefois, il ne s'arrête pas ici à des causes secondes, et aussi ne le pourrait-il pas. Il est dans la poussière de la mort; mais c'est Jéhovah qui l'y a mis. Il s'agit ici de son état, de la poussière de la mort; mais Il regarde à la vraie source de tout, aux pensées et aux conseils de Jéhovah. Agir ainsi, percevoir moralement avec une sensibilité parfaite le caractère des ennemis qui sont les instruments de nos souffrances; mais regarder à travers tout à la sagesse, à la volonté et aux voies de Dieu, regarder à Dieu Lui-même, fidèle dans ses relations avec nous et source réelle de toutes choses, voilà, à cet égard, la perfection. Mais outre la violence, qui, comme instrument, avait mis dans la poussière de la mort, le Sauveur débonnaire, muet comme un agneau devant celui qui le tond; outre les moqueries et les mauvais traitements, que cette violence accumulait sur Celui dont la seule présence fit reculer et tomber par terre ses ennemis; il y avait encore la

manifestation du caractère des hommes, au pouvoir desquels Il se trouvait, après s'être livré Lui-même. «Des chiens l'environnaient», des créatures sans coeur et sans conscience, sans honte et sans entrailles, dont le plaisir consistait dans la honte d'un autre, insultant Celui qui ne leur résistait pas, outrageant le juste. Ils étaient aussi pervers que violents; ils le contemplaient, ils le regardaient. Dépouillé de ses vêtements, exposé aux regards endurcis de ceux qui jouissaient de leur iniquité et de sa honte, combien le Sauveur n'a-t-il pas dû sentir l'ignominie et la lâcheté de leurs insultes! Ils s'amusaient à partager entre eux ses vêtements; ils jettent le sort sur la robe de l'innocent. Pas un regard de pitié; personne pour secourir! Quelle détresse! Il regarde à Jéhovah, Il le supplie de ne pas s'éloigner de lui; et si lui n'a pas de force, il supplie Jéhovah, sa force, de venir à son aide.

Ici, nous touchons au moment suprême de cette heure solennelle. Quand, du côté des hommes, il est à l'extrémité, et qu'il ne rencontre pas un regard de compassion, pas une main tendue pour le secourir, Christ regarde à Jéhovah, le Dieu de l'alliance pour la foi d'Israël et pour celle du Messie; mais, ô mystère des mystères! ici-même, point de délivrance; il ne reste que l'infinie perfection de l'Etre béni. (Il fallait que cette perfection fût alors infinie).

Là encore, Christ se trouve associé, dans ce Psaume, avec Israël, quelle que soit, du reste, l'efficace de son oeuvre, en ce moment décisif et central de l'histoire divine, où la question du bien et du mal a été définie, résolue, et décidée pour l'éternité. Il fallait que le Dieu d'Israël abandonnât Christ, abolît l'inimitié et déchirât le voile qui cachait Dieu, en Israël; il fallait cela pour que, dans le plein résultat de l'amour divin en justice, la grâce pût régner par la justice en vie éternelle, par Jésus Christ notre Seigneur, pour tout croyant, tant Juif que Gentil, et pour l'entière gloire de Dieu, dans le ciel et sur la terre.

Remarquez toutefois que Christ est nécessairement présenté d'une façon différente, dans les Evangiles et dans les Psaumes. Là, c'est comme Fils qu'Il parle (sauf lorsqu'Il est abandonné) «Père, pardonne-leur», et plus tard: «Père entre tes mains je remets mon esprit». Ici, au contraire, il dit: «Jéhovah ne t'éloigne point!» Il a recours, pour lui-même, au Dieu d'Israël, son Dieu, et le résultat y correspond: le résidu est rassemblé, puis tout Israël, puis les nations milléniales et «le peuple qui naîtra»; tous ceux enfin qui, par appel, sont le fruit béni de l'oeuvre de Christ; mais il n'est point parlé du ciel.

Ayant signalé cette différence, importante pour l'application des Psaumes, même lorsqu'ils parlent de la croix, je désire ajouter quelques mots sur le caractère de la foi et de la piété de Christ dans ce Psaume, et sur sa confiance en Jéhovah, comme étant venu Lui-même au milieu du peuple d'Israël; «car c'est d'Israël, selon la chair, qu'est issu le Christ, qui est sur toutes choses Dieu, béni éternellement». Nous trouvons ici un sentiment profond de son état extérieur d'abjection et d'isolement qui contraste, d'une manière accablante, avec celui des fidèles, circonstance éminemment propre à produire, dans le coeur humain, l'irritation et le découragement, à faire oublier ce que Dieu était, si cela eût été possible pour Jésus: «Je suis un ver et non point un homme, l'opprobre des hommes et le méprisé du peuple». Ce n'était pas tout. Le Sauveur bien-aimé, «mis en la charge de Jéhovah dès le sein maternel, dont l'attente avait été en Jéhovah, lorsqu'il était aux mamelles de sa mère», qui avait recherché

Sa volonté et glorifié Son nom, Il devait déclarer publiquement, en face des insultes et des railleries de ses ennemis, que Dieu l'avait abandonné. La profondeur morale d'une pareille épreuve, personne ne saurait l'exprimer que Celui-là seul qui l'a subie; elle était en proportion de l'amour dont il jouissait, dans lequel il vivait, et de sa fidélité dans cet amour. Je parle ici d'épreuve et de piété, non pas d'expiation. Au milieu de toutes ces angoisses, le Seigneur est parfait à l'égard de Jéhovah. En premier lieu, sa confiance est parfaite; il ne dit pas: Jéhovah; car il n'y avait pas alors d'exercice de relation, comme avec son Père, en Gethsémané; mais il dit: «*Mon Dieu, mon Dieu*». Quelque terrible que soit cet abandon, la foi parfaite en Dieu, son dévouement à Lui, comme étant le seul qu'Il reconnaisse, demeurent absolus et inébranlables. Christ subjectivement, comme homme, est parfait; absolument parfait. En second lieu, un autre fait nous démontre cette même vérité. Quelles que fussent ses souffrances, et quoiqu'il ne se trouvât dans sa marche, aucune cause pour être abandonné, le témoignage que Christ rend à Dieu, le sentiment qu'Il a de la perfection de la nature et des voies de Dieu, reste le même et dans une élévation plus grande encore: «*Toutefois tu es le Saint, habitant au milieu des louanges d'Israël*». Que Dieu abandonne le juste, Lui le juste ne doute pas un instant de Sa perfection en agissant ainsi. Rien ne saurait exprimer d'une manière plus complète, la perfection de Christ, homme, sa position comme tel, et comment Il avait pris la place désignée par ces mots: «*Ma bonté ne va pas jusqu'à toi*». Nous ne voyons pas ici Christ contemplant les conseils de Dieu et comprenant leur accomplissement qu'Il avait lui-même entrepris; nous le voyons homme dépendant, sensible à l'épreuve qui l'atteint, mais parfait et fidèle, lorsqu'au milieu de ses angoisses, — dans lesquelles il comptait sur une réponse, la seule sur laquelle il pût compter — Dieu lui-même le laisse sans réponse.

Nous, nous pouvons répondre à cette question: «*Pourquoi m'as-tu abandonné?*» Nous y répondrons dans une éternelle adoration, nous qui croyons en Lui. Mais il nous importe infiniment de savoir non seulement que Christ a fait, par lui-même, la purification de nos péchés, en buvant la coupe de la colère, mais encore de connaître Christ comme celui qui a souffert personnellement sous l'abandon de Dieu; qui est entré, comme homme, quant à lui-même, dans tout le sentiment de cet abandon dans la douleur personnelle qui s'y rattache; parce que, quoiqu'Il en ait souffert tout seul, nous sommes ainsi conduits à la joie que Christ éprouva, en entrant de nouveau et plus que jamais, dans la lumière sans nuage de la face de son Père. Il y est entré en conséquence de la Rédemption, en accord avec la valeur de cette dernière, selon le bon plaisir de Dieu, qui reposait nécessairement sur Lui selon son acceptation, lorsqu'il eut parfaitement glorifié Dieu, là où le péché avait introduit la confusion en toutes choses. Ainsi, tout ce que Dieu était, mis en évidence par le péché (car le péché avait mis en évidence l'amour souverain, la justice, la vérité, et revendiqué la majesté de Dieu), se trouvait parfaitement révélé et glorifié. Les souffrances personnelles de Christ nous mènent, dis-je, à cette joie dans laquelle il entra, comme homme, auprès de son Dieu et Père, et qu'il nous communique, en nous introduisant dans la pleine bénédiction, dans laquelle il est entré, comme homme, puisque cette joie était la conséquence d'une oeuvre accomplie pour nos péchés. Dans cette oeuvre, il fut seul; mais il y était pour nous, en même temps que pour la gloire divine; il nous introduit dans la bénédiction, dont il jouit en conséquence de son oeuvre.

Ces remarques concernent la seconde partie du Psaume 22, et je désire seulement porter notre attention sur les sentiments de Christ qui s'y trouvent exprimés. Il a été retiré d'entre les cornes des licornes lorsqu'il était transpercé par la puissance de la mort; le jugement de Dieu, sur le péché, a été exécuté; il est passé. J'ai fait remarquer ailleurs un fait très instructif que voici: Dans les Evangiles, Christ, pendant sa vie, ne parle jamais de Dieu, comme de son Dieu, mais comme du Père; c'est là l'impression de sa propre relation personnelle; c'est là aussi le nom qu'il révèle à ses disciples. Jamais, dans l'histoire des Evangiles, il ne se nomme directement «le Christ», bien qu'il ait été présenté comme tel à Israël; mais ce n'est pas là le nom et la position qu'il prend lui-même, vis-à-vis de Dieu et de son Père; c'est dans cette dernière relation que nous avons à le connaître. Lorsque les Juifs lui disent: «Si tu es le Christ, dis-le nous ouvertement», il répond: «Je vous l'ai déjà dit». Mais, en tant que révélé à nous-mêmes, il est Emmanuel, le prophète qui devait venir, le Fils de l'homme, le Fils de Dieu. En parlant avec Dieu et de Dieu, il dit toujours: «Père» et «mon Père». En parlant avec ses disciples, il se nomme «le Fils de l'homme». Dans le Psaume que nous étudions, Christ dit: «Mon Dieu, mon Dieu». Il est l'homme dont Dieu s'occupe en jugement, mais, quoique abandonné, il est l'homme parfait dans sa propre relation avec Dieu, par la foi, et il dit: «Mon Dieu». Alors il déclare le nom de Dieu à ses frères et emploie ces deux titres, lui cet homme, qui est allé jusqu'aux limites de l'épreuve avec Dieu, revendiquant tout ce que Dieu est en justice, en vérité, en majesté et en amour. Tout ce que Dieu est, dans sa propre perfection, sa majesté, et dans ce qu'il exige, il l'est nécessairement pour nous et d'une manière obligatoire, quoique, selon les délices de son amour envers nous, parce que nous sommes en Christ; sans doute selon ses propres conseils, mais il l'est d'une manière juste, par conséquent nécessaire et inaltérable. Ce qu'il est comme Dieu, il l'est comme notre Dieu; car il est pour nous, par le moyen de Christ éprouvé sur la croix; le péché ayant été mis de côté, par le sacrifice de Lui-même. La perfection de Dieu, sans nuage, luit sur nous dans toute la bénédiction qui Lui est propre, comme elle luit sur Christ, en vertu de ce qu'il a glorifié Dieu dans la perfection selon laquelle Dieu est ainsi manifesté. Ce nom de Dieu, c'est-à-dire la réalité de cette relation, nous est déclaré. La nature et le nom de Dieu, pleins de grâce, ont été déclarés, sur la terre, par Christ, qui était le Fils unique dans le sein du Père. Or, l'homme pécheur, en inimitié contre Dieu, ne pouvait avoir aucune part à cela. «La lumière luit dans les ténèbres et les ténèbres ne l'ont pas comprise». L'homme a vu Christ, et l'a haï ainsi que Son Père. Mais Christ fut fait péché pour nous, se tint comme homme responsable devant Dieu, avec Dieu, dans tous les attributs selon lesquels Dieu s'occupa du péché; en tout cela Il fut trouvé parfait, afin que l'amour pût s'exercer librement sans faillir à la justice. C'est pourquoi Christ dit: «J'ai à être baptisé d'un baptême, et combien suis-je à l'étroit jusqu'à ce qu'il soit accompli!» Car Il était cet amour — Dieu, en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, jusqu'à ce que cet amour pût se répandre, selon la perfection de Dieu, en justice; or cet amour ne pouvait se répandre librement, là où il y avait le péché; cela n'eut lieu que par le moyen de la croix, par le moyen de la perfection de Christ, lorsqu'il fut fait péché pour nous. Alors, en cela et par cela même, l'amour fut exalté et le caractère de Dieu pleinement déployé; son nom, le nom de Dieu qui

devait être révélé, fut pleinement manifesté. Aussi Christ pouvait-il dire: «C'est *pour cela* que le Père m'aime».

Mais ensuite, Christ entra dans quelque chose de plus élevé encore; dans la joie de l'amour de son Père, et tout cela comme homme. Il le fit lorsqu'il fut exaucé, mais la résurrection en fut la manifestation publique et évidente. Il fut ressuscité par la gloire du Père; alors il déclara ce nom à ses frères. Car maintenant, le péché étant, hors de Christ, la seule place de l'homme vis-à-vis de Dieu, celui qui croit, a, en Christ, la place de Christ ressuscité, dans la même relation que celle de Christ avec le Père. La mort étant intervenue, il ne peut pas avoir d'autre place. «Va vers mes frères et dis-leur: Je monte vers mon Père et votre Père, vers mon Dieu et votre Dieu». Maintenant, Christ emploie les deux titres de *Dieu* et de *Père*, et les applique tous deux à nous, parce que tout ce que Dieu est, il l'est, en justice, pour Lui, l'homme dans la gloire, et que Christ est rentré dans la joie de la communion de son Père, nous plaçant, en vertu de son oeuvre accomplie pour nous, dans la position où Il est Lui-même. Il nous y place, comme ses frères, participants, par grâce, de sa faveur et de son héritage.

Je me suis étendu, plus que je ne le voulais, quoique d'une manière pratique, sur la doctrine qui est en rapport avec le Psaume 22; car mon but est de montrer les sentiments et les affections de Christ. La première pensée de Christ, lorsqu'il est retiré d'entre les cornes des licornes, est de déclarer, à ses frères, le nom de Dieu et de son Père; quoique glorifié, il n'a pas honte de nous appeler ses frères. Parfait en amour, attaché aux excellents de la terre, une fois entré dans sa position de joie et de bénédiction, par une oeuvre qui leur fournit le droit d'y entrer aussi, il s'occupe de leur révéler ce qui les a placés dans la même position, avec Lui. Il les rassemble; puis, après avoir mis dans leur bouche la même louange que celle qu'il va prononcer, il donne le ton, comme homme, et fait entendre la louange au milieu de l'Assemblée. Comme nous devrions l'accompagner avec des voix joyeuses et des coeurs qui débordent! Quant à celui qui n'est pas au clair sur son acceptation, et sur le bonheur d'être un enfant de Dieu, en vertu de la Rédemption, il ne peut pas chanter avec Christ: «Je te célébrerai au milieu de l'Assemblée». Qui est-ce qui chante avec Christ? Celui qui a appris le cantique; celui qui peut le chanter, comme ayant échappé au jugement pour entrer dans la pleine lumière et la joie de l'acceptation. Le chapitre 1 de l'Épître aux Ephésiens (3: 4) nous montre cette position que nous occupons. Ici, nous voyons les saints entonnant, conduits par Jésus, un cantique de louange, en rapport avec la joie même dont Il jouit. La grâce de cette position est parfaite.

Je ne parlerai pas ici des résultats ultérieurs de l'oeuvre de Christ. Remarquons seulement que tout est grâce; qu'il n'est pas question du jugement (la grâce est fondée sur le jugement), et qu'ici rien ne dépasse les limites de la terre.

Psaume 23

Le Psaume 23 a été dicté par l'Esprit, de manière à s'appliquer soit à Christ mourant; soit au saint qui suit ses traces; soit au Résidu qui a été mis à part. Les souffrances de Christ de la part de Dieu ou de l'homme, ne sont pas considérées ici, non plus que celles des fidèles, si ce

n'est comme de simples faits, qui fournissent l'occasion de montrer les soins de Jéhovah. «L'Eternel est mon berger», — sa sollicitude constante et invariable, voilà le sujet du Psaume. C'est une vie passée, quoi qu'il en soit, sous son oeil et sous sa garde avec l'expérience que cette vie procure et avec l'assurance que l'amour de Jéhovah donne jusqu'à la fin et pour toujours. Cette assurance que le coeur éprouve, ne provient pas des choses qu'il donne, mais de lui-même. «L'Eternel est mon berger, je n'aurai point de disette». La puissance, la grâce, la bonté, l'intérêt du seul Fidèle: toutes ces choses donnent de l'assurance à travers toutes les circonstances, pour toujours, et pour chaque instant. Puisque c'est lui qui a entrepris et s'est chargé lui-même d'avoir soin de ses fidèles, comment ceux-ci manqueraient-ils de rien? Ni les événements qui peuvent survenir, ni les moyens qu'il emploiera, ne doivent nous préoccuper. Les soins du berger — voilà notre assurance. Le fruit naturel de sa sollicitude, c'est la sécurité des pâturages herbeux et frais, la jouissance paisible des rafraîchissements assurés de sa bonté.

En fait, l'homme, le résidu en particulier, Christ lui-même, sont au milieu d'épreuves angoissantes; de la mort, d'ennemis puissants. L'âme est-elle troublée et affaissée? — Il la restaure. Marche-t-on par la vallée de l'ombre de la mort? la mort étend-elle son voile obscur sur celui qui va descendre dans son ombre? Il est là, plus grand que la mort, pour conduire et pour soutenir. Des ennemis puissants, inexorables sont-ils là pour menacer et effrayer? Devant lui, ils sont sans force. Il dresse devant ses bien-aimés, la table où ceux-ci s'asseyent à l'abri et en sûreté. L'onction divine est le sceau de la puissance, lorsque tout est contre nous. Faiblesse humaine, mort, puissances spirituelles de méchanceté, tout cela n'est que l'occasion de manifester clairement que Jéhovah, le Berger, est la sauvegarde infailible de son peuple.

Assurément, Christ n'était pas une brebis; mais il fraya le sentier que les brebis doivent suivre; il se confia en Jéhovah. Il est le «Jéhovah-Berger» de ceux qui sont à lui. Il nous aime, comme Jéhovah l'aima et eut soin de lui. C'est donc la sollicitude infailible de Jéhovah, à travers toutes les choses qui assaillent la nature humaine, pendant qu'elle traverse le monde. Le fruit naturel et propre de cette sollicitude c'est des pâturages herbeux dans une paisible sécurité; dans l'état de ruine où est l'homme, et pendant sa marche au milieu des puissances du mal, c'est une puissance infailible qui soutient.

C'est pourquoi le coeur se confiant en Jéhovah, l'immuable, compte sur l'avenir; car l'avenir est aussi certain que le passé: «Les biens et la gratuité m'accompagneront tous les jours de ma vie, et mon habitation sera dans la maison de l'Eternel, pour toute la durée des jours». La confiance repose sur le Seigneur lui-même; c'est pourquoi toutes les circonstances, toute la puissance du mal, toutes les difficultés de l'homme mortel qui s'y rattachent, ne sont que des occasions de manifester la puissance de Jéhovah comme intéressé, dans sa fidélité immuable, à soutenir le fidèle au travers de ces choses.

Il est intéressant d'observer cette sollicitude de la puissance divine, gardant dans les pensées du Christ souffrant sa place infailible et certaine, au-dessus de toutes les souffrances particulières, de l'épreuve et de la mort du Seigneur. Telle est la bénédiction de l'homme

fidèle, pendant que la terre n'appartient pas au Seigneur et que la puissance du mal, la mort, et des adversaires puissants sont en vue. Jéhovah est la sûre demeure de la foi.

Psaume 24

Lorsque la terre appartiendra au Seigneur (Psaumes 24), «qui est-ce qui montera à la montagne de l'Eternel; qui demeurera dans le lieu de sa sainteté?» Ici, remarquons-le, la porte a été ouverte à tous; seulement Jacob possède une position d'acceptation, et la proximité de Jéhovah. Toutefois la bénédiction et l'acceptation en grâce, de la part de Dieu, qui est leur salut, sont la portion de tous ceux qui se sont purifiés pour rechercher Dieu, lequel a placé sa bénédiction en Jacob. Leur caractère est décrit; mais tous les Gentils qui le possèdent, ont accès à la sainte montagne de Jéhovah. Christ lui-même y entre, en triomphe, comme Jéhovah.

Le Psaume 24 clôt toute la série de Psaumes qui parle de l'association de Christ avec les excellents, avec les saints qui sont en la terre. Nous y avons vu Christ dans le chemin de la vie avec les saints; Christ dans le chemin de la justice, au milieu d'un monde méchant; Christ souffrant, centre de toute l'histoire d'Israël, objet de l'intérêt de Jéhovah quand il est identifié avec Israël; Christ, souffrant comme témoin de la vérité, l'objet des pensées et des affections du Résidu; Christ, souffrant comme abandonné de Dieu; Christ, entrant en personne, dans le sentier que les brebis doivent suivre, et leur manifestant ainsi les soins de Jéhovah, quoiqu'il soit lui-même le vrai Berger (Jean 10); enfin Christ, entrant dans le temple, en sa qualité de Jéhovah triomphant, d'Eternel des armées, lorsque tous reconnaissent Jacob et le Dieu de Jacob.

Quoique le Seigneur soit un modèle pour nous, sous plusieurs des aspects qui nous sont ici présentés, toutefois l'action réelle et efficace, sur la piété du coeur, est produite en le voyant véritablement homme, frayant le chemin devant nos yeux, et engageant toutes les affections de l'âme dans la contemplation de sa marche.

Dans les Psaumes suivants, nous trouvons de nouveau les pensées et les sentiments du Résidu, au milieu de ses afflictions, en rapport avec cette même position de Christ; mais nous y puiserons une grande instruction pour nos coeurs, dans un chemin qui est toujours celui de l'affliction et qui reste essentiellement tel, aussi longtemps que le mal règne ici-bas. En jetant un dernier coup d'oeil sur les Psaumes qui précèdent, nous pouvons signaler un développement progressif dans leur caractère: Les Psaumes 3 à 7 renferment des principes et un état généraux, indiquant que la justice ne règne pas encore par le jugement. Ceci est fondé sur les grands principes des deux premiers Psaumes: L'homme juste au milieu des méchants; le jugement encore à venir; et les conseils de Dieu concernant le Messie, annoncés, mais non encore accomplis au Psaume 8. Les Psaumes 9 et 10 renferment les événements concernant le peuple Juif et son pays, dans les derniers jours; puis dans les Psaumes 11 à 15, nous trouvons les relations, le jugement et les principes du Résidu, qui regarde à Jéhovah, dans cet état de choses. Enfin les Psaumes 16 à 24, ayant donné à connaître toute la position de Christ, par rapport à Israël, l'introduisant au milieu de ce peuple et indiquant le résultat de cette

introduction; nous trouverons dans les Psaumes suivants, beaucoup plus de détails touchant les expériences et les exercices des saints aux derniers jours. Ces exercices sont nécessairement fondés sur l'intervention et le sacrifice de Christ. Je n'entends point dire, pour cela, que les saints d'alors aient une idée claire du sacrifice de Christ, et que les expressions des Psaumes supposent cela, ni qu'elles conviennent à une âme affranchie. Mais de tels exercices ne peuvent avoir lieu sans l'intervention et le sacrifice de Christ; le Saint Esprit, dans le Résidu comme en toute âme, opère en vertu de ces deux choses, et afin de les faire reconnaître d'une manière complète.

Psaume 25

Dans le Psaume 25, nous trouvons, bien définie, pour la première fois, la confession du péché. Cette confession, jointe à la déclaration et à la conscience de l'intégrité du coeur, que contient le Psaume 26, forme la base subjective de toutes les expériences des fidèles: les Psaumes 27 et 28 en forment la base objective. Nous y trouvons Jéhovah, lumière et délivrance; puis, en outre, une détresse actuelle, sous l'oppression des iniques, et, en même temps, la confiance du coeur en Jéhovah. Mais plus on étudiera les Psaumes, plus on découvrira qu'ils s'appliquent proprement aux Juifs; et cela, d'une manière presque universelle; qu'ils ont trait à l'homme pieux et juste du Résidu, dont les pensées sont *en accord avec sa position* et lui sont fournies par l'Esprit de Christ, parlant par la bouche du prophète. Plusieurs parties des Psaumes peuvent être appliquées à Christ lui-même; il n'en est pas ainsi pour toutes. Cela nous montre deux choses que j'ai déjà fait remarquer: d'abord, que la possibilité d'appliquer ces passages à Christ n'implique pas qu'ils soient des prophéties qui le concernent exclusivement, ni que le Psaume tout entier s'applique à lui: J'ai encore fait remarquer le danger réel qu'il y aurait à envisager les Psaumes comme étant l'expression de la piété chrétienne. Sans doute, ils fournissent souvent une instruction précieuse, relativement à la confiance en Dieu, mais celui qui emprunterait la forme de sa piété aux Psaumes dans leur ensemble, celui-là fausserait le christianisme.

Passons maintenant aux détails. Dans les difficultés qui l'entourent, l'âme s'élève vers Jéhovah; c'est là le vrai moyen de surmonter les difficultés et d'avoir la paix au milieu d'elles. Un coeur vrai n'a pas d'autre refuge; *tout autre le détournerait de celui-là*. Au milieu de l'épreuve, il dit: «Mon Dieu»; il peut, par Christ, le dire maintenant et se confier en Dieu: «Que je ne sois point confus; que mes ennemis ne triomphent point de moi». Tel est, dans les difficultés, le premier désir de la foi. Mais la foi, quand elle est réelle, ne peut se borner à soi; elle est associée par grâce, à la bonté de Dieu, sentie dans ce désir même, et associée, par conséquent, avec tous ceux qui s'attendent à Jéhovah. Elle souhaite que les méchants (ceux qui agissent perfidement sans sujet, — ceux qui aiment l'iniquité; non pas ceux qui tombent dans le péché) soient confus. Comme principe général, ce désir n'est pas contraire au christianisme. Le chrétien ne peut pas souhaiter que ses ennemis individuels soient jugés; mais il désire que le mal soit ôté et que les ennemis du bien soient confus. Il aime et désire la justice; il souhaite que l'oppresser de la justice, des petits, des humbles et des justes, soit renversé et confus. Dans ses circonstances personnelles, le chrétien peut désirer cela comme résultat,

sans toutefois souhaiter du mal à l'individu. Sa confiance en Jéhovah l'empêche de faire la moindre démarche au détriment de son ennemi; mais il remet sa cause au Seigneur et la laisse entre ses mains, attendant d'être délivré par lui.

Il y a encore un autre trait distinctif du saint, dont le coeur se tourne repentant vers le Seigneur. Il cherche les voies de Dieu, ses sentiers, afin d'être conduit dans sa vérité et enseigné. Tel est le caractère très défini du bien, dans une âme sincère; elle ne cherche pas simplement un bon chemin, mais c'est le chemin du Seigneur qu'elle cherche. L'esprit du saint s'est retourné vers le Seigneur; il pense à lui, il estime son caractère; il a la conscience qu'il lui doit fidélité et service; qu'il lui appartient, et que tout lui appartient; il prend plaisir en son chemin et n'en cherche aucun autre. Toutefois, ce Psaume nous présente quelqu'un (le Juif) qui se retourne vers Dieu; non pas une personne nouvellement convertie. Israël (et le saint aussi) se souvient de ses fautes; mais il dit à Jéhovah: «Ne te souviens point des péchés de ma jeunesse, mais souviens-toi de moi selon ta gratuité». Il le prie de se souvenir de lui seulement de cette manière; car il sait que Jéhovah est plein de compassion, et c'est pour la gloire de son nom qu'il peut ainsi faire appel à sa miséricorde. Cette demande ne montre pas la connaissance du pardon, mais la confiance dans la grâce. Ce n'est pas ici une conscience purifiée, quoique cela découle de la réponse de Dieu; mais c'est une manière de s'approcher de Dieu qui lui est agréable. Nous en trouvons un exemple dans l'Evangile. La femme pécheresse s'approcha ainsi de Jésus, et elle s'en alla en paix.

Il y a une fidélité du Seigneur à sa propre bonté, à son caractère propre, élevé au dessus du mal; caractère qui le fait agir (une rançon ayant été trouvée, grâce à laquelle la justice est maintenue) pour la vraie bénédiction du pécheur qui s'approche ainsi de lui. Il est dit même de Joseph: c'était un homme juste et qui ne voulait pas faire d'elle un exemple. Quant à l'homme il a sans doute encore d'autres motifs; mais pour autant qu'il doit agir selon Dieu, le principe dont je parle trouve son application. L'Eternel est bon et droit. Il est bon envers nous; il aime la droiture et il aime à la voir; aussi veut-il l'enseigner, dans sa grâce, à ceux qui s'en sont écartés. C'est une grande douceur pour celui qui s'est égaré que de pouvoir compter là-dessus. Remarquez qu'au verset 8, il n'est pas dit *Sa voie (*)*; cela exprimait plus haut l'état de coeur du saint, tandis que les mots du verset 8 expriment la confiance du saint en ce qui se trouve dans le coeur de Jéhovah. Il ne s'agit pas proprement de ce qu'est cette voie; il va sans dire qu'elle est bonne; mais le Seigneur les y enseignera. Son amour actif s'occupera d'eux pour leur bien. Toutefois, lorsque le vrai caractère du saint restauré est décrit, le caractère de la voie n'est pas non plus oublié: «Il fera marcher dans la justice les débonnaires»; dans le chemin qui exprime la pensée de Dieu: «Il enseignera sa voie aux débonnaires».

(*) La version anglaise traduit ainsi le verset 8: Jéhovah est bon et droit; c'est pourquoi il enseigne les pécheurs dans la voie. (*Trad.*)

Mais, à un autre point de vue, on peut signaler, dans ce Psaume, une marche progressive. Il se divise en trois parties: versets 1-7; 8-14; et 15-22. Dans la première, l'âme persécutée et éprouvée, jugeant ses péchés précédents, mais confiante en Dieu et regardant à lui, s'adresse à lui touchant ses besoins et ses difficultés, en face de la puissance du mal. Dans la seconde

partie, cet appel à Dieu amène l'âme à parler de lui en déclarant ce qu'il est dans ses voies. Dans la troisième, l'âme regarde personnellement à Dieu, comme étant assurée de son intérêt pour elle; et invoque le regard de Dieu sur elle, sur ses ennemis, sur ses circonstances, comptant, en cela, sur son pardon, mais confiante en sa propre intégrité, dont elle a la conscience. Enfin, elle étend sa requête à tout Israël.

On peut encore remarquer une marche progressive dans les détails, quant à l'état de l'âme qui parle de Dieu. D'abord Sa bonté et Sa droiture font qu'il enseigne aux pécheurs la droiture de coeur. Ils s'étaient égarés dans leurs propres voies. Combien leur oubli des voies de Dieu était terrible! Mais le Seigneur, dans sa bonté et sa miséricorde, ne veut pas les laisser sans direction; leur état attire sa compassion. Le Seigneur aime le chemin de la justice et ne peut bénir ailleurs: aussi enseigne-t-il les pécheurs dans la voie. Or, reconnaître son péché, et connaître en même temps la bonté du Seigneur, a pour effet l'humilité, la soumission d'esprit, la petitesse, l'absence de fierté, du moi, de ce que les païens considéraient comme la source de la vertu. Dans cet état Dieu conduit dans le discernement et enseigne Sa voie. Non seulement la voie est enseignée à celui qui s'en était écarté; mais dès qu'il y a de l'humilité et de la soumission à Dieu, il conduit dans l'intelligence, dans l'esprit et dans la pensée de ses voies. Il forme par ses instructions, ceux qui le craignent à discerner ce qu'est la voie de Dieu lui-même. C'est là une conformité intérieure et morale avec Dieu, qui s'applique à discerner et à juger les circonstances. Cette conformité morale et ce discernement sont fort précieux.

Le verset 12 va plus loin; il nous montre quelqu'un craignant Dieu, marchant dans la conscience de Sa présence, de sa propre responsabilité vis-à-vis de Dieu et, de coeur, s'en référant à lui dans une entière dépendance de lui. Il y a ici plus que le discernement moral, il y a la connaissance de la voie choisie de Dieu. L'homme qui est guidé dans le discernement (*) saura ce qui est juste; il le fera et évitera le mal. Mais l'homme d'Issacar avait la connaissance des temps (1 Chroniques 12: 32). Il y avait une voie choisie par Dieu, au milieu du mal qui régnait; et celui qui craignait Jéhovah serait enseigné dans cette voie-là; il trouverait le sentier qui menait à une entière bénédiction. C'est là un grand privilège, duquel ni les ténèbres, ni la confusion qui nous entourent ne sauraient nous priver. Il s'agit de la voie choisie, par Jéhovah, au milieu de cette confusion; d'un sentier particulier d'alliance pour ceux qui le craignent.

(*) Nos versions ont au verset 9: il fera marcher dans la justice. La version anglaise dit: Il guidera dans le jugement (ou dans le discernement). (Trad.)

Il existe certainement, aussi pour le chrétien, un tel sentier au milieu de la confusion où se trouve actuellement l'Eglise de Dieu: Les paroles qui suivent (verset 14) nous le montrent avec un surcroît d'évidence. «Le secret de Jéhovah», car il a un secret pour les oreilles de ceux qui l'écoutent, «est pour ceux qui le craignent», ses amis, auxquels il donne à connaître sa pensée. C'est remarquable que Marie connaissait mieux cette pensée que Marthe; elle oignit d'avance le Seigneur pour sa sépulture; elle avait la pensée du Seigneur quant à la scène qui se préparait. La parole est toujours un préservatif contre de fausses prétentions à posséder la pensée du Seigneur; il n'en est pas moins vrai que le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent. Quoique toutes choses semblent s'opposer à l'accomplissement de sa promesse

assurée, ceux qui le craignent en prévoient cependant le résultat; par la foi, ils comprennent qu'elle avance vers son accomplissement, et ils en verront enfin la pleine réalisation lorsque les voies de Dieu seront accomplies. C'est là une grande bénédiction; cela donne, tout le long du chemin, une tranquillité et une paix qu'aucune autre chose ne pourrait procurer, parce qu'on possède la pensée de Dieu. Ici se termine la seconde partie du Psaume.

En traversant le mal, l'âme ne se confie qu'en Dieu et en son amour fidèle: «Mes yeux sont continuellement sur l'Eternel, car c'est lui qui tirera mes pieds du filet». — Le Seigneur! voilà le secret de tout. On regarde hors du mal et l'on se confie en Dieu, qui est au-dessus de tout mal. La connaissance du secret de Dieu n'est ni de l'insensibilité au mal présent, même lorsque ce mal nous affecte nous-mêmes, ni de la froideur à l'égard de l'intérêt que Dieu prend à nous (non seulement à la justice, quoiqu'il soit toujours juste, mais à nous-mêmes). Le secret de Dieu, communiqué à ceux qui le craignent, fait naître l'intimité et la confiance «Tourne ta face vers moi, et aie pitié de moi car je suis seul et affligé». Le coeur est vrai avec Dieu; mais cela suppose l'intégrité, comme dans ce Psaume. Or, cette intégrité est en Christ, pour ceux qui sont vrais de coeur, quoiqu'ils confessent être, en eux-mêmes, les premiers des pécheurs, et que, dans leur chair, il n'habite aucun bien.

Le coeur peut raconter à Dieu toute l'hostilité de ses ennemis et laisser cela entre ses mains. Ayant mis sa confiance en Dieu, il s'attend à ne pas être confus. Christ seul a dû, pour nous, éprouver le contraire; mais une âme droite ne sera jamais confuse. Toutefois, le coeur du fidèle malgré cette intimité avec Dieu et cette confiance en lui, n'oublie pas son peuple (ici Israël; pour nous, l'Eglise) (verset 22); il lui est attaché, car c'est une conséquence nécessaire de cette intimité.

Je suis entré dans quelques détails sur les sentiments moraux dépeints dans ce Psaume; mais il ne faut pas oublier que tous ces sentiments se fondent sur le fait que le coeur a la conscience intime de ce que Jéhovah est pour lui ce qui prédomine, c'est la pensée de Jéhovah elle est la source de toutes ces expériences.

Psaume 26

Dans le Psaume 26 nous trouvons, comme je l'ai déjà dit, la conscience de l'intégrité plutôt que la confession des péchés; mais, comme dans le Psaume précédent, tout se rapporte à Jéhovah; à ce qu'il est et à l'attachement de l'âme à lui. Le fidèle en tire le principe de séparation d'avec les méchants; puis la joie finale dans *Son assemblée*, lorsqu'il y aura délivrance complète des hommes sanguinaires. L'esprit du Psaume 26 est cette intégrité, qui a gardé l'âme séparée des pécheurs par ses propres affections, par son attachement à Jéhovah et par sa confiance en Lui, vis-à-vis de la puissance du mal. Or, pour le moment, et par rapport aux saints, les méchants sont toujours les plus puissants, parce qu'ils peuvent agir selon leur propre volonté, sans conscience et sans frein. La conscience, en présence de Jéhovah, lui demande de ne point assembler le juste avec les pécheurs, lorsqu'il interviendra en puissance. Elle compte là-dessus, par la foi. Telle est l'expression du chemin et des désirs d'une conscience intègre, en présence du mal.

Psaume 27

Le Psaume 27 nous montre le coeur confiant en Jéhovah, mais toutefois exercé *devant Lui*, en présence des manifestations *extérieures* du mal. Qu'y a-t-il de plus capable de produire la frayeur que l'angoisse d'esprit? La confiance en songeant aux ennemis, et l'exercice du coeur en regardant à Dieu, réunies dans ce Psaume, me semblent très instructives, quoique étranges au premier abord. La confiance n'est pas de l'indifférence ni de l'insensibilité; elle produit de réels exercices du coeur avec Dieu; même des exercices accompagnés de crainte s'affirment par la confiance et la hardiesse en face de l'action hostile du mal. L'homme s'attendrait à de la crainte en présence de l'ennemi, et à de la confiance quand on est devant Dieu; tandis que la grâce, lorsqu'elle agit dans de vrais exercices du coeur avec Dieu, inspire de la hardiesse en face de l'ennemi. Il existe une puissance réelle du mal. Le coeur bien enseigné la sent (d'une manière plus ou moins spirituelle) dans ses sources intérieures et sa réalité; mais il la sent avec Dieu; il est alors en paix quant au résultat du conflit, et au milieu même de ce conflit. Ainsi Christ, dans l'exercice de son âme devant Dieu, suait des grumeaux de sang; mais il était parfaitement calme en présence de ses ennemis; bien plus, la seule mention de son nom les fit reculer et tomber par terre. Cela est plein d'instruction par rapport aux difficultés et aux peines de la vie chrétienne. Lorsque le coeur est exercé avec Dieu et devant Dieu, à l'égard de la puissance du mal, dont il a conscience, le mal même, quelle qu'en soit la puissance, est impuissant lorsqu'il apparaît, si nous admettons que l'exercice du coeur a été complet. «C'est ici votre heure», dit Christ, «et le pouvoir des ténèbres». Mais il avait senti tout cela avec Dieu, et, quant au fait même, il reçut la coupe de la main du Père, et non point de celle de l'ennemi qui, quant à Christ, n'avait nullement ce pouvoir.

Le Psaume 27 nous montre ces mêmes choses opérées, selon l'esprit de Christ, dans de simples hommes. Jéhovah est, par la foi, la lumière du saint: Il éclaire tout ce qui l'entoure. Quoique les ténèbres et leur pouvoir soient là, il n'existe pas, pour l'esprit, de pouvoir des ténèbres; elles dominent les ennemis, mais, de la part de Dieu, la lumière est dans le coeur du fidèle, et ainsi il marche dans la lumière. C'est une grande consolation! Mais le Seigneur est plus que cela. Il est une délivrance actuelle. A la vérité, Dieu ne pouvait être cela pour Christ, avant qu'il eût bu la coupe; mais Il est connu comme délivrance actuelle pour l'âme rachetée au milieu de l'épreuve. La même révélation de Jéhovah qui donne la lumière, nous donne, dans cette lumière, l'assurance d'être délivrés; je ne dis pas qu'elle nous fasse voir nécessairement la délivrance, car le moyen en peut être obscurci, mais elle nous en assure. Puisque Jéhovah est là, en lumière, il délivrera. Pour nous, c'est le Père, et quand il s'agit de gouvernement, le Seigneur; mais dès que c'est Dieu lui-même, évidemment il n'y a rien à craindre. Voilà ce qui est proclamé ici; soit que l'on pense à ces méchants, sans conscience qui les réprime; ou bien à la guerre, cette scène de violence terrible, où la volonté de l'homme est déchaînée. Que le Seigneur soit là, il sera pourvu à tout.

N'oublions pas toutefois qu'il y a un principe ou un état d'âme important, lié à cette confiance et qui en est la base: c'est d'avoir un oeil simple et de ne désirer qu'une chose; de regarder à Jéhovah, en n'ayant qu'un but; celui d'être avec Lui, en sa présence, là où il se

trouve et où on peut l'adorer, contempler sa présence ravissante et apprendre sa volonté et sa pensée. Mais cela est lié d'autre part avec la confiance en sa bonté. L'âme, sans défense en elle-même, sait que le Seigneur la cachera, au mauvais temps, dans sa loge et dans son tabernacle. Là, qui pourrait lui nuire ou la troubler? Quel amour nous trouvons en Dieu! Quel intérêt il porte à ceux qu'il aime! L'âme habite avec Lui, et elle habite en sûreté. Il ne s'agit pas ici d'une délivrance apparente, mais du secret de son tabernacle. C'est merveilleux de voir comment le Seigneur agit quand le mal est dans toute sa fureur et qu'en apparence il n'y a aucune ressource. L'âme n'en cherche pas; elle se confie doucement et tranquillement en Dieu, et trouve toute sécurité en Lui.

Le verset 6 compte sur la plénitude de la délivrance et des louanges dans le tabernacle de l'Eternel, qui n'est plus un lieu secret, un asile caché, mais le lieu béni des louanges publiques. Dans les versets suivants, nous trouvons les exercices de l'âme avec Dieu, tandis qu'elle s'attend à Lui pour être secourue. Le Seigneur avait dit: «Cherchez ma face», et il ne pouvait pas la cacher. L'âme reconnaît la possibilité de la colère; elle prie Dieu de la détourner et compte sur la grâce. Cela est bien important pour l'âme, car on s'attendrait à ce qu'elle ne se confiât en Dieu, qu'à condition qu'il n'eût rien contre elle. Il n'en est pas ainsi: le coeur peut reconnaître qu'il devrait s'attendre à la colère, et néanmoins se confier en la grâce. Il a connu un Seigneur secourable et s'attend à n'être pas abandonné d'un Dieu sauveur. Cette confiance est complète, plus complète encore que celle qui se fonde sur les liens les plus étroits selon la nature. Telle est, en effet, la confiance de celui qui connaît le Seigneur. Il a affaire avec Dieu seul, il Lui demande de lui enseigner sa voie et de le conduire par un sentier uni, parce que ses ennemis épient le moment où il s'écarterait du chemin. La pression des ennemis était grande; telle elle sera aussi pour les saints. Il y a une volonté de mal, de faux témoins, puis de la cruauté. La bonté du Seigneur, à l'exclusion de tout moyen humain, la bonté du Seigneur dans son gouvernement, telle est la ressource du coeur. En voici le résultat: «Attends-toi à l'Eternel», c'est lui qui fortifie le coeur, «attends-toi, dis-je, à l'Eternel». Voilà le secret de la force, au temps de l'adversité; alors il n'y a rien à craindre. Nous, chrétiens, nous avons pu connaître l'amour d'un Père dans notre chemin comme ses enfants et les soins de Christ, le bon Berger; mais le principe de notre confiance dans le Seigneur est le même. Il est remarquable combien toute idée d'une autre ressource ou d'une autre aide que celle du Seigneur est absente de ce Psaume. C'est là ce qui maintient l'intégrité, car le Seigneur ne peut secourir autrement qu'en maintenant la droiture de coeur. Au milieu de la ruse de ses adversaires, l'âme ne connaît rien, ni les ressources, ni la force, ni la sagesse, ni les plans de l'homme; rien, si ce n'est de chercher la face de Jéhovah. Avec Lui, tout est réglé; et ainsi, quant au coeur, tout est vérité et intégrité, Désormais, c'est Jéhovah que les ennemis concernent; tel est le secret de notre sécurité et de notre tranquillité dans l'épreuve. Sa grâce étant là, nous pouvons compter sur le Seigneur en tout temps. Si nous nous sommes égarés, avouons-le Lui; c'est un exercice vrai de l'âme en sa présence. Dans les rapports entre elle et lui, il agit selon la vérité; mais la grâce, et le secret de son tabernacle et la délivrance qui en découle, sont la place de l'âme.

Psaume 28

Quoique Jéhovah soit le sujet principal du Psaume 28, comme de tous ceux dont nous nous occupons, nous trouvons cependant ici un point spécial en ce qui concerne le juste: son *cri* à Jéhovah, ses supplications. En criant à lui, le coeur entre en liaison avec le Seigneur. Le cri implique l'intérêt que le Seigneur nous porte, intérêt que nous avons pour point de départ; il indique aussi que nous reconnaissons notre dépendance de lui. Ainsi, le cri et la prière à Dieu sont importants; ils indiquent l'état de l'âme. Nous pouvons désirer quelque chose du Seigneur, avoir foi en sa bonté qui aime à donner; mais crier à lui nous identifie avec lui d'une manière avouée, même devant autrui. Dans ce Psaume, l'âme est au comble de la détresse, le puits du *Scheol* est béant devant elle; mais le principe est toujours vrai, même lorsque nous intercédons pour d'autres. Ici la foi se montre dans le cri, lorsque, à vue humaine, tout espoir est impossible. Cette liaison avec le Seigneur est clairement indiquée ici, car nous y trouvons la raison pour ne pas être entraîné dans le jugement avec les iniques, Au Psaume 26, c'était l'intégrité du saint dans ses voies; ici, c'est la liaison avec le Seigneur, (constatée par le cri de l'âme vers lui,) qui est la sauvegarde du croyant en présence du jugement. Et, quoique ce soit sur la méchanceté des ouvriers d'iniquité que se fonde l'attente de leur jugement, toutefois il est déclaré que c'est leur mépris de l'Eternel qui est la cause de leur destruction. Le juste s'est confié en lui et a été secouru. Mais dans la délivrance que Dieu nous accorde, il y a plus, bien plus que le seul fait d'être délivré. C'est *Lui* qui nous a délivrés. Le coeur était attaché à lui, regardait à lui, l'adorait, croyait en lui, et il ne nous a pas fait défaut. Que cela est vrai, et combien cela attache, tout de nouveau, le coeur à lui: «Mon coeur a eu sa confiance en lui; j'ai été secouru et mon coeur s'est réjoui; c'est pourquoi je le célébrerai par mon cantique». S'attendre ainsi au Seigneur, avec confiance, c'est entrer réellement dans son caractère et s'y conformer; c'est l'estimer, l'honorer et y trouver ses délices, dans l'assurance que ce caractère ne peut changer; c'est apprécier le Seigneur; or, quiconque apprécie une chose moralement excellente, y est conforme, toutefois d'une manière dépendante. J'ai un ami, d'un caractère noble, fidèle et dévoué; je me trouve dans des circonstances où tout s'oppose à la probabilité, ou même à la possibilité qu'il me vienne en aide; cependant, je suis certain qu'il me secourra; je compte avec affection sur ce qu'il est. Evidemment mon appréciation n'a pas changé. Je le considère comme supérieur à toutes les circonstances, et gouverné par sa propre perfection. C'est là-dessus que je compte, c'est cela que j'apprécie. Quelles que soient les circonstances, mon coeur est avec le sien, appréciant sa conduite, quoique dans le chemin de la dépendance; et son coeur est avec le mien. Lorsqu'il a agi, je me réjouis en lui, je me réjouis de la juste appréciation que j'avais faite de mon ami; je le connaissais bien, je connaissais ce qu'il est; je me réjouis en sa perfection, à laquelle je m'attendais comme à une chose certaine, supérieure à toutes les circonstances. Son intervention m'a prouvé qu'il s'intéressait à moi. De même, lorsque Dieu délivre le chrétien, comme lorsqu'il délivrera le résidu dont parle ce Psaume, ils peuvent dire: «Celui-ci est notre Dieu, nous nous sommes attendus à Lui». C'est bien la même pensée que nous voyons chez Job, à travers sa coupable irritation. Il compte sur Dieu, il sait ce que Dieu serait et ferait pour lui, s'il pouvait Le trouver.

Le Psaume 28 nous montre donc un homme dont le coeur s'est confié en celui de Dieu, qui a trouvé ce coeur et se réjouit en lui, qui a réellement honoré Dieu, quoique seulement en s'attendant à lui dans une confiance inébranlable. Il trouve la satisfaction dans ce qu'est son puissant ami et dans son amour. Il se réjouit de la délivrance, car il a souffert, il a été opprimé dans sa faiblesse; mais il se réjouit, en trouvant les délices de son coeur dans son libérateur. Il possède un ami qui lui a formé le coeur d'après sa propre excellence, qui l'a formé pour se confier en elle.

Tout cela se trouve aussi dans le chrétien, mais d'une manière plus calme, parce qu'il est mieux instruit dans les choses célestes, qu'il connaît Dieu d'une manière plus parfaite, qu'il a moins d'anxiété touchant les choses d'ici-bas et qu'il ne regarde pas aux choses visibles. Mais le principe est le même.

Psaume 29

Le Psaume 29, envisagé au point de vue suivant lequel nous étudions maintenant les Psaumes, ne donne pas lieu à beaucoup de remarques. Il engage les puissants de la terre à reconnaître Jéhovah et à lui donner gloire, à lui rendre l'honneur dû à son nom. Je désire seulement faire remarquer la liaison qui existe entre cela et le culte; il s'agit de rendre honneur à Jéhovah dans son temple, là où il a placé son nom. Son nom a été révélé; la gloire est due à son nom, c'est-à-dire à lui-même comme ayant été révélé; son nom est à la fois la révélation de lui-même, et de sa relation avec son peuple. C'est dans son temple qu'il a placé son nom, de manière à former dans ce nom un centre d'association et un lieu révélé de culte. Ainsi, tandis que sa voix proclame la majesté de ce nom, ceux qui le connaissent sont rassemblés, par ce nom même, comme centre d'une commune adoration. La gloire du nom de l'Eternel est révélée et prouvée par le contenu des derniers versets. Jéhovah siège sur les flots (*); il domine et dirige, en vue de ses propres desseins, les mouvements tumultueux de la masse des peuples. Il siège aussi comme roi éternellement. Comme il est au dessus de l'agitation des hommes, ainsi il préside à jamais dans un gouvernement sûr et inébranlable.

Mais, outre cela, l'Eternel est en rapport avec son peuple; il lui donne la force, il le bénit en paix. Le verset 10 exprime la possession de la puissance sur toutes choses et en lui-même; le verset 11 annonce ce qu'il est pour le peuple. C'est, d'une part, l'invitation adressée aux puissants de la terre de connaître Jéhovah, d'autre part la bénédiction assurée d'Israël.

(*) Faussement rendu dans nos versions par: «l'Eternel a présidé au déluge».

Psaume 30

La grande vérité contenue dans le Psaume 30 est d'un profond intérêt pratique: c'est que la joie qui découle de la délivrance accordée par le Seigneur, (ici par Jéhovah) est plus grande, plus profonde, que les bénédictions de la prospérité, alors même que cette prospérité est reconnue comme venant de Dieu. Il se peut que la délivrance s'applique à des afflictions produites par nos fautes; ce sera certainement le cas du résidu juif; mais elle n'en est pas moins pleine et entière, et lorsque le péché, ou le mal, sont pleinement reconnus, la

restauration et la bénédiction sont absolues dans la communion avec Dieu. Le pardon, ou la pensée du pardon dans une âme qui n'est pas guérie, peuvent être accompagnés de regrets. Quand l'âme est guérie, elle apprend assurément à juger le mal, à être pleine d'humilité, quand on s'adresse à elle; à avoir toujours plus de tendresse délicate et de grâce pour les autres; mais, la guérison étant complète, l'âme entièrement éprouvée n'aura pas de regrets, parce qu'elle sera exclusivement remplie de ce que Dieu est pour elle. Elle aura la chair en horreur ainsi que les principes qui l'ont conduite au mal; mais, si le mal est réellement haï, on sera délivré de l'horreur que le mal inspire et la paix régnera dans l'âme. Il est vrai que le Psaume 30 ne poursuit pas ces pensées aussi loin; il s'occupe des circonstances extérieures; de la main de Dieu qui s'appesantit sur l'âme à cause du péché, plutôt que du péché qui y a donné lieu. De fait, les circonstances sont considérées ici comme exprimant la colère ou la faveur de Dieu, et c'est à cela que l'âme s'arrête. Elle avait été dans la prospérité, et l'avait attribuée à Dieu, mais elle fondait sur les circonstances l'assurance de son bonheur, quoiqu'elle les considérât comme lui ayant été accordées par Dieu.

En agissant ainsi et tout en reconnaissant Dieu comme celui qui donne et qui assure la bénédiction, elle se reposait sur la bénédiction et sur une bénédiction qui, au lieu de délivrer du mal, s'adressait à lui.

«Je ne serai jamais ébranlé. Jéhovah! par ta faveur tu avais fait que la force se tenait en ma montagne». Quoiqu'il puisse, dans ce cas, y avoir de la piété, cela pourrait facilement dégénérer en: «C'est ici le temple de l'Eternel, le temple de l'Eternel» (Jérémie 7: 4). Ce Psaume suppose, du reste, une piété vraie. Seulement il est dit: La faveur de l'Eternel avait donné une force stable à *ma montagne*, au lieu que cette faveur elle-même fût considérée comme la bénédiction.

Jéhovah cache sa face, et tout aussitôt l'âme sent ce qu'est la dépendance directe de Dieu, elle cherche Sa bénédiction immédiate. Les châtiments et les épreuves, qu'entraînent les fautes, surviennent, et alors l'âme éprouve que la faveur divine elle-même est la bénédiction dont elle a besoin; ce que Jéhovah est lui-même devient la source de la joie. Le fait que sa colère est sur le peuple est senti; non pas seulement les circonstances dans lesquelles cette colère s'exprime, mais le fait même que Jéhovah cache sa face à cause du péché. L'âme est amenée, quoique par l'angoisse et la détresse, dans une relation immédiate avec Dieu. Elle est amenée à considérer le «moi» non point comme un objet digne d'être cultivé, centre de sa propre bénédiction, mais comme étant pécheur et ayant besoin de la faveur de Dieu. Ainsi est produite, par grâce, une oeuvre douloureuse, mais extrêmement utile et importante, lorsque ce jugement de soi-même est opéré au-dedans de l'âme, de manière à produire l'intégrité spirituelle. La faveur de Jéhovah luit sur elle, on en jouit. Dès lors cette faveur elle-même est devenue la bénédiction, et la délivrance l'accompagne, au temps qui convient à Dieu. On entre ainsi, avec une sainte adoration, dans la vraie nature de Dieu; on ne le considère plus seulement comme un Dieu qui est utile à l'homme en le bénissant. Dans cet état, l'ennemi ne se réjouit plus à propos de nous et l'âme elle-même est guérie. Nous voyons que si Dieu montre ainsi sa colère, ce n'est qu'afin d'instruire et de discipliner les saints pour

un moment; et qu'eux-mêmes, étant purifiés, jouissent ainsi plus pleinement de lui. Littéralement ce Psaume s'applique au résidu juif, délivré au moment où il est arrivé jusqu'au bord du sépulcre; mais, pour eux aussi, le vrai travail d'âme est avec Dieu.

Je dirai encore quelques mots sur différents états d'âme, dans lesquels les saints peuvent se trouver actuellement et dont ce Psaume fournit l'occasion de parler. Il y a d'abord ce qu'on peut appeler comparativement l'innocence; c'est l'état d'une âme convertie qui ne commit pas la corruption et n'a pas de grands combats intérieurs. Dans ce cas-ci, on jouit de la grâce du pardon et l'âme est heureuse dans la connaissance de la bonté et de l'amour de Dieu, son Sauveur. Une telle âme en marchant tout près de Dieu, peut arriver à se juger véritablement et acquérir une profonde connaissance de Dieu. Autrement l'âme est superficielle, on a peu de connaissance de son propre moi, comme homme en la chair; la séparation de la sphère charnelle, du monde, sous son aspect aimable, est peu mise en pratique.

Vient ensuite l'état d'une âme qui, ayant péché, a passé par des exercices plus profonds, et se trouve amenée ainsi, d'une manière humiliante, à la connaissance du moi. C'est plutôt ce dernier cas que nous voyons dans le Psaume 30. Alors le pardon peut être connu et c'est un repos. Mais s'il y a eu de la légèreté ou de la bassesse vis-à-vis de Dieu, on a une certaine honte du péché, et l'on manque de cette libre confiance vis-à-vis de Dieu qui se montre naturellement quand on jouit de lui. Cette confiance est alors plus difficile à trouver. Mais dans ce cas, le moi n'est certainement pas mis de côté.

Un troisième état d'âme, c'est lorsque la racine qui a produit le mal est réellement jugée, c'est-à-dire non-seulement le mal lui-même, mais son point de départ, et que le *moi* est ainsi mis de côté en pratique. Alors la faveur divine est tout. Le coeur est intègre devant Dieu, et, quoique humble, plein de hardiesse vis-à-vis des hommes. Il a la conscience d'un lien entre lui et Dieu: la faveur divine; il connaît Dieu comme étant moralement à l'unisson avec lui, comme son soutien véritable et sa force. Le présent, non point le passé, est alors la place du coeur avec Dieu.

Psaume 31

Le Psaume 31 exprime une confiance absolue en Jéhovah — Dieu connu dans notre relation avec lui, — quand on traverse les phases les plus terribles de l'épreuve et de l'angoisse, et quand c'est le péché qui en a été la cause; toutefois, quand la foi est à l'oeuvre, on compte sur le nom connu de Dieu et, par conséquent, sur sa justice en le faisant valoir comme tel. Ce n'est pas que l'on compte avec orgueil sur Dieu; mais que l'on se confie en Jéhovah à cause de ce qu'il est lui-même — à cause de son nom (verset 3) — mais en confessant pleinement qu'on a failli et que c'est le péché qui a amené l'angoisse sur celui qui crie à l'Eternel. C'est moins la confession de l'iniquité elle-même, que la reconnaissance du fait que l'épreuve, du milieu de laquelle on crie à Dieu, est due à l'iniquité. Mais, étant à l'extrémité, l'âme est poussée à s'adresser en confiance à Dieu, selon la révélation qu'il a faite de lui-même.

Le caractère particulier de ce Psaume est la confiance et l'abandon de sa cause entre les mains de Jéhovah, parce qu'on le connaît personnellement. Une telle connaissance du Seigneur, une telle foi en ce qu'il est lui-même, que l'âme peut se confier en lui, et tout lui remettre, quand la détresse et l'hostilité des hommes sont à leur comble, c'est là un principe profond de la vraie piété; et, de plus, c'est un principe de parfaite justice, parce que l'âme ne peut regarder ainsi à Dieu que dans un état de justice. Jéhovah est connu comme ayant considéré la détresse de l'affligé; il a connu son âme au milieu de l'adversité. Les souffrances ne signifiaient pas que Dieu abandonnât celui qui souffrait; au contraire, Dieu connaissait et suivait l'âme de l'affligé; son coeur l'approuvait, il pensait à elle au milieu des circonstances difficiles et, quoique coupable, l'affligé regarde à Jéhovah à travers la souffrance, comme étant approuvé par lui. Il accepte la punition de son iniquité, mais dans ce sentiment de justice se confie en Jéhovah; et dans cet esprit, dans ce qui est parfait en principe, il s'en remet entièrement à Jéhovah; il sait que tout est dans sa main; il est content qu'il en soit ainsi (verset 15). Aussi dit-il: «Fais luire ta face sur ton serviteur»; et il compte, puisque Dieu se montre favorable pour lui, ne pas être confus, non plus que ceux qui se confient en Jéhovah. Il a réservé des biens pour ceux qui le craignent, et qui se retirent vers lui en présence des fils des hommes. Sa présence est un sanctuaire sûr et infaillible qui rend impuissantes toutes les entreprises de la malice des hommes. L'affligé admet que, sous l'extrême pression de l'angoisse (*) il avait dit un moment: «Je suis rejeté de devant Dieu»; néanmoins la foi s'était montrée dans l'appel qu'il faisait à Jéhovah et il avait été exaucé. L'Eternel garde les fidèles, de sorte que les saints peuvent l'aimer et avoir bon courage en toute circonstance.

(*) Faussement traduit par «précipitation» dans la version de Martin.

Il n'est pas dit que chacun ait à traverser des afflictions semblables à celles que décrit notre Psaume; mais lorsqu'elles sont la part du croyant, elles lui donnent beaucoup d'intimité et de confiance. Ce qu'est un Dieu connu, et le cri résultant de la foi en ce qu'il est, voilà le fond de ce Psaume. Je ne prétends pas que ce soit l'exercice le plus brillant de la foi; on le trouvera plutôt dans l'épître aux Philippiens, heureuse expression de l'expérience normale du chrétien ce n'est pas non plus l'exercice le plus fréquent; mais Dieu, dans les richesses de sa grâce, a, dans sa Parole, prévu chaque besoin et pourvu à chaque position. L'état d'âme, décrit dans ce Psaume, est une intime et profonde confiance en Dieu seul, très exercée, mais apprise à travers une détresse qui était nécessaire.

Psaume 32

Mais, au milieu de tous les exercices de coeur qui appartiennent à une âme renouvelée dans ses difficultés ici-bas, il est un point qui est le centre de tout, un besoin pour lequel à la fois le coeur et la conscience désirent ardemment une réponse; c'est la relation de l'âme avec Dieu, lorsqu'elle pense à son péché devant lui. Elle a besoin de confiance pour l'épreuve; de délivrance, et de secours. Elle est soutenue par des promesses, et le coeur et la volonté sont soumis aux voies de Dieu. Mais au-dessus de tout, l'âme a besoin de réconciliation avec lui, de la lumière sans nuage de sa présence; quant à son propre état, elle a besoin de pardon et d'absence de culpabilité. L'entière abolition de toute culpabilité devant Dieu et son pardon

complet sont liés ici, d'une manière admirable, avec la purification du coeur et de l'homme intérieur, toute fraude étant ôtée par la confession des péchés actuels. Mais l'âme commence, ainsi qu'elle le doit, avec Dieu; et trouve sa satisfaction dans les pensées de Dieu à son égard. Cela est juste. C'est seulement ainsi que le coeur peut être réellement purifié, que le péché est envisagé sous son vrai jour, et que Dieu a sa vraie place, choses sans lesquelles rien n'est en ordre. Cependant c'est la conscience d'être pardonné qui agit d'abord sur l'âme, après que la conviction et l'affliction à cause du péché ont été opérées, et que l'âme a été amenée à le confesser: «Que bienheureux est celui de qui la transgression est pardonnée». Il a péché contre Dieu, il a transgressé; tout cela est parfaitement pardonné. Mais c'était le péché devant Dieu et le mal, une chose haïssable aux yeux de Dieu, et qui l'est maintenant pour l'âme elle-même. Ce péché est expié, couvert; la propitiation a été faite. Ensuite l'état actuel de l'âme est présenté d'une manière absolue: Jéhovah n'impute point l'iniquité, et maintenant le coeur tout entier est ouvert devant Dieu; il ne s'y trouve point de fraude; comment y en aurait-il quand tout est mis à nu devant Dieu, que tout est mis en règle, et que le péché est entièrement ôté de devant ses yeux? Quelle bénédiction que d'avoir la lumière parfaite de Dieu brillant sur une âme sans souillure. Je ne dis pas: «sur une âme innocente», ce qui serait une bénédiction bien inférieure. En effet, la lumière parfaite n'est pas appropriée à l'état d'une âme innocente, tandis qu'il est infiniment précieux, quand on connaît le bien et le mal, et quand on sait ce qu'est la lumière, en contraste avec les ténèbres, d'en être illuminé, étant soi-même aussi blanc que la neige. Je ne nie pas qu'il ne s'agisse plutôt ici d'une relation personnelle avec Dieu, relation dont je vais m'occuper; mais, pour le chrétien, cette relation est la conséquence du pardon connu, du fait que le péché est couvert et qu'il n'est point imputé. Maintenant cette relation existe sur le pied de la foi, mais la chose n'en est pas moins réelle pour cela. Ce Psaume détaille aussi les voies de Dieu pour amener l'âme à l'état dont nous venons de parler, et Ses voies après qu'elle y a été amenée. La volonté orgueilleuse qui se refuse à confesser les fautes ne trouve aucun repos; (quelle grâce, que l'âme soit ainsi poursuivie!) mais l'âme réconciliée et en communion est guidée par Lui de la manière la plus intime et entourée de ses soins au milieu de l'épreuve.

Ce Psaume est donc l'expression de la bénédiction dont l'âme a la conscience dans le sentiment qu'elle est pardonnée. Quelle douceur d'être dans la pleine lumière de la faveur de Dieu, dans le sentiment que son amour a été en activité à notre égard! Le fait que cette faveur est imméritée n'est pas le plus vif sujet de notre joie, mais lui donne une grande profondeur, parce que c'est Dieu lui-même qui pardonne. Ensuite il y a la conscience que le péché a été ôté de devant Dieu; c'est une immense bénédiction. Qu'elle est douce la pensée qu'aucun péché n'apparaît plus devant la face de Dieu! Mais il y a de plus cette conscience bien nette, non pas qu'il n'y avait pas de péché, mais que Dieu n'en impute aucun; que c'est de sa part, une décision déterminée, arrêtée: Il ne l'impute pas. On est bien loin de nier le péché; ce serait de la fraude. Dans ce verset 2, ce sont moins les *sentiments* qui sont en jeu que la certitude judiciaire de cette non-imputation du péché, chose nécessaire pour produire la sincérité dans le coeur. Ceci se rattache à la confession.

Le verset qui nous occupe parle de la droiture non seulement en paroles et de confession, mais d'esprit. Il y a de la sincérité dans le coeur: l'âme n'a aucun désir de pallier ou de se cacher à elle-même le mal; elle se place elle-même devant le pardon, devant la non imputation, c'est-à-dire, qu'elle reconnaît son péché, au lieu de chercher à l'atténuer. On voit le péché *selon la vérité* et, à cause de cela, le péché n'est pas imputé. Or, la phrase est absolue et générale: «auquel Jéhovah n'impute point *l'iniquité*» (*). C'est ici la condition absolue de l'individu; ce n'est pas seulement que son iniquité, sa faute particulière lui est pardonnée, quoique cela aussi soit vrai, mais c'est la non imputation absolue de toute iniquité quelconque. Au jugement de Dieu, cet homme existe devant Lui comme n'ayant aucun péché. Alors mon coeur est ouvert et libre devant Dieu. J'ai la conscience de cela et je regarde vers Lui comme acquitté de tout péché, ayant la certitude qu'il n'en voit aucun sur moi. Par conséquent, il n'y a aucun nuage, rien à cacher. Toutefois ceci n'a lieu que si la confession a été faite. La non-imputation absolue, c'est le jugement actuel que Dieu porte sur moi, c'est la manière dont il me considère. Il ne voit point de péché, il n'en existe aucun entre moi et Lui. Mais, pour arriver à la conscience de cette précieuse vérité, il a fallu la confession. Jusque-là, Dieu appesantissait sa main sur l'âme, afin de l'obliger à confesser son péché. Quelle grâce de Dieu, de veiller ainsi sur une âme et aussi sur une âme égarée, pour l'amener à Lui! Celui qui parle dans ce Psaume a été amené, par grâce, à reconnaître le péché devant Dieu, sans chercher à l'excuser; en lui donnant son vrai caractère, avec un esprit réellement sans fraude, quelque humiliant que cela puisse être.

(*) C'est ainsi qu'il faut traduire et non pas: «son iniquité». *Ed.*

Tout cela est important moralement. Mais il y a plus: «Je ferai confession de mes transgressions» (verset 5). Ses actes eux-mêmes lui reviennent en mémoire; il prend la résolution de confesser ses transgressions, et tout est en règle: Jéhovah «a pardonné l'iniquité de mes péchés (*)». 1 Jean 1 applique cela au chrétien, car nous aussi, nous ne pouvons dire que nous n'avons pas de péché, et nous confessons nos péchés.

(*) L'auteur traduit au verset 5: «Je ferai confession... et tu pardonneras l'iniquité de mes péchés». *Ed.*

Il est instructif de voir ici le rapport entre l'absence de tout péché sur la conscience, et l'absence de fraude dans le coeur, lorsque celui-ci a été entièrement mis au large en vertu de la non imputation dont il a connaissance. Le coeur ne peut être mis au large autrement; mais il y est amené selon la vérité par la confession, et à la confession par la confiance. C'est seulement ainsi que le coeur est ouvert à Dieu, par le moyen de la grâce, c'est ainsi qu'il est rendu sincère; bien que nous soyons amenés à l'humiliation et à une volonté brisée, par le pardon manifesté dans cette promesse: «Il y a pardon par dévers toi, afin que tu sois craint».

Cette révélation de Dieu éveille chez les justes et chez les débonnaires la pensée et le désir de regarder à Lui au temps où il se révèle Lui-même comme le Dieu qui pardonne: au temps où on le trouve. Ainsi, pour Christ lui-même, il est parlé en Esaïe 49: 8, du temps de la bienveillance. Quand il eut été trouvé parfait, c'est-à-dire parfaitement éprouvé devant Dieu, Christ fut exaucé, car il avait été fait péché. L'apôtre commente ainsi ce passage: «Voici c'est maintenant le temps agréable; voici c'est maintenant le jour du salut». La révélation du pardon

et la joie d'une pareille relation avec Dieu, font que l'âme des saints le désire et se réjouit en un tel Dieu; aussi le chercheront-ils. En supposant qu'ils n'aient pas le sentiment de péchés actuels, ils savent toutefois qu'ils sont des pécheurs; et Dieu est ainsi révélé sous un caractère qui fait leurs délices; et leur âme s'attache à Lui. Ils le cherchent, non pas simplement pour trouver le pardon, car ils sont présentés ici dans leur caractère de débonnaires, de gens pieux; mais c'est Dieu lui-même, qui attire leur coeur, un Dieu qui pardonne, qui a ce caractère-là et ces voies-là. Et, remarquez-le, Dieu agissant ainsi, Dieu étant ainsi révélé, c'est le temps où on le trouve. Cette relation entre la piété du coeur, la bienveillance de Dieu et la puissance d'attraction qu'elle exerce, est fort belle, et l'effet en est profond dans une âme pieuse. Il faut qu'il y ait le sentiment du besoin, de la dépendance, et celui du besoin de la grâce, comme telle, dans le caractère tout entier de notre relation avec Dieu. Mais il y a, en même temps, une profonde réalisation de la grâce parfaite et divine, de l'amour, comme aussi de la bonté souveraine des voies de Dieu en tout cela; cette réalisation est proportionnée à la piété, quand la conscience n'est pas mauvaise. Heureux dans cette bonté, nous sentons que cette grâce nous sied et sied à Dieu; sommes-nous pieux, elle nous attire à Dieu. Aussi nous trouvons là un abri certain, quoiqu'il advienne.

En l'appliquant au résidu, ce principe est très clair. Israël a été profondément coupable sous tous les rapports. Dieu lui offre le pardon, comme on le voit dans ce Psaume, ainsi que partout dans Moïse et les prophètes. La chose est sentie; c'est ainsi que Dieu se révèle; le résidu pieux est touché de cette grâce; les péchés sont confessés, sans doute, mais les coeurs des fidèles sont attirés vers Dieu et le cherchent. Quand le débordement des jugements survient, ils sont mis à l'abri (verset 6). Dans tous les cas, l'âme qui connaît ainsi la bonté, peut compter sur Dieu. Dieu lui-même ainsi connu, est son asile. A la fin, les chants de délivrance seront sa portion (verset 7).

Ensuite viennent des promesses. Nous avons à traverser un désert où il n'y a point de chemin; mais au milieu des pièges de toute espèce, et du danger de faire fausse route, Dieu nous guide et nous enseigne. L'oeil du Seigneur est sur nous et nous dirige. Il ne se contente pas de nous tracer le chemin puis de nous y laisser seuls; non, lui-même nous surveille et nous conduit dans le chemin qui lui agrée, et qui est le fruit de sa sagesse, un chemin divin pour nous. C'est Dieu lui-même qui nous est présenté ici: la bonté de Dieu, la direction de Dieu, l'intérêt que Dieu prend en nous pour nous pardonner au besoin, pour nous guider avec l'oeil toujours vigilant de l'amour. Mais cela suppose que nos coeurs sont attentifs à l'oeil de Dieu. Le chemin consiste à faire attention à Lui et à suivre son regard avec intelligence. Ainsi l'âme est enseignée intérieurement dans ce qui est agréable au Seigneur et formée d'après Lui en connaissance. Ce principe est largement développé dans le Nouveau Testament (Philippiens 1: 9-11; Colossiens 1: 9, 10; 3: 10; Ephésiens 4: 24); même Moïse dit: «Si j'ai trouvé grâce devant tes yeux, fais moi connaître ton chemin, et je te connaîtrai afin que je trouve grâce devant tes yeux» (Exode 33: 13).

C'est la connaissance spirituelle de la voie de Dieu, acquise sous sa conduite, et la communion avec Lui, fondée sur sa faveur. Aussi sont-ils avertis, de ne pas être comme des

animaux sans intelligence qui ont besoin d'être conduits par des moyens extérieurs. Il se peut que Dieu doive nous conduire ainsi, et il le fait quelquefois en grâce, par sa providence; mais dans ce chemin, il n'y a point d'intelligence spirituelle, pas d'assimilation morale à sa nature, pas d'accroissement de la jouissance de notre nouvelle nature en lui, ni d'accroissement de capacité pour connaître Dieu. Le résultat de ce qui précède est indiqué aux deux derniers versets dans les voies judiciaires de Dieu. Seulement il faut bien remarquer que c'est en Jéhovah Lui-même, que l'âme est appelée à se réjouir, non pas dans les conséquences, quoique la gratuité environne ceux qui se confient en l'Eternel. Dieu, Lui-même, connu par le pardon, connu par sa bonté toujours accessible, comme un sûr asile de l'âme, comme celui qui la guide de ses soins et de son oeil, c'est ce Dieu en qui l'âme, ainsi enseignée, est invitée à se réjouir. Paul dit, de même; «Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur; je vous le dis encore, réjouissez-vous». Nous nous glorifions en Dieu, par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons obtenu la réconciliation. Il remplit l'âme et Il est au-dessus de tout.

Psaume 33

Je n'ai que quelques principes à indiquer en parlant du Psaume 33. Tous les Psaumes, jusqu'à la fin du 39, décrivent l'état moral du résidu juif aux derniers jours. Je dis: son état moral, plutôt que sa condition sous l'oppression de l'ennemi; l'idée du pardon donne à ces Psaumes une couleur plus brillante, quoique le sentiment de la condition du résidu s'y trouve aussi comme autre part. Le Psaume 33 fait suite au dernier verset du 32. La pensée du pardon ayant mis un nouveau cantique dans la bouche de celui qui parle, il peut, avec une confiance plus éclairée et en regardant à la parole et aux oeuvres de Dieu, rechercher les principes d'après lesquels les hommes devraient agir. La terre est considérée comme étant sous le regard et la direction de Dieu: Son gouvernement s'exerce sur elle. Cette vérité qui sera pleinement manifestée à la fin, s'applique aussi au côté inférieur de la vie chrétienne. (Comparez Psaumes 34: 12-16; 1 Pierre 3: 10).

Nous trouvons ici quelques principes généraux: «Les oeuvres de Jéhovah sont avec fermeté». Je puis compter qu'Il agira d'après les principes connus de sa sainte volonté; par conséquent sa parole, qui est essentiellement juste, peut me juger maintenant; c'est là toujours un principe important. Sans le faire publiquement et d'une manière visible, le Seigneur gouverne toutes choses; ainsi je puis agir d'après sa parole et être sûr des conséquences. Je puis, sans doute, souffrir pour Christ; c'est une bénédiction encore meilleure; mais, agir selon la parole de Dieu, aura toujours la bénédiction pour résultat.

Depuis le verset 6, la puissance de la parole est montrée dans la création. La terre devrait craindre l'Eternel: «car il a dit et ce qu'il a dit a eu son être». «Il met aussi à néant les desseins des hommes., mais son conseil se soutient à jamais». Puis vient un autre principe: la bénédiction d'être le peuple choisi de Dieu, d'être son héritage. Il s'agit d'Israël; cependant la foi doit marcher maintenant selon la puissance de ce principe. «Revêtez-vous donc, comme des élus de Dieu, saints et bien-aimés». Nous ne sommes pas l'héritage de Dieu, mais ses héritiers; toutefois la hauteur de notre position, plus élevée que celle d'Israël, ne détruit pas le principe en lui-même, quoiqu'elle lui donne une application plus profonde. Nous avons à

traverser le monde comme des élus de Dieu, et c'est là une position extrêmement précieuse. Nous sommes élus selon la préconnaissance de Dieu, le Père; mais nous marchons dans la conscience d'être les élus de Dieu. Il dirige et forme tous les coeurs (verset 15). Quelle chose à savoir quand j'ai affaire avec les hommes! Il fait que toutes choses ensemble concourent à mon bien. Ainsi, tandis que toute force humaine n'est que néant, je puis m'attendre au Seigneur avec une pleine confiance. Son oeil aussi, ne se détourne jamais de moi. (Voir Job 36: 7).

Psaume 34

Le Psaume 34 va plus loin. Il traite, de la manière la plus admirable, le sujet de l'affliction et de l'épreuve. Jéhovah lui-même, comme toujours, est le refrain béni de ce Psaume.

Dans les quatre premiers versets, c'est spécialement l'esprit de Christ qui parle, mais comme donnant une expression au coeur de tous ceux qui sont éprouvés de cette manière, et afin que chacun de ceux qui possèdent la foi, en trouve ici l'expression. La force du Psaume est dans ces mots: «en tout temps» (verset 1). Il est aisé de louer Jéhovah, quand il permet que tout aille à notre souhait; mais, dans ce cas, Jéhovah n'est pas réellement loué pour ce qu'Il est. Nous voyons ici, dans l'épreuve, l'âme humble et soumise. Cet homme a cherché Jéhovah et a trouvé en Lui un ami prêt à la secourir. Voilà ce qui a rendu Jéhovah intime et précieux pour lui. Le coeur du saint était éprouvé, exercé, accablé par la détresse et l'injustice, mais sa volonté ne s'est point élevée avec fierté ou colère; au contraire, il expose avec confiance son affaire à Jéhovah, s'appuyant sur Sa bonté, et Jéhovah s'intéresse à lui. Ce n'est pas ici la haute et souveraine providence dirigeant les circonstances pour notre bénédiction extérieure (ce qui doit sans doute exciter aussi notre reconnaissance), mais c'est l'intérêt affectueux du Seigneur pour un coeur qui est dans l'épreuve. La chose est bien plus intime, l'intérêt plus profond, le lien formé plus doux et plus puissant. Nous ne trouvons pas ici l'orgueil de la volonté dans l'épreuve ou dans le succès, mais un coeur angoissé et humble, trouvant l'oreille et le coeur de Jéhovah qui lui sont ouverts. Consolé ainsi lui-même, il est capable de consoler les autres par la consolation dont il est lui-même consolé de Dieu. «Jéhovah m'a délivré de toutes mes frayeurs». Oh! combien souvent nous pouvons dire cela, même au sujet d'un malheur auquel nous avons lieu de nous attendre, et que Dieu a écarté! Cette connaissance du Seigneur conduit à l'exercice de l'amour, pour encourager les autres, tandis que le coeur en fait l'expérience et en est rempli. Cela est appliqué, par l'Esprit, au résidu (verset 5): «*Leurs* faces ne sont point confuses»; et le résidu rappelle le cas de Christ au verset 6. Le verset 7 énonce la même vérité d'une manière générale. Les versets 8-10 nous montrent comment celui qui s'est confié dans le Seigneur est rendu capable, par sa propre expérience, de donner aux autres la certitude qu'ils trouveront le même secours.

L'expérience de la bonté de Jéhovah est bien précieuse. Non seulement on en est assuré pour toutes les épreuves, mais le Seigneur lui-même est connu. On le bénit, on le loue. Le coeur demeure en Lui, il trouve sa joie et son repos en Lui et dans la bonté de ce Seigneur qui est seul dans ce qu'il est, et auquel nul ne ressemble. Cette bénédiction est infinie et divine dans sa nature comme Celui qui en est la source; elle est, pour notre coeur, plus intime

qu'aucun être humain ne pourrait l'être, car ce dernier existe toujours en dehors de nous, tandis que nous demeurons dans le Seigneur qui est notre soutien, le repos de notre cœur, comme il est la source de la bénédiction. Rien de comparable à cela.

Nul autre ne peut être aussi près de nos cœurs que Dieu, car Il est en nous. Quelle intimité que celle-là!

Il y a ici encore un autre principe, ce Psaume nous présente la marche dans laquelle on jouit de cette bénédiction (versets 7-10): craindre l'Eternel, se confier en l'Eternel et chercher l'Eternel. Le caractère de cette crainte de Dieu est indiqué aux versets 11-16, passage cité en partie dans l'épître de Pierre. La fin du verset 16 y est omise comme non applicable maintenant, quoique pour le chrétien le fait général du gouvernement de Dieu soit applicable dans la dispensation actuelle. Il importe de ne pas oublier cela. Il est parfaitement vrai, non seulement qu'on ne se moque pas de Dieu, que l'homme recueillera ce qu'il aura semé, que selon le gouvernement de Dieu, certaines conséquences sont attachées à une certaine conduite; mais encore qu'il surveille et gouverne directement ses enfants; il peut les rendre malades, les faire mourir, ou les délivrer de la maladie et de la mort en suite de la confession ou de l'intercession. «Les yeux de l'Eternel sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri» (verset 15), et de plus, «l'Eternel est près de ceux qui ont le cœur brisé et il délivre ceux qui ont l'esprit abattu» (verset 18). Puis (verset 14) il y a un sentier désigné par Dieu comme celui de la paix dans ce monde; non seulement comme étant en lui-même le sentier de la puissance spirituelle, mais comme étant celui de la paix et de la tranquillité ici-bas, par lequel on traverse paisiblement ce monde sous le regard de Dieu. C'est bien précieux pour nous. La grâce est un moyen de marcher ainsi, pourvu que le cœur soit occupé d'autre chose que des passions. Les pieds sont chaussés de la préparation de l'Evangile de paix. Autant qu'il dépend de nous, nous vivons en paix avec tous les hommes. Ce principe est vrai, même pour les hommes inconvertis. Ceux qui marchent dans cette voie, en général, ont des jours heureux, parce que telle est la conséquence du gouvernement public de Dieu. Il sied au chrétien de marcher de cette manière, mais d'autres le peuvent aussi. Ce gouvernement de Dieu est toujours vrai, comme nous le voyons en Job; seulement chaque fidèle devrait le comprendre.

Il reste encore un mot à dire. Ce gouvernement n'est point tel maintenant que les justes n'aient pas à souffrir, et bien plus encore, quand il s'agit du nom de Christ (voir 1 Pierre 3: 14-17). Mais Jéhovah veille sur eux; aucun passereau ne tombe à terre sans la volonté de notre Père. Il nous semble étrange de lire: «On fera mourir quelques-uns d'entre vous»,... et: «pas un cheveu de votre tête ne périra». Le gouvernement de Dieu n'est pas actuellement un gouvernement public, dont le but sera de supprimer tout mal, mais il s'exerce en vue des justes, sous la puissance du mal et au travers de cette puissance. Quand Christ apparaîtra, alors le mal sera entièrement dominé. En général, ceux qui vivent paisiblement vivront en paix; toutefois, en un monde où se trouve la puissance de Satan, les justes ont à souffrir, à supporter maintes afflictions, mais aucune n'est soustraite aux regards vigilants du Seigneur; et la délivrance arrivera d'une manière ou de l'autre.

Qui eût dit que ce Psaume serait littéralement accompli en Christ, lorsque Juifs et Gentils, prêtres et gouverneurs, unissant leur fureur contre lui, semblaient n'obéir qu'à leur propre volonté et à leur haine implacable? Pas un cheveu de notre tête qui ne soit compté. Je doute que le verset 20 de ce Psaume soit exactement une prophétie, quoiqu'il ait été accompli à la lettre en Christ. Je supposerais plutôt que le passage de l'Évangile de Jean se rapporte à Exode 12: 46. Au reste, en admettant que ce verset ne soit pas cité, Christ est évidemment un exemple parfait de la déclaration faite dans ce Psaume, comme grand principe général. Les soins de Dieu ne font jamais défaut; ils se montrent dans les plus petites circonstances et en dépit de toutes les pensées humaines, quoique Dieu puisse permettre que beaucoup d'afflictions arrivent à ceux qui se confient en Lui. Ces afflictions même seront sûrement une bénédiction. L'âme, apprenant ainsi les voies du Seigneur et se confiant en lui, peut le bénir en tout temps. Sous ce rapport, à la vérité, le christianisme nous fournit, à l'égard de la vie spirituelle, des expériences plus profondes. Mais il est précieux de connaître le Seigneur comme Celui qui veille ainsi sur nous, en amour; de connaître les soins d'un Père tendre, dans lesquels nous pouvons nous confier, et sous lesquels nous pouvons marcher paisiblement dans ce monde, cherchant le bien de ceux qui nous entourent.

Psaume 35

Le Psaume 35 contient un appel direct au jugement des adversaires, appel fait par l'Esprit de Christ dans le résidu; j'ai donc peu de remarques à faire sur ce sujet. Christ fut le premier à souffrir les choses qui doivent être l'objet du jugement; mais, comme nous l'avons vu, jamais Christ n'a personnellement le jugement en vue. Ce Psaume, toutefois, nous montre l'esprit dans lequel le jugement est requis. C'est après un temps de patience et de grâce infatigable, d'une grâce restée sans résultat, alors que, au lieu de se venger lui-même, le résidu s'en remettait à Dieu; c'est alors seulement qu'il s'adresse à Dieu pour obtenir la délivrance. Ceci est important à remarquer quant, à l'appel fait au jugement (versets 12-14). Ce n'est qu'au moment d'être englouti, qu'il supplie le Seigneur d'intervenir Lui-même et, certes, la chose aura lieu. Le pauvre ne sera pas toujours dans l'oubli; il ne convient pas que la méchanceté sans cœur, injuste et cruelle, ait toujours le dessus. Mais il convient que les saints soient patients et endurent tout, jusqu'à ce que le Seigneur lui-même intervienne. Tel est, en effet, l'esprit de ce Psaume; alors ils se réjouissent dans le salut de l'Éternel. Le sentiment de la justice divine qui inflige le châtement à l'iniquité cruelle est fort à sa place. En outre, nous trouvons ici le caractère et la voie du méchant, et ce qui l'avait précédée, la voie pleine de grâce de Celui qui avait trouvé le méchant «plus fort que lui».

Les versets 26 et 27 s'appliquent spécialement à Christ, mais le Psaume entier envisage tout fidèle intelligent, comme ayant attiré sur lui le flux montant de l'iniquité. Je veux encore citer quelques passages, afin de montrer l'opération de cet esprit dont j'ai parlé plus haut et jusqu'à quel point le Seigneur l'applique au résidu. Quant à Lui, il n'a jamais demandé ce jugement, mais il l'a prophétisé. 1 Samuel 24; 25; 26, nous montre l'esprit dans lequel David était gardé, quoique faible. David était, même alors, l'instrument particulièrement qualifié par la grâce, pour adapter la pensée de Christ, en ces Psaumes, aux circonstances dans lesquelles

le résidu, rejeté comme lui, se trouvera une fois. Il a même pu s'élever, quand Dieu l'a voulu, jusqu'à la déclaration prophétique des circonstances que Christ devait traverser, et a pu fournir, (honneur immense!) dans une foule de Psaumes, les paroles par lesquelles Christ lui-même pourrait s'exprimer (voir surtout le chapitre 24: 11-13 et la fin du chapitre 26). C'est ainsi qu'Abigaïl le garde dans cet esprit, par la miséricorde; mais il n'y a point de propre vengeance il s'en remet complètement à Dieu.

Les directions que le Seigneur donne à ses disciples, en Matthieu 10, indiquent aussi l'esprit dans lequel le résidu doit rendre témoignage à la commission qu'il a reçue de Lui, et qui va jusqu'à son retour (versets 13-15, comparez Psaumes 35: 13). Il importe que le chrétien comprenne que s'il doit agir selon l'esprit de Christ pendant sa marche au milieu de ce monde, esprit qui était bien différent du désir du jugement exprimé dans les Psaumes; toutefois ce désir est juste et légitime à sa place. En effet, ce désir du jugement n'est point celui de la vengeance personnelle, mais un appel adressé au Dieu juste et libérateur, après une patience parfaite sous l'oppression injuste des méchants; le coeur s'étant soumis à la volonté divine et ayant appris la leçon que Dieu voulait lui enseigner (Voir Psaumes 92: 12, etc.). Néanmoins le chrétien est sur un terrain tout différent.

Au point de vue que je viens d'indiquer, le Psaume 35 est important. Nous y voyons l'esprit du résidu exercé devant Dieu par l'épreuve, et intérieurement soumis; n'attendant que de Dieu la délivrance telle qu'elle était promise à Israël et au résidu lui-même, Sous le gouvernement divin révélé dans la loi et les prophètes.

Psaume 36

Le Psaume 36, quoique prononcé à l'occasion d'une très grande épreuve, est néanmoins et, dirai-je, pour cette raison même, rempli d'une consolation profonde. L'épreuve consiste en ce que les voies des méchants prouvent au coeur du serviteur de Dieu qu'il n'y a en eux, ni conscience pour les refréner, ni crainte de Dieu pour réprimer leur malice, ni aucune chose sur laquelle on puisse compter. Se flattant en soi-même, il machine les moyens de nuire et n'a point en horreur le mal. Combien souvent, hélas! le fidèle rencontre ces choses, lorsqu'il se trouve en conflit avec la puissance de l'ennemi. Il est dur d'être obligé d'admettre cette absence totale de conscience, cette malice préméditée et réfléchie; et cependant elles existent; notre coeur le sait bien, et la Parole les désigne comme des traits caractéristiques du méchant. Mais la consolation n'en est que plus profonde et plus bénie, parce que la grandeur même du mal, fait que l'âme s'abandonne entièrement à un Dieu fidèle et plein de miséricorde qui est au-dessus de tous les plans des hommes; de telle sorte que nous pouvons demeurer dans une paix parfaite. «O Jéhovah! ta gratuité est dans les cieux». Que pourrait faire le méchant? Ses desseins ne sauraient atteindre aux cieux, ni déjouer les plans et le gouvernement qui sont établis là-haut, ni se placer entre leur réalisation et l'âme du fidèle. La miséricorde est hors de l'atteinte des stratagèmes ennemis.

Il existe encore en Dieu une autre qualité: il est fidèle. La gratuité est la source de tous ses actes, qu'elle règle et dirige, pour ainsi dire. C'est notre consolation, mais je puis aussi

compter sur la fidélité de Dieu; elle s'élève bien au-dessus de toutes les machinations des iniques. Le principe immuable du gouvernement de Dieu en amour fidèle, la justice de sa manière d'agir, sont aussi fermes, aussi dominantes en force que les montagnes; ses voies en jugement et ses actes sont aussi profonds, aussi puissants que l'immense abîme. Impossible à nous de sonder à l'avance son comment et son pourquoi. Il opère au-dessus de la puissance du mal; mais aussi hors de l'atteinte de l'homme chétif; de sorte qu'il peut se servir de la malice des hommes pour accomplir ses conseils de bénédiction: «Tu conserves hommes et bêtes, ô Eternel». Du moment où nous introduisons dans nos circonstances le Seigneur connu ainsi, toute la malice des hommes, qui ne rencontre pas un frein dans la crainte de Dieu, n'a d'autre effet que de reporter notre confiance sur Dieu, non sur l'homme. C'est une épreuve réelle, mais c'est la paix parfaite. C'est une rupture complète entre le fidèle et l'homme éloigné de Dieu, mais c'est un lien étroit, formé entre le coeur et Dieu, dans une confiance qui ne s'attache qu'à Lui.

L'effet moral en est immense; il nous est retracé aux versets 7, 8: «O Dieu, combien est précieuse ta gratuité!» Désormais, on ne trouve plus seulement un abri contre la méchanceté, sans conscience, de l'homme; mais on se trouve à la source même de la bonté; en celui dans lequel on avait cherché et trouvé cet abri. «Les fils des hommes se réfugient à l'ombre de tes ailes», parce que sa gratuité est précieuse. Telle est la condition vraie et convenable de la créature; condition qui suppose le mal et le besoin de la grâce; mais qui trouve, dans cette grâce, sa seule ressource.

Versets 7-9. Il y a plus encore: Cette bonté qui l'a protégé et abrité devient la portion du fidèle. Tel est le résultat béni du fait que Dieu est devenu notre unique ressource, et que tout rapport avec l'homme est rompu: A l'ombre des ailes de l'Eternel, on est «abondamment rassasié de la graisse de Sa maison, et tu les abreuveras au fleuve de tes délices». Il y a des joies et des plaisirs qui appartiennent à la maison de Dieu; et plus encore, à Dieu lui-même. C'est là ce qui caractérise la joie des saints; ceci ne peut être notre partage que lorsque nous avons été rendus participants de la nature divine, puisque celle-ci trouve nécessairement sa joie là où Dieu trouve la sienne. Telle est la bénédiction spéciale des saints; Dieu nous l'accorde dans sa plénitude. Il nous donne sa propre présence, Il nous donne Christ.

Quelle bénédiction incomparable que celle de recevoir une nature capable de jouir des joies divines; de joies qui n'ont pour motifs que la plénitude des objets divins, dont nous sommes appelés à jouir sous tous les rapports! Regardant en haut, notre vocation est d'être saints et irréprochables devant lui en amour; de jouir de Dieu et d'être ses délices, selon la nature divine qui nous est communiquée; notre relation avec Lui, est d'être ses fils, adoptés pour Lui-même; le lieu de notre héritage c'est la maison de Dieu, notre propre demeure; puis, en tant qu'héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ, nous possédons tout ce qui lui est assujéti. Cette dernière portion est, sans doute, inférieure à l'autre; la joie n'en est pas moins divine, puisque cette possession acquise sera rachetée et rendue parfaitement heureuse sous le gouvernement de Christ. Nous l'avons, en outre, en communion les uns avec les autres. Le chrétien jouit de tout cela de la manière la plus élevée, parce que Christ est devenu sa vie, et

qu'Il l'a introduit dans la relation la plus élevée et la plus intime avec le Père. C'est ainsi que, par la puissance du Saint Esprit, nous avons communion avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. Notre joie est accomplie. Tout cela, quoique j'en aie parlé par rapport aux chrétiens, est établi en principe dans ce Psaume; or, en principe, cela est vrai de tous les saints; mais non pas au même degré que pour les chrétiens, «Dieu ayant en vue quelque chose de meilleur pour nous, afin qu'ils ne parvinssent pas à la perfection sans nous».

Notre Psaume continue ainsi (verset 9): «Car la source de la vie est chez toi, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Jusqu'ici il a plutôt mentionné ce que Dieu est pour nous, considéré comme notre protection, notre asile, notre consolation; en un mot, comme notre ressource. Ensuite, ce Psaume nous ayant amenés à la grasse de la maison de Dieu et au fleuve de ses délices, il indique ce que Dieu est en bénédiction: celle-ci étant considérée davantage en Lui-même ou d'une manière intrinsèque. C'est plutôt ce qu'il est *pour* nous que *en* nous; cette dernière portion étant, par le Saint Esprit, le privilège des chrétiens. Ce qui est en nous, est vu ici en Dieu, comme sa source. Le Psaume dit: «C'est chez toi», tandis que le Seigneur dit en parlant du chrétien: «elle sera en lui» (Jean 4). Cependant, Dieu reste tel; et c'est ainsi qu'il est révélé et connu dans ce Psaume. C'est en Lui qu'est la source de la vie. La grande portée de cette parole n'a jamais été pleinement révélée avant la venue de Christ. En Lui était la vie. Il y avait un arbre de vie duquel l'homme n'a jamais mangé, ordonné pour être l'instrument de la vie de l'homme. Au temps des patriarches, la question de la vie n'était pas soulevée, mais il s'agit de ce que le Tout-Puissant est pour ceux qu'il aime et bénit. La loi rattache la vie, en tant que promesse, à l'oeuvre de l'homme et à l'arbre de la science du bien et du mal. La vie était une chose à atteindre. La vie est une connexion vivante avec la source de la bénédiction; ou, du moins, une jouissance vivante de la faveur de Dieu; elle n'est pas nécessairement le ciel. Aucune loi au monde n'était la vie ni ne pouvait la donner. Dieu la promettait à celui qui accomplirait la loi. Lui-même en est la source; mais la loi donnée à un pécheur, sur la base de sa propre responsabilité, loin d'être un moyen de vie, ne pouvait être qu'un ministère de mort et de condamnation. Elle parlait de la vie et la désignait comme une promesse faite à l'obéissance, mais, de fait, la loi fut trouvée être pour la mort.

Les Psaumes, quoiqu'ils parlent aussi de choses célestes, mettent en évidence la liaison du coeur du résidu avec Dieu; ils nous font connaître chaque battement de ce coeur dans la nécessité; ils nous font sentir tout ce que Dieu est pour lui. Tout cela a lieu selon l'opération de l'Esprit de Christ, quoique la délivrance temporelle soit toujours ici le désir principal. La vie et la résurrection, comme espérance de la foi, ont aussi nécessairement leur place dans les sentiments du résidu; mais on ne découvre cette espérance que dans les profondeurs de leurs plus intimes pensées. Cette espérance répond au besoin de ceux qui devront passer par la mort. Nous ne trouvons point, dans les Psaumes, la vie et l'incorruptibilité mises en lumière par l'Évangile; la vie dans un homme, le Fils de Dieu, comme Esprit vivifiant; la vie en nous, parce qu'il devient notre vie. Toutefois, comme l'Esprit de Christ parle dans les Psaumes, lui qui avait la vie en Lui-même, était sûr du sentier de la vie en ce monde. Or, ce sentier conduisant par la mort, selon le conseil pour l'accomplissement duquel Il était venu dans le

monde, Christ était sûr aussi de la résurrection; c'est-à-dire que son âme ne serait pas laissée dans le Hadès et que sa chair ne verrait pas la corruption. Toutefois ces choses étaient réalisées par Christ dans la dépendance de Dieu, comme homme.

Les remarques que nous venons de faire, trouvent leur confirmation dans notre Psaume. Le coeur du fidèle est séparé de l'homme qui, lui-même, est entièrement séparé de toute crainte de Dieu; alors, il cherche non seulement la protection et la bonté de Dieu, mais il voit que c'est chez Dieu qu'est la source de la vie. Nous savons que la mort est vaincue, que son pouvoir est annulé. Nous savons que la vie éternelle qui était auprès du Père est descendue du ciel. Nous savons qu'elle nous est communiquée, que Christ est notre vie, que celui qui a le Fils, a la vie; que nous sommes vivifiés selon l'excellente grandeur de sa puissance, selon l'opération de la puissance de sa force, dans laquelle il a ressuscité le Christ d'entre les morts et l'a fait asseoir à sa droite dans les lieux célestes; de sorte que la vie pour nous et en nous (car Christ est notre vie), est le triomphe final sur la mort et pénètre dans les lieux célestes. Voilà ce qui a été mis en lumière par l'Évangile. Jean annonce la vie descendue sur la terre, manifestée en Christ, puis communiquée à nous. Paul montre plutôt la vie dans la plénitude de son résultat céleste, suivant les conseils de Dieu en gloire. Évidemment notre Psaume ne parle pas de tout cela; il ne pouvait en être question avant la résurrection de Christ; et même il n'aurait pas pu y avoir de justice en cela. Qui est-ce qui avait droit aux lieux célestes avant que Christ y fût entré? En qui la vie pouvait-elle être manifestée en gloire avant que la Tête y fût entrée en résurrection? Toutefois, le principe, le fondement, la source de la vie sont vus et révélés dans ce Psaume.

Les Psaumes ne sont pas la loi, quoique la loi y soit encore reconnue. Mais ils présentent l'opération de l'Esprit de Christ et de vie en ceux qui sont sous la loi et en Christ lui-même; en ceux aussi qui ont à confesser qu'ils sont pécheurs sous la loi, et qui par conséquent, ne peuvent espérer d'obtenir la vie par le moyen de la loi; mais dont les yeux sont ouverts pour considérer la miséricorde, le pardon, la grâce et même le ciel; et encore, ce dernier, en tant que le sentiment de la joie de la présence de Dieu l'exprime, nous le trouvons atteint au Psaume 16 qui nous donne l'expression de la vie dans sa plénitude.

Ainsi, — pensée précieuse, — ce Psaume considère la source de la vie en Dieu, lorsque, sous la Loi, tout est mort et condamnation. Les fidèles des Psaumes ne peuvent pas dire: «la vie a été manifestée et nous l'avons vue»; encore moins: «*notre vie* est cachée avec Christ en Dieu»; mais ils ont appris, ils savent et peuvent dire: «c'est chez toi qu'est la source de la vie» (verset 9). Aussi s'abreuvent-ils au fleuve de ses délices. Où cette vie serait-elle satisfaite ailleurs? les besoins d'un coeur, même à son insu animé par elle, où pourraient-ils être contents, sinon à ce fleuve, au fleuve dont les ruisseaux réjouissent la ville de Dieu? Nous qui sommes venus à Christ; nous qui avons bu de l'eau qu'il donne, nous avons en nous-mêmes une fontaine d'eau jaillissant en vie éternelle; et même, par l'Esprit, des fleuves sortent de nous; ils découlent de ce qu'il y a de plus intime dans la conscience de la bénédiction. Tout ceci, c'est la puissance de vie dans l'Esprit; cependant il est également précieux de savoir que la nature de cette vie est divine. J'ai fait remarquer autre part, que ce qui, dans l'épître aux

Colossiens, est présenté comme la vie et la nature, est appliqué au Saint Esprit dans l'épître, aux Ephésiens. Ici, dans ce Psaume, nous trouvons Dieu comme source de la vie. Quelle bénédiction de savoir que la source, c'est Dieu lui-même! Le Père a la vie en lui-même; cela est vrai de Christ comme homme; puis nous qui avons le Fils, nous avons la vie. La vie est considérée ici comme une source qui coule. C'est à Dieu comme étant la source de la vie que nos coeurs doivent s'attacher, afin que nous puissions sentir et connaître ce qu'est la vie; savoir que c'est une joie divine de posséder une vie divine dans sa nature et capable de se réjouir. La nature d'une telle vie est de se réjouir en ce qui est divin. En effet, elle ne peut jouir d'autre chose, sauf de la bonté ou de la vérité en tant qu'elles sont l'expression de ce qui est divin. Cette vie trouve sa joie dans les fleuves qui découlent intarissables de l'amour divin; fleuves dans lesquels nous nous abreuons de la bénédiction qui est en la nature de Dieu. Nous possédons une nature qui, étant spirituellement la même que celle de Dieu, doit et peut jouir de Lui selon la perfection de cette nature elle-même. Nous nous réjouissons en Dieu.

Il y a autre chose encore: «En ta lumière nous verrons la lumière». Dieu n'est pas seulement une source de vie, mais une lumière qui éclaire. Il a la vie en lui-même, mais il en est la source. De même aussi il est la lumière; il éclaire; il communique la lumière. Il en est de même de Christ: en lui était la vie, et la vie était la lumière des hommes. Enfin, quant à nous, Christ est notre vie et nous sommes lumière dans le Seigneur.

Dans notre Psaume, on cherche la lumière comme consolation au milieu des ténèbres de l'épreuve, lorsque l'homme, sous la puissance de Satan, est manifesté comme étant réellement les ténèbres mêmes. Cela conduit à la découverte de ce que Dieu est. En principe et d'une manière abstraite, aucun autre Psaume ne nous fait autant approcher de ce qui a été accompli en Christ. Seulement ici ces choses sont vues en Jéhovah comme leur source et comme celui en qui elles se manifestent. C'est ce qui leur donne leur perfection divine: «C'est *en toi* qu'est la source de la vie, c'est en ta lumière que nous verrons la lumière». Au milieu des ténèbres et de l'épreuve, c'est la confiance que Jéhovah en grâce est une source de vie, et que dans sa lumière ils verront la lumière. En Christ nous trouvons, de toute manière, des vérités plus profondes; car, lorsque la vie était la lumière des hommes, non pas simplement pour une délivrance extérieure, mais lorsqu'elle brillait dans l'obscurité morale de ce monde, les ténèbres restèrent ténèbres et ne comprirent pas la lumière. Aussi longtemps qu'il fut dans le monde, Christ était la lumière du monde. Les hommes préférèrent les ténèbres à la lumière, parce que leurs oeuvres étaient mauvaises.

La fin du Psaume revient à l'espérance actuelle de la délivrance par le gouvernement de Dieu et à l'assurance de son accomplissement. La connaissance de Jéhovah et la droiture de coeur caractérisent ici les justes, tandis que les ennemis se distinguent par leur orgueil et leur malice. La foi du juste les voit d'avance tombés et incapables de se relever (verset 12).

Psaume 37

Le Psaume 37 est en rapport évident avec la manifestation du gouvernement direct de Dieu dans ce monde, telle qu'elle aura lieu quand les débonnaires hériteront la terre et que

les méchants seront retranchés. Nous avons déjà vu que les épîtres de Pierre contiennent tout particulièrement le rapport de ce gouvernement de Dieu avec la condition chrétienne, dans la mesure selon laquelle il s'y applique. Nous trouvons aussi, au commencement de Matthieu 5, mais avec un caractère beaucoup plus évangélique, quoique sans aller au delà du royaume des cieux, l'application de ce gouvernement en forme de promesses, relatives à l'état moral qui plaît à Dieu.

Ce Psaume contient en outre des exhortations intéressantes et fort instructives quant à l'esprit dans lequel le croyant doit marcher et quant au caractère de sa confiance en Dieu, au milieu du mal qui l'entoure. Le temps de la manifestation directe du gouvernement de Dieu n'est, il est vrai, pas encore arrivé et, sans aucun doute, à la veille d'être détruite, la puissance oppressive du mal grandira plus que jamais; toutefois, maintenant déjà, le mal est à l'oeuvre et c'est le temps de la patience. Jusqu'à la venue de Christ nous sommes, en principe, dans le mauvais jour; la patience avec le royaume de Jésus Christ trouvent place ensemble dans nos coeurs; mais son propre royaume avec sa gloire sont encore à venir. Toutes ces exhortations sont fondées sur la certitude qu'après tout Jéhovah est au-dessus de tout mal, qu'il aime ce qui est juste, qu'il n'oublie pas les justes et ceux qui se confient en lui, et qu'en fin de compte, c'est la volonté de Jéhovah qui aura la haute main. En attendant, la foi est exercée; tout ce qui est dans le coeur est jugé ainsi que la propre volonté qui pourrait nuire au caractère spirituel et empêcher la confiance dans le Seigneur qui conviennent au saint.

La première exhortation est relative à la tranquillité d'esprit. « Ne te dépite point ». Elle est générale et s'applique à la disposition d'esprit. Lorsque la propre volonté et le désir de se trouver à l'aise se mêlent à l'amour de la justice, lorsqu'on désire la justice (et on le fait parfois en partie à cause de la crainte qu'inspire la puissance du mal) tout en aimant la paix qui satisfait des intérêts égoïstes, on est enclin à se dépiter lorsqu'on voit les méchants réussir. C'est là, au fond, le même esprit d'incrédulité que celui des méchants; quoique avec d'autres désirs, c'est de l'incrédulité et de la propre volonté. La colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Nous ne devons pas nous dépiter, c'est de la méfiance; ni être jaloux, ce qui est plus mauvais encore, car c'est de l'égoïsme. Voici maintenant l'instruction positive touchant l'esprit dans lequel nous devons marcher, la ressource contre la puissance du mal: « Assure-toi en Jéhovah et fais ce qui est bon ». Selon la promesse tu en recueilleras le fruit.

Ensuite: (verset 4) « Prends ton plaisir en Jéhovah et il t'accordera les demandes de ton coeur ». De saints désirs qui ont Dieu pour objet seront satisfaits; on rencontrera l'opposition, la honte, peut-être la calomnie: « Remets ta voie sur l'Eternel ». Combien cela est vrai! C'est lui qui a toujours, comme on dit, le dernier mot, pourvu que nous ayons la foi d'attendre. Il accomplira ce que le coeur du juste désire, et rendra évidente la justice de ce dernier.

Au verset 7, nous trouvons le caractère le plus évident de la confiance: il consiste en ce que le coeur et les désirs s'attendent patiemment à Jéhovah. Que les circonstances tumultueuses, la violence et les efforts de l'ennemi, se pressent autour d'elle, l'âme attend patiemment qu'il plaise à Jéhovah d'intervenir quand il lui plaira. Que les méchants prospèrent, Jéhovah a son heure déterminée qui vient toujours à propos et met tout en ordre.

Il peut vouloir nous châtier pour notre avantage, amener ses desseins à maturité, patienter avec les méchants, faire ressortir sa gloire, ce qui est notre joie éternelle. Ainsi, ni dépit, ni colère, ni agitation, ni inquiétude; car, en laissant agir dans ces choses notre propre volonté pour combattre le mal, nous ne ferions qu'y tomber nous-mêmes; telle n'est point la patience et la foi des saints. «Les méchants seront retranchés»; les *saints* ne doivent pas être de ce nombre. «Ceux qui se confient en Jéhovah hériteront la terre», de même aussi les débonnaires (verset 11) et les bénis de l'Eternel (verset 22). Tout cela, sans doute, concerne les Juifs; mais, nous l'avons vu, le gouvernement de Dieu s'exerce toujours, quoiqu'il ne soit pas encore manifesté publiquement; et quand l'âme s'est attendue à lui patiemment, elle trouve sa bénédiction même ici-bas. La dernière partie du Psaume expose avec soin que la manifestation publique de ce gouvernement de la terre sera en rapport avec les Juifs; et quoiqu'il agisse plus secrètement pendant le temps de la grâce céleste, son existence n'en est pas moins réelle.

Il y a encore, sur la bénédiction, quelques passages que je voudrais faire remarquer: «Les pas de l'homme [de bien] sont conduits par Jéhovah». C'est une grande et précieuse bénédiction de penser qu'en ce désert, où il n'y a point de chemin au milieu de la confusion et de l'iniquité, notre Père dirige chacun de nos pas. Un jeune chrétien, plein de confiance en son zèle, pourra bien ne pas apprécier la valeur d'une telle ressource; mais combien d'expériences ne lui faudra-t-il pas traverser? Pour qui a vu le monde, pour qui en connaît les pièges, et a fait l'expérience que c'est un désert d'iniquité, sans chemin pour vous conduire, il est infiniment précieux de savoir que le Seigneur dirige nos pas. Le jeune chrétien, lui aussi, lorsqu'il est humble est dirigé par la grâce en s'attendant au Seigneur, quoiqu'il n'en comprenne que plus tard le privilège immense et ne saisisse point encore la sagesse et la miséricorde de Dieu. Mais ce n'est pas tout. Lorsqu'on est ainsi dirigé, le chemin est bon, il est divin; il n'y en a pas d'autre et le coeur y marche; car le chrétien est conduit par l'Esprit de Dieu; son coeur est dans les sentiers, comme dit Moïse: «Fais-moi connaître *ton* chemin (non pas *un* chemin), et je te connaîtrai». Si je connais les voies d'une personne, je connais aussi la personne. Dieu conduit par son Esprit qui agit sur l'homme intérieur et en lui, et la Parole sanctifie. Alors Il prend son plaisir à la voie du saint; Il trouve ses délices à voir un chemin divin suivi par un homme au milieu de ce monde d'iniquité. Christ a suivi ce sentier d'une manière parfaite, et Dieu y a pris ses délices. En tant que nous suivons Christ, notre voie fait aussi les délices de Dieu; elle est selon son coeur.

Remarquons bien qu'il n'y a pas d'autre chemin que Christ. Adam n'avait pas besoin d'un chemin; il devait rester où il était, pour y jouir de la bonté de Dieu. Dans un monde de péché, il n'y a point de chemin; tout y est péché, confusion. Mais Christ lui-même manifesta, selon Dieu, en ce monde, la vie divine et le sentier de cette vie à travers le monde auquel elle n'appartenait pas. C'est une chose toute nouvelle, manifestée en partie dans chaque saint pendant sa marche de foi ici-bas; mais ayant son existence propre et manifestée en Christ d'une manière parfaite. Tel est notre sentier. Nous avons à suivre les pas de Christ, il est le chemin qui mène au Père et c'est vers Lui que nous allons. C'est un privilège immense, de

savoir que nos pas sont conduits par le Seigneur pour nous garder du mal et qu'ensuite il prend plaisir à notre voie. Quel chemin au milieu de ce monde pervers! Comme nous devons soigneusement nous y tenir, sans nous en laisser dévier ni distraire! Nous trouvons ici, comme en Colossiens 3 et Ephésiens 4, 5, les préceptes bénis qui s'y rapportent.

Remarquons encore une autre grâce! Dieu veille sur le saint; s'il tombe (c'est-à-dire dans l'épreuve, non pas d'une manière charnelle), il n'est pas entièrement abattu (cf. 2 Corinthiens 4: 9, etc.), car Jéhovah lui soutient la main. Il peut entrer dans les vues de Dieu, dans le gouvernement de Dieu à son égard, que le saint soit abattu, qu'il soit mis de côté, pour ainsi dire; mais la main de l'Eternel est en cela, elle ne l'a pas abandonné, elle le soutient. Le vase peut être brisé ou déshonoré par les hommes, la puissance est de Dieu.

Il y a une raison morale pour les voies de Dieu. Il *aime* ce qui est juste (verset 28), outre cela, nous avons l'assurance de son amour souverain, il aime ses saints, ils sont gardés à jamais. Puis, en rapport avec les voies de cette justice, nous trouvons ici quelques-uns des traits qui distinguent le juste: «Sa bouche profère la sagesse», c'est-à-dire la pensée de Dieu, «et sa langue prononce la justice», c'est-à-dire la droiture des voies divines, au point de vue de Dieu; la manière dont Dieu juge du bien ou du mal. «La loi de Dieu est dans son coeur»; son coeur est dans le chemin de la volonté révélée de Dieu. «Aucun de ses pas ne chancelle». Nous devons donc nous attendre à l'Eternel et garder sa voie. La fin de l'homme intègre et de l'homme droit, c'est la paix. En pratique, il en est de même du chrétien. Il se peut qu'il soit châtié pour des fautes particulières, car les voies de Dieu sont, à travers la grâce, justes et immuables; mais s'il marche ici-bas d'un coeur intègre, durant les jours de sa vie, elle se terminera, pas encore en gloire peut-être, mais en paix. Craindre Dieu et marcher en sa présence c'est un grand moyen d'avoir la paix. Je ne parle pas de la paix, acquise pour la conscience d'un pécheur par le sang précieux de Christ, mais de la paix de Dieu qui remplit le coeur lorsqu'on expose toutes choses devant Lui.

Enfin, le Seigneur est la force des justes au temps de la détresse (verset 30). Il leur aide et les délivre; il les délivrera de leurs ennemis, parce qu'ils se *confient* en Lui. Cela est toujours vrai.

Psaume 38

Le Psaume 38 nous présente un état d'âme particulier. La relation du coeur avec Dieu est connue et appréciée, même avec confiance: «Puisque je me suis attendu à toi, ô Jéhovah, tu me répondras, Seigneur mon Dieu». Toutefois l'âme est au comble de l'affliction et de la détresse, qu'elle envisage comme le châtiment du Seigneur. Elle est sous le châtiment, mais elle prie pour en être délivrée. Du milieu de la détresse la plus profonde, affligée par une maladie répugnante, abandonnée de ses amis, entourée d'ennemis actifs, dans un état qui a quelque similitude avec celui de Job, l'âme regarde à Jéhovah. Le coeur attribue au péché toutes ces souffrances, mais tout d'abord il regarde à Jéhovah et voit sa main. Voilà ce qui montre de la foi et un esprit intègre.

L'ordre des pensées qui se suivent ici est remarquable: d'abord le jugement de Jéhovah, ensuite le péché qui en est la cause, puis la misère personnelle, l'abandon des amis, l'activité et le mauvais vouloir des adversaires; puis la conscience de tout cela, et, comme résultat, la confiance du coeur en celui qui a frappé et son recours à Lui seul. Enfin ce qui était au fond du coeur se découvre: c'est l'espoir en Jéhovah, la conscience de lui appartenir si intimement que le triomphe des adversaires de la foi est impossible, mais le sentiment de la nécessité de son intervention, parce que la pauvre âme pécheresse n'a aucune force en elle-même.

Tout cela conduit à l'expression d'une vraie intégrité de coeur. Non seulement le péché est reconnu comme étant la cause du jugement, mais il est aussi confessé; de plus, on se juge soi-même devant un Dieu en qui l'on se confie et ainsi l'on peut lui demander librement son secours. Désormais l'âme qui, par la grâce, a été rendue capable, en se jugeant, de se séparer du péché, est aussi capable de distinguer entre ses ennemis et les jugements que Dieu fait tomber sur elle par leur moyen. Dès lors, elle n'envisage les ennemis que dans leur propre malice, dans leur hostilité contre le serviteur de Jéhovah, dans leur haine de ce qui est juste, et elle peut réclamer le secours de Jéhovah contre eux. En effet, le croyant, quoique dans le passé il ait gravement péché et doive subir la juste humiliation qui en est la conséquence, poursuit en réalité le bien dans sa marche ici-bas; et s'il est vrai que l'Eternel se sert de la malice des méchants comme d'une verge, ce n'est certes pas le mal que les méchants haïssent dans les saints, mais bien au contraire, les rapports de ces derniers avec celui qu'ils reconnaissent pour leur Dieu. Néanmoins le jugement était juste. Telle sera l'histoire véritable du résidu lorsque, sous les coups terribles du châtiment de l'Eternel, il sera décidément converti. Mais aussi quelle instruction pour nous-mêmes, lorsque nous subissons un châtiment pour avoir mal fait!

Ce Psaume paraît se rapporter au châtiment compliqué d'un cas particulièrement grave; mais, lorsque nous sommes sous la discipline, comme il nous enseigne où nous devons regarder, par quoi il nous faut commencer! Il peut y avoir le sentiment que la main de Dieu nous châtie à cause du péché; que sa colère est méritée; mais si le coeur regarde à l'amour fidèle du Seigneur dans ses relations avec nous, nous crierons à Lui, pour qu'il détourne l'ardeur de sa juste colère et de son indignation. Il y a un gouvernement de Dieu en rapport avec Sa nature; et quoique ses châtiments ne détruisent ni notre foi ni la connaissance de notre relation avec lui (avec le Père), ni la certitude qu'il ne saurait y avoir de péché imputé au croyant, toutefois l'âme qui se sent sous le poids du gouvernement de Dieu, ne se tranquillise pas avec ces pensées. Elles sont, à coup sûr, d'une immense importance; elles forment la base de notre confiance; elles soutiennent et dirigent l'âme d'une manière très réelle; mais elles ne sont pas, dans le cas particulier, l'objet que nous avons directement en vue. L'âme a plutôt devant elle la sainte nature du Dieu avec lequel nous avons communion, et ce qu'il est nécessairement par rapport au péché. Le gouvernement de Dieu est selon cette nature, qui a été, il est vrai, glorifiée par l'oeuvre de la rédemption, quant à l'imputation du péché; mais quoique l'âme ne mette pas en doute la rédemption, elle a néanmoins, pour le moment et avec raison, le sentiment que Dieu, suivant sa propre nature et comme Seigneur

dans son gouvernement, doit voir le péché avec colère. C'est parce que nous avons une nature qui connaît Dieu et une conscience réveillée, que nous sentons cela à l'égard de nous-mêmes, de nos propres péchés; et la connaissance de la bonté de Dieu rend encore plus terrible le jugement que nous portons sur nous-mêmes. Ce n'est ni le désespoir, ni le doute quant à la justification; mais l'âme ne se cache pas derrière la connaissance de sa justification, pour échapper au sentiment de l'estimation que Dieu fait du péché. C'est parce qu'elle connaît le Seigneur, que l'âme le supplie d'arrêter la colère due à son péché; c'est parce qu'elle le connaît, qu'elle s'attend à celui dont elle a mérité le déplaisir. Dans l'épreuve, on regarde à la main et aux pensées de celui qui l'inflige; l'on interprète les voies de Dieu, parce que tout vient de sa main, et l'on recherche quelle est sa pensée. Dès lors, la relation avec Dieu étant présente à la conscience, le coeur saisit la valeur et la puissance de l'épreuve comme moyen de purification plutôt que comme exercice de la colère divine. Il peut dire: «Seigneur, *tout mon désir* est devant toi et mon gémissement ne t'est point caché».

Cette manière d'introduire le Seigneur dans les châtiments qu'il inflige; de l'introduire selon la plénitude de son amour et selon sa relation avec nous, est de toute beauté. Dieu devient ainsi, pour le coeur, la clef de Ses propres voies. Le coeur retrouve son équilibre et, comme nous le voyons à la fin du Psaume, il a la conscience que Dieu est pour lui, sa ressource contre l'épreuve qui l'accablait auparavant, épreuve à l'égard de laquelle, dans le sentiment du péché qui en avait été la cause, il suppliait Dieu de détourner sa fureur et l'ardeur de sa colère. Tel est le résultat, lorsqu'on regarde directement à Dieu et que l'on confesse simplement, du fond de l'âme, le mal qu'on a commis envers Lui. Les rapports entre l'âme et Dieu sont réglés, et, dès lors, on règle avec Dieu les difficultés que le coeur éprouve de la part des adversaires. Le secret de tout consiste à regarder directement à Dieu Lui-même, tel qu'Il est dans sa relation avec nous, en confessant sincèrement le péché tout en remettant toutes choses entre ses mains. La confiance en Jéhovah est le mobile de toutes les pensées contenues dans ces Psaumes.

La relation de Père, que Dieu prend vis-à-vis de nous, chrétiens, et qui est réalisée par la foi, modifie en un sens la nature de nos sentiments. Nous avons, quand nous regardons à Lui, une impression plus profonde de sa tendresse pour nous et de sa grâce, de sa compassion et de son amour; mais, en principe, notre sentiment est le même que celui qui est exprimé dans ce Psaume; s'il est vrai que nous nous confions en son amour, Dieu n'en reste pas moins devant notre âme et notre conscience comme un Dieu qui exerce le gouvernement d'une manière conforme à la sainteté de sa propre nature. On remarquera que l'âme, tout en exprimant à Dieu son désir, est entièrement soumise et se tait sur les injustices de ses ennemis, parce qu'elle espère et se confie en Dieu, et qu'elle s'en remet à Lui, après avoir, dans un esprit de confession, rejeté tout son fardeau sur Lui et considéré l'épreuve comme venant de sa main. Autrement l'âme n'aurait pas mis le Seigneur entre elle et ses ennemis (versets 13 et suivants).

Psaume 39

Le Psaume 39 exprime le néant de l'homme en présence d'un mal qui se présente avec des prétentions à la puissance, tandis que le saint s'en remet à Jéhovah. En présence des méchants il est resté muet, de peur qu'il ne parlât follement ou qu'il ne s'élevât contre eux, comme si lui aussi avait de la force, tandis que tout, dans l'homme, n'est que vanité. Ensuite, dans l'épreuve qu'il a à traverser, le saint voit la main de Dieu, il a recours à lui afin d'être délivré et aussitôt, pour ainsi dire, toutes les prétentions des méchants s'évanouissent. Jéhovah le châtie à cause de son iniquité. Le croyant est étranger en ce monde; il y séjourne avec Dieu qui seul connaît la durée de ce pèlerinage. Il ne dépend pas de l'arrogance ni du succès des méchants, il ne doit pas non plus s'inquiéter de leurs bruyantes prétentions; autrement il agirait comme étant de ce monde dont il n'a rien à réclamer. Vivons-nous toujours ainsi? Au verset 12, le saint prend cette place d'Abraham, de David et de tous ceux qui ont marché par la foi, mais sa requête comme juif croyant, ne va pas au-delà d'une délivrance terrestre; seulement il rapporte à Dieu le châtement et la délivrance. C'est aussi ce que nous pouvons faire, lorsque nous nous trouvons sous la discipline du Seigneur. En ce qui concerne le gouvernement et les voies de Dieu, ce désir est dans l'esprit du Nouveau Testament.

Psaume 40

Dans tous ces Psaumes, nous avons vu le saint en chute (le Résidu), regardant à un Dieu qu'il connaît selon sa relation personnelle et sa grâce immuable, malgré cet état de chute. Au Psaume 40, nous trouvons Christ prenant une position de patience, mais sans chute et fournissant ainsi un motif de confiance, même pour ceux qui sont tombés, puisqu'il prend sa place avec eux dans leurs afflictions et dans le sentier de l'intégrité sur la terre; car ils sont après tout les saints, les excellents de la terre. Aussi Christ ne manque-t-il pas de se placer lui-même sous le fardeau du mal et des péchés sous lequel Israël s'est mis par sa propre faute. Quoique ceci soit vrai sous tous les rapports, quant à la rédemption d'Israël, nous connaissons cependant cette vérité d'une manière plus profonde, car Christ a glorifié Dieu de manière à nous donner une place dans le ciel.

Telle n'est pas la pensée de ce Psaume; mais la manière dont Christ s'identifie ici avec Israël, selon l'intégrité du Résidu fidèle, est profondément instructive et nous fait entrer d'une façon admirable dans l'intelligence de l'un des côtés particuliers de ses souffrances. Christ n'est pas envisagé ici comme mourant pour faire l'expiation ou porter la colère, mais comme mourant au milieu des souffrances, des douleurs et de l'angoisse. En buvant la coupe de la colère, Christ ne souffre pas avec son peuple, mais pour son peuple. Ici, au contraire, Dieu est envisagé comme secourant Christ lorsque, dans son affliction, il s'attend à l'Eternel. Cette affliction pèse sur le Résidu, comme conséquence de l'opposition d'Israël, de ses fautes, de son abandon de Dieu. Christ qui a été fidèle à Dieu en toutes choses, comme il le dit dans ce Psaume, participe à cette affliction et y entre en grâce divine.

Il ne s'agit nullement ici de ses relations personnelles avec Dieu, mais de sa participation aux relations du Résidu avec Dieu, comme faisant partie d'Israël. Les siennes ont été parfaites; les leurs, quoique fondées d'une part sur la fidélité de Jéhovah, sont, d'autre part, actuellement le fruit du péché. Christ est ici à la fin de sa vie, terminée moralement déjà quant à son service. Pendant cette vie, il avait accompli la volonté de Dieu, dans le corps qui lui avait été préparé; il avait déclaré fidèlement la justice de Dieu dans la grande assemblée (verset 9), c'est-à-dire, publiquement au milieu d'Israël. Maintenant, à cause de ce témoignage fidèle envers les hommes, des maux sans nombre tombent sur lui. La même chose arrivera au Résidu; leurs épreuves, de la part des hommes, seront la conséquence de leur fidélité et de leur témoignage, mais avec cette différence qu'ils les auront méritées comme impliqués eux-mêmes dans les péchés du peuple.

Nous savons que ce qui est dit ici de Christ, a eu lieu en réalité quand son heure fut venue, l'heure de ses ennemis et de la puissance des ténèbres.

Dans ce Psaume, puisqu'il n'est pas question de ses souffrances en propitiation, mais de son association avec le Résidu, nous ne trouvons pas les paroles: «Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné?» comme au Psaume 22, qui contient le fondement de la grâce en justice. Ici, au contraire, il s'agit de la vie parfaite de Christ et de ses souffrances au moment de la quitter, souffrances au milieu desquelles il s'en remet à la fidélité et à la bonté de Jéhovah, instruisant ainsi son peuple à s'y confier à son tour, et lui fournissant dans l'épreuve l'exemple de sa propre perfection: «Je me suis patiemment attendu à Jéhovah!» La patience avait là son oeuvre parfaite, leçon importante pour nous! La chair peut attendre longtemps, mais jamais elle n'attend jusqu'à ce que le Seigneur intervienne, jamais avec une entière soumission.

Se confier en la puissance et en la fidélité seules de l'Eternel, telle était la perfection dans l'obéissance à sa volonté. Saül attendit *près* de sept jours, mais l'objet de sa confiance charnelle, son armée, diminuait; les Philistins étaient là; il n'attendit pas jusqu'à ce que Dieu intervint par le moyen de Samuel. Eût-il obéi, eût-il senti qu'il ne pouvait rien par lui-même et n'avait qu'à attendre, alors il eût dit: «Je ne puis ni ne dois rien faire jusqu'à ce que l'Eternel m'envoie Samuel». Mais la chair s'appuyait sur sa propre sagesse et se confiait en sa force, malgré les formes de la piété, et tout fut perdu. Epreuve et défaite de la chair! Christ éprouvé s'attendit patiemment à *Jéhovah*. Il fut parfait et accompli dans toute la volonté de Dieu. Tel est aussi notre sentier en vertu de la grâce.

Voilà l'importante instruction personnelle contenue dans ce Psaume, sauf que la propre perfection de Christ est toujours la plus grande de toutes les instructions. Ici il se présente lui-même comme modèle: «Je me suis attendu patiemment à Jéhovah». C'est-à-dire, j'ai attendu jusqu'à ce que Jéhovah en personne intervint. Quoique mis à l'épreuve jusqu'au bout, il n'y eut chez lui aucun mouvement de propre volonté; de là sa perfection.

Non seulement Christ ne désire dans son coeur aucune autre délivrance que celle de Jéhovah, mais il sait qu'il n'y en a pas d'autre, et que Jéhovah est parfaitement juste, lorsque

sa volonté morale a été parfaitement accomplie et que sa justice a été revendiquée quand il le fallait. Il y a la perfection connue de la volonté de Dieu, le seul titre de Christ; puis la perfection de sa soumission et son désir qui ne tend que vers Lui.

Comme il s'agit ici d'un modèle pour les saints, la mort n'est mentionnée qu'en tant qu'elle peut être une épreuve; le puits bruyant, le borbier fangeux sont des images de détresse, de terreur et, humainement parlant, de danger. La ressource, c'est de crier à Jéhovah et il est exaucé à cause de sa crainte. Ici Christ parle en personne, mais au verset 3, la délivrance le rend capable de s'adresser au Résidu: «Il a mis en ma bouche un nouveau cantique qui est la louange de *notre* Dieu»; ils peuvent chanter même la délivrance des maux venus sur eux en conséquence de leurs péchés. «Plusieurs verront cela, et ils craindront, et se confieront en Jéhovah»; ceci ouvre la porte aux Gentils.

Dieu est intervenu pour délivrer des effets du mal: et il a mis, dit l'affligé, mes pieds sur un roc, au dessus du mal et de tous ses effets. Cette fidélité de la grâce, cette délivrance divine manifestée chez Celui qui avait été plongé jusqu'au fond de l'épreuve, deviendrait un lieu de repos pour la foi d'autres fidèles, d'autant plus que Christ avait subi l'épreuve comme conséquence de l'état du peuple devant Dieu. Aussi la fidélité de Dieu et sa délivrance sont-elles appliquées à l'état du Résidu, bien qu'applicables aussi à tout fidèle éprouvé par la méchanceté d'autrui et la puissance du mal, qu'il a peut-être attirée sur lui-même. «Oh! que bienheureux est l'homme qui s'est proposé Jéhovah pour son assurance et qui ne regarde point aux orgueilleux», aux prétentions élevées de l'homme et au succès apparent de sa méchanceté, «ni à ceux qui se détournent vers le mensonge», qui abandonnent Dieu, pour chercher des refuges trompeurs et les déceptions de l'infidélité.

Ensuite, comme homme, Christ commence à réciter les merveilles de la fidélité de Dieu envers son peuple: «tes merveilles et tes pensées envers *nous* sont en grand nombre». Il s'associe au peuple.

Le verset 6 introduit sur la scène, à part de tous, l'être glorieux, celui qui, dans l'éternité, pouvait s'entretenir avec Jéhovah, le Fils, la Parole qui était avec Dieu, qui était Dieu, qui était dès le commencement avec Dieu. Selon ce qui était écrit de lui dans le rouleau du livre, il trouve préparée pour lui la place de l'obéissance (tu m'as creusé les oreilles, formé un corps), et selon les conseils divins et par amour pour nous, il entre librement et volontairement dans cette place d'obéissance. Une fois qu'il l'a prise en devenant homme, et qu'il a revêtu la forme de serviteur, ses délices sont de faire la volonté de Dieu; la loi de Dieu est au dedans de ses entrailles. Tel est Christ comme homme obéissant; se présentant dans sa libre volonté, prenant le corps qui lui a été préparé, entrant comme serviteur parfait dans la place de l'obéissance volontaire et joyeuse.

Le verset 6 nous présente la pensée et les conseils de Dieu; le verset 7, Christ se présentant librement pour faire la volonté de Dieu selon ces conseils. Mais n'oublions pas qu'il parle après s'être fait homme et que les versets 6 et 7, sont une révélation de ce qui s'est passé dans le monde éternel (pensée merveilleuse!) nous disant comment Christ est devenu

homme. Au verset 8 de même qu'au verset 5, Christ parle comme occupant sa place sur la terre. «Mon Dieu, j'ai pris plaisir à faire ta volonté et ta loi est au dedans de mes entrailles». Telle est sa perfection comme homme.

Aux versets 9, 10, nous trouvons la perfection de son service; il a prêché la justice devant tout le peuple d'Israël, il ne l'a pas retenue ni cachée au dedans de son coeur; c'est une leçon pour chacun de nous, mais il faut s'en servir sous la direction divine. Il a prêché la justice de Dieu, ses voies, sa nature, ses jugements, le jugement du mal et ce que Dieu était dans ce jugement, puis sa fidélité et sa délivrance (il y avait cela en Jéhovah pour Israël), sa gratuité et sa vérité. Il a prêché la justice à l'homme et cela d'une manière parfaite; il a pleinement déclaré ce que Jéhovah était envers Israël dans toute la perfection de sa nature et de son caractère. Tout cela il l'a fait, mais il en demande le plein accomplissement. Mais alors celui qui avait librement entrepris ce service pour la gloire de Dieu envers Israël, se trouve dans une position nouvelle (versets 11, etc.); son dévouement lui attire la haine du peuple, l'opposition de tous ceux qui prennent plaisir à son malheur.

Ce grand débat et la nécessité d'une délivrance font surgir la question de savoir quel est, aux yeux de Dieu, l'état de ceux qui ont besoin d'être délivrés. Or, quoique ce Psaume ne parle pas de l'expiation, nous voyons ici que l'expression gouvernementale de la pensée de Dieu à l'égard du péché d'Israël pèse sur l'âme de Christ, comme elle pèsera en effet plus tard, sur le Résidu; car celui-ci, impliqué dans le péché d'Israël, comme faisant partie de ce peuple, sentira s'appesantir sur lui les conséquences des transgressions d'Israël. Ainsi le Résidu sera sous le poids, non pas de la condamnation (car ce fardeau, Christ l'a porté pour eux dans l'expiation), mais des épreuves et de la détresse qui seront pour eux l'expression du déplaisir de Dieu. Mais au milieu de tout cela, la foi vraie s'attendra à la gratuité et à la vérité de l'Eternel qui avaient été proclamées, tandis que la déclaration de la justice leur fera sentir qu'elle témoigne contre le péché, par l'angoisse qui en sera la conséquence: position analogue à celles des frères de Joseph devant lui.

Psaume 41

Le Psaume 40 nous a parlé du Seigneur venant prendre la place de l'obéissance dans un corps qui lui avait été préparé, descendant ici-bas pour être pauvre et misérable, et s'attendant patiemment à Jéhovah.

Le Psaume 41 parle de la bénédiction de ceux qui étaient capables de discerner cette place du misérable. Le Seigneur y était avant tous et l'a comprise mieux que personne; mais nous savons, d'après les béatitudes de l'Evangile de Matthieu, comment il déclare bienheureux ceux qui, en vertu de la grâce, sont comme lui pauvres en esprit. En réalité ces béatitudes sont, presque en entier, la description exacte de ce que Christ était, bien qu'elles soient présentées comme le caractère auquel est attachée la bénédiction: pauvre en esprit, débonnaire, pur de coeur, n'est-ce pas le portrait de Celui qui nous apportait la paix? Dans l'Evangile de Luc, il s'adresse plus directement à ses disciples: «Bienheureux *vous* pauvres»,

leur dit-il; mais il entre dans leurs épreuves et dans leur position, et quand il a mis dehors ses propres brebis, Il va devant elles.

Ce Psaume, tout en faisant le tableau d'un caractère général, a trouvé son accomplissement spécial en Christ, comme le prouve le verset 9, employé par le Seigneur pour parler de lui-même; et c'est l'identification de ce dernier avec le Résidu qui donne aux Psaumes un si profond intérêt. «Cet affligé a crié», (Psaumes 34) et nous trouvons ici l'intelligence de cette position: «Bienheureux celui qui use de discernement envers l'affligé» (verset 1). Nous trouvons d'autre part la confiance assurée que Jéhovah le maintiendra dans son intégrité et l'établira devant Lui pour toujours (verset 12). Lorsque l'affligé s'attend à Jéhovah, humble et soumis au milieu de l'épreuve, heureux celui qui entre dans sa position, y prend intérêt et en a l'intelligence spirituelle! Ce misérable, que poursuit la méchanceté des hommes, regarde à Jéhovah et s'attend à sa miséricorde en intégrité de coeur.

Livre 2

Les Psaumes 42 à 45, qui ouvrent le deuxième livre, offrent un détail qui donne un caractère tout particulier à la portée spirituelle aussi bien que prophétique de ce livre: c'est l'absence du nom que Dieu prend en rapport avec l'alliance. Au Psaume 46, nous trouvons la transition du nom de Dieu à celui de Jéhovah. Quelles que fussent les détresses et les afflictions décrites dans les quarante et un premiers Psaumes, du sein de l'angoisse le coeur du psalmiste regardait toujours librement vers Jéhovah; il était en pleine relation avec lui et jouissait du culte public dans lequel Son nom était célébré. Mais ici, chassé dehors, il n'a que le souvenir de ces choses; il est rejeté et ne peut plus que regarder, dans le secret de son âme et au milieu des circonstances du désert, à la nature et à l'essence même de Dieu.

N'oublions pas la différence qui existe entre la nature des relations avec Dieu comme Père et comme Jéhovah, ni que le fidèle attend ici une délivrance extérieure et le jugement qui doit l'amener. Toutefois le changement dans lequel ces Psaumes nous introduisent, nous fournira d'importantes instructions.

Le Psaume 22 exprime cette différence d'une manière frappante. Là, Christ lui-même, ayant été fait péché pour nous, était séparé de la jouissance de sa relation personnelle avec le Père; au milieu de souffrances humaines, il ne trouve pas, cette unique fois, le soulagement divin. Quant à la colère actuelle de Dieu, il va sans dire qu'aucune âme pieuse n'a jamais à la subir; mais, quant à l'affliction, la face de Dieu est cachée à Israël, et lorsque ce peuple est réveillé, il sent que Dieu lui cache sa face à cause du péché, quoique sa foi soit alors à l'oeuvre; or, telle est précisément la situation décrite par ces Psaumes. Nous y voyons la foi qui regarde à Dieu, lorsque toutes les circonstances sont contre celui qui la possède et l'exerce, et lorsque les fidèles sont exclus de la jouissance d'une communion publique et d'une relation avec Dieu, basée sur son alliance. C'est la situation dans laquelle Dieu place son peuple, lorsque la relation de l'alliance faite avec Israël est brisée ou qu'elle n'est pas connue. La foi reconnaissant la justice de cette situation, regarde, malgré tout, à la fidélité de Dieu comme faisant partie de sa propre nature. C'est, pour ainsi dire, une foi dénuée de tout, n'ayant, pour

la soutenir, aucune des choses que Dieu donne à son peuple comme témoignage de sa faveur. Il en résulte que l'âme est pleinement mise à l'épreuve.

Ce qui est en question ici pour l'âme, n'est pas de savoir dans quelle mesure elle jouit des dons de Dieu, mais dans quelle mesure son état peut se rattacher à ce que Dieu est, en Lui-même, et compter là-dessus. L'âme est ainsi mise à l'épreuve jusque dans ses profondeurs, parce que tout ce qui est de la chair est complètement jugé, et qu'il ne saurait y avoir aucune relation entre cette dernière et Dieu. Cela, à coup sûr, ne sera jamais compris que par une nouvelle nature, capable de saisir ce que Dieu est, et de s'attacher aux promesses par grâce et par l'oeuvre du Saint Esprit. Mais, de cette manière, la chair est complètement jugée; on connaît, on discerne toute la différence qui existe entre elle et le nouvel homme, toutefois on ignore encore la rédemption. En conséquence de la nouvelle nature, on a la conscience d'avoir le désir de faire le bien, et qu'il y a une faveur divine, mais on n'a point de paix. Le coeur est mis à l'épreuve, pour que nous nous abandonnions à la grâce dans une dépendance qui ne trouve aucune ressource en nous-mêmes. C'est en pratique le même principe que nous trouvons au chapitre 7 de l'épître aux Romains.

Psaume 42

En parlant du Psaume 42, nous ne pouvons nous attacher qu'au principe général qu'il renferme (à moins qu'il ne s'agisse d'un cas tout particulier d'expérience chrétienne): parce que ce Psaume suppose que l'on se souvient des bénédictions qu'on a autrefois goûtées en commun.

Voici le cas spécial dont je parle. Lorsqu'une âme a cru au pardon, qu'elle a reconnu son état de péché, mais sans avoir été réellement sondée, ou sans avoir découvert la nature toute pécheresse de la chair, il se peut que cette âme vienne à perdre sa première joie, et qu'elle connaisse Dieu juste assez pour éprouver l'angoisse de ne pas avoir la lumière de sa présence; mais alors ce sentiment même lui inspire un désir sincère d'en jouir. Un cas semblable a lieu quand une âme s'est crue chrétienne, et que, par l'opération de l'Esprit de Dieu, elle découvre qu'elle s'est trompée. Dans les deux cas, l'effet réel et bienheureux de la position dans laquelle nous sommes placés par la rédemption est ignoré. Ce Psaume ne dépasse pas l'espérance, mais celle-ci est rendue plus profonde et plus vraie par l'épreuve; il exprime plutôt le résultat de l'épreuve que l'épreuve elle-même par laquelle l'âme a dû passer; c'est pourquoi, toute délaissée qu'elle soit, nous trouvons ici une expression si bénie de son état. Elle a soif de Dieu Lui-même; différant en cela de l'âme du chrétien, qui peut se réjouir en Dieu (Romains 5); toutefois cette soif de Dieu est, sous certains rapports, quelque chose de plus profond que la première joie, parce que la joie n'est que partiellement réalisée, tandis que la soif est complète et que Dieu lui-même, en Lui-même, est l'objet que l'on désire. Le Psaume fait, sans doute, allusion aux circonstances, et c'est la perte qu'elle a faite de Dieu en rapport avec des circonstances heureuses qui la soutenaient plus ou moins, c'est cette perte qui oblige l'âme à s'appuyer plus absolument sur Dieu même, à le vouloir lui seul; et qui lui fait chercher sa joie auprès de Dieu. C'est cette soif de Dieu que l'âme spirituelle doit surtout rechercher dans ce Psaume. Celui qui parle ici, a perdu la joie de la multitude (verset 4), mais maintenant il soupire

ardemment après Dieu. Pour lui, le contraste est sensible, mais c'est de Dieu même qu'il ressent la perte pour son coeur. Voilà ce qu'il désire ardemment. Les personnes et les circonstances heureuses disparaissent de son esprit, comme elles ont disparu de la scène, bien qu'il en ait joui avec Dieu. Individuellement, le coeur a besoin de Dieu pour soi. La nature divine en nous soupire après sa joie en Dieu, seul objet dont la plénitude la satisfasse, parce que cette nature est divine; objet unique, grand et précieux, le seul qui remplisse tous les désirs et qui exclue tout autre objet.

Auparavant l'âme avait joui des bénédictions de la part de Dieu, et de Dieu lui-même *en elles*. Maintenant c'est Dieu qui devient nécessairement, et d'une manière consciente, la bénédiction tout entière. L'épreuve a jugé tout ce qui est de la chair quant à l'état subjectif de l'âme, elle a mis fin à cette jouissance médiate de Dieu, qui n'avait lieu qu'au moyen des circonstances. Alors la vie divine, pour goûter son entière bénédiction et la conscience de ce qu'est cette bénédiction, trouve sa joie parfaite en Dieu Lui-même, en Dieu seul.

Cet exercice de l'âme est remarquable par sa profondeur. Ce n'est pas que l'âme doive renoncer à la joie; mais la source de la joie, la pure bénédiction morale, prend une beaucoup plus grande place dans le coeur, et, comme nous allons le voir, le caractérise désormais. Vous rencontrerez des chrétiens qui, lorsqu'ils sont profondément éprouvés par la perte de bénédictions accordées légitimement par Dieu, deviennent bien plus calmes et ont un sentiment bien plus intime que le Seigneur est leur portion; libérés désormais de l'influence des circonstances, ils jouissent davantage de ce précieux centre de repos.

Ainsi l'adversaire contribue, bien que d'une manière douloureuse, — et même quand il s'agit de la discipline du Seigneur, les choses ne se passent pas autrement, — au progrès de l'âme dans cette direction. Les adversaires disent: Où est ton Dieu? (verset 10). En chassant le fidèle, ils l'avaient exclu de la jouissance publique des bénédictions accordées par Dieu et qui, pour Israël, se rattachaient à Son alliance. Job nous offre l'exemple d'une épreuve semblable. Où était désormais le signe que les fidèles eussent des bénédictions de la part de Dieu? Ils les Lui avaient attribuées, ils avaient proclamé la fidélité et la puissance de Dieu pour protéger; et maintenant leurs adversaires les raillent, et leur disent: «Où est ton Dieu?» comme plus tard les malheureux Juifs l'ont dit à Christ; mais ces paroles ont pour seul effet de rejeter l'âme vers Dieu, car elle n'a aucune ressource sauf ce que Dieu est Lui-même. Les adversaires lui avaient enlevé tout autre chose, en l'excluant des bénédictions dont l'abus tendait à mettre Dieu de côté. Ils avaient réussi à la priver de tout, ils ne lui avaient laissé que Dieu; elle espère en Lui; mais quelle est la conséquence? Implorera-t-elle des bénédictions? Nullement. Souvent l'âme, parce qu'elle cherche la joie, ne réussit pas à la trouver, car ce n'est pas cela qui purifie et qui bénit; or, pour bénir, il faut que Dieu purifie; tandis qu'une fois dépouillés de nous-mêmes et cherchant Dieu, nous trouvons la joie. De même ici, tout en se souvenant de la joie passée, l'âme s'écrie: «Je le célébrerai encore; son regard est la délivrance même» (verset 5).

Il y a encore d'autres points à observer dans ce Psaume. La fierté, la résistance stoïque contre l'épreuve, ne poussent pas l'âme vers Dieu; au contraire, elles la tiennent tout

spécialement loin de Lui, lui apprennent, ou prétendent lui apprendre à se passer de Dieu. C'est ainsi que les Stoïques enseignaient que l'homme de courage était l'égal de Dieu. Ici, l'âme a passé par l'affliction et elle sent sa dépendance, aussi peut-elle être à l'aise avec Dieu, à cause de Sa bonté et de Sa fidélité. Quand l'affliction est complète, sans ressources et sans secours, elle donne de l'intimité avec Celui qui a la volonté et le pouvoir de secourir. On est avec Dieu, on lui dit son affliction. Auparavant le coeur raisonnait avec lui-même; maintenant il dit: «Mon Dieu! mon âme est abattue au dedans de moi-même: c'est pourquoi je me souviendrai de *toi*» (*).

(*) L'auteur traduit ainsi le commencement du verset 6. (Ed.)

Ceci nous amène à un autre point. Les afflictions elles-mêmes viennent de Dieu. Le jugement intérieur de soi-même et l'espoir en Dieu, l'introduisent Lui seul en toutes choses. Les ennemis ont disparu en même temps que les bénédictions: «*Tes vagues et tes flots ont passé sur moi*» (verset 7). C'est Dieu qui commença à s'occuper de Job, sans confier son dessein ni à Job, ni à Satan; il se servit de la malice aveugle de l'Adversaire pour briser la nature insoumise de son serviteur, dont ce dernier lui-même ne se doutait pas, et pour amener une bénédiction. «Un abîme appelait un autre abîme», mais c'était «à la voix des torrents de Dieu».

Lorsqu'on voit ainsi la main de Dieu dirigeant toutes choses dès l'origine afin d'accomplir son dessein, on est amené à la conscience d'une relation d'alliance avec lui selon son caractère de Jéhovah (pour nous c'est avec le Père); et, selon cette relation, on s'attend à lui pour l'avenir: «Jéhovah mandera de jour sa gratuité, et son cantique sera de nuit avec moi et je ferai requête au Dieu Fort qui est ma vie». On acquiert ainsi de la confiance, de la hardiesse vis-à-vis d'un Dieu fidèle: «Je dirai au Dieu Fort qui est mon rocher: Pourquoi m'as-tu oublié?» Le mot *abandonné* n'est pas employé ici. Christ seul a été abandonné; la foi sait qu'elle ne le sera jamais. Mais, en vertu de cette confiance dans l'amour infailible de Dieu, le psalmiste demande à Celui qui est son rocher pourquoi il l'a laissé au pouvoir de ses ennemis. Chose digne de remarque!

Du moment que nous voyons la main de Dieu dans nos afflictions, nous pouvons attendre la délivrance, parce que c'est Dieu, et que sa main est sur nous en amour.

Et maintenant les outrages des adversaires deviennent une occasion de requête à Dieu (verset 10), car lorsqu'ils disent: «Où est ton Dieu?» la seule réponse c'est que Dieu se manifeste Lui-même. En attendant l'âme a ressenti plus profondément ce que c'était que de soupirer après Dieu. Toute légèreté de coeur ayant disparu, cette manifestation a infiniment plus de valeur. Ici les assurances de bénédiction sont augmentées, avant que l'âme angoissée n'ait dit qu'elle était assurée du salut de Sa face et qu'elle en ferait le thème de ses louanges; mais nous avons vu que le coeur purifié et exercé a été amené à se confier dans la fidélité de Dieu, selon la relation qu'il sait exister entre Dieu et lui. Le coeur, sans être encore délivré extérieurement, s'attache à Dieu comme à l'objet de ses désirs et de sa confiance. Aussi s'écrie-t-il maintenant: «Il est *le salut de ma face* et mon Dieu». Sa face reflète en joie le

resplendissement de la face de Dieu en amour. La détresse, la privation de toutes les bénédictions, même religieuses, qui lui avaient été données, ont fait que le coeur s'est rejeté sur Dieu et regarde à Lui comme à l'unique source de joie, avec cette confiance qui s'établit dès que l'âme est près de Dieu et qu'elle reconnaît, par la foi, la relation qui existe entre elle et Lui. Il ne peut en être autrement. Peut-être la paix complète, la pleine jouissance du coeur, se feront-elles attendre, si le Seigneur juge nécessaire de purifier encore et d'éprouver; mais on s'appuiera cependant sur lui avec confiance et l'âme sera amenée de cette façon à avoir réellement soif de lui. «Mon âme a soif de Dieu». Elle s'adresse à lui; nous ne trouvons pas ici la réponse, mais nous voyons l'état de l'âme amenée à espérer simplement en Dieu Lui-même, assurée que la clarté de Sa face brillera sur elle et qu'elle y trouvera la joie et la santé.

Encore un détail: c'est quand l'âme a été brisée, c'est quand la résistance de son orgueil a cédé, qu'elle se souvient de Dieu (verset 6). Quand elle voit la main de Dieu dans ses épreuves (verset 7), elle voit aussi que Jéhovah (Dieu connu dans sa relation avec elle) «donnera commandement à sa grâce»; or Dieu est le Dieu de sa vie et Il est son rocher.

Psaume 43

Dans le Psaume 42, nous venons de voir l'âme restaurée intérieurement et amenée à avoir véritablement soif de Dieu Lui-même; cherchant toute sa joie en Lui. Arrivée là, nous la voyons au Psaume 43 demander une délivrance qui la rende capable de jouir pleinement de Dieu en toute liberté. Dieu est devenu «l'allégresse de sa joie» et, ainsi restaurée, elle sera appelée de nouveau à l'adorer librement, à pouvoir exprimer la plénitude de sa joie et de sa reconnaissance. Dieu n'est pas nommé ici le Dieu de sa vie, mais le Dieu de sa force (verset 2). Jusqu'à ce que l'âme fût arrivée à considérer Dieu lui-même comme sa joie, ce cri de délivrance, cri naturel sans être mauvais, s'il était soumis à la volonté de Dieu (au fond, la soumission fait plutôt désirer d'être purifié, que délivré de l'épreuve), ce cri exprimait un certain désir de soulagement et de tranquillité, choses qui cependant, ne sont pas à mépriser lorsque c'est Dieu qui les accorde. Mais maintenant que l'âme est purifiée, le cri de délivrance se lie au désir de louer et de glorifier Dieu.

Notez ce changement qui s'opère dans une âme, traversant l'épreuve dispensée justement et en amour de la part de Dieu, quoiqu'injustement peut-être de la part des hommes. Il est naturel que le coeur désire d'être mis en liberté; mais, comme Elihu le dit à Job, si ce n'est pas en étant soumis aux voies de grâce de Dieu, alors c'est préférer l'iniquité à l'affliction (Job 36: 21); on manque ainsi à la fois de droiture et de soumission. Dès que le coeur est complètement restauré, le désir de la délivrance est parfaitement à sa place; il n'est plus que l'expression du besoin d'être manifestement en paix avec Dieu, ou de le glorifier et de le louer publiquement. Au Psaume 42, les ennemis outrageaient le fidèle, mais ils n'étaient, à ses yeux, que les vagues et les flots de Dieu (verset 7); la chose terrible, c'était leur question: «Où est ton Dieu?» Alors l'âme eut soif de Lui; maintenant elle désire qu'il lui soit fait justice et implore la délivrance (verset 1). Il y avait une épreuve plus sensible que l'oppression extérieure, quoique celle-ci existât encore; c'était la méchanceté directe des iniques: «Délivre-moi de l'homme trompeur et pervers». Le fidèle désire que la lumière et la vérité de Dieu

apparaissent, pour le conduire et l'introduire en la montagne de Sa sainteté. Ce n'est plus seulement la conscience que Dieu est la joie secrète de son âme, mais que ce Dieu qui est sa joie l'amènera maintenant, par sa puissance, à le louer, à l'adorer publiquement: Le Dieu Fort l'amènera là, et le fidèle sera en présence de Celui qui est l'allégresse de sa joie (verset 4). Cet espoir encourage son coeur et le ramène aussi à ce qui était le secret et la plénitude de sa joie; à son espérance que Dieu serait le salut de sa face. Moralement, Dieu était l'allégresse de sa joie; et cette allégresse tendait maintenant à se montrer dans une adoration publique et à paraître sur la face radieuse de celui qui en jouissait.

Dans le Psaume précédent, le résultat de l'épreuve est la soif de l'âme après Dieu, quoiqu'elle désire la bénédiction. Ici, ce dernier point est réalisé dans l'âme, mais quoiqu'elle ne soit pas encore rétablie dans les bénédictions extérieures et publiques, Dieu est son allégresse, son Dieu, et cette restauration extérieure est attendue prochainement.

Psaume 44

Le second livre des Psaumes présente à coup sûr un développement d'exercices moraux plus complet, plus profond, que le premier livre. L'âme y est mise en rapport direct avec Dieu; mais l'application de ces Psaumes à l'état du chrétien n'en est pas plus facile, par la simple raison, que ce livre n'a pas pour sujet les exercices qui découlent de la relation avec Dieu lorsqu'on est sous le poids de l'épreuve, les exercices de l'âme avec Dieu lorsqu'elle a perdu la jouissance de sa relation.

Pour appliquer au chrétien le contenu du premier livre, il suffisait de saisir la différence entre la relation de Jéhovah et celle de Père. Mais la relation du chrétien avec Dieu étant fondée sur la destruction de tout ce qui est dans la chair, quiconque a cette relation est placé, par cela même, au-delà de la position tout entière, exprimée dans le second livre des Psaumes. La condition chrétienne est céleste ainsi que les exercices qui en découlent; l'état chrétien proprement dit se trouve encore moins ici que dans le premier livre. Cependant, la relation avec Dieu d'une âme exercée y est mise en relief.

Dans le Psaume 44, les fidèles reconnaissent que c'est uniquement en vertu de la grâce et de la puissance divines qu'ils ont joui des bénédictions, des signes de la faveur de Dieu, dont ils sont maintenant privés. Le gouvernement direct de Dieu est reconnu: «O Dieu! c'est toi qui es mon roi!» C'est le langage d'Israël, toujours vrai pour nous, quoique l'autorité de Dieu, sans être moins absolue, soit infiniment plus intime dans nos relations actuelles; car Il est notre Seigneur par la rédemption.

Nous ne renions pas le Seigneur qui nous a achetés; telle est aussi la confiance des fidèles dans ce Psaume: ils se glorifient en Elohim et célébreront à jamais son nom, quoiqu'Israël fût rejeté et que ses ennemis eussent le dessus, ils restaient fermes, n'ayant point oublié Dieu, ni violé son alliance.

Deux grands principes sont en jeu ici: d'une part, la fidélité qui s'attache à la volonté, et à l'autorité de Dieu, malgré, la ruine et l'apparence du plus complet abandon; d'autre part, la confiance qui ne cherche pas d'autre secours que Dieu lui-même, alors qu'Il semble avoir

abandonné les fidèles. L'intégrité et la foi personnelle sont ainsi mises complètement à l'épreuve; or c'est précisément ce dont l'âme a besoin pour pouvoir être introduite de nouveau dans la pleine jouissance de bénédictions positives. Le fait que Dieu éprouve ainsi son peuple, est d'une haute importance (aujourd'hui c'est spirituellement qu'Il l'éprouve avant de lui faire trouver la paix). L'épreuve produit cette confiance absolue en Dieu Lui-même, qui caractérise le second livre des Psaumes; elle montre aussi, que le coeur fidèle préfère l'intégrité avec Dieu à toute espèce d'aise ou de confort; car, même si la confiance et la droiture ne leur rapportent rien, les fidèles tiennent à Dieu pour l'amour de lui; Lui-même est leur objet, à la fois moralement et dans ses droits sur eux. Dès lors, le coeur ne peut se tourner vers autre chose, car c'est Dieu qu'il lui faut; ni chercher aucun secours qui le ferait sortir des voies de Dieu.

Cette réflexion introduit un autre sujet auquel ce Psaume nous conduit: Les épreuves qui accompagnent l'abandon apparent dans lequel le fidèle se trouve, il les attribue à la propre main de Dieu: «Tu nous as fait retourner en arrière... tu nous as livrés comme des brebis destinées à être mangées, etc.».

Outre l'application individuelle, je voudrais faire encore une observation qui se rattache à notre Psaume. Lorsque Dieu châtie et couvre de confusion son peuple engagé dans une lutte publique avec la puissance du mal; lorsque, dans l'exercice de son gouvernement, il permet que le pouvoir de l'ennemi ait le dessus, c'est là, pour les siens, une épreuve immense, non seulement à cause de leur propre affliction, mais parce que le nom de Dieu est déshonoré. En cela l'ennemi triomphe, mais c'est là aussi que le gouvernement de Dieu se montre.

Nous apprenons dans ce Psaume, quelles sont les méditations de l'âme intègre au milieu de ces circonstances douloureuses; quoiqu'elle eût été froissée parmi les dragons, elle n'avait pas oublié Dieu, ni violé son alliance. Au contraire; s'il fallait que le gouvernement public de Dieu s'exerçât vis-à-vis de ce qui professait son nom et afin de séparer les fidèles qui pouvaient se trouver au milieu d'un peuple professant, — toutefois, quant aux fidèles eux-mêmes, ils souffraient réellement pour le nom de Dieu. Je crois qu'il faut distinguer ici entre le nom de Dieu et le nom de Jéhovah; sans doute, Dieu était Jéhovah, comme il est pour nous le Père; mais il s'agit ici de ce que Dieu est comme tel. Ce n'est pas seulement la fidélité à ne point renier le nom révélé, mais les souffrances avaient lieu à cause de ce que Dieu est; on ne se tournait pas, dans soit coeur, vers les idoles; on préférait souffrir tout au monde plutôt que renier le vrai Dieu. Les fidèles agissaient ainsi pour l'amour de lui, à cause de ce qu'Il était, quoique les bénédictions leur fissent défaut, et parce que le Dieu qui était en alliance avec son peuple était le vrai Dieu. Ils ne voulaient pas être éprouvés seulement en vue des bénédictions de l'alliance, mais pour l'attachement de leur coeur à ce que Dieu était dans Sa nature. En principe, il en est de même quant à nous. C'est de la joie, parce que l'amour de l'intégrité, la participation à la nature divine, — par laquelle nous nous réjouissons en ce qui est bien, en ce qui est de Dieu, — donne la conscience d'elle-même, c'est-à-dire la joie consciente propre à cette nature qui se réjouit de ce qui est juste et bon. Ce n'est pas de la propre justice, mais la joie consciente de la nature divine dans ce qui est bon; la propre joie divine selon sa nature.

Seulement, pour ce qui nous concerne, il faut que cette joie ait un objet: Dieu lui-même; alors cette joie est manifestée en nous, lorsque nous souffrons pour Lui. C'est pourquoi il est dit ici (car les ennemis haïssaient, Dieu): «Nous sommes tous les jours mis à mort *pour l'amour de toi*, et nous sommes regardés comme des brebis de la boucherie». Afin que les affections du coeur soient mises en pleine lumière et que les souffrances soient réellement pour l'amour de Dieu, il faut qu'il y ait absence des bénédictions qui appartiennent à Sa puissance. Les fidèles sont donc abandonnés, pour un temps, à l'oppression de l'ennemi; et cette dispensation, tout en scrutant leur coeur et l'intégrité de ses motifs, les amène à souffrir à cause de ce que Dieu est. Ensuite, au temps convenable, leur cri d'angoisse trouvera de Sa part une réponse, car il ne peut sans motif laisser au pouvoir du mal ce qui répond à sa nature: l'intégrité envers lui. Il en est toujours ainsi: bien que les sources de notre joie *puissent* être toutes dans un autre monde, néanmoins, comme règle, Dieu, conformément à son alliance, délivre dans ce monde-ci. Par rapport à la terre, ce cri des fidèles introduit le Messie.

Je crois voir, dans le Psaume 44, un progrès sur les deux Psaumes précédents. Ceux-ci représentaient le fidèle délaissé, il recherchait la lumière de la face de Dieu; alors tout allait bien. Ici, le fidèle, en dépit de tout, s'attache à Dieu lui-même, dans l'intégrité de son coeur. En principe, c'est la même chose dans ces trois Psaumes; mais d'une manière plus absolue dans le dernier, et c'est ce dont on a besoin. C'est précisément cet attachement à Dieu même, en dépit de tout, qu'il faut apprendre; car c'est là que l'on peut voir si le coeur est absolument pour Dieu.

Psaume 45

Ce Psaume a évidemment pour objet de célébrer le Messie, le Roi. Le coeur sent qu'il médite un sujet excellent. Lorsque Christ est devant l'âme, il la ranime, il la réveille. Ici, c'est en sa qualité de Roi victorieux, en sorte que nous trouvons ici plus exclusivement son triomphe humain, et moins l'appréciation chrétienne proprement dite de sa personne. La puissance du mal sera alors terrassée et le coeur s'en réjouira avec chants de triomphe. Pour nous, maintenant, la joie est plus profonde, plus divine. Collectivement, nous attendons l'Epoux; individuellement, le Sauveur qui n'a pas honte de nous appeler ses frères. En pensant à lui comme à une personne divine, nous sentons la profondeur de cette oeuvre divine, insondable, dans laquelle Dieu a rencontré le péché et l'a aboli pour nous; nous contemplons la gloire dans laquelle Christ est entré, et dont il est digne à la fois dans sa personne et par son oeuvre. Toutefois, nous pouvons comprendre la joie triomphante des Juifs délivrés, ou du moins celle que produit l'anticipation de leur délivrance par le moyen du Messie.

Mais à côté de cette joie, le Psaume 45 contient un principe d'une grande importance: La fille est appelée à oublier son peuple et la maison de son père, et le roi mettra son affection en sa beauté; alors, au lieu d'être bénie en ses pères elle sera bénie en ses enfants. (verset 16). L'association avec Christ rompt les anciens liens naturels et en forme de tout nouveaux. Ce principe est évidemment d'un caractère absolu et décisif; mais le verset 11 l'établit de la manière la plus forte: «Oublie ton peuple, et la maison de ton père, et le roi mettra son affection en ta beauté!» Pour le chrétien, s'il veut pouvoir marcher de manière à faire les

délices du Seigneur, il faut donc qu'il y ait une rupture complète d'avec tout ce à quoi la nature se rattache. Les doctrines qui forment la base de ce principe, ne sont pas exposées ici, cela ne conviendrait pas aux Psaumes. Il s'agit ici de l'état de l'âme, elle doit *oublier* tout ce qui, selon la nature, avait un droit sur elle; c'est l'introduction de Christ qui rend cela nécessaire. Christ lui-même aussi, en a fini avec le monde par la mort, et il est entré par la résurrection dans un monde nouveau. Son droit est absolu, en contraste avec tous les autres. En tout ce qui est selon la nature, il n'y a point de lien, point d'association avec les bénédictions dans lesquelles Il introduit; c'est un ordre de relations tout différent. Les relations anciennes à leur place revendiquaient naturellement leur droit sur le coeur; mais Christ, en nous amenant à Lui-même, en fonde de nouvelles dont il est le centre et Il possède un droit divin. On entre dans les nouvelles relations en abandonnant les anciennes par la rédemption qui nous en délivre. Il faut que Christ, de droit divin, possède le coeur tout entier, Lui, qui en se donnant pour nous et à nous, nous introduit dans une scène toute nouvelle en relation avec Lui. Lui seul peut prétendre à notre coeur; accepter d'autres prétendants, c'est renier Ses droits; c'est abandonner notre nature divine et notre position en Lui; c'est retourner aux choses anciennes. Etre à Lui voilà tout notre être et, comme la Parole l'exprime, «Christ est tout». Nous renions cette vérité si nous acceptons la concurrence d'autres droits que les siens.

Ceci peut se dire de la religion comme d'autre chose. Lors du règne de Christ, il faudra que le Juif cesse de se glorifier dans ses pères pour se glorifier en Lui; et quant à nous, quelque religion légale ou charnelle que nous ayons eue, tout est mis de côté; tout ce qui était gain est devenu perte; les choses anciennes sont passées; nous en avons été sortis. Christ et l'avenir qu'il donne, sont notre tout. *Christ* peut nous placer au milieu de devoirs actuels en rapport avec des relations humaines, et il le fait; mais quiconque regarde en arrière n'est pas propre pour le royaume de Dieu. Auparavant tout avait manqué; Christ est joie et bonheur, et cela d'une manière stable et en puissance. On trouvera cette vérité pleinement établie comme doctrine et comme expérience en 2 Corinthiens 5: «Si même nous avons connu Christ selon la chair, toutefois maintenant nous ne le connaissons plus ainsi. En sorte que si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création; les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Psaume 46

Le Psaume 46 nous présente une vérité très simple, mais bien solennelle et importante; une vérité dont les chrétiens ont besoin pour traverser les souffrances de ce monde, et pour se garder de la disposition à chercher du secours dans les efforts humains. «Soyez tranquilles et connaissez que je suis Dieu» (verset 10). Voilà l'exhortation; l'encouragement, le voici: «Dieu est notre retraite, notre force, et notre secours dans les détresses, et fort aisé à trouver». Si tel est le caractère de Dieu, lorsque les eaux viendraient à bruire et à se troubler et que les montagnes seraient ébranlées par l'élévation des vagues de la mer, nous pouvons être tranquilles. Qu'importe leur élévation et leur puissance, si Dieu, notre refuge, est présent. Seulement, il nous faut attendre qu'il intervienne et c'est là l'épreuve de la foi; aussi il ajoute: «Connaissez que je suis Dieu». On peut être mis à l'épreuve, soit comme exercice de patience,

soit en résistant à l'envie de se délivrer par des efforts humains; mais la vérité que nous trouvons dans ce Psaume est un encouragement précieux et béni, qu'aucune affliction quelconque ne saurait diminuer, car c'est de la créature que vient l'affliction, tandis que Dieu est Dieu. Toutefois, cela suppose que l'on ne cherche pas d'autre refuge; c'est la confiance parfaite, manifestée lorsque tout est contre nous.

Le point capital, c'est que *Dieu comme tel* est notre refuge et notre force. Il ne dit pas: «l'Eternel» et ne parle, plus bas, de Jéhovah que lorsqu'il est question de relations. Il s'agit de Dieu dans sa nature, en contraste avec l'homme et en général avec toute puissance quelconque car si Dieu est pour nous, qui sera contre nous La foi saisit cette vérité. Dieu est un refuge où nous pouvons trouver un abri et Il est la force, de sorte qu'aucune puissance adverse ne peut réussir à nous atteindre. L'angoisse est à son comble, un pouvoir insolent s'élève contre nous; Lui est notre secours actuel, notre abri infaillible; mais ce secours peut n'être pas toujours actuel en sa manifestation. Aussi l'on regarde à Dieu Lui-même et le fait que nous sommes absolument rejetés sur Lui et qu'il n'y a pas d'autre ressource, rend indifférente à nos yeux toute la puissance du mal, puisqu'il ne peut absolument rien contre Dieu. «Quelle est cette confiance sur laquelle tu t'appuies?» disait le roi d'Assyrie à Ezéchias. S'il s'agissait d'autres secours, nous pourrions les comparer ensemble, en peser la valeur; pour celui-ci, il ne faut que la foi: «Vous croyez en Dieu».

Tout effort est vain qui s'oppose à ce qu'Il nous aide; mais il faut savoir attendre le secours. Les moyens humains l'excluent, car alors c'est une autre espèce de ressource qui n'est pas la foi. Dieu peut nous demander d'agir, alors la foi le fait avec confiance; mais ce n'est jamais selon les voies humaines, et quand l'affaire est entre les mains de Dieu, dès qu'il ne s'agit point d'un devoir, notre rôle est d'être tranquilles et nous connaissons bientôt qu'il est Dieu. Les efforts de l'homme gâtent tout; les plans humains ne valent jamais rien. Dieu interviendra à sa manière et à son heure. Certes, *il y a* des devoirs; en avez-vous, accomplissez-les; mais quand il n'y a pas de devoirs et que la puissance du mal est à l'oeuvre contre nous, notre rôle est de rester tranquilles. Les efforts humains prouvent le manque de foi et de quiétude, les plans ne sont autre chose que la chair.

Nous avons vu ailleurs que l'intégrité est nécessaire pour se confier en Dieu, parce que c'est en la sainte nature de Dieu qu'on se confie. Cette confiance absolue est requise lorsque la puissance du mal va en grandissant; et le sentier du saint est caractérisé par la patience jusqu'au moment de la délivrance.

Nous trouvons encore ici une autre pensée. Dieu, le souverain dominateur de toute la terre, a une demeure où les rivières de sa grâce rafraîchissent; cette demeure, qui était la ville de Dieu, Sion et le temple, est maintenant l'Eglise. C'est là que coulent les fleuves rafraîchissants; il la préservera (il le fera pour l'Eglise d'une manière encore meilleure que pour Sion, la cité de ses fêtes solennelles), et c'est là qu'il entre dans le caractère particulier de sa propre relation. C'est là qu'il donne la paix, ayant détruit toute la puissance de l'ennemi. Alors quiconque aura attendu connaîtra ce que Dieu est; — mais nous l'apprendrons au milieu de scènes encore plus saintes et plus radieuses.

Psaume 47

Je n'ai que peu de mots à dire sur ce Psaume. C'est l'annonce prophétique du triomphe du peuple de Dieu, lorsque la délivrance est intervenue. Ce qu'il est utile d'observer, c'est combien le gouvernement du monde est en rapport étroit avec Israël. Dieu, le Souverain, est grand roi sur toute la terre. Puis, les peuples et les nations sont assujettis à Israël, et Dieu choisit l'héritage pour le résidu de son peuple, — Jacob lequel il aime. Tout cela aboutit aux louanges de Dieu Lui-même, en réveillant l'adoration de son peuple: quelles que soient les bénédictions et la gloire du peuple de Dieu, son bonheur est dans la gloire de Dieu Lui-même. D'abord Sa puissance est célébrée et ceux d'entre les peuples qui sont en relation avec Israël, sont invités à s'en réjouir avec chants de triomphe, parce que cette puissance est aussi leur délivrance et leur bénédiction; Israël sait cela et le leur annonce. Là ce peuple trouve enfin sa place; mais il en résulte que Dieu domine dans sa pensée. C'est ce qui arrive toujours quand l'âme connaît réellement la bénédiction; elle se tourne vers Celui qui bénit.

Alors, ce ne sont pas seulement des actions de grâce, mais l'âme célèbre tout ce que Dieu est en tant que connu des siens sous le caractère d'un Dieu qui les bénit. Sa propre gloire à Lui, est leur joie; ils ne le connaissent pas simplement à cause de ses bénédictions, mais dans sa propre gloire qui se fait connaître en bénissant. Ainsi les versets 5-8 célèbrent ce que Dieu est, manifesté et connu de cette manière. De même en Romains 5: 11, non seulement le salut est constaté, mais il est dit: «Nous nous glorifions en Dieu par lequel nous avons obtenu la réconciliation».

Ensuite, au verset 7, on est appelé à célébrer ses louanges avec intelligence. Les relations de Dieu sont établies au verset 8; et c'est un point que nous négligeons facilement, car nous sommes appelés à vivre et à louer Dieu conformément à ses relations avec nous. Il est pour nous «le Père», Christ est «le Seigneur»; tandis qu'ici, dans le royaume, il «est assis sur le trône de sa sainteté», et il «règne sur les nations», caractères qui n'ont affaire qu'au déploiement de sa puissance sur la terre. Les principaux des peuples se réunissent, s'associant à une nation particulière, qu'ils reconnaissent comme le peuple de la promesse, celui du Dieu d'Abraham. «Les boucliers de la terre sont à Dieu; Il est fort exalté»; telle doit être la dernière pensée qui domine dans le coeur des saints.

J'ajoute, en terminant, que ce Psaume s'occupe du règne de Dieu à son point de vue le plus général en rapport avec l'exaltation divine, mais en connexion avec Israël qui la célèbre.

Psaume 48

Le Psaume 48 contient des détails locaux et les jugements par lesquels le trône de Dieu est établi en Sion. Ce que les fidèles avaient entendu (Psaumes 44) ils le voient maintenant (verset 8). Ainsi se termine le tableau historique de cette période. Elle commençait avec le rejet du résidu, tandis que le méchant était assis en puissance sur le trône; elle se termine par l'établissement du trône de justice en jugement. Les événements des derniers jours passent devant les yeux des fidèles.

Psaume 49

Le Psaume 49 est un commentaire détaillé de tout ce qui précède, et nous montre la place que l'homme occupe dans ce tableau. Ce Psaume met en lumière la vanité du monde, et ses rapports avec le jugement de Dieu à la fin. Ce qui est dit ici s'applique à tous les temps, bien que cela ne doive être publiquement réalisé qu'alors. La mort prouve la folie de toute sagesse, de toute prévoyance et de toute grandeur humaines: observation générale d'après laquelle on se dirige rarement, mais qui est toujours vraie. Il est dit de la sagesse (Job 28: 22): «Le gouffre et la mort disent: nous avons entendu de nos oreilles parler d'elle». Ces derniers ne peuvent pas donner la sagesse positive, mais ils peuvent montrer d'une manière négative que cela seul a quelque valeur, qui n'appartient pas à l'homme mortel. L'homme établit sa famille, perpétue son nom; il disparaît; rien n'arrête la main de la mort. Il n'est pas au pouvoir de l'homme de racheter de la mort (verset 7). Il vient un matin (verset 14), où les justes auront le dessus sur ceux qui paraissent sages quant à ce monde. La mort se repaît d'eux; ou bien, comme ayant négligé Dieu, ils sont assujettis aux justes lorsque le jugement de Dieu arrive. Mais la puissance de Dieu en laquelle les justes se confient est au-dessus de la puissance de la mort; Il rachètera de la mort le résidu (verset 15). De même aussi ceux qui seront vivants à la venue de Christ pour l'Eglise, ne mourront point; ceux qui seront morts ressusciteront. Telle est la confiance du croyant: la mort ne l'alarme pas, car il se confie en quelqu'un qui est au-dessus de la mort, qui rachète (qui délivre entièrement de sa puissance), ou qui ressuscite.

Toutefois le chrétien va plus loin, quoique cela soit vrai aussi à son égard. Il peut dire: «Afin que nous n'eussions pas confiance en nous-mêmes, mais en Dieu qui ressuscite les morts», mais, de plus, il dit: «Nous avons en nous-mêmes la sentence de mort» (2 Corinthiens 1: 9). Il ne prend nullement, comme le résidu, sa part de ce côté-ci de la mort, en sorte que l'objet de son âme soit la délivrance de la mort pour vivre ici-bas. Christ étant mort, les rapports du chrétien avec ce monde ont cessé, sauf pour le traverser comme pèlerin. Il a la sentence de mort en lui-même; il ne connaît personne selon la chair, pas même Christ. Ses associations avec le monde sont terminées, il n'est plus qu'un serviteur de Christ dans le monde. Il se tient lui-même pour mort; il est crucifié avec Christ; toutefois il vit, mais c'est Christ qui vit en lui, et ce qu'il vit en la chair, il le vit dans la foi au Fils de Dieu qui l'a aimé et s'est livré lui-même pour lui, en sorte qu'il est délivré de ce présent siècle. Ainsi, bien que le chrétien soit placé sur le terrain de ce Psaume, quant au principe général, il est dans une position toute différente. Il n'est nullement question pour lui d'échapper à la mort (quoique extérieurement cela puisse avoir lieu, puisque nous ne mourrons pas tous), car la mort est un gain pour lui; de plus, il se considère comme mort, sa vie étant cachée avec Christ en Dieu; et Christ étant sa vie. Mais cela n'en montre que mieux la folie — sur laquelle le Psaume insiste — d'accumuler des biens, de s'élever soi-même et de compter sur l'avenir, dans un monde où règne la mort; de compter sur les choses auxquelles s'applique le pouvoir de la mort. «L'homme ne se maintient point dans ses honneurs».

Qu'il est difficile, même lorsqu'on est heureux en Christ, avec des pensées et des joies célestes, de ne pas regarder aux choses visibles, de penser que la sagesse, les talents, les

succès et l'approbation des hommes ne sont absolument rien que la pâture de la mort! Que le saint veille donc; qu'il ne s'effraie point lorsque le succès accompagne ceux qui n'acceptent pas la croix. Nous attendons le jugement de Dieu sur tout ce qui est puissant et élevé; nous exerçons ce jugement dans notre conscience. Il n'y a aucune intelligence divine, dans l'homme dont le coeur est attaché à la gloire de ce monde. Les hommes le loueront: il a réussi; il a établi ses enfants; il a relevé sa position. On louera cela en termes pompeux, mais cet homme n'a point d'intelligence! Son coeur est lié aux choses dont la mort se repaît et dont la mort est la mesure! *Tous* les motifs du monde sont pesés par la mort. Après tout, l'homme avec ses motifs est semblable aux bêtes brutes qui périssent — seulement il a plus de soucis.

Psaume 50

Cet enseignement que la mort nous donne, n'est pas tout; il y a encore l'exécution du jugement divin. Ce sujet introduit des considérations nouvelles: le contraste entre la religion cérémonielle que Dieu peut avoir ordonnée dans sa bonté envers l'homme, et cette justice pratique qui est nécessaire pour que Dieu puisse reconnaître l'homme. Mais on ne la trouvera que dans une relation spéciale avec Dieu, et selon le moyen qu'Il a ordonné pour cela. Les saints sont assemblés par le sacrifice. La grâce qui rachète et le sentiment qu'elle est nécessaire doivent intervenir pour que les saints soient reconnus de Dieu comme tels; mais c'est à Dieu qu'ils sont assemblés. (verset 5). Le jugement a lieu selon le terrain sur lequel l'homme est placé. S'il a des privilèges il est jugé pour en avoir abusé, mais c'est toujours selon le terrain moral sur lequel sa conscience se trouve. De même ici, quant à Israël, Dieu ne se plaint pas du manque de sacrifices. Il ne s'agit nullement d'une religion cérémonielle, mais de la méchanceté. Dieu ayant gardé le silence dans le temps de sa longue patience, le monde pourrait s'imaginer qu'on peut le satisfaire comme un homme, avec des formes extérieures, des sacrifices, des cérémonies, et pas de conscience; et que Dieu ne regarde pas plus loin. Mais Dieu met sous les yeux de l'homme *ce qu'il a fait* (verset 21).

Celui qui connaît Dieu de manière à pouvoir le louer, qui reconnaît ce que Dieu est, qui le bénit pour ce qu'Il est, et règle sa marche selon la justice; celui-là jouira de la bénédiction gouvernementale de Dieu (verset 23). Celui qui offre des sacrifices comme s'il pouvait ainsi apaiser Dieu, puis qui continue sans prendre garde à Lui dans sa conscience, celui-là Dieu le reprendra et mettra devant ses yeux tout ce qu'il a fait. Si la chose a lieu ici-bas, c'est pour le salut; si elle a lieu en jugement il n'y aura personne qui délivre (versets 21, 22).

Psaume 51

Ce Psaume nous enseigne que, là où il a une oeuvre de Dieu, elle dépasse encore de beaucoup en profondeur le contenu du Psaume précédent. *Dieu* avait annoncé le jugement; mais ici, l'âme, sous l'impulsion divine, espère en la miséricorde. Elle désire que Celui qui seul peut le faire, la nettoie d'une manière digne de Lui; car l'âme, ainsi enseignée, sent qu'elle a affaire avec Dieu, et recherche une purification appropriée à une telle rencontre. C'est ainsi que, en Jean 13, le Seigneur qui était venu de Dieu, qui s'en allait à Dieu, et entre les mains duquel le Père avait mis toutes choses, dit à Pierre: «Si je ne te lave, *tu n'as pas de part avec*

moi». Le péché aussi est confessé. Ce qui caractérise ce Psaume, c'est le fait d'avoir affaire à Dieu lui-même et, en outre, le sentiment de celui qui est intéressé à cela. Or, comme je l'ai dit, ce que nous trouvons ici s'étend beaucoup au-delà de l'objet dont le jugement s'occupe. C'est pourquoi, à partir du verset 5, nous trouvons des principes intérieurs, car il est question d'avoir affaire avec Dieu et non pas seulement du jugement des actes commis.

Il y a le sentiment du péché dans la nature, et dans l'origine de notre être; on sent que Dieu veut la vérité dans le coeur; mais il y a, de plus, cette confiance en Dieu qu'Il enseignera la sagesse divine dans le secret du coeur, cette sagesse que l'oeil du milan n'a point vue. Ceci est précieux à comprendre. L'âme envisage l'humiliation avec joie, comme étant le moyen de briser une volonté profane car, puisqu'elle la hait, elle désire la voir brisée. En ce sens, l'amertume de l'humiliation est douce. Il y a la conscience bénie que, lorsque le Seigneur nous lave, nous sommes entièrement nets, plus blancs que la neige. Précieuse pensée, que celle d'être nets devant Ses yeux! On y croit si peu, parce qu'on ne croit pas que c'est *Lui* qui purifie.

Jusqu'ici nous trouvons plutôt la valeur intrinsèque de la purification: ce que c'est qu'être net pour Dieu; ce qui, pour Lui, est nécessaire et ce en quoi le coeur prend son plaisir. Maintenant on recherche la joie, mais une joie qui vienne de Dieu. Le châtement, l'humiliation et tout le reste, étant considérés comme dispensés par la main de Dieu, on est autorisé dès lors, à désirer la joie, la faveur, la face de Dieu. Un tel désir n'aurait été auparavant qu'une jouissance égoïste quoique bien naturelle; mais Dieu ne donne pas la joie tant que le coeur n'est pas en règle. Pour jouir ici-bas de la faveur et de la joie, il faut que le coeur soit vrai, réellement purifié, en accord avec Dieu. D'autre part, on ne peut séparer le désir que Dieu détourne Sa face de nos péchés et qu'Il efface toutes nos iniquités, du besoin d'avoir un coeur net; mais, avec cette différence que maintenant ce désir s'exprime en face de la bonté de Dieu. Ce n'est plus seulement une chose requise par la sainteté de Dieu et à laquelle le coeur donne son assentiment, mais c'est l'oeuvre de Sa grâce, une chose qui vient de Lui: «O Dieu! crée-moi un coeur net». Donne-le moi, «et renouvelle au-dedans de moi un esprit bien remis» — un esprit recueilli, fixé calmement sur Dieu, seul objet du coeur; un esprit qui compte paisiblement sur Lui et s'attend à Lui. L'âme ainsi enseignée ne peut se passer de la présence de Dieu; sa frayeur est d'en être bannie. Elle n'a pas encore la pleine intelligence de la grâce et de la sûreté de la faveur divine, mais elle ne peut se passer de Sa présence; en être éloignée serait pour elle une misère immense; elle le sent d'autant plus que son oeil est davantage fixé sur Lui. C'est pourquoi l'âme supplie avant tout de ne pas être rejetée de devant Sa face, car elle l'a connue en vérité, comme répondant à ses désirs, comme lui étant nécessaire. En dehors de la présence de Dieu, il ne peut y avoir pour elle aucune joie.

L'action du Saint Esprit est connue ici comme la puissance de la joie; mais son habitation en nous n'est pas connue. L'âme demande de n'être pas privée de l'action du Saint Esprit. Il faut remarquer ici que le cas diffère de celui d'un chrétien; que nous le considérons au début de sa conversion ou lorsqu'il est restauré et qu'il rentre en communion. Jusqu'ici nous avons pu appliquer au chrétien les grands principes essentiels de la communion de l'âme avec Dieu; mais ces versets nous donnent l'occasion de constater la différence dont nous venons de

parler. Un chrétien intelligent ne pourrait pas dire littéralement: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté»; il considère les effets de son péché d'une toute autre manière. Il a contristé l'Esprit, il a péché contre l'amour, mais il ne croit pas que Dieu lui ôte jamais son Saint Esprit. Lorsque le châtement est extrême et que le bouclier de la foi est à terre, peut-être le chrétien doutera-t-il qu'il ait le Saint Esprit ou même qu'il l'ait jamais eu; mais jamais il ne demandera qu'il ne lui soit pas ôté. Il a atteint la limite où il ne lui restera plus que le désespoir; il se croit réprouvé, et s'il pense qu'il avait le Saint Esprit d'une manière extérieure, comme en Hébreux 6, il juge impossible, puisqu'il l'a perdu, qu'il puisse être renouvelé encore à repentance. Mais, sauf dans ce cas extrême, ou bien, lorsqu'on fait usage d'Hébreux 6 pour sa propre condamnation (usage fréquent, tant que l'on n'a pas obtenu une paix réelle), il n'y a aucune pensée pareille chez un chrétien. Un homme peut douter qu'il ait le Saint Esprit, mais un chrétien intelligent ne pense pas que Dieu le retire. Il sera peut-être dans un état qui touche au désespoir; il sera profondément affligé, parce qu'il a contristé l'Esprit qui est en lui. Le résidu peut demander que l'Esprit agisse présentement en Israël, vit que Dieu reconnaît cette nation, chose que, du moins, le résidu espère. (Comparez Aggée 2: 5).

David de même, ayant péché, pouvait parler ainsi; un chrétien ne le pourrait pas. A la rigueur, ce cri pourrait provenir d'un chrétien inexpérimenté qui n'a pas trouvé la paix, et ne sait pas que Dieu n'ôte pas son Esprit au chrétien. Un chrétien connaissant la vérité, mais ayant failli dans sa marche et assailli par l'ennemi, pourrait demander de ne pas perdre pratiquement cette action de l'Esprit qui seule nous garde dans la communion, et qui tient élevé le bouclier de la foi; et la chose serait à sa place. Celui qui se trouverait ainsi privé de cette action, pourrait dire: «Rends-moi la joie de ton salut», et encore ne s'agit-il pas là de l'état de l'âme; mais seulement du point auquel elle revient. Dans le cas extrême, on va jusqu'à croire que l'on est perdu, quoique, après tout, l'espoir ne soit jamais tout à fait abandonné. Mais lorsqu'une telle âme vient à se repentir, les versets 11 et 12 sont d'un usage pratique, quoiqu'elle n'ait jamais lieu de dire: «Ne m'ôte point l'Esprit de ta sainteté».

Il y a une action constante du Saint Esprit pour conserver la foi vivante; cette action peut être la source d'une grande joie lorsque nous marchons avec Dieu; mais lorsque nous n'avons pas de joie, elle empêche l'ennemi d'introduire le doute dans notre âme devant Dieu. Elle conserve, comme je l'ai dit, la foi vivante. L'ennemi n'est pas, comme puissance des ténèbres, entre nos âmes et Dieu. Voilà, pratiquement, ce que l'âme désire dans ce Psaume; elle demande que la joie sensible du salut de Dieu soit rétablie, mais elle n'a pas la connaissance de l'habitation de l'Esprit, fondée sur la rédemption.

Il se peut que nous ayons à exprimer aussi, comme le verset 12, le désir que la joie du salut nous soit rendue et que notre coeur soit soutenu par le libre Esprit de Dieu; qu'il ait cette liberté devant Dieu et dans son service, dont jouit par l'Esprit (quand ce dernier n'est pas contristé), l'âme qui connaît la rédemption et la lumière précieuse de la présence de Dieu. En David il y avait l'incertitude que le pardon pût être répété, incertitude aggravée par la grandeur de son péché. Alors, en effet, l'acceptation définitive et permanente du croyant était encore inconnue. En Israël, dans les derniers jours, il y aura la connaissance de relations

longtemps goûtées — maintenant suspendues — quoiqu'il y ait de la confiance en Dieu à cet égard. Mais tel n'est point l'état du chrétien. S'il sait que le Saint Esprit habite en lui, il sait aussi qu'il y *demeure*.

L'âme en laquelle l'Esprit de Dieu agit, peut, à cet égard, se trouver dans les états suivants: Premièrement, exercée mais ignorante, ayant une idée générale de la miséricorde, elle s'appliquera à elle-même toutes ces conséquences du péché, vaguement peut-être, mais avec terreur. Secondement, lorsque le pardon est connu (mais surtout quand la conviction du péché qui accompagne cette connaissance, n'est que superficielle), sans que la justice de Dieu soit connue, l'âme qui a perdu le sentiment du pardon par une chute ou par insouciance, voit le jugement devant elle, sans avoir la justice; alors, toute joie précédente devient amertume; elle s'applique la réprobation prononcée en Hébreux 6, ainsi que tous les autres passages qui parlent soit de la persévérance comme d'une condition, soit de l'apostasie. Dans ce cas, l'âme n'était pas réellement affranchie. Elle a connu le pardon, non pas la justice; elle a connu le sang sur les linteaux des portes, mais non pas la Mer Rouge. Elle est en voie d'apprendre la justice divine et la paix durable devant Dieu en Christ ressuscité. Troisièmement, il y a le cas dont j'ai parlé plus haut, où la vérité étant connue, on a traité légèrement le péché; alors on se trouve sous la puissance de l'ennemi; il n'y a point de force pour appliquer la Parole ou les promesses, et l'on s'applique à soi-même chaque sentence amère. La justice de Dieu en jugement étant reconnue comme juste, c'est, pour ainsi dire, non pas Dieu, mais Satan qui est l'interprète de la Parole. Cependant Dieu se sert de tout cela comme d'un châtiment pour remettre l'âme en règle, et celle-ci, par grâce, s'attache à Dieu, en dépit de tout.

En parlant de ces versets j'ai peut-être dépassé les limites habituelles, mais la chose m'a paru nécessaire, parce qu'on en abuse si souvent pour placer les chrétiens sur le terrain de l'Ancien Testament, et pour leur enlever la vérité de la demeure constante de l'Esprit en eux; tout cela est une fausse application de notre passage.

Je terminerai par quelques remarques sur les derniers versets. L'âme n'est pas encore restaurée ni libre devant Dieu, elle désire l'être. Une fois restaurée, elle peut librement enseigner les autres. Mais, tandis qu'elle désire un cœur net, il est un autre caractère du péché, le fardeau d'une âme qui a rejeté Christ: «*la dette du sang*». «Délivre-moi du sang versé» (verset 14). Il va sans dire que *nous* ne pouvons mettre Christ à mort; mais le péché est le même. Ainsi, dans le péché, il n'y a pas seulement la souillure, mais les sentiments sont mauvais; il y a de la haine contre Dieu, manifestée par l'inimitié envers les saints et surtout envers Christ. Nous pouvons comprendre comment Israël pourra faire une telle demande; car ils ont dit: «Que Son sang soit sur nous et sur nos enfants!» Mais, en pratique, nos cœurs aussi l'ont rejeté et n'ont pas voulu de Lui. Toutefois, l'âme qui a été approchée de Dieu par Sa grâce, peut demander d'être aussi nettoyée de cela; bien plus, en recevant le pardon de ce péché, elle voit que Dieu est en effet le Dieu de son salut; qu'il n'est pas le Dieu de jugement, mais que dans le cas du péché le plus extrême, Dieu est un Sauveur — qu'il sauve en amour. Alors l'âme chante hautement la justice de Dieu. (verset 14). Dans sa relation actuelle avec

Dieu, il n'y avait que le péché; la croix, c'était Dieu rencontrant le péché et le péché rencontrant Dieu dans l'homme. L'homme (c'est-à-dire le pécheur) n'avait que le péché.

Par la croix, il a montré qu'il n'était que haine et violence contre Dieu présent en amour. Mais là même Dieu devint, non pas un restaurateur, mais un Sauveur, un Sauveur parfait; et Il montra sa justice en ce qui concerne l'oeuvre de Christ, en plaçant l'homme, Christ comme homme, à sa droite. Alors seulement la justice de Dieu est connue; et, cette justice ayant triomphé dans le salut, l'âme la chante hautement. Telle est la vraie liberté; le Saint Esprit donné en est la puissance. La conséquence nécessaire c'est que les sacrifices n'ont plus de place; où seraient-ils? Comment reconnaîtraient-ils Dieu? Un esprit brisé, voilà ce qui s'accorde avec la croix, avec le corps rompu de Christ et les péchés pardonnés. Dieu ne méprise pas cet esprit. Cela répond à sa pensée dans la croix, à sa grâce envers le pécheur. Alors suivent la paix, la bénédiction et le service. Ici, naturellement, la chose a lieu selon l'ordre millénial juif, mais elle est réalisée en esprit dans le chrétien.

Psaume 52

Le Psaume 52 n'exige que peu de remarques. Il s'occupe du jugement en Israël, mais il contient quelques principes qui s'appliquent directement, à toute époque, au croyant qui ne regarde pas aux circonstances, lorsque prévaut la puissance du mal. Le mal se vante lui-même ainsi que sa puissance, mais la foi voit autre chose. La bonté de Dieu, devant lequel les hommes sont comme des sauterelles, dure tous les jours (verset 2), bien que le mal ait continuellement le dessus. Il n'y a pas de moment où cette bonté ne se trouve pleinement en Lui; pas de jour où quelque chose lui échappe, ou bien se trouve hors de sa portée. Il ne s'agit pas seulement de la puissance de Dieu, mais de sa bonté. C'est une grande vérité générale; mais nous chrétiens, nous disons, Notre Père! «Pas un passereau ne tombe en terre sans *votre Père*». D'un autre côté, il y a ici une pensée particulièrement précieuse; il ne s'agit pas de la bonté de Jéhovah dans sa relation avec Israël, mais de ce qui est dans la nature de Dieu. La bonté de Dieu, quelle ressource contre le mal! Comme telle, elle ne peut ni cesser, ni être interrompue. La fin de l'orgueil, c'est la ruine, mais celui qui s'assure dans le Seigneur et dans son amour fidèle, sera, lorsque tout le reste se flétrit, comme un olivier verdoyant planté dans les parvis de la maison de Dieu.

Psaume 53

Ce Psaume, comme nous le savons, apporte la conviction de leur état de péché irrémédiable, à ceux qui possèdent les plus grands privilèges. Le secret de leur conduite n'est pas nouveau; j'en dirai quelques mots. La voie du méchant tout entière a pour point de départ ceci: Pour lui Dieu *n'est pas*. La foi n'existe pas et Dieu n'est pas vu; tel est le secret de toute erreur, soit en pratique, soit dans le raisonnement humain. Plus nous examinons dans son ensemble le cours de l'activité humaine, nos fautes à nous, chrétiens, les errements divers de la philosophie, plus nous trouvons aussi que «Il n'y a point de Dieu» est à la racine de tout cela. Il s'agit ici d'une conscience qui ne tient aucun compte de Dieu. Le coeur n'a aucun désir de Lui, et la volonté est à l'oeuvre comme s'il n'y avait point de Dieu. C'est ainsi que l'insensé

dit en son coeur: «Il n'y a point de Dieu». Pourquoi donc le dit-il? Parce que sa conscience lui dit qu'il y a un Dieu. Sa volonté voudrait qu'il n'y en eût point; et comme cet insensé ne voit pas Dieu dans ses oeuvres, sa volonté ne voit que ce qu'elle veut. Dieu est mis de côté et toute la conduite de l'insensé est sous l'influence de sa propre volonté, comme s'il n'y avait point de Dieu. S'il réfléchit, il s'efforce de prouver que Dieu n'est pas, parce qu'autrement il ne pourrait pas continuer à faire ce qu'il veut. S'exaltant lui-même et se décevant lui-même, il en vient, quant à sa condition pratique, à vouloir que Dieu n'existe pas. Ce n'est pas qu'il le pense, mais il agit comme s'il le pensait, soit dans ses intentions, soit dans ses actes. Dans un certain sens, on peut dire que même il *pense* ainsi; car exclusivement occupé des choses présentes, aveuglé parce qu'il est devenu étranger à Dieu, mort quant au sentiment moral, jugeant d'après les choses présentes, il en tire des conclusions, et nie qu'il y ait un Dieu. Il vit dans ses pensées ainsi formées, et s'exprime, de cette manière, en son coeur. Lorsque sa conscience s'éveille, il sait bien qu'il y a un Dieu; mais il vit dans sa volonté et dans les pensées de cette volonté et, pour lui, il n'y a point de Dieu.

Il est étonnant de voir combien le raisonnement humain fait habituellement abstraction de l'existence de Dieu! Impossible qu'on regarde autour de soi, sans se rendre compte que la somme du mal est fort grande. Si l'on n'accepte pas la chute et le salut, que doit-on penser quand on ne voit pas Dieu intervenir, d'une manière immédiate, comme en Israël? On laisse Dieu de côté, et l'on se rend compte de tout comme s'il n'existait pas. Les hommes ne veulent pas placer toutes choses sur le terrain de la vérité; ils ne peuvent, par conséquent, introduire Dieu dans ces choses, et ils expliquent tout sans lui. Voilà ce qu'on appelle la philosophie. Or cela mène nécessairement sous la puissance du mal, car le mal existe et par conséquent sa puissance. Si Dieu n'est pas introduit, il faut, dans ce cas, que la puissance du mal ait le dessus, car où est celui qui l'en empêcherait? Toutefois Dieu retient, jusqu'à ce que son temps soit venu, le temps où il n'y a plus de bien à faire par la patience. Alors le mal arrive au comble, comme nous le voyons dans ce Psaume, et le résultat c'est le jugement dont il est parlé au verset 5. Mais remarquons que les principes du monde sont les mêmes à toute époque. Dès que j'agis comme si Dieu n'existait pas (c'est-à-dire sans m'inquiéter de Sa volonté), c'est comme si je disais dans mon coeur: «Il n'y a point de Dieu».

Si la peur dont il est parlé au verset 5 est celle de la congrégation des justes (*), comme je le pense, nous voyons combien les justes ont peu de raison de s'effrayer au jour de la puissance du mal; car plus ce dernier grandit, plus c'est Dieu que cela concerne. Le mal a-t-il atteint son extrême limite, Dieu seul est en cause, et, par conséquent, il n'y a plus aucune raison de craindre. C'est lorsque les méchants triomphent que Dieu les méprise. Le Psalmiste, comme Juif, désire ardemment cette époque, qui sera celle de la restauration d'Israël. Dans un certain sens, nous la désirons aussi, parce que nous désirons la disparition du mal et le repos de la terre; mais ce n'est pas la bénédiction la plus élevée.

(*) Il faut traduire ainsi le commencement du verset 5: «Ils se sont extrêmement effrayés là où il n'y avait point de peur».

Psaume 54

Ce Psaume contient un seul principe, mais des plus importants pour la pratique: Dieu seul et son nom; c'est-à-dire que la révélation de Lui-même est la ressource de l'âme. Les étrangers n'ont pas Dieu devant leurs yeux; il n'en est pas ainsi du croyant, et, pour lui, tout dépend du nom de Dieu. Le fidèle exprime sa dépendance et recherche Dieu selon Son nom. Ce nom tient la première place dans le Psaume. Il faut remarquer que Dieu n'est pas connu ici dans une relation d'alliance qui subsiste. Il ne s'agit pas de Jéhovah, sauf à la fin du Psaume, mais de Dieu, comme tel, en contraste avec les hommes et tout le reste; de Dieu connu en ce qu'Il est: comme source de miséricorde et de bonté, de laquelle nous dépendons. Mais Dieu s'est révélé Lui-même; il s'est fait connaître Lui-même aux hommes; son nom qui exprime ce qu'Il est, ce nom est connu et le coeur se confie en cela. Que cette confiance est douce! C'est la joie et le repos. Que pourrait faire l'homme, si Dieu est pour nous? Il se peut que je ne sache pas ce que Dieu fera; mais j'ai confiance en Lui. Dieu dit qu'Il est mon secours. Une fois que l'âme est délivrée ou qu'elle pense à la délivrance, tout ce que Dieu est en relation avec son peuple, devient pour elle un sujet de louange. Mais ce que Dieu est, comme Dieu, voilà sa ressource.

Psaume 55

Le Psaume 55 est l'expression d'une grande détresse d'esprit. Il y avait là des ennemis du dehors; mais ce qui pesait avant tout sur l'esprit du fidèle, c'était la haine de ceux qui étaient dans la plus intime relation avec lui. Ceci l'amène en présence de la mort et du jugement divin, parce que, comme instruments de Satan, ses ennemis voudraient charger son âme de la culpabilité devant Dieu (*). Le Seigneur Lui-même (quoique ce Psaume ne soit pas proprement une prophétie qui s'applique à Lui) a entièrement passé par là, je n'ai pas besoin de le dire. Ils cherchèrent à faire de Lui un coupable; ils triomphèrent lorsque Jésus fut abandonné de Dieu, et ils estimèrent qu'étant ainsi frappé, il était battu de Dieu et affligé. Ce Psaume a trait directement au résidu des derniers jours; mais, comme nous l'avons vu, dans toute leur angoisse, le Christ a été en angoisse.

(*) Traduisez au verset 3: «Ils font tomber sur moi l'iniquité». (Ed.)

C'est une chose très solennelle que de voir une âme chargée de l'iniquité par des hommes méchants, instruments de Satan. Le Seigneur a éprouvé cela plus profondément que personne, parce qu'Il s'est chargé de notre iniquité. Il ne s'agit pas proprement de la colère que Christ a portée, et que nous ne porterons jamais, mais du fait, que la puissance de Satan, par le moyen des méchants, veut mettre le poids de la colère sur l'âme du juste. Le Seigneur peut juger cette épreuve nécessaire, mais ce ne sera jamais qu'un cas exceptionnel pour les chrétiens.

On trouve ici de la confiance en Dieu, l'espoir que son oreille est attentive au cri du coeur qui se confie en Lui. Mais, jusqu'à ce qu'on ait regardé au Seigneur, la puissance de l'iniquité et l'iniquité elle-même épouvantent et écrasent l'âme. L'existence et la puissance du mal, — de ce qui est opposé à Dieu, — pèsent sur l'âme; et à cela se joint le fait que la confiance du juste en l'homme a été outrageusement trompée, car ce n'est pas un ennemi avoué, mais c'est

la main d'un ami qui a fait ces choses. Comment compter sur quoi que ce soit qui vienne de l'homme, si nos plus proches nous trahissent? Aussi le coeur éprouve-t-il ce que c'est que l'isolement; il ne peut compter sur rien. Le Seigneur a traversé et éprouvé cette puissance du mal: nous ne la sentons que lorsque la chair n'est pas brisée et qu'elle a besoin de l'être. Sans doute, le mal existe, mais, pour la foi, Christ a brisé sa puissance; toutefois, en tant que nous sommes pécheurs, cet effort de la puissance de Satan contre nous, aura nécessairement un caractère de jugement. Par grâce, nous pouvons être au-dessus de cela et avoir confiance. C'est pour cela aussi que Christ a prié pour Pierre; et, bien qu'ayant failli sous la puissance de Satan, il fut préservé de douter de l'amour du Seigneur et de descendre jusqu'au désespoir. La chose la plus terrible, dans ce Psaume, c'est que la méchanceté se présente comme la puissance du mal. L'esprit du fidèle recule d'épouvante devant ce manque de coeur; il voudrait fuir; car un esprit de grâce aimerait à se reposer en paix lorsque de tous côtés le mal l'entourne. Toutefois le coeur a la conscience de n'avoir aucune association avec le mal; il ne demande qu'à fuir, pour être seul, en repos, car il est dans une position où il n'a personne en qui se confier. Ceci le rejette entièrement sur le Seigneur, car, après tout, il n'a pas, dans ce monde, des ailes de colombe.

Le résultat est que la méchanceté est présentée devant le Seigneur, c'est-à-dire en pleine lumière; ce qui introduit naturellement le point de vue sous lequel tout est considéré dans les Psaumes: la patience en présence du mal, la justice qui doit envisager le mal sous son vrai caractère; et enfin la pensée du jugement. Sans doute, les Psaumes nous parlent aussi des souffrances de Christ sous le péché, même jusqu'à subir la colère, ainsi que de la grâce qui ressort d'un jugement déjà exécuté; mais, en général, les Psaumes présentent l'aspect du gouvernement de Dieu; car le jugement du mal et la délivrance de l'opprimé sont dans la nature de Dieu en tant qu'il gouverne et qu'il voit toutes choses. Jusqu'ici, le coeur gémissait sous l'oppression et dans la souffrance, en pensant avec horreur et affliction d'esprit au mal qu'on cherchait à lui imputer; mais maintenant, il peut, regardant au Seigneur, considérer le mal plus calmement quant à son caractère propre, et quant au jugement qui va suivre. De là, une pleine confiance en Jéhovah, connu comme le Dieu de l'alliance. Aussi, depuis le verset 19, le fidèle, en toute liberté d'esprit, envisage calmement toutes choses et en considère la fin. La conclusion ne se fait pas attendre. Elle est parfaite, elle est précieuse malgré le sentiment le plus profond d'un mal arrivé à son comble: «Rejette ta charge sur Jéhovah et Il te soulagera; Il ne permettra jamais que le juste soit ébranlé». Ici se terminent tous les exercices qui sont en rapport avec le fondement de notre foi; et, bien que ce Psaume exprime le désir du jugement, lorsque l'on considère le principe du verset 22, on y trouve le précieux soutien de la foi dans toutes les épreuves. Il y a deux points à remarquer ici: «*Rejette ta charge sur Jéhovah*». Quelle que soit l'épreuve ou la difficulté, rejette-la sur le Seigneur. Cela ne signifie pas que l'épreuve soit toujours retirée; dans ce cas-ci la chose n'aura lieu qu'à l'arrivée du jugement; mais «*Il te soulagera*». Cela vaut mieux que si les épreuves étaient retirées; car c'est Dieu venant directement se mettre en rapport avec nous, avec nos âmes; c'est le sentiment de son intérêt pour nous, c'est sa faveur, sa proximité; Il vient pour nous aider dans

nos besoins. C'est un état divin de l'âme, meilleur même que l'absence du mal. Dieu est un ferme appui pour nous soutenir.

Le second point est la fidélité infaillible de Dieu. Il ne permettra point que le juste soit ébranlé. Peut-être sera-t-il éprouvé; mais Dieu ne peut ni ne veut permettre que le mal dans le monde ait le dessus. Par le moyen du mal nous pouvons apprendre à avoir confiance, et, en ayant confiance, nous savons que le Seigneur nous gardera. Le caractère extrême du mal rend l'intervention de Dieu nécessaire; — montre d'autant plus clairement qu'il faut que Dieu intervienne.

Psaume 56

L'âme est sortie des profondeurs de la détresse intérieure, dans laquelle elle se trouvait au Psaume 55. En effet, bien que les ennemis du fidèle se tiennent aux aguets pour surprendre son âme, il ne s'agit plus ici de l'infidélité et de la trahison de ses amis; ce sont des ennemis qui cherchent à lui faire du tort. Il est effrayé plutôt que désolé, et regarde à Dieu à travers les difficultés. Aussitôt la foi est en activité. Dans le Psaume précédent, l'esprit du fidèle était profondément abattu au-dedans de lui; ici, il est seulement éprouvé; aussi peut-il bien vite se confier en Dieu, dont la Parole est, pour lui, le témoignage d'une délivrance certaine.

Dans le Psaume 55, c'est seulement au verset 19 et à la fin que le fidèle est capable d'introduire Dieu; tandis qu'ici Dieu est aussitôt devant l'âme. En réalité, les épreuves extérieures sont peu de chose, comparées avec les déchirements intérieurs de l'esprit: «L'esprit d'un homme soutiendra son infirmité; mais l'esprit abattu qui le relèvera?» (Proverbes 18: 14). La confiance du saint est donc en Dieu. Mais cette confiance en Dieu ne peut exister sans quelque révélation de Sa part. Or, quand l'âme peut regarder à Lui et avoir confiance, le témoignage qu'Il nous a donné dans son amour, ce par quoi Il a révélé ses pensées, devient à la fois le guide et l'assurance de l'âme. Combien la possession de ce témoignage est précieuse! Dieu ne peut faire autrement que de l'accomplir. Ces deux points — Dieu Lui-même et sa Parole — sont les pivots de la pensée dans ce Psaume. «Je louerai en Dieu Sa Parole». Sa Parole nous donne le témoignage certain de ce qu'il sera, de ce qu'il est pour nous.

Mais, lorsqu'il s'agit de Dieu, que peut faire la chair? Telle est la conclusion à laquelle l'âme arrive. Elle a des ennemis, peut-être forts et puissants, et elle n'est pas insensible à cela. Ils se tiennent cachés et complotent contre le fidèle qui n'a aucune ressource en la chair. Tout cela lui est utile, en lui faisant connaître le monde dans lequel il se trouve, et en le sevrant de la chair. Que peut-il donc faire? Rien du tout. Dieu devient sa seule ressource et cela lui offre autant de bénédiction positive que d'utilité. En réalité, si Dieu est pour nous, que peut faire la chair? Un homme du monde peut avoir des ressources charnelles contre la chair, mais un saint ne peut recourir à de telles armes: elles le détourneraient de Dieu, au moment même où Dieu l'amène complètement à Lui. Il ne peut pas dire «confédération» toutes les fois que le peuple, faible en la foi, dit: «confédération»; d'autre part il ne doit pas craindre ce que ce peuple craint, ni s'en épouvanter, mais il doit sanctifier l'Eternel des armées lui-même qui lui sera

pour sanctuaire. Ici le fidèle est amené, par ce qui est pour lui une occasion de crainte, à regarder à Dieu. *Dès lors*, que peut faire la chair? Dieu dispose de toutes choses, et Il a ses plans qu'il exécutera certainement.

Une autre bénédiction, non moins profonde, accompagne celle-ci. L'âme est dans l'épreuve, les méchants complotent contre elle, mais Dieu est avec elle dans l'affliction et enregistre tout cela. Il compte les allées et venues du fidèle; car ce dernier est considéré ici comme dépourvu des privilèges extérieurs qui appartiennent au peuple de Dieu et des bénédictions de Sa maison. Dieu enregistre tout cela et le fidèle peut être assuré, comme il l'exprime admirablement, que le Seigneur met chacune de ses larmes dans ses vaisseaux. Chaque affliction du fidèle est écrite dans Son livre. Précieuse pensée! Ainsi le coeur se confie en Lui, et il sait que, lorsqu'il crie à Lui, tous ses ennemis retourneront en arrière. Ensuite, comme il avait loué la Parole de Dieu avec foi, regardant à elle, soutenu par elle, comptant sur elle au milieu de ses frayeurs et de ses afflictions, (oh! que les saints sachent mieux le faire!) il veut la louer encore en comptant sur la délivrance par l'intervention infaillible de Dieu.

Ce Psaume nous présente encore, naturellement sous une forme juive, un autre principe en rapport avec ces exercices du coeur, principe que l'on rencontre toujours dans ces exercices, et qui, en tant qu'ils viennent de Dieu, est, en effet, l'un de leurs objets principaux. Je veux parler du sentiment que l'on appartient, qu'on a été livré, consacré à Dieu. «O Dieu! tes vœux sont sur moi». Cela se manifeste dans le sentiment de la louange, sentiment qui se traduira en louanges, lors de la délivrance; mais le coeur apprend dans ces épreuves, ce que nous sommes portés à oublier, que «nous ne nous appartenons pas à nous-mêmes». Ce sentiment, dans sa phase inférieure, se lie au besoin de la délivrance; dans sa phase la plus élevée, à la joie de savoir que Dieu nous reconnaît pour siens, en vertu de la rédemption qui, de fait, nous a rendus siens entièrement, comme ce fut le cas extérieurement pour Israël lors de la délivrance d'Égypte. C'est pourquoi les louanges sont déjà dans le coeur de l'opprimé; il a, par la foi, les choses qu'il a demandées, mais ces gratuités et ces délivrances sont, pour lui, un motif pour obtenir encore davantage. Ayant été délivré de la mort, il compte que ses pieds seront gardés de broncher. Il était sous la puissance et l'oppression de l'ennemi, du diable qui avait le pouvoir de la mort. Il est mis en liberté; désormais il lui faut marcher sans broncher et sans tomber en chemin, mais il a appris dans l'épreuve ce que c'est que la dépendance, et il regarde à Dieu pour être gardé. «Ne garderas-tu pas mes pieds de broncher?»

L'âme a encore appris autre chose dans sa détresse; elle connaît maintenant le bonheur de marcher devant Dieu dans la lumière de Sa faveur et dans la sécurité de Sa présence. Elle regarde à cela comme à l'objet en vue duquel elle doit être gardée. Elle désire sa propre paix et son bonheur, mais elle les désire devant Dieu. La «lumière des vivants» était la lumière de la faveur divine qui préservait Israël. Nous ne trouvons pas ici l'ordre le plus élevé de la joie, mais nous voyons une âme qui, du sein de la détresse et de l'oppression, s'attend à la fidèle bonté de Dieu, afin de pouvoir marcher devant Lui en paix et en sécurité.

Psaume 57

Au Psaume 57, nous trouvons les mêmes épreuves, mais avec plus de confiance. L'oeil du fidèle qui voit briller plus distinctement la puissance de Dieu et son secours, voit aussi plus clairement combien de mal et d'iniquité il y a dans ses ennemis, et s'arrête moins à ses propres difficultés. La chose reste toujours vraie, et nous avons à la noter, car notre coeur est perfide. Quand il sort de ses propres craintes et de ce qui personnellement l'opprime, il est en danger de *trop* s'appesantir sur la méchanceté de ses ennemis. Sans doute, il la verra toujours davantage, plus il regardera à Dieu. Le danger n'est pas là, mais dans le fait qu'on s'appesantit sur le mal. Il est dangereux de passer l'éponge sur le mal et de continuer tranquillement son chemin, mais il est aussi nuisible de s'y appesantir. Le mal ne nourrit pas l'âme — comment le pourrait-il? — et il en résulte peu à peu un esprit contraire à l'Évangile. Nous verrons le mal, si nous sommes près de Dieu, mais nous nous occuperons aussitôt de Dieu et non pas du mal. Dieu est entièrement au-dessus du mal.

Ainsi il y a progression dans ces trois Psaumes. Le premier verset des Psaumes 56 et 57, nous montre ce qui les distingue. Dans l'un, il est dit: «Car l'homme m'engloutit et m'opprime»; dans l'autre: «Car mon âme se retire vers toi». Au Psaume 56, le fidèle se confie en la parole de Dieu; ici, il en attend l'accomplissement par la main de Dieu et se retire sous l'ombre de ses ailes, jusqu'à ce que les calamités soient passées. C'est de là qu'il peut considérer d'avance Dieu s'élevant sur les cieux et sa gloire s'étendant sur toute la terre. Cela ne signifie certes pas que la puissance du mal existe moins qu'auparavant, car l'âme est penchée, courbée par elle (verset 6), mais les pensées se reposent davantage sur Dieu. Remarquez, de plus, qu'il n'y a aucune idée de résister au mal et de s'en débarrasser par sa propre force. L'âme s'attend à Dieu, et il le faut pour que son sentier soit parfait: c'est ce que Christ a fait.

Le Psaume précédent s'occupe du sentiment que Dieu prend part à l'affliction du fidèle; tandis que celui-ci considère plutôt le fait que l'âme désire y échapper, mais par la délivrance que Dieu accomplira et qu'il enverra du ciel. De plus, le fidèle voit les méchants pris dans leurs propres embûches; mais il n'a pas la pensée de contre-miner leurs plans; au contraire, s'abandonnant entièrement à Dieu, il voit que leurs plans deviennent leur propre ruine, et ainsi, le jugement est exécuté d'une manière frappante et la foi est hautement confirmée. Par la foi, il reçoit, pour ainsi dire, la louange préparée, et cela parmi les Ammim et les Leummim — les peuples et les tribus: qui ne sont pas proprement des païens adversaires et ennemis. Les épreuves du fidèle sont au milieu du peuple, de la part d'hommes avec lesquels il était associé; il ne s'agit pas de triompher de ses adversaires, mais d'être délivré là où il ne pouvait que courber son âme. Le résultat, c'est la louange parmi les hommes, dans une sphère plus vaste que celle au milieu de laquelle il avait été éprouvé; et il en est toujours ainsi, car Celui qui délivre est grand. De fait, le psalmiste considère la gloire millénaire à venir, alors que, dans le Christ, toutes choses seront réunies en un; mais je ne parle ici que de ce qui a trait aux voies de Dieu.

Psaume 58

Peu de mots suffiront pour ce Psaume; en voici le point capital: Pour les méchants, comme tels, il n'y a aucun espoir d'amendement; mais Dieu les jugera, en sorte que les hommes verront qu'il y a une récompense pour le juste, et un Dieu qui juge la terre. Y a-t-il parmi les hommes un jugement intègre et juste? Telle est la question. Il y a de la méchanceté dans leurs coeurs; on y trouve des plans et des trames. La méchanceté appartient à leur nature et à leur volonté, et se caractérise par la fausseté. Elle vient du serpent, elle est diabolique de sa nature, et ils se refusent à toute puissance d'attraction, à toute influence, quelle qu'elle soit. Dieu intervient, et Jéhovah juge; et bien que leur puissance et leur force soient comme celles des lions, ils se fondent, ils se réduisent à rien, lorsque sa main se fait sentir. La vengeance intervient, mais de plus (ce qui explique la joie que le juste en ressent), elle justifie le juste, démontre qu'il avait raison malgré sa faiblesse apparente et l'ennemi qui l'écrase; prouve enfin que Dieu est juste, et que, malgré l'oppression, il existe un Juge.

Psaume 59

Le but que je me propose ici me permet d'être bref sur ce Psaume. Il a trait directement au jugement que le fidèle invoque sur les nations. J'indiquerai seulement que, lorsqu'il s'agit du Seigneur et de ses saints, il faut attendre du monde une absence complète de conscience et de coeur; sentence terrible, mais confirmée par ces Psaumes aussi bien que par l'expérience. Le simple refuge du fidèle est en Dieu: «Dieu est ma haute retraite». On ne trouve ici ni plans, ni travaux de défense, ni recherche de moyens humains pour s'opposer à la puissance de l'ennemi. Avec ces moyens-là, nous pouvons réussir partiellement peut-être et pour un certain temps; mais, en nous servant d'armes charnelles, nous perdons la dépendance qui a pour conséquence l'intervention de Dieu, et nous perdons aussi la perfection de marche et de témoignage que l'on acquiert en s'attendant à Lui. Nous avons donné beau jeu à l'ennemi en reconnaissant comme compétente, pour résoudre la question du bien et du mal, la puissance du monde; puissance qui, après tout, restera entre les mains de ce dernier jusqu'à la venue de Christ, bien que Dieu la tienne sous sa direction souveraine. Le coeur du fidèle doit dire: «le Dieu de ma miséricorde» (verset 17); il le connaît comme tel; il tient à sa faveur et il a confiance en sa fidélité. Il prévoit la méchanceté qui n'a aucune crainte de Dieu. Les méchants reviendront, des gens sans coeur et impies (verset 14), mais le fidèle chantera la force de Dieu (verset 16). Et non seulement cela, mais, dans son affliction, il a fait l'expérience de la gratuité, des soins tendres et miséricordieux de l'Eternel, lui qui a besoin même de miséricorde à cause de ses manquements. Il louera à haute voix la miséricorde de Dieu, et cela lorsque apparaîtront des jours meilleurs, car cette miséricorde s'est manifestée aux mauvais jours. Dieu est aussi sa force, et c'est à Lui qu'il psalmodiera. Etant ainsi encouragé, le fidèle ne chante pas seulement de Dieu, mais à Dieu. La méchanceté des adversaires est considérée ici comme pure méchanceté. Il se peut qu'entre Dieu et le fidèle il y ait occasion à discipline, mais, quand il s'agit du fidèle et du méchant, le premier n'a donné aucune occasion à la perfidie de son ennemi. Cependant, se tourne-t-il vers Dieu, dans le sentiment de la puissance du mal qui est contre lui, il s'attend à la miséricorde. Son coeur aime

à se tourner de ce côté-là avec la conscience de sa propre faiblesse et de sa nullité. Pour lui Dieu est «le Dieu de sa miséricorde».

Psaume 60

Nous ne pouvons appliquer en principe le Psaume 60 qu'à nos combats extérieurs avec la puissance du mal. Dans ce conflit, Dieu peut trouver bon, selon son gouvernement temporel, de nous laisser là vaincus et dispersés; et c'est bien le châtement le plus sévère et le plus sensible en ces sortes de combats: car, servant la cause de Dieu, il nous faut la voir déshonorée sur la terre par notre faute ou par nos manquements. Sans doute, étant nous-mêmes au milieu du combat, il se peut qu'en nous l'orgueil ait aussi à être mortifié; toutefois le sentiment de douleur et d'affliction est un sentiment naturel qui doit remplir le coeur du serviteur de Dieu. C'est une chose terrible que de voir ceux qui occupent la place du peuple de Dieu et de ses témoins, rendus confus devant leurs ennemis, tandis que la cause de Dieu semble pour le moment avoir subi un échec complet. Dieu a donné une bannière à ceux qui le craignent, afin de l'élever en haut pour l'amour de la vérité. Il a mis *son* enseigne au milieu d'eux, et c'est une chose terrible, qu'avec elle, ils soient défaits et repoussés; qu'en disant: *Jéhovah Nissi* (*), ils voient l'ennemi avoir le dessus. *Jéhovah* avait guerre avec Amalek; mais lorsqu'un Hacan se trouvait dans le camp, Il ne sortait pas; car lorsque Dieu conteste, c'est afin d'exercer la conscience de son peuple: cependant, lorsqu'elle est ainsi abattue, la foi ne perd point courage quoiqu'elle boive le vin d'étourdissement. Elle regarde à Dieu, juge le mal s'il est là, ou reconnaît qu'il doit en exister, bien que, peut-être, elle ne le découvre pas encore. Mais Dieu a parlé dans sa sainteté. L'immutabilité de sa nature, qui ne supporte pas le mal, donne la certitude qu'Il accomplira sa parole en leur faveur. C'est à cela que la foi regarde — sur cela qu'elle compte. Et lorsqu'elle est obligée de demander: «Qui sortira avec nos armées?» elle répond: «Ne sera-ce pas toi, ô Dieu, qui nous avais rejetés?» — Alors tout est en règle. Celui qui avait ainsi discipliné son peuple, sera leur force, leur sûr et fidèle Libérateur. Par lui, quoique d'abord dispersés, les saints feront des actions de valeur. C'est que la foi regarde à Dieu à travers *tout*, car Il est fidèle et sa faveur est meilleure que la vie. Cette confiance est pleinement mise en lumière dans le Psaume suivant.

(*) L'Eternel mon enseigne (Exode 17: 15).

Psaume 61

Ici, le fidèle est encore tenu éloigné de la jouissance des bénédictions présentes. Il est au bout de la terre, mais il regarde à Dieu. Son coeur se pâme au-dedans de lui-même. Intérieurement il ne trouve aucune ressource contre les difficultés extérieures. L'orgueil défiera les difficultés et restera hautain même dans la destruction, mais tel n'est point le chemin du fidèle. Il faut ajouter que le courage naturel, qui se maintient au milieu de l'adversité, a toujours en vue quelque résultat qu'il espère; mais nous n'en trouvons aucun dans les circonstances du fidèle qui nous sont présentées ici. Il est expulsé; il n'a aucun sujet d'espérer une délivrance humaine, et l'orgueil est loin de lui. Il s'humilie sous la main de Dieu; mais il a une ressource — Dieu le conduit sur la roche qui est trop haute pour lui (verset 2). La

foi atteint ce qui est au-dessus des circonstances, lorsque la nature est écrasée par elles. Et si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Dieu s'intéresse à nous; nous le savons, Il l'a montré. Le coeur peut s'attendre à celui devant qui toutes les circonstances ne sont absolument rien; il se confie en Dieu et le moi disparaît sous son accablement. Dieu est le gardien, Il est la portion du croyant. Dès lors, tout le reste n'entre pas en ligne de compte. Il s'agit du contraste entre Dieu et les circonstances, et non pas entre les circonstances et nous. Dieu a entendu le cri du croyant en détresse, et, de même qu'il a confiance maintenant, il demeurera aussi pour toujours dans le tabernacle de Dieu. Le «rocher plus élevé que nous», tel est le secret de toute paix dans l'épreuve. Vis-à-vis des géants, les espions se comparent à des sauterelles. Dieu était-Il ainsi? Les murailles atteignaient jusqu'au ciel — qu'importe, lorsqu'elles s'écroulent?

Psaume 62

Ce Psaume a pour sujet *l'attente* du fidèle, attente qui implique la dépendance et la confiance; et toutes deux sont telles que nous attendons le moment que Dieu juge convenable.

La dépendance suppose que nous ne pouvons et ne devons rien faire sans Lui, que l'âme ne désire que ce qu'Il fait, et qu'enfin, agir sans lui, même pour nous défendre, est seulement l'action de notre propre volonté, partant l'indépendance de Dieu. Saül ne s'attendit pas à Dieu. Il attendit à peu près sept jours; mais s'il avait compris la dépendance de Dieu, et que rien ne pouvait se faire sans Lui, il n'eût rien fait jusqu'à l'arrivée de Samuel. C'est ce qu'il ne fit pas; il voulut agir de lui-même et perdit le royaume. La délivrance de Dieu est douce, elle est amour; c'est une juste, une sainte délivrance, digne de la révélation de sa faveur et de sa grâce. Elle est parfaite en sa place, en sa manière et en son temps. Lorsque la volonté n'agit pas, l'âme qui attend la délivrance la rencontre et en jouit dans sa perfection, et ainsi nous sommes parfaits et accomplis dans la volonté de Dieu,

Nous avons dit que l'attente implique aussi *la confiance*. En effet, pourquoi attendrions-nous, si Dieu n'intervenait pas? C'est ainsi que, dans l'intervalle, l'âme est soutenue, et la confiance est telle qu'on attend patiemment le moment du Seigneur. La patience a son oeuvre parfaite, en sorte que nous sommes parfaits et accomplis dans toute la volonté de Dieu. Sans doute, il y a aussi une manière active de compter sur Dieu, mais la confiance dont je parle laisse l'âme s'attendant à Lui d'une façon absolue et exclusive. Elle n'est pas d'elle-même active, elle s'attend à Dieu seul, comme il est dit aux versets 1 et 5 (*).

(*) Ces versets doivent être traduits: «Mon âme s'attend à Dieu seulement» (verset 1), et: «Mon âme attends-toi à Dieu seulement» (verset 5).

Les deux points qui sont en rapport avec cette attente, démontrent l'état de l'âme. «De Lui vient ma délivrance» (verset 1), et: «Mon attente est de Lui» (verset 5). Lui seul est le rocher et la délivrance; aussi l'âme confiante s'attend à Lui, ne cherche aucun autre refuge, ne regarde qu'à Lui seul pour la délivrance. Le coeur est donc, en principe, (Christ l'était de fait) parfait dans sa confiance, et rencontre dans la dépendance la perfection de Dieu; il n'accepte

rien d'autre, parce qu'il a l'assurance que Dieu est parfait et agira selon sa perfection au moment convenable.

Ainsi la foi correspond à la perfection de Dieu. D'un autre côté, il n'y a aucune activité quelconque de propre volonté; on n'accepte, pour se délivrer soi-même, aucune intervention qui, dans sa nature, soit inférieure à Dieu lui-même. C'est pourquoi l'attente patiente qui compte sur Dieu est un principe d'une immense importance, principe qui, dans les Psaumes, caractérise la foi et par conséquent Christ lui-même.

Mais il reste encore quelques points à remarquer. «Confiez-vous en Lui en tout temps» (verset 8). La *constance* accompagne cette confiance en Dieu, et elle se montre dans toutes les circonstances. Si je regarde à lui moralement, il est toujours suffisant, toujours le même, il ne change pas. Je ne puis agir sans lui, si je crois que lui seul est parfait dans toutes ses voies. Observez, toutefois, que ceci ne suppose pas qu'il n'y ait point d'exercices, ni d'épreuves du coeur; autrement, l'on n'aurait pas besoin d'être exhorté à s'attendre à Dieu. Mais si Dieu est fidèle et s'il attend lui-même que le moment réponde à la vérité et à son propre caractère, de manière à ce que ses voies soient parfaites, il est aussi plein de bonté et de tendre amour pour ceux qui s'attendent à lui. Il les invite à épancher leurs coeurs devant lui. Combien cela fut réalisé en Christ! De quelle manière n'a-t-il pas, en Jean 12 et surtout en Gethsémané, épanché son coeur devant Dieu! Dieu est toujours un refuge. Il agit au temps convenable. Il est toujours un refuge pour le coeur; et le coeur réalise ce qu'il est avant que la délivrance arrive. Sous certains rapports, c'est encore plus précieux que la délivrance elle-même; mais cela suppose l'intégrité.

Encore un point. Cette attente de la délivrance de Dieu a pour effet de nous faire comprendre qu'elle sera complète et parfaite lorsqu'elle arrivera. «Je ne serai pas ébranlé». Le fidèle devait attendre, en effet, jusqu'à ce que Dieu intervint en perfection; mais alors sa puissance le met parfaitement à l'abri. L'homme peut penser qu'il y a du secours en l'homme, ou en ce que l'homme possède, ou bien encore dans la force de volonté humaine; mais la foi sait que la puissance appartient à Dieu.

Le dernier verset montre que l'âme regarde à la parfaite et divine justice des voies de Dieu, mais avec la conscience de l'intégrité. L'intervention finale de Dieu, le jugement qu'il exécute, seront la délivrance du juste. Il s'est identifié dans son coeur avec les voies de Dieu sur la terre, et il a attendu jusqu'à ce que Dieu les accomplît parfaitement en puissance. Ce sera à la fois la fin du mal, et la miséricorde pour ceux qui ont cherché le bien et qui se sont attendus à Dieu, lui remettant la vengeance. Ce sera une juste récompense pour l'homme juste qui a attendu: son attente trouvera une réponse et la puissance du mal sera détruite. C'est dans ce chemin que nous sommes appelés à marcher. Dieu agit ainsi dans son gouvernement actuel, quoique l'accomplissement final manque encore, mais nous avons à compter sur Lui et à nous attendre à Lui de cette manière.

Psaume 63

Le Psaume 63 suppose l'entière connaissance des bénédictions que renferment les relations avec Dieu, mais non pas la pleine jouissance de ces bénédictions; bien au contraire, celui qui les connaît parfaitement se trouve ici dans une position qui est en contraste absolu avec leur jouissance. Or, dans ces conditions, ce n'est pas la bénédiction qu'il recherche et qu'il désire, mais c'est Dieu Lui-même et la révélation de sa gloire dans le lieu de sa demeure. L'être tout entier a soif de Lui. Le fait que le fidèle est dans ce monde, en une terre déserte, altérée et sans eau, n'a pour conséquence ni des plaintes, ni la recherche de la délivrance, mais la soif: on a soif de Dieu. Ce sentiment d'une nature qui Le désire ardemment, nous donne aussi la conscience qu'Il est notre Dieu. Les délices que trouve en Lui la nature divine qui est en nous, nous donnent le sentiment de cette relation. Ces deux choses ne peuvent être séparées. Si nous avons quelque connaissance de Dieu et que nous ne le connaissions pas comme *notre* Dieu, c'est le désespoir ou quelque chose d'approchant, et en tout cas Dieu n'est pas connu comme la source du bonheur, de manière à ce que nous le désirions. «*Mon Dieu*» et cette soif de Lui ne peuvent être séparés. Il ne s'agit pas de Jéhovah et des bénédictions, mais de la nature divine et de Dieu qui fait ses délices; mais non pas sans le sentiment de dépendance qui s'approprie ce qui est exprimé par les mots: «*Mon Dieu*». L'âme qui a des désirs de même nature que Dieu et qui, en vertu de cela, le souhaite Lui-même, sent moralement et réellement qu'Il est son Dieu. Cela n'a été réalisé parfaitement qu'en Christ; quant à nous nous ne pouvons plus le réaliser dès que nous perdons le sentiment de notre relation. Or, la chose est tout aussi vraie quand il s'agit non plus de la relation, mais de la nature de la jouissance, c'est-à-dire lorsque cette jouissance ne découle pas d'une relation, comme lorsque je dis: «*Père*», mais de la nature divine, comme lorsque je dis: «*Mon Dieu*».

Ce besoin, cette soif de Dieu s'accompagne nécessairement du désir de le voir possédant en plein sa puissance et sa gloire. Nous ne pourrions pas aimer beaucoup Celui auquel nous regardons, sans désirer qu'il jouisse de toute la plénitude de la gloire qui Lui appartient et que nous le voyons dans cette gloire. La joie que nous trouvons en lui vient de lui et nous sentons que nous lui en sommes redevables; c'est pourquoi nous désirons le voir en possession de tout ce qui lui est dû. Christ répond à ce sentiment lorsqu'il dit — «*Père, je veux, quant à ceux que tu m'as donnés, que là où moi je suis, ils y soient aussi avec moi, afin qu'ils voient ma gloire, la gloire que tu m'as donnée; car tu m'as aimé avant la fondation du monde*». Mais le principe initial, la source de tout cela, c'est que Dieu Lui-même est désiré et connu comme notre Dieu, quoiqu'il en soit. Non — seulement le coeur peut s'approprier cela, comme je l'ai dit, mais il veut avoir Dieu lui-même et nul autre. La nature qui est de Dieu ne veut absolument que Lui seul. Lorsque Dieu est véritablement connu ainsi et que l'âme est identifiée avec Lui dans son désir, le fait qu'elle se trouve au milieu d'un monde où il n'y a pas même une goutte d'eau pour la rafraîchir, ne peut que rendre son désir plus intense. Mais cela dépend de ce qu'Il est connu, connu comme Il se révèle lui-même dans l'intimité de sa propre nature, dans le sanctuaire où il se manifeste et où il se fait connaître.

Une autre pensée s'ajoute à celle-ci: Lorsque Dieu est ainsi connu, tel qu'il est dans le sanctuaire, l'âme comprend son amour, sa grâce, sa faveur et sa bonté; elle garde le sentiment de ces choses, qui sont meilleures que la vie. «La vie», c'est la vie ici-bas, la jouissance actuelle de la vie dans ce monde, et, sous ce rapport, cette vie n'offrait absolument rien au fidèle. De même aussi Paul dit: «Si, pour cette vie seulement, nous avons espérance en Christ, nous sommes plus misérables que tous les hommes». Chez Paul, à la vérité, il s'agit plutôt d'affliction extérieure — dans notre Psaume, du sentiment intime, résultant de la vie dans laquelle le fidèle sent et parle ici-bas, qu'il ne se trouve pas la plus petite chose dans le monde qui puisse correspondre à cette nature ou la rafraîchir. Ceci a été parfaitement réalisé en Christ, et remarquablement développé en Paul, bien que, pour lui, ce fût le résultat de l'épreuve. Il se réjouissait toujours dans le Seigneur, lorsque rien ne rafraîchissait son esprit.

Dans le sentiment de cet amour, au milieu d'une terre déserte et altérée, les lèvres du fidèle louent son Dieu. Ceci est très doux; et, remarquez-le, c'est parfait dans sa nature, parce que c'est Dieu seul; car il n'y a absolument rien dans la terre où se trouve le juste. Dieu, son Dieu, est aussi son désir; l'amour de Dieu est le rafraîchissement de son âme. Or, ceci est la vie divine et parfaite dans celui qui possède la nature divine, bien qu'il soit dans le lieu de la dépendance; une vie connue seulement de l'âme née de Dieu, ou bien connue dans sa perfection céleste. Il en fut ainsi de Christ.

Voilà donc ce qui donne exclusivement sa couleur à la vie ici-bas. «Ainsi je te bénirai durant ma vie» ici-bas, dans cette terre déserte et altérée. C'est là tout ce en quoi consiste la vie de l'âme du fidèle *ici-bas*. C'est pourquoi, dans cette vie, il bénit Dieu, son Dieu. Toute sa vie, dans cette terre déserte, est, en esprit, hors de ce lieu. Là rien absolument n'attire son âme. Il ne trouve son rafraîchissement qu'en Dieu seul, car cette terre n'est qu'un désert pour la nouvelle nature. Cependant il n'est pas encore dans la pleine et actuelle jouissance de Dieu que donne sa présence; il est encore dans la terre déserte, altérée et sans eau, mais il bénit durant sa vie, il confesse et adore le Dieu qu'il connaît. Ainsi, séparé du tourbillon du monde, on trouve un bonheur parfait, une parfaite satisfaction du cœur. De plus, lorsqu'il n'y a rien pour attirer l'attention de la chair (chose insupportable pour celle-ci, mais, pour l'esprit renouvelé, une véritable délivrance), alors l'âme peut méditer sur Dieu Lui-même. Elle trouve en Lui-même la plus complète et la plus riche nourriture; elle est satisfaite; elle n'a besoin de rien autre; elle est rassasiée lorsqu'elle peut être ainsi seule avec Dieu, dans lequel est son plaisir.

Le Seigneur dit de ceux qui viennent à lui: «Celui qui vient à moi n'aura jamais faim, et celui qui croit en moi n'aura jamais soif» (Jean 6: 35). Il présente la chose du côté négatif, parce qu'il s'agit dans ce passage de ce qu'il faut à la nature humaine ici-bas: Il n'y aura plus, dit-il, les besoins non satisfaits du cœur de l'homme dans ce monde. Notre Psaume, au contraire, présente le côté positif, parce qu'il parle des délices, de la complète satisfaction que la nature nouvelle trouve en Dieu. Les jouissances du cœur sont créées et satisfaites par la révélation de Dieu Lui-même. Dieu est l'objet exclusif de la joie et des délices du cœur; l'âme étant rassasiée, les louanges débordent et de la bouche sort un chant de réjouissance. Aussi

le psalmiste n'est-il pas obligé d'approfondir jusqu'à quel point nous sommes autorisés ou capables de louer dans notre état présent; il n'est question que de la nouvelle nature trouvant ses propres délices en Dieu et ne pensant à rien d'autre. Parce qu'elle pense simplement à Lui, elle ne songe pas à elle-même, et elle loue parce qu'Il est une source de louanges. Voilà la vraie simplicité. Lorsque mon oeil n'est pas simple, la pensée de Dieu découvre cela, est obligée de protester et me force à penser à moi-même; mais lorsqu'il s'agit simplement de la nouvelle nature, comme dans ce Psaume, tous ses plaisirs sont uniquement en Dieu, et la bouche le loue avec un chant de réjouissance. Cette simplicité de coeur est très précieuse. Remarquez qu'en parlant de cela, notre Psaume suppose quelqu'un qui est exposé aux distractions du monde; et c'est pourquoi il envisage la condition de l'âme solitaire, qui, au lieu de sentir sa solitude, est délivrée de la distraction pour se réjouir en Dieu.

Plus loin, le Psaume ne parle plus seulement des distractions, mais des circonstances adverses, de la force des ennemis. L'âme voit Dieu, son Dieu, comme ayant été son secours. Dieu était sa joie, et dans ce monde entièrement désert et sans eau, elle est rassasiée comme de moelle et de graisse. C'était sortir en esprit hors du monde pour se réjouir en Dieu; mais, pour ce monde aussi, pour traverser ses combats et ses épreuves, l'âme du fidèle a besoin de l'Etre béni, et la grâce de Dieu se déploie là richement. Nous nous réjouissons toujours dans le Seigneur en tant que nous regardons à la source de notre joie. Mais, si au dehors il y a des combats, et même au dedans des craintes, Il console ceux qui sont abattus; «parce que tu m'as été en secours». Nous trouvons ici la description d'une expérience déjà faite, tandis que Paul en parle comme étant lui-même en voie de la traverser. C'est pourquoi aussi ce Psaume nous présente une âme qui considère Dieu, qui veut se réjouir à l'ombre de ses ailes. C'est là le lieu connu de refuge et de confiance; c'est l'expression du bonheur de sentir en tout temps la faveur de Dieu, et la sécurité dans laquelle nous demeurons. Je ne sais ce qui peut arriver, mais Il sera là; et de plus, le sentiment de sa bonté, de son intérêt actif pour l'âme est pour elle une source de douce joie. Elle est heureuse de posséder pour refuge cette divine faveur; elle est activement occupée à la conserver. Voici donc la condition de l'âme dans son activité: elle suit Dieu de près. Elle veut le suivre, venir à Lui, jouir de Sa présence; elle dit avec certitude: «Ta droite me soutient».

Les derniers versets traitent du jugement qui, selon le gouvernement de Dieu, tombera sur les ennemis des hommes justes, et particulièrement sur les ennemis de Christ. Nous n'avons en vue proprement que la première partie de ce Psaume; toutefois remarquons ici, comme nous l'avons fait souvent, que Dieu gouverne. Nous pouvons compter sur son intervention, en tant qu'elle est nécessaire pour assurer la bénédiction de son peuple qui s'est attendu à Lui, bien que cette intervention n'ait peut-être pas lieu au moment où notre nature la désirerait.

En somme, ce Psaume nous montre une foi simple; l'âme trouve sa joie en Dieu Lui-même et se réjouit dans les soins assurés du Seigneur, dont la faveur l'a protégée comme un bouclier. Si nous comparons ce Psaume avec le Psaume 84, qui lui ressemble en plusieurs points, nous verrons que dans ce dernier il est question de la jouissance présente des bénédictions de

l'alliance, ainsi que du chemin par lequel on y arrive; tandis qu'ici, nous trouvons plutôt ce qu'est Dieu Lui-même, lorsqu'on est loin des bénédictions dans une terre altérée et sans eau; puis encore ce que sont sa protection, ses soins au milieu des difficultés, des dangers qui nous entourent. Ce point de vue nous deviendra fort clair, si nous nous souvenons que le deuxième livre des Psaumes a pour caractère prophétique l'expulsion du résidu hors de son pays.

Psaume 64

Le Psaume 64 décrit un état de choses qui caractérise ce monde et qui est familier à tout homme exercé au service de Dieu ici-bas; je veux parler de la voie des méchants qui haïssent la justice, et cherchent à accuser de mal les débonnaires. Cela montre combien la conscience est universelle et puissante, et une autre vérité en ressort aussi: c'est que l'on s'attend à ce que les principes de ceux qui se confient en Dieu et confessent son nom, ne produisent que ce qui est parfaitement bon, En réalité, c'est le plus fort témoignage qui puisse être rendu, soit aux principes de la foi, soit à l'incurable méchanceté du coeur humain. Les méchants reconnaissent que la foi doit produire et produit, comme le fruit qui lui est propre, ce qui est juste et parfait et qu'elle attend ce fruit de ceux qui marchent par la foi. D'autre part, ils montrent combien ils haïssent ce principe de la foi et ceux qui, par lui, s'attachent au Seigneur; car ils cherchent à découvrir l'iniquité et l'inconséquence dans la marche des enfants de Dieu. Quelle preuve terrible de la méchanceté du monde! Malgré cela, cette méchanceté est universelle, et on la trouve bien moins parmi les impies avoués, que parmi les honnêtes mondains. Il est vrai que nous avons ici, chez ceux qui cherchent à découvrir l'iniquité, non pas une immoralité évidente, mais, ce qui est pis, la méchanceté; ils tiennent leurs conseils secrets. Toutefois l'esprit du mal dans l'homme n'est pas différent, bien que les «conseils secrets» appartiennent au caractère extrême du mal. Mais, s'ils ne vont pas toujours jusque-là, les hommes montrent bien qu'il y a chez eux communauté de sentiments, d'action et de pensée, parce qu'un même esprit les anime.

Ensuite, leurs langues sont des instruments d'attaque et d'injures. Le saint n'a ni défense, ni remèdes extérieurs; mais en cela, aussi bien que par rapport à la violence, Dieu est son refuge. Remarquez-le: il parle de la frayeur de l'ennemi, car la méchanceté de ce dernier a pour but de produire la frayeur. Le fidèle ne peut tenir tête à cette méchanceté, car il n'a aucune arme à lui opposer, mais il présente à Dieu la difficulté en a lui remettant. Dieu éprouve les siens, mais le résultat, c'est que les méchants attirent le jugement de Dieu sur leur propre tête; la frayeur les saisira et ils verront et reconnaîtront l'oeuvre de Dieu. C'est ce que les fidèles doivent attendre pour que la joie soit complète; car leur délivrance étant divine, ils doivent attendre que le temps du jugement divin soit arrivé. Abraham fut étranger, et ses descendants restèrent sous l'oppression, «parce que l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble» (Genèse 15: 16). Peut-être aussi, pour nous, l'épreuve n'est-elle pas encore complète; mais, en tout cas, lorsque Dieu interviendra, ce sera le moment parfait. Notre délivrance n'est pas le seul résultat; comme elle arrive au moment fixé par Dieu, et ainsi selon la perfection de ses jugements, ce sont les voies de Dieu qui s'y manifestent. Les jugements de Dieu s'exerçant sur la terre, les habitants du monde apprennent ainsi la justice.

Tel sera l'effet du plein accomplissement du jugement; mais même en des cas particuliers, les hommes glorifient Dieu au jour de la visitation; ils reconnaissent que ceux qui se sont confiés en Lui ont eu raison; que ce Dieu qui paraissait ne pas intervenir attendait seulement dans sa sainte justice, et qu'Il a soin des justes. Ainsi ses voies sont parfaites et c'est un gain immense, car Dieu est glorifié.

Psaume 65

Le Psaume 65 a trait à la bénédiction de la création actuelle, et parle de la louange et de la joie qui jailliront lorsque Dieu abolira la puissance du mal; cependant il envisage l'effet actuel de sa bonté comme témoignant de cette bénédiction future. Ce Psaume attend l'introduction de la bénédiction universelle, car la création en travail n'attend pas seulement, comme ici, en vue de sa délivrance, l'intervention d'Israël, mais bien plus encore, la révélation des fils de Dieu et la bénédiction du peuple de Dieu; mais le coeur est prêt, et ceci nous conduit à un principe général, instructif pour nous en tout temps; c'est-à-dire la disposition du coeur à louer Dieu au milieu de l'épreuve et à se confier en la Toute-Puissance, dont la nature est de dispenser la bénédiction. Toutefois ce Psaume ne s'applique qu'aux circonstances du croyant. Le chrétien n'est jamais, *selon l'Esprit*, dans un état d'âme dans lequel il ne puisse louer. Son coeur peut s'être éloigné de Dieu, tellement qu'il faille que l'Esprit le reprenne et l'humilie; dans ce cas, la louange n'est pas prête du tout. Ici, bien que le coeur soit prêt, les circonstances ne fournissent pas d'occasion à la louange. La louange est silencieuse, quoiqu'il y ait la conscience qu'elle appartient à Dieu; le voeu sera rendu. Ceci peut être le fait du chrétien. Il peut dire dans l'épreuve, et c'est une pensée légitime: Je suis sûr que je le louerai encore et lui rendrai grâces pour sa délivrance. Il en est encore ainsi pour nous, maintenant, relativement à la louange la plus élevée. Dans les parvis célestes notre louange est encore silencieuse, — mais nous l'attendons et nous soupignons après elle. Le verset 4 montre clairement que notre Psaume est occupé de la forme juive de la louange. La pensée générale, c'est que nous attendons seulement l'accomplissement de la bénédiction pour que la louange déborde. La fidélité et la puissance de Dieu sont célébrées comme nous assurant cela, mais ici, c'est en jugement et pour des bénédictions terrestres; tandis que le chrétien, quels que soient les empêchements et les puissances ennemies, compte sur cette fidélité et sur cette puissance de Dieu pour l'introduire dans la cité céleste. Les transgressions ne barreront pas le chemin; par la grâce seule nous pouvons dire: «Tu *as fait* l'expiation de nos transgressions». Il entend nos prières et nous vient en aide.

De plus, il s'agit ici de la gloire du Seigneur, gloire nécessaire, même dans sa partie terrestre; mais que nous trouvons ici en principe. — «Toute créature viendra jusqu'à toi». Le Juif considérait cela comme une partie de la gloire. Les desseins de Dieu doivent être accomplis pour sa gloire, mais, dans sa grâce, il les a identifiés avec nous comme aussi Paul l'exprime par le Saint Esprit: «Autant il y a de promesses de Dieu, en lui (Christ) est le oui et en lui l'amen, à la gloire de Dieu par nous» (2 Corinthiens 1: 20). Certaine donc, que Dieu doit être glorifié, la foi voit, dans ce fait, notre propre gloire et notre bénédiction. Ce qui caractérise la foi, ce n'est pas de croire que Dieu est glorieux, mais d'associer cette gloire avec la

bénédictio de son peuple. Josué dit: «Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9). Moïse dit: «Les Egyptiens l'entendront» (Nombres 14: 13), et il en est toujours ainsi lorsqu'il plaide avec Dieu. Quelle source de sécurité, quel sujet de louanges, que Dieu ait ainsi identifié sa gloire avec notre bénédiction et avec les promesses qu'il nous a faites en Christ!

Psaume 66

Il y a, quant à la valeur morale de ce Psaume, un point qu'il est bien intéressant de noter: Je veux parler de la manière dont tout est attribué à Dieu lorsque vient la délivrance. On voit Dieu tout du long. Le Psaume remonte jusqu'à la rédemption originelle, source non équivoque de tout (verset 6), et va jusqu'à la bénédiction finale du peuple de Dieu qui sera la bénédiction du monde. Maintenant on découvre que, lorsque tout semblait être plongé dans l'obscurité, sa puissance était au-dessus de tout. «Il domine par sa puissance éternellement; ses yeux prennent garde sur les nations». Malheur à celui qui s'élève lui-même.

Mais, bien plus encore: Dieu est vu dans la tribulation, reconnu comme en étant l'auteur, bien que nos fautes aient pu en être l'occasion. C'est la vraie pierre de touche qui fait connaître si le coeur est droit — ce que le Lévitique, parlant d'Israël, appelle: «recevoir avec soumission la punition de notre iniquité» (Lévitique 26: 41, 43). On voit ici deux choses: Dieu les avait mis dans la difficulté et par elle il avait maintenu leur âme en vie. — Il en fut de même pour Job quant à ces deux points. — De plus, Dieu n'a pas permis que leurs pieds bronchassent, qu'ils fussent éloignés, par la tribulation, du sentier divin de la foi.

Les versets 10 et 11 reconnaissent cela; et si des instruments ont été employés dans ce but, ce n'étaient après tout que des instruments. L'épreuve était très grande; ils le sentent et le voient, mais c'était l'oeuvre de Dieu. Ce n'est pas tout. Dieu a en cela un dessein positif qu'il accomplit; il a un chemin, un lieu d'amour, et l'épreuve fait partie de son dessein, car il veut, par elle, préparer l'âme pour le lieu d'une si grande bénédiction. «Tu nous as fait entrer en un lieu fertile». Dieu envoie la difficulté, préserve l'âme qui s'y trouve, se sert de l'épreuve pour affiner l'âme comme on affine l'argent, ranime son espérance, laquelle repose ainsi plus entièrement sur Lui, et peut, d'un regard plus pur, considérer ses promesses; enfin, il la fait entrer dans un lieu fertile.

Ce Psaume fait ressortir en même temps quelques autres points, touchant l'état de l'âme. L'affliction l'a poussée vers Dieu; et quoique, pour nous, les voeux et autres choses semblables soient mauvais, cependant, bien que le fidèle soit sous le châtement, l'espoir en Dieu produit dans son coeur le besoin de s'en rapporter à Lui et de se tourner vers lui comme vers la source d'une meilleure espérance. Pour que nous puissions avoir confiance en Dieu et que notre attente soit en lui au milieu de l'épreuve et du châtement, il faut avant tout que notre volonté soit brisée; lorsqu'elle est brisée, nous le pouvons, même en ayant conscience que l'affliction est le fruit de notre propre faute, mais il faut pour cela de l'intégrité; alors des actions de grâces en sont le résultat. Dès lors, le coeur peut rendre témoignage pour Dieu vis-à-vis des autres (verset 16); il a connu l'intervention du Seigneur en sa faveur. Le fidèle a crié, Dieu l'a exaucé. «C'est ici», dit l'Apôtre, «la confiance que nous avons en Lui» (1 Jean 5: 14, 15); car ce

que l'on apprend ici par le moyen de l'affliction devrait être l'état constant de l'âme lorsqu'elle n'a pas à la traverser. Le sentiment dominant de l'âme est ici la reconnaissance, et il en sera toujours ainsi; elle y retournera, c'est-à-dire à Dieu — au secret de sa propre reconnaissance envers Lui, et c'est la joie du coeur. Le point capital du Psaume, c'est que l'on reconnaît tout cela après la délivrance; mais quand ce que Dieu est pour nous est reçu dans le coeur, le résultat c'est une foi qui y répond au milieu même de l'épreuve.

Psaume 67

Je n'ai qu'une remarque à faire sur le Psaume 67. Lorsque le coeur désire les bénédictions, même sur le peuple de Dieu, c'est la gloire de Dieu qui est le ressort de ce désir. Alors les bénédictions coulent en abondance et la louange monte à Dieu. Ce Psaume explique Romains 12: 15.

Psaume 68

Quelque frappant et intéressant que soit ce Psaume, je n'ai, pour mon but actuel, que fort peu à en dire. Une ou deux remarques me sont suggérées en passant. Il s'agit spécialement du caractère de Dieu en grâce; mais dans sa propre grâce souveraine, en rapport avec les Juifs; il ne se montre pas dans sa relation d'alliance, mais il les établit, comme autrefois en Sinaï, seulement il le fait maintenant en grâce et en puissance. Jah n'est point, j'en suis convaincu, le même nom que Jéhovah: c'est l'existence absolue de Dieu, et non pas son existence continue, qui fait que l'on peut compter sur la fidélité de Celui qui était, qui est, et qui vient. Il est ici, il vit à toujours et à perpétuité. Dans ce Psaume, il n'est appelé Jéhovah que lorsqu'il parle de son habitation et de sa demeure sur la montagne de Sion, parce que là il prend et sa position et son nom d'alliance. Nous avons Jah aux versets 4 et 18; dans le reste du Psaume, Adonaï est rendu par «Seigneur». Il me semble que ce dernier titre met Christ en rapport avec la restauration d'Israël, lui donnant la place de Seigneur, mais associant plus que le Psaume 110, ce titre avec son caractère de Jéhovah. Le verset 18 est naturellement le centre de cela, mais comme, suivant la promesse, il est Jéhovah en Sion, nous le voyons ici dans le caractère de celui qui, étant monté en haut après sa réjection, reçoit des dons comme homme. Il est au delà de toutes les promesses juives. Toutefois, ce même passage parle des Juifs rebelles; mais alors il n'est plus question de Jéhovah, mais de Jah Elohim. L'exaltation de Christ ramènera Dieu en souveraine grâce au milieu d'Israël.

Psaume 69

Le Psaume 69 est une prophétie si complète de Christ que je n'en fais l'objet d'aucune remarque. C'est une description détaillée de ses afflictions dans la vie et dans la mort. J'en ai parlé longuement autre part.

Psaume 70

Le Psaume 70 suggère une seule remarque. On consent à tout supporter, à être pauvre, nécessaire, méprisé, pourvu que le peuple de Dieu soit heureux et dans un état qui le pousse

à la louange. La bénédiction de Jéhovah n'est pas méprisée, mais pour la posséder on s'attend à lui.

Le véritable esprit de foi dans le fidèle, c'est que son coeur soit attaché au bonheur et à la bénédiction du peuple de Dieu.

Psaume 71

Le Psaume 71 ne nous retiendra pas longtemps. Il repose sur deux points: d'abord la *justice* de Dieu. — Le psalmiste ne réclame rien sur le pied de sa propre justice; mais il sait que Dieu sera conséquent avec Lui-même, qu'il ne le délaissera, ni ne l'abandonnera. C'est pourquoi il compte en second lieu sur sa *fidélité*.

Psaume 72

Le Psaume 72 nous montre la gloire de Christ comme Salomon; il n'est donc pas nécessaire d'ajouter ici aucune remarque sur son contenu.

Livre 3

Psaume 73

Ce Psaume, qui forme le début du troisième livre, traite du jugement temporel de Dieu en Israël, jugement qui répond aux inquiétudes dont le coeur des fidèles est agité. Toutefois, comme ces inquiétudes sont de tous les temps, nous trouverons ici le sujet de quelques remarques.

Les méchants réussissent; Dieu semble avoir oublié, et le coeur du fidèle porte envie aux insensés. Qu'est-ce que cela prouve? — Que trop souvent notre coeur désire avoir sa part ici-bas, ou, tout au moins, qu'il voudrait pouvoir concilier sa part à venir avec une portion actuelle sur la terre. Il est juste que l'on éprouve de l'affliction en présence du mal qui domine dans le monde, mais cette affliction se mêle souvent, dans nos coeurs, avec le désir de faire notre propre volonté et d'en finir avec le mal par le jugement. Lorsque notre volonté va de pair avec le sentiment de la domination du mal, nous éprouvons soit de l'irritation, soit du découragement, et, par conséquent, nous cessons de persévérer à bien faire. Les méchants prospèrent dans le monde. Quelle énigme! Où donc est le gouvernement de Dieu? Quelle est donc l'utilité du bien? Sans aucun doute, cette épreuve était particulièrement sensible alors que les bénédictions temporelles avaient été données comme un signe de la faveur divine. Mais les chrétiens sont rarement assez séparés de ce monde pour ne pas ressentir le succès de la méchanceté et éprouver le désir d'en tirer vengeance. D'autre part, l'indifférence à l'égard du mal est absolument condamnable. On voit par là que notre chemin est étroit. Pour nous y conduire, il faut que la grâce agisse dans nos coeurs, car nous avons à sentir le mal en lui-même, et combien il déshonore Dieu, en même temps que nous devons attendre le moment convenable où Dieu interviendra. Dans ses souffrances, Christ a réalisé cela en perfection.

Le seul lieu où l'on puisse apprendre, c'est le sanctuaire. La volonté y est soumise; Dieu y est connu; l'oeil n'y est pas obscurci par les passions du monde et par l'incertitude ignorante qui se demande ce qu'il faut faire, comme si ce n'était pas Dieu seul qui peut faire. En effet, quel autre que lui tiendra compte du bien, où qu'il se trouve?

Quel autre aura une patience parfaite vis-à-vis du mal, en sorte que le jugement n'atteigne que le mal, et qu'il soit le jugement véritable d'un mal sans excuse. Notre impatience ne pourrait jamais réaliser ces choses, lors même que nous jugeons justement le mal comme tel. Mais, dans le sanctuaire, la volonté est muette et Dieu est écouté. Ses voies sont justes et nous considérons les choses avec ses propres yeux. Le mal nous apparaît plus haïssable; nous comprenons combien la compassion est de saison, combien la patience est adorable, mais aussi combien le jugement est assuré. Ainsi le sentiment de la justice reste entier dans le coeur, mais dépouillé de tout besoin de vengeance: la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu. Le jugement est juste parce que la patience est parfaite; il est d'autant plus terrible qu'il est libre de toute passion; il appartient à Dieu. Le moi est en jeu, lorsque les disciples désirent que le feu descende du ciel. Ils ne savaient pas de quel esprit ils étaient animés; et cependant les Samaritains, en un certain sens, méritaient réellement ce jugement. Mais lorsque Dieu se réveille au moment voulu, les méchants sont comme un songe; leur orgueil, leurs prétentions sont comme une image évanouie (verset 20). La foi accepte cela et ne cherche pas à rien hâter.

Une autre vérité précieuse ressort de ce passage. Il avait, été «stupide, sans connaissance, comme une brute en la présence de Dieu»; cependant il y avait en lui de l'intégrité et de la conscience. S'il avait donné vent à ses pensées,

lorsqu'il était sur le point de dire que la piété était inutile, il eût été infidèle à la génération des enfants de Dieu. Voilà ce qui l'arrête. Qu'il est beau de voir, au milieu des résistances de la volonté de l'homme, le coeur repris et restauré par les saintes affections, par la conscience qui craint de mettre une pierre d'achoppement dans le chemin du plus humble des enfants de Dieu! Cette occasion montre qu'il est réellement l'objet des affections; elle manifeste aussi la crainte de Dieu, qui prouve qu'on le connaît et qu'on l'aime, que l'on possède la nature nouvelle. Reconnaître Dieu est une marque importante qu'il y a du bien; mais ce que le coeur sait de lui-même, c'est qu'il était comme une brute dans ses raisonnements. Toutefois, remarquez ceci: tout en avouant sa folie, il arrive à reconnaître qu'en dépit de tout cela il était continuellement avec Dieu. Oh! combien la connaissance parfaite de nous-mêmes, lorsque nous connaissons comme nous avons été connus mettra en lumière la grâce patiente, invariable de Dieu qui veille sur nous tout le long du chemin, selon son amour adorable et selon l'intérêt qu'il nous porte! Au milieu de toute sa folie il était toujours avec Dieu, et Dieu l'avait pris par la main droite. Précieuse grâce! Dieu nous aime, a soin de nous, veille sur nous, s'intéresse à nous; en vertu de son amour souverain, nous lui sommes nécessaires pour qu'il soit satisfait. Il ne retire pas ses yeux de dessus le juste. C'est une magnifique expression de la grâce invariable. Or il est Dieu et non pas un homme; c'est pourquoi, ici, le coeur compte sur Lui.

Jusqu'ici le juste avait pu dire à travers toutes les défaillances de sa foi: «Tu m'a pris par la main droite»; maintenant, étant en communion, il ajoute: «Tu me conduiras par ton conseil». Il ne s'agit plus seulement d'être soutenu sans en avoir conscience, mais d'être guidé dans la communion par la pensée et la volonté de Dieu. Le fidèle voit cela dès qu'il s'est jugé et qu'il jouit de la communion. Cela ne signifie pas que Dieu ne nous guide pas et ne nous force à marcher selon ses propres conseils; employant le mors et la bride lorsque nous ne sommes pas en communion avec lui. Il ne peut manquer de le faire; mais alors l'âme ne le comprend pas, et, partant, ne peut en parler, comme elle le fait ici, dans la conscience qu'Il la conduit par son conseil.

Nous rencontrons ici, en nous tenant à la force du passage, la distinction bien claire de la position juive: «Tu me recevras après la gloire». Ce passage a été altéré pour l'adapter aux idées chrétiennes, et on en a perdu le véritable sens (Comparez Zacharie 2: 8). Après la gloire, c'est-à-dire lorsqu'elle aura été établie, Israël sera reçu; mais nous reviendrons dans cette gloire avec Christ (Colossiens 3: 4).

Le coeur est maintenant restauré par cette visite au sanctuaire: «Quel autre ai-je au ciel» que le Seigneur? — Notre pensée, à nous, peut être élargie par la connaissance du Père et du Fils; toutefois c'est la même vérité, seulement mieux connue.

Quel autre avons-nous dans le ciel que Dieu, le centre, la source, l'ensemble tout entier de la bénédiction? Sur la terre, il n'y a pour le croyant aucune source de bonheur en dehors de Dieu; il est, lui, la seule source; tandis que, si nos regards ne sont pas simplement fixés sur lui, il y aura une quantité de désirs de distraction. Ici l'oeil est tout à fait simple. Etant dans le monde, cela nous donne le sentiment que nous sommes seuls, mais seuls avec Dieu. Il en fut de même de notre bien aimé Sauveur: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit... et vous me laisserez seul; or je ne suis pas seul, car le Père est avec moi». Dans un sens, le coeur accepte la prépondérance du mal, et il est séparé, d'une manière très bénie, de toutes choses pour Dieu. Voyez la bénédiction qui ressort de ce mal apparent: Si tout était paisible, bon et prospère dans l'état de choses présent et imparfait, le coeur s'abaisserait à cet état d'imperfection et deviendrait réellement mondain; mais la prépondérance du mal, tout en pesant sur l'âme, lui fait chercher un refuge dans le sanctuaire, tandis que la volonté est tenue en bride par le sentiment qu'on ne peut pas se séparer du peuple de Dieu. Le coeur est sevré du monde, et, dans un monde où le mal domine, il regarde à Dieu, le possède comme sa part unique dans le ciel, et n'a ainsi rien que lui seul au monde. Dieu occupe la seule place souveraine dans le coeur. Rien ne peut rivaliser avec lui, et, comme il est dit dans le Nouveau Testament: «Christ est tout».

A ceci se rattache une autre bénédiction, une bénédiction durable, tandis que la chair et le coeur sont consumés: Dieu est la force du coeur. Il le soutient avec une bonté et une puissance divines; il n'est pas seulement un soutien actuel, mais il est le partage du coeur à jamais. Ceci conduit à une sérieuse et douce conclusion: «Pour moi, mon bien est de m'approcher de Dieu». Là nous apprenons la vérité; là nous trouvons l'encouragement. Il a mis toute son espérance au Seigneur Jéhovah, en celui qui est souverain en force, ferme et

fidèle en ses promesses. Celui qui se confie en lui aura sûrement à raconter toutes ses oeuvres merveilleuses. Il se trouvera là où l'on peut les voir et en faire l'expérience; son coeur sera préparé à y prendre garde et à les comprendre; il aura la joie de témoigner de la fidélité de celui en qui il s'est confié. Au verset 20 nous avons seulement la puissance souveraine, au dernier verset nous trouvons aussi la fidélité de Dieu à soit alliance.

Psaume 74

Nous trouvons ici la confiance en la fidélité de Dieu, fondée sur la confiance en Dieu lui-même, lorsque la puissance de l'ennemi semble, quant aux circonstances extérieures, avoir enlevé tout espoir. Mais nous trouvons en même temps ce qu'Il est pour son peuple. La rédemption a prouvé son profond intérêt pour les siens. Ils sont à Lui en propre. Tout en les acquérant par sa grâce souveraine et divine, il s'est associé avec eux (en grâce aussi, sans doute), d'une manière indissoluble; et le coeur s'écrie (verset 22): «O Dieu! lève-toi, défends ta cause». Quelle bénédiction! Moïse, de même, dit continuellement: «*Tu les as fait sortir*». Si donc le peuple se trouve au dernier degré de l'abaissement, si le tumulte des ennemis va grandissant toujours, c'est un motif de plus pour avoir confiance; car il s'agit de grâce, de grâce fidèle, et la puissance sur *toutes* choses est par devers Lui. Le coeur, loin d'être effrayé, supplie Dieu qu'il se souvienne des attaques et des insultes de l'ennemi, car les insultes s'adressent à son nom. Il est de fait que l'inimitié du monde contre son peuple se trouve être réellement contre le Seigneur. S'ils n'étaient pas son peuple, le monde ne s'occuperait pas tant d'eux. Il faut que le peuple de Dieu s'en souvienne, et n'oublie pas, au milieu de sa propre faiblesse, que c'est Dieu qui est en cause.

Psaume 75

Le Psaume 75 proclame l'avènement certain et le juste gouvernement du royaume de Christ; remarquez seulement que la foi rend grâces avant que ce royaume soit établi, et qu'elle avertit les pécheurs orgueilleux, car Dieu est le juge. Les prétentions humaines ne servent de rien contre lui. Remarquez encore ceci: Lorsque Christ prend le royaume, tout est confusion; la terre et ses piliers se dissolvent. Même alors, nos coeurs doivent pouvoir dire: Le nom de Dieu (pour nous le Père) est près, c'est-à-dire que tout ce en quoi Dieu se révèle est près de nous; en sorte que nous pouvons toujours avoir confiance, et être sans crainte. Les voies et les actes de Dieu sont d'accord avec son nom. Nous croyons en son nom de Tout-Puissant, de Très-Haut, nous croyons qu'il vengera l'Eglise persécutée, en jugeant Babylone et sa puissance; toutefois, comme je l'ai déjà dit, il ne s'agit pas pour nous directement du nom de Dieu, mais de celui du Père. Dans ce sens, il n'est question de gouvernement que par rapport à ses enfants. Christ a été ressuscité d'entre les morts par la gloire du Père. Toute la puissance contenue dans ce nom qui est ainsi manifesté, toute la grâce et la fidélité qui s'y trouvent pour ceux qui sont ressuscités avec Christ, qui sont aimés comme il est aimé, voilà ce qui est toujours près de nous; et cette oeuvre merveilleuse de la résurrection de Christ le déclare, dût la mort elle-même être sur nous.

Psaume 76

Le sujet général de ce Psaume est encore le jugement exécuté en rapport avec Israël. Mais nous pouvons noter ici un principe général: c'est que le siège de la bénédiction de Dieu et de son trône, ou plutôt, que leur manifestation sur la terre, alors même que cette manifestation serait tombée au plus bas, est bien plus excellente que toute la puissance et la violence de l'homme. Lorsque Dieu les tance, les hommes tombent sans force. Lorsque Dieu se lève, que peuvent-ils faire? Mais l'exécution du jugement de Dieu sur la terre a son effet et son but immédiats: la délivrance des débonnaires. Il délivre tous les débonnaires de la terre. Son amour et sa fidèle bonté sont en exercice, même dans le jugement.

Un second principe, que la foi applique en tout temps, principe encourageant et consolant, c'est que Dieu fait tourner la colère de l'homme à sa louange (verset 10). Il fait tout servir à sa propre gloire, à ses desseins, et il arrête tout le reste. Lorsque la foi est exercée, elle compte sur Dieu, à travers tout, bien certaine que Dieu aura le dernier mot, le mot final en toute chose.

Psaume 77

Le Psaume 77 nous présente quelques points instructifs à noter. La plainte va plus loin, peut-être, que ne devrait aller celle d'aucun chrétien. Le verset 7, dans notre bouche, serait tout simplement de l'incrédulité, tandis que, pour le Juif, dont le peuple est rejeté dans tout ce qui touche à ses privilèges, la question surgit naturellement, comme en Romains 11: «Je dis donc: Dieu a-t-il rejeté son peuple?» Mais, abstraction faite de cela, nous trouvons dans ce Psaume beaucoup d'instruction pour un temps d'angoisse profonde, lorsque le poids de circonstances très difficiles, ou même notre propre faute, ont peut-être plongé notre âme dans une aride détresse, quant à ses circonstances extérieures. Le sujet de ce Psaume, c'est que le fidèle cherche actuellement et activement le Seigneur. C'est un appel direct du coeur, et non pas un simple désir, ni seulement de la soumission. Sa voix s'adresse à Dieu. Ceci est plus important que nous ne sommes disposés à l'admettre.

Je ne crois pas qu'il soit entièrement juste de dire que «la prière est le sincère désir de l'âme proféré ou non exprimé». Loin de moi la pensée qu'il ne puisse y avoir ni soupir, ni gémissement lorsque l'Esprit saint intercède, ou bien que le coeur qui s'élève à Dieu trouve jamais auprès de Lui ni refus, ni froideur. J'admets tout cela; mais il y a dans la prière la présentation actuelle à Dieu d'une difficulté connue, l'expression d'un besoin dans lequel nous nous trouvons. Le coeur s'exprime par une invocation positive. Ainsi il se présente lui-même devant Dieu, et la chose est très importante dans notre relation avec Lui. Il y a la vérité dans le coeur, et une vraie dépendance accompagnée de confiance; tandis qu'auparavant il n'y avait que soucis rongeurs, un coeur qui se repliait sur ses difficultés, une âme qui refusait d'être consolée. La volonté agissait et ne pouvait obtenir ce qui lui manquait. L'âme *pensait* à Dieu, mais sans trouver aucune consolation; elle n'avait que ses propres pensées sur Dieu; elle gémissait, mais ne priait pas, et l'Esprit était sans force (verset 3). Eveillé, le fidèle ne pouvait naturellement pas s'occuper de choses ordinaires; son trouble l'empêchait de parler. C'est le

tableau saisissant d'une âme en profonde détresse, mais cette peinture ne se trouve entièrement réalisée que lorsqu'une âme, sous la main de Dieu qui la châtie, a perdu le sentiment de la faveur divine ou bien ne connaît pas encore la paix. Toutefois cet état peut se rencontrer chez tous ceux qui, à un certain degré, ne regardent pas à Lui. Mais l'âme se tourne vers Dieu; elle se souvient d'avoir joui de sa miséricorde, d'avoir chanté des cantiques pendant la nuit. Le Seigneur a-t-il rejeté pour toujours? Il n'y a pas lieu, pour le chrétien, à une pareille question, mais bien à un châtiment terrible et douloureux, lorsqu'il a laissé tomber le bouclier de la foi, et que les dards enflammés du méchant ont atteint son coeur. Le seul cas semblable, c'est lorsqu'une âme, sans manquer toutefois de sincérité, a reçu légèrement l'Évangile de la grâce, tandis que le travail de conscience n'a lieu que plus tard. Lorsque, au lieu de s'entretenir avec lui-même et de raisonner avec sa propre misère, le coeur regarde à Dieu, il voit alors que toute cette misère est en lui-même et non pas en Dieu, et les choses prennent un tout autre aspect.

Le chrétien, lui, n'a pas besoin d'en revenir aux miséricordes passées (tandis que le Juif aura raison de le faire), parce que toute la faveur de Dieu repose actuellement sur lui et qu'il se retrouve dans la lumière de cette faveur, aussitôt que le nuage qui s'était élevé de son propre coeur est dissipé. Les Juifs avaient autrefois des bénédictions dispensées par la grâce souveraine, et ils font bien de s'en souvenir au temps de leur réjection, bien qu'ils ne soient pas rejetés pour toujours. Le chrétien n'est jamais rejeté; aussi n'est-il pas question pour lui de se souvenir, mais de rentrer dans la jouissance de la faveur divine, qui n'a jamais discontinué.

Dans le reste du Psaume, le chrétien apprend que la voie de Dieu est dans le sanctuaire. Si sa faveur est invariable, sa *voie* est néanmoins toujours d'accord avec sa sainteté, bien que, pour la même raison, elle soit aussi d'accord avec son fidèle amour. Du moment qu'Israël se convertit, c'est pour revenir à la souveraine grâce et à la rédemption. La voie de Dieu est dans la mer (verset 19); on ne peut en suivre les traces; elle est en puissance. Tous les mouvements, toute la force de ce qui semble indomptable, infranchissable, sont dans sa main.

En somme, ce Psaume présente le contraste entre le travail et l'agitation inquiète d'une âme qui s'abandonne à ses propres pensées, et l'état de cette âme qui se tourne vers Dieu et crie à Dieu lorsqu'elle se souvient de Lui. Le chrétien qui conclurait de tout cela à une interruption de la faveur divine se tromperait étrangement. Mais il peut apprendre ici qu'au milieu de souffrances accablantes, lorsque la propre volonté est à l'oeuvre, il n'y a aucun repos jusqu'à ce que son âme se souvienne de Dieu et qu'elle crie à Lui.

Psaume 78

Ce Psaume récapitule évidemment l'histoire d'Israël, pour les convaincre de désobéissance et d'incrédulité, et leur montrer l'inutilité, pour leurs coeurs, de toutes les voies de Dieu envers eux; il décrit ensuite avec magnificence comment Dieu recourt à sa grâce souveraine pour bénir; — mais on trouve en outre ici quelques-uns des signes de l'incrédulité et les avertissements qui les accompagnent. Il peut être utile de les examiner. Le grand

principe que je viens de signaler est lui-même du plus haut intérêt. La grâce souveraine est l'unique ressource de Dieu, s'il veut bénir l'homme. Quelque miséricordieuses que soient ses voies, elles manquent leur but. Il aime son peuple, mais il n'a aucune ressource pour le bénir que sa propre grâce. S'il agissait suivant le résultat de ses voies, il serait obligé d'abandonner son peuple, car «ils se sont renversés comme un arc qui trompe». Il en a toujours été ainsi. Mais lorsque le mal est à son comble, il se réveille dans son amour envers eux, à cause de leur misère, et de l'amour qu'il leur porte. Alors il accomplit à sa manière le plan de sa grâce. Il choisit la tribu de Juda... il choisit la montagne de Sion, laquelle il aime... il choisit David, son serviteur (versets 68 et 70).

Tel est l'enseignement général de ce Psaume. Parlons maintenant des caractères de l'incrédulité, car ils sont instructifs. La miséricorde et la fidélité passées de Dieu ne donnent aucun courage contre la difficulté présente; Dieu doit être connu par une foi du moment. Nous ne pouvons nous fonder sur les miséricordes passées pour nous donner confiance. «Le Dieu fort nous pourrait-il dresser une table au désert? Voilà, il a frappé le rocher... pourrait-il aussi nous donner du pain?» (verset 19, 20). L'expérience de la bonté et de la puissance n'aura pas pour résultat que l'homme se confie en elle, du moment que survient un nouveau besoin ou que la convoitise est en jeu. Les choses n'en allèrent pas mieux, lorsque «il donna commandement aux nuées d'en haut et qu'il ouvrit les portes des cieux et qu'il fit pleuvoir la manne sur eux, afin qu'ils en mangeassent». Le châtiment de leur convoitise, à l'occasion des cailles que Dieu leur avait envoyées, ne mit pas non plus un frein à leur volonté incrédule. Tant qu'il se trouve sous la main de Dieu, l'homme se souvient de Lui. Un peu de relâche... aussitôt apparaissent l'oubli et la propre volonté. Mais Dieu fut plein de compassion; il arrêta sa main étendue en jugement. «Ils tentaient le Dieu fort et limitaient le Saint d'Israël»; — ils se méfièrent de cette puissance de Dieu, qui était capable d'accomplir tous ses desseins de grâce envers eux, de faire ce qu'il fallait, pour son peuple, en chaque circonstance. Je limite Dieu, du moment que je suppose qu'une chose quelconque puisse ne pas être pour la bénédiction. Ceci est un grand péché, et, si nous songeons à tout ce que Dieu a fait pour nous, nous sommes doublement coupables. Le Saint Esprit prend invariablement pour point de départ la révélation de l'amour infini de Dieu, afin d'en déduire toutes les conséquences. Il a réconcilié; certainement il sauvera jusqu'au bout. Il n'a pas épargné son Fils; comment ne donnera-t-il pas toutes choses? C'est la bonté infinie; mais, douter de sa puissance, c'est douter qu'il soit Dieu. Ce doute nous empêche de placer notre espérance en lui. L'expérience devrait fortifier la foi; mais il faut une foi présente pour mettre l'expérience à profit. Que le Seigneur de grâce nous garde de limiter Dieu dans sa puissance, et par conséquent dans sa puissance pour nous bénir. Au lieu d'être portés à ne nous souvenir de Dieu que lorsque sa main s'appesantit sur nous, puissions-nous, au milieu même de bénédictions présentes, ne penser à lui que pour lui-même, et parce que nos coeurs lui sont attachés! Alors, au milieu des épreuves, nous serons capables de compter sur sa bonté et nous ne serons pas enclins à limiter sa puissance.

Psaume 79

Le Psaume 79 appelle le jugement sur les nations; mais ce sujet ne nous arrêtera pas. Le seul point que je désire mentionner, c'est la manière dont le coeur se tourne vers Dieu, lorsqu'il est très abattu. Il ne cherche pas même à se venger, mais, étant à l'extrémité sous l'oppression du mal, il se tourne vers Dieu, et se souvient ainsi de ses propres péchés. Il n'a pas d'autre refuge que le nom de Dieu. «Ne rappelle point devant nous les iniquités commises ci-devant; que tes compassions nous préviennent... O Dieu de notre délivrance! aide-nous pour l'amour de la gloire de ton nom; délivre-nous et pardonne-nous nos péchés, pour l'amour de ton nom» (versets 8, 9). Tel est l'effet du châtement, à supposer que nous connaissions Dieu. Il produit l'humilité du coeur, la véritable confession, la conscience qui sait n'avoir aucun droit à la délivrance, mais qui compte sur la bonté de Dieu et sur son nom, en un mot, sur ce qu'il est. L'âme se repose sur le fait qu'il y a compassion, que Dieu écoute le gémissement de ses prisonniers, et qu'il agira selon la grandeur de sa puissance pour préserver ceux qui sont voués à la mort malgré la force apparente du bras qui les retient.

L'ennemi avait outragé le Seigneur en injuriant son peuple. «Où est leur Dieu?» où est leur confiance? Alors le Seigneur se manifeste; voilà ce que son peuple attendait, aussi célèbre-t-il l'Eternel.

Ce Psaume met en lumière une autre vérité que nous rencontrons souvent dans l'Ecriture. Dieu n'est pas seulement un Dieu glorieux qui doit maintenir sa gloire, mais, ayant acquis un peuple sur la terre, il a identifié sa gloire avec ce peuple. La foi sent profondément cette vérité qui la pénètre de reconnaissance, et elle compte sur la délivrance et sur la grâce. Dieu délivre tout en garantissant sa propre gloire. Mais, pour la même raison, Dieu ne permet aucun mal, parce que son nom est lié à son peuple, comme Israël nous en fournit l'exemple: «Je vous ai connus vous seuls d'entre toutes les familles de la terre; c'est pourquoi je visiterai sur vous toutes vos iniquités» (Amos 3: 2). Ici, le châtement est sur son peuple et le nom de Dieu est outragé. Aussi, tout en s'humiliant et en recherchant la miséricorde et la purification, attendent-ils la délivrance, car le peuple de Dieu est devenu fort chétif.

Psaume 80

Le Psaume 80 est hardi dans ses invocations. Il passe de la délivrance d'Egypte à la connaissance, non pas de Christ, mais du Fils de l'Homme; et encore le considère-t-il plutôt comme le sarment que Dieu s'est fortifié pour lui-même. On ne trouve pas ici les mots qui rendent si clair le début du chapitre 15 de Jean: «Je suis le cep, vous, les sarments». Cependant notre Psaume va jusqu'à reconnaître l'homme de la droite de Dieu, le Fils de l'homme, qu'il s'est fortifié. Mais si, dans cette confiance en Dieu, et regardant au Fils de l'homme, ce Psaume parle hardiment; s'il attribue tout à la grâce, il porte néanmoins un caractère absolument juif. Il fait allusion à l'ordre des tribus dans le désert (verset 2); il connaît Dieu comme Celui qui est assis entre les chérubins (verset 1); il considère Israël comme la vigne de Dieu, et le Messie, dans son caractère juif le plus élevé, comme le Fils de l'homme; enfin, toute son espérance, c'est que Dieu ramènera son peuple. Nous allons examiner cette dernière expression, car elle

caractérise l'invocation de ce Psaume. On la trouve aux versets 3, 7 et 19; nous la rencontrons dans la même acception en Jérémie 31: 18, 19 et au chapitre 5: 21 des Lamentations. Elle offre donc un intérêt particulier.

La discipline seule, en elle-même, peut bien briser la volonté, humilier, lorsque Dieu agit, et faire ainsi une oeuvre préparatoire, mais elle ne ramène pas à Dieu. C'est ainsi que les fidèles sont amenés à dire ici, comme dans les désolations d'Ephraïm et de Juda, lorsqu'ils sont au plus bas, et qu'ils n'attendent plus aucun autre secours: «Ramène-moi», «ramène-nous». Ce n'est pas simplement une tristesse selon Dieu et la conscience de péché, ce qui n'est pas même, à proprement parler, la pensée de ce Psaume; mais il y a le sentiment qu'ils appartiennent à Dieu, qu'ils sont le peuple de Dieu, et en même temps l'objet de sa réprobation: — «ils périssent dès que tu te montres pour les tancer». Il est question ici des voies de Dieu envers son peuple, et ce Psaume peut s'appliquer aussi à un saint dans le temps actuel, lorsque Dieu agit ici-bas à son égard selon le témoignage qu'il a rendu. Il y a, je le répète, le sentiment de lui appartenir, mais le coeur qui repasse l'oeuvre de Dieu et les bénédictions qu'elle a produites autrefois, voit maintenant cette oeuvre détruite, témoignant ainsi de la puissance de l'ennemi. Cependant ce n'est pas à cette puissance que la foi s'arrête, mais c'est au courroux de Dieu. La foi se tourne vers Lui, comme à la source première de la bénédiction et de la puissance qui a opéré cette bénédiction, comme à Celui dont c'est l'oeuvre, et qui est toujours occupé en faveur de son peuple. La foi s'arrête à la beauté de l'oeuvre de Dieu, aux délices qu'il prend à cette vigne qu'il avait plantée pour lui-même, mais qui maintenant est arrachée; et la foi en conclut que Dieu interviendra en grâce. Mais cette intervention doit consister d'abord en ce que Dieu ramène à Lui son peuple.

L'état dans lequel ils se trouvent est en rapport avec la ruine générale, mais ce n'est pas ici la pensée principale: ils ne peuvent séparer leur propre état d'avec l'intervention divine. Il leur faut cette intervention, mais son premier acte doit être de les restaurer, de les ramener. Ils désirent la bénédiction, mais ils la veulent selon le caractère de Dieu, qui commencera d'abord par eux et les ramènera; et alors la face de Dieu reluira sur eux et ils seront délivrés. Quelle bénédiction, lorsque nous nous étions détournés de Dieu, de pouvoir l'invoquer, lui demandant qu'il nous ramène, et que sa face reluise sur nous de telle manière qu'elle apporte la bénédiction et une délivrance actuelle à son peuple. Le fidèle demande à Dieu de retourner et de visiter sa vigne; toutefois il ne s'attend pas à la restauration de l'état de choses primitif (ce n'est pas la manière de faire de Dieu), mais à l'établissement du rejeton que Dieu a fait devenir fort pour Lui-même. Il en est ainsi de nous maintenant: Nous attendons l'exaltation de Christ, quand même il ne s'agirait que de restaurer en détail les choses où nous avons manqué. Si nous avons failli, il ne nous sied pas d'attendre que Dieu rétablisse les choses sur le même pied qu'auparavant, comme si rien ne s'était passé — ceci ne pourrait pas être à sa gloire — mais nous pouvons nous attendre à ce qu'il intervienne pour montrer sa bonté dans ce qui manifeste sa grâce, et à ce qu'il écoute le cri de son peuple: «Que ta main», s'écrie la foi d'Israël, «soit sur l'homme de ta droite». C'est là qu'ils trouvent leur force et leur sûreté, et qu'ils sont gardés debout. — «Et nous ne nous retirerons point arrièrè de toi». Il en sera

pleinement ainsi d'Israël aux derniers jours, et il en est ainsi de nous en pratique. Sa présence est ce qui nous garde.

Mais la foi cherche encore une autre chose. L'éloignement de Dieu, la recherche de la propre volonté, ont pour résultat l'engourdissement et la mort; aussi, quand ils sont ramenés, ont-ils besoin d'être vivifiés; il faut que cette puissance qui ranime et qui donne la vie, rappelle leur coeur vers Dieu. Alors ils l'invoqueront avec un redoublement de sérieux et une confiance nouvelle: «Vivifie-nous, et nous invoquerons ton nom». Pour Israël ce sera réellement la vie d'entre les morts. C'est plus que la prière qui crie à Dieu dans l'épreuve; c'est le coeur qui, plein de confiance, en appelle à Dieu, après avoir été ramené à Lui. Cette scène prophétique montre évidemment la restauration d'Israël. Dieu ne cache pas maintenant sa face aux siens, mais il l'a cachée à Israël; toutefois les chrétiens peuvent reconnaître ses voies en gouvernement dans leur oeuvre, dans leur service, et dans leur état comme corps. En rapport avec notre sujet, je voudrais ajouter quelques mots sur le retour personnel à Dieu et la repentance, tels que nous les trouvons dans les passages de Jérémie cités plus haut. Ainsi, au chapitre 31: 18, il est dit: «Convertis-moi» ou: ramène-moi «et je serai converti». Nous avons donc en premier lieu l'action de Dieu en grâce, ramenant le pécheur, le convertissant. Ce dernier ne regardait pas à Dieu, il lui avait tourné le dos; et maintenant, de coeur et de volonté, il se retourne vers Lui. La repentance vient après: «Certes, après avoir été converti, je me suis repenti». — Mon coeur, ayant été tourné vers Dieu et amené dans la lumière, je me mis à l'oeuvre; je jugeai tout, aussi bien l'état de mon coeur que mes voies pendant mon éloignement de lui. Alors, introduit dans la vraie bénédiction, possédant la pensée de Dieu quant au bien, on reste confondu d'avoir pu désirer et poursuivre des choses si vaines et si mauvaises.

L'épître aux Corinthiens nous présente une autre pensée. La conversion que Dieu opère produit la tristesse (2 Corinthiens 7). La première lettre de l'Apôtre avait pénétré, par la puissance de l'Esprit, dans leurs âmes. Ce n'était pas encore le jugement complet de leur état dans la lumière, mais, leur propre volonté étant retenue par l'action divine, il y avait chez eux de l'affliction dans le sentiment qu'ils s'étaient écartés du droit chemin. Alors la conscience commença à agir et non plus la volonté; peut-être le moi y avait-il encore part en quelque mesure. Néanmoins c'était une tristesse selon Dieu, une volonté brisée, un coeur contrit; il y avait le sentiment que l'on avait suivi sa propre volonté et oublié Dieu. Les illusions d'une volonté perverse s'en sont allées, et dès lors commence l'action de la nature divine en nous, résultat du fait que nous avons affaire à Dieu. Cette action n'est pas accompagnée de frayeur lorsqu'elle est bien sentie; il n'y a nulle idée que Dieu veuille nous imputer le péché, ou nous condamner, mais bien la tristesse et l'affliction du coeur à la pensée que l'on a suivi la perversité et les tromperies de sa propre volonté. Cette tristesse produit un jugement du mal bien plus actif et plus décidé, et ce jugement est appelé ici *la repentance*. «La tristesse qui est selon Dieu, opère une repentance à salut dont on n'a pas de regret». Par cette conversion dont nous venons de parler, l'âme ayant été amenée, par l'opération de la grâce de Dieu, à s'affliger pour avoir écouté sa propre volonté, rentre maintenant (ou plutôt entre pour la

première fois) sous l'influence naturelle et sous l'action du nouvel homme non contristé. Elle juge avec l'énergie spirituelle tout le mal, comme Dieu le juge en principe. Le sentiment de la culpabilité n'a point disparu, mais, ce qui caractérise cet état c'est le jugement de la faute — le jugement du moi en tant que celui-ci y est impliqué. Le coeur est *pur* du mal, lorsqu'il le juge comme Dieu le fait et s'en sépare comme d'une chose qui lui est extérieure, à laquelle il est étranger. Or ceci est la sainteté. Elle gagne en profondeur à mesure que l'on connaît mieux le *moi*.

Nous en voyons un exemple dans le discours de Pierre au chapitre 2 des Actes. L'apôtre venait de mettre devant leurs yeux le péché du peuple. «Alors ils eurent le coeur saisi de componction et ils dirent à Pierre: Que ferons-nous?» Il n'était plus question de leur volonté qui leur avait dicté ce cri furieux: «Crucifie-le, crucifie-le!» Le péché a accompli son acte et ne peut plus se changer. La folie d'un tel acte se présente à eux, apportant l'angoisse à leurs coeurs. «Que ferons-nous?» Ils sont convertis, ils en sont arrivés à l'affliction et à la tristesse selon Dieu. Que leur dit Pierre? «Repentez-vous, et que chacun de vous soit baptisé au nom de Jésus Christ, en rémission des péchés». Ils étaient convertis, saisis de componction en songeant à la folie de leur péché; ils avaient encore à se repentir. Il y a une chose plus grande, plus profonde, plus complète qu'une âme amenée à la lumière; c'est lorsque le nouvel homme exerce son jugement sur ce que le *moi* avait été. Il ne s'agit plus d'une âme convaincue de la part de Dieu et se soumettant, dans le sentiment de sa culpabilité, à l'effet de Sa grâce et de Sa présence, mais il s'agit d'une âme qui rejette spirituellement, en communion avec Dieu, le mal comme tel, du terrain où le nouvel homme se tient avec Dieu. La contrition et l'humilité de coeur accompagnent cet acte, mais l'âme est rentrée dans sa liberté devant Dieu. Il y a une vraie repentance, du moment que le moi est mis de côté et que la nouvelle nature s'est emparée du jugement et de la volonté et juge librement, comme une chose rejetée, tout ce qui avait séduit la chair et ce en quoi elle prenait plaisir.

Psaume 81

Ce Psaume nous fournit l'occasion de noter quelques principes du gouvernement de Dieu. C'est lorsque l'on a été rétabli dans la bénédiction, que l'on peut considérer les voies merveilleuses de Dieu. Si le peuple avait été fidèle, loin d'être affligé, il aurait joui non seulement de la paix, mais d'une bénédiction actuelle et abondante. Loin de là, il ferma son oreille à Dieu; aussi Dieu les abandonna aux convoitises de leur coeur; ils marchèrent selon leurs propres conseils et tombèrent bientôt au pouvoir de leurs ennemis, toujours plus forts que le peuple de Dieu, lorsque celui-ci descend sur leur terrain. Dieu nous a délivrés. Nous avons été délivrés de l'esclavage et du fardeau du péché. La puissance divine (une puissance qui, tout en se manifestant par ses effets, a néanmoins sa source dans le secret des conseils divins) nous a répondu lorsque, sous le péché, nous étions dans l'angoisse et dans la détresse; et, dès lors, tout en ayant part, en vertu de notre position, à la plénitude de la bénédiction, nous sommes sous la responsabilité quant aux bénédictions présentes que nous avons reçues. «Si tu m'écoutais!» Ce que Dieu veut, c'est la vérité du coeur envers lui, c'est que non seulement l'on évite le mal quand il se rencontre, mais qu'il n'y ait point d'idole dans le coeur,

qu'il y ait la vérité dans le coeur vis-à-vis de Dieu. Mais Dieu nous appelle à cela comme étant déjà notre Dieu (nous disons maintenant: Père), qui nous a délivrés et sauvés et qui nous dit (sans doute lorsque nous sommes dans le sentier de l'obéissance): «Ouvre ta bouche et je la remplirai». Nous sommes appelés à élargir nos coeurs pour recevoir la bénédiction. Dieu a de riches, d'abondantes provisions pour nous, et nous engage à ouvrir largement notre bouche. Tout son désir est de la remplir de ses propres richesses, des richesses de bénédictions de la grâce données par sa propre main. Les richesses insondables de Christ nous appartiennent et sont communiquées à nos âmes. Mais hélas! souvent nous ressemblons à Israël: «Mon peuple n'a point écouté ma voix et Israël ne m'a point eu à gré».

Alors, en guise de châtiment, Dieu laisse les siens se nourrir du fruit de leurs propres voies: jugement terrible par lequel on est parfois humilié et amené à sentir l'amertume de la puissance de l'ennemi, et d'autres fois, ce qui est pire, porté à se croire finalement abandonné! Ce cas ne peut guère se présenter, lorsque l'âme a été réellement vidée du «moi» et de la propre justice si subtile dans sa nature. Toutefois les dards enflammés du malin sont terribles pour l'âme. Ce ne sont nullement ici les doutes d'une âme exercée sous la loi, l'incertitude de savoir si Dieu sera pour elle, si elle pourra échapper; mais c'est la frayeur que l'âme éprouve vis-à-vis d'un Dieu qui est contre elle. Tandis que, dans le premier cas, il s'agit du doute légal, dans le second c'est le doute du désespoir produit par Satan. Si le saint marche fidèlement, il aura sûrement des ennemis, Satan et ses machinations, à combattre, mais c'est de fait le Seigneur qui remporte la victoire sur eux. Ce combat est, après la patience de la foi, la preuve encourageante que le Seigneur est avec nous pendant la course. Nos adversaires sont ceux du Seigneur; avoir conscience de cela est une immense force. Ceux qui s'opposent à nous lorsque nous marchons dans le sentier du Seigneur, sont en tout cas, dans cette mesure, au nombre de ceux qui haïssent l'Éternel. Ils sont trouvés menteurs et vains dans leurs prétentions, tandis que le saint marche en paix par la puissance du Seigneur dans un chemin uni. Celui qui fait la volonté de Dieu demeure à toujours; il est nourri de la moelle du froment, de la connaissance la plus précieuse de Christ; tandis que la douceur de la grâce divine rafraîchit et satisfait le désir de l'Esprit.

Psaumes 82-83

Ces deux Psaumes ne m'offrent pas de remarque particulière en rapport avec l'objet de ces méditations. Au Psaume 82, le lecteur observera que Dieu juge les juges, spécialement ceux qui, en Israël, avaient la loi divine pour les guider. Ils tombent ainsi de la position qu'ils occupaient comme exerçant l'autorité de Dieu sur la terre, dans celle de l'homme responsable, et Dieu se lève pour juger la terre. Dans ce Psaume, Dieu s'occupe de l'iniquité de l'homme envers son semblable et de la différence entre le jugement confié à l'homme et la justice. Le Psaume 83 traite de la manière dont l'homme est coupable d'inimitié active contre Dieu, usant, dans sa haine pour le peuple de Dieu, de ruses, de conspirations, de violence, afin que même leur souvenir soit ôté de la terre (verset 4). Mais ces efforts de l'homme ont pour résultat final que «Jéhovah seul (le Dieu d'Israël) est Souverain sur toute la terre». L'oppression exercée de haut en bas par ceux qui représentent Dieu sur la terre, la rébellion

dirigée de bas en haut contre Dieu et se manifestant par la haine envers son peuple terrestre; tels sont les caractères de l'homme et l'objet du jugement de Dieu sur la terre.

Psaume 84

Bien que Dieu soit nécessairement le centre de tous les désirs du nouvel homme, il n'est cependant pas parlé ici, comme au Psaume 63, du désir qui a Dieu comme tel pour objet. Jéhovah est reconnu comme le Dieu vivant, mais comme un Dieu manifesté, en relation avec son peuple. Il n'est pas dit ici: «Mon âme a soif de Dieu», mais: «Eternel des armées, combien sont aimables tes tabernacles!» Ils ne seraient pas aimables si l'Eternel n'y demeurait pas, et si ces tabernacles n'étaient pas à lui. Il s'agit donc ici du bonheur que l'on trouve dans la jouissance d'une relation publique avec Celui qui demeure au milieu de son peuple, et non pas du bonheur abstrait que l'on trouve en Dieu même. Les tabernacles de Dieu sont un lieu de repos pour le coeur; c'est comme l'hirondelle qui a, de la part de Dieu, un nid où elle met ses petits. Et ceci est juste. Le désir de l'âme après Dieu lui-même est la racine et l'essence de la piété personnelle. Le secret de Dieu se trouve là, et l'âme est gardée dans la sainteté de sa présence, et exercée dans cette sainteté devant lui. Mais le vrai refuge de l'âme pieuse est là où Dieu manifeste sa gloire, où il est adoré. «Dans son palais, chacun le glorifie» (Psaumes 29: 9). C'est là que la louange est produite et s'exprime.

Il ne s'agit pas ici des exercices de l'âme, mais d'un coeur pieux débordant (et la chose ne peut avoir lieu que dans le nouvel homme) en actions de grâces et en adoration avec ceux qui sont d'un même sentiment, là où tous adorent, là où il n'y a rien d'autre que la louange; car l'autel de Dieu est le centre des désirs et des épanchements du coeur. Là Dieu se manifeste, là le coeur a trouvé une demeure loin des exercices et des épreuves; aussi comprend-il bien que dans ce lieu on louera Dieu incessamment. Ceux qui y demeurent n'ont rien d'autre à faire. Telle sera la bénédiction dans son parfait accomplissement.

Mais il est encore une autre chose (verset 5 et suivants). dans laquelle on éprouve la bénédiction: je veux parler du chemin, chemin qui conduit au sanctuaire en traversant le monde qui est la vallée des larmes. Celui qui, d'un coeur tranquille, marche en pèlerin vers le repos et la demeure de Dieu, a sa force dans le Seigneur. Aussi est-il appelé bienheureux. Si la demeure de Dieu, le lieu où sa gloire est manifestée et que cette gloire remplit, est l'objet vers lequel tendent tous les désirs du coeur, le chemin qui y conduit sera aussi dans le coeur. Ce chemin peut être rude, il peut conduire par la vallée des larmes, vallée où l'on trouve la croix, mais c'est le chemin qui mène au but et le coeur y est attaché. D'autre part, le coeur se confie en Dieu; Son amour est pour lui la clef de tout; c'est pourquoi il est dit: «Seigneur, par ces choses-là on a la vie et dans toutes ces choses consiste la vie de mon esprit» (Esaïe 38: 16). Elles changent la vallée de larmes en une fontaine et font trouver dans l'affliction les rafraîchissements de la grâce. Car il faut que la volonté soit brisée, que les mouvements de la volonté dans les désirs du coeur soient jugés, pour que la grâce, pour que Dieu lui-même (cette source de joie et de bénédiction) puisse avoir toute sa place. C'est ce que produisent les exercices et les épreuves du désert. La vallée n'est pas appelée la vallée de l'épreuve, mais celle des larmes; car, ce qui produit la fontaine rafraîchissante, ce ne sont pas simplement les

faits extérieurs, mais ce sont les exercices du coeur qui en découlent. Christ, l'homme parfait dans ses voies, était aussi un homme de douleurs, et il manifestait et exerçait son amour au milieu des souffrances. Nous avons besoin d'être humiliés et brisés afin de parvenir à cet état, mais c'est précisément ce qui change pour nous la vallée en fontaine. «Par ces choses-là on a la vie, et dans toutes ces choses consiste la vie de l'esprit». Dans la douleur de sa réjection, auprès du puits de Sichar, le Seigneur avait une nourriture à manger que ses disciples ne connaissaient pas.

Mais ce n'est pas tout: il y a des provisions de grâce qui sont directement fournies d'en haut; Dieu envoie en grâce la pluie sur son héritage, pour le rafraîchir lorsqu'il est altéré. La pluie comble les marais (*). Les communications de l'Esprit de Dieu, la révélation de Christ à l'âme, l'amour du Père, tout cela rafraîchit et réjouit le coeur et le détourne du monde pour le remplir de ce qui lui fait considérer le monde comme rien. Le nouvel homme goûte ces joies, et traverse joyeusement la vallée en pensant à ces choses. Il va de force en force. Ce ne sont pas des forces accumulées, et cependant la force est augmentée; mais cet accroissement de force, bien loin d'affaiblir la dépendance de Dieu, en augmente le sentiment. On se connaît mieux et l'on se défie beaucoup plus de soi-même; on est plus simple et l'on a un sentiment plus net que la force appartient à Dieu. Pierre nous en est un exemple. Le Seigneur lui dit: «Quand une fois tu seras revenu, fortifie tes frères». C'était un cas extrême quant aux moyens employés pour le produire, mais qui nous montre combien le jugement de soi-même et l'école de la dépendance sont le moyen d'avoir la force, parce que la force est réellement en Christ. «Ma puissance s'accomplit dans l'infirmité». Ainsi la force que nous avons et que nous sentons, au point où nous sommes amenés à réaliser la grâce et la présence de Christ, nous pousse plus loin et nous fait avancer dans notre voyage à travers le désert; nous en usons (je ne dis pas que nous l'usons) pour le voyage; nous employons cette force en chemin, mais ce n'est pas la même chose qu'éprouver la jouissance de tirer toute bénédiction de Lui.

(*) Ou plutôt: «La première pluie aussi la comble de bénédictions».

Cela nous conduit à nous rendre mieux compte du besoin que nous avons de Christ, et à une connaissance de nous-mêmes qui est augmentée par les choses que nous traversons. Cette découverte du «moi» n'est cependant pas toujours le résultat d'un jugement que nous formons sur nous-mêmes, mais elle provient du dépouillement du moi, et du déclin de sa puissance trompeuse sur notre coeur, qui nous fait nous abandonner plus simplement à Christ. C'est ainsi que nous avançons graduellement en force; Christ est davantage notre tout, et, si nous tombons en faute, le progrès se montrera en ce que le moi sera positivement jugé et l'âme restaurée. Le résultat sera notre apparition devant Dieu, où le moi n'existera plus, et dans le lieu où il a placé sa bénédiction, et où tous montent pour l'adorer et le glorifier. Même à présent il y a une réalisation partielle de cela, mais la chose ne sera accomplie certainement qu'en gloire, dans la Jérusalem céleste et dans la maison du Père. Mais tout cela produit la supplication, la supplication avec le sentiment de la Majesté divine, mais aussi avec la conscience d'une précieuse relation dans laquelle on se trouve. Il est Jéhovah, le Dieu des armées, mais il est aussi le Dieu de Jacob.

Il y a plus encore. Jusqu'à ce que nous soyons introduits en réalité dans les parvis de Dieu, nous dépendons de cette Majesté et de cette fidélité à son alliance (pour nous, c'est le nom du Père en union avec Christ), mais nous dépendons aussi du fait que Dieu regarde à Christ. C'est notre sauvegarde pour le temps présent et, dans un sens, pour l'éternité. Nous avons de l'assurance, de la confiance, et nous prions parce que Dieu regarde la face de son Oint. Mais cette confiance que nous avons sur le chemin de la vallée de Baca se lie au désir d'être dans Ses parvis. «Regarde notre garant, ô Dieu, repose-toi en lui», «car mieux vaut un jour en tes parvis que mille ailleurs». Mieux vaut se tenir à la porte de la maison de Dieu que jouir de tout ce que les tentes des méchants peuvent offrir, ou du droit d'y habiter. Dieu éclaire de sa glorieuse Majesté, et il protège. Il donnera dans une grâce parfaite qui ne connaît pas d'entraves, tout ce dont nous avons besoin quand nous sommes dans l'épreuve en chemin, tout ce qu'il faut à notre faiblesse, qui possède le privilège de pouvoir compter sur son secours. Et enfin, lorsque nous serons introduits dans la maison avec la capacité d'en jouir, il nous donnera la gloire avec lui-même. Nous pouvons compter sur lui pour toutes choses. Il est bon; il n'épargne aucun bien à ceux qui marchent devant lui. L'âme termine avec cette affirmation bénie: «Bienheureux est l'homme qui se confie en toi». Combien cela est vrai! Rien n'est hors de Sa portée, rien ne peut troubler sa puissance; rien dont son amour ne veuille se charger à notre place; rien dont sa sagesse ne puisse se servir pour notre bénédiction. Le coeur connaît son amour, et peut y compter; il sait que: «Bienheureux est l'homme qui se confie en lui».

Psaume 85

Le Psaume 85 fait ressortir un principe d'une grande importance pratique; c'est la différence entre le pardon de tout ce qui appartient à notre état précédent, et la bénédiction dans laquelle le croyant est introduit par la jouissance d'une relation avec Dieu. Il s'agit naturellement dans ce Psaume du rétablissement d'Israël dans la jouissance de la bénédiction, dans son pays, événement par lequel seront accomplies les promesses de Jéhovah; mais je ne parlerai ici que de ce qui nous concerne.

Le pardon est reconnu comme étant le fruit de la bonté de Jéhovah, de sa bonté assurée envers son peuple; aussi les fidèles comptent-ils sur une pleine et entière bénédiction; mais cette bénédiction et le pardon sont deux choses distinctes. Il en est de même pour nous: le pardon s'applique à tout ce que nous avons fait, en tant que nous sommes considérés comme appartenant au vieil homme et à ses actions. Nous sommes ramenés, et les fruits du vieil homme sont mis de côté pour toujours par le sacrifice de Christ; nous avons ainsi un pardon complet. Quant à notre état précédent, la colère est passée. Tous nos péchés sont couverts, mais, malgré cela, il reste encore l'éloignement de Dieu et il n'y a pas la jouissance de sa communion. La crainte du jugement et du Juge est passée, mais il n'y a pas la jouissance d'une bénédiction actuelle avec Dieu. Sa faveur qui repose sur ceux avec lesquels il n'a plus rien à débattre, et les communications de cette faveur dans une relation établie selon la nature et la justice divines, tout cela est encore inconnu. Il y a eu de la joie; elle est grande encore, car on se sent pardonné; mais ce pardon s'applique à ce que nous sommes dans la chair, et n'est pas la communion avec Dieu dans une nature qui, parce qu'elle vient de lui, est capable de

jouir de lui et n'a de goût pour nul autre. Quoiqu'on ait le pardon, cette distance de Dieu, cette impossibilité de jouir de lui avec une nature nouvelle et divine, se fait sentir à l'âme comme étant proprement la colère. Dans cet état on ne peut parler d'avoir été amené à Dieu, ni de repos, car on ne le trouve que dans la jouissance de sa faveur.

C'est aussi le désir exprimé dans ce Psaume. Les captifs de Jacob avaient été ramenés (*), mais il faut davantage à l'âme du fidèle: il désire être ramené à Dieu et qu'il n'y ait plus pour lui *aucune* colère (**). Cette parole est d'une immense portée; mais, sans elle, il est impossible de trouver le repos, lorsque nous connaissons, au moins en espérance, et l'amour et la communion. Peut-être avons-nous désiré de posséder le sentiment de sa faveur, mais nous ne pouvons l'obtenir ni par des progrès ni par des victoires: on ne l'obtient que par le pardon et par la délivrance, car nous sommes des pécheurs. Mais, lorsque nous avons découvert qu'il y a rédemption et pardon, alors ce n'est plus seulement le besoin de la conscience qui nous pousse à nous approcher, mais ce sont les désirs spirituels du nouvel homme. «Ne veux-tu pas nous faire revivre, afin que ton peuple se réjouisse en toi?» (verset 6). L'âme est vivifiée par la présence de l'Esprit de Dieu et se réjouit en Dieu lui-même. C'est ce que nous trouvons aussi en Romains 5: «Nous avons la paix avec Dieu;... et non seulement cela, mais aussi nous nous glorifions en Dieu par notre Seigneur Jésus Christ, par lequel nous avons maintenant obtenu la réconciliation». «Fais-nous voir ta miséricorde, ô Jéhovah» (car c'est la miséricorde, mais provenant d'un Dieu connu dans sa relation avec son peuple — comme pour nous c'est le Père connu en Christ), «et accorde-nous ta délivrance». L'âme a appris à connaître la grâce, et elle attend la réponse, parce qu'elle espère en la grâce. Ce n'est pas une angoisse légale, mais le désir de connaître Dieu dans sa faveur. «Il parlera de paix... sa délivrance est proche de ceux qui le craignent» (versets 8, 9).

(*) «Tu as ramené *et mis en repos* la captivité de Jacob» (verset 1). Les mots que nous indiquons en italiques doivent être retranchés de notre version ordinaire. Ils détruisent complètement le sens. (Ed.)

(**) Il faut traduire le verset 4 ainsi: «O Dieu de notre délivrance! ramène-nous et réduis à néant la colère que tu as contre nous».

Ceci est de toute importance pour l'âme; elle ne doit pas s'arrêter au pardon qui est sa première et urgente nécessité, mais elle doit comprendre qu'elle est appelée à jouir de Dieu, dans la communion sans nuage d'une nature nouvelle. Cette nature qui est moralement la nature divine trouve nécessairement toutes ses délices en Dieu; seulement, dans notre cas, cette joie dépend de lui et va en augmentant — nous nous glorifions en Dieu. Sans doute, ce sentiment doit être fondé sur la justice, et, comme nous allons le voir sur la justice divine. S'il en était autrement, ce ne serait pas Dieu; mais l'idée présentée ici n'est pas celle d'un règlement de comptes avec un Dieu qui met notre justice en question: il s'agit de jouir de la présence de Dieu, d'être en communion avec lui, selon la perfection dans laquelle nous avons été placés devant lui, de trouver en lui nos délices, dans la nature divine dont nous sommes participants. Voici comment la chose nous est présentée par rapport à Israël: «La bonté et la vérité se sont rencontrées; la justice et la paix se sont entre-baisées». C'est la bonté, car elle est accordée à des pécheurs en pure et souveraine grâce, mais c'est aussi la vérité, car elle

accomplit toutes les promesses de Dieu envers Israël. Pour nous, c'est bien plus que la promesse, car au fond il n'y a pas de promesse pour l'Eglise. Toutefois la réalisation de ces vérités est plus frappante dans le cas de l'Eglise, puisque la position de cette dernière en Christ correspond à la position de Christ lui-même. L'Eglise est, devant Dieu, dans la même faveur dans laquelle Christ se trouve comme ressuscité d'entre les morts. La justice semblait être contre le pécheur; elle l'était en effet; mais, en vertu de la justice divine, elle s'allie à la paix pour le pécheur. «La justice et la paix se sont entre-baisées». La paix correspond à la bonté et la justice à la vérité. Ils ont — nous avons — la paix par grâce; mais la justice par la foi en Jésus Christ nous introduit dans la pleine jouissance de la position dans laquelle il se trouve, sinon ce ne serait pas la justice. «La vérité germera de la terre»: en effet, c'est là que toutes les promesses seront accomplies pour Israël. Il n'est pas question de cela pour nous, mais d'être assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Il ne nous est pas dit non plus: «La gloire habitera dans notre pays» (verset 9); non, mais nous sommes par droit et par position dans la gloire de Dieu, en haut; mais dans tous les cas «la justice regarde des cieux» (*) (verset 11). Il ne s'agit ni pour Israël ni pour nous d'une justice qui regarde de la terre pour réclamer la bénédiction du ciel. Dieu a établi la justice dans les cieux mêmes, car Christ s'y trouve. Il y est en vertu de la justice de Dieu. La justice était une justice divine et céleste. Christ ayant glorifié Dieu, est glorifié auprès de Dieu et en lui: c'est la justice divine. Nos bénédictions célestes aussi bien que les bénédictions terrestres d'Israël en découlent. Au verset 12, nous trouvons en outre des bénédictions conférées d'en haut: tout cela est donc le produit de cette contrée céleste dont les joies et les privilèges nous sont octroyés pour en jouir.

(*) Notez comment ceci met de côté la justice légale qui regarde de la terre vers le ciel.

Le dernier verset a trait proprement à la terre, mais je désire faire ressortir une vérité qui s'y rattache. Le gouvernement actuel de Dieu ne s'applique ni au pardon, ni à la paix, mais à une marche dans la jouissance divine. Nous jouissons de cette précieuse communion en demeurant en Dieu et Dieu en nous, par l'Esprit Saint qui nous a été donné. Si nous le contristons, nous sommes affligés, humiliés, peut-être châtiés. Notre position reste la même, mais la réalisation et la jouissance de cette position dépendent des révélations et de l'action du Saint Esprit en nous, qui dépendent elles-mêmes de notre marche, de notre état, de notre obéissance.

C'est ainsi qu'en Jean 14 et 15, la jouissance des bénédictions et de la faveur divines dépend de la marche du fidèle. Cela doit être, du moment que cette jouissance est le résultat de l'habitation en nous du Saint Esprit: en effet, comment pourrions-nous jouir de la communion en amour, au milieu de pensées vaines ou mauvaises? La présence du Saint Esprit dépend de la justice, autrement dit, de la présence de Christ dans le ciel; et c'est par ce don du Saint Esprit que l'amour de Dieu est répandu dans nos coeurs. Nous demeurons en lui et lui en nous. Mais, lorsqu'il y a du mal la chair est à l'oeuvre, le Saint-Esprit est contristé, la communion est interrompue. Il n'est nullement question de notre relation (elle est établie par la séance de Christ dans le ciel), mais il est question de la jouissance des bénédictions dans lesquelles nous avons été introduits, il s'agit d'avoir communion avec Dieu. Ici toute notre

marche avec Dieu entre en ligne de compte, quoique je ne puisse bien marcher que par grâce. Le point sur lequel j'insiste ici c'est qu'il est de toute importance de saisir la différence qui existe entre le pardon (c'est-à-dire la grâce appliquée par l'oeuvre de Christ au péché et à tous les fruits du vieil homme) et notre introduction en lui, en justice, dans la présence et dans la communion de Dieu, là où n'entrent jamais aucun nuage, ni aucune question de péché. Nous pouvons sortir de cette présence, perdre non pas le droit d'y avoir part, mais la jouissance de cette bénédiction dans notre âme, et voir — non pas la paix avec Dieu, — mais la communion détruite; nous pouvons, dis-je, sortir de cette présence, mais jamais aucun nuage de péché ne peut y entrer. Nous sommes aimés comme Christ est aimé. Tout dépend de son oeuvre. Mais le pardon des choses hors desquelles nous avons été retirés, c'est-à-dire l'application de l'oeuvre de Christ à notre responsabilité comme enfants d'Adam selon la chair; voilà une vérité. Une autre vérité, c'est que nous ne sommes pas dans la chair, mais en Christ, dans la jouissance des choses dans lesquelles il est entré, lui, notre vie pour toujours.

Psaume 86

Le Psaume 86, bien simple dans ce qu'il exprime, est néanmoins rempli d'importantes vérités pratiques; car les richesses de la gloire et de la puissance de Dieu y sont mises en rapport avec la faiblesse d'une âme qui a été amenée à lui. L'âme trouve son centre, non pas en étant capable, dans son état de faiblesse, d'embrasser tout d'abord l'étendue de la gloire, mais en faisant de Dieu son centre; et ainsi elle célèbre Dieu, comptant sur sa puissance et sur la délivrance finale qui l'introduira dans la gloire.

L'âme a quatre titres à l'attention de l'Eternel: le croyant est affligé et misérable il n'est pas d'entre les orgueilleux de la terre il est saint, réellement mis à part pour Dieu; enfin, comme serviteur de Jéhovah, (il s'agit maintenant, comme nous l'avons souvent fait remarquer, du nom du Père et de Christ comme Seigneur) il se confie en lui et crie journellement à lui. Tel est l'état de l'âme du fidèle: il est affligé et saint, c'est-à-dire mis à part pour le Seigneur; il est serviteur; il se confie en Dieu et sa confiance n'est pas inactive, car il crie dans le sentiment de son besoin et de sa dépendance. Se confiant en la bonté de Dieu, l'âme demeure dans cette assurance ainsi que dans la conscience de la majesté du Seigneur, élevé au-dessus de tous ceux qui prétendent à la force. Lui seul est Dieu, lui seul est grand et fait des choses merveilleuses (verset 10). Alors l'âme désire être instruite de la voie de Dieu — elle n'a aucune envie de suivre son propre chemin. La vérité, la parole de Dieu est son guide.

Ici se présente un nouveau besoin: le coeur a la tendance d'être distrait par mille objets, par mille pensées fugitives, aussi demande-t-il au Seigneur de lui donner un seul but: «Unis mon coeur à la crainte de ton nom» (verset 11). Combien nous avons besoin d'avoir un coeur concentré tout entier sur Christ! Là se trouve la puissance; là aussi cette réalisation des choses divines qui transporte nos coeurs dans la scène céleste, qui les met en rapport direct avec les sources divines de la force. Lorsque d'autres pensées nous occupent nous sommes en dehors, dans un autre monde dont il nous faut être délivrés; nous ne sommes plus dans le monde divin et céleste dont nous avons à être des témoins.

La majesté et la gloire du nom de Dieu avaient été vues au verset 9; mais cela n'introduit pas l'âme dans la gloire comme dans sa demeure habituelle. En un sens c'est une chose trop élevée pour nous, et nous le sentons. Que nous sommes petits, et comme nous ne connaissons qu'en partie! mais cela nous engage, quelque pauvres et faibles que nous soyons, à concentrer de plus en plus toutes nos affections sur Dieu. Voilà ce qu'il faut, ce qui satisfait l'âme, ce qui répond à ses besoins. Pleine d'affection, d'adoration reconnaissante, elle est placée par grâce au centre de toute cette gloire. Aussi peut-elle dire: «Seigneur, mon Dieu, je te célébrerai de tout mon coeur». Selon le désir qu'il avait exprimé, le coeur «uni» désormais peut louer Dieu comme il est appelé à le faire, et comme il le fera bientôt en perfection. Nous sommes appelés à comprendre avec tous les saints quelle est la largeur et la longueur, et la profondeur et la hauteur, mais il nous faut auparavant avoir été amenés au centre: il faut que Christ habite dans nos coeurs par la foi et que nous soyons enracinés et fondés dans l'amour. Dès lors, le connaissant, nous glorifions son nom pour toujours. Notre petitesse a trouvé dans sa grandeur sa place et sa force. Nous sommes placés, comme je l'ai dit, au centre de la gloire. De là se déroule devant nos yeux la grande délivrance que Dieu a accomplie. Nous comprenons que la grâce suprême en est la seule source. Il ne s'agit pas simplement de reconnaître sa grâce dans l'ordre naturel des choses lorsque tout est en règle, mais il s'agit de la grâce, de la souveraine grâce, de l'amour divin dans son activité, descendu ici-bas pour nous délivrer des profondeurs du sépulcre. Ceci donne un caractère tout spécial à notre connaissance de Dieu. Nous dépendons entièrement de sa bonté, et cependant notre amour pour lui a un caractère très intime, parce que, par notre misère même, nous apprenons que nous sommes les objets de son amour dont la grandeur infinie nous est ainsi connue. L'âme, se confiant ainsi en Dieu et occupée avant tout de lui pour elle-même, voit s'élever contre elle l'inimitié des gens orgueilleux qui ne craignent point l'Eternel. Elle compte sur l'intervention de Dieu, et c'est une grande preuve de foi; mais sa confiance dans l'amour qui s'est intéressé à elle lui fait demander davantage. Elle se réjouit dans l'attente que Dieu manifestera qu'il est pour elle; or le fait qu'il est pour nous, c'est non seulement la délivrance, mais la satisfaction du coeur. L'âme ne demande pas autre chose; elle désire que Dieu montre par un signe qu'il est pour elle. Cette part assurée de tous ceux qui se confient en Dieu et qui marchent avec lui, le Seigneur, comme nous le voyons au Psaume 22, l'a désirée et ne l'a pas obtenue, lorsqu'il prit la dernière place et s'anéantit pour l'amour de nous; mais en cela même, parfait en amour, il glorifiait le Père, et était ainsi au-dessus de tous. Voilà pourquoi le Père l'aimait, pourquoi comme homme il a été glorifié d'une manière bien plus grande encore, d'une manière souveraine. Au moment suprême il ne fut ni soutenu, ni consolé dans l'épreuve; mais il était le seul qui dût faire cette expérience. Nous nous confions en Dieu et il nous délivre; Christ, parfait d'une manière absolue, a été seul dans cette perfection. Au moins, que le Seigneur nous donne des coeurs unis sans distraction à la crainte de son nom et dans l'amour du Père. Là est notre centre; là nous n'avons rien à craindre des ennemis (Philippiens 1: 27, 28).

Psaume 87

La fondation de Dieu, voilà ce qui rend toutes choses sûres et certaines (*). Ce qui provoque l'intérêt, ce qui affermit le cœur du croyant, ce n'est pas le fait que la cité de Dieu soit fondée sur les saintes montagnes, mais qu'elle repose sur le fondement de Dieu même. Il en est ainsi de nous: «Le solide fondement de Dieu demeure». L'Apôtre prononce ces mots lorsque l'état de l'Eglise était si mauvais que le fidèle était appelé à le juger et à se purifier de beaucoup d'entre ceux qui en faisaient partie. Néanmoins le fondement de Dieu demeure ferme, ainsi que son appel et son héritage dans les saints.

(*) Le terme français présente une équivoque: «*Sa* fondation» se rapporte en effet à Dieu et non pas à Sion. (Trad.)

Ce Psaume nous présente une autre considération qui semble bien dure à l'activité selon la chair: la foi attache plus d'importance à la cité de Dieu qu'à tout ce que l'homme a construit. Le point de vue de ce Psaume est essentiellement juif. Lorsque l'Eternel enregistre les peuples, les saints et le Messie lui-même sont comptés comme faisant partie de Sion. Voilà pourquoi des choses glorieuses sont dites de Sion, car il s'agit de la manière dont Dieu considère la cité. Pour nous, cette vérité se présente sous une autre forme, celle de l'Eglise: Christ en fait partie comme étant sa Tête, et non pas comme y étant né. Là sont les sources rafraîchissantes de Dieu. Mais, en pratique, lorsque l'Eglise de Dieu est méprisée, lorsqu'elle est formée de gens qui ne comptent pour rien dans ce monde, nous en vantons-nous parce qu'ils sont riches en foi et précieux aux yeux de Dieu? ou bien les grandeurs de cette Egypte, de cette Babylone, que Dieu jugera, éclipsent-elles à nos yeux la ville de Dieu? Jugeons-nous selon la pensée de Dieu, ou selon la pensée de l'homme? Les vaines apparences de ce monde ont-elles quelque poids pour nous; ou bien la foi au Seigneur de gloire nous porte-t-elle à estimer hautement les choses que Dieu estime glorieuses? Il a un peuple qu'il enregistre. Est-ce l'esprit du monde, est-ce l'Esprit de Dieu qui nous donne la mesure de ce qui est vil ou précieux? Pesons le langage de l'épître de Jacques. Que nos âmes soient pénétrées de la valeur des choses que Dieu estimera excellentes dans les demeures célestes.

Psaume 88

Au commencement de ce Psaume, Dieu est connu et invoqué, selon son nom révélé, comme l'unique Sauveur (verset 1), et c'est précisément à ce point-là que les exercices dont ce Psaume nous parle amènent l'âme du fidèle: tout ce qui du dehors pèse sur elle contribue à lui faire comprendre que ces choses viennent de la main, et, plus encore, du jugement de Dieu, en sorte que la délivrance ne peut être de sa part qu'un pur acte de souveraineté. «Jéhovah, Dieu de ma délivrance»; telle est la pensée dominante du Psaume.

La condition qui y est décrite est celle d'une affliction présente, au milieu de laquelle la nature ne peut trouver son compte; et l'éloignement de tous les amis et connaissances. Mais ceci n'est que la partie extérieure et négative de la souffrance. Ce qui pèse particulièrement sur l'esprit du fidèle c'est la mort, la mort comme témoignage de la colère de Dieu; et le cœur est amené à reconnaître ce fait, par conviction que le Dieu révélé de la promesse est l'unique

Sauveur. La vie du Psalmiste était «venue jusqu'au sépulcre» (verset 3). La fureur de Dieu pesait sur lui (verset 7). Cependant c'est Dieu qu'il invoque. Il s'agissait de la nature dépourvue de ses ressources, de la nature, avec le poids de la mort pesant sur elle, c'est-à-dire avec, sa destruction et sa fin. Or l'introduction de Dieu et de la foi en lui, d'une foi suffisante pour reconnaître que tout dépend de lui, ne font que rendre plus sensible le poids de sa colère. Et, de fait, telle est la mort considérée dans sa vraie portée. Christ la vit ainsi en Gethsémani, quoiqu'il ne pût tenir en tout point le langage de ce Psaume. Une âme convaincue la considère ainsi, lorsque dans son état naturel, comme enfant d'Adam, elle a les yeux ouverts pour reconnaître Dieu.

Toutefois ce Psaume ne va pas au-delà de cette vie, et de sa terminaison selon la nature, en rapport avec le judaïsme. Mais la foi en la révélation de Dieu, qui a fait sentir si profondément à l'âme ce qu'est la mort, en tant que colère de Dieu, porte le cœur à invoquer comme un Sauveur Celui qui a infligé cette colère. Telle est la valeur d'une pareille expérience. Elle nous montre notre véritable état, notre vraie relation selon Dieu avec la nature. Il n'y a aucun moyen d'échapper, car c'est notre état devant Dieu, en vertu de son jugement. Cela fait que nous en avons fini avec le moi, du moment que nous sommes délivrés; que nous connaissons la délivrance comme une grâce souveraine, comme la délivrance de Dieu; et l'âme trouve son repos dans cette révélation. Jusqu'au moment de la délivrance l'âme crie à Dieu; mais, lorsque la délivrance est obtenue, la chair avec tout ce qu'elle est demeure sous la colère, comme une chose jugée. Désormais elle ne pourra plus nous tromper, en sorte que nous mettions réellement notre confiance en elle; bien que nous puissions oublier pour un moment combien elle est mauvaise et que nous ayons même à veiller et à combattre contre elle. Mais, aux yeux de Dieu, l'état de la chair est toujours tenu comme une chose condamnée et mauvaise. Ce Psaume nous décrit de quelle manière l'âme arrive à reconnaître cela; parfois elle ne l'atteint qu'à son lit de mort. Il ne devrait pas en être ainsi, mais cela explique ce qui a lieu de surprendre souvent chez des personnes pieuses. Il faut que l'âme, pour être affranchie, ait réellement passé par là. Elle est alors sur le terrain du salut de Dieu: dans l'Esprit et non dans la chair.

C'est pour n'avoir pas vu cela que plusieurs ont été conduits à vivre d'expériences et non de Christ. Ils parlent d'un travail du Saint Esprit, ils disent connaître la méchanceté de la chair, la puissance de la loi pour faire mourir, ce qui signifie simplement qu'ils ne les ont pas apprises; autrement ils y seraient morts. Ils vivent dans ce Psaume, mais ils n'ont pas encore appris le salut et l'évangile ils ne savent pas qu'ils sont morts et ressuscités avec Christ. Ils sentent que la mort pèse sur eux, telle que ce Psaume la décrit, comme étant la colère de Dieu, mais ils n'ont pas reçu en eux-mêmes la sentence de mort, en vertu du fait que Christ est mort en grâce, pour eux, de manière à pouvoir se tenir eux-mêmes pour morts et crucifiés avec Christ, néanmoins vivants, toutefois non pas eux, mais Christ vivant en eux, Christ qui a été mort et a entièrement ôté tout ce qui pesait sur eux. Ils se trouvent sous le poids de la colère à cause de ce qu'ils sont par nature, ce qui est parfaitement vrai à sa place; mais ils n'ont pas «apprisi le Christ» et par lui qu'ils ne sont pas dans la chair, mais en Christ qui a tout porté, tout traversé

pour eux, en sorte que, maintenant, par lui, ils sont libres dans le nouvel homme en tant que ressuscités en Lui.

Psaume 89

Ce Psaume offre un trait remarquable qu'il est utile de signaler: — la confiance en la fidélité de Dieu, selon la Parole de sa promesse originelle, quand extérieurement tout semble la démentir.

L'attente de l'accomplissement de cette promesse est fondée sur la grâce et, de fait, sur Christ, en qui toutes les grâces promises se concentrent. «J'ai dit: Ta bonté continuera à jamais; tu établiras ta fidélité dans les cieux» (verset 2). L'accomplissement des promesses de Dieu sur la terre sera une source de louanges pour les habitants du ciel. Cependant la fin du Psaume nous parle comme si Dieu avait fait tous les hommes en vain. Triste pensée! — la puissance du mal domine, les hommes en sont les instruments volontaires et le bien n'a d'autre place que l'opprobre et l'affliction. Malgré cela Dieu est invoqué: Qu'il se rappelle la faiblesse de ses saints et leur opprobre. Néanmoins il y a de la confiance, et, quel que puisse être l'état des choses, il a accompli la rédemption, brisé la puissance de l'ennemi; et ne l'a-t-il pas fait d'une manière bien meilleure que pour Israël? Son bras est puissant, sa main droite est élevée, quel que soit leur état. Les cieux et la terre sont à lui, bien que, jusqu'à la venue de Christ, nous ne puissions dire encore: «Possesseur du ciel et de la terre». La justice et le jugement sont les attributs inséparables de son trône. La grâce et la vérité l'annoncent lorsqu'il s'avance. Cette expression est magnifique. Dieu a un trône, un trône avec le caractère duquel toutes choses doivent s'accorder.

Mais lorsqu'il sort pour agir, la tendre miséricorde et la bonté marchent devant lui; et la vérité fidèle annoncera à son peuple sa présence, lorsqu'il s'avancera. Il agit en grâce et en fidélité, parce que sa volonté est à l'oeuvre et que sa nature est amour. Cependant son trône maintient toujours la justice et le jugement (*). Combien la chose n'a-t-elle pas été visiblement réalisée en Christ! En Israël elle le sera aux derniers jours, mais même alors elle ne pourra l'être que par Lui. Cette connaissance de Dieu donne le sentiment de la bénédiction au milieu de l'affliction: «Oh! que bienheureux est le peuple qui sait ce que c'est que de jeter le cri de réjouissance! Ils marcheront, ô Eternel! à la clarté de ta face; ils s'égaieront tout le jour en ton nom, et se glorifieront de ta justice; parce que tu es la gloire de leur force, et c'est par ta faveur que notre corne s'élèvera». Tout cela est réalisé dans le coeur au milieu des afflictions, en sorte que le fidèle peut être «comme attristé, mais toujours joyeux;» et recevoir ainsi une douce bénédiction. Les tribulations et les difficultés ne font qu'accroître cette bénédiction pour le fidèle, car elles lui font sentir le prix de la fidélité et de la faveur de Dieu, et comprendre que rien ne peut le séparer de l'amour de Dieu, qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur. La révélation de la faveur divine à l'âme remplit de douceur le sentier de l'affliction. Ainsi Christ lui-même fut un homme de douleurs, et cependant il pouvait dire: «Afin qu'ils aient ma joie accomplie en eux-mêmes».

1 Lisez au verset 14: «La justice et le jugement sont la base de ton trône». (Ed.)

Le Psaume insiste ensuite sur la sûreté des promesses en Christ. Les fondements de cette sûreté sont: la grâce, la fidélité, le caractère du trône divin et des agissements divins, l'accomplissement passé de la rédemption, enfin le titre de Dieu et la puissance par laquelle il a brisé le pouvoir hostile du mal; — tout cela nous est donné à connaître par l'Esprit, comme étant l'amour du Père, par le Fils, et nous amène, au milieu de toutes les épreuves, à goûter véritablement de coeur, par la foi, la lumière de la présence de Dieu selon toute la faveur qu'il nous montre en Christ. Dans ce Psaume ces choses sont naturellement exprimées selon le point de vue juif; mais Christ se manifeste à nous comme il ne le fait pas au monde. Le Père et le Fils viennent faire leur demeure chez nous. La joie est déjà notre part; nous comptons sur une entière et finale délivrance.

Psaume 90

Le Psaume 90 nous présente, d'une manière spéciale, le cri d'Israël demandant grâce et désirant ardemment le rétablissement aux derniers jours après sa longue affliction; mais nous trouvons ici des principes dont nous désirons, selon notre habitude, faire l'application pratique. Ce Psaume considère deux points dans le gouvernement de Dieu: la discipline proprement dite, et la grâce qui satisfait à tout. Ces deux points sont fondés sur une autre vérité: Dieu est le seul Dieu immuable; il est le même aujourd'hui, il est le même avant que ce monde, auquel la discipline se rattache, fût créé; le temps qui nous semble si long, n'est rien pour Lui; de plus, il est l'habitation de son peuple, son repos, sa demeure, son asile assuré, quels qu'aient été ses égarements. Quant au premier homme, d'un seul mot il le met de côté et le rétablit. Ils sont comme l'herbe qui croît et qui se flétrit. Mais bien que cela soit vrai, lorsque nous comparons ensemble Dieu et l'homme, la foi saisit et les voies et les desseins de Dieu dans son activité envers son peuple, dans laquelle Israël ne trouve que la colère, parce qu'il ne connaît pas encore la réconciliation, tandis que nous savons qu'elle est amour, ce qui du reste ne change en rien le fait de cette activité, quand il s'agit de nous en faire l'application.

Premièrement, quant à ses voies, il est dit (verset 11): «Selon ta crainte, ta grande colère». Sa colère n'est pas arbitraire, mais elle est selon la propre nature et le caractère de Dieu. Le craindre, c'est le connaître en vérité, en sorte que l'on applique ce qu'il est au saint jugement de tout ce qui se trouve dans l'âme, afin que rien ne lui déplaie et n'altère la communion avec lui. Or la colère comme discipline, c'est-à-dire le déplaisir de Dieu manifesté dans son gouvernement, est l'expression de ce saint jugement en présence de l'état de l'âme, quand on n'a pas surveillé ce dernier ou que la propre volonté le caractérisait. Ce jugement justifie le caractère de Dieu à l'égard de ce qui, en nous, est opposé à ce caractère. La foi, l'enseignement divin, nous montrent que «sa colère est selon sa crainte». Mais lorsque notre volonté se soumet, notre faiblesse, loin de produire la terreur, ne sera qu'un motif de plus pour invoquer Dieu. Or Dieu reconnaît cette faiblesse; il considère de quoi nous sommes faits, se souvenant que nous ne sommes que poudre. Mais, du moment que nous sentons notre néant et que nous appliquons notre coeur à la sagesse, dont le commencement est la crainte de Jéhovah, Dieu n'est plus obligé d'aggraver cette crainte, en soumettant notre volonté et en corrigeant notre négligence: le coeur prend courage, il devient hardi. Ce n'est pas du

raisonnement, mais par la grâce la confiance est rétablie, et le coeur dit: «Jéhovah! retourne-toi; jusques à quand?» (verset 13).

Ces mots, nous l'avons déjà dit souvent, sont le langage de la foi. Dieu se propose de bénir son peuple, et finalement il le bénira; c'est pourquoi, lorsqu'il est dans l'angoisse, sa foi peut dire: Jusques à quand? Le moi n'est point de la foi et la crainte de Dieu doit être produite, mais là où se trouve la foi, elle s'élève de nouveau jusqu'à la certitude de la grâce qu'elle connaît, et dit: Jusques à quand? Remarquez-le, il y a connaissance de la grâce. Les fidèles ne disent pas: «Viens», mais: «Retourne»; non pas comme si Dieu les avait abandonnés (quoique, selon ses voies, la chose soit vraie pour Israël, puisque l'Eternel cache sa face de la maison de Jacob, Esaïe 8: 17), mais nous attendons qu'il se retourne, c'est-à-dire qu'il nous soit donné de jouir de sa faveur et des grâces présentes que nous connaissons. Alors l'âme s'épanouit dans une entière confiance. La foi sait que la pensée de Dieu est de bénir, de donner, par sa faveur, la joie et l'allégresse à son peuple. Elle sait qu'il prend ses délices en son peuple, elle y compte: «Rassasie-nous chaque matin» (verset 14). Quelle parole hardie vis-à-vis de Dieu! Mais c'est de la confiance maintenant; l'âme est restaurée et a retrouvé la jouissance de l'amour, dans lequel Dieu lui-même se réjouit. Cet état est envisagé aussi comme étant durable: «Nous nous réjouirons», disent-ils, «et nous serons joyeux tout le long de nos jours». Pourquoi l'âme n'attendrait-elle pas cela du Dieu de bonté? Pour Israël la chose a peut-être un caractère plutôt extérieur; elle reste vraie pour nous spirituellement. Le fidèle regarde à un Dieu qui épargne, qui tient compte de l'affliction de son peuple, quoiqu'il ait été forcé de l'infliger. Au chapitre 40 d'Esaïe, verset 2, le désir que le fidèle exprime ici, nous est présenté d'une manière admirable et touchante. «Parlez à Jérusalem selon son coeur, et lui criez que son temps marqué est accompli... qu'elle a reçu de la main de l'Eternel le double pour tous ses péchés». Le coeur de l'Eternel a estimé que le châtiment nécessaire était double, lorsqu'il le comparait aux péchés de Jérusalem; car la réponse à la foi va toujours au delà de ce que celle-ci a demandé. (Voyez les prières et les réponses du Psaume 132).

Mais la foi, qui regarde aux pensées et aux desseins de Dieu, lorsqu'il bénit, ne s'arrête pas aux bénédictions dont le but est de restaurer ou d'épargner. Dieu, dans son amour, a un but à l'accomplissement duquel il travaille; aussi les fidèles ne disent-ils pas seulement: «Rassasie-nous de ta bonté», mais: «Que ton oeuvre paraisse à tes serviteurs». L'oeuvre de Dieu même amènera la bénédiction; aussi, combien cette dernière sera-t-elle parfaite, lorsqu'elle sera manifestée pour l'honneur et la joie de son peuple!

Il en est de même pour nous; nos âmes ne cherchent pas seulement la grâce qui nous restaure; elles cherchent ensuite l'oeuvre positive de Dieu qui produit la bénédiction, en nous amenant encore plus près de Lui. Il ne s'agit donc jamais pour l'âme du simple relèvement, mais d'être rendue plus capable d'apprécier Dieu, un Dieu qui lui est plus complètement révélé. Cependant nous attendons encore le résultat dans la pleine manifestation de la gloire, lorsque nous connaîtrons comme nous avons été connus. Ce verset 16, qui parle des «enfants», se rapporte littéralement à Israël pendant le millénium, mais nous attendons

l'accomplissement parfait de l'oeuvre de Dieu pour nous en résurrection et en gloire, et notre introduction dans la gloire pour y habiter éternellement.

A cette pensée s'en ajoute une autre, bien précieuse aussi: «Et que la beauté (*) de l'Eternel notre Dieu soit sur nous» (verset 17). Ici les Juifs fidèles ne pouvaient guère dans leurs pensées aller au delà du don manifeste de la bénédiction, dispensée par la main de Dieu, et qui les caractérisait comme appartenant à l'Eternel. Mais pour nous, quelle plénitude de bénédiction! Ne serons-nous pas dans la gloire de Christ lui-même? tels que Lui, parés à sa ressemblance, introduits devant notre Dieu et Père, dans le lieu des parfaites délices? Toutefois les bénédictions présentes sont aussi notre part, car nous pouvons être sous le régime de la grâce, «comme des arbres d'aloès que l'Eternel a plantés»; ce qui avait lieu pour Israël lorsqu'il habitait sous ses tentes. (Nombres 24: 6). Or l'Eglise aussi devrait donner, aux yeux des anges, le spectacle de la grâce, de l'ordre et de la beauté, et chaque croyant individuellement devrait être la manifestation de la vie de Jésus. Dans ce cas aussi, les oeuvres de nos mains, sous la faveur divine, sont affermies pour nous.

1 Traduction du verset 17: «Et que la beauté de Jéhovah, notre Dieu, soit sur nous, et affermis pour nous l'oeuvre de nos mains, oui affermis l'oeuvre de nos mains». (Ed.)

Psaume 91

J'ai fait remarquer autre part la structure de ce magnifique Psaume et je n'ai pas beaucoup à en dire ici, car il définit les noms sous lesquels Dieu s'est manifesté, ainsi que les effets spécifiques de la foi, allant même jusqu'aux choses directement applicables à Christ; c'est pourquoi aussi le principe général ne peut être déduit de ce Psaume ou y être rapporté avec autant de justesse. Ce serait réduire à quelque chose de vague ce qui est à dessein spécifique. Ce Psaume déclare que Jéhovah, comme tel, est Dieu, en sorte que celui qui reconnaît ce nom, se trouve sous les soins d'El-Schaddaï (du Tout-Puissant), pour un accomplissement spécial de promesses terrestres selon les voies de Dieu. Telle n'est pas notre position; celui qui agirait d'après cela se tromperait, quand même une foi générale, et la confiance du coeur fondée sur ce principe, seraient certainement bénies. Ce Psaume ne parle pas des châtiments d'un Père, auxquels se rattache le gouvernement de Dieu.

Ici, aucun mal n'approche de la tente de ceux qui se confient en Jéhovah. Voilà ce qui était pour Asaph un sujet d'étonnement jusqu'à ce qu'il fût entré au sanctuaire du Dieu fort: il voyait les méchants prospérer, tandis que son châtiment revenait tous les matins. Or le résultat certain du fait que l'on reconnaît Jéhovah, c'est d'être abrité de tout mal, lorsque le gouvernement de Dieu intervient. Malgré ce qui vient d'être dit, nous apprenons à connaître ici quelques-uns des caractères de la confiance. Il faut plus que connaître un Dieu Tout-Puissant, qui est au-dessus de toutes choses: il faut connaître le lieu secret où l'on trouve Dieu se révélant lui-même en vérité. La vraie foi connaît ce lieu, et s'y entretient avec Dieu selon la révélation qu'elle a reçue de son nom. Pour nous, ce nom est celui de Christ comme Seigneur et du Père. Ainsi la foi trouve son refuge et sa haute retraite dans la confession de son nom, et, de plus, elle s'y confie: c'est une grande chose, car ni puissance du mal, ni sujet d'angoisse,

n'ont le pouvoir d'inquiéter l'âme, si, regardant au Seigneur, on se confie en Lui. La foi reçoit ici la promesse d'une sollicitude protectrice toujours vigilante, et cela reste vrai en dépit de tous les maux extérieurs, qui pourraient survenir. Nous en avons un exemple en [Luc 21: 16-18](#), où le Seigneur dit qu'on ferait mourir quelques-uns d'entre eux, mais que pas un cheveu de leur tête ne périrait; ils étaient tous comptés. La puissance providentielle est tout entière aux mains de Dieu. La foi s'identifie avec les intérêts du peuple de Dieu (verset 9); mais, ce qui a gouverné le coeur, c'est le propre nom du Seigneur, et le vrai nom de Dieu lui est connu; c'est-à-dire, je le répète, la vraie révélation de Dieu lui-même, connue par l'enseignement divin. Pour nous c'est Christ, et le Père en lui. La foi invoque le Seigneur (verset 15). Ce n'est pas seulement une confiance passive, qui a aussi sa place marquée; c'est une foi qui, parce qu'elle se confie en Dieu, aime à converser avec lui et à lui faire part de ses besoins. La présence de Dieu est là pour la foi, ainsi que l'exercice de sa puissance qui s'y rattache, et la chose dans sa véritable application, est aussi vraie maintenant qu'alors, et que pour l'avenir. Sans doute, le chemin est différent, parce que le but, qui est d'introduire un état céleste, est différent. Ce chemin apporte la bénédiction présente, non sans des persécutions, et il reçoit l'assurance d'un salut éternel et céleste.

Psaume 92

Ce Psaume est un chant de louange pour la délivrance finale d'Israël et, comme pour le Psaume précédent, le nom millénial de Jéhovah en est la clef, tandis que les Psaumes suivants traitent de la réintroduction du Fils unique sur la scène. Nous trouvons ici un principe à noter: L'élévation des méchants a pour résultat final leur destruction. L'homme qui n'est pas instruit par Dieu ne voit pas cela; mais la foi discerne les ennemis du Seigneur dans ses adversaires et dans la puissance du mal qui s'élève, qui l'opprime et obscurcit son horizon. Mais aussi la foi a confiance, quoiqu'elle soit plus éprouvée qu'un autre, car cette puissance du mal lui est très pénible. Si le chrétien doit être entièrement étranger à tout désir personnel de vengeance (et nous avons à nous garder d'un tel sentiment), ne peut-il pas se réjouir en pensant que la terre sera délivrée de la puissance des méchants? Certainement, car il est dit: «Réjouissez-vous, vous les saints, et les apôtres et les prophètes!» (Apocalypse 18: 20). La foi donne un sens très vif du mal, parce que c'est le mal et qu'il est hostile à Dieu, à la bonté, à la vérité; C'est pourquoi elle se réjouit du juste jugement du Seigneur. Mais c'est comme étant l'oeuvre du Seigneur, l'ouvrage de ses mains, qu'elle s'en réjouit, et en cela consiste la perfection. En outre le jugement annonce que le Seigneur est *droit* (verset 15). Il faut, dans l'intervalle, que la foi attende avec patience. Les Psaumes suivants expriment et célèbrent l'arrivée du jugement.

Psaume 93

Nous trouvons dans ce Psaume quelques principes très importants. La puissance, bien qu'elle s'exerce maintenant pour le triomphe du bien, n'est pas une puissance nouvelle. Le trône du Seigneur est établi dès les âges; Lui-même est de toute éternité (verset 2). Nulle invasion du mal n'a pu toucher cela ni l'affaiblir. Cette invasion avait eu lieu. La fureur et la volonté de l'homme s'étaient élevées comme des vagues tumultueuses; mais en vain; l'Eternel

qui est dans les lieux élevés est plus puissant. Dieu laisse libre cours à cette rébellion de l'homme; mais, tant que dure la patience, la puissance de l'Ancien des jours est cachée à l'incrédulité, en sorte que l'homme s'imagine avoir tout dans sa main. Mais lorsque le péché s'élève de manière à l'atteindre, Lui, et à provoquer son action, un seul instant suffit pour accomplir les conseils de Dieu en puissance par la destruction des méchants.

Ce n'est pas tout. La foi a quelque chose sur quoi elle s'appuie: les témoignages de Dieu qui sont fort certains (verset 5). On peut compter sur la parole de Dieu comme sur lui-même, non seulement pour la délivrance finale, mais pour être guidés le long du sentier des difficultés. Ce n'est pas tout encore; il y a un caractère qui est une sauvegarde contre l'erreur, et un moyen de discerner et de juger le vrai chemin: «La sainteté convient à ta maison». Oh! combien ces deux principes nous encouragent et illuminent notre route! Combien ils nous fortifient dans la certitude qu'il s'agit de la propre nature de Dieu, et qu'il ne peut en être autrement. Ainsi les témoignages de Dieu et la sainteté de Dieu affermissent et assurent le coeur quant à ce qui est de Dieu. Si les fortes vagues s'élèvent, la puissance de Dieu mettra tout à sa place par le jugement.

J'ai fort peu à dire sur les Psaumes 93 à 101, par rapport à mon sujet actuel, quoiqu'ils soient très frappants. En effet, ils ne traitent pas des exercices du coeur au temps de l'épreuve, mais ils parlent de la puissance, intervenant pour mettre fin à ce temps-là. Ils sont caractérisés par ce début: «L'Éternel règne, — la terre habitable est affermie» (verset 1). Je n'aurai donc que quelques remarques à faire: et d'abord, le résultat de toute cette patience de Dieu en gouvernement, c'est que l'homme s'élève contre Lui comme les flots de la mer; mais Dieu est plus puissant que l'homme. Sa puissance met fin à tout cela.

Deux grandes vérités accompagnent celle-ci les témoignages de Dieu sont fort certains, et nous pouvons compter à travers tout sur sa Parole. Elle révèle sa nature, son conseil, son caractère. Elle montre les principes selon lesquels il agira — point de paix pour le méchant, mais une certitude infaillible des conseils et de la puissance divines. L'homme peut être comme l'herbe, le péché s'élever comme les fortes vagues de la mer, mais la parole de Jéhovah demeure éternellement, de même que celui qui fait sa volonté. Aussi dans tous les temps nous pouvons prendre cette parole pour règle, quelque sombre que tout paraisse, quelque puissant que soit le mal. Que ce soit Israël ou l'Eglise, l'apostasie ou une profession sans réalité, la persécution ou la prospérité qui séduit, Sa parole est véritable, elle est un guide sûr, répondant à la nature et au caractère de Celui auquel, en définitive, appartient tout pouvoir. Et s'il fût un temps où Celui auquel appartenait tout pouvoir était compté parmi les malfaiteurs, il était néanmoins conduit par cette parole; il s'y soumit, il l'accomplit, et après tout «le jugement retournera à la justice» (Psaumes 94: 15). Nous avons vu jusqu'ici tout ce qui se rapporte au gouvernement actuel et au déploiement futur de la puissance publique de Dieu, au royaume et à la patience, puis au royaume et à la gloire du Seigneur. Mais il y a une seconde chose: Jéhovah a une maison, une demeure. Prenez-la comme son habitation céleste, ou comme son temple où tout parle de sa gloire, ou bien, comme ce qui le remplace, comme l'Eglise, son habitation par l'Esprit; dans tous les cas, une seule chose essentielle la caractérise, parce

qu'elle est son habitation. La sainteté convient à sa maison pour toujours (*), la séparation pour Dieu, selon sa propre nature.

(*) Litt.: La sainteté convient à ta maison pour de longs jours.

Ces deux points, la parole de Dieu et la sainteté de sa nature, guident le fidèle dans toutes les circonstances, jusqu'à ce que la puissance intervienne pour le soutenir; parce qu'à travers tous les soulèvements de la puissance du mal, il compte sur Dieu. Dieu, dans sa grâce, a communiqué sa pensée aux hommes, a parlé. Advienne que pourra, sa Parole demeure certaine. Cela est inhérent à sa nature et dépend de sa puissance comme Dieu. S'il parle, il doit, pour ainsi dire, à sa nature d'accomplir. Je ne peux pas croire qu'il soit Dieu, il ne serait pas Dieu, si, lorsqu'il a parlé, sa parole restait sans effet. «Il a dit, et ne le fera-t-il point? il a parlé et ne le ratifiera-t-il point?» (Nombres 23: 19). S'il est Dieu, la vérité et la puissance pour accomplir ne peuvent manquer, sinon il n'est pas Dieu. Ce serait chez lui de l'ignorance, ou quelqu'autre aurait la puissance de l'empêcher d'agir. Ses témoignages sont fort certains. Au milieu du mal c'est une immense, une parfaite consolation, un recours parfait.

Mais l'autre point est tout aussi important, et a autant de droits sur la conscience. S'il est Dieu, la sainteté est nécessaire en tout cas. Ni la vérité la plus élevée, ni la certitude entièrement digne de confiance de la parole divine, ne changeront cette nécessité. Elle met l'homme subjectivement à sa place. Il pourra s'enorgueillir de la vérité, se vanter de la certitude des promesses, comme si Dieu s'était lié lui-même vis-à-vis de l'homme, mais il faut que Dieu soit conséquent avec lui-même; ce qui n'est pas saint, ne peut nullement être de Lui. Il est suprême, et tout doit se rapporter à Lui, tout doit lui être consacré dans sa présence, et, pour autant qu'il est révélé, tout doit correspondre à ce qu'il est. Ainsi l'homme est tenu en échec et la vraie connaissance de Dieu est donnée. Ce n'est pas une sainteté sans la Parole, ni la connaissance ou l'assurance sans la sainteté. L'Esprit de vérité est l'Esprit Saint; l'Esprit Saint est l'Esprit de vérité.

Notez encore que ces témoignages viennent de Dieu, qu'ils sont la déclaration positive de sa pensée et de sa volonté (non pas une connaissance de Dieu, que l'homme se vante d'atteindre par sa volonté, ni la prétention de l'homme à savoir ce que Dieu doit être, quoique la conscience enseignée par la tradition, souvent pervertie par elle, puisse bien en avoir une certaine conception), ce sont les témoignages positifs de Dieu, de sorte que l'homme doit s'y soumettre tout en étant soutenu par eux. Il ne s'agit ni des raisonnements de l'homme, ni de la conscience de l'homme, mais des témoignages de Dieu, de la révélation active de Dieu par lui-même, de l'émission de sa Parole. Ces témoignages sont reçus simplement par la foi, et comme tels l'âme s'y soumet. Cette soumission caractérise l'âme qui reconnaît Dieu. La puissance viendra en son temps et mettra publiquement tout à sa place. Dans l'intervalle la foi s'appuie sur les témoignages, sur la révélation de Dieu qui soumet l'âme et qui la soutient

Mais, en outre, Dieu a une habitation, une maison. Ceci, comme je l'ai remarqué autre part, est l'un des fruits immenses de la rédemption. Dieu *n'habitait* ni avec l'innocence, ni avec les fidèles; ni avec Adam avant sa chute, ni avec Abraham. L'innocence caractérisait le premier,

et la foi, le sentier béni du second. Dieu les *visitait*, montrant à l'un et à l'autre sa condescendance et sa bonté, soit que cette visite fût rendue inutile, soit qu'elle apportât la grâce de Dieu. Mais, lors de la rédemption d'Israël, nous trouvons que Jéhovah avait fait sortir son peuple du pays d'Égypte, afin de pouvoir habiter au milieu d'eux (Exode 29: 45, 46). Ce n'est pas l'innocence qui convient à la maison de Dieu, mais une consécration absolue à Lui, suivant sa nature, lorsque le bien et le mal sont connus. Ce caractère et cette nature se trouvent dans le ciel, mais là, il n'y aura plus besoin de témoignages. L'homme possède la connaissance du bien et du mal, mais dans un état de séparation de Dieu et dans le péché. Mais lorsque Dieu a racheté l'homme pour Lui-même, l'a purifié et délivré, alors il habite avec l'homme, dans l'homme, — en Israël, selon la révélation partielle de lui-même qu'il avait faite alors; dans le fidèle maintenant, par son Esprit, et dans l'Église; et cela pour l'éternité, car maintenant cette habitation a lieu selon ce qu'il est en lui-même, pleinement révélé en Christ, et par sa mort. Elle est donc fondée sur un témoignage; car il faut que Dieu se révèle lui-même, et sa rédemption, et ses voies, et ce qu'il est. Ainsi, le Saint Esprit est donné en conséquence de l'exaltation de Christ, après l'accomplissement de la rédemption, et, de fait, en vertu de la réception, par la foi, du témoignage de Dieu. Lorsque Dieu est connu (et non pas seulement la vérité), alors on a la conscience de ce qui lui convient; on trouve ses délices dans Son nom, selon sa propre nature, et cela fournit la preuve non seulement que la vérité est connue, mais avec la vérité Dieu lui-même, — car Christ est la vérité et l'Esprit est la vérité. C'est pourquoi, du moment qu'Israël est racheté, il est parlé de la sainteté de Dieu, et non pas auparavant, car Dieu allait habiter au milieu d'eux après les avoir amenés à lui. Le monde sera établi par la puissance; mais il s'agit ici de la consécration à Dieu par le témoignage, et de sa propre présence en vertu de la rédemption. Il ne s'agit pas ici de la magnificence et de l'ordre de sa maison (comme nous les trouvons au Psaume 101), mais de l'habitation de ses délices, et de sa nature. (Comparez Psaumes 132: 13, 14).

Psaume 94

Ce Psaume est l'expression de l'attente du jugement et de la vengeance qui mettra le monde en ordre. Mais nous y trouvons aussi la discipline et les consolations du Seigneur, soutenant l'âme dans l'intervalle; et nous allons nous en occuper un moment. Le triomphe des méchants est, pour celui qui croit en Dieu, une pensée pénible et accablante; la puissance du mal est évidente; voilà ce qui affecte maintenant aussi le cœur du fidèle, non pas dans un sens prophétique, mais dans un sens moral. L'aveuglement et l'orgueil de l'homme éloigné de Dieu, pèse sur celui qui, en vertu de la connaissance qu'il a de Dieu, voit que le jour du méchant approche. Nous trouvons aussi la perception distincte que l'on est le peuple de Dieu, dont la faiblesse et l'affliction ne font que fournir l'occasion de l'opprimer. Tels sont les deux motifs évidents, pour juger que cela ne peut pas durer toujours. Celui qui a formé l'œil voit certainement tout cela. Les pensées de l'homme ne sont que vanité. Deux choses donc sont le fondement de la pensée du fidèle: l'intérêt de Dieu pour son peuple et Sa bonté qui n'oubliera ni le pauvre opprimé, ni le fait même de l'orgueil des méchants.

Mais une autre pensée est introduite: Dieu juge le mal, mais il commence par sa propre maison. Dans les voies qui font souffrir son peuple, on peut reconnaître la main de Dieu aussi bien que celle de l'homme. Le coeur du fidèle s'attache à cette pensée: «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah!» (verset 12). Nous trouvons ici «l'interprète, un d'entre mille», dont il est parlé au livre de Job (Job 33: 2, 3). Dieu, par le châtement, nous enseigne les vérités de sa loi. Dieu, par tout ce courant du mal qui a la haute main, brise la volonté, enseigne la dépendance, sépare non seulement le coeur mais l'esprit, du monde où ce mal règne. Comment pourrait-il y avoir une union avec un monde où l'on voit cette puissance du mal, devant laquelle on recule moralement? L'homme pense qu'il peut traverser le monde à l'amiable, sans participer au mal, mais quoi donc, si le monde lui-même est mauvais, et qu'on le sente tel? Ainsi la méchanceté qui s'élève, qui rejette Dieu, devient son propre remède pour le coeur de celui qui reconnaît Dieu; elle exerce le coeur, le purifie, le transporte hors de la sphère où sa propre volonté est active, lorsque, peut-être, sans en avoir l'intention, mais de fait pratiquement, il cherchait une issue pour la nature. La vie divine lui ayant donné les pensées de Dieu, le coeur rencontre un monde qui ne veut rien de Dieu, et qui s'élève contre Lui: mais en tout cela le fidèle trouve la main de Dieu.

Il y a plus encore: nous trouvons ici, outre la discipline de sa main, l'enseignement intérieur direct par sa Parole qui le révèle Lui-même. Ainsi le mal orgueilleux a pour effet, non seulement de repousser le coeur, mais aussi, lorsque ce dernier est soumis et qu'il a goûté que le Seigneur est bon, de le pousser dans les bras d'un Dieu connu en grâce et par la révélation de Lui-même, de ses voies et de ses desseins. Ainsi la grâce produit elle-même son effet dans le coeur. Le coeur renouvelé est introduit dans sa propre sphère et apprend à connaître non seulement le caractère nécessaire de Dieu, comme aimant le bien et haïssant le mal, mais encore ses propres voies, le développement de sa grâce et de sa vérité, sa sainteté dans la sphère dans laquelle il révèle ce qu'il est pour ceux qui le connaissent. Ceci est un repos de coeur pour le fidèle, un repos de l'esprit qui cherche le bien et y trouve ses délices. Si le fidèle cherchait à combattre le mal (bien qu'il doive y avoir activité dans le service, selon la volonté de Dieu), si, dis-je, il cherchait à combattre le mal dans le monde (quelque autorisé qu'il soit à désirer que cela ait lieu et à compter sur Dieu pour qu'il triomphe à la fin), il n'y aurait que découragement et accablement; mais lorsque la puissance du mal est arrivée à maturité, l'âme est obligée de prendre sa place là où Dieu et ses voies sont directement révélés, et là, près de l'autel de Dieu (car le culte est produit), elle trouve le repos *jusqu'à ce que...* car elle attend encore que le mal soit ôté, que le pauvre et le misérable soient délivrés, mais elle attend avec patience, apprenant la pensée de Dieu, et elle y trouve son repos, le repos dans ce qui est éternel. Elle participera à l'activité pour le bien, partout où il y a une porte ouverte, mais elle a son repos dans ce qui est proprement de Dieu. L'établissement du bien en puissance aura lieu, cela est certain. Dieu est la sûreté même dans ses voies. Il ne rejettera pas son peuple. Il ne veut pas que le mal domine à toujours.

Il s'agit ici, naturellement, de l'intervention en jugement sur la terre, du jugement retournant à la justice; la puissance et le bien allant ensemble, et non pas la puissance et le

mal. Nous possédons des choses meilleures: une révélation céleste pour des fils, une position céleste, et la maison de notre Père devant nous; mais le principe est le même. Le jugement qui était autrefois dans les mains des souverains sacrificateurs et de Pilate, tandis que la justice et la vérité se trouvaient dans la personne bénie de Jésus, retournera aux mains de Celui qui fut jadis le pauvre et l'opprimé; le jugement retournera à la justice. Et si nous qui prenons notre croix, sommes heureux de souffrir, afin de régner avec Lui, il reste vrai que les pensées et les voies, les conseils et la fidélité de Dieu seront accomplis. La grâce céleste et la gloire céleste, avec le repos qui nous reste, seront ajoutées à notre repos d'esprit actuel; mais la justice aussi, puisqu'elle est céleste, aura domination, avec une bénédiction éternelle pour nous qui avons une part avec Celui qui a souffert. L'impossibilité que le mal continue à exercer sa puissance si seulement le Seigneur se montre, est exprimée d'une manière frappante au verset 20.

Remarquez que la puissance du mal est profondément sentie (versets 16, 17). Qu'il en soit ainsi! Cela peut montrer notre faiblesse parfois, mais il est bon qu'elle soit montrée, si la foi est là. Le cœur ne devrait pas s'accoutumer à la puissance du mal; il ne le fera pas s'il est avec Dieu; il y sera sensible, il s'en étonnera, et il dépendra de la restauration divine pour le rencontrer en pensée. C'est ce que Christ a réalisé, mais en perfection, car il n'y avait pas de faute dans ses pensées. Il s'étonnait de leur incrédulité (Marc 6: 6); il les regarda tout à l'entour avec colère, étant attristé de l'endurcissement de leurs cœurs (Marc 3: 5); il a dit: «Jusques à quand serai-je avec vous? jusques à quand vous supporterez-vous?» (Marc 9: 19). Puis, non moins prompt de cœur dans l'activité du bien quand il s'agissait d'un besoin, il pouvait dire: «Maintenant mon âme est troublée; et que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure», et puis encore, le voilà, parfait en soumission et en obéissance, avec le seul désir de glorifier son Père, afin que son Père pût se glorifier lui-même — parfait en toutes choses (Jean 12: 27). Et nous, hélas! si nous ne sommes aidés quelquefois, prompts à loger dans le silence (verset 17), nous aurions bientôt, pour ainsi dire, abandonné la partie, là où Christ, notre Sauveur béni, a senti toutes choses infiniment plus que nous et fut parfait en tout. Mais lorsque, dans le sentiment de notre tendance à faillir, ou bien dans la réalité d'un danger présent, nous nous tournons vers Dieu, son secours est là. C'est une grande grâce. L'instruction est donc pour le repos de l'esprit, mais nous trouvons soutien et secours dans nos voies (versets 12-18). David se fortifiait en Dieu, et dans ce cas qui pourrait faillir? Celui qui est plus puissant que tous, Celui dont la puissance s'accomplit dans l'infirmité, est là pour aider; il est là dans une personne éprouvée, dans un témoin de sa bonté, à l'exemple duquel nous pouvons voir que, même si nous n'avons jamais manqué, nous étions toutefois en danger (verset 18).

Maintenant une autre scène s'ouvre, car Dieu pense à tout pour nous. Si nos esprits travaillent, combien de questions se présentent à nous dans la confusion, dans le labyrinthe du mélange entre le bien et le mal! (verset 19). L'esprit qui jouit de la bonté de Dieu peut éviter cela, et il fait bien, mais la racine et la source de toutes ces questions sont dans les cœurs des hommes et la puissance du mal qui nous entoure les suscite. Ce n'est pas seulement de l'égoïsme, quoique le moi soit toujours le centre de toutes ces questions, mais

quand l'esprit est affligé par le mal, on a une multitude de pensées. Certes, je ne dis pas que ce soit bien, c'est le fruit de notre éloignement de Dieu, par lequel le mal est entré dans le monde de Dieu, et de fait, c'est être nous-mêmes au milieu de ce mal. Mais lorsque le coeur et l'esprit vont au delà du mal, ayant la connaissance du bien et du mal, la révélation, quand l'esprit travaille, augmente encore la difficulté et la multitude des pensées, parce que l'esprit voit plus clairement le bien. Pourquoi ce mal, et d'où vient-il? L'esprit voit un autre monde de la puissance de Dieu. Pourquoi donc celui-ci? Il considère un monde qui est au delà et ramène dans celui-ci, sans pouvoir les y réaliser, les pensées de ce monde-là. Il voit la bonté et la puissance et habite pourtant au milieu de l'affliction et du mal. Ces pensées peuvent avoir, et ont souvent un caractère égoïste. C'est alors un principe bas, mais, quoiqu'il en soit, ces pensées ont toujours l'homme pour centre, sont toujours mauvaises, ne sont autre chose que «la multitude de *nos* pensées». Christ seul a fait exception, lui qui, parfait en amour et en sainteté, a introduit en perfection dans son esprit et dans sa personne, un autre monde dans celui-ci. Mais Dieu a compassion. Je me réfugie en lui par la foi. Cela console et réjouit mon âme. Les spéculations de nos pensées, quand nous connaissons le bien et le mal, soit par l'affliction personnelle, soit par l'activité de l'esprit, ce qui est pire, nous lancent dans ce qui n'est pas l'infini réel, dans l'infini de la spéculation sur ce qui devrait être, ou dans des reproches à Dieu sur ce qu'il est. Tout cela se montre parfois sous l'apparence plus humble de l'étonnement; on reconnaît que cela est trop difficile pour nous; mais c'est un esprit limité, un esprit qui se meut dans la sphère de ce monde, n'ayant, hors de cette sphère, aucunes facultés naturelles, et entrant dans ses pensées et ses spéculations, en relation avec l'infini, avec le bien et le mal. Il a une multitude de pensées, mais pas de repos possible. Dans son état actuel, il n'appartient pas à la sphère dans laquelle il s'est engagé.

De là procède, soit dit en passant, la forme que l'infidélité revêt habituellement de nos jours; ce qu'on nomme le positivisme ou le réalisme. On dit: «Je sais ce que je vois et ce que j'éprouve, peut-être avec les quelques petites conclusions que j'en tire»; et l'on prétend s'arrêter là. En réalité on s'y arrête pas, car on prétend nier tout ce qui est au delà. Cela est évidemment faux, car si l'on ne connaît que ce que l'homme peut connaître de lui-même, on ne peut nier ce qui est au delà, pas plus qu'on ne peut l'affirmer: C'est donc un principe sans consistance; mais il est faux encore sous un autre point de vue. L'esprit n'a aucune certitude, mais il a une multitude de pensées qui dépassent la sphère des facultés naturelles de l'homme, et peuvent décider de ce qui appartient à ces facultés. Il y a une multitude de pensées au dedans de nous. Nous sommes incompetents pour arriver à une conclusion, néanmoins il y a des pensées, suggérées par une chose ou par l'autre, mais le coeur ne trouve point de réponse. Tel est le cas, lorsqu'il n'y a pas d'incrédulité, mais seulement l'activité naturelle du coeur humain. Il n'y aura point de réponse jusqu'à ce que le jugement vienne, jusqu'à ce que «le jugement retourne à la justice».

Dans ce Psaume, l'exercice d'âme dont nous parlons se rapporte plus entièrement au gouvernement de ce monde. A ces pensées, le christianisme, la révélation d'un autre monde, a ajouté mille autres pensées qui surgissent lorsque l'esprit de l'homme travaille. Mais il y a

un refuge, une ressource; ce n'est pas de donner à l'esprit l'explication de toutes choses et de le maintenir ainsi dans la folle et inique prétention de juger Dieu; mais c'est d'introduire dans l'âme le bien positif qui est en Dieu; en sorte qu'elle ait la certitude de posséder la bénédiction et la vérité, malgré la multitude des pensées dont elle est incapable de trouver la solution. La conscience est droite quand elle est mise en exercice et qu'elle juge le moi. Mais lorsque, avec notre connaissance affaiblie et obscurcie du bien et du mal, en la nommant conscience, nous prétendons juger Dieu, cette prétention est de faire de notre ignorance et de notre état moral tel quel, la mesure de ce qui est parfait, alors que nous connaissons tout imparfaitement, et Dieu pas du tout. En effet, dans cet état, les hommes se forment un jugement qu'eux-mêmes doivent ensuite reconnaître comme tel.

C'est évidemment juger de tout un système de choses, lorsque, en réalité, nous n'en avons devant nous qu'un bout obscur. Mon raisonnement, ayant pour point de départ un état de choses rempli de mal, je ne puis juger de rien. Dieu n'a pas encore mis les choses en ordre, et je ne suis nullement compétent pour juger même comment cela aura lieu; mais Dieu a introduit le bien, le bien parfait, Lui-même, au milieu du mal. Il m'a fait découvrir le mal en moi, il m'a fait me juger moi-même; avantage moral immense. Seuls, ceux qui se sont jugés ainsi sont droits et sans fraude quant à l'état de leur âme. C'est la conscience honnête et droite, et cela me fait trouver une ressource dans la grâce, une parfaite connaissance de son amour (en Israël, une connaissance relative par le moyen de Ses voies). Alors, dans les détails des exercices subséquents, destinés à produire la connaissance de soi-même et à purifier l'âme, ayant connu l'amour parfait, je puis y avoir recours, et j'ai aussi ce que cet amour m'a révélé et donné, la grâce et la vérité; et cela non pas seulement dans leur révélation extérieure, quelque autorité qu'elles possèdent, mais dans mon âme par le Saint Esprit. «Celui qui croit au Fils de Dieu, a le témoignage au dedans de lui-même» (1 Jean 5: 10). «Ce que l'oeil n'a pas vu, et que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme, ce que Dieu a préparé pour ceux qui l'aiment, mais Dieu nous l'a révélé par son Esprit» (1 Corinthiens 2: 9, 10). Et encore: «Nous nous glorifions en Dieu» (Romains 5: 11). Mais de plus, Dieu agit directement par son Esprit. Son amour est versé dans nos coeurs; nous pouvons compter sur sa fidélité dans cet amour; mais la communion directe avec Lui-même nous élève à une espèce de joie, à une source de joie que les difficultés ni l'affliction ne peuvent troubler. Rien ne nous sépare de son amour; nous sommes plus que vainqueurs dans ce monde; nous avons les joies d'un autre monde, des consolations divines à travers les épreuves que nous avons à porter, et en présence du mal qui nous assiège: la puissance du mal nous pousse vers notre retraite, vers notre joie en Celui qui reste toujours le même, et que nous apprenons à mieux connaître. Le jugement mettra fin à la scène dans laquelle il me faut être affligé.

Psaumes 95-101

Je ne m'arrête pas sur ces Psaumes, parce qu'ils parlent de la venue même du Seigneur en jugement, et ne traitent pas des exercices du coeur qui attend cette venue. Le Psaume 95 appelle les Juifs, et le Psaume 96, les Gentils, à être prêts pour aller à sa rencontre; au Psaume 97, il arrive dans les nuées; au Psaume 98, il a accompli la délivrance; au Psaume 99, il a établi

son siège à Jérusalem entre les chérubins. Le Psaume 100 appelle les gentils à partager la joie d'Israël et à rendre culte. Le Psaume 101 nous donne les principes d'après lesquels le roi de Jéhovah gouvernera la terre.

Psaume 102

Le Psaume 102 est l'un des plus profondément intéressants de tout le livre, mais je bornerai mes remarques à ce qui suit. Ce Psaume s'applique spécialement au Seigneur Jésus, quelles que puissent être les circonstances ou l'affliction individuelle qui ont fourni l'occasion de le composer. La citation qui en est faite au premier chapitre de l'épître aux Hébreux ne laisse aucun doute à ce sujet, et lui donne une profondeur d'intérêt qu'à peine un autre Psaume peut égaler. Il montre comment la nature divine, éternelle du Seigneur, résout la difficulté d'un Messie qui a été retranché, alors que Sion doit être restaurée plus tard. Mais ceci donne une profondeur et un caractère tout particuliers à la douleur poignante de ses afflictions. Ce n'est pas un résultat glorieux en bénédiction, la conséquence d'une oeuvre unique dans sa nature et dans sa valeur, ce n'est pas non plus le jugement qui suit le rejet du Messie, mais c'est la vérité éternelle de la nature divine du Seigneur, rencontrant la réalité de ses afflictions, même jusqu'à la mort. C'est donc principalement Sa personne qui est l'objet spécial de ce Psaume et qui lui donne un intérêt particulier. Mais, quoique nous y trouvions la sécurité des enfants de ses serviteurs, il ne nous offre pas proprement d'instruction sur le gouvernement de Dieu, lors même que le fondement de tout cela soit en grâce. Les Psaumes suivants (103-106) qui terminent ce livre, ne nous apportent pas non plus beaucoup d'enseignement sur ce sujet. L'Esprit considère ce que Dieu est toujours pour la foi, mais en rapport avec la délivrance future, introduite par la venue du Seigneur.

Toutefois la puissance du bien qui sera manifestée en mettant toutes choses en ordre, et que la foi considère comme prête à intervenir, est réalisée, par cette foi, comme appartenant à Celui qu'elle connaît déjà. Ainsi la foi se repose sur cette puissance comme étant le caractère de Dieu; elle se repose sur Dieu comme portant ce caractère de puissance, quoique les résultats de cette dernière ne soient pas encore produits, et elle revêt les choses présentes de cette connaissance de Dieu, bien que le mal soit encore ici-bas. La foi considère le monde comme le déploiement de la puissance et de la sagesse, sous un gouvernement de bonté, Dieu étant connu, quoique le mal ne soit pas encore finalement aboli, et que les résultats de la bonté ne soient pas encore produits. Mais Celui qui gouverne est bon. Or cela est connu par ceux qui ont péché contre Lui, connu pour eux-mêmes et en eux-mêmes; et c'est cette connaissance de Dieu qui rend l'âme capable de voir la sagesse et la bonté en toutes choses, quoique les effets du péché soient encore présents.

Ce principe est très important: je parle de discerner Dieu et le bien au milieu de la scène de péché dans laquelle nous vivons. Il est vrai qu'un Juif pieux qui n'aurait pas vu Jésus rejeté, qui ne connaîtrait pas la croix, ne pourrait connaître le mal comme nous; cependant il le connaîtrait en partie; et la foi qui attend une délivrance finale, non encore venue, introduit Dieu, ainsi connu, sur la scène que la foi devra traverser. Dieu qui, au milieu du mal, n'a rien laissé échapper de sa main, Dieu a souverainement ordonné toutes choses au milieu de ce

mal, quoique ce dernier ne vienne pas de Lui; dans le jugement, il s'est souvenu de la miséricorde. Et lorsque l'esclavage de la corruption entra dans ce monde, Lui qui avait fait toutes choses très bonnes, a tenu les rênes et a tout ordonné très sagement, malgré tous les témoignages qui puissent rester du mal, de la misère et de la mort. Nous sommes sous leur esclavage jusqu'à ce que nous soyons divinement délivrés, mais Dieu n'a jamais été sous cette servitude, il n'y sera jamais. Il veut que nous sachions que toute la création soupire et que, dès qu'Il régnera, la délivrance viendra; mais que le Créateur qui fit toutes choses très bonnes, gouverne et conduit tout maintenant. «Ses compassions sont au-dessus de toutes ses oeuvres» (Psaumes 145: 9). Maintenant la foi regarde au delà du mal qu'elle ressent, elle ne désire pas y être insensible, mais ses yeux s'attachent sur Celui qui est au-dessus du mal et qui peut introduire sa bonté, même au milieu de la scène actuelle. Elle discerne le rôle qu'Il y joue, et reconnaît même ce rôle comme étant supérieur à tout le mal. Il ne s'agit pas ici de jouissance naturelle de la création (quoique toutes les créatures comme telles soient bonnes et aimables), car cette jouissance peut être une complète déception à l'égard de soi-même, et un aveuglement complet à l'égard du mal; mais c'est la foi atteignant la bonté par-dessus le mal, et introduisant cette bonté dans la jouissance qu'elle a de Dieu dans la créature.

Je le répète: Israël ne pourrait pas connaître le péché comme nous le connaissons; mais, d'un autre côté, il ne pourrait pas avoir connu la rédemption effectuée et la réconciliation future comme nous, qui pouvons ainsi introduire Dieu maintenant d'une manière plus complète. Tel est le caractère général des Psaumes 103, 104 et 105. Ils contemplent, mais par la foi, la délivrance finale d'Israël; et ils considèrent la création, non pas dans sa perfection abstraite, mais Dieu en elle; et voient, en outre, l'histoire d'Israël comme une série de chutes, mais la miséricorde et la bonté de Dieu qui s'élèvent au-dessus.

Psaume 103

C'est ainsi que le Psaume 103 reconnaît le pardon et la guérison, espère, par la foi, en la délivrance et en la grâce qui sont réservées à Israël, et connaît Dieu selon cette grâce et cette délivrance, tout en voyant dans l'intervalle sa patience et sa bonté appliquées à son gouvernement. Il est tardif à la colère et abondant en grâce. S'agit-il du péché, nous savons sur quel fondement parfait tout est établi, mais notre Psaume célèbre l'effet de cette oeuvre dans le gouvernement d'Israël; toutefois pour tous les temps, Dieu est connu selon cette connaissance qu'il a donnée de Lui à la croix. C'est pourquoi il ne s'agit pas ici d'une bonté vague, avec laquelle on cherche à se tromper soi-même, mais le mal est reconnu tandis que Dieu est connu dans sa bonté. Voilà ce qui devrait caractériser nos voies et nos pensées. Non pas qu'il ne nous faille pas avoir à faire avec le mal, car si nous regardons au-dessous de la surface, nous le rencontrons partout: mais je devrais m'en être occupé de telle manière avec Dieu, que je ramène Dieu avec moi, selon le caractère dans lequel je l'ai trouvé, c'est-à-dire comme étant au-dessus de tout mal. Mes pieds devraient être chaussés de la préparation de l'Evangile de paix.

Psaume 104

Le Psaume 104 envisage la création sous le même aspect. Le dernier verset montre le jugement qui nettoie le monde du mal, et la puissance souveraine de Dieu est reconnue. Mais l'esprit est capable d'introduire la bonté au milieu de tout ce qu'il voit. Toutefois ce Psaume ne va pas au delà d'une création en chute.

Psaume 105

Le Psaume 105 récapitule les voies spéciales de Dieu envers Israël aux temps passés. La délivrance actuelle par le moyen du jugement se trouve aussi mentionnée ici, mais elle est considérée comme étant Sa fidélité à sa promesse et à sa grâce. Ici, la manifestation présente de la bonté réveille le souvenir de toutes les voies de Dieu. Tel il est, tel il a toujours été.

Psaume 106

Le Psaume 106 considère l'autre côté du tableau, et montre les voies de l'homme qui, au milieu de toutes les interventions de Dieu en bonté, après la première joie de la délivrance, est retourné à sa propre méchanceté et à ses voies impies. Cependant l'oreille de Dieu restait toujours ouverte, Il s'est souvenu de sa promesse, il s'est repenti selon la multitude de ses gratuités, de manière à produire finalement la louange et les actions de grâces à son nom. Le Psaume précédent nous a montré ce que Dieu était dans ses propres voies, celui-ci montre qu'il est finalement au-dessus du mal, en accomplissant sa miséricorde et ses promesses, après que les hommes s'étaient montrés ce qu'ils sont. Dieu est bon en Lui-même, Dieu est bon au milieu du mal, non pas comme permettant le mal, mais comme se faisant connaître par ses propres voies de miséricorde! Or, Dieu étant ainsi connu par le coeur, ce dernier passe au milieu des circonstances présentes selon cette connaissance qu'il a de Lui. Mais pour faire cela avec conséquence et constamment, il faut non seulement que le coeur connaisse Dieu, mais qu'il vive habituellement avec Lui. Ainsi se termine le quatrième Livre des Psaumes.

Livre 5

Psaume 107

Le dernier livre des Psaumes nous présente, outre les nombreux cantiques de louanges qu'il contient, toutes les circonstances morales d'Israël, lors de son retour à la bénédiction. Le premier de ces Psaumes imprime son caractère au livre tout entier. Il considère les fidèles comme rassemblés et de retour, tout en retraçant les scènes diverses qu'ils peuvent avoir traversées, même depuis leur entrée dans le pays, et montrant les voies de Dieu qui se sont exercées là envers eux. C'est la description d'angoisses et d'épreuves, au milieu desquelles les misérables ont crié à l'Eternel qui a répondu et qui est intervenu en faveur de l'âme exercée et ballottée par l'orage; aussi les hommes sont-ils exhortés à reconnaître et à louer l'Eternel.

Au premier plan nous rencontrons cette précieuse vérité: «Sa bonté demeure à jamais».

L'amour et la bonté immuables de Dieu sont célébrés tout le long de l'histoire d'Israël, depuis la première chute, évidente et démontrée, de ce peuple. L'homme a manqué, la grâce de Dieu envers son peuple ne manque jamais. Les rachetés et ceux qu'il a rassemblés sont appelés à rendre témoignage de cette vérité. Etrangers et pèlerins, sans lieu de repos, sans patrie, assaillis par la soif et la faim, leur âme défaillant au dedans d'eux, ils ont crié à l'Eternel qui les a conduits par le droit chemin là où leurs pieds et leur coeur ont trouvé du repos.

Deux caractères sont attribués à l'âme qui se trouve dans cette condition (verset 9): Elle est altérée et affamée. C'est le désir et le besoin, mais tous deux apportés devant le Seigneur, et voilà la miséricorde. Il ne s'agit pas ici de saints désirs, mais c'est Dieu répondant aux besoins. L'âme fatiguée et épuisée a des besoins, mais ceux-ci se changent en un cri vers le Seigneur. Certainement la miséricorde se trouve par devers lui. Il en serait ainsi, quand même l'affliction et la détresse seraient le châtement des affligés et le fruit de leur rébellion; mais ici, quand le coeur se tourne vers le Seigneur, la grâce le rencontre et la délivrance en est la suite. Les portes d'airain, les verrous de fer qui retenaient ces hommes captifs, sont brisés, alors que l'iniquité et la folie par lesquelles ils avaient abandonné le Seigneur avaient amené tout cela sur eux. Il envoie sa parole afin de les guérir et ainsi de les délivrer. Lorsque les hommes, aventureux, bravant les dangers, étaient à bout de ressources au milieu de la mer tempétueuse qui ne leur offrait pas où prendre pied, le Seigneur intervient en leur faveur, apaise les flots, et les conduit au port qu'ils désiraient (verset 30). Dans l'endroit même de l'habitation de son peuple, dans l'endroit des promesses, son gouvernement direct intervient. Par le jugement, les fleuves sont réduits en déserts, la terre fertile en terre salée; mais il réduit le désert en des étangs d'eaux; il juge l'iniquité et fait miséricorde à l'âme en détresse; il rassasie les affamés qui comptent sur lui. Mais insoucieux et enorgueillis dans cette position même, il faut qu'ils soient humiliés. Il répand le mépris sur les princes, mais il met en sûreté en un lieu élevé le pauvre, hors de l'affliction (verset 40). Ce n'est pas l'ordre d'un monde béni de Dieu, dans lequel il n'y a pas de mal; c'est le gouvernement de Dieu là où le mal se trouve; d'un Dieu qui domine le mal pour accomplir les desseins de son propre gouvernement, pour rabaisser la fierté de l'homme, pour consoler et encourager les pauvres en esprit qui regardent à lui, ne se confiant ni dans l'orgueil ni dans la force de l'homme, et ne voulant se reposer que sur le Seigneur. Même dans tous les chemins où leur volonté, et jusqu'à leurs péchés, les ont conduits, du moment qu'on regarde à lui, on rencontre sa grâce et sa bonté.

Dieu s'occupe ainsi du coeur, employant l'état des choses et les voies de l'homme comme moyens pour se faire connaître lui-même à l'âme. Les hommes droits voient cela et s'en réjouissent. Oh! que cela est vrai! et combien plus encore lorsqu'on verra le fruit de la bonté du Seigneur envers l'humble coeur dans l'attente, qui avait placé sa confiance en Lui! A la fin le mal sera anéanti, mais dans l'intervalle, pendant le voyage, le Seigneur nous rencontre et nous console, justifiant ainsi le chemin d'un humble coeur; et quiconque est sage et prend garde à ces choses, verra, comprendra les bontés de l'Eternel; elles rempliront son coeur de joie et d'allégresse, malgré l'activité, les prétentions, les succès apparents de la volonté de l'homme. Que le Seigneur nous enseigne à marcher humblement et sans bruit devant lui,

laissant à sa bonne main le soin des résultats. C'est difficile parfois, mais sage toujours. Il est pénible sans doute de voir prospérer le méchant et l'iniquité; le monde est rempli de mal; mais Dieu travaille au milieu de cet état de choses et ses voies produiront enfin la bénédiction, ainsi que le fruit de sa bonté et de sa juste puissance.

Psaume 108

Ce Psaume ne me fournira qu'une ou deux courtes remarques, mais sur un sujet d'une grande beauté. Nous trouvons ici une grande confiance, et, comme toujours, de la miséricorde pour l'âme qui se connaît elle-même et qui se présente en vérité devant Dieu. Mais le moyen de sa délivrance et de sa bénédiction, c'est que Dieu soit exalté. Cette exaltation sera donc nécessairement sainte et juste. «O Dieu! élève-toi sur les cieux, et que ta gloire soit sur toute la terre, afin que ceux que tu aimes soient délivrés» (versets 5, 6). C'est une pensée bénie, et une vérité que la foi doit saisir maintenant, même dans le temps de l'épreuve, que notre bénédiction et la gloire de Dieu ne font qu'un tout; seulement il nous faut mettre sa gloire en première ligne. C'est le principe même de l'intégrité de l'âme, et la bénédiction la plus élevée. «Celui qui cherche la gloire de celui qui l'a envoyé», dit le Seigneur, «celui-là est vrai, et il n'y a point d'injustice en lui» (Jean 7: 18). Et autre part encore: «Que dirai-je? Père, délivre-moi de cette heure... Père, glorifie ton nom» (Jean 12: 27). Puis viennent ces paroles: «Moi, si je suis élevé de la terre, j'attirerai tous les hommes à moi-même» (Jean 12: 32). Ainsi, au milieu de l'épreuve, et même du mal, la foi identifie la gloire de Dieu avec son peuple. «Les Cananéens l'entendront... Que feras-tu à ton grand nom?» (Josué 7: 9).

Par la même raison le mal ne peut pas être épargné quand nous sommes au milieu du peuple de Dieu, et lorsque Dieu a été publiquement déshonoré, cette injonction en est la conséquence: «Que chacun de vous tue son frère, son ami et son voisin» (Exode 32: 27). En un mot, la foi identifie la gloire et l'exaltation de Dieu avec son peuple, mais elle donne à Dieu le premier rang. Dans notre Psaume, c'est en bénédiction, aussi nous y trouvons cette remarquable réponse de Dieu: «Je me réjouirai» (verset 7). Il trouve sa joie et ses délices dans la bénédiction de son peuple. Il se réjouit en leur faisant du bien, en délivrant ses bien-aimés, en usant de sa puissance pour écarter le mal qui les oppressait, et pour les mettre en possession de ce qui leur appartient comme don de sa grâce. Quelle que soit la force de leurs adversaires, il accomplira la bénédiction des siens. La ville munie ne peut pas tenir devant lui. Et quand même, par leur propre faute, son secours leur avait été refusé (Israël, comme nous le savons, avait été rejeté pour longtemps), lorsque viendra le temps déterminé pour la bénédiction des humbles, il déploiera la puissance nécessaire pour tout accomplir. Il donne la force à son peuple, et son propre pouvoir les délivre. Ils ont appris que sa puissance seule a de la valeur et de l'efficace.

Psaume 109

Ce Psaume nous présente le jugement de Juda, et celui des Juifs, compagnons de l'antichrist aux derniers jours: si l'enseignement qu'il renferme ne traite pas beaucoup d'expériences, nous y trouvons cependant un témoignage de la plus grande solennité. Et

d'abord le motif pour être secouru: «Agis avec moi en ta gratuité! pour l'amour de ton nom, et parce que ta miséricorde est tendre, délivre-moi» (verset 21). La nature et la gloire de Dieu sont à la source de toutes ses voies, et lorsque le coeur s'est emparé de cette vérité, il voit la délivrance comme réponse, car Dieu ne peut être en désaccord avec lui-même.

Mais, pour trouver cette réponse, il faut que le coeur soit amené à une condition qui corresponde à ce nom, c'est-à-dire à l'humilité, au jugement du mal en nous, et ainsi à l'intégrité et à la dépendance. Il se peut que Dieu nous éprouve à fond pour manifester le brisement de la volonté et le produire, et pour que le coeur, entièrement soumis, s'en remette à lui de toutes choses. Quant à Christ, toutes ces épreuves n'eurent pour résultat que de faire ressortir son entière perfection; en nous, elles produisent l'intégrité et la dépendance. En lui, toute cette affliction venait absolument de la main de Dieu, c'est-à-dire qu'elle ne trouvait aucun motif en lui-même. Or ce privilège de recevoir tout de sa main nous est aussi accordé par grâce, et même si nous avons donné occasion à l'affliction par notre propre volonté ou par le mal, Dieu s'en sert en discipline; puis, lorsqu'il a accompli son oeuvre, il établit ses saints dans la bénédiction, à la confusion des adversaires, forcés ainsi de reconnaître sa main, alors que, triomphants dans le mal, ils ne pensaient qu'à triompher du juste. Mais, contre leur attente, ils se sont rencontrés avec Dieu, car l'affliction faisait partie de ses voies envers son peuple; et ce gouvernement de Dieu peut continuer ainsi à notre égard, parce que la rédemption est complète. Cette affliction, dans le cas de Christ, n'était que la pure haine de l'homme contre le bien parfait, et il la subissait pour nous. «Pour son amour ils ont été ses ennemis» (verset 4). Mais ces hommes qui aiment le mal sont «continuellement devant l'Eternel» (verset 15) le moment de manifester cela lui appartient pour nous, ce sera lorsque son oeuvre pour subjuguier notre volonté, et nous enseigner une sainte dépendance sera complète; cela eut lieu en Christ, lorsque sa dépendance ayant été pleinement manifestée, Dieu fut pleinement glorifié.

Psaume 110

Je n'ai qu'une remarque à faire sur ce Psaume qui traite de la glorification du Christ à la droite de Dieu. Le dernier verset nous montre la perfection du Seigneur dans cet esprit de dépendance qui a caractérisé sa course terrestre, et c'est aussi le chemin où ceux qui marchent dans le nouvel homme ont à le suivre. Heureux des rafraîchissements que Dieu fournit, n'en ayant pas d'autres, et les recevant comme nous les trouvons, c'est-à-dire comme Dieu lui-même les donne le long du chemin, — tel est l'esprit de l'humble dépendance.

Psaume 111

Dans la plupart des Psaumes de ce dernier livre, il est tellement question de l'intervention du jugement et de la puissance, que les instructions en vue des épreuves du voyage sont un peu reportées à l'arrière plan. C'est ce que nous trouvons dans ce Psaume-ci. Il entonne, par anticipation sans doute, son Alléluia sur les oeuvres de Dieu. Seulement il faut remarquer que ces oeuvres de délivrance sont toujours conformes à la vérité du caractère de Dieu, qu'elles sont fondées sur cette vérité et la confirment. Les oeuvres de ses mains sont vérité et

jugement. En elles tous ses commandements sont démontrés sûrs et véritables. Ils restent debout à perpétuité et pour toujours, étant faits avec vérité et droiture (versets 7, 8). Aussi, pour jouir du fruit de ses oeuvres, il nous faut marcher selon les voies du Seigneur, comptant sur la certitude de sa promesse, et, s'il tarde, nous attendre à lui. Mais, comme nous l'avons toujours vu, dans ses oeuvres sont trouvées et senties la miséricorde et la compassion envers nous. Notre délivrance est le fruit de la bonté souveraine. C'est pourquoi la crainte de Jéhovah est le commencement de la sagesse; l'obéissance nous conduit à l'intelligence. Etant dans le chemin de Dieu, la lumière c'est la vérité dans ce chemin, c'est d'être en accord avec ce dernier.

Vous ne pouvez séparer la vraie connaissance des choses divines d'avec la piété. La nouvelle nature pieuse, obéissante, qui par grâce dépend de Dieu, peut seule désirer ou comprendre ces choses. «Si quelqu'un veut faire sa volonté, il connaîtra de la doctrine si elle est de Dieu» (Jean 7: 17). C'est pourquoi, dans le chemin de l'obéissance, on trouve toujours davantage, à mesure qu'on réalise la lumière en étant soumis à Dieu et dépendant de lui, car la lumière et le chemin de la nouvelle nature ne sont qu'un; aussi est-il dit: «La vérité selon qu'elle est en Jésus, c'est-à-dire d'avoir dépouillé le vieil homme, et d'avoir revêtu le nouvel homme, créé selon Dieu en justice et sainteté de la vérité» (Ephésiens 4: 21-24), et encore: «Nous sommes renouvelés en connaissance selon l'image de Celui qui nous a créés» (Colossiens 3: 10). Dans ce chemin, nous avons à marcher par la foi, jusqu'à ce que la puissance intervienne. Pour Israël, ce chemin de l'obéissance avait plutôt un caractère légal, mais le principe reste toujours vrai, parce que la vraie connaissance est la connaissance de Dieu. Il est impossible de séparer la vraie connaissance d'un état qui reconnaît Dieu pour ce qu'il est, c'est-à-dire de l'obéissance et de la dépendance.

Psaume 112

J'omets intentionnellement les promesses de bénédiction temporelle; elles s'appliquent directement au peuple et au système juifs, et si ces derniers Psaumes en font une mention spéciale, c'est qu'ils nous présentent la bénédiction comme venant d'être introduite par le jugement. Néanmoins nous y trouvons quelques principes dignes d'attention, car ces Psaumes insistent en particulier sur la sagesse qui consiste à agir dans l'obéissance à travers le chemin de l'épreuve. Il y avait bien des raisons, et il y en a toujours, pour dire que la fidélité était tout simplement une folie et la ruine pour les fidèles; mais Dieu les avertit, et le chemin de la sagesse consiste à l'écouter. Les résultats de ce chemin demeurent, alors que les méchants disparaissent. La génération des hommes droits sera bénie. Sa justice demeure à perpétuité. Sans doute les ténèbres semblent envelopper le juste, mais là même, la lumière se lève pour lui. Il nous faut apprendre à nous confier en Dieu: la bénédiction est assurée à celui qui obéit. Mais cette marche avec Dieu, la paix du coeur et l'intelligence de la bonté, rendent l'âme miséricordieuse, pleine de compassion pour d'autres, et en même temps intègre à leur égard. La recherche de soi-même n'est pas le principe qui gouverne le fidèle. Il est miséricordieux, libéral, il n'y a pas chez lui la promptitude de la propre volonté. Il conduit et maintient ses affaires dans la crainte de Dieu; il n'use pas de légèreté, en sorte que son «oui» soit «non».

Guidé par Dieu dans ses entreprises, il poursuit son chemin jusqu'au bout, parce que telle est la volonté du Seigneur, et il le fait avec la force et la fermeté que donne la conscience d'accomplir cette volonté. Or cela est important pour le chemin des saints, car c'est un témoignage que Dieu s'y trouve et que sa pensée est le guide de notre marche. Dieu demeure; celui qui fait la volonté de Dieu demeure aussi.

De plus, lorsque la puissance du mal est à l'oeuvre, le croyant n'est pas ébranlé. Au milieu d'exercices de coeur, et du mal moral, il était avec Dieu. Sa volonté était pour le fidèle la chose unique, essentielle. Il regardait à Lui comme à celui dont la volonté a tout ordonné, et considérait Dieu lui-même comme son tout. Il lui suffisait que Dieu fût satisfait. En tant que motifs, les circonstances avaient perdu leur influence sur lui, et Dieu avait, pour ainsi dire, pris leur place dans son coeur et dans son esprit. Aussi quand les difficultés s'élèvent, elles rencontrent un coeur qui connaît Dieu et se confie en Lui: «Son coeur est ferme, s'assurant en l'Eternel» (verset 7).

Psaume 113

Un seul principe se présente à nous dans ce Psaume, mais il ne peut nous être rappelé trop souvent, car nous avons une tendance constante à l'oublier. Dieu choisit des choses faibles, afin qu'il soit évident que le bien et la bénédiction proviennent de sa puissance et de son amour. Dieu se sert de moyens; mais quand l'homme parle de moyens il n'entend généralement pas par là cette dépendance du coeur qui s'en remet à Dieu, la prière, la Parole, etc., mais plutôt l'appuie que l'on cherche dans l'influence et la force de l'homme. Cela est très mal. Souvenons-nous bien que Dieu choisit les choses folles de ce monde pour confondre les sages, et les choses faibles, et celles qui ne sont pas, pour annuler celles qui sont, afin que nulle chair ne se glorifie devant Dieu! S'il en était autrement, la bénédiction ne serait pas une bénédiction divine. Mais dans cette puissance divine nous trouvons la grâce et pouvons compter sur elle. «Il habite aux lieux très hauts, mais il s'abaisse pour regarder les choses qui sont aux cieux et en la terre. Il relève l'affligé de la poudre, et retire le pauvre de dessus le fumier pour le faire asseoir avec les principaux, avec les principaux de son peuple; il fait habiter dans une maison la femme stérile, la rendant mère d'enfants et joyeuse». Telles sont les voies de Dieu; le coeur y trouve ses délices. A lui la puissance et la bonté, mais quelle leçon que celle-là au milieu du monde et pour le coeur de l'homme!

Psaume 114

On trouve dans ce beau petit Psaume la même pensée sur la puissance de Dieu que dans le Psaume précédent. «Il a changé la pierre très dure en une source d'eaux». Sa présence fait trembler cette terre qui l'avait oublié, mais sa puissance et sa grâce apportent à son peuple dans le désert, le rafraîchissement et la vie qu'elles font sortir de ce qui est aux yeux de l'homme sans espoir et tout à fait contraire. La dépendance et la confiance en Lui, tel est le paisible chemin de la foi.

Psaume 115

Le premier principe que nous rencontrons ici, principe simple mais puissant, est exprimé par ces mots: «Non point à nous, ô Eternel! non point à nous, mais à ton nom, donne gloire»; c'est-à-dire que l'âme donne à la gloire du Seigneur le premier rang; et c'est ce que Christ a réalisé en perfection. Mais le principe que l'on trouve ensuite, c'est la relation qui existe entre cette gloire et le peuple de Dieu. Le premier principe donne la pureté de motifs, le second le courage et l'espérance de la foi. Remarquez en outre une chose particulièrement précieuse: le nom de Dieu, c'est-à-dire la révélation de son caractère, est spécialement approprié aux bénédictions de son peuple. Il avait parlé pour donner la promesse, mais, pour leur part, ils ont manqué de se l'approprier dans le chemin de la justice. Toutefois Dieu a promis, et c'est ici que son nom est introduit en rapport avec son gouvernement en grâce: «A ton nom donne gloire, pour l'amour de ta miséricorde», qui est une partie de son nom; «pour l'amour de ta vérité», voilà l'autre partie. Or c'est en ceci que se montre sa gloire: s'il n'avait pas le premier de ces caractères, le second ne pourrait être maintenu. Un jugement juste aurait retranché les coupables, mais alors, où aurait été l'accomplissement de sa promesse? Mais la miséricorde se glorifie vis-à-vis du jugement (Jacques 2: 13). Ce que Dieu est dans sa nature — il est *amour* — se manifeste et se fait connaître dans ses voies de grâce envers les errants, voies qui les conduisent sans doute à la repentance, mais afin qu'ils soient en mesure de jouir de leurs relations avec Dieu d'une manière qui convienne moralement à ces relations; ensuite il accomplit sa promesse selon sa vérité. Mais la gloire divine va en premier rang et l'âme y compte.

Dieu s'était fait le Dieu de son peuple pour manifester ses voies. «Pourquoi diraient les nations: Où est maintenant leur Dieu?» (verset 2). Telle avait été anciennement la parole de Moïse et de Josué quand ils plaidaient avec Dieu. De plus, cela est dit en contraste avec les idoles des païens. Lorsque c'est la gloire de Dieu qui est recherchée en premier lieu par la foi, la conséquence en est non seulement que le peuple est béni selon cette gloire, mais que le coeur des fidèles reçoit par là l'intelligence et la perception de cette gloire en elle-même. C'est une grande bénédiction. Ils se réjouissent sans doute du salut, mais ils se réjouissent en Dieu. Pour que leur salut soit complètement manifesté il faut que Dieu se montre en jugement. Il n'en est pas de même quand il s'agit de *notre* bénédiction, car il nous a donné des choses célestes, là où est sa propre demeure, se révélant à nous dans ce qu'il est en lui-même, et non pas seulement comme ce qu'il est dans ses voies. Car nous pouvons remarquer ici comment cette terre est la sphère, et cette vie présente l'énergie dans laquelle Dieu est connu et confessé. «Ce ne sont pas les morts qui célébreront l'Eternel»; «il a donné la terre aux fils des hommes»; tandis que *nous* nous réjouissons d'être morts et d'avoir, avec Christ, notre place en résurrection dans les lieux célestes. Nous ne pouvons assez insister là-dessus, quoique l'on trouve dans ces Psaumes de l'instruction quant aux voies de Dieu sur la terre. Dans les derniers Psaumes spécialement, c'est le gouvernement terrestre qui est en vue, parce que le jugement final est sur le point d'intervenir. Quelle bénédiction pour nous de posséder le ciel au lieu de cette perspective, et d'avoir notre Dieu, tel qu'il est, c'est-à-dire comme notre Père!

Psaume 116

Ce Psaume nous montre les supplications du fidèle exaucées, aussi y est-il peu question du gouvernement de Dieu. L'âme est délivrée, après avoir été plongée dans les angoisses de la mort. Nous trouvons ici l'histoire du résidu de la fin, histoire dans laquelle le Seigneur est entré en grâce d'une manière si merveilleuse, quoiqu'il ne soit pas le sujet de cette prophétie, comme on le voit d'après la citation qu'en fait l'Apôtre (verset 10; conf. 2 Corinthiens 4: 13), citation applicable à tous ceux qui souffrent de la même manière. La délivrance a trait à ce monde-ci. Ce Psaume a pour pensée fondamentale la grâce et la fidélité de Jéhovah dans l'acte de délivrer. Ce qui caractérise le fidèle, c'est la simplicité, qualité précieuse, mais, pour quelques-uns, difficile à réaliser. Elle est produite chez ceux qui s'en rapportent en simplicité de coeur aux pensées de Dieu et vivent en elles, puis s'attendent à Celui qui accomplit toujours ses propres pensées et qui se souvient de ceux qui se confient en lui. L'esprit opposé à celui-là, c'est l'activité des pensées de l'homme, auxquelles viennent se mêler sa volonté et ses projets. Ces derniers s'évanouissent et l'on est désappointé. L'esprit d'humilité ne pense pas autant; il reçoit les pensées de Dieu, et ces pensées ont un caractère moral. Il demeure en elles; il obéit, il s'attend à Dieu. Tel était Eliézer au chapitre 24 de la Genèse.

La délivrance divine survenant comme une faveur et comme une réponse au cri de l'âme, est pleine de douceur. On éprouve la fidélité de Dieu à l'égard de notre état et de notre attente. Aussi la bénédiction reçue, plutôt que de produire simplement la *jouissance* de la bénédiction, a-t-elle pour fruit la reconnaissance et ces mots: «J'aime l'Eternel». Alors l'âme entre plus avant dans la jouissance de ce qu'elle possède. Elle sent que le Seigneur a agi miséricordieusement. Elle retourne en son repos, sa foi ayant été en activité auparavant. Elle avait cru, elle avait parlé comme se confiant en Dieu, mais elle avait été fort affligée; maintenant elle trouve le Dieu en qui elle s'est confiée, comme source de joie et de bénédiction, et non pas, remarquez-le, la bénédiction comme source de joie. Au temps de l'épreuve, l'âme se tournait vers Dieu et non vers la consolation; c'est encore lui qu'elle cherche maintenant, au temps de la joie. Le Seigneur lui-même est devant l'âme, source pour elle de tout bien.

Remarquez encore, dans ce Psaume, la conviction que tous les hommes ont entièrement failli. Il ne faut pas traduire proprement: «Je disais en ma précipitation» (verset 11), mais: «dans ma détresse», c'est-à-dire sous la pression de l'anxiété qui pousse l'homme à fuir en toute hâte. Cette détresse donnait la conscience que l'on ne pouvait nullement se fier à l'homme. Sans doute, ce n'était ni la simple foi, ni un jugement sain, mais il y a des moments où Dieu nous fait sentir que nous ne pouvons nous reposer sur l'homme et que Lui seul nous reste. Nous recevons souvent des consolations par les hommes. Paul dit: «Dieu qui console ceux qui sont abattus, m'a consolé par l'arrivée de Tite», mais nous ne devons pas nous fier à l'homme; aussi y a-t-il des moments où nous devons nous écrier: «Tout homme est menteur», en nous en remettant entièrement au Seigneur. Je n'ai pas besoin de faire remarquer combien il en fut ainsi pour Christ; et cependant il pouvait, en grâce, dire à ses disciples: «Vous êtes ceux qui avez persévéré avec moi dans mes tentations». Mais il y eut une heure où il dut dire

et sentir ces paroles: «L'un d'entre vous me trahira», et: «Vous serez tous scandalisés en moi cette nuit», et: «Vous me laisserez seul». Cela mettait en lumière sa perfection, et nous y apprenons à nous appuyer sur le Seigneur seul, sans que cette connaissance de l'homme diminue en rien chez nous la confiance et l'ouverture de coeur, mais enseignés que nous sommes à ne dépendre que de Dieu. Une joie sans obstacle viendra ensuite, mais maintenant, dans toutes nos difficultés, le Seigneur pense à nous.

Psaume 117

La conscience de la grâce et de la faveur divines élargit le coeur. Alors qu'il était sous la loi, le peuple d'Israël n'avait jamais pensé à inviter les nations à la louange; il le fait quand la grâce lui a apporté la bénédiction. Le sentiment de ce que Dieu est pour nous, la jouissance reconnaissante des choses que nous possédons comme étant de Dieu, ouvrent, par la connaissance que nous avons de lui, nos bouches et nos coeurs pour la louange. Cette jouissance nous engage à inviter d'autres encore pour qu'ils jouissent de sa bonté. On trouve ici, dans la connaissance de l'amour, une assimilation à la nature divine et à sa prérogative; seulement *nous* connaissons l'amour, lorsque nous apprenons comment il s'exerce envers nous-mêmes.

Psaume 118

Ici nous sommes de nouveau sur le terrain de la bénédiction finale; aussi, quand il s'agit dans ce Psaume du gouvernement de Dieu au milieu de l'épreuve, il n'y est fait allusion qu'au passé. Nous assistons à la reconnaissance par Israël, des voies de Dieu, et de la personne de Christ, après que la bénédiction a été introduite; ils célèbrent cette grâce de Jéhovah qui a dépassé en durée toutes leurs voies, cette bonté qui demeure éternellement. Je ne fais que noter ici l'aspect sous lequel les circonstances de ce Psaume peuvent nous être appliquées en tout temps. Dieu est pour son peuple, pour les siens; mais les hommes, peut-être tous les hommes, sont contre eux. Il n'y a qu'à se confier au Seigneur, et la victoire reste à la foi. Mais au milieu de circonstances où le gouvernement de Dieu est à l'oeuvre pour corriger le mal, Satan cherche et trouve sa part. Combien cela fut vrai, lorsqu'il conduisit tous les hommes contre Christ! Ai-je besoin de dire combien cela se réalisera aux derniers jours de la puissance de l'Antichrist? Mais, comme nous le montre le livre de Job, il en est de même dans les divers châtiments de Dieu. Le mal dans la conscience, ou même le mal inconscient dans le coeur, donne prise à Satan, souvent une prise terrible sur l'âme, même quand cette âme est intègre. On ne trouve du repos que dans le jugement de soi-même et dans la confession de ce qui a donné prise à l'ennemi. Ce dernier voudrait nous faire tomber ainsi, mais, comme dans le cas de Job, derrière tous ces châtiments la main de Dieu peut être vue. «L'Eternel m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (verset 18). Oui, car l'Eternel voulait bénir. Un seul a pu dire: «Le chef du monde vient, et il n'a rien en moi» (Jean 14: 30); mais, pour ce qui nous concerne, tout est amour et bénédiction, pour que nous arrivions à nous connaître nous-mêmes, et que nous jouissions de sa bénédiction (comparez Deutéronome 8), et qu'enfin nous reconnaissions pleinement ce que Christ est dans les conseils de Dieu selon sa

victoire et selon sa gloire. Il nous faut être exercés; il faut que le sol soit labouré par la charrue et par la herse, mais ce travail a pour résultat: «C'est ici la journée que l'Eternel a faite» (verset 24). Sans doute il s'agit ici de la bénédiction finale de la terre lors de l'apparition de Christ, mais le même principe se réalise pour l'âme, chaque fois que par l'épreuve elle est amenée à être manifestée et purifiée devant Dieu. Les portes de la justice qui introduisent dans la joie de la communion sont ouvertes. Nous reconnaissons comme étant l'oeuvre du Seigneur la grâce à laquelle nous n'avons aucun droit, et tout est lumière. Il est évident que ce Psaume ne s'applique directement qu'au résidu, mais je cherche à relier cette grande manifestation du gouvernement de Dieu, aux détails dans lesquels ce gouvernement s'applique à nous.

Psaume 119

(Aleph 1-8).

Ici nous trouvons exprimé l'effet de la loi écrite dans le coeur d'Israël, lorsque ce peuple, après avoir erré longtemps loin des sentiers de Dieu, affligera son âme sous les conséquences de sa faute. Ce Psaume est l'un de ceux qui prononcent la béatitude.

Nous allons examiner quelques-uns des éléments de cette oeuvre dans le coeur. La béatitude est prononcée sur ceux qui sont «intègres dans la voie». Le monde est plein de souillure. Il n'y a qu'un seul chemin *dans* le monde (le nôtre est *hors* du monde, et nous sommes étrangers et pèlerins à la suite d'un Christ monté en haut), mais *un seul* qui puisse être sans souillure, et c'est la loi de Dieu. Il ne s'agit pas ici de ce qui est céleste, formé au dedans de nous, des affections portées aux choses qui sont en haut, d'une marche selon la puissance de l'Esprit; sans doute des fruits sont produits par là, qu'aucune loi divine ne condamnera; mais il s'agit d'un chemin entièrement formé par la volonté de Dieu, exprimée par Lui pour la marche de l'homme au milieu de ce monde. Ils «marchent en la loi de Jéhovah»; ils trouvent leur bonheur dans ce qui est droit, dans ce que le péché ni le monde n'ont souillé, dans ce qui consiste à marcher en la loi. C'est une règle parfaite, selon Dieu, pour un homme vivant dans ce monde. Mais le coeur va plus loin que cela; il regarde à la source. Dieu a témoigné sa volonté; il a montré qu'il voulait que l'homme y marchât et le coeur recherche cette volonté, non seulement parce qu'elle est sans souillure et parfaite, mais parce que ce sont «ses témoignages».

A cela se rattache le désir qui a Dieu lui-même pour objet. Ils «le cherchent de tout leur coeur» (verset 2). Tel est le caractère général des effets de la loi écrite dans le coeur. L'effet pratique est évident: ils «ne font point d'iniquité». Non seulement le coeur est mis en ordre, moralement dans l'intégrité, mais le mal relatif, l'iniquité n'est pas commise. Au lieu de faire leur propre volonté, gonflés du sentiment de leur importance vis-à-vis de Dieu, ils «marchent dans ses voies» (verset 3). L'autorité de Dieu est reconnue dans le coeur, on s'empresse de s'y soumettre, et les désirs du coeur se portent vers elle.

«Oh! que mes voies soient dirigées, pour que je garde tes statuts» (verset 5). Il ne s'agit plus seulement de la connaissance des voies de Dieu, ou de ce que le coeur approuve au dedans de lui-même, mais du désir que tout le cours présent de la vie soit ordonné de manière

à garder les statuts de l'Eternel, qu'il ne soit pas dirigé vers la satisfaction de notre volonté, ou bien que notre volonté ne soit pas simplement inclinée vers celle de Dieu. Ici le fidèle sent sa dépendance quant au cours tout entier de sa vie et exprime le désir qu'il soit dirigé. La conscience et le discernement spirituel vont ensemble. La honte ne découle pas de la désapprobation de l'homme, mais du fait d'une conscience en désaccord avec la volonté révélée de Dieu. Or ce chemin est unique dans sa perfection. Tout ce qui est en dehors de lui n'est pas parfait, mais est du monde qui est une abomination pour Dieu. Il faut que, du vouloir, du coeur et de la marche, nous soyons dans ce chemin, ou que nous soyons dehors, et alors nous serons confus, si, du reste, notre coeur est de franche volonté. Si mon esprit et mon âme ont discerné moralement l'excellence du chemin de Dieu, ma conscience me rend honteux lorsque je suis en quelque manière hors de ce chemin. Le coeur qui est en règle prend garde à «tous les commandements» de Dieu. Or quand cela a lieu, non seulement la conscience est à l'aise et paisible, mais le coeur est mis en liberté. «Je te célébrerai avec droiture de coeur quand j'aurai appris les ordonnances de ta justice» (verset 7). Dieu est connu par ses voies, et le coeur restauré et ayant appris Ses pensées (non plus ses commandements, mais ses jugements), est capable de le célébrer non seulement pour Ses bienfaits, mais parce qu'il est en association avec Dieu lui-même.

Un autre élément de cet état (verset 8) est la pleine volonté et la résolution du coeur d'obéir à ce que Dieu a ordonné et établi, et de le garder; de garder ce qui a pour soi l'autorité de Dieu, et non pas simplement ce qui est moralement bien ou mal. Mais c'était un temps où Israël s'était éloigné de l'Eternel; c'est pourquoi nous trouvons ici une invocation spéciale à Dieu pour qu'il ne les délaisse pas entièrement. Nous voyons ainsi que la *forme* de ce Psaume ne peut s'appliquer au chrétien. Ce dernier ne s'attend jamais à être complètement délaissé, et il ne pourrait s'appliquer ce passage que lorsque, dans une marche particulière, il a la conscience d'avoir suivi sa propre volonté. Mais le principe général est pour nous une source abondante d'enseignements, car il s'agit de ce qui est produit dans le coeur quant à sa disposition morale.

(Beth 9-16).

Mais il est encore d'autres points d'une importance pratique. La tendance de l'énergie humaine, comme telle, est de suivre sa propre volonté. C'est maintenant une chose naturelle, mais il en était autrement avant la chute. Alors l'homme jouissait, rendait grâces et bénissait; il suivait tout naturellement le chemin, chemin très simple, prescrit par Dieu. Maintenant, par une première défiance à l'égard de Dieu, la propre volonté a été introduite. Or ici nous trouvons un contraste d'une importance capitale entre l'obéissance chrétienne et la loi. La loi s'adresse, comme telle, à l'homme responsable ici-bas, sans introduire la question d'une nouvelle nature et sans même la supposer, quoiqu'elle nous fasse découvrir le besoin de cette nature nouvelle, lorsque nous reconnaissons que la loi est spirituelle. La loi suppose une volonté et des convoitises qui doivent être tenues en bride et comprimées. L'Ancien Testament ne parle pas de chair et d'esprit, mais d'hommes responsables et de leurs voies. L'obéissance chrétienne est comme celle de Christ; la volonté de Dieu est non seulement la

règle, mais aussi le motif de l'activité. «Je viens pour faire ta volonté!» il va sans dire que cette volonté sera aussi une règle pour nous guider. Christ étant notre vie, l'obéissance en nous est le fruit d'une nouvelle nature. Nous ne trouvons pas dans l'Ancien Testament ces mots: «Il ne peut pécher, parce qu'il est né de Dieu». Ce n'est pas que, sous l'ancienne alliance, il n'y eût pas chez les âmes renouvelées le désir d'obéir; tel était le cas, en effet, et il ne pouvait en être autrement; mais la relation entre les hommes et Dieu reposait sur une loi en dehors d'eux-mêmes, pour gouverner leurs voies en tant qu'hommes dans la chair, et non pas sur une nouvelle nature connue, basée sur les résultats de la rédemption, nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu. Les prophètes ont parlé de Christ comme ayant ce caractère (voyez Psaumes 40), et les docteurs d'Israël auraient dû connaître ces choses; pour entrer dans leurs futurs privilèges, il fallait qu'ils fussent nés d'eau et de l'Esprit (cf. Ezéchiel 36). Mais l'obéissance sous la loi était une règle s'appliquant à des hommes qui avaient une volonté dont les manifestations devaient être jugées par la loi, et non pas à des hommes avec une nature dont le seul mobile était la volonté de Dieu, nature basée de telle sorte sur la puissance de la rédemption, qu'elle a le droit de tenir pour mort le vieil homme, mis à découvert, après que Dieu l'a déclaré mort par Christ. Aussi les héritiers ne différaient-ils sous la loi en rien des esclaves, quand il s'agissait de faire ceci ou cela, quoique leur volonté pût différer.

Ce qui était donc en question, c'étaient les voies et non la *nature*, alors même que le coeur était renouvelé sous la loi. C'est pourquoi le jeune homme, chez lequel on trouve l'énergie de la volonté devait «purifier sa voie» (verset 9). Les convoitises tendaient à conduire ailleurs sa volonté; comment trouverait-il le moyen de maintenir ses voies pures devant Dieu? Par la vigilance, par la crainte de Dieu selon la parole de Dieu, et non par sa volonté. La parole de Dieu! Qu'il est précieux de l'avoir, au milieu d'un monde de ténèbres et de propre volonté, pour conduire nos pas dans un chemin qui réponde à la pensée de Dieu! Le coeur est mis en règle par elle. Ce n'est pas, il est vrai, la douce jouissance de l'amour dans une âme réconciliée, l'amour versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, mais, ce qui est d'une importance vitale, c'est le coeur mis en règle en la présence de Dieu. Cela suppose un homme éloigné de Dieu, mais intègre quant à ses désirs. Toutefois la position du chrétien est autre. Il est réconcilié, il a des affections paisibles dans une relation parfaite, chose inconnue sous la loi; et tous ses désirs sont pour Celui qui l'a aimé, tel qu'il le connaît et le voit dans la gloire; il ne le cherche plus, il le connaît. Ici (verset 10) il le «recherche de tout son coeur»; il n'y a pas de fraude; c'est un coeur vrai qui désire Dieu. Alors ce coeur vrai, auquel les commandements de Dieu sont précieux, parce qu'ils lui font connaître Sa volonté, demande à l'Eternel qu'il ne le laisse point égarer loin d'eux. Il a confiance en la bonté de Dieu, car, lorsqu'on le cherche en vérité, il y a toujours en quelque mesure le sentiment de Sa bonté. Le désir qui se porte vers lui et le sentiment de sa bonté, ces deux choses distinguent la conversion du travail d'une conscience effrayée.

Nous trouvons ensuite un autre principe. Le coeur qui cherche Dieu de cette manière, avec le désir de faire sa volonté, ne cherche pas seulement d'être en règle quant à sa conduite extérieure, lorsque l'occasion s'en présente, mais il garde la parole au centre, pour ainsi dire,

et à la source de son activité (verset 11). Il la serre en lui-même, comme ce qu'il aime; «car de lui procèdent les sources de la vie» (Proverbes 4: 23). Combien grande est la place que la Parole occupe ici! Remarquez aussi que l'appréciation de notre conduite par les hommes disparaît. Tout se passe entre Dieu et l'âme, et c'est là l'intégrité du coeur. Il ne s'agit pas d'un oeil simple qui n'a qu'un objet, mais la simplicité consiste ici à chercher de tout son coeur. C'est l'intégrité qui, en vertu du désir qui porte l'âme vers Dieu, voit dans Sa volonté ce qui gouverne les sources de la vie. Ce principe est important et précieux. La parole serrée dans le coeur nous garde de pécher contre lui.

Mais l'âme va plus loin (verset 12). Elle reconnaît que Jéhovah lui-même est béni, tel qu'il est connu dans ses voies, dans sa bonté, dans sa grâce qui demeure éternellement. Au milieu de ses tribulations, c'est là que le coeur renouvelé trouve sa ressource et son repos. «O Jéhovah, tu es béni!» Cela pousse le coeur à s'occuper de ce que l'Eternel a décrété et ordonné, et à y chercher l'enseignement divin. Regarder à Dieu donne du courage ainsi que la conscience de l'intégrité et de la fidélité; il en est toujours ainsi quand le coeur est droit. Quelque humble que l'on soit, quand on marche dans l'intégrité on en a conscience devant Dieu. On verra de la faiblesse et de l'infirmité dans ses voies, des manquements dont on jugera la cause; mais, vis-à-vis de Dieu, l'on aura la conscience de n'avoir aucune fraude et d'être pur dans ses intentions. «Je fais une chose»; «pour moi vivre c'est Christ». Cela n'entrave pas l'humilité; quoique, en fin de compte, quand nous aurions fait toutes les choses qui nous ont été commandées, nous serions encore des serviteurs inutiles, nous sentons l'entière dépendance de la grâce et la force divine pour vouloir et pour faire, et cette dépendance est notre devoir et notre bonheur; mais nous avons la joyeuse assurance, auprès de Dieu et de sa part, que notre coeur est intègre.

Le service (verset 13) découle de la confiance en Dieu jointe à la connaissance de la bénédiction qui est en lui, et à l'appréciation de ce qu'il a donné. Au Psaume 40, Christ exprime cela en perfection; ici l'esprit du fidèle est le même. L'intelligence des choses divines selon leur puissance et la valeur, qu'elles ont pour nous, nous engage à les déclarer, et par là nous glorifions Dieu. L'amour envers d'autres peut accompagner cette déclaration, mais, c'est un autre point. Nous devons à Dieu de déclarer ce qu'il est. La louange diffère de cette déclaration en ce que le sentiment de ce qu'il est s'adresse à lui-même. La perfection se trouve là où il est pleinement connu, en sorte qu'il n'est pas nécessaire de le déclarer à d'autres. En vertu de cette connaissance, tous ensemble l'adorent d'un même coeur. Alors nous ne réservons rien: «J'ai raconté de mes lèvres toutes les ordonnances de sa bouche». Nous sommes remplis de ce que Dieu est, de son excellence, et nous l'exprimons. Nous pouvons avoir à nous retenir pour le bien des autres, mais nous estimons Dieu suffisamment pour l'annoncer dans sa plénitude. Les témoignages de Dieu deviennent la richesse de nos âmes (verset 14). La possession du ciel modifie cela en quelque manière, cependant le chemin des témoignages de Dieu nous prépare ici-bas une joie morale, comme les richesses préparent de la joie aux hommes de ce monde. Mais à côté de l'activité extérieure du devoir, il y a une vie intérieure qui s'occupe de ces choses. Quelle nourriture, combien de choses à digérer, à apprendre, dans

les témoignages de Dieu! Nous les méditons (verset 15); nous y trouvons la pensée de Dieu, l'intention du Saint Esprit. Ainsi l'âme est rassasiée de joie, mais les voies de Dieu sont considérées avec respect comme autorité pour notre coeur, et ce dernier s'en occupe aussi. Non seulement les témoignages de Dieu réjouissent l'âme, mais il y a aussi l'activité du nouvel homme. Il y prend plaisir (verset 16), il en fait son occupation; il y cherche sa jouissance et les garde en sa mémoire, (hélas! combien cela nous manque!) ce qui est la vraie preuve d'affection.

(Guimel 17-24)

Avec la troisième division, un nouveau principe est introduit. Cette division a trait littéralement aux afflictions d'Israël dans les derniers jours, mais en principe elle s'applique à tous les temps, c'est-à-dire aux afflictions et aux épreuves qui accompagnent la piété. Dans un monde où elle est étrangère l'âme s'attend à la miséricorde de Celui qui est au dessus de tout. Pour garder la loi, elle a besoin de cette miséricorde. Sans doute elle peut être fortifiée de telle manière qu'elle aille courageusement au-devant du martyre, mais en général elle implore la miséricorde pour être rendue capable de marcher. Le fidèle la proclame, comme serviteur de l'Eternel, et compte être gardé par elle afin de marcher en vérité. C'est un des grands éléments du retour de l'âme à Dieu. Par ce fait, Dieu a désormais sa vraie place et l'autorité qui lui appartient. Quelle que soit la grandeur du mal qu'il permet (voyez Psaumes 94), Dieu, notre Dieu est au-dessus de tout, et, de plus, la bonté lui appartient nécessairement toujours (verset 17).

Mais il y a plus: l'âme qui connaît Dieu de cette manière désire connaître Sa pensée, non pas seulement comme règle de conduite, mais afin de «voir des merveilles dans sa loi» (verset 18). Or tout cela nous donne la conscience d'être des étrangers en la terre (verset 19). Un Dieu bon, dont nous sommes les serviteurs, et un monde méchant, font de l'homme «un étranger»; et combien plus encore nous le sommes par Christ! Nous avons besoin des commandements de Dieu qui font moralement nos délices, mais nous chrétiens, nous y ajoutons la plénitude de Christ. «Ils ne sont pas du monde, comme moi je ne suis pas du monde». «Sanctifie-les par ta vérité; ta Parole est la vérité». Ici le coeur est entièrement absorbé et rempli par l'objet de son désir: «Mon âme est brisée par le désir» (verset 20), car la nouvelle nature trouve une jouissance infinie dans la plénitude des révélations de Dieu. Mais la jouissance de la Parole donne une juste estimation de ce qu'est l'homme dans le monde, l'homme «orgueilleux», agissant selon sa propre volonté et s'exaltant lui-même (verset 21). Il peut paraître réussir en jetant son défi à Dieu; mais il est sous une malédiction; il s'égare du seul vrai chemin de l'homme, le chemin de Dieu. L'exaltation de la volonté humaine a pour conséquence nécessaire la malédiction, car nous sommes ainsi éloignés de Dieu, en rébellion contre lui, et toute activité de la volonté humaine a ce même caractère. Mais la piété ne fait pas seulement de nous des étrangers (position affligeante pour le coeur), elle nous attire de cruelles moqueries (verset 22), car l'homme orgueilleux ne tolère pas la soumission à Dieu, qui est pour lui une chose méprisable. Le déiste s'exalte lui-même; l'homme ne méprise pas cela, car la volonté propre y est en jeu; mais en présence de Dieu il faut que l'homme se soumette, et

c'est ce que les hommes volontaires méprisent, bien que leur coeur souvent ne les laisse pas tranquilles. Le fidèle, tout en souffrant patiemment, souhaite d'être délivré de ces choses; il désire que Dieu revendique ses droits, qu'il ne supporte pas que les siens soient écrasés par le mal. Mais, en attendant, le coeur peut se retirer dans ce qui fait ses délices; il médite sur les statuts de Dieu (verset 23), abrité là de l'orgueil de l'homme. Les témoignages divins sont ses plaisirs et aussi ses conseillers (verset 24).

(Daleth 25-32)

Celui qui cherche à marcher dans les voies de Dieu aura souvent à traverser de mauvais jours, jours où la puissance du mal a le dessus et exerce sa pression sur l'esprit du fidèle. Ce qui caractérise alors la fidélité, c'est que le coeur ne se détourne pas vers un chemin plus facile ou vers d'autres consolations, mais compte sur Dieu pour qu'il le relève selon sa Parole (verset 25). Là est le coeur du fidèle; il préfère l'affliction avec la Parole plutôt que d'abandonner celle-ci, mais il a appris à se fier en Dieu et compte être secouru au milieu de l'affliction, selon cette révélation qu'il a faite de lui-même; or on peut compter sur Lui pour ce secours. Le coeur avait été vrai à l'égard de Dieu; il savait non seulement que Celui-ci connaissait toutes ses voies, mais il avait encore le désir d'être sincère devant sa face et se confiait en Dieu même en de telles circonstances: il lui avait déclaré au long ses voies (verset 26).

Cette intégrité du coeur au temps de la tribulation, quand on n'a pas encore la joie de la délivrance de Dieu, est très importante. On est capable de dire: «Quand mon esprit défaillait au dedans de moi, tu connaissais mon sentier» (Psaumes 142: 3). Toutefois il y a confiance dans le résultat, en sorte que l'âme s'attache aux voies de Dieu, et le coeur qui compte sur sa fidélité est certain de pouvoir annoncer bientôt ses merveilles, s'il est conduit par lui dans une marche fidèle (verset 27). L'âme n'avait pas seulement pris une place abaissée et humiliée, n'ayant aucun courage quant aux choses extérieures, mais elle sentait aussi sa faiblesse intérieure: elle s'était fondue de tristesse (verset 28). Cependant la force qu'elle attend est selon la parole de Dieu. Elle ne cherche pas autre chose. Elle demande que les voies de mensonge qui l'entourent, soient éloignées de son propre coeur (verset 29). Ces voies étaient pour elle une cause d'abattement, mais il vaut mieux être abattu par le mal que de trouver son plaisir en y marchant. Une foi plus énergique pourrait élever l'âme au-dessus du mal; il est bon toutefois d'avoir le sentiment du mal et de la dépendance. Le fidèle s'était engagé délibérément dans ce chemin; il connaissait toutes les difficultés, mais il avait choisi la voie de la fidélité (verset 30). «Seigneur, vers qui irions-nous?» Combien simple dès lors est notre chemin! L'âme était demeurée ferme, et une autre chose en découle: elle voit que ses joies et ses douleurs sont en la main de Dieu. Dût-elle rougir de honte (verset 31), cela viendrait de Lui, mais comment aurait-il la pensée de nous rendre honteux, parce que nous gardons ses propres témoignages? «Rougir de honte» ne signifie pas ici: porter l'opprobre sous les moqueries des hommes, mais: être couvert de honte comme ayant à venir en jugement. Après tout (verset 32), on ne court librement dans la voie de Dieu, que lorsque le coeur est mis au large et jouit en liberté de la joie de sa présence.

(He 33-40)

Les versets dont nous venons de parler, expriment le désir de comprendre la voie des commandements de Dieu, afin que le coeur reçoive de l'enseignement au milieu de l'affliction; tandis qu'ici il est plutôt question de garder et d'observer ces commandements dans le chemin de Dieu. Dans les trois divisions précédentes, il s'agissait des résolutions du coeur; nous trouvons ici la demande d'être enseigné de Dieu, car le coeur, intègre dans ses résolutions, se tourne alors vers lui, en premier lieu, peut-être, à cause de ses afflictions, mais ensuite pour être guidé et pour dépendre de lui. Quand notre volonté est droite, nous avons encore besoin de son enseignement (verset 33), de l'intelligence qui vient de lui (verset 34), et aussi de son aide (verset 35). «Fais-moi marcher». Le coeur désire être incliné au bien, mais l'avarice, cette racine de tout mal, le détourne; il en est de même de la vanité, seulement cette dernière nous entoure et ne constitue pas l'inclination du coeur proprement dite, mais plutôt la distraction qui éloigne le coeur de la présence de Dieu pour l'occuper de folies. Aussi le fidèle demandait-il à être doué d'énergie et de vie pour chercher de coeur et avec un oeil simple le Seigneur et sa volonté (versets 36, 37). Il désire aussi que la Parole soit confirmée à son âme, et cela peut avoir lieu intérieurement par le Saint Esprit qui lui donne de la puissance, ou même par les voies de Dieu selon cette Parole. Le coeur suit Dieu et lui obéit sans hésitation, mais il désire être fortifié et confirmé dans cette voie. L'opprobre qu'il craint (verset 39) a lieu quand Dieu permet que les siens soient humiliés pour la justice, sans intervenir pour les protéger ou les en délivrer. C'est comme s'il abandonnait son serviteur aux moqueries de l'ennemi auquel tout réussit, ou du moins, comme s'il laissait le fidèle dans un état tel que ses adversaires doivent triompher de lui. Christ a dit aussi: «L'opprobre m'a rompu le coeur;» et le monde pouvait dire: «Il s'est confié en Dieu; qu'il le délivre maintenant».

Mais après tout, les choses ordonnées de Dieu, dans lesquelles le fidèle avait à marcher, étaient bonnes (verset 39). Pourquoi serait-il abandonné à l'opprobre qu'il craignait? Son coeur était en règle; il était affectionné aux commandements de Dieu, et comptait sur le Seigneur pour être vivifié et doué de l'énergie d'une volonté renouvelée, pour être gardé de toute distraction par la fidélité divine, c'est-à-dire par un Dieu qui est en accord parfait avec sa propre bonté et sa propre faveur sur lesquelles nous pouvons compter. «Fais-moi revivre dans la justice». Cette demande suppose une connaissance croissante de Dieu, en sorte que nous pouvons compter sur lui, et il en est de même des appels du fidèle à être secouru, et enseigné. La droiture et l'intégrité mènent à la confiance en lui pour être conduits dans le chemin de la justice, chemin, nous en avons la certitude, qu'il doit aimer. La communion avec lui, par grâce, donne cette confiance; mais les derniers mots du verset 40 dénotent une intimité de foi plus profonde, qui compte sur ce que Dieu est nécessairement.

(Vau 41-48)

Remarquez ici que nulle part la pensée ne surgit de regarder à autre chose qu'à Dieu, au milieu de la difficulté ou de l'épreuve. Le fidèle cherche aide pour garder la loi, il cherche la délivrance de l'épreuve qui lui est survenue à cause de sa fidélité, mais il n'a pas la moindre idée de chercher du secours autre part; la chose ne se présente pas même à sa pensée; et

c'est la vraie intégrité du coeur. Il cherche Dieu en vérité, sa volonté, Dieu en grâce, Dieu lui-même comme objet, mais il ne cherche que Dieu, rien hors de lui, rien à part de lui. Il s'attend à ses miséricordes, et cela doit être; à la délivrance qu'il accorde, et cela selon sa parole; car Dieu s'est parfaitement révélé et il nous suffit parfaitement. Quelle réponse il y a dans sa délivrance, à l'ennemi qui nous charge d'opprobre! Sa parole qu'il nous avait envoyée a trouvé dans le coeur la confiance aussi bien que l'obéissance (versets 41, 42).

Ce point est important; il ne s'agit pas seulement de l'autorité de la Parole, mais nous avons «scellé que Dieu est vrai» (Jean 3: 33); nous recevons cette Parole comme celle de Dieu, et Dieu, nous le savons, doit être vrai, car nous le connaissons. L'âme est intéressée à la vérité de la Parole; elle l'a reçue comme étant de Dieu et venant de lui; elle en a fait ses délices, y a mis sa confiance, l'a tenue en face des méchants comme ce qu'elle avait reçu de Dieu, comme ce qui était aussi parfait que lui et le révélait; elle l'a identifiée, pour ainsi dire, avec Dieu. Aussi, quand il y avait délivrance selon cette Parole (et le coeur ne voulait pas la chercher autrement), c'était la réponse même que le fidèle désirait faire à ceux qui le chargeaient d'opprobre. La Parole de Dieu a une place immense dans le coeur: elle est ce qui révèle Dieu: non seulement elle fait cela, mais elle est ce qui le fait (Jean 5: 39). Si Dieu avait abandonné le fidèle, comme la crainte le portait à le penser, la Parole aurait été «arrachée de sa bouche». Toutefois il n'exprime pas ici un doute quant à la vérité de la Parole; il ne met nullement en question si elle est le témoignage de Dieu; mais il craint qu'il ne lui soit plus permis de l'accréditer par la foi. Cela le préoccupe, parce qu'il a la connaissance de la valeur de cette Parole. Telle a été l'épreuve de Christ et la perfection de la croix: s'agissait-il là de son désir, il disait: «Comment donc seraient accomplies les Ecritures?» (Matthieu 26: 46). S'agissait-il de sa confiance, il s'exprimait ainsi: «Toutefois tu es le Saint» (Psaumes 22: 3).

Dans notre Psaume, le fidèle s'est attendu aux jugements (*) de Dieu, à ce que Dieu agisse selon ce qui est sorti de sa bouche, selon la révélation qu'il a faite de lui-même dans sa Parole et il a été ainsi rendu capable de garder cette Parole pour toujours et à perpétuité. Il en sera ainsi d'Israël lorsqu'il sera délivré de l'oppresseur à la fin, la loi ayant été écrite dans son coeur. Dans sa vie, Christ n'a reçu aucune des promesses, mais une gloire plus élevée l'attendait comme homme, en réponse à une fidélité plus haute, infinie envers Dieu, fidélité à révéler la nature de Dieu, à en être la preuve, lorsque lui était abandonné, au seul moment où Christ pût l'être, c'est-à-dire à cause du péché. Israël marchera au large lorsque les *jugements* de Dieu seront accomplis, car son désir était d'être libre pour les garder dans le bonheur et dans la joie.

(*) Partout «ordonnances» dans notre version.

Par grâce, nous pouvons l'apprendre aussi en certaines occasions, mais notre chemin est plus élevé que cela: il consiste à suivre Christ et à souffrir avec lui. Le fidèle, lui, a été encouragé par ces pensées la Parole a pris pour lui sa valeur et Dieu sa place, pour ainsi dire, quoiqu'invisible; il parle de ses témoignages devant les rois et ne rougit point de honte (verset 46). Tel est le caractère de la foi: elle a le sentiment de l'importance du témoignage de Dieu et en est remplie. Elle donne aux hommes leur place, et le respect qui leur est dû, mais Dieu

remplit et gouverne la pensée, sans effort et, pour ainsi dire, naturellement. Les commandements de Dieu deviennent ainsi les délices du coeur, au lieu d'exercer une pression sur la conscience (verset 47). On les confesse ouvertement et l'on s'y voue; telle est, je suppose, la signification «d'élever ses mains» (verset 48). C'est un aveu solennel, une affirmation du coeur. Le fidèle ne les a pas seulement aimés, mais il déclare ouvertement qu'il reconnaît leur vérité et leur autorité; il dit: Voilà ce que je reconnais. Et comme il reconnaît ouvertement la confiance en ses commandements, il s'en entretient, il les médite pour sa propre joie (verset 48).

(Zain 49-56)

Le fidèle a compté sur la parole de Dieu; Dieu l'a enseigné en faisant que son âme s'y attendit; elle attend maintenant que Dieu ajoute son amen à sa Parole, comme elle-même l'a fait de son côté par grâce (verset 49). Cette confiance de foi en la parole de Dieu avait été sa consolation dans son affliction. Elle y trouvait ce qui rendait son espérance ferme et inébranlable, et ce qui apportait à l'âme la fidélité et le témoignage de Dieu, Dieu lui-même comme espérance, lorsque le fidèle était entouré de circonstances adverses et n'avait rien sur quoi il pût s'appuyer. Or c'est là sa vraie consolation dans l'affliction; mais il compte sur Dieu pour qu'il accomplisse sa Parole; il sait que Dieu ne peut faire autrement. La Parole elle-même avait fait revivre l'âme pour en attendre l'accomplissement. Cette obéissance humble et patiente qui accepte l'opprobre avec soumission, avait été pour les orgueilleux un sujet d'outrages et de moqueries, mais la foi en la Parole avait empêché l'âme de chanceler (verset 51); elle était restée ferme dans l'affliction. Elle se souvenait des voies de Dieu, telles qu'elles avaient été d'ancienneté, lorsque son bras avait été étendu. Ce qui la rendait obéissante lui inspirait aussi la confiance, c'est-à-dire qu'elle regardait à Dieu, et cela conservait leur clarté à la vision et à la mémoire de la foi. L'âme comptait sur la fidélité de Dieu et se souvenait de ses jugements, car le gouvernement de Dieu comprend ces deux choses. Les voies d'ancienneté sont la pensée constante d'Israël dans les Psaumes et nous pouvons aussi y penser à l'occasion, quoique notre espérance soit autre part, semblable à celle de Christ, en faveur duquel rien ne se réalisa, lorsqu'il eut été entièrement mis à l'épreuve; mais la meilleure part, la résurrection, fut la réponse pour nous.

Cependant la pensée des jugements de Dieu rend solennelle la contemplation de leur résultat pour les méchants qui courent volontairement à leur rencontre. Toutefois ce passage nous présente encore autre chose que la fin des méchants. La méchanceté elle-même donne à l'âme du fidèle un sentiment de tristesse poignante. L'âme séjourne en Mésec (Psaumes 120: 5), et ce qu'elle voit autour d'elle la remplit de douleur, car son bonheur est dans la fraîche atmosphère de la sainte volonté divine. L'haleine empestée et fétide du péché n'est pour elle qu'angoisse et souffrance; elle voit le péché, non seulement comme tel et dans son caractère intrinsèque, mais dans l'orgueil de sa perversité. En dépit de cela elle connaît la joie: les statuts de l'Eternel sont le sujet de ses cantiques dans la demeure de son pèlerinage (verset 54).

Comme cela est vrai! Comme le coeur, oppressé par le mal qui l'entoure, est soulagé et rafraîchi par la Parole et les témoignages de Dieu lui-même! Ses statuts sont le sujet de nos cantiques dans la maison de notre pèlerinage; et l'isolement dans lequel se trouve le coeur au milieu d'un monde méchant (car il veut et doit être isolé, s'il est fidèle, quelque douce que soit la communion pendant le voyage) sera compensé par le nom du Seigneur (par le nom de Jéhovah pour le résidu, et pour nous par celui de Christ et du Père en lui). Et lorsque nous sommes seuls avec nos pensées (verset 55), elles sont remplies de leurs noms; tout est paix et les résolutions du coeur, dans l'obéissance et la communion, sont établies et affermies. Or tel est le fruit de l'obéissance, car la sainteté et la communion — le sentiment de la présence de Dieu — sont le fruit de l'obéissance. L'épître aux Romains (6: 22) dit: «Vous avez votre fruit en sainteté, et pour fin la vie éternelle». L'obéissance signifie ici l'observation diligente des préceptes divins, chose qu'il ne faut pas oublier.

(Chet 57-64)

Cette division du Psaume nous présente plutôt les affections en rapport avec la Parole écrite dans le coeur: «Jéhovah est ma portion» (verset 57) (*). Le coeur le possède, lui, comme source de joie et de bénédiction. A cela se joint nécessairement la résolution du coeur envers Dieu: «*J'ai dit*». Il est impossible de considérer le Seigneur comme sa portion sans avoir le dessein de faire sa volonté, autrement ce ne serait pas le reconnaître. Et cela implique aussi nécessairement le désir de sa faveur (**), puisqu'il est Dieu. Toutefois la Parole qui a éveillé ce désir et cette confiance a sa place ici, car d'une part, elle certifie la grâce, et de l'autre, elle révèle les principes sur lesquels la faveur et la grâce reposent. Nous trouvons le même désir au verset 59, non pas simplement l'obéissance (quoique ce désir la produise), mais la méditation du coeur: «*J'ai fait le compte de mes voies;*» ce sont les exercices intérieurs du coeur, chose nécessaire et importante pour nous, — «*et j'ai dirigé mes pieds vers tes témoignages*».

(*) (Verset 57). «*Jéhovah est ma portion! j'ai dit que je garderais tes paroles.*» Ou: «*Jéhovah! j'ai dit que ma portion était de garder...*» (Trad.)

(**) (Verset 58). «*J'ai cherché de tout mon coeur la faveur de ta face.*» (Trad.)

Il se peut que nous obéissions instinctivement, presque indifféremment, avec une bonne intention, sans doute, mais de manière à montrer que le coeur n'est pas avec Dieu, qu'il n'est pas exercé, ni désireux de lui plaire, et c'est la preuve, même si notre chemin n'est pas mauvais, d'un bien pauvre état d'âme. Mais le fidèle, qui est en bon état devant Dieu, repasse le but de ses voies, leur direction, dans quelle mesure elles répondent au but vers lequel nous conduit la lumière qui nous est donnée, et, si notre but correspond à cette lumière, dans quelle mesure nous y répondons en le poursuivant sérieusement en pratique, et en réalisant son caractère. Car nous pouvons être extérieurement sans reproche, aimables même en apparence, mais infidèles à l'appel de Dieu. Dans ce cas, il nous faut, cela va sans dire, retourner aux témoignages de Dieu, qui sont capables de rendre «l'homme de Dieu accompli, et parfaitement accompli pour toute bonne oeuvre.» (2 Timothée 3: 17). Nous voyons

comment la source de tout cela, c'est d'avoir le Seigneur pour notre portion; mais il faut que nous ayons un coeur qui fasse le compte de ses voies.

Or cela nous rend diligents lorsque notre coeur est en règle. Nous ne prenons alors conseil ni de la chair, ni du sang, n'ayant en vue que la faveur de Dieu et le but qui nous est assigné: «Je me suis hâté, je n'ai point différé à garder tes commandements» (verset 60). Il est à peine besoin de dire combien cela est caractéristique et de toute importance. Ce sont les prémices essentiels, c'est le ressort d'une vie de fidélité envers Dieu, comme nous le voyons d'une manière remarquable chez l'apôtre Paul. On trouvera, dans ce chemin la souffrance, l'opposition des instruments de Satan, de ceux qui haïssent le Seigneur, mais la vie intérieure reste ferme et bien dirigée, et n'a pas d'indécision quant à l'appréciation du chemin à suivre: «Je n'ai point oublié ta loi» (verset 61). On peut être occupé de résistance et du mal, en sorte que l'état du coeur, quoiqu'il s'oppose aux méchants, soit formé par ces choses. Dans ce cas, c'est combattre la chair par la chair; tandis que le caractère du chemin de celui qui regarde au Seigneur, au milieu de la scène d'iniquité qu'il traverse, est formé par la parole de Dieu que le coeur n'a pas oubliée, et cela conduit à reconnaître que c'est Dieu qui s'occupe de ces choses. On s'attend à la perfection des voies de Dieu à l'égard du mal.

C'est une consolation; car un esprit intègre voudrait parfois s'élever avec indignation contre le mal qui se manifeste publiquement; mais la colère de l'homme n'accomplit pas la justice de Dieu (Jacques 1: 20). Il est souvent difficile à un esprit actif et énergique de prendre une position d'humilité et de ne pas faire descendre le feu du ciel, ou de ne pas vouloir frapper de son épée, lorsque Christ et sa vérité sont attaqués et insultés, mais lorsque nous regardons en haut, nous avons des cantiques pour l'heure de minuit (verset 62). Un coeur simple, conduit par le Seigneur dans ses voies, possède des sources de joie qui le raniment et le réveillent dans les mauvais jours et lorsqu'il est seul avec Dieu. La tristesse l'entoure, mais la joie est avec lui. Il se lève, il vibre de louange; il est non seulement consolé dans l'affliction, mais délivré des liens du mal, et actif dans la louange de Celui qu'il connaît et qui est sa portion. Car le jugement et la délivrance arriveront selon sa parole et le coeur s'élevant à Dieu s'en remet dès lors à lui pour les accomplir. Mais si nous sommes et devons être seuls, lorsqu'il s'agit de foi et non pas de communion, et que le Seigneur est notre portion, nous sommes, d'autre part, les compagnons de ceux qui le craignent et qui marchent dans ses voies (verset 63). Ici le fidèle peut regarder autour de lui et voir la bonté de Dieu malgré tout le mal qui pesait sur l'âme. Il en est toujours ainsi; le mal s'élève comme les flots en courroux, mais le Seigneur est toujours au-dessus du mal; et lorsque le coeur réalise cela par la foi, et que la volonté est soumise à l'égard de toutes ces choses, si l'âme avait été *autrefois* consolée par la pensée des jugements de Dieu, elle trouve *maintenant* les preuves constantes de sa grâce, et cherche en paix à être conduite dans ses voies. Ainsi se termine cette partie intéressante de l'expérience de l'âme sous l'influence de la parole de Dieu.

(Teth 65-72)

Avec le sentiment des bénédictions qui viennent de Dieu, le coeur le considérant désormais comme sa portion, et la volonté étant brisée, nous trouvons maintenant la

conscience que l'on est son serviteur. Mais dans sa perfection immuable, la Parole, le grand sujet de ce Psaume, a toujours sa place. La Parole est le chemin de Jéhovah selon sa bonté; elle nous donne l'assurance de cette bonté en nous le révélant lui-même ainsi que ses voies, et elle est le guide de notre chemin. C'est une chose très précieuse, car cette Parole nous enseigne que nous pouvons et comment nous pouvons compter sur elle. Ici (verset 67), c'est par l'expérience que le fidèle a pu l'apprendre; il avait été affligé; il peut maintenant se rendre compte du pourquoi; mais telle qu'a été la parole de Jéhovah, telles ont été ses voies. Nous aussi, et c'est d'un prix inestimable, nous pouvons compter sur elle en tout temps; nous pouvons avoir encore davantage; mais nous *avons* cela. Maintenant le fidèle désire posséder le discernement, fruit de l'enseignement divin; il demande le bon sens et la connaissance que Dieu donne, car il a mis son sceau aux commandements de Dieu, le mot: «ajouter foi» étant ici ajouter l'amen de son coeur. Comme lui, nous aussi nous pouvons avoir pleine confiance que nous serons guidés en cela. Sa volonté avait été brisée; l'affliction était survenue; auparavant la volonté avait eu son cours, on avait oublié Dieu, suivi son propre chemin. Maintenant on comprend le but de l'affliction et l'obéissance est produite.

Quelle grâce dans les voies de Dieu envers nous, bien que ses voies en gouvernement soient selon sa justice et qu'il reste en toute occasion nécessairement juste! Car parfois, quand nous nous sommes éloignés de lui, il brise le coeur par sa faveur, comme lui seul sait le faire. Aussi voyons-nous le coeur humilié et soumis connaître Dieu selon sa bonté: «Tu es bon et bienfaisant» (verset 68). Il recherche les voies de Dieu: Maintenant, dit-il, «enseigne-moi tes statuts»; c'est là cette bonté qu'il désire. Il est beau de considérer comment la volonté est brisée et le coeur mis en règle. L'orgueil d'adversaires impies est sous les yeux du fidèle; ils forgent des mensonges contre lui, et cela est naturel, puisqu'il a abandonné leurs voies et l'orgueil de sa propre volonté, mais l'expérience lui a donné la décision du coeur. C'était assez de s'être égaré; maintenant il s'attache avec décision à ce qu'il possède, et la différence morale est grande. D'un côté, la propre volonté et le moi et peut-être le succès; de l'autre, un coeur qui trouve ses délices dans la loi de Jéhovah, de celui auquel nous appartenons, dans la volonté de Jésus Christ en toutes choses.

Mais on trouve encore autre chose qu'une volonté brisée et le retour à Dieu: par la grâce infinie il y a, dans cette expérience, un progrès positif. Le brisement de la volonté met les éléments du coeur en contact direct avec la Parole. Le moi est jugé selon les différentes formes qu'il revêt au dedans de nous; on discerne ce qu'est la chair dans ses voies, quelque trompeuses qu'en soient les apparences. Ainsi le coeur, délivré du moi, reçoit l'enseignement, et, la lumière de la Parole le pénétrant et l'exerçant, il apprend à en connaître la portée et la puissance; car, bien qu'elle soit, ou plutôt parce qu'elle est la parole de Dieu, elle s'adresse et s'adapte au coeur de l'homme, mais elle ne l'atteint, de manière à être comprise, que lorsque la volonté est brisée et la conscience réveillée. Voyez la parabole du semeur et le quatrième chapitre de l'évangile de Jean. Mais alors la loi sortie de la bouche de Dieu (verset 72), l'expression de sa pensée et de sa volonté parfaites, de sa volonté à notre égard, cette loi nous

est plus précieuse que toutes choses. Nous vivons par elle et nous vivons d'elle; elle fait nos délices, comme venant de lui et comme répondant parfaitement à nos besoins.

(Jod 73-80)

L'âme s'adresse maintenant à Dieu, comme dépendant de lui pour l'existence même de l'homme, afin d'être dirigée sûrement et guidée par lui. Cette pensée est exprimée par l'apôtre Pierre quand il dit: «Remettant leurs âmes, en faisant le bien, à un fidèle Créateur» (1 Pierre 4: 19). Seul le coeur qui le connaît en grâce peut faire cela; sinon nous cherchons notre propre volonté dans la résistance à la sienne. Mais du moment que nous le connaissons, c'est dans *tout* ce qu'il est, selon la vérité de sa nature en grâce; ainsi notre connaissance de Dieu s'élargit et nous pouvons l'appliquer à tout. Elle justifie ainsi le désir fondé sur elle. Ici (verset 73), cette connaissance s'applique à l'enseignement de la Parole, parce que l'âme marche et doit marcher dans l'ancienne création. Mais nous pouvons aussi, comme étant actuellement ici-bas, compter sur la vérité de la nature de Dieu, lorsque, comme je l'ai dit plus haut, nous le connaissons; et nous pouvons compter sur lui de cette manière, parce qu'ainsi, dans le sens le plus complet et le plus absolu, s'exprime notre dépendance de lui, aussi bien que le désir d'un coeur renouvelé. Je n'existe que par toi: fais-moi donc marcher sous ta conduite et dans les dispositions de coeur que tu donnes.

Celui qui m'a fait peut me donner de l'intelligence. Mais cette confiance en Dieu devient un lien commun, formé chez d'autres par la même disposition du coeur, qui trouve son plaisir à voir Dieu reconnu et honoré, et est affectionné à ceux qui font de même au milieu d'un monde méchant (verset 74). Ils deviennent compagnons, comme il est dit: «Ceux qui craignent l'Eternel ont parlé l'un à l'autre» (Malachie 3: 16), et comme nous le voyons aussi dans cette délicieuse peinture du résidu caché, au commencement de Luc.

Un autre trait de cette oeuvre divine dans l'âme, c'est que, ayant une vraie connaissance de Dieu, elle arrive à le justifier dans ses voies, quelque pénibles qu'elles lui soient. Le coeur reconnaît de deux manières que ses jugements sont justes (verset 75). D'abord ce sont *ses* jugements, et nous savons ce qu'il est. Il ne peut agir qu'avec justice, et de plus, avec justice à notre égard; il est fidèle envers nous en grâce. Mais, en second lieu, nous reconnaissons moralement la justesse de ses jugements. Dieu ne peut tolérer le mal, et surtout quand il s'agit de son peuple. Pour leur bien, il ne le peut pas. Ainsi le bien et le mal sont connus et jugés, et l'on comprend que la sollicitude de Dieu pour les siens l'oblige à surveiller leurs voies. Mais la certitude que le châtement vient de Dieu, tout en produisant la soumission, donne aussi le désir de sa faveur, lorsque la soumission est complète. Sans doute on souhaite du soulagement; mais un coeur humilié, avec le désir naturel d'être soulagé, cherche dans cet allègement à sa souffrance et non pas dans la propre volonté, la faveur divine, la consolation de la part de Dieu. «Je te prie, que ta miséricorde me console» (verset 76). «Dieu qui console ceux qui sont abaissés», dit l'apôtre (2 Corinthiens 7: 6), et cette consolation dépend de la fidèle parole de Dieu. Le croyant compte sur cette miséricorde, s'y attend, et il a raison.

Désirer simplement d'être soulagé, n'est pas autre chose que la propre volonté, et pourrait devenir, si ce désir nous était accordé, le moyen d'afflictions nouvelles; mais une volonté soumise et brisée dans le châtement, a raison de désirer qu'il lui soit fait miséricorde. Le croyant connaît ce caractère du Dieu de miséricorde (verset 77); il désire que Dieu l'exerce si possible; il peut, dans ce cas, mettre en avant son intégrité, car ce désir est légitime lorsque la soumission est complète et quand on sent que la bonté est en Dieu. Aussi dit-il ici: «Car ta loi est tout mon plaisir», et le jugement, ajoute-t-il, est la portion des orgueilleux. (verset 78). Il a le sentiment que la volonté orgueilleuse est la cause du jugement. Pendant la période actuelle de la grâce, le chrétien désire que cette volonté de l'homme puisse être changée. Il sait néanmoins que «la foi n'est pas de tous» (2 Thessaloniens 3: 2). Ici, le désir que les orgueilleux soient rendus honteux est selon le caractère d'un Dieu juste. Le fidèle se tient à part et médite la volonté révélée de Dieu. Mais il ne cherche pas seulement la faveur de Dieu; il demande que ceux qui craignent Dieu reviennent vers celui qui est affligé (verset 79) Les rapports avec eux ont un caractère spécial. Ce n'est pas qu'il les recherche, bien que la chose soit bonne; mais on trouve ici cette énergie de confiance en Dieu qui fait qu'on ne cherche que Lui, qu'on ne s'appuie pas sur d'autres, mais qu'on trouve plaisir à leur association. Ce n'est pas que le fidèle ne soit pas le compagnon de ceux qui craignent Dieu (verset 63), mais ici il ne cherche sa consolation qu'en Dieu. Il en est de même pour les amis de Job qui revinrent à lui lorsque le témoignage de Dieu fut avec lui. Seulement, quelles que soient les consolations données, le désir du fidèle est d'être maintenu dans l'intégrité (verset 80). Il ne lui vient pas à la pensée de pouvoir être béni en dehors du chemin de la parole de Dieu. De cette manière le serviteur de Dieu ne sera pas rendu honteux.

(Caph 81-88)

Ces versets vont encore plus loin. La pression de la puissance du mal est plus grande, le cri du fidèle plus pressant, mais sa confiance en la Parole est complète. Cette précieuse révélation de Dieu, de sa volonté et de sa faveur (choses dans lesquelles il ne peut mentir), maintient le coeur à travers tout. Quelle bénédiction d'avoir une révélation de lui, aussi sûre que lui-même! Ensuite le fidèle présente deux motifs pour être exaucé: d'abord l'extrémité de sa détresse: il est desséché comme une outre à la fumée (verset 83), mais il n'a point oublié les statuts de l'Eternel. En second lieu, il était une pauvre créature, d'une existence éphémère; il était temps, s'il devait jouir de la bonté de Dieu, que celui-ci étendit sa main pour le secourir. Or l'affliction qu'il traversait était d'une part le produit de l'orgueil de l'homme, de l'autre, elle n'était pas selon la Parole que Dieu avait confirmée et reconnue (verset 85). Toutefois cette parole tout entière n'était que fidélité, et la persécution était injuste (verset 86) et avait atteint ses dernières limites. Le fidèle était presque consumé dans le pays, dans le lieu même de la promesse et de la puissance de Dieu; mais il n'avait point abandonné Ses commandements. Il s'attend aussi à la miséricorde comme moyen de vivification pour lui-même (verset 88). La consolation venant du dehors ne lui suffit pas; il désire que son âme elle-même soit restaurée, et qu'il puisse ainsi garder fermement, avec bon courage et confiance, le témoignage de la

bouche de Dieu. Ainsi l'affliction et la détresse deviennent, quand le coeur est intègre, une raison que nous présentons à Dieu pour être exaucés.

(Lamed 89-96)

Un autre aspect de la Parole est maintenant placé devant l'âme. Cette Parole est devant Dieu, dans le ciel même; elle y est établie pour toujours. Là où Dieu est, elle demeure avec le caractère qui lui est propre, comme étant l'expression du propos arrêté de Dieu. Mais, quoique son conseil soit arrêté dans le ciel, c'est hors du ciel qu'il a agi. Sa fidélité, sa manière invariable de s'en tenir à ce qu'il a dit et à ce qu'il est, restent les mêmes à travers les générations changeantes des hommes. Aussi, quand nous avons sa Parole, nous pouvons y compter aussi sûrement que sur ce qui est dans le ciel; elle ne change pas davantage que Dieu lui-même. Il a établi la terre et elle demeure ferme (verset 90). Tout subsiste comme Dieu l'a ordonné, car, autre vérité importante, toutes les choses qui existent sont au service de Dieu (verset 91). Si même il leur a donné des lois déterminées, pourquoi n'en sortent-elles pas? Parce qu'elles dépendent de lui: «Toutes choses le servent». Or l'âme trouve sa force dans cette Parole. Ici, nous trouvons une obéissance morale volontaire dans un coeur renouvelé; lorsque toutes les circonstances étaient contraires, il aurait été difficile de tenir bon, si le côté moral de la loi n'avait exercé sa puissance sur l'âme (verset 92). Dieu semblait être en dehors des circonstances, mais le plaisir que le coeur trouvait à la loi de Dieu le faisait tenir ferme.

Comme chrétiens, nous avons, je le pense, quelque chose de plus, quoique ceci mérite notre attention comme témoignage d'un coeur renouvelé, et par conséquent s'applique à nous. Nous nous glorifions dans les tribulations, sachant ce qu'elles produisent en nous, et l'amour de Dieu est versé dans nos coeurs par le Saint Esprit qui nous a été donné, amour qui nous est témoigné par le don de son Fils. «Toutes choses travaillent ensemble pour le bien de ceux qui aiment Dieu» (Romains 8: 28). Combien, dans le sens le plus élevé, Christ fut attaché à la volonté de Dieu au milieu des circonstances les plus contraires — même en face de la colère! Cette puissance de la Parole pour soutenir le coeur dans l'affliction, pour restaurer la force du nouvel homme et vivifier l'homme intérieur, affermit le coeur dans la conscience de la valeur divine de cette Parole (verset 93). Et ceci nous amène à Dieu avec la conscience que nous sommes siens (verset 94). Je ne dis pas que cela produise en nous cette pensée, mais cela conduit nos coeurs à en avoir conscience et, par conséquent, à regarder vers Celui qui est fidèle pour sauver et délivrer.

Comme toujours, dans ce Psaume, cela a lieu dans la conscience de notre intégrité: «J'ai recherché tes commandements» (verset 94). Cette intégrité est nécessaire; si elle manque, la confiance est affaiblie, quoique Dieu puisse faire grâce.

Nous voyons ici l'âme mise continuellement en présence de ses ennemis qui l'oppriment; il en sera ainsi du résidu d'Israël aux derniers jours. Dans un sens, il en est toujours de même pour nous, mais cela s'applique plus particulièrement aux mauvais jours. «Les méchants m'ont attendu pour me faire périr» (verset 95). Mais l'âme attend en paix, attentive aux témoignages de Dieu. Ils lui donnent la paix et la rendent capable de remettre tout à Dieu.

Une autre cause de tristesse pour l'âme est la ruine générale (verset 96). Non que l'intégrité n'existe pas, mais, dans son accablement, le coeur serait disposé à le croire. Car il n'y a pas d'accomplissement (telle est la force du mot) de la volonté de Dieu, même dans ceux qui entreprennent d'y marcher (*). Mais si le coeur se tourne vers la Parole, l'effet en est bien différent. Cette ruine même, quoiqu'elle ne puisse être justifiée, nous amène à voir combien le commandement de Dieu est parfait, complet, d'une grande étendue; combien il touche à toutes les circonstances de l'homme, à tout ce qui tient aux relations entre Dieu et sa créature, à toutes ses relations morales.

(*) Litt.: «J'ai vu la fin de toute perfection» ou accomplissement. (Trad.)

(Mem 97-104)

Ces versets nous montrent l'affection que le fidèle a pour la loi et la valeur qu'il y attache, connaissant cette valeur par expérience. Il aime la loi de Dieu en elle-même. Elle lui est donnée de Dieu comme la révélation de sa volonté. Il en fait l'objet de sa méditation tout le jour (verset 97), non pour le fruit qu'il en retire, ou la sagesse dont elle le pare, vis-à-vis des autres, mais il l'aime pour elle-même. C'est ce qui caractérise le nouvel homme. Or l'effet de la loi lorsqu'elle est aimée pour elle-même, est de rendre l'homme plus sage que ses ennemis, quelque subtils et rusés qu'ils puissent être (verset 98). Il y a un sentier que l'oeil du vautour ne connaît point — «sages quant au bien, et simples quant au mal» (Romains 16: 19) — sentier qui surmonte et déjoue les adversaires de Dieu et du juste. Ils ne peuvent se former aucune appréciation des principes de ceux qui craignent Dieu, si ces derniers restent attachés à ces principes et conséquents avec eux. «Tes commandements sont toujours avec moi» (verset 98). Telle est la sagesse divine, sagesse sans intermédiaire, en sorte qu'elle donne le discernement (car, parfaite sous tous les rapports, elle agit sur l'âme et la forme), ce que ne peut aucun enseignement humain, quelque pieux qu'il puisse être. Celui-ci peut être fort utile en tant qu'il est tiré de la Parole ou qu'il y mène; mais même lorsqu'il s'agit du don le plus élevé, rien de ce qu'on peut apprendre par ce moyen ne fait partie du trésor de la foi dans l'âme, tant qu'elle ne l'a pas appris dans la Parole. Cela peut intéresser l'esprit et le coeur, mais pour le posséder, il faut l'avoir appris avec Dieu. «Ils seront tous enseignés de Dieu» (Jean 6: 45).

Rien n'enseigne comme la parole de Dieu, recherchée et sondée dans une soumission sainte et reçue avec la simplicité d'un petit enfant. Elle nous donne alors l'intelligence, — la sagesse divine, — pour notre esprit et notre marche; et ainsi, quand les préceptes de Dieu sont observés, elle nous donne plus de sagesse que n'en apporte l'expérience humaine (versets 99, 100). Elle devient un mobile positif; nous la préférons aux mauvaises voies que nous quittons toutes pour la seule qui soit celle de Dieu, parce que c'est en celle-là que le coeur a appris à trouver ses délices (verset 101). Nous voyons aussi combien l'âme est ici en relation directe avec Dieu en grâce, et combien la conscience qu'elle est de Dieu, donne de l'autorité à Sa parole. «Je ne me suis point détourné de tes arrêts, car c'est toi qui m'as enseigné» (verset 102). Ceci est d'un grand poids pour l'âme, lorsque la puissance de la parole de Dieu a été réalisée. Ce qui est enseigné par l'homme pourra être abandonné pour l'homme; mais ce qui est enseigné par Dieu, nous ne pourrions jamais l'abandonner pour Dieu; pour qui

d'autre le laisserions-nous? Cet enseignement engage l'âme par la foi et par l'autorité divine. Il vient de Dieu et mène à lui. Maintenant l'âme revient à la pensée de la douceur de la Parole (verset 103). Ces communications divines sont ses délices. Elles ne sont pas seulement un devoir, quoiqu'il soit reconnu aussi, mais elles sont plus douces que le miel à la bouche. C'est par les préceptes de Dieu que le coeur est formé et qu'il apprend à discerner le mal d'avec le bien. Il ne s'en tient pas à l'obéissance à une loi, mais le discernement moral se développe dans le coeur et dans la volonté. Le coeur étant attaché à la parole de Dieu, par le fait de l'habitude, les sens sont exercés à discerner le bien et le mal, et l'on déteste tout mauvais chemin.

(Nun 105-112)

Il est remarquable de voir à combien de choses la Parole s'applique. Dans la dernière section, le coeur et les affections s'occupaient de la Parole pour elle-même, comme conduisant à la sagesse. Maintenant elle nous est montrée comme un guide pour notre chemin, à travers le monde dans lequel nous marchons — ce qui est un but bien différent du premier. «Elle est une lampe à mon pied, et une lumière à mon sentier» (verset 105). Elle est le moyen de produire une marche droite, non seulement parce qu'elle place le coeur dans la droiture, mais parce qu'elle jette la lumière sur ce monde, et non seulement sur ce monde tel qu'il est, mais aussi sur notre chemin qui le traverse. De même aussi Christ ne se borne pas à faire ressortir par sa justice pratique ce qu'est le monde, mais il donne à celui qui le suit la lumière de la vie. La Parole montre le chemin de la loi (pour nous le chemin de la vie divine) à travers le monde. Mais le caractère d'obéissance ne se perd jamais. Ici il prend la forme juive, cela va sans dire: «J'ai juré, et je le tiendrai, de garder les jugements de ta justice» (verset 106).

Cependant je crois que nous trouvons ici une estimation morale bien marquée du caractère de ces jugements en contraste avec l'homme et le monde. Il n'est point parlé ici de témoignages; ceux-là sont pour le fidèle; mais «tes justes jugements» indiquent le contraste entre les voies de Dieu et celles de l'homme.

Ensuite (verset 107) le fidèle considère les épreuves au milieu desquelles doit passer son chemin. L'affliction est regardée ici simplement comme une affliction, non comme venant de la main de Dieu. Le croyant avait eu à l'apprendre sous ce dernier caractère, sa volonté étant brisée (voyez versets 67, 71, 75), ce qui détruisait toute force humaine (versets 81-83). Le verset 107, au contraire, nous présente l'affliction dans un chemin qui est éclairé par la Parole, et le fidèle cherche, pour y marcher, la force et la vigueur que la Parole donne à l'âme. Le désir du coeur n'est pas ici la délivrance, quelque douce qu'elle puisse être, mais que les oblations volontaires de sa bouche soient acceptées, parce qu'il se tourne vers Dieu dans ce chemin de justice où, gardé par Dieu et possédant ses pensées, il peut lui offrir des louanges volontaires. Ces dernières n'avaient point été interrompues par l'affliction (verset 108). Il avait été extrêmement affligé, il avait erré; mais, marchant maintenant dans la droiture du coeur, il désire que les louanges qui en sortent, fruits de la puissance de la Parole, soient acceptées. Ceci est juste, mais ce n'est pas la joie du salut actuel. La conscience d'avoir erré se montre ici

partout, quoique le coeur soit rétabli. La Parole a de l'empire sur ses voies; il sent qu'elle est une lumière sur le chemin où il vient d'entrer, et quoiqu'il soit encore, dans un certain sens, sous les conséquences de son ancienne marche, son coeur redressé peut éclater en louanges; pourront-elles être acceptées? Son désir est qu'elles le soient et certainement elles le seront.

L'humilité de ce désir est juste, comme le désir lui-même est le fruit de la grâce. Ce n'est pas la louange pleine de simplicité d'une âme en relation connue avec Dieu, louange qui coule sans hésitation, comme fruit naturel et nécessaire de la bénédiction; au contraire, tout en louant, il désire être enseigné dans les voies de Dieu, en contraste avec le mal. La décision du coeur caractérise alors sa marche. Son affliction et son danger étaient grands, son âme vivait continuellement dans l'angoisse, mais cela ne change pas sa détermination, il n'oublie pas la loi de Dieu. Le danger ne l'absorbait pas au point de la lui faire perdre de vue. Ceci est une preuve bénie de la puissance qu'ont les liens établis, par la grâce, entre nous et Dieu; et combien, lorsque la foi est exercée, ce que nous connaissons de Dieu est supérieur à la puissance de Satan et aux plus grands effets des circonstances! En dépit d'eux, l'âme garde la mémoire de ce que Dieu lui donne. L'astuce et les ruses subtiles étaient semées sur son passage; pour un esprit droit cela est éprouvant et pénible, mais ses pieds restent dans le bon chemin. Des obstacles y avaient été placés pour jeter le fidèle dans le découragement, mais la Parole exerçait son influence sur l'homme intérieur. Le secret de ceci, c'est qu'il avait pris les témoignages de Dieu pour sa portion à jamais (verset 111). Ce n'était pas une jouissance présente, sentiment qui peut exercer une influence immédiate sur l'esprit et se perdre en un instant, mais c'était l'estimation donnée de Dieu, de la vérité bonne et divine contenue dans ces témoignages. Aussi, quand cette pensée est réellement retenue par grâce, elle demeure et n'est point affectée par les circonstances. Les terreurs et les ruses de l'ennemi poussent l'âme à s'attacher plus solidement à la vérité de Dieu et à tout ce qui vient de lui. Ses témoignages ont été et seront la jouissance du coeur. Seulement nous disons encore davantage: «Rien ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu qui est dans le Christ Jésus, notre Seigneur». L'obéissance, dans sa pratique continuelle, était le but du coeur — c'était un engagement à perpétuité. Ainsi en est-il de nous. Cependant nous dirons plutôt: «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin» (Jean 13: 1). Or ceci nous engage aussi à une obéissance perpétuelle, qui doit être notre élément et le seul état qui nous convienne comme hommes.

(Samech 113-120)

La section suivante est d'un caractère simple. L'âme rend compte de son propre état, puis s'attend à l'intervention de Dieu selon la Parole (verset 116); elle espère la voir, mais en même temps elle appréhende les jugements de Dieu sur les désobéissants: «J'ai eu en haine les pensées diverses, mais j'ai aimé ta loi» (verset 113). Je suppose qu'il entend par là les pensées et les raisonnements de l'entendement humain, mais il aime la parole de Dieu. Ainsi l'âme se détourne des raisonnements vers Dieu. Dieu seul est son asile et son bouclier; elle espère dans sa Parole (verset 114). Puis, regardant du côté des hommes, elle se retire d'avec les méchants

(verset 115); son parti est pris, elle s'attend à être soutenue jusqu'à la fin, et à n'être pas désappointée dans cette espérance fondée sur la Parole.

Mais le désir du fidèle a plus de précision encore; c'est-à-dire qu'il regarde au Seigneur afin qu'il le soutienne dans le chemin, et alors il sera en sûreté. Il n'a pas seulement besoin d'être gardé, mais d'être tenu moralement dans la droiture; il a besoin de la grâce et de la force de Dieu pour le soutenir. Autrement l'ennemi aurait l'avantage sur lui; mais, gardé ainsi, il obéira constamment aux commandements de Dieu (verset 117). Mais il voit ses jugements sur ceux qui se sont éloignés de ses commandements. Ce par quoi ils avaient cherché à séduire les hommes se trouve n'être que vanité et vide (verset 118). La tromperie est, vis-à-vis des hommes, de la fausseté, c'est-à-dire ce qui est vain et faux en soi-même. Dieu rejette les méchants (verset 119), et les traite comme n'étant que néant, comme de l'écume, et cela encourage le fidèle dans les témoignages de Dieu, dont il a gardé les voies en dépit du méchant qui les raillait. Mais il est rempli de frayeur, d'une juste frayeur à la vue de ces jugements. *Nous serons au-dessus d'eux, gardés hors de l'heure de la tentation qui viendra sur toute la terre, mais nous sommes encouragés par la Parole et par le jugement même à regarder à Celui dont il émane, et il en est toujours ainsi dans ce Psaume. Rien ne peut être plus naturel, ni mieux à sa place que cette juste frayeur. L'expression de l'apôtre (combien l'Écriture est toujours parfaite!) en vue de jugements plus profonds, quoique extérieurement moins terribles, montre que, lors même que lui n'y serait pas directement engagé du tout, il n'y était point insensible. Il dit: «Connaissant donc combien le Seigneur doit être craint, nous persuadons les hommes» (2 Corinthiens 5: 11).*

Cette crainte n'éveillait en lui que l'amour (car Lui-même ne viendrait point en jugement), mais il en connaissait la solennité et la terreur. Cette pensée agissait en puissance sanctifiante en le manifestant actuellement à Dieu, mais lorsqu'il passait à travers ce jugement, quoique sans en être atteint, la crainte était juste. C'est ainsi que, «par la foi, Noé étant averti divinement des choses qui ne se voyaient pas encore, craignit, et bâtit une arche pour la conservation de sa maison» (Hébreux 11: 7).

(Hajin 121-128)

Il y a trois points dans cette section. Le croyant est en pleine présence de la puissance du mal, et il regarde à Jéhovah lui-même. L'énergie du mal, dans son caractère moral, l'attache toujours davantage à la parole de Dieu et à ses témoignages. Tel est l'effet de la proximité de Dieu, parce que sa présence guide le cœur libre et confiant, et maintient le sentiment de la valeur des choses contenues dans la parole de Dieu. Je pense qu'il y a progrès ici.

Au verset 82, il dit: «Quand me consoleras-tu?» Ici il n'en est pas de même, quoiqu'il recherche sérieusement la faveur de Jéhovah. Il en appelle à la protection de Dieu sur le principe de la justice; avec cela, il me semble que, lors même qu'il éprouve un ardent désir de délivrance, il y compte plus à cause de la Parole de la justice de Dieu, qu'à cause de la fidélité à sa promesse de le délivrer, comme le montre le verset 123. Il sent que, lorsqu'il sera délivré, son cœur sera en liberté pour obéir. Mais il demandait encore plus que la délivrance et faisait

encore mieux que de mesurer celle-ci au mal sous lequel il gémissait. Son coeur était venu à Dieu et il désirait être traité selon sa miséricorde.

Ceci est aussi un progrès et montre, je le crois, la conscience d'une intégrité sur laquelle Dieu a mis son sceau dans le coeur. Lorsque nous sommes dans les souffrances sous la main de Dieu en châtement, nous cherchons la miséricorde pour être délivrés: c'est le désir de sa faveur et la grâce qui nous y portent. Mais sa délivrance dépend de Lui - elle est imméritée. L'oppression de la puissance du mal est méritée et la délivrance est une preuve suffisante de la miséricorde. Mais lorsque cette épreuve a eu son effet, lorsque le coeur purifié est rendu capable de penser davantage à Dieu, à sa sainteté, à sa volonté, moins à l'affliction et au mal extérieur sous lequel il ne plie plus — en un mot, lorsque le coeur est rétabli moralement — (or la place que Dieu y occupe, en contraste avec la place qu'y prend l'affliction, est la pierre de touche de ce rétablissement moral), il mesure par Dieu ce qu'il cherche, car il est, pour ainsi dire, rentré dans sa connaissance intérieurement révélée. A cause de cela nous voyons, dans ce qui suit, le fruit de cette réconciliation avec Dieu, ou de ce retour à lui. Le coeur rentré dans l'intégrité dit: «Je suis ton serviteur» (verset 125). Nous n'avons pas encore rencontré ceci. Nous avons vu de saints désirs, de la confiance, une confession sincère et l'expression générale: «Tu as agi fidèlement envers ton serviteur» (verset 65; cf. 49 et 76). Mais ceci est autre chose. Le fidèle se présente directement à Dieu comme étant dans cette relation et cette position. «Je suis ton serviteur». C'est la soumission parfaite de quelqu'un qui a cette position, sachant, comme cela est vrai, que Dieu l'y reconnaît. C'est beaucoup dire. Quel fondement pour demander à Dieu l'intelligence nécessaire pour le servir! Quelle chose sérieuse, en effet, que des êtres tels que nous soient appelés à servir Dieu d'une manière qui lui convienne! Sans nul doute, il y a un grand encouragement à pouvoir dire: «Je suis ton serviteur». Il en est ainsi dans la parabole des talents, où la confiance en Celui qui les avait rendus capables de le servir était pour les serviteurs le ressort du service. Mais là tout était heureux et en règle, tandis qu'ici, dans ce Psaume, l'âme arrive seulement à dire: «Je suis ton serviteur», après de longs châtements pour ses errements.

Le verset 126 nous montre la confiance qui s'accroît, et qui prend le langage béni de quelqu'un qui est libre devant Dieu. La loi de Dieu est précieuse à Dieu lui-même; pas un iota n'en passera sans être accompli. Lorsque le croyant a appris à regarder en dehors de lui, le mépris général de la loi ne fait que l'enhardir auprès de Dieu. Il est temps pour toi d'agir: «ils ont aboli ta loi» (verset 126). Quel principe que celui-ci! L'autorité de Dieu doit toujours être maintenue; en sorte que le comble du mal donne l'assurance de la délivrance. Cela rend la loi de Dieu excessivement précieuse à l'âme. L'amour pour la loi (ici elle est l'expression de la volonté de Dieu) grandit avec l'agrandissement de la puissance du mal. Nous sentons davantage combien elle est précieuse, sûre, combien elle procède de Dieu; et ce qui rend l'intervention de Dieu précieuse contre la puissance du mal, rend sa parole précieuse aussi contre le *développement* de ce mal. Ceci est éprouvé de deux manières: d'abord les commandements de Dieu sont aimés au-dessus de tout ce que l'homme apprécie, ensuite il y a décision dans notre jugement moral. Tous les commandements de Dieu sont estimés comme

absolument droits (verset 128) et comme étant l'ensemble de ce qui est bon, et toute voie de mensonge est haïe. La distinction entre le bien et le mal se fait uniquement par la Parole.

(Pe 129-136)

L'âme en est arrivée maintenant au point d'estimer la valeur de la loi en elle-même, après y avoir obéi et en avoir compris l'excellence. C'est de l'intelligence. «Tes témoignages sont des choses merveilleuses, c'est pourquoi mon âme les a gardés». Les paroles de Dieu, entrant dans le coeur, donnent la lumière; elles donnent de l'intelligence même aux simples (versets 129, 130). Ainsi, elles deviennent pour le coeur le sujet d'un sérieux désir; l'âme est occupée de leur excellence. Elles produisent une soif; elles n'ont pas encore rempli le coeur, quoiqu'elles aient engendré le désir. Il peut y avoir intelligence, obéissance quant à la voie que nous suivons ici-bas, faim et soif de justice, une appropriation morale au besoin et à sa satisfaction; mais ce désir ne sera pleinement satisfait que lors de l'accomplissement des promesses, et lorsque Dieu prendra sa place, lui qui révèle sa pensée par ses témoignages. Ainsi en est-il de nous, quoique d'une manière plus élevée, car Christ lui-même et les choses célestes sont le but de nos désirs.

Ce que le fidèle demande ici, c'est la grâce pour diriger ses pas, et pour le délivrer de l'oppression (versets 133, 134). On voit qu'il est au milieu du mal et cherche la face de Dieu pour être éclairé et enseigné (verset 135). Il éprouve une profonde tristesse, parce que la loi n'est point observée. Mais cela semble découler plutôt du sentiment de l'excellence de la loi, que de l'amour pour les personnes qui ont failli.

(Tsade 137-144)

Mais la justice de la loi de Dieu et la clef qu'elle nous donne de ses voies, mènent à la connaissance de ce qu'est Jéhovah qui la donna. «Tu es juste, ô Eternel! et droit en tes jugements» (verset 137). C'est la manière dont Jéhovah agit dans un cas donné, ou la décision morale qu'il exprime à ce sujet. Il a ordonné ses témoignages suivant la justice et la fidélité (verset 138). C'est ce qui les caractérise. Le mépris des paroles de Jéhovah avait excité le zèle du fidèle, de manière à le consumer (verset 139); il devenait comme un combattant sérieux en collision avec le mal dans sa puissance, comme Christ dans le temple. Mais quel que soit le mal autour de lui, il y a un repos et une consolation pour le coeur, lorsque la parole de Dieu est connue et aimée. «Ta parole est souverainement raffinée» (verset 140); plus vous la mettez à l'épreuve, plus elle se montre être la pureté même; le coeur l'aime comme son refuge et sa joie. Elle donne de la grandeur et du courage à l'âme. Il se peut qu'on soit petit et méprisé, cependant on a le courage de garder les préceptes de Dieu, en dépit de la puissance du monde ou de son mépris (verset 141), car ce sont les paroles de Dieu - ce que Dieu est lorsqu'il juge le mal et le bien; il est éternel. Sa justice est éternelle, sa loi, vérité (verset 142).

Il n'est pas question ici de la vérité qui vint avec la grâce par Jésus Christ. Mais en présence de toutes les choses de la terre, qui ne sont que mensonge, la loi est la vérité, la vraie religion, la pensée de Dieu sur toute chose, en contraste avec les pensées de l'homme et tout ce qu'il prétend être. Et Dieu établira à jamais son jugement révélé dans la loi (Cf. Esaïe 42: 3). La *loi*

n'est pas la révélation absolue de Dieu, tel qu'il est; nous avons cette révélation en Christ. Mais elle est la révélation du jugement de Dieu quant à l'homme, quant au bien et au mal; ce jugement sera établi à toujours. Le jugement exécuté sera ratifié. Ceux qui ont péché contre la loi seront jugés par la loi; exactement comme ceux qui auront entendu la parole de Christ, seront jugés par elle. La puissance du mal jettera la tribulation sur le résidu; mais il aura pour consolation les commandements qui seront pour lui les délices de l'homme intérieur. Il en est de même pour nous dans toutes les affections, au mauvais jour, et cela d'une manière plus élevée. Maintenant il en arrive au point que nous avons déjà touché: «Tes témoignages sont éternellement justes» (verset 144). Ils viennent de Dieu, ils sont sa volonté et sa pensée à l'égard de l'homme; et celles-ci seront établies à jamais. Ce que le croyant doit rechercher, c'est de l'intelligence. Alors il vivra, guidé dans le chemin où l'on trouve la vie, où on la trouve, alors même que les méchants sont retranchés; et jamais ici-bas autant qu'alors. Ceci est vrai du gouvernement de Dieu envers nous et même de Christ: «Comme j'ai gardé les commandements de mon Père et je demeure dans son amour» (Jean 15: 10). Quant à la vie, elle était *en* lui, mais nous l'avons par lui, ainsi que tous ceux qui vivent; mais cela ne fut mis en lumière que par l'évangile. Ce qui était présenté alors comme le chemin gouvernemental de la vie et le sera littéralement aussi à la fin, est le chemin gouvernemental de bénédiction pour nous ici-bas.

(Koph 145-152)

Ici l'âme exprime à Dieu le sentiment de sa dépendance. Ceci est un point important. Nous sommes dépendants, nous savons que nous le sommes, mais nous restons ainsi sans chercher du secours. Cela montre véritablement un manque d'intérêt à ce pour quoi nous sommes dépendants, et un manque de confiance en l'amour fidèle de Dieu. S'il en était autrement, nous crierions à Lui. «Si tu connaissais le don de Dieu et celui qui te dit: Donne-moi à boire, tu lui eusses demandé, et il t'eût donné» (Jean 4: 10). Ici, il crie de tout son coeur et déclare sa ferme intention d'obéir aux statuts de Jéhovah.

Ensuite il cherche la délivrance, afin que, par son moyen, il puisse sans empêchement et d'un coeur bien disposé, garder ses ordonnances (verset 146). Il y avait du zèle dans ce cri, car le coeur dirigé par la Parole avait confiance en elle, - cependant le zèle ne s'applique pas seulement à la délivrance, mais aussi au désir de méditer la parole même de Jéhovah. Certainement la délivrance était recherchée, mais la Parole elle-même était aimée. Tout cela se lie nécessairement dans l'âme. La délivrance, c'est d'être avec Dieu à l'abri de ceux qui transgressent sa loi, des oppresseurs rebelles. La méditation de la loi (c'est aussi être avec Dieu), et la parole qui nous donne espérance, ce sont les témoignages dont nous faisons nos délices. De plus, le fidèle s'attendait à ce que Jéhovah le fit revivre selon sa miséricorde, — il en est ainsi pour nous dans la détresse, — mais avec le désir que l'oeuvre de la puissance fût accomplie en lui; il s'attendait à recevoir la vie selon la pensée de Dieu (c'est-à-dire avec une nature et des désirs conformes à la pensée de Dieu. Le fidèle ne parle point comme étant mort, mais il parle d'une vivification morale). Nous savons qu'il nous faut une vie nouvelle.

Le sentiment de la puissance actuelle du mal pesait sur l'âme du fidèle. Jéhovah seul était le refuge où il pût se retirer. Ceci est très beau, la seule vraie ressource qui repose sur un principe parfait. «J'ai attendu patiemment l'Eternel» (Psaumes 40: 1). C'est une soumission parfaite à sa volonté; aucune délivrance n'est recherchée avant que sa volonté ne la donne; mais la foi savait que Jéhovah était près, et que le chemin était uni. Tous ses commandements étaient le seul chemin véritable de sécurité, le seul chemin selon Dieu. Les témoignages de Jéhovah étaient fondés pour toujours (verset 152); ils ne pouvaient changer et seront justifiés. Seulement, il faut que Dieu intervienne, et telle est ici la demande et le cri de l'âme. Ces versets sont un appel à être délivré. Pour être véritable et venir de Dieu, cette délivrance doit être selon sa Parole, elle doit confirmer à jamais la vérité de cette Parole dans ses témoignages moraux et comme fondement de l'espérance.

(Resch 153-160)

L'âme de celui qui ouvre son coeur à Dieu est maintenant beaucoup plus en présence de ses persécuteurs et de ses ennemis, de la délivrance de Dieu et du besoin de son secours, qu'elle ne l'était au commencement. Là, en effet, le coeur avait plus en vue ce que la loi était pour lui. Il en est toujours ainsi. Christ a commencé avec la parole de bénédiction; à la fin il est en présence des ennemis et demande la délivrance. Paul commence aussi par présenter la bénédiction, puis à la fin de sa carrière il souffre la persécution et l'abandon. Il en est toujours ainsi lorsqu'on persévère dans le bien, parce que le témoignage de Dieu sous toutes ses faces et la fidélité attirent l'opposition, et que la place de la Parole dans le monde (non dans nos propres coeurs) se fait sentir plus distinctement. Malgré cela le coeur ne ressent aucune incertitude. On a besoin de salut, c'est-à-dire de délivrance actuelle, mais cette délivrance est loin des méchants (verset 155). Quand il y a droiture de coeur et de marche, l'affliction est une raison pour supplier Dieu.

Avec la délivrance, l'âme demande aussi d'être vivifiée; elle recherche la puissance pratique d'une vie selon la Parole et les jugements révélés de Dieu. On recherche la justice en liberté et en puissance, lorsqu'elle est aimée dans le coeur. On recherche la sécurité extérieure dans la Parole, mais aussi la puissance intérieure, tout en pensant aux tendres miséricordes de Jéhovah; on cherche encore à être vivifié selon les jugements de Dieu. Le sentiment de la bonté de Dieu nous porte toujours à désirer sa volonté. Lorsque nous pensons avec délices à la pureté et à la bénédiction de la Parole, nous pensons à Sa bonté comme au moyen de nous vivifier. Sa Parole est si précieuse! nous regardons à la grâce pour nous former complètement d'après elle. La vérité et la perpétuité caractérisent cette Parole (verset 160).

(Scin 161-168)

Dans cette partie du Psaume, l'âme va un peu plus loin. Le coeur est dans la crainte en présence de la parole de Dieu; c'est un sentiment selon Lui (verset 161). Elle se présente avec l'autorité de Dieu; et néanmoins il se réjouit en elle, comme un homme qui aurait trouvé un grand butin (verset 162). La connexion de ces deux choses caractérise la pleine compréhension de la Parole. Elle est de Dieu, — chose solennelle, — l'âme tremble, est-il dit, à sa Parole (Esaïe

66: 2, 5). Elle vient à nous avec une autorité divine, absolue; mais comme elle est la Parole de Dieu et que nous avons une nouvelle nature, et sommes enseignés de Dieu, nous nous réjouissons d'une manière indicible en ce qui est de lui, en ce qui le révèle. La loi est reçue comme la vérité elle-même, c'est-à-dire comme seule mesure de ce qui est bien, et cette mesure s'applique indifféremment à tout, soit au bien, soit au mal. Le fidèle hait et il aime; il hait le mensonge, il aime la loi; il n'aime pas seulement ce qui est juste, mais ce qui en est l'expression selon l'autorité de Dieu (verset 163). Tout ceci engendre la louange, parce que le coeur s'élève jusqu'à la source de toutes ces choses (verset 164).

Non seulement nous possédons ce qui est bon, mais nous l'avons de Dieu. L'âme le loue selon ses relations avec lui. Ce sont les voies de Jéhovah avec son peuple. Mais la volonté exprimée de Dieu possède encore un autre pouvoir, lorsqu'elle est reçue réellement; le coeur est en paix (verset 165). Il connaît une communication parfaite de Dieu dont il est satisfait, et, s'il se confie en Dieu, les circonstances ne peuvent le faire broncher, parce qu'il possède la pensée de Dieu qu'aucune circonstance ne peut affecter. Rien ne peut donc le renverser. Je possède ce qui est parfait, de la part de Dieu, j'en connais la perfection, et j'en jouis avec une nature nouvelle. Tout cela ne peut être ébranlé par rien d'extérieur.

Outre l'obéissance, nous trouvons ici un autre élément d'une marche selon Dieu. «Toutes mes voies sont devant toi» (verset 168). Cela mène naturellement à l'obéissance, mais le coeur et la conscience sont entièrement devant Dieu. C'est un principe des plus importants. Paul dit: «Nous sommes manifestés à Dieu;» seulement il va plus loin. Il regardait au jugement final et complet des hommes, et en vue de cela il connaissait la justice de Dieu. Ce n'étaient pas seulement ses voies devant Dieu, quant à son gouvernement terrestre. Il était manifesté lui-même, comme les hommes le seraient, devant le tribunal de Christ, — qui jugera parfaitement comme Fils de l'homme, manifestant le coeur tout entier avec ses pensées les plus secrètes.

(Tau 169-176)

Lorsque les hommes se sont égarés, les cris et les supplications viennent en premier lieu, la louange et le témoignage ensuite. Cependant le cri et la supplication sont selon Dieu, lors même qu'ils sont produits par le besoin. Le croyant cherche la sagesse, l'intelligence, non pas précisément celle de la Parole elle-même, mais celle qui est selon cette Parole. C'est là cette sagesse en discernement que possèdent ceux qui sont instruits dans la parole de Dieu. Ils pénètrent clairement ce qui est devant eux. Sans doute c'est la pensée de Dieu et sa volonté qu'ils discernent, mais ils les discernent dans les circonstances. Ils ne marchent pas comme des fous, mais comme des sages. La Parole a formé leur jugement. Ensuite l'âme désire être exaucée et délivrée. Cependant la volonté révélée de Dieu reste toujours ses délices. Elle louera Dieu lorsqu'il le lui aura réellement enseigné. La reconnaissance vient en premier lieu, puisque notre part est toujours de recevoir d'abord de Dieu, ensuite nous avons la liberté d'en parler à d'autres (versets 171-172).

Ce principe est important. Aucun témoignage, aucune prédication, aucun enseignement, même lorsque le sujet en est parfaitement légitime, n'est véritablement un bon enseignement

lorsque l'âme n'a pas été d'abord nourrie pour elle-même. Il nous faut boire nous-mêmes, afin que des sources d'eau vive puissent découler de nous. Toute autre chose en effet dessèche l'âme. «Afin que tes progrès soient évidents parmi tous,» dit l'apôtre. L'enseignement n'est frais, bon, puissant, que quand il a été d'abord la part de l'âme avec Dieu. L'aide de la main de Dieu (verset 173), le souhait de Son salut (verset 174), n'est pas uniquement le désir d'être délivré. Si l'on ne cherche que cela, c'est chercher la délivrance par un chemin de traverse et non pas dans le chemin de Dieu. Mais lorsque le coeur vit dans les préceptes de Dieu, il ne recherche que la délivrance de Dieu. Tel fut le Christ: «J'ai attendu patiemment l'Eternel.» C'était la soumission à la volonté de Dieu. Dieu ne pouvait intervenir avant que sa volonté fût accomplie, de manière à ce que sa gloire fût établie dans son intervention — avant que ses conseils fussent accomplis et que le jugement parfait fût produit par son intervention. L'âme avait appris au moyen de la souffrance à désirer la seule délivrance selon Dieu. Là était la perfection de Christ. Sous ce rapport, tel doit être aussi notre sentier dans l'intégrité de notre soumission. Alors l'âme loue Dieu, Dieu lui-même dans ses voies, et ses arrêts lui sont en aide (verset 175). C'est un principe de grande bénédiction et d'une grande perfection. Cependant, bien qu'il ait été amené jusque-là, ou plus exactement parce qu'il en est venu là, le peuple (et à l'occasion nous aussi) reconnaît qu'il a été «égaré comme la brebis perdue,» car dans tout ce Psaume la condition du peuple est qu'ils avaient été égarés, mais qu'enfin la loi est écrite dans leurs coeurs, au moins en tant que désir. Le résidu humble et repentant (et nous, je le répète, lorsque nous nous sommes éloignés de Dieu) désire que Dieu les recherche, car ils sont droits de coeur, attentifs à ses commandements.

Telle est la clef de tout ce Psaume: Israël s'était égaré, mais il a dans le coeur le désir et l'amour de la loi de Dieu; sa condition et ses circonstances ne sont pas encore rétablies par la délivrance de Jéhovah, mais son coeur est rétabli, en sorte que Dieu peut intervenir, sa Parole et sa délivrance étant leur désir, et cette Parole étant le fondement de leur espérance. Dans le relèvement de toute âme, nous voyons un procédé analogue, spécialement lorsque cette âme est sous le châtiment. On ne cherche pas la consolation sans relèvement, lorsqu'on est droit de coeur. Seulement, si nous connaissons le Seigneur, nous nous tenons en lui, comme étant notre justice. Israël ne pouvait pas parler de cela comme d'une chose établie, comme d'une position connue; il ne s'attendait à posséder ce privilège, que lorsqu'il aurait obtenu la délivrance; la prophétie avait annoncé que Jéhovah serait leur justice. Quelque vrai et miséricordieux que cela soit pour eux, notre place est infiniment plus élevée.

Je termine ici ces notes courantes sur le Psaume 119, et je sens vivement combien elles sont restées au-dessous du sujet. Mais je sens aussi chaque jour davantage que, quoique cela soit vrai et puisse s'appliquer au gouvernement de nos coeurs, nous nous trouvons ici fort loin du terrain chrétien. Rien ne rend la chose plus sensible que les Psaumes. Ni le Père, ni la justice divine n'y sont connus, ni cette classe entière de sentiments précieux et saints qui en découlent pour nous. Puissions-nous nous souvenir que nous sommes des chrétiens!

Psaume 120

Ces Psaumes des degrés (120-134) traitent tous des circonstances du résidu restauré, mais non encore délivré; nous chercherons ici à pénétrer leur portée morale. Le premier Psaume déclare l'état du résidu et sa ressource. «J'ai invoqué l'Éternel en ma grande détresse, et il m'a exaucé» (verset 1). Il parle du caractère du mal; c'est la tromperie et la puissance hostile. Il était pénible pour le cœur d'avoir toujours à les rencontrer. Mais telle était la position du fidèle; il habitait au milieu du mal; c'était là sa souffrance et sa détresse. Lorsqu'il cherche la paix, eux sont pour la guerre. C'est là l'esprit et le caractère du chrétien au milieu de la puissance du mal, qui se montre telle lorsqu'elle est provoquée par la présence du bien. Cependant le jugement tombera sur la langue trompeuse. Ce Psaume est la simple expression de l'affliction d'une âme qui aime la paix, qui la procure et se trouve en présence de la tromperie inique de l'homme. Sa ressource est d'en appeler à Dieu, qui entend.

Psaume 121

Où l'âne doit-elle se tourner? vers les montagnes? (comparez Jérémie 3: 23). Le secours se trouvera dans l'Éternel. Je crois que le sens du passage est: Dois-je regarder vers les montagnes? Mon secours est en Jéhovah, et Jéhovah me gardera sûrement; il ne sommeille ni ne dort. La pensée capitale est celle-ci: Eloigne de moi toute espérance fausse et vaine, et place devant moi le seul véritable objet et la seule vraie ressource sur laquelle on puisse compter, afin de tenir tout mal à l'écart. Seulement nous devons remarquer que maintenant l'application littérale de ce Psaume ne peut être faite. Christ a été compté parmi les transgresseurs, et nous devons poursuivre notre route sans attendre une délivrance absolue; cependant nous sommes assurés que tous les cheveux de notre tête sont comptés. Dieu ne retire pas maintenant ses yeux de dessus le juste, mais, en somme, nous ne nous attendons pas à être réservés pour cette terre, comme le Juif le sera de droit s'il marche dans le sentier de la fidélité. Cependant notre Père veille sur nous avec une vigilance incessante. Nous pouvons reposer en paix sous l'ombre de ses ailes. L'instruction que nous pouvons tirer de ce Psaume est que, au milieu de tout mal, nous devons regarder seulement au Seigneur.

Psaume 122

La maison de Dieu, c'est-à-dire sa présence et son adoration dans le lieu de son repos, est notre désir (pour nous c'est le ciel). Mais l'amour pour ce lieu où Dieu habite est accompagné du sentiment que sa présence et l'adoration des saints sont liées ensemble en bénédiction. Cette demeure nous est chère, non seulement pour l'amour du Seigneur, centre de tout, mais pour l'amour de tous les saints, de nos frères et de nos compagnons. Ce n'est pas notre premier objet, mais c'est le premier cercle autour du vrai centre, c'est l'amour pour tous les saints. Nous aimons le ciel, mais nous l'aimons parce qu'il est la demeure de Celui avec qui nous avons à faire — c'est la maison de notre Père. Si le ciel m'est cher, c'est précisément parce qu'il y habite. Nous désirons même le bien de l'Église maintenant pour la même raison. Nous prenons notre place dans les lieux célestes; ils sont glorieux et saints, et nous en jouissons; mais la maison de Dieu en est le centre pour nos cœurs.

Psaume 123

Le coeur s'attend à Dieu pour la délivrance. Ainsi en est-il de nous. Nous sommes opprésés par la présence de la puissance du mal. Nous nous attendons continuellement à Dieu pour qu'il envoie le Sauveur bien-aimé qui ôtera tout ce mal. Le mépris des orgueilleux cessera, et tout sera complètement changé pour le repos de nos âmes.

Psaume 124

Dieu *seul* garde son peuple. Le grand point de tous ces Psaumes est de regarder à lui seul. Et c'est là notre portion tout le long du chemin, et tout particulièrement dans ces derniers jours. Tous les autres refuges donneront, d'une manière ou de l'autre, une direction fautive à l'âme, l'entraîneront dans un faux chemin, la rendront moins sainte dans ses motifs, moins pure et moins sage dans sa marche. Dieu peut faire usage de chaque chose, parce que son motif pour nous bénir est toujours en Lui-même et qu'il dispose de toutes choses; tandis que nous sommes formés dans nos coeurs par les objets que nous avons devant les yeux, et que nous nous conformons nécessairement à ce que nous avons pris pour appui.

Psaume 125

Or la confiance dans le Seigneur est parfaitement sûre. Une main divine et puissante nous garantit. Nous savons, d'après plusieurs passages de l'Écriture, que le Seigneur peut trouver bon de nous laisser souffrir, mais pas un cheveu de notre tête ne périra. Quand son temps sera venu, la verge de la méchanceté ne reposera pas sur le lot des justes. Il peut nous laisser souffrir pour notre Dieu ou pour l'amour de son Nom; mais, même alors, ce n'est pas selon la volonté et la puissance du méchant, mais selon sa propre volonté. Seulement cela suppose que l'on marche dans ses voies.

Psaume 126

Nous trouvons ici une restauration partielle qui nous fait espérer la pleine bénédiction. Dieu peut avoir délivré l'âme de l'éloignement et de l'affliction des jours mauvais, où elle s'était égarée et détournée, sans cependant qu'il l'ait tout à fait restaurée. Dieu intervient en bonté lorsqu'il y a repentance, nous encourage, nous apporte des bénédictions que nous n'aurions jamais osé espérer, rétablit l'âme dans le lieu de la bénédiction et manifeste sa faveur dans une certaine mesure, de manière à ce que nous sentions avec grande joie qu'il est pour nous. Cependant ce n'est point le courant paisible de sa faveur en communion avec lui, comme s'il n'y avait rien que sa faveur, goûtée naturellement dans la place où nous sommes. Il en fut ainsi de Jacob à Péniel; Dieu le bénit, mais ne voulut point révéler son Nom — il bénissait, sans se révéler lui-même. L'âme reçoit cette bénédiction de Dieu, et, dans cette mesure, trouve sa faveur; mais ce n'est pas la communion; elle ne reçoit pas non plus la communication de ce qu'il est, de manière à être capable, étant envoyée de sa part dans ce monde, d'y être un de ses témoins. C'est là notre véritable place. Sans aucun doute, c'est une grande grâce d'être bénis et restaurés lorsque nous nous étions éloignés de lui, mais notre lot est d'être paisiblement en communion où Dieu nous a placés avec lui-même, étant ainsi des

vaisseaux de sa révélation de lui-même à d'autres hommes. Notre Psaume exprime cela sous une forme juive.

Mais il y a encore un autre principe. Dans un monde où règne la puissance du mal, le temps des semailles, pendant lequel, en possession de la Parole, nous combattons le mal, est un temps de larmes. «Je leur ai donné ta parole et le monde les a haïs» (Jean 17: 14). Le christianisme a été semé dans les larmes du Fils de Dieu. C'est le fruit du travail de son âme qu'il verra en ce jour-là. Ainsi, dans chaque service (et nous devons nous y attendre) où il doit y avoir une bénédiction réelle, nous rencontrerons la tristesse produite par l'opposition du monde, et même dans l'Eglise, l'affliction plus grande encore des épreuves, des manquements et des fautes, là où nous voudrions voir Christ pleinement représenté. Mais en allant en avant avec la précieuse Parole nous pouvons être certains de rapporter nos gerbes.

Psaume 127

Ce Psaume nous dit que Dieu seul donne l'accroissement. Tout travail, toute fatigue, sont inutiles à moins que Dieu lui-même ne soit là pour agir et bénir; comme le peuple avait dit de Jonathan: «Il a opéré aujourd'hui avec Dieu». Ainsi les efforts diligents des méchants n'aboutissent à rien et, béni soit son Nom, il donne le repos et la paix à ses bien-aimés sans la fatigue et le travail par lesquels les hommes de ce monde cherchent en vain la paix et le repos.

Psaume 128

Mais si la bénédiction du Seigneur seule peut nous garder ou nous donner le succès, ceux qui craignent l'Eternel peuvent compter sur elle. Cela n'exclut pas la persécution, ni la discipline et l'exercice de la foi; mais lorsque nous marchons dans la crainte de Dieu, même dans ces épreuves, nous sommes dans le chemin de la paix. «Qui est-ce qui vous fera du mal, si vous êtes devenus les imitateurs de celui qui est bon?» (1 Pierre 3: 13). Cela ne signifie pas que nous aurons une prospérité qui consiste à satisfaire nos convoitises, mais la jouissance paisible ici-bas de la faveur divine. Mais il y a une joie au-dessus de toutes les autres, — et ce Psaume en parle comme étant alors le fruit de la piété, — c'est de voir le peuple de Dieu et son habitation dans la prospérité et dans la paix, bénis de Dieu d'une manière manifeste. C'est, pour ce monde, le désir le plus élevé, le plus constant du cœur. La bénédiction découlera sur nous de l'habitation de Dieu, qui est le lieu de la foi sur la terre, avant que le temple final de gloire soit bâti et que nous voyions la bénédiction reposer sur lui.

Les détails naturellement en sont juifs; ils présentent des bénédictions extérieures, la promesse d'une bénédiction finale qui remplacera la tribulation; et la foi s'appuie sur cette promesse aux jours mauvais et dans le temps de la détresse. Heureux d'en recevoir quelque anticipation maintenant dans l'Eglise de Dieu (car ce détail de la demeure de Dieu s'applique maintenant à l'Eglise), nous savons que la paix sera parfaite lorsque Dieu aura accompli ses conseils. Nous regardons d'avance à cette paix, et nous sommes certains de l'atteindre, car il veut la bénédiction de l'Eglise. Sion est le lieu de la foi; ce n'est pas le temple de Morija, mais c'est là où David a placé l'arche lorsqu'il l'eût ramenée. Le Seigneur est reconnu là. Ainsi en

est-il de nous; nous avons déjà la bénédiction au lieu où la grâce se déploie en puissance; nous aurons un repos parfait.

Psaume 129

L'âme regarde en arrière et découvre les voies fidèles de Dieu tout le long de la route — précieuse pensée! Combien il est doux de se retourner, pour voir, pendant que nous étions obligés de marcher par la foi et lorsqu'il nous semblait qu'il ne regardait pas, qu'au contraire l'oeil du Seigneur veillait sans cesse sur nous et ordonnait toutes choses! C'est l'intégrité qui nous rend capables de faire cela. Il est vrai que celui qui pouvait dire: «Les jours des années de mon pèlerinage ont été courts et mauvais» (Genèse 47: 9), put aussi dire: «L'ange qui m'a garanti de tout mal» (43: 16). Et il est précieux de voir Sa fidélité, même lorsque nous avons manqué, lorsque notre injustice recommande la justice de Dieu. Cependant c'est encore autre chose, quand, dans le sentier de Dieu, à travers des difficultés et des épreuves (peut-être aussi des doutes et des craintes quant à la réussite de notre service et à la réalisation de ce qui nous a été confié), nous pouvons reconnaître partout la bonne main de Dieu. Ici le chagrin et l'épreuve sont considérés comme étant l'hostilité des ennemis de Dieu contre son peuple, mais leur inimitié est déjouée. Dieu, même en châtiant, s'est montré fidèle, et maintenant il manifeste sa justice, sa fidélité à ses propres voies et à ses promesses. Il répond à l'attente et à la confiance qu'il a lui-même produites. Il a coupé les cordes des méchants. Nous aussi, nous pouvons nous y attendre. Il châtie, si cela est nécessaire, quoiqu'il n'afflige pas volontiers; mais il répondra à l'attente de la foi; il veut délivrer, il veut bénir, et l'attente des orgueilleux sera comme l'herbe des toits.

Psaume 130

Le Psaume précédent considère l'affliction et les souffrances de ceux qui sont au Seigneur, et le plaisir des méchants à les opprimer; ce Psaume-ci parle du châtiment et du mal, auxquels j'ai fait allusion en commentant le Psaume 129. Ce qui caractérise ici les souffrances de l'âme, ce n'est pas l'oppression du méchant, mais la conscience du péché devant Dieu. L'oppression est injuste, elle est le plaisir du méchant; mais, bien qu'après avoir été restaurés nous puissions reconnaître cela, cependant notre relèvement vient de Dieu quand nous regardons à sa miséricorde. Malgré ce que nous avons mérité, et tout en le reconnaissant, nous attendons sa délivrance avec des coeurs qui ont le sentiment de leur péché. Car ici ce n'est pas le pardon dans le sens de justification, quoiqu'il s'y rattache, mais en gouvernement. Il est question d'un Dieu qui tient compte de l'iniquité, et il ne s'agit pas de l'oppression, quoique cette dernière soit la verge extérieure de la main de Dieu qui amène l'âme à reconnaître son péché. Mais elle invoque le Seigneur. Ce n'est pas à l'oppresseur qu'elle s'adresse pour obtenir du relâche; car ce serait le caractère de l'apostasie, d'accepter la puissance du mal, de faire un compromis avec elle. L'âme est dans les lieux profonds, mais intègre; elle en cherche la cause dans son péché; elle crie au Seigneur par la foi, comme à Celui qui pardonne; elle s'attend à ce que le Seigneur intervienne lorsqu'il lui plaira, en sorte que sa délivrance aussi bien que sa faveur soient justes, et elle se confie en sa parole. «Israël, attends-

toi à l'Eternel» (verset 7), telle est sa conclusion, et cela glorifie son caractère comme étant au-dessus du mal, et le glorifie lui-même comme étant bon; et tant que la délivrance n'a pas ce caractère on ne la recherche pas. «L'Eternel est miséricordieux, et il y a rédemption en abondance par devers lui pour l'âme qui a péché». Ainsi la vérité est dans le coeur, le véritable caractère de Dieu est connu, ainsi que sa puissance active en complète délivrance. Combien cela ne vaut-il pas mieux que de faire un compromis avec le mal!

Psaume 131

Ce Psaume nous donne un autre caractère de l'âme restaurée; elle est en règle avec Dieu. Elle ne s'enfle point, elle ne raisonne pas. Elle marche humblement comme un enfant sevré et attend la délivrance: elle espère en l'Eternel. L'activité de l'esprit quant à ce qui devrait être, et pour arranger les choses qui sont en réalité dans la main de Dieu, ne peut aller de pair avec la vraie espérance en Lui, dans l'humilité de coeur. Or c'est là souvent une grande épreuve pour notre foi, lorsque nous sommes témoins de la puissance du mal.

Psaume 132

Ce Psaume est important, car il nous montre la position qu'occupent tous ces Psaumes des degrés. Nous avons ici, en effet, la maison, comme dans les Psaumes 122 et 127, dont le premier semble se rapporter au temple, sans que, selon moi, il soit encore accepté et construit par Dieu, comme dans le Psaume 127. Le résidu se réjouit à la pensée d'aller à la maison et à Jérusalem, et orne cette maison des pensées de la foi, car le Seigneur ne l'a pas encore bâtie. Tous les chants des degrés sont l'expression des pensées et des sentiments des saints entre leur restauration extérieure, lorsque le raisin mûrissant sera encore dans sa fleur (Esaïe 18), et l'entière restauration pour la jouissance des bénédictions du Seigneur, lorsque leurs ennemis auront été retranchés par le jugement. C'est la position du résidu, telle qu'Esaïe 18 la décrit; mais nous avons en outre Sion et David — l'intervention de la puissance en grâce, liant les coeurs du résidu avec Jéhovah, comme une chose présente, et donnant le témoignage actuel que sa miséricorde demeure à jamais. Car David plaça l'arche sur le mont de Sion, et ce cantique fut chanté pour la première fois, lorsque l'arche eut été délivrée de la main des Philistins et rapportée de la maison d'Obed-Edom. Israël responsable avait failli, et Dieu avait livré sa force en captivité et son ornement entre les mains de l'ennemi (Psaumes 78: 61). Enfin l'arche fut ramenée, et la grâce souveraine, pour l'amour de son Nom (premièrement par un prophète, et ensuite réellement par la puissance en grâce, par un roi), agit alors en faveur d'Israël et donna un nouveau lien, un nouveau fondement de relation, par la présence de l'arche sur le mont de Sion. Ce n'était pas le temple, le lieu de paix et de prospérités assurées, mais c'était une relation avec Dieu renouvelée pour la foi, David en étant le centre. Le fils de David, le vrai Salomon, devait donner plus tard la pleine bénédiction; car, après tout, ce n'est pas David qui bâtit la maison. Ici donc le lieu du repos est dans le coeur et en espérance, et ce que nous avons, c'est la personne sur laquelle la bénédiction est fondée (comparez 2 Samuel 7 et 1 Chroniques 17).

David nous est présenté comme la véritable racine des dispensations, comme caractérisant la bénédiction dans sa personne, mais la maison de Dieu est le sujet principal: des pavillons pour le puissant de Jacob. Il ne s'agit donc pas non plus des bénédictions du désert. Ce n'est pas: «Lève-toi, Jéhovah, et tes ennemis seront dispersés», et: «Retourne, ô Eternel, aux mille milliers d'Israël» (Nombres 10: 35, 36); mais c'est: «Lève-toi, ô Eternel! pour venir en ton repos, toi et l'arche de ta force» (verset 8). C'est Sion qui est le repos de Dieu à perpétuité. C'est elle qu'il a choisie; là il fera germer une corne à David. La personne du fils de David, la grâce royale en Sion, voilà ce qui caractérise la bénédiction. Quelle que soit la maison qui est bâtie, c'est David et son affliction qui sont rappelés, non pas Salomon, le fils typique de David, et sa maison. En réalité la foi de Salomon fut, personnellement, en tout point inférieure. Il alla à Gabaon, non pas à Sion; au tabernacle vide, et non pas à l'arche, si ce n'est plus tard. Le coeur de David était attaché à la maison, et il devait en être ainsi. Mais Dieu bâtit une maison à David, comme il le lui dit. C'est la grâce personnelle de Christ qui est le centre de tout, et la foi formait le véritable lien avec Dieu, alors que la bénédiction extérieure n'était pas encore introduite en paix.

Quelle bénédiction pour le résidu d'alors; et c'est en principe notre cas maintenant, surtout dans ces derniers jours! Son tabernacle et son marchepied sont plus que son temple. C'est pourquoi, dans l'épître aux Hébreux, le tabernacle, non pas le temple, est pris comme figure et comme ombre (mais non comme véritable image) des bénédictions de la foi. Cependant nous *désirons* le repos de Dieu, c'est-à-dire qu'il se repose, et ainsi nous adorons dans sa maison.

Etudions un peu les détails de ce qui nous est présenté. La réponse de Dieu va en toutes choses au delà de notre désir. Il y a trois requêtes. La première est que Jéhovah entre dans son repos, et que ses sacrificateurs soient revêtus de justice. C'est ce qui convient pour eux; c'est le désir du juste. «L'Eternel juste aime la justice. Sa face regarde l'homme droit» (Psaumes 11: 7). Combien souvent ils avaient manqué de droiture! La seconde requête est que la faveur et la bénédiction de Jéhovah puissent être telles que les fidèles chantent de joie. La troisième est que, pour l'amour de David, Jéhovah ne repousse pas la face de son Oint. Quant à David, il y a une promesse positive et une promesse conditionnelle, Puis voici la réponse: Sion sera Son repos à perpétuité; il l'a préférée et choisie; ses sacrificateurs seront revêtus de délivrance, ses bien-aimés chanteront avec des transports. La corne de David germera; son diadème fleurira sur lui, le vrai David, le Fils de David, le Bien-aimé! Et maintenant remarquez les principes. Les afflictions de la foi sont le vrai chemin de la bénédiction. Un lieu de repos pour Dieu, voilà le désir de la nouvelle nature; car le péché, le désordre seulement, a troublé ce repos; et remarquez que c'est le repos qui a sa place dans ses relations avec ses créatures, car il se repose toujours en lui-même; mais il doit se reposer en sainteté et en amour, dans l'état des créatures avec lesquelles il a affaire, et qui sera alors selon ses intentions, selon son amour. Voilà ce que le coeur désire. C'est le *repos de Dieu*, et le coeur ne se reposera qu'alors. Mais ce repos a un caractère différent, selon la manière dont Dieu s'est révélé en Israël: c'est l'accomplissement de l'alliance promise et la gloire

gouvernementale; pour nous, c'est la maison de notre Père, le repos de Dieu selon sa propre nature, saints et irrépréhensibles devant lui en amour, et en gloire. Cela a lieu dans le Bien-aimé, le vrai David, l'Oint, le Christ; assurant la bénédiction en lui, avec lui, et comme lui, et lui donnant son vrai caractère.

Remarquez, toutefois, que la simplicité de la foi, sa propre énergie, ne s'appuyant point sur le passé qui est ruiné ou qui doit être oublié, mais sur ce qui est devant nous comme objet de la foi, sur notre entière dépendance, sur la conduite divine, — cette simplicité de foi, opérée par Dieu lui-même, nous conduit dans le lieu que Dieu a choisi et préféré. David conduisit l'arche en Sion, mais Dieu avait choisi Sion, l'avait désirée pour son habitation. En nous, cela est identifié avec la nouvelle création, étant faits participants de la nature divine. C'est en elle que la foi vit, agit et juge; elle est dans le croyant une nature nouvelle, vivant de Christ comme de son objet et de sa nourriture, et elle apprend à connaître en lui le lieu du repos de Dieu. Car David et Sion sont réellement identifiés, chacun à sa manière, l'un avec l'autre. Ainsi donc notre nouvelle nature, le désir de Dieu, l'élection de Dieu, le repos de Dieu et Christ lui-même, tous coïncident. Mais le lieu de la gloire de Christ, qui est le repos de Dieu, où il demeure, Dieu le reconnaît comme lui appartenant pour toujours: «C'est ici mon repos à perpétuité», et la foi regarde toutes choses comme liées à ce repos: les sacrificateurs de Dieu, les saints de Dieu, — «tes sacrificateurs, tes saints». Mais Dieu, de son côté, prenant Christ pour lieu de repos de Sa gloire, et contemplant Sion, le lieu de sa demeure, de son repos, de son habitation (pour nous c'est l'Eglise qui est son habitation, son tabernacle, Jérusalem, sa sainte cité), Dieu, dis-je, s'étant ainsi associé avec elle (comparez Ephésiens 3: 21; Apocalypse 21: 3), regarde les sacrificateurs et les saints comme les sacrificateurs et les saints de Sion, montrant ainsi tout spécialement ses délices en elle, son identification avec elle. *Alors* c'est lui qui établira la gloire de la corne de David, la gloire de la puissance de son Bien-aimé et son règne. Or le sujet du Psaume (tandis que David est le fondement, sa gloire éternelle le résultat) c'est Sion — pour nous l'Eglise, la Jérusalem céleste. C'est là son repos, sa demeure éternelle, son désir, le lieu qu'il a choisi. Et s'il glorifie pleinement son Oint, ainsi qu'il veut et doit le faire, c'est là qu'il le fera. Quoique son Nom fleurisse en lui-même (car sa personne doit être le fondement et le centre de la gloire), cependant ce Nom demeurera dans la cité de la grâce et de la gloire. Les sacrificateurs, les saints de Sion, auront le salut et une abondance de joie. On ne pourrait dire de Sion: son David et son Christ, — ce serait hors de place; mais la dignité de Christ est notre gloire personnelle; cette dignité demeure là, dans le lieu auquel elle est associée; et tout le reste peut être considéré comme appartenant à ce lieu. La gloire est à lui, le lieu de cette gloire est la cité choisie de Dieu — pour nous c'est l'Eglise, la Jérusalem céleste.

Psaume 133

Ici encore nous trouvons la bénédiction et l'unité, mais d'après l'analogie d'Aaron; le bord de son vêtement a part à l'onction de la tête, et un seul Esprit produit l'unité, selon laquelle (Ephésiens 4: 3) les saints doivent demeurer ensemble. La bénédiction aussi se trouve là. La rosée abondante de Hermon, c'est-à-dire abondante comme sur la montagne de Hermon, descend sur la montagne de Sion. Cette communion est riche en bénédiction d'en haut,

comme le rafraîchissement désiré d'une rosée abondante tombe sur les coteaux d'éternité. Car Jéhovah a ordonné la bénédiction en Sion. L'onction du Seigneur, le Saint Esprit, et le rafraîchissement abondant des bénédictions célestes, accompagneront l'unité d'Israël en Sion. Combien cela a été plus profondément réalisé pour l'Eglise, lorsque l'onction du Saint Esprit et sa pleine administration de grâce, par la Parole qui révélait les choses célestes, ont enrichi l'unité en Christ, que cet Esprit avait formée! Hélas! où est-elle maintenant? Cependant elle reste notre privilège.

Psaume 134

Ces Psaumes des degrés se terminent par un appel à bénir Jéhovah. C'est dans le sanctuaire que les saints doivent adorer. D'autre part, la bénédiction est prononcée de Sion sur celui qui a traversé l'affliction et l'a supportée. Ce sont les bénédictions de Melchisédec, seulement elles sont dans le sanctuaire de Jéhovah, et sortent de Sion où sa grâce a établi la puissance pour bénir. Ce Psaume est l'expression complète, le couronnement du résultat de ceux qui précèdent; on y trouve ces deux points: les fidèles capables de bénir Jéhovah dans son propre sanctuaire, et l'homme pieux béni de Sion, désolée depuis si longtemps, mais où Jéhovah demeure désormais. La cité sur laquelle Jésus a pu pleurer, dont les serviteurs de Jéhovah n'ont pas oublié la poussière, est maintenant le siège du sanctuaire de Jéhovah, et, qui plus est, le siège de sa présence. Pour nous, cela ne sera accompli en plénitude que lorsque nous serons dans la maison du Père. Mais alors, quoique la louange sans doute retentisse sans cesse, nous n'aurons pas besoin de faire appel à d'autres pour adorer. Nous sommes rois et sacrificateurs, et, comme tels, en effet, nous bénissons maintenant en esprit; bien plus encore, comme des enfants chéris, saints et bien-aimés. C'est dans le lieu très-saint, où le sacrificateur juif ne pouvait pas entrer pour adorer, même en figure, que nous sommes en réalité, et que nous bénissons Celui dans la présence et la lumière duquel nous nous trouvons. Nous ne pourrions donc pas dire «toutes les nuits», car «il n'y aura plus de nuit;» mais, ici-bas, nous louons maintenant en esprit disant: «La nuit est fort avancée». Et, quant à nos âmes, «les ténèbres s'en vont, et la vraie lumière luit déjà». Mais c'est dans le lieu très-saint que nous bénissons, dans la propre présence de Dieu, et par conséquent dans le ciel. Nous pouvons bien dire qu'il nous a fait entrer en un lieu fertile. (Psaume 66: 12). Et, tandis qu'alors sur la terre ce sera Jéhovah, le Créateur, qui bénira du lieu choisi de la grâce en puissance, pour nous, maintenant, c'est Celui qui donne la vie éternelle et dans la connaissance duquel nous la possédons, qui nous bénit, comme introduits en possession de cette vie, dans le lieu même où elle est connue sans nuages, et où ce qu'il est comme puissance et source de cette vie est pleinement manifesté. Connaître le Père et Jésus Christ qu'il a envoyé, c'est la vie éternelle. Le Père a la vie en lui-même et, dans le Fils, l'homme ici-bas possède la vie. Il était la vie avec le Père avant que le monde fût. Nous l'avons en lui, et là-haut, en accord avec cette vie, avec ce dont elle jouit, nous posséderons en Dieu la plénitude de ce qui fait nos délices, comme un être saint jouit de la sainteté, comme un être aimant jouit de l'amour. Il est pour nous le Dieu de l'amour rédempteur, le Père et le Fils, non pas simplement le créateur du ciel et de la terre. Telle est notre place. Nous en jouissons maintenant par l'Esprit Saint, mais seulement dans

des vases de terre. Toutefois nous sommes appelés à être «saints et irrépréhensibles devant lui en amour», enfants du Père, et notre communion est avec le Père et avec son Fils Jésus Christ. L'accomplissement des promesses en grâce est une grande chose, la jouissance de la communion est une chose plus grande encore. Les Psaumes des degrés sont la marche d'Israël en avant dans le pays, hors de l'affliction, et par l'affliction, jusqu'à la pleine bénédiction en Sion qui en est le couronnement et le résultat, Jéhovah habitant là.

Psaume 135

Ce Psaume nous décrit moins la louange des sacrificateurs que la louange plus générale d'Israël; c'est pourquoi aussi il nous parle de la place occupée par le peuple devant Dieu. Ils sont dans les parvis de Dieu comme son peuple, le louant, car il est bon, et c'est une chose agréable. Nous le louons comme sacrificateurs dans le sanctuaire. Mais nous le louons aussi sur la terre dans le sentiment de sa bonté, et cette louange est agréable. Son Nom nous est connu, c'est-à-dire la révélation qu'il a donnée de lui-même, de manière à se faire connaître à nous. Mais il y a plus: nous chantons, comme nous faisons tout le reste, en qualité d'élus de Dieu, saints et bien aimés — immense privilège! Non seulement Dieu est bon; il l'est dans sa nature; mais nous sommes les objets spéciaux de sa faveur et de ses délices, et, lorsque nous connaissons cette vérité, elle est pour nous une source immense de jouissance. Comme peuple de Dieu nous le savons, et pour nous-mêmes comme faisant partie de ce peuple; mais, quand nous nous en faisons l'application personnelle, nous trouvons des délices divines à savoir que nous sommes le trésor particulier de Dieu, les objets personnels de son bon plaisir, et cela, non en vertu d'une élection nationale, mais selon sa propre nature. Il est clair que cette relation est pour nous le produit de la pure grâce de Dieu; et c'est ce qui lui donne son prix. La foi reconnaît ce fait comme vrai et s'y repose; c'est une doctrine de l'Écriture; la foi la saisit; mais c'est une immense bénédiction de la réaliser dans nos relations avec Dieu. Mais nous savons, en outre, qu'il est grand, et, quoique nous le connaissions comme Père, nous le connaissons et réalisons sa présence comme étant excessivement grand, et nos cœurs y prennent leurs délices. Notre Seigneur est au-dessus de tout. Ceci est plus général pour nous que pour Israël qui pouvait parler d'autres dieux, mais la suprématie de Dieu et le fait qu'il est seul Dieu restent vrais pour le cœur. Il est souverain dans ses actions partout, et c'est une consolation pour nous pendant que nous traversons en faiblesse un monde de méchanceté. Il dispose de toutes choses, il a frappé la puissance du mal et fait sortir son peuple. Il l'a amené dans un héritage céleste d'où les puissances des ténèbres sont exclues. Ceci est vrai pour nous maintenant, comme dans Ephésiens 4 et Colossiens 2, quoique nous ne possédions pas encore l'héritage. Nous comptons pleinement sur le résultat final, et nous l'anticipons quoique ignorant le jour et l'heure.

Quant à Israël, cela nous est présenté ici dans un passage remarquable. Au verset 13, la mention de son nom et de sa mémoire qui est d'âge en âge, nous reporte à la promesse primitive en Exode 3: 15, par laquelle Dieu se manifesta à Moïse comme Celui qui recevait Israël en grâce pour toujours. Ensuite (verset 14), nous avons la même déclaration prophétique qu'en Deutéronome 32: 36, de ce qu'il ferait lorsqu'Israël serait complètement

tombé: il jugerait son peuple et se repentirait à l'égard de ses serviteurs. Les idoles ne sont rien. C'est dans le lieu du repos royal que la louange se fait entendre, dans Jérusalem où Jéhovah demeure. Ainsi en est-il de nous. L'Eglise, et même le saint individuellement, sait qu'il est l'habitation céleste de Dieu, l'Epouse, et maintenant que nous demeurons en lui, et lui en nous, comme nous le savons par l'Esprit, et collectivement aussi, nous sommes édifiés ensemble pour être une habitation de Dieu par l'Esprit. Mais cette habitation est une chose nouvelle, céleste; elle porte le caractère de ce qui est céleste, de ce qui demeure éternellement.

Psaume 136

Ce Psaume célèbre un principe important en rapport avec Sion, lieu de la grâce souveraine en puissance: c'est que notre partage — la louange et les actions de grâces — dépend du fait que sa bonté demeure éternellement. Icabod avait été écrit sur Israël. L'arche, où le sang devait être placé au jour de l'expiation, afin qu'Israël pût se tenir devant Dieu, cette arche fut prise et même perdue quant à ce qui concernait Israël. Mais la bonté de Dieu demeure éternellement, et David, aussitôt qu'il a placé l'arche en Sion, y établit aussi ce cantique célébrant Jéhovah seul Dieu, le Créateur, Celui qui fait des merveilles en faveur de son peuple. Pour nous aussi sa bonté demeure éternellement. Christ et l'amour du Père gardent notre bénédiction de toutes manières et nous conservent pour elle. Mais tandis que la gloire nous attend et qu'il nous affermira jusqu'à la fin, nous possédons ce en quoi il nous affermit, c'est-à-dire la vie éternelle en qualité d'enfants de Dieu. Nous avons la vie et nous le savons; nous ne possédons rien encore de l'héritage, mais nous en sommes assurés et nous sommes gardés en vue de lui. Dans ce désert nous avons occasion de répéter sans cesse: «Sa bonté demeure à toujours». Mais ce n'est qu'en chemin que nous pouvons le dire, parce que nous possédons la vie éternelle. Seulement, lorsqu'une âme, s'étant éloignée de lui, a été restaurée, elle peut dire en se l'appliquant spécialement: «Sa miséricorde demeure à toujours».

Psaume 137

Il y a une double application de ce Psaume à nos âmes. Rien ne peut nous faire oublier la Jérusalem céleste, la cité dont Dieu et l'Agneau sont le temple. Toute la gloire du monde n'est rien, comparée avec cette demeure céleste. Mais l'Eglise sur la terre, qui plus tard sera cette demeure en gloire, occupe nos coeurs. Nous la voyons désolée, ses murs renversés, ses enfants dispersés ou menés en captivité; malgré cela le coeur du fidèle y reste attaché. La gloire extérieure et mondaine de Babylone ne peut détruire l'attachement et l'amour du coeur pour l'Eglise, telle que Dieu l'a fondée sur la terre. Le chrétien anticipe même avec joie le jugement de ceux qui l'ont corrompue, mais il ne peut avoir ce sentiment-là envers les individus pris isolément, — ce serait de la vengeance, — il n'est permis que quand il s'agit de la puissance du mal, considérée dans son ensemble.

Psaume 138

La durée éternelle de la miséricorde de Dieu apporte au coeur la précieuse intelligence de plusieurs autres vérités qui lui révèlent le caractère de Dieu, et lui rendent chère et certaine la Parole qui révèle ce caractère, en sorte que le fidèle est rempli de louanges. C'est un élément de toute importance; il ne s'agit pas ici d'actions de grâces à cause d'une bénédiction, ni même de reconnaissance pour ce qu'on désire, alors que le principal courant du coeur est autre part qu'auprès de Dieu; mais il s'agit d'avoir appris à connaître Dieu d'une telle manière que le coeur en est rempli de louanges, que le coeur entier le désire. Il en sera de même pour Israël au dernier jour. Cela s'apprend graduellement par le dépouillement du moi, ou en des temps de profonde affliction, lorsque le secours nous manque et qu'ainsi la propre volonté est brisée intérieurement. Il en résulte que l'âme, connaissant Dieu de cette manière, le bénit en face de toute la puissance prétentieuse de ce monde, puissance qui semblait enrichir et rendre heureux ceux qui s'appuyaient sur elle. Nous le louons de tout notre coeur, nous le louons en présence des dieux (verset 1). Tout ce qui est au dedans et tout ce qui est hors de nous, a cédé la place à Dieu, connu et révélé dans sa Parole.

La bonté et la vérité sont les grands traits par lesquels il est connu, exactement comme la grâce (mot plus étendu) et la vérité sont venues par Jésus Christ qui est la Parole vivante. C'est en lui qu'elles sont venues et c'est en lui que nous connaissons leur plénitude et leur perfection. Dans notre Psaume, la bonté et la vérité sont connues par l'expérience; c'est l'amour dans la création et dans les circonstances, non pas la grâce infinie et parfaite en elle-même. Ici Dieu avait ratifié sa parole. Sa fidélité s'était magnifiée elle-même et avait montré au croyant combien il avait raison de se confier en Dieu, lorsque tout semblait contraire. Mais cela impliquait aussi sa bonté qui prend soin de nous et sa persévérance à nous aimer, malgré nos manquements. Sa Parole nous enseignait à nous confier en lui, elle était dans sa nature un appel à cette confiance; elle nous révélait dans ce but sa bonté envers les pécheurs, mais elle nous exhortait aussi à nous attendre à lui, à nous confier en lui, quoiqu'elle nous eût mis dans une position d'humiliation, éloignés en apparence de tout ce que nous désirions, et laissés en butte à la puissance du mal pour éprouver notre foi. Il en fut ainsi de Christ et de ceux qui le suivaient.

Mais voici un autre point. Le fidèle, guidé par cette Parole, et dirigé par elle dans ses pensées, cria, fut exaucé, et, avant que la réponse publique lui fût accordée en Puissance, Dieu le fortifia en puissance dans son âme. Combien cela est vrai du chrétien, de Christ lui-même! Et nous avons ainsi l'assurance que tous, un jour, devront reconnaître cette puissance en laquelle nous nous sommes confiés au temps de l'obscurité. Nous avons eu la pensée de Dieu, en suivant Jésus; nous avons accompli la volonté de Dieu par sa puissance, avant que cette même puissance intervînt pour délivrer et pour exécuter publiquement cette volonté. Alors tout genou, forcément, se ploiera devant Celui devant lequel les nôtres se sont ployés joyeusement. Ceux qui reconnaîtront franchement sa puissance dans ce jour-là (et ce sont ceux dont il est parlé ici) loueront et béniront son Nom.

Ainsi la Parole révélait Dieu comme objet de confiance, ensuite sa fidélité vient ratifier toutes les choses dans lesquelles il avait appris au coeur à se confier. La Parole offrait ces deux choses: elle révélait Dieu et donnait à l'espérance les choses dans lesquelles cette Parole aurait son accomplissement. Mais alors se révèle un autre caractère de cette bonté. Le Seigneur, quoique haut élevé, a égard aux humbles. Il est trop élevé pour avoir égard à l'exaltation de l'homme. Si nous regardons du ciel, tout paraît égal, de niveau, sur la terre, mais il y a des grands et des humbles ici-bas, et Dieu s'occupe des humbles. L'affliction aussi vient sur celui qui est fidèle, mais la bonté et la promesse lui font trouver une issue selon la Parole. Un dernier point: Dieu veut achever ce qui nous concerne, ratifier en bénédiction en nous et pour nous tout ce qui était dans son coeur, tout ce qu'il avait révélé dans sa Parole en relation et en communion avec lui-même. Au-dessus de tout, à travers toutes les difficultés et par delà toutes choses, sa bonté demeure éternellement.

Psaume 139

Or cela ne peut avoir lieu sans que tout ce que nous sommes soit sondé à fond et c'est une grande grâce quand il y a confiance en lui; car celui qui seul peut le faire, et qui le fait selon sa propre perfection, nous sonde pour nous purifier de tout ce qui est incompatible avec lui-même, avec ses pensées, et par conséquent avec notre bonheur, qu'on ne trouve qu'en communion avec lui.

Je ne crois pas que ce Psaume aille au delà de la création, de l'oeuvre de Dieu qu'Il connaît parfaitement, quoiqu'il puisse s'y trouver une allusion bien connue à l'Eglise. C'est la conscience amenée à apprendre que Dieu sait parfaitement tout ce qui est en nous. Toute chose est découverte à ses yeux; actuellement il voit tout — mais, plus que cela, il sonde tout. Même offensé par nous, il est avec nous dans toutes nos voies, et cela produit du malaise. Adam innocent ne pouvait en avoir l'idée. Il n'y avait point en lui d'acte de réflexion pour juger sa conduite et, par conséquent, aucune idée de ce que Dieu avait à considérer. Il pouvait jouir et bénir. Mais là où il y a une connaissance du bien et du mal, un acte de réflexion sur ce qui se passe dans nos coeurs, l'oeil de Dieu qui en atteint les replis, qui connaît tout, nous inquiète, met mal à l'aise la conscience troublée. Dieu est partout, et aussi dans chaque recoin de mon coeur; les ténèbres et la lumière n'y changent rien. Ce fait nous inquiète même maintenant dans notre état naturel; car la crainte, la crainte morale est entrée, et fait désormais partie de notre nature. Cependant lorsque Dieu est connu, il y a confiance, et ici l'intégrité du coeur donne confiance. Dans ce Psaume, nous ne trouvons pas la confiance paisible d'une rédemption connue, ou d'une vie dans une nature dont Christ est lui-même la plénitude; mais nous trouvons l'état du coeur qui donne confiance, parce que cet état est l'intégrité de la nouvelle nature. Or cette connaissance de Dieu, qui sonde la conscience, est considérée ici *comme résultat* de la puissance créatrice.

Nous sommes l'ouvrage de ses mains. Ici nous voyons l'homme comme tel, et la terre de laquelle il a été façonné au commencement est considérée comme le ventre qui l'a enfanté. Dieu nous a formés; que ce soit dans le ventre de la poussière ou de notre mère, il nous a tirés d'un lieu où, avant notre existence, nous n'étions rien. Ce même Dieu a toujours pensé à nous

tout le long de la route, et la confiance a été acquise, une confiance qui atteint jusqu'à la connaissance et à la puissance créatrices de Dieu. S'il voit dans les ténèbres, il nous garde dans les ténèbres. Lorsque nous nous réveillons, et il en sera de même en la résurrection, nous sommes avec lui. Il connaît nos pensées, mais il pense à nous lorsque nous ne le savons pas. Ainsi, si Dieu connaît toutes nos pensées longtemps avant que les siennes nous deviennent précieuses, l'abolition du mal est pour nous une attente certaine, comme aussi l'annonce du jugement sur les ennemis du Seigneur que nous haïssons pour cette cause.

Les chrétiens ne désirent pas la ruine des méchants comme âmes, ni Dieu non plus; mais, en tant que méchants, ennemis du Seigneur, on désire qu'ils soient écartés par le jugement — on les abhorre comme ennemis du Seigneur, et l'on se réjouit qu'ils soient retranchés pour ne plus corrompre et détruire la terre. Mais si le désir de leur jugement est selon la sainteté et la justice, non selon notre propre volonté, nous désirerons aussi que le mal en nous-mêmes soit complètement sondé et manifesté. C'est la haine du mal, lorsque nous sommes sous l'oeil d'un Dieu dont le regard pénètre toutes choses.

Mais il est excessivement beau de voir cette intégrité du coeur amené dans la pleine lumière de la présence de Dieu, devant laquelle on tremblait autrefois parce qu'elle sondait toutes choses. Maintenant ce même coeur désire être sondé et connu de Dieu, pour être débarrassé du mal qu'il hait. Remarquez encore que la simple intégrité sans Dieu ne suffit pas pour découvrir le mal. L'homme naturel, honnête, peut se servir de sa conscience, mais comme l'oeil naturel a besoin de la lumière pour sonder les objets, nous avons besoin de la présence de Celui qui est lumière. Celui qui avait gardé les commandements depuis sa jeunesse pour sa propre conscience, se retira devant ce qui sondait son coeur et ses motifs. Ainsi, *même* si nous *désirons* connaître le mal de nos coeurs, nous introduisons Dieu dans cette oeuvre, et nous le cherchons afin qu'il travaille à cet effet; sinon il n'y a pas d'intégrité.

Psaume 140

Ce Psaume enseigne, au milieu de la malice incessante et des ruses du méchant, à s'appuyer entièrement sur le Seigneur. Le fidèle ne peut rivaliser avec le monde en ruse et en complots, mais il y en a un au-dessus de tous qui connaît la fin depuis le commencement, — nous devons regarder à lui. Considérez le caractère du peuple de Dieu en présence de cette méchanceté; ils sont les affligés, les pauvres, justes et intègres, et ils peuvent compter sur le Seigneur contre le méchant et contre l'inique. Jéhovah est reconnu comme leur Dieu. Ainsi nous reconnaissons Dieu pleinement comme nôtre, dans la révélation du Père et de Jésus notre Seigneur. Il est reconnu comme tel en face du monde.

Psaume 141

Ce Psaume désire la délivrance, mais plutôt encore la droiture du coeur au milieu de l'épreuve. Il désire d'être avec Dieu, près de lui, afin que Dieu s'approche de lui. Le coeur est avec Dieu — intègre vis-à-vis de lui. Son premier désir n'est pas: «délivre,» mais «prête l'oreille à ma voix;» afin que sa requête soit comme le parfum, l'élévation de ses mains comme l'oblation du soir. De plus il désire, et combien cela est nécessaire, que dans la calamité Dieu

veille mettre une garde à sa bouche et veiller sur la porte de ses lèvres. En principe, nous pouvons être vrais et tenir fermement le parti du Seigneur; mais combien un seul mot impatient ou prétentieux, un mot de reproche, peut ternir le témoignage, donner prise à l'ennemi et, dans cette mesure, mettre l'âme mal avec Dieu,

Aucun point n'est plus important que celui-ci pour le fidèle. Celui qui peut tenir sa langue en bride est un homme parfait. Il prend garde de n'être en aucune façon entraîné dans les sentiers ou dans la société du méchant. Ce dont il a besoin, c'est de rester dans l'intégrité. S'il est nécessaire que le juste soit battu, il s'en réjouira comme d'une huile d'onction excellente, et il honorera, comme un ami, le juste qui en agit ainsi envers lui. La grâce accompagne cela. Si les calamités tombent sur ceux qui sont extérieurement le peuple de Dieu (car c'est de ceux-là qu'il est parlé dans ce Psaume), sur ceux qui ont été les ennemis de celui qui essayait de marcher pieusement et de se garder du mal, le cœur du juste pleurera sur eux; il ne se réjouit, ni ne triomphe sur eux; sa requête monte à Dieu pour eux. Il attend le renversement de ceux qui avaient pouvoir sur le peuple; il les voit battus par l'ennemi en sorte que leur orgueil soit abaissé pour leur bien, et qu'ils écoutent les paroles du juste; et lui, il connaît la douceur de ces paroles, quelles que soient les peines qu'il traverse. La détresse était profonde, le mal dominait, mais son regard était fixé sur Dieu.

Nous trouvons encore ici que l'objet des désirs du fidèle, c'est la proximité de son âme avec Dieu. «Ne laisse pas mon âme sans ressources» (verset 8). C'est une marque certaine d'un cœur renouvelé. Ainsi, le brigand sur la croix ne songe pas même à ses souffrances, mais il demande à Christ de se souvenir de lui dans son royaume. C'est un tableau frappant d'intégrité de cœur, dans une âme qui, ayant été éloignée de Dieu, est moralement restaurée, bien qu'elle soit encore sous l'épreuve.

Psaume 142

Ici le fidèle exprime une détresse extrême; tout refuge lui manque — aucun homme ne s'inquiète de son âme. Il crie à Jéhovah de sa voix. Comme nous l'avons vu, c'est plus que de se confier en Lui. Dieu est connu selon la révélation de lui-même, et ainsi nous regardons au Seigneur et à l'amour d'un Père. Mais en criant de la voix à Dieu, il y a confession de son Nom; le fidèle reconnaît pleinement sa dépendance et se confie dans le Seigneur. Au lieu d'être inquiet, son cœur peut s'ouvrir devant le Seigneur et lui présenter ses requêtes. C'est un signe certain de confiance lorsque nous lui communiquons nos peines — c'est une grande chose que de les laisser à Dieu. Mais ici nous trouvons une autre consolation; le fidèle est dans le chemin de Dieu. Et de là découle un sentiment d'une immense importance dans les temps d'épreuve, c'est que Dieu sait, reconnaît, et observe de son regard pour l'approuver, le chemin de l'homme fidèle. C'est une source de force et de consolation. Cela suppose de la foi; il nous suffit de réaliser que notre chemin plaît à Dieu. L'esprit peut être accablé sous le poids de l'inimitié et de l'abandon, mais l'âme est en paix, se reposant sur l'approbation de Dieu.

Psaume 143

Je ne mentionne pas ici le désir du jugement, nous en avons déjà souvent parlé comme ayant trait à la dispensation judaïque. Dans ce Psaume, nous voyons une âme fléchissant sous l'angoisse, mais cependant, en principe, une âme en règle avec Dieu; une âme châtiée pour le péché, quoique entourée d'hostilité, mais amenée à être intègre devant Dieu. Elle désire le pardon, afin de ne pas être sous le jugement de la part de Dieu et afin que Dieu soit son libérateur; le fidèle désire cela comme appartenant de coeur à Dieu et étant son serviteur. Le coeur est brisé par l'affliction, mais se confie en Dieu et cherche Son chemin. Il transporte, pour ainsi dire, ses maux de la part de Dieu sur les adversaires, s'associant avec Dieu et demandant qu'il le reconnaisse et défende sa cause contre la puissance du mal dont il s'était servi comme d'une verge. Nous faisons nous-mêmes cette expérience, lorsque nous avons souffert de la malignité de nos ennemis, mais par notre propre faute. Lorsque le coeur est vrai avec Dieu et qu'il s'est complètement soumis, qu'il est restauré, acceptant le châtiment de son iniquité au lieu de s'excuser, il peut alors demander à Dieu d'intervenir en sa faveur contre la méchanceté, mais ceci n'arrive que lorsqu'il a mis la gloire de Dieu au-dessus du moi. L'âme alors s'attache à la jouissance de la bonté de Dieu avec un esprit soumis et adouci, ses motifs (non pas seulement ses voies) sont purifiés, ce qui est le vrai but de la discipline, et elle trouve ainsi la puissance de la communion qui est en relation directe avec nos motifs et l'état de notre coeur.

Les liens du coeur avec Dieu sont fortifiés et parce qu'il en est ainsi nous cherchons sa volonté. «Ton Esprit,» dit-il, «est bon». Le coeur vit dans le sentiment de ce que l'Esprit opère en nous; son influence sur le coeur est bonne. L'âme a trouvé où est le bien. L'accord est établi entre le coeur et les choses de l'Esprit, cet accord est senti et l'âme y trouve de vraies délices. Alors nous disons, comme au Psaume 147, que la louange est bonne; elle est bienséante, agréable, on sent qu'elle est agréable, agréable, parce qu'elle est juste. De plus, nous avons la conscience de la faveur divine qui repose sur nous. Mais en même temps l'âme désire en jouir là où tout sera en harmonie avec cette faveur; là où son exercice et ses fruits seront naturels, car le fidèle est encore au milieu de la souillure des ennemis. Pour nous, cela n'aura lieu que dans le ciel. Par l'épreuve le coeur est sanctifié pour Dieu, par grâce, et confesse en intégrité qu'il ne peut pas soutenir le jugement et s'attend à la faveur et à la délivrance divines.

Psaume 144

Je n'ai qu'une remarque à faire ici. Tous ces exercices nous font connaître ce qu'est l'homme et toute la portée du bien et du mal. Lorsque nous connaissons l'homme, que nous le voyons, que nous le jugeons, et qu'il est cependant délivré, nous avons alors une connaissance de toute la scène qui fait ressortir la patience de Dieu, sa bonté et ses voies, et rend toutes ces choses parfaites à nos yeux. «L'homme est semblable à la vanité» (verset 4), mais nous chantons un nouveau cantique; heureux le peuple auquel il en est ainsi! Nous avons naturellement une connaissance beaucoup plus profonde de toutes ces choses qui ont été établies par un seul acte à la croix, et nous nous tenons pour morts et vivants à Dieu par lui

qui est ressuscité. C'est une nouvelle création et nous sommes enfants du Père. Cependant chacun ne l'apprend pas comme Paul et, dans chaque cas particulier, il faut l'apprendre par expérience. Un esprit simple, saisi par Christ, et qui ne prend pas conseil de la chair ni du sang, l'apprend plus facilement, et marche dans la puissance de la nouvelle création, mais hélas! combien de chrétiens aiment à être Juifs et vivent seulement pour mourir à la fin, n'apprenant la mort que de cette manière, au lieu de mourir d'abord pour vivre ensuite comme vivants à Dieu, passant pour ainsi dire en Christ selon la puissance de cette vie, soit qu'ils veillent, soit qu'ils dorment.

Psaume 145

Ce cantique regarde en arrière et montre l'âme (car je ne parle pas ici de dispensation: sous cet aspect c'est l'Esprit de Christ montrant ce qui se passe au millénium) racontant avec louanges et actions de grâces les oeuvres et les voies de Dieu, qu'elle considère dans le passé, et célébrant la grandeur de Dieu. Dans ces voies, le caractère de Dieu s'est entièrement manifesté, et l'âme a appris cette leçon bénie et connaît ce qu'il est. Voyez les versets 8, 9, 14-20. C'est une grande bénédiction. Tout ce que nous avons traversé nous exerce, brise notre volonté, nous fait connaître ce que nous sommes, et, par cette préparation de nos coeurs, nous apprenons ce que Dieu est. Israël avait appris à se connaître dans le désert, mais ici ils apprennent à connaître Dieu, s'ils ont des coeurs pour comprendre: premièrement ce qu'il est, et ensuite de quelle manière il se montre à d'autres. Ce n'est pas seulement sa grandeur: elle a été démontrée en faisant tout concourir à ses propres fins; mais il est plein de grâce, de bonté, rempli d'amour pour les autres et plein de compassion. Il est lent à la colère, — peut-être le coeur s'en est-il plaint quelquefois quand nous étions dans l'épreuve, mais elle *nous* était nécessaire, — et grand en bonté. Oui, souvent nous sommes des Jonas, quoique nous ayons, et que nous ayons eu besoin d'autant de compassion que Ninive. Mais que n'aurions-nous pas perdu sans parler de nous être perdus nous-mêmes, si notre Dieu n'avait pas été tout cela? Tel est le Dieu auquel nous avons à faire et lorsque nous sommes délivrés, nous nous réjouissons en lui, tel qu'il est. Par la foi, sans doute, nous nous réjouissons qu'il soit tel, mais il faut que nos volontés soient brisées, que nos coeurs soient intègres dans leurs désirs, leurs pensées, dans tout leur état, pour qu'ils puissent se réjouir pleinement en Dieu, qui supporte si longtemps le mal que nous haïssons et les méchants qui contrecarrent notre désir de faire le bien, désir auquel se mêle peut-être notre volonté, quand elle revêt sa forme la plus subtile. «Vous ne savez de quel esprit vous êtes animés» (Luc 9: 55).

«Car je ne suis pas venu afin de juger le monde, mais afin de sauver le monde» (Jean 12: 47). Il était la manifestation de Dieu en amour et en long support, et nous devons marcher dans l'amour comme lui a marché, s'offrant lui-même à Dieu, ne cherchant en rien sa propre volonté, s'en remettant à Celui qui juge justement.

Finalement, dans la paix, nous nous réjouissons de tout notre coeur en Dieu comme tel. C'est sa nature, son caractère, d'être bon envers tous, ses compassions étant au-dessus de toutes ses oeuvres. (Comparer les épîtres de Pierre, l'apôtre du gouvernement de Dieu et de ses jugements, par exemple: 2 Pierre 3: 9, l'épître qui applique le jugement au méchant. Il est

aussi le fidèle Créateur, 1 Pierre 4: 9. On voit dans ce passage, comme autre part, que les épîtres de Pierre traitent du gouvernement de Dieu comme les Psaumes, sauf qu'elles introduisent la rédemption).

Premièrement donc, nous trouvons la compassion. Le Seigneur est occupé des besoins des hommes, de tous ceux qui s'en vont tomber (c'est la faiblesse), de tous ceux qui sont courbés (c'est l'oppression). Puis, comme il dit en Jonas: Même de «beaucoup de bétail». C'est lui qui prend soin de l'homme et des animaux. De plus, il y a un caractère moral et des relations dans lesquelles il a affaire avec l'homme. Il est juste en toutes ses voies, il tient compte de tout ce qui est dû à autrui et aussi à lui-même. Il pense aux autres, car cela fait aussi partie de sa justice et il y a un dessein plein de grâce, sans aucun mal, dans ses oeuvres. Son oreille est ouverte au cri de ceux qui le cherchent. Il accomplit le souhait de *ceux qui le craignent*. Il garde ceux qui l'aiment; ainsi il s'intéresse à chaque besoin et tient compte de toutes nos voies. Nous voyons donc que les exercices de nos coeurs nous amènent à le connaître.

Les Psaumes suivants sont les alléluias d'un peuple délivré. On peut toutefois y trouver quelques principes des voies de Dieu en général, parce que Dieu dans la délivrance a montré à qui il pensait et comment il avait soin de nous.

Psaume 146

Nous trouvons ici cette sagesse qui consiste à se confier dans le Seigneur qui endure tout, qui vit à toujours. Ne vous confiez pas en l'homme, dit le Psalmiste; son esprit sort, tous ses desseins périssent. Il n'en est pas ainsi de Dieu. Non seulement il a la puissance, mais il est fidèle, il garde la vérité pour toujours. De plus sa tendre miséricorde est à l'oeuvre pour le bien-être des affligés. L'opprimé, l'affamé, les prisonniers sont devant ses yeux, les objets de sa sollicitude et de sa puissance; il ouvre les yeux des aveugles, redresse ceux qui sont courbés. Tout cela est une consolation pour le coeur de ceux qui sont dans la souffrance, dans l'épreuve, qui sont opprimés. Mais de plus, il aime les justes, en sorte que, quoiqu'il leur arrive, ils peuvent se confier en lui. Il garde et soulage l'étranger dont le coeur peut souffrir loin de sa patrie, l'orphelin ou la veuve dont les soutiens naturels ont été enlevés. Le coeur du juste a une confiance assurée, le coeur de ceux qui sont courbés, de ceux qui sont privés de soutiens terrestres, a la main fidèle d'un Dieu qui a soin d'eux, parce qu'ils sont dans de telles circonstances. Voilà ce que Dieu est toujours.

Psaume 147

Le grand principe de tous ces Psaumes, c'est que le seul vrai Dieu, le Créateur, Celui qui a soin de toutes les créatures, est spécialement connu comme le Dieu de son peuple, est connu comme juste, plein de compassion et de bonté, par son peuple qu'il a délivré. Ses voies et son caractère se sont manifestés à ceux qui ont été délivrés; mais il est le Dieu d'Israël, tandis que *nous* disons: Notre Père, ou: Le Dieu et Père de notre Seigneur Jésus Christ.

Tout ceci est largement développé dans ce Psaume; nous y trouvons le motif pour se confier en lui dans chaque épreuve, mais aussi pour le chercher et marcher dans la justice pratique, car il prend plaisir en ceux qui le craignent. Il est encore question d'une autre bénédiction qui appartient à son peuple, et à nous aussi, c'est-à-dire sa Parole. C'est la première des bénédictions. Il a donné sa Parole à son peuple, il n'en a pas fait de même pour les autres nations. Il y a ici une différence entre nous et Israël. En soi-même cela est vrai pour tous deux; mais le Juif était renfermé dans son propre système. Le temple était un lieu de refuge pour toutes les nations, mais, même pour les Juifs, il n'y avait aucun accès jusqu'à Dieu, aucune connaissance de lui par la révélation de lui-même. La loi leur enseignait ce que l'homme devait être, les voies de Dieu leur enseignaient bien des leçons, s'ils voulaient les apprendre comme ils le font ici; mais le chemin du lieu très-saint n'était pas manifesté, et le témoignage que Dieu est amour n'avait pas encore été donné. Ils étaient enseignés par ses voies sur la terre, mais ils ne le connaissaient pas dans le ciel; ils ne le connaîtront pas même dans le millénium comme nous le connaissons, quoique sa grâce et sa rédemption leur deviennent plus claires alors; tandis que nous le connaissons comme lumière et comme amour. Nous serons alors dans la maison du Père. C'est pourquoi, tandis que nous avons la Parole qui nous révèle Celui qui s'est sanctifié lui-même, comme homme dans le ciel, à part du monde, nous avons aussi connu l'amour de Dieu se révélant dans la puissance de la vie éternelle. Nous connaissons le Père dans le Fils, et ainsi Dieu comme amour; et, de plus, nous sommes en lui et lui en nous. Nous avons par conséquent un ministère de l'évangile, et chacun de nous est un témoin de l'amour divin et de la justice céleste. Nous n'avons point de sacrificature ici-bas, sauf ce que nous sommes tous, mais nous entrons avec hardiesse dans le lieu très-saint, notre souverain sacrificateur y étant pour toujours. La Parole est dans ce sens autre chose pour nous que pour les Juifs, quoiqu'elle soit toujours la parole de Dieu. Nous avons la Parole pour d'autres, parce qu'elle est la véritable connaissance de Dieu lui-même en grâce, une parole céleste.

Quelques autres éléments de sa bonté sont mentionnés dans ce Psaume, quoique le contenu général en soit le même. Il *guérit* ceux qui sont brisés de coeur, et il bande leurs plaies. Il n'a pas seulement de tendres compassions en grâce, mais un remède, et de plus en plus il établit sûrement, il renforce les barres des portes de la cité de Dieu, et bénit au milieu d'elle ses enfants. Ainsi nous avons dans ce Psaume un déploiement plus complet, plus riche de la grâce. Le principe général est le même: les voies de Dieu révélant ce qu'il est dans sa bonté et son juste gouvernement, et la connaissance de Dieu par le moyen de ses statuts et de ses jugements; mais non pas la révélation de lui-même et l'introduction dans sa présence tel qu'il est, ni la connaissance de son caractère de Père. C'en est plutôt le contraste (voyez Ephésiens 1: 3-5, où nous trouvons la position du chrétien, comme aux versets 19-23, notre relation avec Christ; comparez encore chapitre 5: 25-30).

Psaume 148

Une remarque suffira pour noter le caractère de ce Psaume. Toute la création est appelée à louer Dieu, mais avec le mot additionnel: «Il élève la corne de son peuple». C'est plus que la

délivrance et la miséricorde. Il exalte Israël dans la création comme le peuple de sa faveur sur la terre. Il est le sujet de louanges de ses saints, du peuple qui est près de lui — pensée bénie! mais bien plus encore pour nous qui serons près de lui, sans voile, dans sa maison et en sa présence. Israël est près du Créateur comme son peuple sur la terre; mais nous, avec Dieu notre Père dans le ciel, semblables au Seigneur Jésus, son Fils unique. Dans ce Psaume, comme dans le suivant, il n'est pas parlé de délivrance, parce qu'ils indiquent un progrès: d'abord la miséricorde et la délivrance, ainsi que la faveur divine sur le juste éprouvé au milieu de Sion, puis la corne de son peuple élevée; Israël, un peuple qui est près de lui; et maintenant viennent la joie et le triomphe.

Psaume 149

Dieu prend plaisir en ses bien-aimés, et ils sont son arme contre ses ennemis; les louanges du Dieu fort sont dans leurs bouches, dans leurs mains une épée à deux tranchants, pour exécuter le jugement qui est écrit. Nous voyons aussitôt que nous sommes sur le terrain juif du jugement dans ce monde. Il y a du bonheur, même pour le chrétien, à voir le mal aboli par la puissance: «O ciel! réjouis-toi sur elle, et vous les saints, et les apôtres, et les prophètes». Mais cela n'a lieu pour l'Eglise que lorsqu'elle est sur le terrain prophétique et non pas sur son propre terrain. C'est pourquoi aussi, le Père n'est pas mentionné dans l'Apocalypse plus que dans les Psaumes. Lorsqu'il est question de relation avec le Père, elle se manifeste en amour, et cette différence que nous avons notée si souvent, est aussi distincte, aussi simple que possible pour un cœur spirituel; elle est de toute importance pour rendre les Psaumes intelligibles et pour placer le christianisme sur son terrain propre et véritable. Le chrétien n'est pas un Juif; Dieu ne se révèle pas à lui sous le nom de Jéhovah, mais sous celui de Père, comme Christ l'établit d'une manière si frappante.

Psaume 150

Ce Psaume donne la pleine louange à Jéhovah de deux manières: dans le sanctuaire et dans la forteresse de sa force (*), car ses voies qui viennent du firmament de sa puissance ont toujours été d'accord avec le sanctuaire d'où il gouvernait Israël, et elles confirmaient la révélation qu'il avait faite de lui-même dans le sanctuaire. Il en est de même pour nous: il fait concourir toutes choses ensemble au bien de ceux qui l'aiment, mais c'est en accord avec la place céleste à laquelle ils appartiennent et vers laquelle il les conduit. Christ est maintenant dans la forteresse de sa puissance. Il est loué pour ses actes, loué pour sa grandeur qu'il a manifestée dans ses actes. Jéhovah est l'objet de la louange — Jéhovah le Dieu d'Israël, mais aussi Jéhovah le Créateur et le Conservateur de toutes choses — le juste Juge. Mais ici c'est Jéhovah, *Dieu* dans son sanctuaire. Nous aussi, après tout ce que nous avons reçu dans un sens plus élevé qu'Israël, nous nous glorifions dans les tribulations et finalement en Dieu lui-même — non pas dans ce que nous avons reçu. On ne trouve pas ici, comme auparavant: «Louez notre Dieu,» mais le Psaume s'élève plus haut: «Louez Dieu dans son sanctuaire». Le sentiment profond de ce qu'est Dieu s'élève au delà de la relation dans laquelle nous sommes, quoique ce soit aussi pour nous une relation avec lui dans le sens le plus élevé. L'amour de

notre Père, de Celui qui est notre Père et le Père de Christ, est doux, mais nous nous réjouissons en Dieu. Loué soit son Nom!

(* Il faut traduire le verset 1: «Louez Jéhovah! Louez Dieu dans son sanctuaire! Louez-le dans la forteresse (le firmament) de sa force!». *(Ed.)*

La nouvelle création (2 Corinthiens 5: 13-21)

ME 1876 page 41

Il est très précieux de voir, dans ce chapitre, comment la pensée de *Dieu* est mise en évidence dans la nouvelle création. Ici, l'homme est considéré comme mort dans ses péchés; c'en est fait de lui quant à ses péchés et à sa responsabilité. Le jugement du premier Adam est complet — la chose vieille est entièrement passée; il s'agit maintenant d'une nouvelle création, et dans cette nouvelle création je trouve Dieu au lieu de l'homme. Christ Lui-même n'est plus connu selon la chair. Sans doute, lorsqu'il était ici-bas, Christ était l'espérance et l'attente de la foi comme venant dans le monde, mais l'Apôtre ne le connaît maintenant que comme ayant été mort pour tous et comme étant glorifié; tandis que tous, Juifs ou gentils, sont sous la mort. Ainsi Christ n'est plus connu selon la chair (c'est-à-dire comme venu selon les espérances de l'homme dans la chair), mais il est le chef d'une nouvelle création où toutes choses sont de Dieu et dans laquelle nous avons été faits la justice de Dieu en Christ. Dieu s'est manifesté Lui-même dans le second Homme et il a accompli l'expiation dans sa mort; et, maintenant, nous sommes devenus la justice de Dieu en Christ.

Dans la première création nous voyons l'homme et sa responsabilité. Dans la nouvelle création, toutes choses sont de Dieu, et l'homme est réconcilié avec Lui par Jésus Christ. Il faut que nous ayons la puissance de cela dans nos âmes, pour vivre comme faisant partie de la nouvelle création, comme étant réconciliés par Dieu avec Lui-même; tout ce qui appartenait à la vieille création ayant à jamais disparu pour la foi. — «Les choses vieilles sont passées; voici toutes choses sont faites nouvelles».

Nous voyons, au verset 13, comment l'Apôtre marchait dans la puissance de ces choses: «Car si, dit-il, nous sommes hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu». C'est-à-dire que s'il était en dehors des influences qui lui étaient propres comme homme, il ne s'agissait pas d'une excitation qui appartient à ces influences; il était «hors de lui-même», parce qu'il était absorbé en Dieu; c'est ce qu'on appelle l'extase. Lorsque son esprit était libre de s'élever au-dessus du service journalier, pour s'occuper de ce qu'il était en Christ, il était absorbé en Dieu, enlevé hors de lui-même. S'il était de sens rassis, et qu'il eût à peser les difficultés qui se présentaient; — qu'il eût à redescendre pour juger avec sobriété les choses qui étaient devant lui, c'était Dieu, en amour, qui travaillait en lui. Dans cet amour, l'Apôtre ne pensait absolument qu'aux autres. Telle était sa vie journalière: quant à lui-même, il était ravi auprès de Dieu; et, quand il s'occupait des choses d'ici-bas, il n'avait de pensées que pour les autres.

C'était l'amour de Christ qui l'étreignait, et il ne considérait tout ce qui l'entourait qu'en rapport avec la mort de Christ. Il ne s'agissait plus d'un Messie vivant dans la chair avec des promesses pour Israël. Tout cela était passé. Christ était mort et l'Apôtre jugeait que Christ ne serait pas descendu dans la mort si les hommes ne s'y étaient trouvés. Toute l'histoire de la race d'Adam se termine par la mort. Si les hommes n'avaient été tous morts, Christ ne se serait

pas trouvé dans la mort; pourquoi y serait-Il descendu si d'autres n'y avaient été couchés? C'est pourquoi ceux qui vivaient d'entre ces morts, ne devaient plus vivre pour eux-mêmes, mais pour Christ qui pour eux était mort et ressuscité.

Si Paul rencontrait un homme inconverti, il ne pensait pas à lui comme à une ancienne connaissance, et ne s'occupait pas de lui dans ce caractère; il le regardait simplement comme un homme mort qui avait besoin d'être sauvé par la mort de Christ. Si cet homme avait été un chrétien, Paul ne l'aurait pas connu davantage selon la chair, et comme un vieil ami; il l'aurait considéré comme vivant avec Christ et sa seule pensée aurait été que Christ pût être glorifié dans cet homme. Christ Lui-même ne devait plus être connu dans ses rapports avec la vieille création à laquelle Il était mort; et si quelqu'un est en Christ, il est de la nouvelle création où les choses vieilles sont passées, où toutes choses sont faites nouvelles et où toutes sont de Dieu. L'homme est considéré comme mort et Dieu introduit une nouvelle création.

Nous avons le même aspect de la vérité au verset 19, lorsque l'Apôtre parle de la venue de Christ dans la chair. Il ne la considère pas au point de vue de l'accomplissement des promesses faites à Israël; mais elle est pour lui, Dieu se révélant Lui-même en grâce au monde. «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même, ne leur imputant pas leurs fautes». — Tel est l'aspect sous lequel l'Apôtre envisage Christ à propos de sa première venue. Nous savons que Christ vint chez les siens et qu'il fut ministre de la circoncision, pour la vérité de Dieu, pour la confirmation des promesses faites aux pères. Tout ceci est parfaitement vrai et précieux; mais, ici, nous avons Dieu dans l'homme venu ici-bas, et l'Apôtre ne voit ni Juif, ni gentil. Si Dieu était en Christ, Il agit envers le *monde*. Et à quelle portion du monde pouvez-vous le restreindre, lorsqu'il est question de Dieu qui se manifeste Lui-même en grâce au monde? Pour la même raison, l'Apôtre, lorsqu'il parle de l'amour de Christ, juge que tous sont morts, et ne voit ni Juif, ni gentil, mais seulement une nouvelle création, dans laquelle Dieu fait entrer tout homme qui est en Christ.

Nous savons qu'il s'agit dans ce passage de Dieu, quant à la gloire de sa personne divine, mais l'Apôtre parle historiquement ici; c'est pourquoi, lorsqu'il contemple le Seigneur Jésus vivant dans le monde, il voit Dieu en Lui, faisant au monde des propositions de grâce. Dieu *était* en Christ; le grand fait est donc que Dieu a été ici-bas comme le réconciliateur et que l'homme n'a pas voulu être réconcilié. L'Apôtre dit-il que Dieu nous réconcilie? Non, mais que «Dieu nous a réconciliés avec Lui-même par Jésus Christ et nous a donné le service de la réconciliation». — Nous sommes faits justice de Dieu en Christ et maintenant nous allons porter au monde la parole de la réconciliation; les apôtres plus spécialement, sans doute, mais nous tous aussi en quelque mesure. L'homme n'a pas voulu recevoir Dieu quand Il est venu; c'est pourquoi, afin d'accomplir l'expiation pour nous, il a fallu que Christ fût fait péché; et maintenant Christ est à la droite de Dieu et c'est en Lui que nous devenons justice de Dieu.

L'Apôtre ne dit pas aux Corinthiens: «Soyez réconciliés», car ils l'étaient déjà; mais, Christ étant dans le ciel, où Il est monté en passant par la mort pour accomplir l'oeuvre de l'expiation, et sa présence y étant nécessaire pour accomplir toutes choses dans la gloire, il lui faut des ambassadeurs pour porter ici-bas la parole de la réconciliation. — Ainsi l'Apôtre dit, quand il

prêche l'Évangile aux pécheurs: «Nous supplions pour Christ: Soyez réconciliés avec Dieu!» Voilà ce que, comme ambassadeur de Christ, il avait à dire aux hommes.

Jusqu'à quel point vivons-nous de cette vie de l'Apôtre, dans la puissance de la nouvelle création de Dieu, jugeant toutes les choses qui appartiennent à la première création comme entièrement passées pour la foi, et entrant dans les précieux privilèges de notre position en Christ, avec la puissance d'un Esprit non contristé? Sommes-nous exercés pour d'autres afin que la vie de Christ puisse avoir de la puissance sur leur marche et sur leurs voies? — Jugeons-nous le mal d'une manière pratique, dans notre propre marche à travers le monde, mais en ayant nos âmes si pleines de nos bénédictions en Christ et de la grandeur du fait que nous sommes réconciliés avec Dieu, que, chaque fois que l'occasion s'en présente, nos cœurs débordent de louanges envers Dieu et cherchent, sans relâche, ceux qui sont encore morts dans leurs péchés, pour leur faire partager ce bonheur?

Pour qu'il en soit ainsi en pratique, nous devons juger, en leur appliquant la mort de Christ, toutes choses en nous et dans nos voies, comme le dit l'Apôtre: «Portant toujours, partout, dans le corps la mort de Jésus, afin que la vie aussi de Jésus soit manifestée dans notre chair mortelle» (2 Corinthiens 4: 10).

Si nous ne plaçons pas chaque jour et à chaque instant toutes choses sous la sentence de la mort de Christ afin de les juger par elle, l'Esprit sera contristé en nous et, au lieu de nous remplir de la joie de notre portion en Christ, il emploiera la lumière de Christ pour nous réveiller et nous amener à juger et nous-mêmes et nos voies.

Que le Seigneur veuille nous donner de marcher dans la puissance d'un Esprit non contristé, faisant dépendre toutes choses de Christ, afin que nous connaissions aussi ce que dit l'Apôtre: «La mort se déploie en nous, mais la vie en vous». En portant ainsi dans son corps la mort de Jésus, Paul mourait à lui-même, et la conséquence en était la vie pour les Corinthiens. Paul appliquait la puissance de la mort de Christ à l'homme naturel, en sorte que, lorsqu'il exerçait son ministère parmi les Corinthiens, il n'y avait pas de Paul du tout, mais Christ seulement. — C'était la vie pour eux, parce que la mort agissait en Paul.

Que Dieu nous donne de vivre ainsi. Qu'Il nous accorde tout particulièrement, dans un temps comme celui que nous traversons, de juger des hommes comme le faisait Paul afin que, quelle que soit la vanterie de la nature humaine, nous reconnaissons que tous sont morts, parce que Christ est mort pour tous en grâce (l'acte le plus élevé de grâce et d'amour est la preuve que tous sont morts), et que les seuls vivants sont ceux qui vivent pour Celui qui pour eux est mort et a été ressuscité, tandis que dans nos âmes nous entrons dans sa nouvelle création. Nous aurons peut-être à descendre au niveau de petits enfants, pour les nourrir de lait et non de nourriture solide, mais vivons nous-mêmes dans la lumière de cette nouvelle création, où toutes choses sont de Dieu.

Nous devons passer par la discipline et être éprouvés pour apprendre à connaître ce qui est dans nos cœurs et pour avoir des sens exercés

à discerner le bien et le mal. Tout cela est nécessaire et profitable — mais nous avons en outre notre place distincte en Christ, comme faisant partie de la nouvelle création, où, au lieu de trouver le premier homme responsable envers Dieu, nous trouvons Dieu en Christ, réconciliant le monde avec Lui-même en grâce et faisant Christ péché pour nous, afin de nous amener dans cette nouvelle création. Là, toutes choses sont de Dieu, là, l'homme est devant Dieu, revêtu de la justice divine, et, quant à sa jouissance, il se trouve absorbé en Dieu.

Dans cette nouvelle création, nous trouvons Dieu, non pas l'homme; ce que Dieu est pour l'homme et la bénédiction de l'homme qui consiste à être avec Dieu; Dieu, nous le savons, révélé en Christ, mais néanmoins Dieu révélé, et l'homme devenu justice de Dieu et faisant partie de la nouvelle création de Dieu.

Glanures

ME 1876 page 59

Quel a été le caractère de Christ ici-bas dans le monde? Il était «plein de grâce et de vérité», toujours si plein comme une fontaine qui déborde, qu'il remplissait tout vaisseau vide qui lui était apporté, les eaux débordant pour tous dans toutes les circonstances; et en regardant vers le ciel, où Dieu l'a élevé, un homme pouvait regarder vers Lui, disant: «Voilà l'homme que j'ai outragé, contre qui j'ai craché»; et recevoir de Lui cette réponse: «Si tu invoques mon nom, tu seras sauvé». Un pauvre misérable ver de terre qui avait traité *Dieu* ainsi, pouvait l'entendre disant: «Tu es dans une position affreuse, mais regarde ici vers moi, je puis donner le Saint Esprit à tous ceux qui invoquent mon nom». Il en fut ainsi de Saul de Tarse: la lumière et la vie éternelle fut plus puissante que les ténèbres de l'homme. Saul sortit de ses ténèbres et de la mort, pour marcher dans la puissance de cette vie, et être un serviteur du Seigneur Christ qui avait regardé vers lui en grâce.

Connaissez-vous Celui qui a une vie qui n'a jamais eu de commencement? Vous, vous n'existiez pas avant que vous ayez été né: comparez la vie que vous avez, vous, par nature, avec la vie de Celui qui n'a jamais eu de commencement.

ME 1876 page 80

«Je connais ta pauvreté, mais tu es riche» (Apocalypse 2: 9). Qu'est-ce que le Seigneur entendait par ce: «Tu es riche?» Aux yeux de Dieu, les plus belles oeuvres ont ce caractère. Si Christ a dit à la Syrophénicienne: «O femme, ta foi est grande»; pour Jésus cette femme était la personne la plus riche dans le monde. Lui-même l'avait ainsi enrichie; sa foi était son oeuvre à Lui en elle; mais elle manifestait un caractère de foi, que Lui ne pouvait que reconnaître et louer. Il fait de sa foi un trésor. Ce n'est pas peu de chose dans des jours comme ceux-ci que d'avoir de la foi.

ME 1876 page 220

Quelle différence entre regarder les choses depuis en bas, ou du côté céleste! Quelle différence entre Paul suppliant le Seigneur d'ôter son écharde, et le Seigneur disant: «Non, je ne l'ôterai pas; je te la laisserai, parce que j'ai besoin que tu aies un motif pour t'appuyer sur moi». Quelle absence de la pensée de Dieu dans cette supplication: «Ote, ôte, ôte-la», et comme la faiblesse du vase s'y manifeste.

Lui qui a dit: «Me voici, pour faire ô Dieu ta volonté», il a trouvé sur son chemin une coupe amère, pleine jusqu'à déborder, une coupe que le Père lui donnait, comme la plus grande expression de son amour, et il a pu dire: «Père, je boirai cette coupe». Ensuite, après qu'il l'eut bue, il a vu qu'elle était bien cela.

ME 1876 page 297

Dieu avait un dessein pour la gloire de son Fils. Ce dessein était de manifester la perfection de l'obéissance du Fils, et de rendre à cette perfection d'obéissance ce qui lui était dû, en ressuscitant d'entre les morts celui qui l'accomplit, et en l'élevant à la perfection de la gloire, à la droite de Dieu, le Père de gloire.

Dans les chapitres 4 et 5, de l'Apocalypse, la gloire de la position dans laquelle il se trouve nous est présentée. Il y a là un Agneau au milieu du trône, co-égal au Seigneur Dieu Tout-puissant comme objet d'adoration. Cet Agneau est dans une gloire aussi complète qu'il est possible, dans le lieu de la lumière parfaite. Le croyant peut s'approcher directement et immédiatement du trône de Dieu parce que l'Agneau est au milieu du trône, lui que Dieu a ressuscité d'entre les morts et qu'il a élevé à sa droite pour être le centre de toutes choses et de chaque coeur. Votre «moi» est-il encore votre centre, ou bien est-ce *Lui*, celui qui est le centre de toutes les voies de Dieu, l'objet de toutes ses délices, un Homme vivant dans le ciel, en qui toutes choses sont faites nouvelles? Si vous choisissiez le meilleur d'entre les hommes sur la terre pour en faire un centre, vous ne trouveriez jamais en lui que le premier Adam. Mais quel centre, pour y rattacher toutes choses, que le Christ de Dieu! S'il s'est fait centre pour s'attacher un homme comme Paul, toutes les peines, les tribulations que Paul traversait ne pouvaient servir qu'à le lier toujours plus étroitement à Christ.

Votre coeur, comme celui de Pierre, est-il toujours sondé par cette parole de Christ: «M'aimes-tu?» afin que vous puissiez entendre ensuite une douce parole comme celle-ci: «Pais mes agneaux». Il se peut que vous ayez été très faible, très inconséquent, et que toutefois vous puissiez dire à Celui qui sonde les coeurs: «Tu sais toutes choses; tu sais que je t'aime, et que je ne puis me passer de toi, ni maintenant, ni à jamais».

La lumière qui resplendissait dans le coeur de Paul, c'était la beauté du Fils éternel de Dieu, venu ici-bas, où il avait souffert la croix et versé son sang, puis d'où il était retourné au ciel. Ce Fils de Dieu avait un coeur qui, d'en haut, le faisait regarder sur la terre, pour y chercher et s'appropriier un homme qui avait été un blasphémateur et un ennemi, et pour en faire un exemple.

Contemplez cette gloire! Celui qui était auprès de Dieu et qui était Dieu, de toute éternité, dit: «Me voici pour faire ta volonté», puis, qui, ayant parfaitement accompli cette volonté, est rentré dans la gloire qu'il avait eue auparavant, afin que toutes les richesses de la grâce de Dieu pussent se lire en Lui dans la demeure même de Dieu, dans la lumière inaccessible. Lui seul pouvait dire, lui seul avait le droit de dire: «Voici je viens pour faire ta volonté». Lui seul,

le Dieu éternel dans sa propre éternité, connaissait la pensée de Dieu; lui seul pouvait faire la volonté de Dieu, accomplissant tous ses desseins et tous ses conseils. Il savait que la pensée du coeur de Dieu, c'était d'ôter la barrière qui existait entre l'homme et Dieu, et il dit: «Voici, je viens pour faire ta volonté». Il accomplit cette volonté jusqu'à la mort, à la mort de la croix, afin d'ôter toute barrière et d'amener à Dieu les croyants associés avec lui-même, selon la portée de cette parole: «Mon Père, et votre Père; mon Dieu, et votre Dieu».

Il a accompli l'oeuvre; il n'y a plus désormais d'offrande pour le péché; mais par lui, par l'oeuvre qu'il a accomplie, nous avons pleine liberté d'entrer dans les lieux saints. Nous avons accès en confiance dans la présence de Dieu par son sang, par la foi en lui, en esprit; et bientôt il viendra nous prendre à lui comme les fruits du travail de son amour, transformant le corps de notre abaissement en la conformité du corps de sa gloire.

ME 1876 page 316

Jean pouvait dire de Christ: Il est un homme sur la terre que nous avons vu, que nous avons entendu, et que nos propres mains ont touché; mais je ne vois jamais en lui que le Fils unique du Père, Dieu manifesté en chair.

«Et maintenant, enfants, demeurez en Lui, afin que, quand il sera manifesté, nous ayons de l'assurance, et que nous ne soyons pas couverts de honte de par lui à sa venue» (1 Jean 2: 28). Il nous a établis dans l'oeuvre pour travailler, pour prêcher et pour vous édifier en lui, et notre ardent désir c'est que vous marchiez tous de telle manière que, lorsqu'il apparaîtra, nous ayons de la joie de coeur parce que nous n'avons pas travaillé en vain. Cette pensée de Jean, en rapport avec l'apparition du Seigneur, est très touchante, mais elle diffère de la joie de Paul, à la pensée de se trouver dans la présence de Jésus entouré de ses chers Thessaloniciens. Le fruit de son ministère sera sa couronne de joie dans la présence du Seigneur, avec toute la bénédiction qui s'y rattache; la grâce de Christ étant assez riche pour admettre la joie de Paul à cette couronne. On demande si, dans la gloire, nous penserons à *qui que ce soit* d'autre qu'au Seigneur lui-même? Assurément, Lui a une place qui n'appartient à nul autre: c'est, lui que nous adorerons, et jamais Paul. Mais, tout en donnant à Christ la place qui lui appartient à *Lui seul* dans tout coeur là-haut, le Seigneur, dans sa grâce, n'a pas voulu que mes affections ne puissent pas exister là avec ceux qu'il aime et qui m'ont été chers ici-bas; c'est pourquoi Paul dit: «Car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions? n'est-ce pas bien vous» (*), — vous qui êtes le fruit de notre travail pour Celui en la présence duquel vous serez avec nous à sa venue?» Beaucoup de choses nous réjouiront dans la gloire, et vous, vous êtes l'une de ces choses, une *couronne* dont nous nous glorifions, notre gloire et notre joie. Paul s'attendait à ce que chaque soupir qui monte vers Dieu dans le désert, brillât dans la gloire, et il en est ainsi, car la vie dont nous vivons ici-bas, c'est Christ, la vie de Christ en nous, et ce sera la même vie dont nous vivrons dans la gloire, la même vie manifestée ici-bas dans d'autres circonstances.

(*) 1 Thessaloniens 2: 19, 20.

Tout vase, dans la gloire, sera comble; mais il y aura de grands vases, et de petits vases. Si vous voyiez Paul dans la gloire vous comprendriez la différence entre les grands vases et les petits vases. Et ne me réjouirai-je pas de le voir honoré de Christ, lui qui a écrit dans mon âme tant de paroles bénies? Ne me réjouirai-je pas de le voir avec Christ là où tout sera pleinement manifesté, jouissant de la rémunération de tout ce qu'il a souffert ici-bas?

Si vous ne savez pas *voir* Christ avec vous dans la fournaise, vous pouvez être très sûr qu'il y est néanmoins. Qu'importe que je fusse trois jours et trois nuits dans la profondeur de la mer, si j'y avais Christ avec moi? Quels que soient le lieu ou les circonstances dans lesquels je me trouve, il me fera trouver les eaux douces, s'il est avec moi. Oh! ne permettez jamais que Christ n'ait pas la première place! Que tout, dans notre pèlerinage à travers le désert, tout le long du chemin, se réduise à ceci: Christ et vous, vous et Christ. Que Lui soit toujours le seul objet qui fixe vos regards. Refusez d'avoir autre chose que lui. Si vous l'avez, lui, vous trouverez de la force pour toutes choses.

Le sentiment même de la faiblesse devrait lier le coeur à la force d'un autre, — Celui dont la force s'accomplit dans la faiblesse de la créature.

Partout où la chair se montre, Satan peut nous frapper, et, s'il n'y a pas le jugement de nous-mêmes, il peut nous cribler, nous accabler, nous faire déshonorer Dieu.

Si vous n'avez pas aujourd'hui une écharde dans la chair, elle vous sera donnée certainement un jour, afin que vous réalisiez votre faiblesse. La honteuse misère de la chair vous fait honte de parler de ce par quoi vous passez à qui que ce soit, si ce n'est au Seigneur. Il y a des écharde différentes pour chacun.

Nous sommes parfaitement nets, aussi nets que Dieu peut rendre; mais nous marchons sur la terre où nous rencontrons des difficultés de toutes sortes. Si vous dites: je ne puis pas surmonter telle difficulté, Christ dit: «Je suis là pour t'aider, et je te tiens par la main pour te délivrer». Pauvre impotent que tu es, *toi* tu ne peux pas traverser ce fleuve, mais *appuie-toi sur moi*, et ainsi passe à l'autre bord.

«Celui qui a des oreilles qu'il entende». Je n'avais point d'oreille pour entendre, jusqu'à ce que Dieu me l'ait ouverte; et maintenant qu'il l'a ouverte, je n'y veux accueillir aucune autre voix que celle du berger. Lui qui m'a aimé d'un amour éternel, qui m'a pris sur ses épaules comme une brebis perdue, lui seul a droit à ce que je l'entende: et que dit-il? Il y a quelque chose qui sonde mon coeur jusqu'au fond, lorsque celui qui connaît le coeur me dit ce qu'il veut de moi. Toi qui m'as aimé jusqu'à la mort, si tu me dis: «Descends, et balaie la rue»; ou bien: «Monte ici»; ou bien si tu m'appelles à faire l'abandon de ma vie ou de ma santé, ou bien

si tu amenais les Turcs dans le pays; saurais-je dire: «Oui Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi?»

ME 1876 page 339

L'adresse de la lettre à l'assemblée qui est à Smyrne (Apocalypse 2: 8-11), commence par un titre divin: «Le Premier et le Dernier». Si vous entrez dans l'éternité, vous découvrez que ce Fils de Dieu n'a jamais eu de commencement. Il était Dieu, et il était auprès de Dieu au commencement. L'esprit de l'homme saisit plus facilement la pensée de l'éternité à venir, que celle de l'éternité passée, sans commencement. J'ai dans la vie éternelle qui m'a été donnée un nouvel ordre d'existence. Si je quitte le corps, la vie retourne à Celui qui l'a donnée. Il y a maintenant là-haut avec Lui beaucoup d'esprits absents du corps. Paul et Pierre sont là — là où il n'y a plus d'entraves, où tout est lumière et perfection. Qui est le plus sûr fondement et le dispensateur de cette joie et de cette perfection? Qui est celui qui vint ici-bas et jusque dans le sépulcre, et qui est ressuscité d'entre les morts? Qui est-ce qui fait tomber le voile sur la terre et sur les choses de la terre, si ce n'est Celui qui est ressuscité et qui, de l'autre côté, a soulevé le voile pour que le ciel et les choses célestes apparaissent? C'est lui qui a été mort et qui est vivant aux siècles des siècles. «Vous avez mis à mort le Prince de la vie», dit Pierre; mais avant qu'il devînt homme, il était le Dieu éternel. Cet *Homme* parlait de lui-même comme étant «le Premier» et «le Dernier».

Si nous pensons à ceux contre lesquels Satan excita la persécution, parce qu'il hait ceux qui sont de Christ, quelle différence, lorsque nous les voyons jetés en prison par le diable, avec l'idée que le diable, après tout, a réussi dans ses desseins, ou lorsque nous disons: Dieu, avant qu'ils fussent placés dans la fournaise, leur avait dit à l'avance qu'il les y placerait; car il fallait qu'ils fussent éprouvés, afin qu'ils y brillassent comme un spécimen de son ouvrage. — Il est important de recevoir toutes choses de la main du Père. Il est important de considérer les épreuves de nos frères à ce point de vue, et de pouvoir dire à un chrétien éprouvé: «Si un passereau ne tombe pas en terre sans la volonté de votre Père, comment pouvez-vous être dans cette tribulation sans la volonté du Père?» Quelle différence, lorsque nous envisageons les choses du côté céleste, avec le sentiment que, quelle que soit la souffrance ou la difficulté, Dieu nous a placés du côté lumineux avec Christ.

ME 1876 page 360

«Sois fidèle jusqu'à la mort et je te donnerai la couronne de vie». Le contraste que nous trouvons ici entre la mort du corps et la vie, est de toute beauté. La mort met fin à l'union du corps et de l'âme du croyant; elle est la dissolution du lien. «Sois donc fidèle, jusqu'à ce que j'amène dans le paradis ton âme vivifiée».

ME 1876 page 398

Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu? (1 Jean 5: 5). La foi en lui, le Fils de Dieu maintenant dans la gloire, est la puissance qui

rend victorieux. Comme «*enfant*» du Père, il faut que je sois un vainqueur. Ce que comme «*jeune homme en Christ*», j'ai vaincu, il faut que je le vainque maintenant si je suis un «*père*» en Christ. Il faut que, chaque jour, je sois victorieux du monde, du moi, et de Satan. Pour être victorieux, j'ai besoin de réaliser mon association avec Celui qui a remporté la victoire sur toutes choses, et qui, en témoignage de sa victoire, est assis maintenant à la droite de la Majesté. Nous ne pouvons courir la course qui conduit à la gloire que comme des vainqueurs; et celui qui a vaincu nous aidera à poursuivre jusqu'au bout, parce que lui a vaincu. Quel bonheur pour nous que de savoir, par la révélation de Dieu, qu'il y a une portion réservée pour *celui qui vaincra* (Apocalypse 2: 3).

L'âme qui passe à travers toutes les épreuves et les difficultés du service ici-bas, trouve une grande bénédiction à considérer Celui qui descendit sur la terre pour rencontrer Satan, — lui, dont la douleur dépassait toutes les douleurs dans ce monde; lui qui s'est rendu obéissant jusqu'à la mort même de la croix, buvant la coupe de la colère, qui est maintenant assis à la droite du trône de Dieu parce qu'il a vaincu, et qui appelle les siens à vaincre comme lui a vaincu.

Bientôt il quittera le trône de son Père pour s'asseoir sur un trône sur lequel nous serons assis avec lui, et lui avec nous. *C'est un fait* que, vous et moi individuellement, nous nous assiérons avec Christ sur son trône (Apocalypse 3: 21). *Oui cela est ainsi*; et quand il aura pris l'Eglise à lui-même et qu'il se la sera présentée à lui-même sans tache ni ride, il la fera asseoir avec lui dans la gloire. Souvent celui qui est exercé par des tribulations ici-bas, ne sait pas comment il pourra les traverser; mais le fruit de la tribulation demeure, et celui qui vaincra bénira Dieu à cause de ce fruit, éternellement.

Combien les voies du Seigneur sont diverses, dans le désert, envers ceux qui le traversent, pour amener chacun d'eux à sentir avec l'Apôtre que toute chair est comme l'herbe (1 Pierre 1: 24). Par l'agonie de la douleur ou par un rayon de la gloire, Dieu imprime dans nos âmes de jour en jour un sentiment plus profond que toute chair est comme l'herbe, et avec ce sentiment, la conscience aussi que toutes les sympathies d'un Père sont pour nous.

Il faut que la chair soit brisée. Alors seulement le Seigneur peut se servir de nous. Pendant qu'il était torturé par l'écharde de Satan, Paul pouvait se former quelque idée, toujours incomplète cependant, de ce qu'est la chair telle que Dieu la voit. Une fois que la chair eut été brisée, et alors que Paul ne savait que faire, le Seigneur vint à lui pour verser de la sympathie dans son coeur angoissé.

Quelle merveilleuse manifestation d'amour le Seigneur donne, pour remplir l'âme de joie au moment même où il nous apprend notre néant et notre misère. Quand nous voyons la pensée de Dieu et de Christ dans le brisement de la chair en nous, combien nous devrions nous réjouir en lui et bénir son nom. Il vaut mieux, dit Christ, que tu sois une pauvre faible créature sans aucune force, que d'avoir une force quelconque sans «*ma puissance*».

En Paul nous voyons «un homme en Christ», dans le troisième ciel, perdant, en ce qu'il était en Christ, tout sentiment de la faiblesse de la chair, et ensuite descendant à l'expérience

complète de la faiblesse complète, et ayant là toute la sympathie de Christ. Le Seigneur nous fait jouir ainsi de notre bienheureuse part en lui; mais nous ne saurons jamais, ne fut-ce qu'en une partie de sa plénitude, ce qu'est cette part, à moins que nous ne réalisions la bienheureuse expérience de Paul comme «un homme en Christ». Comme des hommes dont les pieds touchent la terre, il faut que nous ayons l'expérience de notre absolue faiblesse. Comme un homme en Christ, Paul ne parle pas de la chair; mais, pendant que nous sommes dans le corps, nous avons besoin de discipline pour empêcher que la chair ne se montre.

ME 1876 page 439

Quand nous voyons des personnes tomber en faute, nous sommes disposés à les accuser en quelque manière; mais en regardant de plus près nous découvrirons que Dieu a quelque vérité particulière à leur faire connaître, et que la tribulation même dans laquelle elles se trouvent doit les enseigner.

Il est important de distinguer deux choses: la vie dans l'âme, et la lumière qui descend toujours de Christ. Si Paul s'écartait de son chemin, cela n'amenait aucun nuage sur le coeur de Christ, mais il fallait que Paul fut corrigé et ramené.

L'action de la foi dans l'âme du fidèle est très simple; c'est la *réalisation* dans l'âme de la *proximité de Christ*, tout soupir étant entendu de Lui immédiatement, toute crainte, tout désir, étant devant Lui. Quand le soleil luit sur vous, vous ne pensez pas à la distance qui le sépare de vous; mais quand vous marchez à sa lumière, vous pouvez regarder en haut et admirer sa clarté qui vous inonde; et ainsi, si votre oeil est net, la lumière descend tout droit de Christ, vous réjouit et vous dirige. Il n'y a aucune de vos craintes, aucun de vos soucis qu'il ne porte. Pourquoi mon coeur serait-il troublé sous quelque fardeau que ce soit, alors que je peux porter ce fardeau tout entier à Christ?

Croyez-moi, vous ne pouvez réellement supplier et insister auprès de Dieu qu'autant que vous connaissez Christ: lui seul est le canal par lequel Dieu peut bénir.

Nul ne peut s'élever au-dessus des circonstances, s'il ne sait qu'il a pour lui l'oreille de Dieu. La puissance d'intercession est un grand privilège pour le serviteur de Dieu.

«L'arbitre» (Job 9)

ME 1876 page 123

Je suppose que tout lecteur est au courant des circonstances au milieu desquelles nous place le livre de Job, et que chacun sait quelles furent les épreuves que Dieu dispensa à cet homme pour son bien, épreuves sous lesquelles la foi de Job défailloit à la fin. Ce livre donc nous apprend comment on trouve le bien, comment la bénédiction vient et doit venir, savoir, dans la vraie connaissance de soi-même. Les hommes parlent de la bonté de Dieu, mais la seule idée qu'ils aient de cette bonté, c'est que Dieu ne prend pas garde au péché et passe par-dessus. La plupart de ceux qui nous entourent, si on les plaçait dans le ciel, se hâteraient d'en sortir aussi vite qu'ils le pourraient: ce qui est dans le ciel n'est pas en harmonie avec eux; rien de ce qu'ils aiment ne s'y trouve, et ce qu'ils y trouvent ils ne l'aiment pas. Aucun de nous, naturellement, ne trouverait dans le ciel quoi que ce soit qui fût selon son coeur. C'est pourquoi Dieu dit: «Il vous faut être nés de nouveau» (Jean 3).

La bonté de Dieu n'est pas indifférente à l'iniquité et ne passe pas par-dessus; mais elle nous amène à la connaissance nette et positive de ce que nous sommes et de ce que nous avons fait, et nous apprend que, lorsque nous sommes tels, Dieu est haut élevé au-dessus de tout mal et peut nous bénir en Christ. Nous marchons ici-bas au milieu de la vanité, et nous sentons que tout ce qui nous entoure s'évanouira. Chacun sait que la figure de ce monde passe; et cependant on est occupé des choses de ce monde.

Mais pour l'Apôtre: «Nos regards», dit-il, «ne sont pas fixés sur les choses qui se voient, mais sur celles qui ne se voient pas». Tout ce qui se «voit» s'évanouira, et nous n'en pourrions rien emporter (1 Timothée 6: 7); et alors c'en sera fait de toute la vie et des objets de la poursuite des hommes. Il n'en sera pas de même de leur conduite; ils auront à en répondre, à moins qu'elle ne soit effacée par le sang de Christ. Vous admettez que Dieu a donné une révélation; mais avons-nous besoin que ce monde nous soit révélé? Selon notre intelligence et nos capacités, nous connaissons nous-mêmes le monde; mais quand il s'agit de ce qui est au-delà de ce monde, nous avons besoin que Dieu nous le dise et qu'il fasse descendre jusqu'à nous un témoignage sûr et certain de ce que nous deviendrons. C'est ce que Dieu a fait: il a donné une pleine révélation de l'état dans lequel nous nous trouvons, et de ce qu'est sa sainteté, et il a donné un fondement sûr et ferme de bénédiction, en sorte qu'il ne peut y avoir de doute à son sujet.

Dieu ne veut pas nous laisser marcher ici-bas dans l'incertitude, car l'incertitude c'est la misère. «Nous n'avons pas reçu un esprit de servitude pour être derechef dans la crainte, mais nous avons reçu l'Esprit d'adoption, par lequel nous crions: Abba, Père». Si nous croyons, nous connaissons notre relation avec Dieu, nous sommes «cohéritiers de Christ». «Nous avons reçu, non pas l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu».

Dieu s'occupait de Job, mais Job devait apprendre à se connaître lui-même. Ce qui donne plus d'intérêt encore au livre qui nous parle de lui, c'est que toute la scène qu'il nous rapporte se passe avant toutes les dispensations.

Quand je découvre ce que je suis et que je ne peux pas dire ce que Dieu est, je suis malheureux et misérable. Quand Dieu défonce le sol, ce n'est pas la moisson. Le labour vient avant la moisson.

«En tout cela Job ne pécha point» (1: 22; 2: 10). Job n'avait pas son pareil sur toute la terre; mais Job ne se connaissait pas; un esprit de propre justice s'était glissé dans son coeur.

Si Dieu s'était arrêté là, que serait-il arrivé de tout cela! Job eût pu dire: «Dans la prospérité j'ai servi d'oeil à l'aveugle, dans l'adversité j'ai été patient»; et sa condition eut été pire qu'auparavant. Job tient bon jusqu'à l'arrivée de ses amis, et alors, peut-être par orgueil, ou bien parce qu'il ne pouvait supporter la sympathie de ses amis, il défaillit. Il passait par des exercices humiliants. «Oh! si je pouvais me trouver avec Dieu», dit-il, «il n'est pas comme vous; il y a de la bonté en lui». Les amis de Job étaient sur un terrain complètement faux; ils considéraient ce monde comme un témoignage plein et effectif du gouvernement de Dieu.

L'âme de Job résiste; il voudrait se débarrasser de l'épreuve qui pèse sur lui; il lutte et se débat, la chair se montrant afin que Job se connût lui-même. Job, ayant passé par ce chemin de tribulation, et ayant été ainsi exercé et labouré, cherche de tous côtés de quelle manière il peut se rencontrer avec Dieu. Il dit beaucoup de choses vraies: «L'Eternel juste aime la justice»; Job le sent bien. Mais sommes-nous justes? C'est une autre question. Etes-vous, si vous aviez à paraître dans ce moment-ci devant Dieu, dans une condition où vous puissiez dire: «Je suis juste devant lui». Beaucoup d'âmes regardent à la croix et disent: «Je suis un pauvre pécheur et je n'ai d'autre espérance que la croix». Mais, pouvez-vous dire: «Je suis un pauvre pécheur, et le tribunal de jugement est justement ce qu'il me faut».

Quand nous avons réellement connu Christ comme notre justice, l'âme n'est nulle part plus à l'aise, plus heureuse, plus certaine au sujet de sa position que devant le jour du jugement: nous serons dans la gloire, en ce jour-là; mais quand le coeur n'a pas été brisé, l'âme ne comprend pas comme chose actuelle, ce que c'est que d'être devant Dieu.

Vous trouverez dans ce chapitre 10 de Job des paroles qui sont loin d'être sages ou bonnes; mais, en général, ce que Job dit est vrai. Il y a du mélange dans ce qu'il dit, afin que ses pensées qui n'étaient pas justes fussent jugées.

«Comment l'homme sera-t-il juste devant Dieu?» Dès que l'âme est réveillée, elle voit avec l'oeil de Dieu; c'est le seul moyen de voir bien et juste. Dès qu'elle en est là, l'âme, dans la lumière du jugement, s'exprime ainsi: «De mille articles, je ne saurais lui répondre sur un seul» (verset 3). Dieu est infiniment bon, mais sa manière d'être bon, n'est pas de celles qui tolèrent le mal. Pourriez-vous répondre pour vous-même au jour du jugement, pour tout ce que vous avez jamais dit ou fait?

Notre vie naturelle n'est qu'un faux étalage: un homme peut avoir un certain caractère, mais Dieu ne se soucie pas de cela; il regarde à la conscience. Avant le jour du jugement, il dit: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul», «afin que toute bouche soit fermée et que tout le monde soit coupable devant Dieu» (Romains 2: 9-19). Job passe en revue quelques-uns de ces cas, mentionnés par l'Apôtre; alors ses mauvais sentiments se font jour. «Il m'a écrasé,... il m'a rempli d'amertume» (versets 17, 18). Ensuite il parle plus justement: «Si je me justifie, ma propre bouche me condamnera». Pouvez-vous vous justifier dans la présence de Dieu? Si vous ne pouvez pas vous justifier là, de quel profit vous sera-t-il de vous justifier où que ce soit? Vous ne pourriez pas vous tenir dans la lumière comme Dieu est dans la lumière, et vous le savez. Pourquoi la pensée de Dieu rend-elle un homme triste? Elle lui fait sentir qu'il ne marche pas avec Dieu. Alors, mes chers amis, il est impossible de continuer à marcher dans cette voie: nous avons tous apporté dans ce monde une conscience du bien et du mal; il faut que l'écorce du coeur soit rompue, ce que Jérémie appelle: «la terre en friche».

Job parle ensuite d'un autre cas: «Si je me lave dans l'eau de neige, et que je nettoie mes mains dans la pureté, alors tu me plongeras dans un fossé, et mes vêtements auront horreur de moi» (verset 31). Ainsi un homme qui aurait été élevé dans une hutte sale, n'a pas le sentiment de ce qu'était le lieu où il demeurerait; de même les hommes ont des habitudes et des manières de penser, selon les hommes et non selon Dieu. Si vous regardez autour de vous, vous verrez qu'on tient grand compte dans le monde des péchés contre l'homme; on regarde le meurtre et le brigandage comme de grands crimes, et l'homme qui commettra des péchés pareils ne peut être supporté; la société ne le tolère pas. Mais si un homme hait Dieu, on dit: Oh! cela le regarde, c'est son affaire!

Repassez l'histoire de toutes les religions. Où voyez-vous un mahométan, un fanatique de Jaggernaut, qui aient honte de leur religion? Vous ne verrez jamais un homme qui a une religion fautive en avoir honte. Mais prenez un vrai chrétien; sa religion lui fait honte. D'où cela vient-il? Quel témoignage quant à l'état du monde! Un homme peut chanter des chansons dans les rues, mais des hymnes, — cela ne va pas.

Si je parle de me laver avec de «l'eau de neige... mes vêtements auront horreur de moi». C'est là qu'il faut que nous en venions tous: «Il n'y a point de juste, non pas même un seul». Si cela était *tout*, je ne pourrais pas me trouver ici devant vous et vous parler comme je le fais, car il n'y a pas de différence, nous sommes tous semblables, nous avons tous péché.

Job ne trouvait rien à répondre à Dieu, et sous le poids de ce sentiment il ne savait que devenir; mais de quoi donc a-t-il besoin? «N'y a-t-il pas, entre nous, quelque arbitre qui mette sa main sur nous deux?» (verset 33). Hélas, je n'en ai point trouvé! «Qu'il ôte sa verge de dessus moi, et que sa frayeur ne me terrifie pas». Ce que Job disait qu'il n'avait pas trouvé, c'est précisément ce que Dieu nous a donné en Christ. *Christ* était-il une terreur dans ce monde? La *loi* était terrible; il y avait des tonnerres et des éclairs; Moïse même, si terrible était ce qui paraissait, dit: «Je suis épouvanté et tout tremblant»; le peuple disait: «Que Dieu ne parle point avec nous» (*). Oui, la loi était une terreur et elle ne produisit dans l'homme aucun vrai changement, — ni confiance, ni foi en Dieu. La loi ne donne pas la vie; elle ne change pas

le coeur; elle ne fournit pas un objet pour le coeur. L'homme dont il est question au chapitre 7 de l'épître aux Romains dit: «Je hais le péché». «Et moi aussi je le hais», dit la loi, «c'est pourquoi je te maudis». Cela inspire-t-il de la confiance? — Non que la loi ne soit pas utile; bien au contraire, car elle donne, ce que Job acquérait ici, la *connaissance du péché* (non que ce fut la loi pour lui, mais c'était, au fond le même principe). Il n'y avait là pour l'âme ni paix, ni repos; au contraire, le péché était appliqué à la conscience, pesait sur elle, et ainsi l'âme n'avait jamais de confiance.

(*) Hébreux 12: 18-21; Exode 20: 19.

En Caïn nous voyons une complète insensibilité à l'égard du terrible fait de l'exclusion de l'homme hors du paradis, à l'égard du péché et de la malédiction. Caïn présenta comme offrande à Dieu, le signe même de la malédiction. L'homme a abandonné Dieu, et a prêté l'oreille à Satan; c'est pourquoi il est sous le jugement. On parle souvent comme si Dieu avait fait l'homme tel qu'il est. — Supposez que je fasse un ouvrage, et qu'ensuite je juge cet ouvrage, qu'est-ce que je juge? C'est moi-même. Par son péché, l'homme a obligé Dieu à devenir un Juge, au lieu d'un Dieu qui bénit. Abel s'approche de Dieu et amène sa victime; il offre la graisse de l'agneau. Il sentait que, s'il n'introduisait pas quelque chose entre lui et Dieu, il ne pouvait pas s'approcher de Dieu.

Si nous tournons nos yeux vers Christ, nous verrons qu'il répond exactement aux besoins que Job ressentait: «De mille articles, je ne saurais répondre à Dieu sur un seul»; — mais qu'est-ce que je trouve en Christ? Dieu est venu à moi dans ce monde-ci, parce que je ne pouvais absolument rien faire; il est venu dans ce monde; le Seigneur n'a pas attendu en haut, dans le ciel, mais il est descendu et il a visité ces pécheurs qui étaient sur la terre. Il n'a jamais dit: «Venez à moi», avant qu'il fut venu lui-même.

Dans cet «Arbitre» (verset 33), Dieu me montre qu'il est haut élevé par-dessus tout mon péché. Dieu est lumière, pour rendre tout manifeste maintenant; mais quand il a ainsi tout mis à découvert dans le coeur et dans la conscience de l'homme, il ôte tout le péché et toute la souillure. Dans le monde, à l'endroit où les hommes étaient des pécheurs, «Dieu était en Christ, réconciliant le monde avec lui-même». Ainsi, j'ai Dieu qui m'a visité, mais non pas pour cacher mes péchés. Dieu est venu à moi, à la femme de la ville qui était une pécheresse, à Marie-Magdelaine; il est venu parler à la Samaritaine de fontaines d'eau, jaillissant en vie éternelle; je l'entends dire à la femme qui était une pécheresse: «Tes péchés sont pardonnés» (Jean 4; Luc 7: 36-50). Dieu est là dans ce monde non pas pour nous terrifier, mais en amour parfait, comme homme au milieu des hommes; lui, le Saint qui n'a pas connu le péché et qui se servait de la pureté incorruptible de sa nature pour apporter jusqu'à nous l'amour parfait de Dieu. C'est lui, ce Seigneur bien-aimé, qui est «l'Arbitre». Dieu est venu à moi, m'a visité, tel que je suis; je sais que Dieu est *pour* moi. Mais quand ce Dieu s'approche du pécheur, il lui fait sentir ses péchés: «Tu es si méchant que tu n'as personne à qui tu puisses te confier; tu n'oses pas montrer ta face à un homme honnête; mais viens maintenant à moi, et montre-moi ta face «à *Moi*», dit Christ. C'est là la manière de faire de Dieu. Attendra-t-il le jour du jugement?

Le commencement de *tout* le péché a été la perte de la confiance en Dieu: «Dieu voudrait vous priver de cet arbre!» Si je n'ai pas confiance en Dieu, il faut que je me tire d'affaire du mieux que je pourrai; puis viennent la convoitise, la transgression, la misère. Christ entre dans le monde des pécheurs et dit: «Vous pouvez avoir confiance en *moi*».

Quelle bénédiction l'âme ne trouve-t-elle pas à suivre la vie de Christ dans ce monde! Il dit à la femme Samaritaine, au puits de Sichar: «Si tu connaissais le don de Dieu...!» — et il venait pour apporter la bénédiction. J'apprends ainsi ces deux choses: d'abord que *Dieu donne*, et puis, *qui* est Celui qui est descendu si bas que de dépendre d'une pauvre femme pour un verre d'eau froide. Au lieu d'attendre le jour du jugement, il est venu ici-bas, dans ce monde. «Oh! dit-il, si seulement tu te confiais en moi! Tu ne peux répondre au jour du jugement, mais moi je suis venu jusqu'à toi au jour de la grâce». Lecteur, avez-vous jamais vu en Lui quelque chose qui inspire l'effroi? — En un sens, oui! Vous pouvez voir en Lui quelque chose de terrible pour les pharisiens, mais, avez-vous jamais vu, quand Dieu était dans le monde, — et Christ était *Dieu dans ce monde*, — autre chose que l'amour pour les pécheurs? — Non, jamais! C'est là ce que je trouve dans ce bien-aimé Sauveur, l'amour divin. Qui est-ce qui plaça cet amour dans le coeur de Dieu? Est-ce vous? — Non, nul autre que lui-même: son propre coeur était la source de cet amour. J'apprends ainsi à connaître Dieu beaucoup mieux que je ne me connais moi-même. Dès que je reçois le vrai et précieux témoignage de son amour, je le connais, lui, j'ai mon «Arbitre» («moi et le Père, nous sommes un»), qui est venu dans ce monde de pécheurs tels qu'il les y a trouvés, passant à travers ce monde de péché, pour ne laisser aucun besoin sans réponse et sans satisfaction.

Jésus poursuit son chemin: il monte à Jérusalem pour y souffrir la croix. A la croix, ce n'est pas Dieu devant les hommes dans ce monde, mais l'homme devant Dieu, — fait péché. Dans la perfection de ce même amour qu'il manifesta dans sa vie, Christ s'offre lui-même à Dieu: il est là devant Dieu, fait péché pour nous, afin qu'il fût traité comme le péché le méritait. C'est là ce pourquoi il priait, disant: «S'il est possible que cette coupe passe loin de moi». Il ne parlait pas ainsi en pensant aux outrages et aux insultes des hommes, mais il voyait la colère de Dieu devant lui; et cette colère, il ne pouvait pas la boire, comme il pouvait endurer les souffrances qui lui venaient de la part des hommes. Si un seul d'entre nous devait être sauvé, il fallait que Jésus bût cette coupe. — Comme Dieu est sorti de son lieu en amour et est descendu vers nous ici-bas, ainsi Christ est monté comme homme auprès de Dieu dans le ciel.

Tout ce peuple qui l'avait salué de ses acclamations, nous l'entendons crier maintenant: «Crucifie-le, crucifie-le»; les sacrificateurs qui auraient dû intercéder pour le faible, l'accusent avec véhémence; le juge condamne l'homme innocent; et d'entre ses amis qui avaient été toujours avec lui, l'un le trahit, un autre le renie, et tous l'abandonnent. Mais lui, il a «dressé sa face comme un caillou»; il obéit et dit à son Père: «Non pas ce que je veux, mais ce que tu veux». Enfin, si ma foi le suit jusqu'au Calvaire, je le vois à la croix buvant la coupe. C'est *moi* qui l'ai amené là; c'est mon péché, ma méchanceté, ma longue indifférence envers lui, qui l'ont amené là. Et maintenant, où sont mes péchés? — il les a tous effacés. Qu'est-ce qui peut se comparer à cette expiation? On parle de lui comme d'un modèle (ce que nous savons bien

qu'il était); mais si vous l'envisagez seulement comme un modèle, que trouverez-vous? Le seul homme juste dans le monde, déclarant qu'il était abandonné de Dieu à la fin! Quelle sorte de témoignage est celui-là?

Lorsque je vois Christ, environné de ténèbres, fait péché pour nous, endurant la croix, accomplissant l'oeuvre entre lui et Dieu seul; je trouve que là seulement l'obéissance fut pleinement mise à l'épreuve, et je contemple la seule Victime sans tache, le saint Fils de Dieu. Nulle part ailleurs qu'à la croix, Dieu n'a été parfaitement glorifié. A la croix je vois le juste jugement de Dieu contre le péché, — point de patience, point de bonté; Christ buvait réellement la coupe. Si Dieu avait pu passer par-dessus les péchés, où serait sa justice? Mais la parfaite justice de Dieu contre le péché resplendit ici, en même temps que son amour parfait. Toute l'inimitié de l'homme contre Dieu se montre à découvert; et là même où elle accomplit ses desseins, Dieu manifeste sa parfaite grâce. Ce n'est qu'à la croix, que nous pouvons voir le péché foncièrement et absolument jugé devant Dieu, et l'amour parfait le faisant. Je trouve là Christ seul avec Dieu; je le vois dans un amour infini, inexprimable. Maintenant il est dans la présence de Dieu pour moi, selon la valeur de l'oeuvre qu'il a accomplie; et, quand je m'approche de Dieu, j'entre dans les lieux saints, blanc comme la neige, car je ne puis entrer là autrement que par l'oeuvre de Christ.

Je vais jusqu'au jour du jugement: qui est-ce que je trouve là sur le trône? Celui-là même qui ôta tous mes péchés. Quel repos pour mon coeur dès maintenant; quand je serai manifesté devant le tribunal de Christ, voici je serai devant l'Homme qui ôta mes péchés par son sacrifice! Comment arriverons-nous là? Quand Christ sera manifesté, que fera-t-il, de vous et de moi? Il viendra, et il changera ce corps vil, qui, semé en corruption, sera ressuscité en gloire. Pour paraître devant le tribunal, il faut que nous soyons ressuscités ou changés; or Christ viendra lui-même, nous ressuscitera ou nous changera, et nous prendra à lui. La première fois Christ est venu pour l'abolition du péché. «Il a été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, puis, à ceux qui l'attendent, il apparaîtra une seconde fois sans péché à salut» (Hébreux 9: 28).

Ce dont vous avez besoin, c'est d'une foi donnée de Dieu, de la foi en la personne de notre «Arbitre».

Christ est venu manifester l'amour divin pour moi, là où je suis, puis il est entré comme homme, en justice, auprès de Dieu. La question, pour moi, est celle-ci: Christ, dans cette heure de ténèbres où il a été laissé seul, a-t-il achevé l'oeuvre que Dieu lui avait donnée à faire, et a-t-il donné sa vie en rançon pour plusieurs? Mes chers amis, je crois qu'il a achevé l'oeuvre! Oui, il est assis à la droite du trône de Dieu maintenant, après qu'il a achevé l'oeuvre et que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts; et je sais, non seulement qu'il a accompli l'oeuvre, mais que Dieu a accepté celle-ci. Ainsi, comme Abel, je m'approche de Dieu avec son Agneau entre mes mains. «Si je me lave dans l'eau de neige..., tu me plongeras dans un fossé». Je serai comme un homme qui sort d'un borbier; mais j'ai trouvé mon «Arbitre»; la satisfaction de Dieu repose sur lui; et nous sommes en Lui, le Saint Esprit étant envoyé afin que nous le sachions. «En ce jour-là vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi

en vous» (Jean 14: 20). Ensuite j'apprends ce que le Seigneur Jésus dit au chapitre 17 de l'évangile de Jean: «Afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux et moi en eux». Quand je regarde à mon «Arbitre», je suis arrivé au coeur même de Dieu, à la source même de l'amour qui a donné son Fils; la gloire n'en est qu'une conséquence naturelle. De plus, je trouve que Dieu est un Dieu juste qui a les yeux trop purs pour voir le mal, et je bénis son nom, car c'est à la croix de Jésus qu'il a regardé le péché.

Christ a accompli l'oeuvre; Dieu l'a acceptée, et Christ est assis à la droite de Dieu, jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. Si je jouis du privilège de pouvoir dire que je suis en Christ, j'ai aussi le privilège de pouvoir dire que Christ est en moi. Si Christ est en vous, marchez d'une manière digne de lui. Etant réconciliés avec Dieu, ayant Christ pour votre vie, vous êtes appelés à glorifier Dieu en toutes choses: «Soit donc que vous mangiez, soit que vous buviez, ou quoi que vous fassiez, faites tout pour la gloire de Dieu» (2 Corinthiens 10: 31). Vous n'êtes point à vous-mêmes; si vous voulez être à vous-mêmes, vous n'êtes pas à Christ. Ce que nous avons à faire, c'est de mettre à découvert le mal qui est dans notre coeur, et ainsi de ne pas déshonorer Christ dans le monde. Je ne suis plus à moi-même, je suis la lettre de Christ. Les hommes doivent lire en vous, comme on lisait les dix commandements sur les tables de pierre.

La rédemption est parfaite: Christ est ma justice. J'ai trouvé mon «Arbitre». Le Saint Esprit venant et demeurant en moi, mon âme a la conscience de la valeur de l'oeuvre que Christ a accomplie, et j'attends Christ avec l'ardent désir qu'il vienne et qu'il me prenne auprès de lui. Son oeuvre est une oeuvre parfaite et achevée, et la seule part que j'y aie, c'est mon péché.

Que le Seigneur ouvre vos coeurs, tourne vos yeux vers ce bien-aimé Sauveur. Si votre coeur est ouvert, si vous luttez comme Job pour poser vos mains sur la tête de l'Agneau, que le Seigneur vous donne dans ce jour de salut, *de ne pas négliger un si grand salut*.

L'Antichrist de la prophétie, qui est-il?

ME 1876 page 141

Cher frère,

Je vous envoie une série de remarques qui, dans ces trois ou quatre dernières années, ont pris graduellement plus d'importance dans mon esprit, quoique je ne les présente encore que sous la forme de recherches, et sans me dissimuler les difficultés qu'elles peuvent suggérer et dont plusieurs se sont présentées à moi-même pendant les années dont je parle.

En général, tous ceux qui attendent un Antichrist personnel ont été accoutumés à penser qu'il est le chef de l'empire romain, auquel appartiendront le pouvoir impérial et le trône de ce monde. Or je doute beaucoup de cela. Je ne mets nullement en question l'existence future de ce pouvoir blasphémateur, objet de l'admiration universelle des hommes: les Ecritures me paraissent renfermer une révélation très claire quant à ce point, et le fait, par conséquent, demeure indubitable dans mon esprit; je n'ai pas besoin de le dire. Mais la question est celle-ci: cette puissance est-elle l'Antichrist? Les traits généraux de l'état des choses, tels qu'ils ont été présentés, demeurent non-altérés par ma question et la réponse qu'elle pourra amener: je tiens à le faire remarquer, parce qu'il est important que des vérités reconnues conservent leur poids et leur autorité, bien que, à cause de notre imperfection, nous puissions avoir besoin d'être redressés. Comme un état moral de l'âme, ce point est important. J'ai souvent entendu présenter «la mise en question continuelle» de toutes choses, comme étant de la sincérité et l'amour de la vérité, tandis que cette disposition n'est que la plus orgueilleuse prétention de l'esprit humain, qui voudrait maintenir intact son despotisme pour déplacer toute chose à son gré, et faire de ses propres pensées des créatures de sa volonté. L'amour de la vérité, au contraire, se montre en ceci: qu'on retient la vérité connue dans laquelle nous avons été enseignés de Dieu et qu'on y est assujetti; puisque, y étant soumis, on ne s'en écarte pas, quoique certainement, là même où la vérité est connue, notre manière de la saisir puisse être imparfaite. Je le répète donc: en gros, je ne vois rien à changer, mais beaucoup à apprendre, au sujet de cette puissance impériale blasphématoire, par le moyen de laquelle Satan agira, ou qui occupera le trône de Satan aux derniers jours. La question qui me préoccupe, est celle de savoir si les saints n'ont pas perdu de vue une autre puissance, dont les Ecritures parlent même plus que du grand gouvernement public blasphématoire, et je crois qu'il est nécessaire de considérer soigneusement cette puissance pour compléter la scène selon l'Ecriture. Je demande en outre, si *cette* puissance n'est pas proprement l'Antichrist, quoiqu'il puisse y en avoir eu plusieurs moralement?

Je vais considérer maintenant les passages de l'Ecriture qui se rapportent à ce sujet et présenter les pensées qu'ils m'ont suggérées. L'Antichrist n'est pas personnellement nommé, pour autant que je sache, ailleurs que dans l'épître de Jean. Ici, je n'ai pas besoin de le dire, son caractère est entièrement religieux, — une activité hérétique et apostate contre la

personne et la gloire de Christ et contre les doctrines essentielles de la vérité qui se rapportent à Lui, et qui constituent le christianisme. «Ils sont sortis du milieu de nous,... afin qu'ils fussent manifestés comme n'étant aucun d'eux des nôtres» (1 Jean 2: 19). L'Apôtre dirige l'attention des plus jeunes saints, lesquels avaient entendu qu'il y aurait un Antichrist, sur ce point, comme fournissant le caractère de cet Antichrist et celui des derniers temps. Il dit de plus, que l'Antichrist nie le Père et le Fils, c'est-à-dire la révélation qui est le propre du christianisme et qui le constitue; et qu'il ne confesse pas Jésus Christ venu en chair, — l'autre grande base cardinale de la vérité. En outre, non pas comme en contraste avec le christianisme, mais comme trait caractéristique général, nous lisons de lui: «Qui est le menteur, sinon celui qui nie que Jésus est le Christ?» Ce point, en effet, savoir que Jésus est le Christ, serait le premier auquel des Juifs pieux seraient amenés, sans parler des doctrines du christianisme. Si quelqu'un reconnaissait réellement Jésus comme étant le Christ, on pouvait dire de cet homme qu'il était né de Dieu. Lorsque le Christ formait l'objet des croyances et de l'attente religieuse, reconnaître que Jésus était le Christ, impliquait une oeuvre qui était véritablement de Dieu. L'Apôtre présente donc un caractère apostat et hérétique comme trait distinctif de l'Antichrist; et de plus, comme étant de Satan, («Qui est le menteur?») l'Antichrist ne reconnaît pas (et cela me paraît être le caractère d'un mal plus spécialement juif) Jésus comme étant le Christ. La grande question était celle de savoir qui était le Christ, non pas ce qu'il était; et c'est ici une réponse à l'attente juive, et la pierre de touche de l'incrédulité juive: «Si vous ne croyez pas que c'est moi, vous mourrez dans vos péchés». Celui qui est le menteur nie cela, savoir que Jésus est le Christ. Il est évident que le fait que Christ s'est présenté comme le Fils l'a fait rejeter des Juifs comme le Christ, parce que les Juifs (l'homme lui-même) étaient moralement mis à l'épreuve. Il a fallu qu'il en fût ainsi, pour que tout fût selon la vérité, et aussi afin de ne pas présenter un objet aux passions des hommes sous une forme religieuse, mais la vérité et la gloire; le Fils de Dieu, Dieu lui-même moralement; enfin les manifestations du Père en grâce au coeur et à la conscience des hommes (Voyez Jean 8: 14-24). Les deux choses sont distinctes toutefois, quoique impossibles à séparer, étant toutes deux unies dans sa personne.

Je ferai remarquer ici, sans m'y arrêter autrement, que l'insertion du mot «esprit» dans le passage: «et ceci est [l'esprit] de l'Antichrist» (1 Jean 4: 3), n'est peut-être pas très correcte. Quoiqu'il en soit, en général, il est évident que ce que le Saint Esprit présente comme caractérisant cet Antichrist, ce sont des qualités religieuses ou des énergies de mal: l'Antichrist est occupé de sujets religieux et caractérisé par cette occupation, et cela en rapport avec le christianisme et le judaïsme. Ce n'est peut-être pas là son caractère tout entier, mais c'est un trait caractéristique, et le sens de l'expression, impossible à rendre en français, de: «le — de l'Antichrist» du verset 3. Ce point est évidemment très important: il y a un esprit de ce caractère qui est à l'oeuvre.

Nous avons ensuite, pour ce qui concerne l'histoire du dernier jour, le fait qu'il y a deux «bêtes» ou manifestations de puissance, unies dans leurs opérations, mais en même temps très distinctes (voyez Apocalypse 13), chacune extraordinairement importante à la place

qu'elle occupe, quoique l'une soit bien distinctivement sur le trône du prince de ce monde, l'autre pas. Quel que soit le titre qui puisse leur appartenir, ce sont ces deux «bêtes» qui sont les deux grandes manifestations de puissance. Je fais cette remarque parce que, dans quelques passages, ainsi que dans nos esprits quand nous réfléchissons à la tendance du siècle, il se peut que le caractère général nous soit présenté. Nous serions ainsi disposés à oublier qu'il y a certainement historiquement deux vases de puissance de mal, l'un ayant l'autorité publique et un certain caractère, l'autre dans lequel se trouve l'énergie qui agit et produit l'effet sur les hommes, un instrument du trône et du pouvoir public.

Je considérerai d'abord cette seconde «bête» dans laquelle se trouve l'énergie de séduction. Personne, je pense, ne met en doute que l'Antichrist, quel que soit le système d'interprétation qu'on adopte, soit l'un ou l'autre de ces deux vases de puissance du mal. Comme le premier le second est une «bête», ce qui nous dit qu'il y a de l'analogie dans le mode d'existence de ces deux puissances. Une «bête» est une figure bien connue dans l'Écriture, et je ne sache pas qu'il y ait un seul cas dans lequel elle ne soit pas l'image d'une puissance temporelle; en sorte que nous avons ici une puissance temporelle, subsistant conjointement avec la grande puissance générale qui avait le trône de Satan. Il n'y a rien là d'étonnant, puisque nous savons que des cornes ou des rois subsisteront ainsi, donnant leur pouvoir à «la bête» (Apocalypse 17: 12, 13). La seconde «bête» dont nous parlons est autre chose, sans doute, que celle-ci, mais elle est une puissance temporelle. «Elle avait deux cornes semblables à un agneau» (Apocalypse 13: 11 et suivants). L'Agneau n'est pas le christianisme, mais Christ. Cette «bête» donc, dans la forme de sa puissance, ressemblait à Christ; mais son langage était l'expression de tout le caractère et de toute l'arrogance de Satan: «elle parlait comme un dragon». C'est là évidemment un caractère remarquable, une forme de puissance semblable à Christ, un langage comme de Satan, non en séduction seulement, mais en prétention publique. Elle n'est pas comme un serpent, mais comme un «dragon»; c'est un pouvoir royal semblable à Christ, avec un langage semblable à Satan. Mais le pouvoir de cette «bête» est excessivement grand, quoiqu'il soit celui de Satan. «Elle exerce tout le pouvoir de la première bête devant elle»: elle ne l'ôte pas à la première; bien au contraire, elle l'exerce tout entier. L'énergie essentielle du mal est dans ce personnage, quoique l'autre pouvoir puisse en être revêtu. Il fait que la terre et ceux qui habitent sur elle rendent hommage à celui qui est publiquement assis sur le trône de Satan, dont la plaie mortelle avait été guérie; mais son énergie de mal ne s'étend pas seulement à l'exercice ou à l'administration du pouvoir d'un autre: il agit en pouvoir intrinsèque comme un prophète.

Nous verrons plus loin un autre caractère de ce pouvoir, mais dans ce moment je m'en tiens au passage qui nous occupe. Le caractère de la manifestation de ce pouvoir est effrayant: ce que les prophètes de Baal ne purent pas faire, ce qu'Elie fit comme démonstration évidente que Jéhovah seul était le vrai Dieu, cette «bête» le fait, au moins aux yeux des hommes, sans parler d'autres grands miracles: elle séduit et trompe les habitants de la terre par les miracles qu'il lui fut donné de faire devant la «bête» (Apocalypse 13: 13, 14).

Et la «bête» — la première — n'est que trop contente d'avoir une telle énergie pour aide et soutien de son trône, ainsi que pour exalter et parer son autorité aux yeux des hommes, autorité qui ne repose que sur la tromperie et la séduction des âmes, ou la persécution. Ce prophète et ce pouvoir de séduction, — la seconde «bête» — conduit aussi les hommes à l'idolâtrie; il donne la respiration à l'image de la «bête», afin que celle-ci parlât même, et que tous ceux qui ne lui rendraient pas hommage fussent mis à mort (Apocalypse 13: 15). Ainsi, en même temps qu'elle soutient le trône de Satan dans ce monde, cette seconde «bête», tout en étant satanique dans son langage, — parlant comme le dragon — a la forme de la royauté et de la prophétie établie par des miracles. Ces miracles sont tels aux yeux des hommes, que ceux qui avaient suffi autrefois pour établir le seul nom et l'autorité de Jéhovah dans l'esprit d'Israël, pour la destruction d'un impuissant Baal. Le but de tout cela, c'est de faire reconnaître l'autorité de Satan en celui qu'il a placé sur son trône, mais l'énergie qui produit l'effet sur les esprits des hommes se trouve dans la seconde «bête». Tout en exerçant le pouvoir et en en portant la forme, — une «bête» avec des cornes — cette seconde «bête» est caractérisée par la séduction religieuse qui, proprement, se rattache à l'ancien témoignage de Jéhovah; elle est mentionnée au chapitre 19: 19-21 de l'Apocalypse, comme «le faux prophète».

La *première* «bête» (Apocalypse 13: 1 et suivants) est évidemment le grand pouvoir impérial gentil, auquel l'empire est donné dans les termes accoutumés de l'Ecriture; mais on le voit avec sa tête guérie, dans son dernier état blasphématoire; admiré et reconnu par tous ceux qui ne sont pas gardés par la souveraine grâce de Dieu; haïssant et blasphémant ceux qui habitaient le ciel. Il surgit, comme il était arrivé aux autres «bêtes», de la grande masse générale des hommes, du monde gentil universel — «de la mer», comme l'Ecriture s'exprime. A côté de cela nous avons «ceux qui habitent dans le ciel» (verset 6). Qu'est-ce donc que «la terre», d'où surgit la seconde «bête?» (verset 11). Toute prétention à une association céleste a disparu, est blasphémée. Cette influence religieuse-prophétique aura son caractère et son origine dans les limites de cette terre, c'est-à-dire du système et de l'ordre de ce qui subsiste là où Satan est et gouverne encore; mais une position et une relation comme celles-là, quand elles revêtent un caractère religieux, quoique blasphématoire ou séditieux, sont juives. C'est la religion de la terre; et, puisqu'elle rejette Christ, elle doit être fausse. Tel est, je pense, le caractère de la séduction de la seconde «bête»: elle n'est céleste, ni en réalité, ni en prétention, mais elle est une manifestation de pouvoir présent ici-bas dans la sphère à laquelle Satan est maintenant réduit. Elle est la propre énergie présente de Satan pour amener le monde à reconnaître le trône qu'il a su établir sur la terre dans la première «bête», qui avait son origine providentiellement dans le monde comme les autres «bêtes» précédentes (Comparez Daniel 7: 3). La seconde «bête» est terrestre et juive dans son caractère; mais elle agit par un pouvoir, par des miracles présents, par une séduction présente, et non pas, cela est évident, par la loi et le témoignage.

Je voudrais rappeler maintenant un autre passage qui nous parle de la dernière forme du mal, et rechercher sous quel caractère le mal y est présenté: je veux parler de 2 Thessaloniens 2. Si nous lisons le verset 9 de ce chapitre, nous ne pouvons guère douter qu'il

y ait là une relation avec le faux prophète; mais on peut se demander si les paroles que nous y lisons ne doivent pas caractériser seulement le temps et le règne de la «bête», ou bien si le: «duquel la venue est...» veut dire qu'on le reconnaît lui-même à ces miracles. Autrement dit, s'agit-il ici, d'une manière générale, de la première «bête», ou de la seconde?

Examinons le passage de plus près. Il y a une «apostasie» ici-bas, comme il y a, autre part un rassemblement des saints auprès de Christ dans le ciel. L'Eglise céleste prend sa propre place comme réunie à son Chef dans le ciel, et la chute, ou apostasie, a lieu sur la terre. Le résultat, c'est la manifestation de l'homme de péché, du fils de perdition: l'enlèvement de l'Eglise et l'apostasie lui ont préparé la voie. On ne peut nier que, dans ce chapitre de l'épître aux Thessaloniens, un caractère religieux ne soit aussi manifesté, quelque inique et audacieux qu'il soit. De pouvoir séculier, il n'en est pas question, mais du caractère inique et puis séducteur d'un autre pouvoir. Il est caractérisé comme «l'homme de péché», et «l'inique», qu'un mystère d'iniquité a précédé. Je ne pense pas que le verset 4 donne une autre idée, ou qu'il parle d'un pouvoir séculier: il s'agit d'opposition morale à Dieu et d'insulte contre Dieu. Il est vrai que la «bête» du chapitre 17 de l'Apocalypse va à la destruction; mais cela n'altère pas le caractère qui est donné ici: l'une et l'autre «bête» périssent ensemble (Apocalypse 19: 20). L'apostasie, évidemment, se rapporte à ce qui portait le nom de christianisme, quoiqu'elle s'étende plus loin que le simple rejet de celui-ci. Il y a un pouvoir, un personnage actif, portant l'épithète de Judas (voyez Jean 17: 12), qui résiste, s'oppose et s'élève contre tout ce qui est appelé Dieu ou qui est un objet de vénération. Il est un ardent antagoniste de l'autorité divine, et veut, comme Adam, être Dieu; en outre, il veut notre ruine.

Je crois donc que les versets 3 et 4 de 2 Thessaloniens 2, nous montrent, plutôt que l'objet du respect et de l'honneur sur le trône, le caractère de ce pouvoir inique qui agit sur d'autres et qui montre l'énergie de sa volonté en hostilité contre Dieu et en excluant Dieu. Il est ce qui remplit la scène moralement quand l'apostasie a lieu, — l'énergie active qui agit dans l'homme. C'est l'homme de péché, — l'homme contre Dieu, prétendant être Dieu ou se présentant lui-même comme s'il l'était, sur la terre: tout juste l'opposé de Christ, qui était cela, mais qui était l'homme obéissant, juste et humble, qui se soumettait à tout quand ce n'était pas désobéir à Dieu son Père. Cet homme était quelque chose qui devait être «révélé» (verset 3). En attendant, un certain mystère d'iniquité opérait déjà: c'étaient les principes d'iniquité, les principes de l'indépendance de l'homme et de l'action de sa volonté, mais en mystère seulement. Il y avait quelqu'un qui «retenait» jusqu'à ce qu'il fût loin; et alors l'inique serait révélé (versets 7, 8). Mais si ce personnage représentait l'inique et propre exaltation de la volonté de l'homme, il y avait plus que cela: sa présence ou sa venue était selon l'opération de Satan; et si nous avons trouvé dans la seconde «bête» la terrible analogie avec le cas d'Elie, en mensonge, ici nous avons peut-être l'analogie plus effrayante encore avec Christ. Les termes par lesquels est exprimé ce qu'il fait en mensonge sont les mêmes que ceux par lesquels, dans les Actes (Actes des Apôtres 2: 22), Christ a été démontré comme un homme approuvé de Dieu. Comme Christ était en vérité de justice, lui est en «séduction d'injustice» pour «ceux qui périssent», qui étaient abandonnés pour être perdus, tandis que Christ était

pour «ceux qui devaient être sauvés». Le vrai Christ viendra du ciel, un homme céleste: celui-ci est un homme terrestre, avec toutes les prétentions que peuvent avoir ceux qui sont condamnés au jugement, et les preuves qui démontreront aux hommes son titre à la gloire, mais en une manière entièrement terrestre et dans l'exaltation de soi-même. Dieu envoie une énergie d'erreur pour qu'ils croient au mensonge.

Il est évident, car l'Apôtre écrit à des chrétiens, que l'apostasie a son point de départ dans le christianisme, mais que sa manifestation n'est pas en rapport avec lui; parce que, quoique aucune date ne soit donnée sur ce point, on voit ici les saints recueillis dans le ciel, et tout le reste dans un état d'apostasie. Ce fait, quoique l'apostasie se manifeste sous le caractère de l'homme blasphémateur, la reporterait, avec ses séductions, tout particulièrement au milieu des Juifs, lors même qu'elle se présente à nous ici comme homme, et relativement à des hommes qui n'ont pas reçu l'amour de la vérité quand la vérité était là, mais ont pris plaisir à l'iniquité. Sans doute, tout ceci a pu avoir un accomplissement moral partiel dans la chrétienté, car dès les premiers jours il y avait déjà plusieurs antichrists, mais si nous envisageons l'apostasie dans son sens complet, le «temple de Dieu» dans lequel, selon le verset 4, l'homme de péché s'assiera, acquiert un caractère très évident.

Nous pouvons passer maintenant à d'autres citations. Prenons d'abord Daniel 11: «Et le roi fera selon sa volonté» (verset 36). Nous trouvons ici un roi dans le pays, sans que nous sachions d'où il est venu, — car bien que ce verset soit une continuation de l'histoire du roi du nord comme occupant ce territoire, toutefois, les versets précédents nous avaient amenés jusqu'au temps de la fin — un roi inique «s'enorgueillissant lui-même et s'élevant par dessus tout Dieu». Ce fait quoiqu'il paraisse établir un contraste entre les caractères que nous fournit 2 Thessaloniens 2, et la seconde «bête», n'empêche pas toutefois, après tout, que le roi établisse l'idolâtrie, — cet esprit impur qui est sorti maintenant des Juifs, mais qui doit y revenir avec sept autres esprits plus méchants que lui-même (Matthieu 12: 43, 45). «Le Dieu de ses pères», pour la nature un titre aussi puissant que quelque autre que ce soit, et reconnu dans le judaïsme; ni «le désir des femmes», cette postérité naturellement désirée, mais de laquelle Christ était le centre d'espérance pour les Juifs (car ce verset 37, se rapporte évidemment à des objets et à des influences de traditions religieuses); aucune de ces choses n'a sur lui une influence quelconque: il se sert de l'idolâtrie uniquement pour sa convenance, et partage le pays comme récompense, faisant dominer ceux qui le suivent, sur la masse du peuple juif (verset 39). Dans les versets 36 et suivants du chapitre 11 de Daniel, nous avons donc un pouvoir royal en Palestine, faisant là ce qui lui plaît, ayant, en fait d'exaltation de lui-même et de blasphème, le caractère de l'homme qui nous est présenté dans les versets 3 et 4 de 2 Thessaloniens 2, et disposant à son gré du peuple juif, tandis qu'il rejette son dieu traditionnel et blasphème le Dieu des dieux. On trouve ainsi chez lui la parole et le caractère du «dragon» de l'Apocalypse.

Je ferai remarquer ici que le pouvoir antichrétien ne sera pas une imitation de Christ, si ce n'est en tant qu'il est roi et prophète, mais une opposition à Christ, car des blasphèmes ne pouvaient se recommander à un Juif, ayant une forme de sainteté juive. Mais les hommes

dont il est ici question sont abandonnés à l'erreur, et le langage «comme du dragon» est accepté avec tout le reste, aussi bien que l'idolâtrie, qui existera certainement. Le Seigneur parle de ce personnage comme de quelqu'un qui viendra «en son propre nom» (Jean 5: 43). C'est ici la partie juive, de son histoire, en relation avec les limites territoriales de l'empire grec. Vous retrouverez «le roi» dans Esaïe 57: 9, et 30: 33, où il faut lire: «Et aussi pour le roi elle est préparée».

Je reviens maintenant à un passage où nous trouvons un pouvoir clairement distingué de la «bête»; qui cependant lui imprime son caractère, et qui est en même temps, à la fin, particulièrement en rapport avec le peuple juif, quoique haïssant ce qui est céleste: je veux parler de Daniel 7. Nous voyons dans ce chapitre une corne distincte s'élevant après toutes les autres, différant d'elles, en abattant trois, — une corne toujours comme telle distincte de la «bête», mais qui amène le jugement sur celle-ci et dont les agissements font moralement d'elle, à la fin, la chose capitale. Plusieurs traits caractéristiques des actes de la première «bête» en Apocalypse 13 lui sont attribués ici. La corne nous y est présentée comme l'agent actif, car elle est envisagée ici comme une partie de «la bête», sa totalité généralement séculière ou gentile étant le point de vue auquel elle est considérée. Toutefois «la petite corne» est évidemment un agent distinct. Si quelqu'un pensait que la corne possède en réalité, quoique localement, le territoire de trois rois, — la tête virtuelle de tout l'empire comme chef — outre son propre territoire, et qu'ainsi elle correspond plutôt à la première «bête» d'Apocalypse 13, qui donne seulement le caractère général de «la bête» elle-même, je ne vois pas qu'il y ait quelque chose à objecter. Mais tout cela ne touche pas au second point qui reste ce qu'il est. Les points moraux d'union entre les deux «bêtes» sont évidents: elles font les affaires l'une de l'autre; l'une, comme nous l'avons vu, ayant l'autorité et le trône publics, l'autre exerçant l'énergie de Satan. Il m'avait même semblé que 2 Thessaloniens 2: 3, 4, 8, pourrait les signaler distinctivement; mais je poursuis l'étude du passage qui m'occupe. Cette corne dont parle le prophète avait de l'intelligence et des desseins ce qui est plus que la puissance et des conquêtes: il avait des plans et un propos, une place et de hautes prétentions avouées: il amène le jugement sur la «bête». Il fait trois choses: il profère de grandes paroles «contre le Souverain» (titre plus glorieux que celui d'Ancien des jours, car il indique la suprématie de Dieu comme étant haut élevé par dessus toutes choses); il détruit les saints des hauts lieux, et il pense changer les temps et les lois, autrement dit l'ordre et les ordonnances judaïques, et elles sont livrées entre ses mains. (Daniel 7: 25). Nous trouvons donc des prétentions athéistiques, une persécution de tous les saints qui sont associés au ciel, et un renversement de l'ordre civil et gouvernemental juif comme ordonnances extérieures. Cela dure trois ans et demi. Le personnage dont nous parlons est par conséquent directement en relation avec l'ordre de choses juif. S'il y a des saints qui regardent vers de plus hautes bénédictions, il les détruit; et nous savons, par Apocalypse 15 et 20, qu'il se trouvera des saints qui auront une position céleste dans le royaume. Sa domination lui est ôtée, en relation avec le jugement final sur la terre. C'est la corne qui nous occupe ici qui exerce le pouvoir en Palestine (quoique la «bête» soit détruite, comme cela est dit, au verset 11, dans l'histoire générale, avant les explications). Nous voyons donc ici un pouvoir distinct agissant dans la

Palestine et renversant l'ordre juif et ses ordonnances, la bête étant distincte de lui, quoique jugée à cause des paroles que ce pouvoir profère: les prétentions de celui dont nous lisons, Esaïe 14: 12-14, ont ce même caractère. Régner en Sion est ici l'une de ses prétentions.

Occupons-nous maintenant de la première «bête». La première chose que je voudrais faire remarquer, c'est que *cette* «bête», est caractérisée par la royauté de ses dix cornes: elles sont couronnées. Ceci est caractéristique historiquement. Trois cornes tombent, mais, en tant que l'unité subsiste, nous avons affaire à un pouvoir fédératif. La «bête» implique l'unité d'un corps en une certaine mesure, comme était l'empire romain, quel que fût d'ailleurs son état; une certaine chose connue, quel que fût son chef ou la forme de son gouvernement; et cette existence «corporative» est le sens du mot «bête»: il y a un lien qui permet d'en parler comme d'une unité en rapport avec ceux qui sont en dehors d'elle. Il y a une tête frappée à mort et guérie, mais elle n'est nullement en évidence ici, si ce n'est que c'est après elle que toute la terre est dans l'admiration. C'est la «bête» qui occupe la première place et qui, dans son caractère général comme corps, est caractérisée par ses blasphèmes et sa guerre contre les saints. Il est bon de nous souvenir que le diable est précipité du ciel, et que les cieus, et ceux qui habitent la terre ainsi que la terre elle-même, sont la scène de son pouvoir, La guérison de la tête est la seule chose qui soit signalée: c'est la «bête» elle-même qui est sur la scène. Satan, comme le dieu de ce monde, donne à celle-ci son trône et son pouvoir, et l'homme de ce monde apparaît, tandis que Satan s'emploie, comme nous l'avons vu, à soutenir son pouvoir dans la seconde «bête». Une femme peut monter cette «bête», mais ce sont les rois qui commettent fornication avec la femme. Le chapitre 13, aussi bien que le chapitre 17, me font supposer qu'il y aura une certaine forme unissante de gouvernement, mais c'est l'existence corporative ou commune qui donne sa vie et son caractère à «la bête». Les rois combattent, les rois haïssent la prostituée et la «bête», — et non pas un chef. Si la comparaison avec Daniel 7 et la lumière jetée sur ce passage du prophète montraient que la petite corne est la même chose que le chef, ce dont je doute, je n'ai rien à objecter: ce point n'est pas ce qui m'occupe dans ce moment. Ce que je mets en question, c'est de savoir si le chef civil de l'empire est l'Antichrist, celui-ci me paraissant avoir un caractère beaucoup plus religieux, — considération qui a eu une grande importance dans l'étude des Ecritures. Plus d'une difficulté et plus d'une question se présentent en rapport avec ce sujet, comme par exemple l'établissement et le renversement de l'influence de Babylone au chapitre 17 de l'Apocalypse, et de la seconde «bête» du chapitre 13. Je me réserve d'aborder une autre fois ce point.

Quoiqu'il en soit, je ne puis douter qu'il y aura un pouvoir civil et religieux en Palestine, ayant l'énergie de Satan et exerçant le pouvoir de la «bête» auquel Satan a donné son autorité; et ce pouvoir est, à mon sens, bien plus proprement l'Antichrist, quoiqu'il y en ait beaucoup. Je présente avec intention les remarques qui précèdent, comme un sujet de recherche pour les saints et pour ceux qui sont heureux d'apprendre et de suivre toute augmentation de lumière que Dieu, dans sa grâce, peut trouver bon de donner, et bien certainement il donnera tout ce qui peut être véritablement profitable pour l'Eglise.

Substance d'une méditation sur la prophétie

ME 1876 page 167

Les pages qui suivent ont pour but de mettre en lumière les points suivants:

I. Introduction. — Le croyant, connaissant son acceptation en Christ, est placé dans une position, où, avec le Saint Esprit qui lui a été donné, il peut contempler toutes les opérations futures de Dieu. [🔒]

1. Le conseil de Dieu est de placer toutes choses sous Christ dans la gloire et d'y donner une place à l'Eglise avec lui. [🔒]
2. Les droits de Christ à hériter de toutes choses sont fondés sur ses trois titres, de Créateur, de Fils et d'Homme, du Psaume 8. [🔒]
3. Christ prendra possession de l'héritage à sa venue, et il le possédera comme un royaume. L'Eglise, ressuscitée alors, règne avec lui. [🔒]
4. En attendant, dans le temps présent, l'Eglise est amenée à la vie et rassemblée, par l'opération de l'Esprit, par la parole prêchée. [🔒]
5. La vie ainsi donnée aboutit à une résurrection distincte de celle des méchants. [🔒]
6. Exposition de ce que c'est que la première résurrection. [🔒]
7. L'espérance et l'appel de l'Eglise, c'est d'attendre la venue du Seigneur: — effet pratique de cette doctrine. [🔒]
8. Sa perte a été la ruine de l'Eglise, envisagée au point de vue de ses relations ici-bas sur la terre; un réveil partiel a eu lieu: ni l'une ni l'autre de ces deux choses ne sont oubliées dans la parole prophétique. [🔒]
9. Caractère du retour du Seigneur sur la terre et bénédictions terrestres qui en découlent [🔒]

II. Portée de la venue de Christ quant au monde en général. [🔒]

1. Le monde est divisé en trois grandes classes: les Juifs, les gentils ou nations, et l'Eglise. Dieu s'est occupé de chacune d'elles; elles ont toutes failli, mais Dieu est fidèle. [🔒]
2. Comment les Juifs ont failli sous la loi. Ils ont toutefois des promesses inconditionnelles qui sont sans repentir de la part de Dieu, lequel, par conséquent, les rétablira dans leur terre. [🔒]

3. Il y a dans ce rétablissement d'Israël des événements qui diffèrent de toutes les voies précédentes de Dieu envers ce peuple. [📄]
 4. Le pouvoir des gentils, comme tel, finira par la rébellion contre Dieu: le système tout entier sera détruit par la petite pierre coupée sans main. [📄]
 5. La fin de l'église professante comme telle, c'est l'apostasie; et le jugement de Dieu, exécuté par Christ, tombera également sur elle. [📄]
 6. Bénédiction de la terre qui en résulteront sous le règne du Messie, Jérusalem étant la métropole. [📄]
 7. Conclusion. [📄]
-

I.

«Et comme il est réservé aux hommes de mourir une fois, — et après cela le jugement, ainsi le Christ aussi, ayant été offert une fois pour porter les péchés de plusieurs, apparaîtra une seconde fois, sans péché, à salut à ceux qui l'attendent» (Hébreux 9: 27, 28).

Ces deux versets nous apprennent deux faits très importants: l'un, que la mort est la portion naturelle de l'homme, — et après cela le jugement; l'autre, que pour les croyants, Christ a subi cette mort et ce jugement, et que, par conséquent, ils attendent avec joie sa seconde apparition; — ils l'attendent du ciel. La différence qu'il y a entre les saints et le monde est mise en évidence ici. Ce qui constitue cette différence, en tant qu'il s'agit de l'homme, ce n'est pas un effort de l'homme, car il n'a en lui-même aucune puissance pour se tirer de ce en quoi il est déjà — savoir la mort; mais c'est la réception, par grâce, de l'amour de Dieu, ou le refus de cet amour. Le croyant découvre que Christ a subi la mort et le jugement pour lui, et par conséquent il l'aime, à cause de son oeuvre dont il se souvient; — et, pour ceux-là, Christ apparaîtra, la seconde fois, sans péché. Je n'ai pas besoin de dire qu'à sa première venue Christ était *personnellement* sans péché; mais, alors, il entra dans toutes les circonstances du péché; il fut «fait péché» *pour nous*. Ainsi, pour ce qui concerne les croyants, Christ, à sa seconde venue, n'a plus rien à faire avec le péché: il viendra à salut, pour introduire les siens dans la possession des résultats de sa première venue. Le salut sera la consommation de ce que, maintenant, nous croyons. Le voyant à la droite de Dieu, nous attendons un plein accomplissement de félicité à sa seconde apparition; et, cette foi remplissant le coeur, les résultats se manifestent dans la vie. La position de l'Eglise, c'est de dépendre des *effets* de la première venue de Christ, et elle attend tous les *résultats* de cette première venue à la seconde venue.

Le premier chapitre de l'épître aux Ephésiens met cette grande vérité en évidence. Nous y lisons (verset 7) que nous, les croyants, «nous *avons* la rédemption par son sang, la rémission des péchés». L'Apôtre nous dit ensuite la conséquence de notre condition présente, en tant que «rendus agréables dans le Bien-aimé». Cette conséquence, c'est que Dieu nous initie à la connaissance de ses conseils et de ses intentions, et nous révèle que, dans l'administration de

la plénitude des temps, il réunira en un toutes choses en Christ (verset 10). En attendant, jusqu'à ce que la gloire vienne, nous sommes scellés du Saint Esprit, «qui est les arrhes de notre héritage pour la rédemption de la possession acquise» (verset 14). Ainsi donc, l'Eglise a la rédemption en Christ, et elle attend que toutes choses soient réunies en un en Lui. En attendant, elle a le Saint Esprit.

1° Le Seigneur Jésus est lui-même le centre de tous les conseils de Dieu; et tout ce qui concerne l'Eglise, les Juifs, ou les gentils, n'est que le déploiement de sa gloire. Or nous verrons que l'Eglise de Dieu nous est présentée, non seulement comme jouissant de la bénédiction présente de la communion, mais aussi comme cohéritière avec Christ de son héritage à venir. Quand ils contemplent la gloire de Christ, la gloire que le Père lui a donnée, les croyants contemplent leur propre gloire, puisqu'ils sont «héritiers de Dieu et cohéritiers de Christ» (Romains 8: 17). Eve est une figure ou un type de cela: elle n'était pas une partie de la création; elle n'était pas non plus seigneur sur la création, comme l'était Adam, mais elle était associée à Adam dans toute l'étendue de son héritage. Nous verrons l'Eglise ainsi unie à Christ, quand il prendra possession de l'héritage qui lui appartient.

2° Pour ce qui est des conseils de Dieu en Christ, le droit de Christ à hériter de toutes choses est démontré de trois manières dans l'Ecriture; et il leur donne Lui-même effet à toutes par la rédemption. (Jean 12: 32).

En premier lieu, il a créé toutes choses (Colossiens 1: 16); et comme Lui les a créées, ainsi elles sont aussi «pour lui». «Toutes choses ont été créées par lui et pour lui». Il est le grand Héritier, et il faut qu'il possède toutes choses «par lui toutes choses doivent être réconciliées» (Colossiens 1: 20). Le jour vient où l'univers tout entier lui sera assujetti.

En second lieu, nous lisons (Hébreux 1: 2) que le Fils a été «établi héritier de toutes choses».

En troisième lieu, *l'homme*, d'après les conseils de Dieu, doit dominer sur toutes choses, comme nous l'apprend le Psaume 8, que Paul cite trois fois, en faisant ressortir chaque fois quelque point d'une importance particulière, et en insistant toujours sur ce que c'est le Seigneur Jésus qui est l'Homme dont il est ici question. Ainsi, en Hébreux 2: 6, etc., nous lisons: «Qu'est-ce que l'homme que tu te souviennes de lui, ou le Fils de l'homme que tu le visites? Tu l'as fait un peu moindre que les anges, tu l'as couronné de gloire et d'honneur, et l'as établi sur les oeuvres de tes mains; tu as assujetti toutes choses sous ses pieds»; l'Apôtre montrant qu'ainsi, «il n'a rien laissé qui ne lui soit assujetti». «Mais maintenant»; dit-il, «nous ne voyons pas encore que toutes choses lui soient assujetties, mais nous voyons Jésus... couronné de gloire et d'honneur». La moitié de la prophétie a été accomplie, puisque celui qui doit régner est couronné; et le fait qu'il est à la droite de Dieu est le gage qu'elle s'accomplira toute entière. Nous ne voyons que ce qui est déjà accompli en Jésus. Toutes choses ne sont pas encore placées sous ses pieds: elles ne le sont pas, ni ne sont en train de l'être. Christ n'a pas encore «pris sa grande puissance» et n'est pas encore «entré dans son règne» (Apocalypse 11: 17), mais il est assis caché en Dieu, jusqu'à ce que vienne le temps où, selon le Psaume

110: 1, Dieu mettra tous ses ennemis pour le marchepied de ses pieds (*). Ainsi encore, Ephésiens 1: 22, où le Psaume 8 est cité de nouveau, et ici en rapport avec la portion de l'Eglise, héritière en Lui de tout ce sur quoi il domine. Plus haut dans cette épître, l'Apôtre avait prié pour que les saints connussent comme puissance opérante envers eux, cette puissance selon laquelle Dieu a opéré dans le Christ quand il l'a ressuscité d'entre les morts: ensuite, dans les versets 22 et 23, il nous présente l'Eglise comme étant en vérité le corps de Christ, «la plénitude de celui qui remplit tout en tous»; et comme ayant part ainsi nécessairement avec lui à sa gloire future. Il sera alors manifestement héritier de toutes choses, ainsi que chef et époux de l'Eglise. Enfin nous retrouvons la citation du Psaume 8 au chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, en rapport avec un royaume et aussi avec la résurrection. L'Apôtre dit en effet, versets 23-25: «Chacun dans son propre rang; les prémices, Christ; puis ceux qui sont de Christ, à sa venue ensuite, la fin, quand il aura remis le royaume (**) à Dieu le Père, quand il aura aboli toute principauté et toute autorité et toute puissance, car il faut qu'il règne jusqu'à ce qu'il ait mis tous ses ennemis sous ses pieds»; et puis vient la citation du Psaume en question, au verset 27: «Car il a assujetti toutes choses sous ses pieds». Tout ce qui est en désordre maintenant, sera placé sous les pieds de cet homme; et quand tout aura été assujetti complètement par lui, alors aussi le royaume sera remis.

(*) L'Apôtre dit (Hébreux 2: 5): «Car ce n'est point aux anges qu'il a assujetti le monde habité à venir dont nous parlons». Ce «monde habité à venir» n'est pas le ciel, mais cette terre, qui doit être assujettie à la domination de l'homme, et de l'Homme-Christ.

(**) Nous apprenons qu'il existera un royaume, par le fait qu'il sera «remis» à la fin. Christ n'a pas encore pris son royaume; mais à la fin il le remettra. Il est clair que le royaume doit commencer quand Christ viendra, et qu'il doit être «remis» à une certaine époque, non-mentionnée ici.

3° Si nous nous reportons à 2 Timothée 4: 1, nous trouvons le royaume lié à l'apparition de Christ, et présenté comme étant alors établi. Il est de plus évident que l'apparition de Christ n'a pas lieu à la fin, comme on l'a prétendu, mais au commencement du royaume; car, à la fin de cette période, le royaume doit être remis. «Je t'en adjure», dit l'Apôtre, «devant Dieu et le Christ Jésus qui va juger vivants et morts, et par son apparition et par son règne». Ce passage aussi démontre clairement que l'opinion commune d'un «jour» de jugement de vingt-quatre heures est erronée, puisque l'Ecriture parle ici expressément de ce jour comme ayant une certaine durée. L'apparition de Christ a lieu au commencement de son royaume; et alors il y aura un jugement contre les méchants vivants d'entre les nations. Sur quelques-uns la colère de Dieu tombera particulièrement parce qu'ils auront rejeté son évangile; mais ce jugement, plus ou moins grand dans son exercice, continuera aussi pendant la période de son règne (*), tandis qu'à son terme, quel que soit le temps de sa durée, les méchants morts seront jugés; et si l'apparition de Christ a lieu au commencement de son royaume, il est clair qu'il faut que l'Eglise ait été ressuscitée et soit avec Lui lorsqu'il prend le royaume, car elle doit apparaître avec Lui. Christ, comme nous avons vu, est le premier homme ressuscité; il est les «prémices de ceux qui dorment»; «puis ceux qui sont de Christ, à sa venue» (1 Corinthiens 15: 23; 1 Thessaloniens 4: 15-17); et alors commence ce royaume, qu'à la fin (c'est-à-dire à la fin d'une période définie dont ce chapitre ne fait pas mention), il remettra à celui qui le lui a donné, c'est-à-dire à Dieu le Père, «afin que Dieu soit tout en tous» (1 Corinthiens 15: 28).

(*) Esaïe 65: 12, 20; Jérémie 31: 29, 30; Zacharie 14: 17, 18, 19.

4° Les droits de Christ à hériter de toutes choses, et aussi le droit de l'Eglise comme cohéritière avec lui, ayant été établis, nous avons montré que maintenant tout cela n'existe qu'en conseil, et n'est ni fait, ni en train de s'accomplir, mais que Christ est assis à la droite du Père, «attendant que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds» (Hébreux 10: 13). Si l'on demande: Qu'est-ce donc alors qui s'accomplit? la réponse, c'est que, durant ce temps d'attente, les cohéritiers de Christ sont rassemblés par l'opération de l'Esprit, par la parole prêchée. Il ne sera pas inutile de remarquer en passant *comment* l'Eglise est tirée du monde pour être placée dans cette bienheureuse relation avec Christ, maintenant par la foi, et bientôt en manifestation; c'est par la puissance vivifiante du second Adam. (1 Corinthiens 15: 45-47). Par cette puissance vivifiante, nous sommes devenus enfants, fils de Dieu, et nous avons été faits semblables à notre Chef, comme par notre naissance naturelle nous sommes semblables au premier Adam; en sorte que nous sommes héritiers de la gloire du second Adam, exactement comme nous sommes les héritiers de toutes les misères dans lesquelles nous avons été plongés par la chute du premier. L'apôtre Paul traite ce sujet en manière de comparaison dans la seconde moitié de Romains 5. La vie ainsi communiquée nous place, en esprit, là où est Jésus: «Nous avons été ressuscités ensemble par la foi en l'opération de Dieu qui l'a ressuscité d'entre les morts» (Colossiens 2: 12). Elle n'est pas quelque chose que nous ayons à rechercher, mais nous avons trouvé la vie qui, en nous unissant à notre Chef, nous fait goûter la sainteté ici-bas, et nous attendons la gloire qui nous rendra, de fait, coparticipants de ce dont notre Chef lui-même jouit.

5° Il est nécessaire de bien comprendre que cette vie éternelle, que les croyants ont maintenant en Christ, n'a rien de commun avec le monde qui nous entoure; ainsi, elle aboutira à une résurrection du corps à une certaine époque distincte et sur un principe différent de celle des méchants, à une «*première* résurrection» (Apocalypse 20: 5), en conséquence d'une vie préalablement donnée. Les saints sont ressuscités, parce qu'ils sont un avec Celui qui est ressuscité: ils sont ressuscités en conséquence et comme résultat de leur union avec le Seigneur Jésus, tandis que les méchants sont ressuscités pour être jugés par lui, et non pas à la même époque. Romains 8: 11, nous donne le principe de cette résurrection des saints: ils sont ressuscités à cause de l'Esprit de Dieu qui déjà demeure dans les croyants: «Si l'Esprit de celui qui a ressuscité Jésus d'entre les morts habite en vous, celui qui a ressuscité le Christ d'entre les morts, vivifiera vos corps mortels aussi à cause de son Esprit qui habite en vous».

6° La pensée d'une résurrection générale commune à tous, est étrangère à l'Ecriture. Les hommes pensent généralement qu'à un certain jour tous les hommes, bons ou méchants, se tiendront devant Dieu, et recevront leur sentence finale; mais l'Ecriture ne parle pas ainsi: elle distingue toujours entre la résurrection des justes et la résurrection des méchants. Un seul passage (Jean 6) pourrait paraître à un lecteur inattentif accréditer l'opinion générale; mais celui qui y regarde de plus près verra que lorsque, dans ce chapitre de l'évangile de Jean, le Seigneur parle de ressusciter certains hommes au dernier jour, il ne parle absolument que de «ceux que le Père lui a donnés», de ceux qui «croyaient en lui», de ceux qui «venaient à lui,

tirés par le Père», et qui «mangeaient sa chair et buvaient son sang», en un mot des croyants seulement, comme les termes même de l'Écriture nous le disent. Le Seigneur ne parle ici d'un «dernier jour» qu'aux justes seuls; il ne fait aucune allusion aux méchants. Il insiste sur la vérité que, quelle que soit la bénédiction qui vienne, il faut que ce soit en rapport avec la résurrection. Le «dernier jour» se rapporte ici à une idée familière aux Juifs, comme quand les disciples, qui étaient des Juifs de naissance, demandaient au Seigneur: «Quel sera le signe de ta venue et de la consommation du siècle» (Matthieu 24: 3). Dans tous les autres passages, l'Écriture distingue clairement les deux résurrections, la première, celle des justes, et puis la résurrection des méchants. Dans Luc 14: 14, le Seigneur dit: «La pareille te sera rendue en la résurrection des justes»; et au chapitre 20 du même évangile, verset 35: «Ceux qui seront estimés dignes d'avoir part à ce siècle-là, et à la résurrection d'entre les morts...» L'Écriture fait ici une distinction remarquable: elle parle de gens qui sont dignes d'avoir part à cette résurrection, faisant d'eux une classe distincte. Ainsi encore au chapitre 15 de la première épître aux Corinthiens, verset 23: «Chacun dans son propre rang, les prémices, Christ; *puis ceux qui sont de Christ à sa venue*». Rien ne peut être plus clair. De même 1 Thessaloniens 4: 16, 17: «Les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air» (*) De même encore, Philippiens 3: 11: «Si, en quelque manière que ce soit, je puis parvenir à la résurrection *d'entre les morts*». Paul, assurément, ne pouvait pas chercher à atteindre ce que les méchants auraient en commun avec lui, c'est pourquoi aussi il dit avec intention: «la résurrection *d'entre les morts*» (voyez 1 Pierre 1: 3).

(*) La force de ce passage ne repose pas, comme on l'a dit souvent, sur le mot «premièrement», qui n'est introduit que pour montrer que les morts ressuscitent avant que les vivants soient changés, mais l'Écriture veut nous apprendre que ceux dont elle parle, ressuscités ou changés, Dieu s'en occupe tout à fait à part des méchants.

On cite quelquefois Jean 5: 25-29, comme tranchant négativement la question d'une première résurrection. «L'heure vient», dit le Seigneur, «en laquelle tous ceux qui sont dans les sépulcres entendront sa voix, et ils sortiront, ceux qui ont pratiqué le bien en résurrection de vie, et ceux qui ont fait le mal, en résurrection de jugement». Mais un peu plus haut seulement, au verset 25, Jésus avait dit: «L'heure vient, et elle est maintenant, que les morts (ceux qui sont morts dans leurs fautes et dans leurs péchés, Ephésiens 2: 1) entendront la voix du Fils de Dieu, et, l'ayant entendue, ils vivront». Cette «heure» a duré toute la vie de Christ, et plus de 1800 ans dès lors: c'est l'heure ou le temps de la vivification des âmes. Il y a une période pendant laquelle les âmes sont vivifiées, et une période en laquelle les corps sont ressuscités. L'heure de Jean 5: 27-29, sera à l'époque au commencement de laquelle il y aura, pour les justes, une résurrection de vie, et à la fin de laquelle, quelle qu'ait été sa longueur, il y aura pour les méchants, une résurrection de jugement. Christ n'aura nul besoin de juger les enfants de Dieu, de les forcer à lui rendre gloire, car, ayant reçu de lui la vie (chapitre 5: 25), nous, les siens, nous l'honorons maintenant. Mais comme «le Père ne juge personne, mais qu'il a donné *tout* le jugement au Fils», puisque «au nom de Jésus se ploiera tout genou» (Philippiens 2: 10), ainsi les méchants seront forcés de donner gloire à Jésus, en dépit d'eux-

mêmes; et pour eux, en conséquence, il y aura une résurrection de jugement, — une sommation à paraître en jugement, parce qu'ils n'ont point de part en Lui, tandis que, pour les justes, leur résurrection ne sera que le plein accomplissement, à l'égard de leurs corps, d'une vie déjà donnée. La période de l'une de ces résurrections, non plus, ne sera pas identique avec celle de l'autre résurrection. La résurrection des justes aura lieu quand Christ vient, mais la résurrection des méchants morts n'aura lieu qu'après, c'est-à-dire à la fin du règne de Christ, selon qu'il est écrit: «Le reste des morts ne vécut pas, jusqu'à ce que les mille ans fussent accomplis» (Apocalypse 20: 5).

7° L'espérance de l'Eglise, c'est donc la venue de Christ. Vous ne pouvez lire les épîtres de Paul sans voir que c'était là une grande vérité, et que Dieu voulait qu'elle fût toujours présente à l'âme des saints. On a souvent confondu la venue de Christ avec la mort, et on nous a dit que cette venue arrivait pour tout homme au moment de sa mort; mais elle est quelque chose d'entièrement différent. Il est impossible d'appliquer à la mort les passages qui parlent de la venue du Seigneur, et cela parce que cet événement trouvera les vivants à leur aise et dans les jouissances de ce monde. «Alors toutes les tribus de la terre se lamenteront et verront le Fils de l'homme venant sur les nuées du ciel avec puissance et une grande gloire» (Matthieu 24: 30).

Dans l'esprit de l'Apôtre, *cette* doctrine, et non pas la mort, se liait à tous les motifs pour le service, pour une marche sainte, et à toute consolation dans quelque affliction (*) que ce fût. Ainsi elle est un motif pour la sainteté, 1 Jean 3: 2, 3: «Nous savons que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. Et quiconque a cette espérance en lui, se purifie comme lui est pur». Elle se lie aussi à la consolation dans l'affliction. Quand les saints pleuraient la perte de leurs frères qui étaient morts, l'Apôtre ne les console pas en leur disant qu'ils s'en iraient là où ceux qui s'étaient endormis se trouvaient; mais que ceux qui s'étaient endormis, Dieu les amènerait par Jésus (voyez 1 Thessaloniens 4: 13-18). De même, elle est un motif pour la patience, comme nous lisons en Jacques 5: 7, 8: «Usez donc de patience, frères, jusqu'à la venue du Seigneur»... «Vous aussi usez de patience, affermissiez vos coeurs, car la venue du Seigneur est proche». De même encore, quand il s'agit de consolation dans la persécution, l'Apôtre parle aux Thessaloniens (2 Thessaloniens 1) du repos qui leur «sera donné avec nous dans la révélation du Seigneur Jésus du ciel». Partout, la venue de Celui qui s'en était allé, qui était l'objet des affections des saints et de leurs espérances, quoiqu'ils ne le vissent pas maintenant, était ce que le Saint Esprit présentait pour ranimer le courage des saints et consoler leurs coeurs. Cette espérance devait agir sur leurs consciences d'une manière sanctifiante, en fixant leurs affections en dehors de ce monde et en leur donnant de la patience dans les tribulations dans lesquelles la foi les avait amenés. Et enfin, si nous demandons ce qui remplissait Paul de zèle pour prêcher l'évangile et pour paître soigneusement le troupeau, voici la réponse, telle que nous la trouvons en 1 Thessaloniens 2: 19: «Quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions? N'est-ce pas vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus, à sa venue?» Le lecteur peut lire encore les passages suivants: 1 Corinthiens 1: 7; Colossiens 3: 4; 1 Thessaloniens 3: 13; 5: 2,

4, 23; 2 Thessaloniens 1: 7; 2: 1; 1 Timothée 6: 14; Tite 2: 13; 2 Pierre 1: 16; etc.; et, en les examinant, il trouvera que non seulement ils démontrent la doctrine que je rappelle ici, mais qu'ils sont liés avec les pensées, les espérances, les affections, les motifs, et tous les éléments de la *vie journalière* du chrétien; pour ne rien dire ici d'une foule de textes dans lesquels ce grand fait de l'attente du Seigneur Jésus est présenté par le Seigneur lui-même comme caractérisant les saints: «Et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur Seigneur» (Luc 12: 36).

(*) La mort n'est pas l'Epoux; et quoique son aiguillon soit ôté, elle ne peut être l'objet de nos affections, bien que nous puissions nous réjouir de ce qui est au-delà; elle n'est pas non plus le temps de l'accomplissement de nos espérances, ni de la gloire de Christ et de l'Eglise.

8° L'oubli de cet événement bienheureux devint la source de toute sorte de mal; nous pouvons même dire qu'il fut la source de la ruine de l'Eglise, considérée dans ses relations terrestres, ici-bas. En effet, quel est le signe caractéristique du «méchant serviteur?» Il dit: «Mon maître tarde à venir» (Matthieu 24: 48); et c'est là ce qui l'a amené à battre ceux qui sont esclaves avec lui, ainsi «à manger et à boire avec les ivrognes (verset 49). L'Eglise a été infidèle à son appel; mais la parole de Dieu met en garde contre cela. La parabole des dix vierges, au chapitre 25 de Matthieu, présente les dix vierges comme prenant leurs lampes, et *sortant à la rencontre* de l'Epoux. L'Epoux n'est pas le Saint Esprit. Nous sommes convertis «pour attendre des cieux *son Fils*» (1 Thessaloniens 1: 9), non pour attendre le Saint Esprit, que nous possédons déjà, selon Jean 14: 26; 15: 26; 16: 13, etc. «Comme l'Epoux tardait elles s'assoupirent toutes et s'endormirent» (verset 5). Nous savons que le Seigneur a tardé plus de dix-huit cents ans, et l'Eglise toute entière s'est assoupie et a dormi.

Quand elles dorment ainsi, qu'est-ce qui réveille les vierges? Qu'est-ce qui les replace dans leur propre position d'attente? C'est le cri de minuit: «Au milieu de la nuit, il se fit un cri: Voici l'Epoux, sortez à sa rencontre». Ce cri, en quelque petite mesure, s'est fait entendre ces dernières années, ramenant l'Eglise à sa vraie espérance. Toutes les vierges l'avaient oublié, et toutes se réveillèrent, au cri de minuit. La vraie différence entre celles qui étaient sages et celles qui étaient folles, c'est que les premières avaient de l'huile dans leurs lampes (l'huile étant un type de la grâce du Saint Esprit, de la grâce cachée), et que les autres n'en avaient pas. Il ne s'agit pas ici de la vigilance individuelle qui caractérise un saint, car toutes les vierges dormaient, et toutes se sont réveillées; mais c'est l'Eglise, comme corps, oubliant son espérance, et tombant dans l'indifférence et la paresse.

9° Si on demande quel est le caractère et la manière de cette venue de Christ, l'Ecriture répond, Actes 1: 10, 11: «Et comme ils regardaient fixement vers le ciel, tandis qu'il s'en allait, voici deux hommes en vêtements blancs se tinrent là à côté d'eux, qui aussi dirent: Hommes galiléens pourquoi vous tenez-vous ici, en regardant vers le ciel? Ce Jésus, qui a été élevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller au ciel». Ce grand fait, ainsi annoncé, est quelque chose d'absolument différent du jugement que Christ exercera à la fin de toutes choses; car alors le jugement aura lieu devant le grand trône blanc (Apocalypse 20: 11-15); le ciel et la terre s'enfuiront de devant lui, et il ne sera pas trouvé de

lieu pour eux. De plus, nous apprenons par Actes 3: 19-22, que cette venue de Christ est le temps, non de la disparition des cieux et de la terre pour lesquels il n'est plus trouvé de lieu, mais du rétablissement de toutes choses, selon ce que nous lisons: «En sorte que viennent des temps de rafraîchissement de devant la présence du Seigneur, et qu'il envoie Jésus Christ, qui vous a été préordonné, lequel il faut que le ciel reçoive jusqu'aux temps du rétablissement de toutes choses dont Dieu a parlé par la bouche de ses saints prophètes de tout temps». Les prophètes ne parlent pas des choses qui sont dans les cieux, mais du bonheur et de la bénédiction qui doivent remplir la terre; ils parlent de la connaissance de Jéhovah qui remplira la terre, comme les eaux couvrent le fond de la mer (Esaïe 11: 9; Habakuk 2: 14); ils disent que l'Eternel ôtera l'enveloppe redoublée qui couvre tous les peuples et la couverture qui est étendue sur toutes les nations; ils parlent du jour où la mort sera engloutie en victoire (Comparez Esaïe 25: 7, 8; et 1 Corinthiens 15: 54); mais pour toutes ces choses «il enverra Jésus» (Actes des Apôtres 3: 20).

II.

Abordons maintenant une autre partie de notre sujet. Si le Seigneur Jésus, à sa venue, vient prendre l'Eglise à lui, quelle portée cette venue aura-t-elle sur le monde en général, — sur les Juifs et les gentils? Nous avons vu que, pour ce qui concerne l'Eglise, c'est-à-dire les croyants, cette venue n'est que bénédiction, la fin de leur état de souffrance et le commencement de leur état de glorification. Mais que sera-t-elle pour le monde? C'est un autre aspect du même sujet.

1° Il y a en trois grands ensembles ou systèmes établis de Dieu dans le monde, qui ont failli: les Juifs, les nations et l'Eglise de Dieu, en ce qui concerne le témoignage qui lui a été confié (*). Nous allons donner un court aperçu de la chute de chacun d'eux, et des intentions futures de Dieu à l'égard de chacun. Quand Dieu déclare les Juifs «Lo-Ammi», «pas mon peuple», il confère le pouvoir aux mains des gentils, dans la personne de Nebucadnetsar et de ses successeurs; et cet état de choses demeure toujours depuis lors. Quand les Juifs et les gentils (la quatrième monarchie, ou l'empire romain, au moment de son arrivée à la domination universelle) s'accordèrent pour rejeter le Messie, Dieu forma l'Eglise, — un peuple céleste, — non pour qu'elle s'emparât du pouvoir sur la terre, mais pour être ici-bas un témoin de Christ, élevé à la droite de Dieu. L'Ecriture nous présente les uns et les autres comme ayant failli, — Juifs, gentils, et la chrétienté comme telle.

(*) Voyez 1 Corinthiens 10: 32.

2° Pour ce qui concerne les Juifs, actuellement «Lo-Ammi» ou «pas mon peuple», il est important de remarquer que leur chute eut sa source dans leur désobéissance à une loi qu'ils avaient promis d'observer, désobéissance qu'ils consommèrent par la réjection du Messie; mais ils seront rétablis dans le pays de Canaan par la souveraine miséricorde de Dieu, à cause de ses promesses à Abraham, malgré leur chute pour laquelle ils ont été et seront encore punis. Le chapitre 13 de la Genèse, verset 15, nous montre le pays de Canaan donné à Abraham et à sa semence, pour jamais; puis, au chapitre 15: 13, 14, Dieu annonce

prophétiquement la captivité d'Égypte et la délivrance d'Égypte, et il promet de nouveau le pays à la semence d'Abraham par une alliance inconditionnelle. Voyez aussi Genèse 17: 8, sur ce sujet. Nous savons que la première partie de cette promesse a été accomplie, savoir que les enfants d'Israël ont été délivrés d'Égypte et ont été amenés au mont Sinaï où la loi fut donnée. Jusque-là, toutes les voies de Dieu envers eux avaient été simplement en grâce; mais alors, en Exode 19: 8, ils se placèrent eux-mêmes, de leur propre volonté, sous la loi, disant: «Nous ferons tout ce que l'Éternel a dit»; et ils faillirent sous la loi comme le témoigne le péché du veau d'or (Exode 32). L'introduction de la loi, et la chute du peuple sous elle, n'annulaient pas les promesses faites à Abraham. Moïse se fonde, dans son intercession (Exode 32: 13), sur elles et sur le serment de Dieu; et c'est par elles que le peuple put finalement entrer dans le pays. Il en a été de même dans toutes les voies subséquentes de Dieu envers eux, et quoiqu'il les ait châtiés, pendant qu'ils étaient dans le pays, à cause de leurs engagements qu'ils avaient violés, et qu'à la fin il les ait chassés du pays, cependant les promesses faites à Abraham demeurent toujours assurées pour eux. (Voyez Lévitique 26: 44, 45; Michée 7: 20).

3° Deux grands principes, qui se lient au rétablissement final d'Israël, semblent distinguer ce rétablissement de toutes les voies précédentes de Dieu envers son peuple, quelque miséricordieuses qu'elles aient été: le premier, c'est qu'ils seront établis dans le pays sous la nouvelle alliance (Jérémie 31: 31-40); le second, c'est qu'ils jouiront de la présence du Messie (Ezéchiel 34: 23, 24; 37: 21-28; 43: 7; Jérémie 33: 14, 26). Quand le Messie vint pour la première fois, ils le rejetèrent; mais ce crime même, tout en comblant la mesure de leur péché, ne changea rien aux promesses inconditionnelles: un grand nombre de celles que nous lisons dans Esaïe, celle que nous trouvons en 2 Samuel 7, et celles d'Amos 9: 11, 12, demeurent encore inaccomplies.

4° Quant au pouvoir gentil, il ne finit pas seulement dans le péché, mais dans la rébellion ouverte contre Dieu; et la chrétienté aura une grande et dominante part à cette révolte (*). Cet empire des gentils, comme nous l'avons vu, eut son origine dans la personne de Nebucadnetsar; il se continua ensuite dans les monarchies perse, grecque, et romaine. Cette dernière existait au temps de Christ; et, à l'instigation des Juifs, elle usa du pouvoir, originellement reçu de Dieu, pour mettre à mort le propre Fils de Dieu (Actes des Apôtres 4: 25-27). Cette puissance se continuera jusqu'à ce que, de la montagne, la pierre coupée sans mains vienne briser et consumer tous ces royaumes sous leur dernière forme, c'est-à-dire sous les dix rois qui donnent leur pouvoir à la bête (Daniel 2: 40-44; Apocalypse 17: 11-14).

(*) Il faut distinguer soigneusement la forme civile et la forme ecclésiastique du monde soi-disant chrétien. La main de Dieu, s'appesantira sur toutes deux — sur les puissances du monde, parce qu'elles renieront Dieu d'une manière générale et qu'elles donneront leurs royaumes à la bête; sur l'église professante, pour son abandon de la vérité de Dieu. Mais, quoique l'Écriture distingue ces deux formes du monde appelé chrétien, de fait, néanmoins, ces deux formes se confondent. La difficulté provient de ce que l'Église de Dieu, au lieu de conserver sa conversation ou bourgeoisie céleste (Philippiens 3: 20), s'est alliée aux pouvoirs de ce monde, en sorte qu'elle se confond avec eux aux yeux des hommes. Souvenons-nous donc que, dans toutes ces pages, quand il s'agit des puissances de ce monde, il ne s'agit pas des puissances païennes, mais de celles qui portent le nom de Christ. La portion de

l'Apocalypse où il est question de la bête et du faux prophète, montrera l'issue de cette combinaison à ceux qui rechercheront avec prière la lumière de Dieu sur cette partie du sujet.

Ici je m'arrête pour faire remarquer une grossière erreur, généralement répandue: c'est que la petite pierre représente l'établissement du royaume de Christ le jour de la Pentecôte, et que ce royaume, dès lors grandissant toujours, est devenu une grande montagne; en d'autres termes, que la prédication de l'évangile, dans la dispensation actuelle, doit convertir le monde. Remarquez que la pierre ne *commence* à grandir qu'après avoir brisé et réduit en poussière la grande statue: après cela elle devient une grande montagne et remplit toute la terre. Ce n'est pas un principe qui se répand en s'insinuant dans tout le corps de la statue dont il change le caractère et la condition morale; mais l'action de la pierre détruit le système tout entier de la statue qui devient comme la paille de l'aire d'été, avant que la pierre commence à grandir et à devenir une grande montagne. L'Écriture ne nous dit pas que le christianisme prévaudra universellement pendant l'existence de la statue: elle dit que la pierre détruira l'existence toute entière des empires des gentils par la destruction du dernier de ces empires, et qu'alors elle deviendra elle-même le centre d'un nouvel état de choses. La petite pierre représente évidemment Christ venant en jugement, après quoi son règne sera établi. Alors, en effet, «la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel comme les eaux couvrent le fond de la mer» (Esaïe 11: 9).

En outre, le chapitre 16 de l'Apocalypse nous dit que trois esprits immondes, des esprits de démons faisant des miracles, doivent aller «vers les rois de la terre habitée toute entière pour les assembler pour le combat de ce grand jour du Dieu Tout-Puissant». Est-ce là l'évangile amenant le monde entier à se soumettre à Christ? Quelque interprétation qu'on puisse donner de ce passage quant aux détails, il est manifeste qu'il nous présente l'exercice de l'influence corruptrice et maligne de Satan, qui s'étend partout, afin de rassembler les puissances de ce monde au dernier jour pour le combat contre le Dieu Tout-Puissant, et par conséquent pour le jugement de ceux qui s'élèveront ainsi contre lui (Sophonie 3: 8, 9).

5° Mais, sur l'église professante l'Écriture n'est pas muette non plus. Elle nous montre qu'ici aussi, comme dans tout ce qui a jamais été confié à l'homme, la fin est la chute et la ruine. Nous avons d'abord la révélation positive (Matthieu 13) que l'ennemi sèmerait de l'ivraie dans le champ où le Fils de l'homme avait semé. L'ivraie n'était pas le paganisme ordinaire; ni des pécheurs inconvertis, en tant qu'hommes; mais c'était le mal entrant là où ce qui est bon avait été semé. La question fut posée s'il fallait arracher l'ivraie, et la réponse fut: non. Ce n'est pas l'oeuvre de la dispensation actuelle d'arracher, mais de semer. Nous pouvons annoncer l'évangile; mais le mal doit demeurer partout où la bonne semence a été semée, jusqu'à la moisson du jugement. En second lieu, les jours du Fils de l'homme (Luc 17) sont comparés aux jours de Noé et de Lot: «Il en sera de même», c'est la terrible conclusion, «au jour où le Fils de l'homme sera manifesté».

De plus, au lieu de nous présenter une perspective de jours heureux, l'Écriture nous révèle expressément que, «dans les derniers jours, il surviendra des temps fâcheux» (2 Timothée 3: 1), nous représentant, pour ainsi dire mot pour mot, dans les versets qui suivent,

l'église professante avec le même caractère sous lequel les païens livrés à un esprit réprouvé nous ont été présentés par le même Apôtre (Comparez 2 Timothée 3: 2-5 avec Romains 1: 28-32). Oui, la fin de l'église professante, telle que l'Écriture nous la révèle c'est l'iniquité, comme celle des païens: en même temps une forme de piété, — quelque chose, peut-être, de très beau et d'attrayant pour l'oeil, mais qui, au dedans, ne sera que pourriture et ossements de morts.

Nous trouvons le même témoignage dans la première épître de Jean, où, au chapitre 2: 18, la fin de l'église professante nous est révélée ainsi: «Petits enfants, c'est la dernière heure; et comme vous avez entendu que l'Antichrist vient, maintenant aussi il y a plusieurs antichrists, par quoi nous savons que c'est la dernière heure». L'Apôtre traçait ainsi le caractère du dernier temps. Il ne parle pas de bénédictions nouvelles apportées ou produites, mais d'antichrists qui sortaient du milieu de l'Église, précurseurs de l'Antichrist que le Seigneur doit détruire, et non d'une bénédiction générale précédant le jugement.

De même, le chapitre 2 de la deuxième épître aux Thessaloniciens nous fournit l'histoire du mal depuis les jours de l'Apôtre jusqu'à l'apparition de Christ, ne laissant nulle place pour l'introduction d'une bénédiction universelle. «Le mystère d'iniquité opère déjà», dit Paul, «seulement celui qui retient maintenant le fera jusqu'à ce qu'il soit loin. Et alors sera révélé l'inique que le Seigneur Jésus consumera par le souffle de sa bouche et qu'il anéantira par l'apparition de sa venue...». Le mystère avait commencé aux jours de l'Apôtre — il devait se développer jusqu'à l'arrivée de Christ.

Dans Jude, le déclin et l'apostasie sont encore plus palpables. Jude usait de toute diligence pour écrire aux saints de leur commun salut, c'est-à-dire qu'il eût désiré s'étendre sur cette commune bénédiction; mais il en était empêché et se trouvait dans la nécessité de les exhorter à combattre pour la foi qui a été une fois enseignée aux saints. Au lieu de voir le bien se répandre, il trouvait que le temps était déjà venu pour combattre contre le mal; car certains hommes pervers s'étaient glissés parmi les fidèles, des impies «qui changent la grâce de notre Dieu en dissolution et qui renient notre seul maître et Seigneur Jésus Christ». Ces hommes reniaient particulièrement la seigneurie de Christ, d'abord moralement, et ensuite en se rebellant ouvertement contre elle. C'est là le caractère de l'Antichrist: il nie le Père et le Fils; il nie que Jésus est le Christ (1 Jean 2: 22), et il nie que Jésus est venu en chair. (1 Jean 4: 3; 2 Jean 7). Mais Jude fait-il entrevoir une amélioration d'un pareil état? Loin de là; il dit: «Enoch aussi... a prophétisé de ceux-ci en disant: Voici le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous...» (Jude 14, 15). Ces hommes qui s'étaient glissés au milieu des fidèles le forçaient de dire: ceux-ci sont les hommes au sujet desquels Enoch a déjà prophétisé. Il en parle au verset 11, en les envisageant comme trois classes qui présentent l'apostasie en quelque sorte sous un triple caractère, montrant aussi le progrès que fait le mal dans la nature humaine: d'abord Caïn, la perversité naturelle, la haine; ensuite Balaam, la corruption ecclésiastique, la prédication pour un salaire; enfin Coré, l'indépendance vis-à-vis de Dieu, l'élévation contre sa suprématie, le reniement de Christ dans sa seigneurie et sa sacrificature (*). C'est dans cette rébellion, ou dans cette moquerie, qu'ils périssent.

(*) Le péché de Coré consistait à renier l'ordre de la sacrificature établi par Dieu. L'ordre de Dieu est maintenant différent; car tous ses enfants sont sacrificateurs (voyez 1 Pierre 2: 5), et tous ont «pleine liberté pour entrer dans le lieu très saint par le sang de Jésus» (Voyez Hébreux 10: 19).

6° Le jugement étant ainsi annoncé, on peut se demander comment et par quel moyen la terre, et spécialement le pays des Juifs, seront un jour (*) bénis, conformément à ce que nous avons dit plus haut? La réponse, c'est que le jugement n'est pas absolu et universel, et que s'il doit frapper très gravement Jérusalem (Zacharie 13: 8, 9), et même toutes les nations (Esaïe 66: 16; Jérémie 25: 31), cependant un résidu reviendra (Esaïe 1: 9; 10: 21, 22; 66: 18, 19). Le résidu juif qui sera délivré à travers la grande tribulation du dernier jour (Jérémie 30: 7), sera la semence ou le noyau de la future nation, et sa ville, Jérusalem, la métropole du monde. «La parole qu'Esaïe fils d'Amots a vue touchant Juda et Jérusalem. Or il arrivera aux derniers jours que la montagne de la maison de l'Eternel... sera élevée par dessus les coteaux, et toutes les nations y aborderont...; car la loi sortira de Sion, et la parole de Jéhovah sortira de Jérusalem» (Esaïe 2: 2).

(*) Dans la bénédiction de la terre nous n'entendons pas inclure ceux dont la condamnation finale a été auparavant déjà scellée.

Quand «sa lumière sera venue et que la gloire de l'Eternel se sera levée sur elle..., les gentils marcheront à sa lumière et les rois à la splendeur de son lever» (Esaïe 60: 1-3); ou bien, comme dit un autre passage: «Israël boutonnera et s'épanouira; et il remplira de fruit le dessus de la terre habitée» (Esaïe 27: 6). L'Ecriture nous fournit d'abondants témoignages qu'après l'exécution du jugement des vivants (jugement plus ou moins sévère selon le plus ou moins de lumière qu'ils auront eu) (Luc 12: 47, 48), les gentils seront amenés sous le sceptre doux, en même temps que juste du Seigneur Jésus, et Jérusalem sera le centre de son gouvernement (Voyez, entre autres passages, Sophonie 3: 8, 9; Psaumes 72; Zacharie 8: 20-23; Romains 11).

7° Ce règne de Christ est autre chose que la bénédiction de l'Eglise. Nous, chrétiens, nous sommes bénis dans les lieux célestes, ayant anticipé le jour où Israël «regardera vers Celui qu'ils ont percé» (Zacharie 12: 10). Notre portion, même à présent, est dans les «lieux célestes» (Ephésiens 1: 3), et à bien plus forte raison, quand Lui sera manifesté. Nous ne devons donc pas être accablés par le mal qui nous entoure. Ayant l'huile dans sa lampe, la grâce de l'Esprit dans son coeur, quelque obscure que puisse être la nuit, le croyant peut dire: «Amen, viens Seigneur Jésus» (Apocalypse 22: 20). Ayant la rédemption par son sang précieux et étant vivifiés par l'Esprit, que nos affections soient sanctifiées de telle sorte que nous ne désirions rien d'autre. Séparons-nous de tout ce qu'il jugera à sa venue et ainsi, nous ne serons pas confus.

Pèlerinage et repos

Wigram G.V. – ME 1876 page 189

1^{re} méditation (Jean 13)

Mes chers amis, je vous parlerai ce soir de deux sujets, et suivrai l'ordre où vous les trouvez dans la partie de l'Écriture que nous venons de lire; j'en parlerai d'après l'ordre moral des pensées, et aussi d'après l'ordre historique. Voici quels sont ces sujets: 1° la purification pratique et positive par laquelle nous devons passer pour avoir part avec Christ; 2° le repos qui en est la conséquence.

Celui qui observe soigneusement l'état du peuple de Dieu dans ce temps-ci, ne peut manquer de voir que le repos positif de l'âme n'est pas une chose que l'on trouve habituellement parmi les croyants. Je ne nie pas qu'il n'y ait actuellement du sérieux, de l'activité, du zèle, de la connaissance et de l'intelligence, mais on peut posséder toutes ces choses ou l'une d'elles et cependant être dépourvu d'une paix positive, d'un repos réel. La chose la plus rare, dans ce temps-ci, est de rencontrer quelqu'un qui ait une paix permanente. Pourquoi cela? Vous êtes-vous jamais adressé cette question? Comment se fait-il que parmi les saints, le contraste d'avec ce qui les entoure soit à cet égard si peu apparent? J'ai l'intention de vous donner aujourd'hui la véritable réponse à cette question.

Deux principes sont maintenant à l'oeuvre chez les chrétiens professants et par eux on cherche à procurer le repos de l'âme. L'un de ces principes est l'activité, une activité sérieuse, incessante; le coeur est occupé de ce qui est parfaitement bon et juste en soi, mais de ce qui ne lui donne, ni ne peut lui donner le repos. Au contraire, chers amis, vous trouverez de fait que la somme de cette activité est souvent en proportion du manque de ce repos. Vous verrez presque toujours qu'une personne inquiète dans son coeur et dans son esprit entre dans l'activité pour se sortir d'elle-même. L'autre principe, que l'on rencontre très communément, est de chercher à améliorer la chair, pour atteindre le repos par ce moyen. Des chrétiens ont dit; d'autres chrétiens sérieux, de vrais enfants de Dieu, ont reçu et accepté, que la soumission de la volonté propre par la force de la volonté donnera le repos. Une telle assertion paraît être une absurdité, et cependant, je le répète, on affirme que du moment que la volonté se rend d'elle-même, se met à mort pour ainsi dire, le repos est obtenu par cet acte.

Je désire établir premièrement, d'après l'Écriture, quel est l'empêchement au repos parfait de l'âme, tel qu'il est exprimé dans le chapitre que nous avons lu, et dont Jean, qui repose sa tête sur le sein de Jésus, nous donne l'exemple; secondement, en quoi consiste ce repos et quelles en sont les conséquences.

Mes chers amis, je crois trouver la raison de cette absence de paix chez les saints dans le fait que leurs pieds ne sont pas lavés. Il en résulte une incapacité pratique à être en communion avec Christ *là où il est*; car, remarquez-le bien, c'est la grande vérité que Jean 13

met en évidence. Non seulement le Seigneur ôte les souillures qui s'attachent jour par jour à notre marche, ce qui est parfaitement vrai, mais il y a ici, je crois, quelque chose de beaucoup plus profond; c'est le coeur, rendu propre à demeurer avec le Seigneur là où il est; une purification qui rend capable d'avoir des intérêts communs avec Christ, d'avoir part avec Lui en gloire. Telle est, en effet, la grande pensée de Jean 13. Nous y voyons d'abord le Seigneur «pendant le souper», c'est-à-dire associé avec les siens dans ce monde, puis, rompant cette association, «se levant du souper», et leur montrant comment il peut les rendre capables d'entrer dans une relation bien meilleure. Cet acte même semble leur dire: Jusqu'ici, j'ai été associé à vous sur votre terrain, à présent je vais vous montrer comment je vous rendrai capables d'être mes associés sur le mien; je vais vous rendre tels que vous puissiez être en communion avec moi dans la nouvelle sphère et dans la nouvelle place où je me rends. Là-dessus il prend le bassin, l'eau et le linge et dans la pleine conscience qu'il «était venu de Dieu et s'en allait à Dieu» — c'était le côté de Dieu et le sien propre aussi — il se lève pour accomplir cet acte de service envers ceux qu'il aimait; et dans cet amour vous avez la source et le ressort de toute son action en leur faveur. «Ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, il les aima jusqu'à la fin». Quel précieux amour que celui du Seigneur Jésus, quelle grâce merveilleuse! L'affection et l'amour subsistent dans son coeur, à travers le changement des temps et des circonstances. Qu'il est précieux de s'en tenir simplement au mobile des actions du Seigneur Jésus, et combien nos coeurs comprennent peu que les motifs en sont tous en Lui-même. Le simple fait démontre évidemment que les ressorts qui mettent en action les mouvements de sa grâce envers nous se trouvent dans son propre coeur. C'est là ce qui l'engage à rendre les siens propres moralement à paraître en sa présence et à avoir communion avec Lui dans la nouvelle sphère où il allait entrer; et lui seul pouvait faire une telle chose qui seule répond au coeur de Christ. Avez-vous le sentiment que rien ne répond mieux au coeur de ce précieux Seigneur que de vous rendre propres à sa présence? Sentez-vous en votre âme qu'il y avait dans son coeur le désir de rendre un pauvre misérable tel que vous et moi, capable d'être en communion avec lui dans la nouvelle place où il est entré? Ce ne sont plus seulement mes besoins et mes misères, mais ce sont les affections de son coeur qui deviennent le motif qui le fait agir, pour me rendre propre pour lui là où il est. C'est à cet effet qu'il prend le bassin et l'eau, se met à laver les pieds de ses disciples et les essuie avec le linge dont il s'était ceint.

Je vous demande, mes chers amis, si vous savez ce que signifie cet acte de Christ à votre égard? Je parle de choses fort simples, choses que plusieurs d'entre vous connaissent très bien peut-être; mais les choses anciennes ont souvent besoin d'être ravivées dans les coeurs; par cela même qu'elles sont connues depuis longtemps elles tendent à s'effacer, et cela d'autant plus aisément que la scène qui nous entoure sera plus animée. Savez-vous, comme une chose actuelle, que le Seigneur Jésus tient vos pieds dans sa main? Savez-vous ce que c'est que d'être l'objet d'un tel acte de sa part, acte destiné à ôter toute parcelle de souillure qui pourrait vous empêcher d'être dans sa communion; car son coeur veut pouvoir goûter en cela encore plus de joie que vous n'en ressentez dans votre communion avec Lui? Avez-vous la conscience que vos pieds soient lavés; vous soumettez-vous à ce qu'ils le soient? Permettez-vous au Seigneur de le faire? Trouvez-vous bon qu'il se ceigne pour vous et qu'il éloigne en vous lavant les pieds

tout ce qui vous rend impropres pour lui-même ainsi que pour sa communion? Si je pose ces questions, c'est que cet acte de Christ est de toute nécessité pour vous. Vous verrez, si vous le considérez attentivement, que c'est une chose solennelle et qui, précisément, fait grandement défaut dans le moment actuel. Je ne crois pas, et je le dis hautement, que nous soyons en général soumis à la puissance de la Parole, qui transperce, qui divise, qui pénètre l'âme, de telle sorte que la moindre chose qui n'est pas convenable pour Christ soit jugée et ôtée. Je rappellerai ici un passage (Hébreux 4: 12) qui dit clairement ce que je désire vous mettre au coeur. «Car la Parole de Dieu est vivante et opérante et plus pénétrante qu'aucune épée à deux tranchants, atteignant jusqu'à la division de l'âme et de l'esprit, des jointures et des moelles et jugeant des pensées et des intentions du coeur. Et il n'y a aucune créature qui soit cachée devant lui, mais toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de celui auquel nous avons affaire».

Nous avons ici l'explication divine de la manière par laquelle le Seigneur ôte tout ce qui empêche notre communion avec lui, et cela par la parole de Dieu. La parole de Dieu est l'eau; vous trouverez cela presque partout dans l'Écriture. L'eau est la puissance de purification qui ôte tout ce qui n'est pas convenable à la présence du Seigneur. Lorsque la Parole vivante pénètre la conscience et l'âme, elle nous amène en présence de Dieu et, par elle, le jugement de Dieu agit sur tout ce qui se trouve en nous. Je cite ce passage pour une autre raison encore: afin que vous puissiez voir que la Parole faite chair et la Parole écrite occupent toutes deux leur place dans ces versets. Remarquez ceci: «*La parole* de Dieu est vivante et... il n'y a aucune créature qui soit cachée devant *lui*, mais toutes choses sont nues et entièrement découvertes aux yeux de *celui* à qui nous avons affaire». «Aux yeux de *celui*». Quels yeux? les yeux de Dieu! Eh bien! ce qui est vrai de Dieu est vrai de sa Parole; et les perfections de Dieu, la puissance opérante, pénétrante du Dieu béni qui lit les pensées et les intentions du coeur sont aussi attribuées à sa Parole. Je vous en parle expressément, chers amis, parce que je crains que nous n'ayons pas dans nos âmes le sentiment de l'importance solennelle de la Parole, ni de la manière dont elle agirait sur nos consciences, si nous consentions à nous laisser atteindre par elle. La Parole de Dieu tient-elle réellement en nous la place qu'elle avait dans les saints des temps passés? Je conviens qu'il y a, même à un degré remarquable, un accroissement d'intelligence et plus de sérieux chez les chrétiens, mais je demande si la puissance que la Parole de Dieu exerçait sur les âmes il y a cinquante ans, l'exerce aujourd'hui au même degré sur ceux qui recueillent ce que d'autres ont semé. Je doute fort que l'on sache à quel point il est précieux de soumettre chaque pensée, chaque motif, chaque acte de la vie, à la puissance pénétrante de cette Parole vivante.

S'il en est vraiment ainsi, doit-on être étonné que tant d'âmes ne jouissent pas d'un repos solide? S'il n'y a pas cette eau qui purifie de tout ce qui est incompatible avec la présence du Seigneur, je comprends que le repos fasse défaut et c'est une bonté de Dieu qu'il ne le permette pas tant que nous ne sommes pas dans *l'état propre* à pouvoir en *jouir* devant lui.

En parlant du lavage des pieds, j'ajouterai que nous n'entrons pas suffisamment dans la signification de cet acte, si nous n'y voyons que la purification des choses qui sont absolument

incompatibles avec sa présence; car notre précieux Sauveur voit d'avance et prévient même des choses qui, si elles entraient en nous et y étaient tolérées, troubleraient la communion. J'ai été frappé de cela dernièrement en lisant à ce point de vue une autre partie de la Parole. Nous admettons le fait, que le Seigneur *restaure* en grâce; nous admettons le lavage des pieds, mais il y a nombre de cas dans l'histoire des saints que nous considérerions sous un autre jour si nos coeurs voyaient avec intelligence comment le Seigneur *prévient* l'action de principes qui produiraient entre lui et nous une distance morale. Il *anticipe* aussi bien qu'il *ôte*. Voici les passages auxquels je fais allusion: 2 Corinthiens 12: «Et afin que je ne m'élevasse pas, à cause de l'extraordinaire des révélations, il m'a été donné une écharde en la chair, un ange de Satan pour me souffleter». Ici, vous le voyez, rien n'a donné lieu à une scission morale entre Paul et Christ. La chair n'a pas agi en Paul; mais elle était présente en lui pour agir; *le fondement* existait, sur lequel cette scission aurait pu se produire. Tout ce qui pouvait mettre la chair en activité se trouvait dans l'homme, lors même qu'il eût été ravi au troisième ciel. C'est pourquoi l'Apôtre dit: «Afin que je ne m'élevasse pas, il m'a été donné une écharde en la chair».

Cette pensée, je le crains, ne se présente pas à nos coeurs avec la force qu'elle devrait avoir. Nous nous bornons à désirer que la distance soit enlevée, lorsque la chair, par son action, a déjà produit la distance, et nous ne désirons pas assez que le Seigneur emploie des moyens préventifs pour empêcher que la distance ne se produise. Si nous réfléchissions à cela, quelle lumière se ferait sur mainte circonstance de notre vie, sur le chemin dans lequel nous sommes engagés, sur bien des peines, des inquiétudes, des angoisses, des détresses, des chagrins, des circonstances contraires que nous voudrions autres. Nous verrions clair, si nous avions dans le coeur la conscience divine que celui qui est monté nous aime d'un amour éternel et pense à nous. Il sait qu'il y a en nous une nature, sur laquelle les influences agissent de manière à produire notre éloignement de lui, il connaît exactement le moment d'intervenir. Quelle lumière cela nous donnerait dans les jours sombres! Quel amour précieux que celui qui non seulement s'abaisse à laver la souillure, mais prévient l'activité de la mauvaise nature en moi, activité qui m'éloignerait de lui et mettrait un obstacle entre lui et moi. De plus, cette intervention du Seigneur me donne le privilège d'apprendre ce qu'est la chair, en communion avec *Dieu*, au lieu de l'apprendre dans la compagnie du *diable*; et il faut l'apprendre d'une manière ou de l'autre. Si vous n'apprenez pas ce que vous êtes, avec *Dieu*, comme Paul en 2 Corinthiens 12, vous l'apprendrez avec le *diable*, comme Pierre. Cela est solennel! Mais pour Paul c'était l'amour prévenant du Seigneur: «Il m'a été donné une écharde en la chair». O Sauveur précieux, berger fidèle, ami constant de pauvres misérables tels que nous, mais qui ont de la valeur pour toi comme don de ton Père et comme fruit de ton amour qui ne peut changer!

Savez-vous maintenant ce que c'est que d'être propre à la communion avec le Seigneur? Votre coeur a-t-il reçu quelque chose touchant cette communion avec Dieu? Nous ne connaissons que faiblement, je le crains, la communion réelle, et il est singulier que cela semble nous affecter si peu. Vos pensées, vos intérêts, sont-ils communs à ceux de Christ dans la gloire? Je crains que vous ne soyez forcés d'avouer que vos coeurs n'en savent que peu de

chose. Quelqu'un dira: je suis toujours heureux; cela peut être parfaitement vrai, mais ce n'est pas Jean 13, où il s'agit d'être, par le lavage des pieds, propre pour la présence de Dieu, de telle sorte que tout ce qui ne convient pas à cette présence et qui pourrait produire du malaise soit parfaitement ôté. Dès lors je n'ai plus d'empêchement à être dans une entière communion avec lui là où il est et à jouir du repos qui en est la conséquence.

La cause du manque de repos parmi les saints, vient de ce qu'ils ne sont pas nettoyés de manière à avoir part avec Christ. Leurs pieds ne sont pas lavés, il s'est produit une distance morale entre eux et Christ. En est-il ainsi de vous aujourd'hui? Votre cœur se trouve-t-il à une distance morale de Christ? Y a-t-il de la gêne entre vous et lui? Sachez bien, mes chers amis, qu'il faut très peu de chose pour la produire. Ce qui me paraît bien sérieux c'est que je puis ôter mes pieds d'entre ses mains, l'empêcher pour un temps de me les laver, empêcher ainsi que la Parole ne me soit appliquée. C'est ici la part de Christ et non la nôtre. Je ne nie pas cette dernière, car de notre côté doit se trouver le jugement de nous-mêmes et tout ce qui s'y rapporte, mais je parle maintenant de celle de Christ. Vous pouvez retirer vos pieds d'entre ses précieuses mains, contrarier l'activité de son amour, si bien que la distance entre vous et lui demeure; alors il vous enseignera par une autre voie. Mais quel acte merveilleux en faveur de pauvres créatures; quelle grâce que celle qui s'abaisse jusqu'à laver nos pieds de tout ce qui n'est pas en accord avec lui-même! Aucune chose, même la plus intime, qu'il ne prenne soin d'ôter. Voilà où se montre son amour parfait, c'est qu'il ne laisse *rien* passer. Notre égoïsme se fait voir en ce que nous laissons passer maintes choses, mais son amour n'en omet aucune. L'égoïsme se meut dans son propre cercle, l'amour s'occupe d'un objet et s'y dévoue, il pense à cet objet pour son bien et ne permet pas qu'il y ait sur lui la plus petite chose qui ne fût pas en rapport avec son affection. Et pourquoi? C'est afin d'avoir la joie de voir son objet tel qu'il est lui-même. Qui peut parler de la joie du cœur de Jésus, qui la connaît même dans une faible mesure, sa joie de nous avoir *là* près de lui, de telle manière que nous ayons communion avec lui? Certes, le Seigneur a une joie plus grande et plus profonde à vous placer là où il peut avoir communion avec vous, que ne saurait l'être votre joie, à vous, en vous trouvant là avec lui. Voilà ce que l'on trouve à la base de cet acte si simple rapporté en Jean 13.

J'insiste là dessus, parce que, dans le temps actuel, où il y a beaucoup d'activité extérieure, on est en grand danger d'oublier ce qui est dû au Seigneur Jésus Christ. Souvenez-vous que c'est à cela que son cœur regarde. Je suis convaincu que, ce que le cœur de Christ désire, comme témoignage de la part des siens en ces jours-ci, c'est de les trouver sur la terre, non pas comme un peuple qui se signale par de grandes choses et qui accomplit des exploits, mais comme un peuple que son Dieu et Père peut signaler lui-même en disant de lui: Il y a là des cœurs qui rendent témoignage à la suffisance et à la puissance de mon Fils, pour accomplir toute chose pour eux. Il cherche des témoins de la grâce et de la puissance de Jésus, afin de pouvoir les montrer à d'autres pauvres cœurs faibles, accablés, et leur dire: Mon Fils peut faire pour vous ce qu'il a fait pour eux. Avez-vous au dedans de vous cette conviction divine, que Dieu vous laisse dans ce monde comme exemples de ce que Christ peut faire pour

de pauvres créatures telles que nous sommes? Il peut remplir nos coeurs jusqu'à ce qu'ils débordent et soient capables de jouir de lui dans ce lieu radieux où il se trouve, lui, leur éternelle joie et leur repos. Que le Seigneur nous fasse la grâce de ne pas nous soustraire à sa main, mais d'être constamment devant lui avec sa précieuse Parole, jugeant par elle les motifs de nos âmes, afin qu'un repos parfait devienne notre part. Que notre conscience ne cherche pas à éluder le tranchant de sa Parole. Ne craignez pas de soumettre chaque pensée de votre coeur, chaque mouvement de votre âme à cette puissance pénétrante; ne craignez pas de vous laisser transpercer par cette Parole; craignez plutôt ce qui tend à l'éloigner de vous, ce qui peut vous soustraire à cette action qui sonde le coeur; ne redoutez jamais la Parole de Dieu. Craindriez-vous l'amour qui s'occupe à faire ce qu'il y a de meilleur pour vous? C'est l'amour de Jésus. Les pensées de son coeur sont de vous bénir. Nous sommes les objets qu'il désire rendre tels que sa joie puisse demeurer en nous et que notre joie soit parfaite. Vous ferez l'expérience que *le repos* en sera le résultat; car, tout ce qui entrave, tout obstacle aura été mis de côté. Je prends le fait simplement, comme il est rapporté: Jean était penché sur le sein de Jésus.

Avez-vous la conscience qu'il a lavé vos pieds et que vous pouvez vous reposer sur son sein? Il faut nécessairement que l'un précède l'autre. Quelle heureuse place pour une tête fatiguée! Bien plus, la sympathie de Christ est assez large pour qu'il y ait, auprès de lui, place pour la tête de chacun de ses saints.

Ces choses sont des figures, sans doute, mais voici ce que j'entends par placer sa tête sur le sein de Jésus: c'est être si près de lui, si intime avec lui, qu'il devient le parfait repos de mon âme. Ce n'est pas ce que je reçois *de lui*, mais c'est lui-même qui est mon repos. Si quelque chose vient se mettre entre vous et Christ, vous ne pouvez avoir de repos tant que cette chose subsiste: dans cet état, votre coeur redoute sa présence, puisqu'elle donnerait lieu à une explication; c'est pourquoi, chers amis, très peu de personnes supportent d'être seules avec Jésus et avec Dieu. Il faut, pour cela, que tout soit bien en règle entre vous et lui. Lorsque Jacob fut laissé seul, un homme vint lutter avec lui jusqu'au point du jour. Joseph, seul avec ses frères, se fit connaître à eux, nul autre n'étant présent. Je ne doute pas que ce ne soit pour cette cause, que tant de gens cherchent des distractions dans les mille choses dont ils s'entourent; ils veulent éviter une heure de solitude avec Christ ou avec Dieu. Quand il n'y a rien entre nous et lui, nous pouvons être seuls et trouver notre repos dans sa compagnie; sa présence est alors le repos de notre coeur. Combien s'en trouve-t-il ici qui puissent dire: Je sais ce que c'est que de poser ma tête sur le sein de Jésus?

On reconnaît une âme sincère à deux signes; vous les trouvez en Luc 7. L'un est: «je dois m'approcher de lui», l'autre: «il doit être mon tout». Si je parle d'être près de Christ, j'entends être près de lui là où il est. Ce n'est pas l'avoir ici-bas, comme toute autre chose qui nous entoure; ce n'est pas introduire Christ dans nos circonstances pour que nous puissions nous trouver plus confortablement dans le monde. C'est là, en vérité, ce qui se passe autour de nous. Des saints et des pécheurs soulagent ainsi leur conscience, tout en marchant avec le monde. Oh! ce qu'il faut, ce n'est pas de faire entrer Christ dans nos circonstances terrestres

pour que nous nous y trouvions heureux; mais il me faut un Christ qui lave mes pieds, qui me nettoie de tout ce qui serait impropre à la présence de Dieu, afin que je n'aie aucun empêchement à entrer dans les circonstances *de Christ*. Si votre coeur a jamais goûté la bénédiction de la communion avec Christ là où il est, vous pouvez jeter un regard sur ce qui est en arrière et dire: je suis indépendant des choses de la terre. La possession de ce qui est là-haut, détourne votre coeur de ce qui n'est que la contrefaçon de ces biens. Les hommes se trouvent engagés dans les choses de la terre parce qu'ils ne possèdent pas le vrai bien. S'ils le possédaient, ils auraient aussi la mesure de tout ce qui lui est contraire et ne désireraient pas ces choses. Personne ne peut connaître ce qui, selon Dieu, est faux, à moins qu'il ne sache ce qui est vrai. Il vous faut un modèle d'après lequel vous puissiez juger, car dans une abstraction ne se trouve pas la connaissance. Si vous ne connaissez pas la vérité vous ne pourrez savoir ce qui ne l'est pas et vous ne serez jamais affermi contre l'erreur; tandis que, ayant le meilleur, vous savez ce qu'est le moindre et n'en avez que faire.

Lorsque je suis en communion d'intérêts avec Christ je me tiens dans sa compagnie; sa présence est le repos de mon âme; mon coeur sait ce que signifie le repos en lui selon le Psaume 23; et ce Psaume ne décrit pas quelque endroit sur la terre, car on n'y trouve pas «de gras pâturages». Où seraient-ils? c'est au ciel que vous les trouvez, et quant aux «eaux paisibles», elles ne coulent pas ici-bas. Non, vraiment, il n'y a aucun repos au milieu des tumultueux orages des choses d'ici-bas. Il n'y a ni verdure, ni tranquillité; rien qu'agitation et vanité; mais, du moment que mon coeur connaît la compagnie de Jésus et que rien ne m'empêche d'en jouir, je tourne le dos aux choses de la terre, aux meilleures, aux biens de ce pauvre monde; alors aussi les contrefaçons de Satan et toutes ses intrigues sont tout d'un coup découvertes. Comment cela? parce que je suis en possession du bonheur qui affermit mon coeur contre tout ce qui est incompatible avec lui et aucune autre chose que lui ne me suffit.

Je ferai encore ressortir que, lorsque vous êtes près de Christ, penché sur son sein, dans le repos, vous êtes tout naturellement placés pour recevoir ses communications. Savez-vous bien ce que c'est que de recevoir les communications de ce précieux Sauveur? Savez-vous ce que c'est que d'avoir fait suffisamment abstraction de soi-même, de ce qui nous entoure, du monde, de son agitation, d'être enfin en présence de Jésus, de manière à ce qu'il puisse vous communiquer ses pensées? Examinons ce sujet en regard du verset 21. «Jésus ayant dit ces choses, fut troublé dans son esprit et rendit témoignage et dit: En vérité, en vérité, je vous dis, que l'un de vous me trahira. Les disciples se regardaient donc les uns les autres, étant en perplexité, ne sachant de qui il parlait. Or l'un de ses disciples que Jésus aimait, était à table dans le sein de Jésus. Simon Pierre donc lui fit signe de demander qui était celui dont il parlait. Et lui, s'étant penché sur la poitrine de Jésus, lui dit: Seigneur qui est-ce?» Il y avait là confiance et repos, pour recevoir la réponse de la confiance. Que peut-il y avoir de plus heureux? C'est à celui qui est le plus près de Jésus que les autres reconnaissent le droit d'intimité comme avec un ami. Pierre, à distance, se sert de la proximité dans laquelle est Jean, non seulement pour calmer les doutes de son propre esprit, mais encore pour obtenir les secrets du coeur de

Christ. Pierre savait que celui qui était dans le sein de Jésus apprendrait ses secrets, en recevrait la communication. Chers amis, cela est très important; Il ne se communique pas à vous à distance. Si vous êtes éloigné de Christ, vous ne pouvez savoir ni ses secrets, ni ses désirs. Je ne dis pas qu'il ne vous aime pas; mais ce qui occupe son coeur par rapport à vous, si vous êtes à distance, c'est de vous amener pratiquement près de lui, afin qu'il ait la joie de communiquer avec vous; il jouit de pouvoir le faire. Les autres disciples n'étaient pas assez près pour apprendre les secrets de Christ. Jean l'était et avait de plus la confiance de demander: «Seigneur, qui est-ce?» Il était assez calme pour pouvoir entendre la réponse de Jésus. Il y avait proximité, confiance et repos. Connaissez-vous ces choses? Je sais par mon propre coeur que *nous lui* faisons souvent des communications, mais il est rare que nous soyons assez en paix, assez près de lui et tranquilles, pour qu'il puisse *nous* faire des communications. Hélas! que cela est rare et combien peu nous savons qu'il aime nous avoir près de lui et que son coeur jouit de pouvoir nous montrer tout ce qu'il renferme d'amour pour nous, sans en rien réserver. Que le Seigneur nous donne cette quiétude de l'âme devant lui, le repos du coeur, cette oreille ouverte pour recevoir ce qu'il a à nous dire, ce à quoi son coeur prend plaisir.

Après l'exemple du chapitre 13, voyons celui du chapitre 21 de ce même évangile. «Le disciple donc que Jésus aimait dit à Pierre: c'est le Seigneur». Un autre effet de la proximité du Seigneur, c'est que l'on est capable de comprendre les actions, parce que l'on connaît la personne qui agit; ainsi l'action est liée à la personne même.

Je ferai encore remarquer à ce propos, que ce n'est pas *pour* obtenir des communications de sa part, *pour* dire «ceci est Christ», ou «cela est Christ», qu'il faut être près de lui, mais pour lui-même, sans autre motif; il faut poser sa tête sur le sein de celui qui prend plaisir à la voir là, sans autre motif que celui de l'amour pour sa personne.

J'ai parlé faiblement, plus que je ne le sens peut-être; mais que le Seigneur veuille ôter de nos coeurs jusqu'à la plus légère insoumission, afin qu'il puisse prendre entre ses précieuses mains nos pieds souillés, qu'il les lave par sa Parole de tout ce qui nous rend moralement incapables de demeurer en sa présence, en communion avec lui dans le lieu glorieux où il est entré; et ainsi il n'y aura rien entre lui et nous et nous pourrons reposer notre tête là où il aime à la voir. Souvenez-vous qu'il n'y a pas d'enfant préféré dans la famille de Dieu; point de *privilegiés* qui aient une place au-dessus ou au-dessous des autres; le lieu est ouvert à tous, il y a place pour tous. Le sein de Jésus, le coeur et les affections de Christ sont pour tous les siens; tous sont invités à poser leur tête là où Jean posait la sienne. Que le Seigneur nous accorde, dans ce temps d'inquiétude et d'activité, où l'esprit de l'homme cherche la *quantité* plus que la *qualité* — qu'il nous accorde de penser à ce qui convient au coeur de Christ, à ses affections; qu'il nous rende capables de nous élever à la hauteur de notre appel, de goûter la douceur de pouvoir travailler dans notre petite mesure, d'être gardés dans un sentier peut-être solitaire, dans l'ombre, avec cette simple pensée dans notre âme: Ma joie est de servir les affections, les compassions, les désirs du coeur de Celui qui s'est lui-même donné pour moi.

2^e méditation (Psaume 86)

L'habitation céleste, et le pèlerinage terrestre, tels sont les deux sujets importants dont je désire vous entretenir avec l'aide du Seigneur.

L'un des traits caractéristiques du chrétien, c'est qu'il fait, durant sa vie sur la terre, à la fois les expériences du désert et de Canaan; tandis que le Juif, l'Israélite, ne pouvait les faire qu'à des moments différents. Il est important de mettre chacune de ces choses à sa vraie place, parce que notre tendance est toujours, en toutes choses, de restreindre les pensées de Dieu. Je crois que la pente naturelle de nos coeurs est de prendre le moins possible de ce que Dieu nous donne. Il en est ainsi de chaque vérité, n'importe laquelle, et de là vient, permettez-moi de le dire, que chacun a sa vérité favorite, sa doctrine de prédilection; tandis que si nous marchions vraiment avec Dieu, nous n'aurions rien moins que tout ce qu'il a plu à Dieu de nous donner. Nous trouverions que tout a sa place, que tout nous convient dans nos circonstances; mais, remarquez-le bien, nous retiendrons alors ces vérités *dans l'ordre d'importance qu'elles occupent dans les pensées de Dieu*. Il est extrêmement précieux d'avoir la vérité de Dieu comme *un tout*, et de l'apprécier ainsi, tout en lui donnant place dans nos coeurs selon l'ordre d'importance qu'elle occupe dans Ses pensées.

Je parlerai d'abord du pèlerinage terrestre, vérité qui est assurément mieux saisie et comprise que celle de l'habitation céleste. Ce côté-là de notre sujet est mis en avant, d'une manière particulière, au chapitre 8 du Deutéronome. Les versets 2 à 6 de ce chapitre présentent ce que j'ai appelé le pèlerinage terrestre: le passage au travers du monde qui est devenu pour moi le désert. Du moment que j'ai été acquis *pour Dieu* et pour sa vérité, je me trouve dans le désert et je dois y faire mon pèlerinage. C'est là notre propre histoire et notre propre chemin à travers les misérables scènes de la vie.

Je désire vous faire remarquer deux choses dans ce chapitre. Du verset 2 au verset 5, il montre ces deux grands faits; d'abord que l'histoire du désert nous était nécessaire; ensuite (je le dis avec toute révérence), qu'elle était nécessaire pour Dieu, c'est-à-dire qu'elle lui donnait l'occasion de manifester ce qu'il y avait dans son coeur pour les circonstances mêmes où nous nous trouvons dans ce monde.

Considérons un moment ce qui *nous* concerne: Nous apprenons deux choses importantes pendant le voyage du désert, deux choses qui n'appartiennent pas à l'homme naturel: la *dépendance* et la *soumission*; tandis que, ce qui est propre à la nature humaine, c'est l'indépendance et l'insoumission. Ce sont là les deux grands traits qui caractérisent comme tel l'homme déchu. C'est jusqu'au jardin d'Eden, qu'il nous faut remonter pour trouver leur origine. — Une fois amenés à Dieu, ayant reçu une nature qui répond à la sienne, les traits, les caractères, les qualités saillantes de cette nouvelle nature sont la dépendance et la soumission; et les circonstances par lesquelles nous passons dans ce monde, les difficultés, les épreuves et les tentations de la route, sont autant d'occasions où ces qualités peuvent se montrer et s'exercer. C'est ainsi que la traversée du désert, ses hauts et bas, toutes les choses qui nous arrivent pendant que nous le parcourons, nous sont en bénédiction. Si le coeur est

réellement exercé devant Dieu et si nous marchons dans la puissance du nouvel homme, dans l'énergie du Saint Esprit, chaque circonstance, chaque portion de notre vie, les épreuves, les angoisses, les difficultés, les chagrins, les voies dans lesquelles nous sommes conduits, nous donnent l'occasion d'exercer la dépendance et la soumission. Ces deux traits sont particulièrement mis en évidence dans l'histoire de Celui qui condescendit à devenir homme; qui fut l'Homme parfait, le Seigneur Jésus Christ. Souvenez-vous de la tentation dans le désert (Luc 4). La première chose que le Seigneur oppose à Satan dans cette tentation, c'est la fermeté de l'homme *dépendant*. «Il est écrit: l'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole de Dieu». Notez que le Seigneur cite ce même passage du Deutéronome dont nous nous occupons ce soir. Il le fait à dessein, car cette partie de l'Écriture rapporte l'histoire des traites des Israélites dans le désert, le but de Dieu étant de leur apprendre ainsi la dépendance et la soumission. Il en présente le modèle dans son propre Fils, l'homme parfait. Ce passage jette une grande lumière sur un autre passage qui offre quelque difficulté; le voici: «Afin que fût accompli ce que le Seigneur avait dit par le prophète disant: J'ai appelé mon fils hors d'Égypte» (Matthieu 2: 15). Que signifie cela? Que le Christ recommence, dans sa propre personne, l'histoire morale d'Israël. Israël, le peuple de Dieu, a failli comme tel, dans chaque épreuve, dans chaque circonstance où il a été placé. Il a failli partout: au désert, dans le pays, et sous les économies successives de Dieu. Eh bien! Jésus recommence cette histoire, et dans chaque position où ce peuple a manqué, lui a été trouvé parfait. Il était parfait dans le désert, parfait en dépendance, en soumission, et, je n'ai pas besoin de le dire, parfait en tout point. Il est bien précieux pour nous de voir que Dieu présente dans un homme, Celui qui était à la fois homme et Dieu, l'homme parfait. Il montre, en la personne de Christ, les traits caractéristiques qui appartiennent réellement à un homme devant Dieu. Il les montre en Jésus. Vous ne devez jamais oublier ce côté-là. Christ a montré dans ce monde ce que Dieu est envers l'homme, mais il a été la démonstration de ce que l'homme aurait dû être envers Dieu. La dépendance en est le premier trait. Il y a du profit à être dans les difficultés, à être à l'étroit; il y a de la bénédiction dans l'épreuve; elle devient l'occasion des exercices du cœur, si vous êtes dépendants. La raison pour laquelle bien des enfants de Dieu ne savent pas ce que c'est que la dépendance, c'est qu'ils n'ont pas encore été mis à l'étroit. Je plains celui qui ne l'a jamais été. Je sais, chers amis, qu'il faudra que cela vous arrive aussi, parce que Dieu est trop fidèle envers nous, selon les pensées de son cœur, pour ne pas nous donner l'occasion de connaître la bénédiction de n'avoir pas autre chose que le Dieu vivant. La bénédiction consiste à être amené dans une situation où je ne trouve devant moi aucune autre issue que le Dieu vivant. Dieu se fait alors connaître à mon âme comme je ne l'avais jamais connu auparavant; dès lors j'ai goûté ce que c'est que d'être exercé dans la dépendance. Voici à quoi cela me paraît ressembler: peut-être avez-vous vu un frêne croissant sur le versant d'un coteau; plus le vent et la tempête soufflent sur cette frêle plante, plus ses racines s'enfoncent dans la terre, si toutefois elles sont franches et saines. La tempête est une bénédiction, car elle enracine plus profondément la plante dans le sol. Remarquez que je parle d'un cœur vraiment exercé devant Dieu, d'un homme qui marche avec Dieu. Au contraire, l'effet des difficultés sur celui qui ne marche pas avec Dieu sera de placer la difficulté entre l'âme et Dieu, ce qui est

nécessairement suivi d'un affaissement spirituel. Aux chapitres 13 et 14 des Nombres, lorsque les enfants d'Israël sont sur le point d'entrer dans le pays, les difficultés se placent entre eux et Dieu. Quel en est le résultat? Ils perdent le sens de la soumission. Ils disent: «Etablissons-nous un chef, et retournons en Egypte». Ils murmurent, ils pleurent et sont indociles. Mais lorsque le coeur est réellement exercé, et que l'on marche avec l'oeil fixé sur Dieu, la difficulté a pour résultat de faire connaître Dieu d'une manière particulière. Il existe alors, entre l'âme et Dieu, une secrète entente qu'aucun autre ne connaît. Connaissez-vous ce secret-là? Je crois que l'Apôtre y fait allusion quand il dit (Philippiens 4): «*Mon* Dieu suppléera à tous vos besoins». Il ne dit pas: «Votre Dieu». Pourquoi? Sans aucun doute, il était aussi bien le Dieu des Philippiens que celui de Paul, mais l'Apôtre en parlait comme le connaissant pour *lui-même*. Il est vrai que Jésus dit: «Mon Dieu et votre Dieu», mais si je parle de Dieu comme le *connaissant* pour moi-même, je puis dire: il y a des secrets entre Dieu et moi, «mon Dieu suppléera à tous vos besoins». C'est un des précieux bienfaits du désert. Nous rencontrons des difficultés qui nous exercent dans la dépendance du Dieu vivant.

Considérons aussi la seconde leçon que le désert nous donne: la soumission. Elle nous est présentée dans les magnifiques paroles du Seigneur en Matthieu 11: 25: «En ce temps-là, Jésus répondit et dit: Je te loue, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre, parce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents et que tu les as révélées aux petits enfants». — Nous trouvons ensuite l'expression la plus merveilleuse qui nous soit rapportée dans toute la Parole de Dieu: «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi». Quelles paroles extraordinaires sorties de ses lèvres, à Lui, le Fils éternel du Père! Relisez ce chapitre. Tout dans les circonstances extérieures de Christ était propre à désoler son coeur. Jean doute de lui; les villes qui avaient vu ses oeuvres de puissance ne se repentent pas; Israël est semblable aux enfants auxquels on avait joué de la flûte, et qui n'avaient pas dansé, auxquels on avait joué des airs lugubres et ils ne s'étaient pas lamentés; Capernaüm, élevée jusqu'au ciel, allait être abaissée jusqu'au hadès. «Dans cette heure», lorsqu'il n'y avait pas une étoile solitaire pour dissiper les ténèbres dont il était entouré, en quoi son coeur trouvait-il de la consolation? N'était-ce pas dans une soumission parfaite à la volonté de son Père? «Oui, Père, car c'est ce que tu as trouvé bon devant toi». Il se retire, se réfugie, dans la soumission parfaite de l'homme parfait, et y trouve sa satisfaction.

Et Dieu nous présente tout cela dans un homme! la parfaite dépendance, la parfaite soumission. Quelle grâce ineffable que ces deux choses nous soient présentées ainsi! Non seulement ces choses nous sont révélées comme convenant à Dieu, mais elles sont manifestées dans la personne, dans les voies, dans la marche et dans les circonstances de cet Etre précieux, — Dieu manifesté en chair. Il descendit dans ce monde, ne l'oublions jamais, non seulement pour révéler à nos propres coeurs ce qui était dans le coeur de Dieu pour nous, mais pour manifester devant Dieu et les hommes, sous ces deux traits caractéristiques, la dépendance et la soumission, ce que c'est qu'un homme parfait devant Dieu.

Remarquez ce petit mot en Deutéronome 8: «Tu te souviendras de tout le chemin par lequel l'Eternel ton Dieu t'a fait marcher durant ces quarante ans». Pensez-y un moment. Il en

a coûté à Israël un pèlerinage de quarante années. Quarante ans, ils ont voyagé dans le désert, sans être dépendants et soumis. Avez-vous appris cette leçon? Plusieurs d'entre vous ne sont-ils pas depuis trente, quarante, soixante, peut-être quatre-vingts ans en chemin, sans avoir encore appris leur leçon. Vous remarquerez que Christ a commencé son histoire comme un homme parfait. En ceci gît la différence entre lui et nous. Nous avons besoin des quarante, cinquante, quatre-vingts années, suivant le cas, et nous ne sommes pas rendus parfaits. Pour Christ c'est le point de départ. Il *commence* comme homme parfait. Il a condescendu à devenir homme véritable aussi bien qu'il était véritablement Dieu, parfait en toutes les choses où nous ne faisons que faillir. Il y a de la bénédiction à garder cela dans nos coeurs. Je comprends le bonheur qu'il y a pour un pauvre coeur à se détourner de tout autre chose pour ne plus regarder qu'à Lui.

La distance de lui à nous est immense, sans doute; mais c'est un précieux soulagement de voir que Dieu a trouvé et manifesté en perfection dans un homme, dans son propre Fils éternel, tout ce que son coeur désirait, et tout ce que nous avons manqué de présenter à Dieu. Cet être béni, dans toute sa perfection, dans une dépendance et une soumission parfaites, est placé devant nous comme le modèle, le simple modèle de ce que par sa grâce et son Esprit, Dieu veut faire de nous. Je parle du fait et non de la puissance par laquelle cela est accompli. Que le Seigneur nous donne d'employer le désert à cet effet; le désert n'est pas seulement l'endroit où nous rencontrons l'adoucissement à nos difficultés, et à nos épreuves, mais il est l'école où Dieu, selon les richesses infinies de sa grâce perfectionne sa création en nous. Il est, en effet, très précieux de savoir que c'est sa création que Dieu continue au dedans de nous et qu'il se sert des circonstances adverses, des épines, des buissons, des peines, des difficultés du chemin, afin d'accomplir pour l'amour de son nom, ses desseins de grâce en nous.

J'aborde maintenant la seconde partie de mon sujet; elle me paraît plus précieuse encore que la première. Il vous souviendra que j'ai présenté le désert comme nécessaire à Dieu. Voilà, n'est-ce pas, une chose étrange? Eh bien! je dis que notre chemin dans le désert est nécessaire pour que les affections de Dieu puissent attester leur réalité. Le désert est, en effet, la seule place qui lui donne la latitude *d'exercer* son amour immuable et les affections de son coeur. Dans le *ciel*, nous n'aurons ni soucis, ni afflictions, ni larmes, ni détresses, ni peines, ni épreuves; toutes ces choses appartiennent à la scène d'ici-bas, et il les faut à Dieu pour s'y déployer lui-même. Pensée merveilleuse! la puissance divine au service de la faiblesse humaine; la misère humaine, objet de la compassion et de la tendresse divines! En vérité! il faut un monde tel que celui-ci, pour que Dieu y manifeste toute la tendresse qui remplit son coeur envers ses pauvres saints éprouvés. C'est là qu'il s'approche d'eux, qu'il les console et «les apaise, comme une mère apaise son enfant». Ne pensez-vous pas que c'était la joie spéciale de Dieu, la joie spéciale de Christ, de venir vers l'apôtre Paul pour lui dire: «Aie bon courage, Paul». Si cette circonstance avait manqué dans l'histoire de l'Apôtre, j'affirme hardiment que Dieu en aurait créé une autre, non pas seulement à cause de Paul, mais aussi afin de montrer de quelle manière Christ aime à s'approcher de son serviteur. S'il ne s'était agi que de soutenir le coeur de son fidèle disciple dans sa persévérance à tenir ferme pour lui

et à souffrir pour son nom, l'occasion ne lui aurait pas manqué. Soyons clairs et positifs sur ce point: les choses ne sont pas la source des actions de Dieu; il n'existe pas un motif dans le coeur de Dieu qui n'ait sa source en lui-même. Ce n'est pas en nous qu'il cherche des motifs d'action. Il trouve l'occasion de manifester sa miséricorde; il trouve, dans nos misères, le temps opportun pour manifester la tendresse de son coeur; dans nos afflictions, il déploie ses consolations; dans nos difficultés, sa sagesse insondable qui peut nous les faire traverser; mais les motifs sont tous en son coeur. Quelle bénédiction! Toutes les sources sont en Dieu même; mais, dans les circonstances où nous sommes placés, il révèle ce qui est déjà dans son coeur. Quelle grâce infinie, que celle qui peut s'abaisser si profondément! Vos coeurs en ont-ils le sentiment ce soir? Se trouve-t-il ici quelqu'un qui soit dans la tristesse, dans l'épreuve ou dans la tentation? Les précieuses ressources de Dieu veillent sur nos circonstances. Pussions-nous avoir le sentiment qu'il veille sur nous, que son coeur jouit de venir à nous pour nous servir, non pas selon nos pensées, mais selon sa sagesse infinie et son affection profonde, car ce qui guide sa main c'est son propre coeur.

Je sais que je ne comprends pas toujours ses voies comme je le devrais et le pourrais, mais je vois de tous côtés que rien ne rend pratiquement plus incrédule que de juger Dieu par ses voies. En ce temps-ci, des multitudes sont entraînés et atteints par l'incrédulité; c'est un mal grandissant. J'en connais plusieurs qui ont perdu l'équilibre, parce qu'ils ont regardé à leurs circonstances, aux voies par lesquelles ils étaient conduits. Ils connaissaient Dieu suffisamment pour ne pas le séparer de leurs circonstances, c'est-à-dire qu'ils ne retenaient pas l'affreuse doctrine que tout arrive par hasard; mais ils jugeaient de Dieu par ses voies envers eux; la conséquence, c'est qu'ils ont perdu l'équilibre spirituel, qu'ils ont fait naufrage quant à la foi. Non, ce n'est pas ainsi qu'il donne à connaître ses voies; mais je veux vous dire ce qu'il a fait connaître. Il n'y a pas une seule des chambres secrètes de son coeur qu'il ne vous ait ouverte et manifestée; le Fils bien-aimé a manifesté toutes les affections du Père. Je connais son *coeur*; et combien il est précieux pour nous de pouvoir y revenir toujours.

Quant à ses voies, elles sont quelquefois entourées de nuages et d'obscurité; je n'en discerne pas l'issue dès le commencement, et peut-être Dieu me la cache-t-il à dessein; mais lorsque j'ai pour point de départ l'amour qui remplit son coeur, sa bonté infinie, alors je sais, je crois, je dis sans crainte: «Le Dieu très haut, tout-puissant, m'aime à toujours». Alors je mesure ses voies d'après son coeur, et non son coeur d'après ses voies. Il me souvient d'avoir entendu quelqu'un nier l'évangile de la grâce de Dieu et le seul chemin par lequel un pécheur puisse être amené à Lui: «Je ne comprends pas, disait-il, votre éternelle prédication: le sang, le sang, toujours le sang. Quel Dieu donc est le vôtre? Je ne vous entends parler que de sang et de mort!» Avez-vous trouvé la réponse? Elle fut présentée à cet homme sous forme d'une question nouvelle: «Quelle était, lui dit-on, la relation entre le Dieu dont vous parlez en ces termes, et la victime qu'il a offerte et dont vous méprisez le sang?» Grâce merveilleuse! la victime était le Fils de sa dilection! La connaissance de l'amour divin résout toutes les questions. D'un côté elle fait face aux moqueries de l'incrédule, de l'autre elle affermit un pauvre faible coeur, disposé à se laisser ébranler. Il a donné son Fils unique, son *propre* Fils, le

Fils de ses affections, de son amour, le Fils qui est dans le sein du Père, car, même ici-bas, sur la terre, nous le trouvons comme le Fils unique qui n'a jamais quitté le sein du Père. Dieu l'a donné, dans la grandeur infinie, insondable, merveilleuse de son amour, pour nous prouver à tous qu'il a un coeur. C'est ainsi qu'il l'a prouvé.

Il a donné l'objet le plus cher de ses propres affections pour nous prouver que le diable nous avait insinué un mensonge, en niant que Dieu prît intérêt à ses créatures. Mes chers amis, quel point de départ pour nous! Nous mesurons alors ses voies par ses affections; nous savons que son amour est parfait. Cette pensée me console dans les jours d'affliction, dans les heures de difficultés, dans les moments de détresse. L'âme se retire auprès du seul coeur qui ne change pas, où se trouve l'affection éternelle, inaltérable du Dieu béni, auquel il faut ces épreuves pour manifester, par notre moyen, qu'il est, en effet, tout ce qu'il aime à être pour nous.

J'ai fait voir précédemment, que ce n'est pas tout qu'il vienne condescendre à nous rencontrer dans les circonstances où nous sommes. J'ajoute qu'il n'est rien de plus précieux que ce petit mot du chapitre 12 de Luc: «Votre Père *sait*». Il ne dit pas: Votre Père viendra vous aider ou vous soutenir; la chose est vraie; mais il les renvoie à la connaissance qu'il a: «*Il sait*». Cela vous suffit-il? Vous suffit-il, en chaque circonstance, que votre Père *sache*; que votre Père ait un oeil qui ne soit jamais obscurci, une oreille toujours ouverte, une affection qui ne change jamais? «Il sait!» Merveilleuse bénédiction! Cette réalité suffit-elle pour vous garder? Vous reposez-vous sur ce mot: «Il sait?» — Que le Seigneur nous fasse trouver tous les bénéfices de la vie du désert; car il faut d'une part que nous soyons exercés dans la dépendance et la soumission; et, d'autre part, Dieu y trouve l'occasion de déployer les affections de son coeur, de montrer qu'il a soin de nous dans notre faiblesse, dans nos lassitudes et qu'il veut s'approcher de nous. Qui peut s'approcher en de pareils moments si ce n'est Dieu? La sympathie de l'homme n'est, dans le cas le plus favorable, que l'expression de sa propre faiblesse; je l'ai souvent éprouvé; mais quand Dieu s'approche, quelle bénédiction! «Le Seigneur s'est tenu près de moi», dit l'Apôtre. — «Un ange du Dieu à *qui je suis* et que je sers, est venu à moi cette nuit». Que le Seigneur, par son Esprit, nous donne de goûter la douceur de ces choses en traversant le désert.

Considérons maintenant l'autre côté de la vérité; ce domicile céleste dont je disais précédemment qu'il n'est pas assez compris. Je crois, en effet, qu'il est bien moins connu comme chose présente, actuelle, reçue et goûtée par l'âme, que le pèlerinage terrestre dont je viens de parler. Il nous faut les connaître tous deux: que le Seigneur nous y fasse abonder.

Les exercices dont je viens de parler ne seront rien pour votre coeur, si vous ne connaissez pas ce que je vais mettre devant vos yeux. Lisons le chapitre 11 du Deutéronome. Nous y trouvons la description divine du pays, c'est-à-dire l'habitation et son caractère. Remarquez les versets 10 à 12 de ce chapitre, qui établissent le contraste entre l'Egypte et le pays de Canaan. Le monde est pour nous à la fois l'Egypte et le désert; l'Egypte moralement, et le désert au point de vue des expériences.

«Car le pays où tu vas entrer pour le posséder n'est pas comme le pays d'Egypte, duquel vous êtes sortis, où tu semais ta semence, et l'arrosais avec ton pied comme un jardin à herbes; mais le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder est un pays de montagnes et de campagnes, et il est abreuvé d'eaux selon qu'il pleut des cieux. C'est un pays dont l'Eternel ton Dieu a soin, sur lequel l'Eternel ton Dieu a continuellement ses yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin». — Que signifie cela? Je trouve dans la première partie du passage, que je ne puis avoir dans ce monde une seule chose qui ne soit accompagnée de peines; on n'y trouve pas un seul jour sans nuage. Voyez, par exemple, les semailles et la moisson, et quels soucis les accompagnent. L'agriculteur vous dira qu'il a, en toute saison, de l'inquiétude pour ses récoltes; c'est avec peine qu'il prépare le terrain, qu'il sème le grain; il a une suite ininterrompue d'inquiétudes et d'appréhensions jusqu'à la moisson. Il en était doublement ainsi en Egypte, dont le Nil était la seule source de fertilité. Il fallait construire des canaux destinés à arroser le sol, lorsque la rivière déborderait de son lit. Cette irrigation se faisait avec le pied. Que de travail et de peine cela ne demandait-il pas! Eh bien! je suis persuadé qu'il n'y a pas ici un seul enfant de Dieu qui ne l'ait éprouvé. Aucune des choses d'ici-bas, même la meilleure, même celle dont votre coeur jouit le plus, n'est exempte de peines. Toutes les relations de la vie ne sont-elles pas des sujets continuels de chagrins? «Elargissez le cercle de vos relations», a dit quelqu'un, «vous ne faites qu'élargir la cible contre laquelle la mort va lancer ses traits». Le joyau le plus précieux à votre coeur n'est pas exempt du sort commun réservé aux hommes, dans un monde où la mort et l'affliction trouvent leur demeure naturelle. Tel est le premier contraste entre l'Egypte et Canaan. Le second, c'est que les meilleures choses d'ici-bas ont leurs défauts et leurs lacunes; tandis que, parlant du pays (chapitre 8), il dit: «Un pays où tu ne mangeras point le pain avec *disette* et où rien ne te *manquera*».

Il en est ici-bas comme des noces de Cana: c'est une fête à laquelle le vin manque. Il n'existe rien de pareil en ce monde à l'absence de disette, car tout y manque.

Chers amis, les contrastes dont je viens de parler, nos coeurs les ont-ils éprouvés? Sans doute, des centaines de chrétiens admettent que les peines et les difficultés s'attachent aux meilleures choses de la terre; mais ce sentiment, en lui-même, ne délivre pas le coeur des choses de la terre. Je vois des hommes semblables à des arbres entièrement frappés de la foudre, atteints jusqu'à la racine; j'en vois, auxquels il ne reste pas même un semblant de verdure; ils n'ont rien ici-bas, et cependant ils ne jouissent nullement de ce qui se trouve ailleurs; ils sont dévorés par le feu de l'épreuve, mais leur coeur n'est pas fortifié et affermi dans une scène qui se trouve entièrement en dehors de celle qu'ils traversent. Je pense que Dieu agit de ces deux manières envers nous. Il fait passer la mort sur nos circonstances et sur notre histoire; il a soin de rendre trop dure pour nous cette terre où nos coeurs prendraient si volontiers racine; il la fait devenir le correctif d'elle-même. Mais si, d'une part, il fait cela, de l'autre il nous montre un objet propre à nous attirer fortement. Ces deux choses: un coeur sevré, parce qu'il a trouvé un objet en dehors de la scène qu'il traverse, et la mort attachée aux meilleures choses de ce monde — ces deux choses, dis-je, concourent pour produire un

résultat béni et merveilleux. En effet, lorsque nous avons un objet en dehors de ce monde aride et désolé, et qu'en même temps nous sommes dans l'affliction, nos coeurs sont préservés de regarder ailleurs qu'au seul objet capable de les satisfaire. C'est ce que veut dire l'Apôtre par ces mots: «La mort agit en nous et la vie en vous». L'effet de la mort qui agit en *lui*, c'est que la vie peut être manifestée au dehors pour agir en *eux*.

N'oublions jamais que, si nous mourons, si nous voyons tout se flétrir autour de nous, cela peut avoir deux causes bien différentes. L'une, c'est que cela nous est nécessaire, l'autre, c'est que nous sommes appelés à souffrir pour l'amour de Christ.

La certitude que nous possédons toutes choses en Christ, ne nous met pas à l'abri du souffle de la mort ici-bas; mais si nos coeurs habitent dans notre demeure céleste, ayant un objet infiniment plus précieux que tout ce qui est ici-bas, *alors* Dieu nous soumet à l'épreuve ici-bas pour l'amour de *Lui*, de *Christ*, de *l'Évangile*, afin de pouvoir montrer en nous, aux yeux des autres, ce qu'il a fait et ce qu'il peut faire pour nous; ce qu'il est pour nous. Dans ce cas, nous mourons pour *mettre en lumière* la valeur de ce qui est au ciel, au lieu de mourir afin de *découvrir nous-mêmes* la vanité de tout ce qui est sur la terre. Quelle différence! Les uns doivent mourir pour *apprendre à connaître* l'excellence de ce pays où la mort n'entre jamais; mais, d'autre part, ils peuvent commencer par la connaissance du pays et descendre ensuite sur la scène de ce monde, afin d'y être, pour ainsi dire, des échantillons que Dieu puisse montrer, et comme un tableau qui représente les délices du lieu sur lequel ses yeux reposent continuellement.

Remarquez encore au chapitre 11 la différence entre le pays et le désert. «Le pays dans lequel vous allez passer pour le posséder, est un pays de montagnes et de campagnes, et il est abreuvé d'eaux selon qu'il pleut des cieux». Ses propres sources lui suffisent. Il ne dépend nullement des choses d'ici-bas; ses sources sont en lui. «Il est abreuvé selon qu'il pleut des cieux». — «C'est un pays dont l'Éternel, ton Dieu, a soin; sur lequel l'Éternel, ton Dieu, a continuellement ses yeux, depuis le commencement de l'année jusqu'à la fin».

Quel est donc le lieu sur lequel Dieu a constamment les yeux? Où est-il? N'est-ce pas le lieu où Jésus se trouve? Je n'en sais pas d'autre. Et c'est le lieu qu'il nous donne, à vous et à moi, pour demeurer! Il veut que nos coeurs y demeurent maintenant. Ce pays dont Dieu a soin est le lieu où se concentrent ses propres affections.

Méditons un instant sur ces choses, sur ce pays bienheureux dans lequel il nous introduit pour que nous y trouvions notre repos. Entrons dans cette sphère, où ses affections ont trouvé leurs délices parfaites et où ses yeux reposent avec une éternelle satisfaction. «L'Éternel y a continuellement ses yeux». Mes chers amis, en jouissez-vous maintenant en quelque mesure? J'accorde que, pour chacun de nous, cette mesure est petite et faible; mais que le Seigneur, par son Esprit, éveille en nous le désir de goûter *maintenant*, le bonheur de demeurer dans ce pays-là; d'y demeurer parce que nous y avons trouvé non seulement un refuge au milieu de la tempête et de l'épreuve, mais aussi un chez nous. Quel bonheur d'avoir un chez-soi! Il y a une grande différence entre un abri et un chez-soi. Un *abri* est l'endroit où vous courez vous cacher

dans la tempête, mais dont vous sortez dès que l'orage est passé. Le chez-soi est le lieu sur lequel nos affections se concentrent. Si Christ est pour vous *un abri*, cela ne signifie pas encore qu'il soit nécessairement une demeure pour vous. Présenter Christ comme un abri, n'implique pas l'habitation permanente du coeur avec lui. Mais s'il est une *demeure*, où je trouve les joies de la maison, le bonheur de la maison, le confort, la communion, les affections de la maison, je dis alors: «Demeurons ici; c'est là ma demeure; c'est là que je suis restauré, rassasié, consolé. Je puis avoir à traverser le monde avec toutes ses scènes variées, mais c'est ici ma demeure. Un exemple illustrera ma pensée. Plusieurs d'entre vous ont visité les contrées où se trouvent des mines, et ont pu voir comment les mineurs gagnent leur pain quotidien. Ils descendent de bon matin dans la mine, et travaillent tout le long du jour, mais leur habitation n'est pas là-bas; leur travail, leur exercice est bien là, mais non leur repos. Tout homme possède un lieu de repos, qu'il appelle son chez-soi, dont il sort chaque jour pour travailler à la tâche qui lui est départie dans le travail de la vie, et c'est à quoi vous et moi nous sommes aussi appelés. Nous avons à traverser ce monde avec l'heureuse certitude que nous avons une demeure. On m'objectera que nous sommes en marche pour nous y rendre. Sans doute, mais l'un n'annule pas l'autre. Je sais que le moment viendra où nous serons corporellement chez nous, mais il nous est donné d'y être *maintenant* par la foi, car c'est la sphère du repos de nos coeurs. C'est aussi ce qui nous *caractérise*. Traverser le monde avec l'air heureux qui convient à la demeure céleste, voilà qui imprime un caractère spécial sur les enfants de Dieu. Il est aussi facile de reconnaître celui qui a trouvé, sa demeure et son repos dans le ciel, que de distinguer celui qui ne l'a pas trouvé. Jamais l'activité ne vous procurera le repos du coeur. Ce que vous faites est le reflet de ce que vous êtes. Votre activité est inquiète, votre service, votre travail sont inquiets.

Etre dans la compagnie de Christ vous rend semblables à lui. Votre compagnie, vos associations, se manifestent et se font connaître dans toutes les choses auxquelles vous mettez la main.

Si vous n'avez pas le repos du chez-soi, la tranquillité du coeur, votre activité, quelque laborieuse qu'elle soit, sera toujours agitée et portera le cachet de cette agitation. Dieu cherche des coeurs satisfaits, reposés, tranquilles, qui aient trouvé un port pour y jeter l'ancre, une ferme assurance en Celui sur lequel l'oeil du Père repose avec d'ineffables délices. Que le Seigneur nous enseigne à posséder cette place et à nous trouver maintenant en compagnie de son Bien-aimé.

Mais on demande: Qu'est-ce donc qui m'occupera là? Pourrai-je y trouver quelque chose qui remplisse, qui absorbe mon coeur? Lisez le chapitre 26 du Deutéronome. Tout dans ce chapitre, les *premiers fruits*, le *lieu*, le *sacrificateur*, nous représente Christ, le grand antitype de toutes ces choses. Ce sera donc Christ qui m'occupera; ce sera Christ qui engagera, qui absorbera, qui fixera mes affections; qui disposera de mes forces, de ma langue, de tout ce que je possède. Tout ce qui est en relation avec ce lieu est en relation avec Christ; c'est sur lui que mes yeux se fixent en l'adorant; c'est de lui que mon coeur est toujours occupé. Quelle bénédiction! Quelle gloire!

Souvenez-vous toutefois, qu'à moins d'être là, vous ne pouvez être occupés de lui. Remarquez ces mots: «Quand tu seras *entré* au pays» (Deutéronome 26: 1).

C'est alors seulement que vous pouvez être occupés de celui qui vous y a introduits, de celui qui bénit; de lui-même, et non point de votre bénédiction. C'est lui qui a acquis ce pays pour vous au moyen de sa propre personne. Lorsque vous entrez et possédez le pays pour y habiter, lorsqu'il est devenu la demeure de votre coeur, celui qui l'a rendu tel pour vous est celui qui, à peine entrés, s'empare de vos affections.

Vous souvient-il de ce beau chapitre 3 de l'épître aux Colossiens? Au chapitre 2, l'Apôtre nous sort entièrement de *l'homme* et au chapitre 3, il nous associe au second Adam, ressuscité d'entre les morts. Il faut que vous soyez quelque part. Au chapitre 2, vous êtes hors de l'homme; vous êtes morts avec Christ. Si sa mort a clos ainsi toute mon histoire, comme étant dans le premier Adam, où suis-je moi? Associé avec Christ ressuscité. «Si donc vous êtes ressuscités avec le Christ, cherchez les choses qui sont en haut».

Mes chers amis, il est précieux de se demander pourquoi l'Apôtre ne définit pas ce que sont ces «choses». Il ne les énumère pas, parce que c'est la *personne* de Christ qui leur donne leur caractère; c'est la *personne* dont elles sont l'entourage qui en fait des objets dignes d'acquisition. Si quelqu'un a Christ pour objet, et que vous lui disiez: «Christ est là», ce mot lui suffit. Le seul fait de sa présence est une garantie parfaite et explique toutes choses au coeur qui lui est dévoué. Il n'est pas besoin d'entrer dans des détails, si vous avez Christ pour objet, parce que c'est lui qui met votre coeur à l'aise au milieu de ces choses.

Que le Seigneur nous donne, par son Esprit, d'exceller dans ces expériences. Pussions-nous connaître ce que c'est que de trouver ce repos précieux, ce merveilleux repos, dans la demeure céleste, où, comme il le dit: «Le passereau même a bien trouvé sa maison, et l'hirondelle son nid où elle a mis ses petits». Ces deux oiseaux ne sont-ils pas les symboles exacts de ce que nos pauvres coeurs sont par nature. Les passereaux sont si nombreux qu'ils n'ont aucune valeur. «Ne vend-on pas cinq passereaux pour deux sous?» dit le Seigneur. L'hirondelle est le type d'une activité incessante et inquiète; mais l'un et l'autre ont trouvé leur demeure; «tes autels, ô Eternel des armées, mon Roi et mon Dieu!» Remarquez encore ceci: «Oh! que bienheureux sont ceux qui *habitent* en ta maison et qui te louent *incessamment*». Ils sont remplis, occupés exclusivement d'une chose, de sa louange.

Mes bien aimés! que le Seigneur nous fasse apprécier dans nos âmes les vérités que je vous ai présentées; qu'il nous soit donné de les goûter selon leur ordre divin; puissions-nous être fortifiés et encouragés, afin de marcher en avant selon la dignité de notre appel, et de présenter un front serein au milieu de ce pauvre monde, rempli d'agitation incessante et d'activité sans repos. Qu'il nous donne des coeurs capables de demeurer paisibles au milieu de ce tumulte, des coeurs qui montrent à tous les yeux ce que produit sa présence, lorsqu'on y est amené et qu'on trouve là sa demeure.

Avez-vous vu les grands vapeurs transatlantiques revenir au port, leur cheminée toute blanche d'écume, tant la mer a été violente et orageuse; mais si bien commandés, si

habilement dirigés, que tous ceux qui les voient sont obligés de dire: Voici un vaisseau bien équipé et bien conduit, car il a résisté à tous les vents. Qu'il en soit ainsi de nous. Conduits par lui, aucune vague ne sera trop forte, aucune tempête trop violente; nous ne souhaiterons pas une épreuve, pas une affliction de moins!

3^e méditation (Jean 14)

Je désire, avec le secours du Seigneur, attirer ce soir votre attention sur trois sujets contenus dans le chapitre que nous venons de lire. Cette portion de l'Écriture nous est familière à tous; nous l'avons, sans doute, lue et relue, mais la parole de Dieu a toujours une nouvelle fraîcheur pour l'âme qui s'en approche. Je n'exposerai pas tout ce chapitre, mais je chercherai à en faire ressortir trois points, présentés par le Seigneur à ses disciples pour leur consolation.

Le premier, c'est la vérité précieuse que la terre n'offre aucun lieu de repos aux disciples du Seigneur. Ce fait devrait être plus familier aux chrétiens, à ceux surtout qui, par la grâce et par la puissance du Saint Esprit, ont compris en quelque mesure, les vérités que Dieu a mises en lumière dans ces derniers temps.

Nous comprenons bien plus facilement que l'homme, considéré comme homme dans la chair, n'a pas de place devant Dieu, et que son histoire est close à la croix de Christ et s'il se trouve ici quelqu'un pour qui ces termes soient nouveaux ou étranges, je vais lui expliquer ce qu'ils signifient: L'homme, placé devant Dieu dans sa condition naturelle, a été mis à l'épreuve de diverses manières, et le résultat de cette épreuve, entreprise par Dieu lui-même, c'est que l'homme naturel a été mis entièrement de côté, qu'il n'a trouvé aucune place devant Dieu. Du moment où un homme devient un chrétien, qu'il croit au Seigneur Jésus Christ, sa position n'a plus aucun rapport avec celle du premier homme; Dieu ne le considère pas comme étant en relation avec le premier Adam, mais comme occupant une toute nouvelle position en Christ ressuscité d'entre les morts. Grâce à Dieu, chers amis, cette vérité est maintenant connue et enseignée, bien que ses effets sur nous soient si peu appréciables. Plût à Dieu que nos consciences la connussent davantage! Quel fait extraordinaire: Devant Dieu, je n'ai point ma place en Adam, mais j'ai une position tout à fait nouvelle en Christ! «Si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création: les choses vieilles sont passées; voici, toutes choses sont faites nouvelles». Ne dites pas: «Je voudrais avoir cette vérité»; revêtez-vous en plutôt. Si elle vous a saisi, si elle a réellement pris possession de votre âme, vous ne pouvez retourner à aucune des choses du premier Adam sans faire violence à votre conscience et à la vérité; et dans la mesure selon laquelle vous marcherez en bonne conscience devant Dieu, cette dernière sera gardée en activité et sera prompte à vous enseigner en quel lieu et à quelle occasion vous abandonnez votre position.

C'est ici que l'on commet souvent une grande méprise. On s'agite beaucoup pour arriver à saisir des vérités, et l'on ne se trouve pas assez dans le calme de la présence de Dieu pour que la vérité puisse nous saisir et prendre possession de nous. Il faut que ce soit la *vérité* qui opère et non pas *nous*. Naturellement, cela nous déplaît et nous humilie, parce que nous

préférons *faire* quelque chose. *Nous* aimons à faire de la vérité un objet de travail et d'activité; mais voici ce que *Dieu* fait: il nous place dans le repos de sa présence, de manière à assurer à l'action de la vérité toute son efficacité par l'Esprit sur nos consciences. Je vous en donnerai un exemple. Lorsque Moïse monta pour la seconde fois sur la montagne pour y recevoir les tables de la loi, se mit-il à travailler pour obtenir le reflet de la gloire sur son visage? Non; Moïse se tenait tranquille devant Jéhovah, et la gloire de Dieu laissa son empreinte et son reflet sur la face du serviteur de Dieu; puis, lorsqu'il descendit de la montagne, le seul homme dans toute l'assemblée du peuple qui ne s'aperçut pas de ce qui s'était passé, ce fut Moïse lui-même. Tous les autres voyaient que Moïse avait été en la présence de Dieu, car ils en pouvaient constater les résultats. Je sens que, dans ces jours-ci, nous avons un besoin extrême de cette tranquillité de l'âme devant Dieu; de ce repos du coeur, qui permet à la vérité de nous former et de nous façonner pour elle-même. Du moment que votre esprit s'occupe de la vérité comme d'un objet de travail, vous introduisez l'un des plus grands obstacles à sa réception. Votre intelligence peut être occupée de la vérité, et cependant, par le fait même de votre travail, le diable prendra avantage sur vous, et finira par s'emparer de vous, votre conscience n'ayant pas été assez exercée devant Dieu pour que la vérité agisse sur elle.

Du moment où j'accepte ma vraie position devant Dieu, en dehors du premier Adam et en Christ ressuscité d'entre les morts; du moment où cette pensée a agi sur ma conscience, il faut nécessairement que je mette tout ce qui me concerne en accord avec cette position. Chercher à adapter la vérité à nos circonstances, c'est tout autre chose que d'être façonnés par la vérité pour nous rendre propres à la présence de Dieu. Il prend plaisir à nous rendre tels que nous soyons en accord avec la place dans laquelle il nous a introduits. Il ne nous appartient pas d'arranger les choses à notre convenance; nous sommes placés devant Dieu dans la position la plus merveilleuse qu'il soit possible à un coeur d'homme de concevoir, et Dieu dit: Je vais mettre tout ce qui vous concerne en accord parfait avec cette position; il faut donc que j'ôte tout ce qui n'y appartient pas. Plus mon coeur se trouvera en communion avec les affections de mon Dieu, plus je serai disposé à faire la perte de tout, afin que ce résultat soit atteint.

La seconde vérité, bien moins connue par l'intelligence ou par les affections, par la conscience ou par l'âme, c'est que non seulement je n'appartiens plus du tout au premier homme, mais que je n'appartiens pas davantage à la terre. Cette vérité vous déplaît-elle? Chacun est heureux de pouvoir dire: «Dieu merci! je n'appartiens plus au premier homme; j'ai reçu une nouvelle position en Christ ressuscité d'entre les morts; j'appartiens à la gloire, à Christ»; mais êtes-vous prêts à dire: «Je n'appartiens pas à cette terre?» non point: «La terre ne m'appartient pas»; car elle n'a jamais été à vous. Si elle vous a jamais appartenu, produisez vos titres. Dieu ne vous l'a jamais donnée. Mais il est une vérité plus profonde; c'est que *les chrétiens n'appartiennent pas à la terre*. Vous trouverez ces deux choses dans les deux premiers chapitres de l'épître aux Ephésiens. Vous y verrez qu'un chrétien est hors de l'homme, hors de la terre. Nous n'appartenons pas au premier homme quant à notre position, et nous n'appartenons pas à la terre quant à notre place. Nous sommes ici-bas dans le corps,

je ne le nie pas; mais c'est une chose immense que de savoir que nous n'avons pas de *place* sur la terre. La terre nous est fermée; si Christ n'y a pas eu de place, nous n'en avons pas non plus. Quelle chose précieuse et solennelle à la fois! Lorsque vous vous demandez en soupirant: Où est ma place? où est mon chez-moi? En quel lieu mon coeur est-il libre d'entrer et de sortir? la vérité dont je parle exercera sur vous une action toute puissante; or, c'est elle qui nous est présentée en premier lieu au chapitre 14 de l'évangile de Jean. Jésus dit aux siens: J'ai une place pour vous en dehors de cette terre ruinée. Il y a une grande précision dans ces mots: «auprès de moi». Il en est de même en Colossiens 3: «Si donc vous êtes ressuscités avec Christ, cherchez les choses qui sont en haut, où Christ est assis à la droite de Dieu». N'est-ce pas là une localité précise, définie, que le coeur du croyant peut reconnaître? En dehors de la ruine et de la misère qui m'entourent, le Seigneur a pour moi une place distincte, une maison. «Dans la maison de mon Père, il y a plusieurs demeures; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit: car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi; afin que là où je suis, moi, vous, vous soyez aussi».

Avant d'aller plus loin, remarquez comment la vérité de Colossiens 3 et celle de Jean 14 se rencontrent. L'Apôtre, après avoir placé les Colossiens hors de l'homme au chapitre 2 et leur avoir montré leur nouvelle place au verset 1 du chapitre 3, ajoute: «Cherchez les choses qui sont en haut», et pour leur donner plus de précision il ajoute encore: «où Christ est assis». Bien-aimés! ces quatre petits mots correspondent exactement pour l'étendue et la signification à ces trois mots de Jean 14: «où je suis». Ils fournissent tout ce qui est nécessaire à un coeur qui a Christ pour objet. Je n'ai aucun désir d'accepter les définitions et les descriptions du ciel, plus ou moins poétiques, que j'ai entendu faire. Je n'y crois pas, et ce qui me frappe, c'est le silence de l'Écriture à ce sujet. La Parole parle fort peu du ciel; l'imagination de l'homme s'en occupe beaucoup; mais, ce que la Parole dit, c'est que nous serons là où est Jésus. *Le lieu est caractérisé par la personne*. Le fait précieux, c'est qu'il veut vous avoir avec lui; il suffit, au coeur qui a Christ pour objet, de savoir qu'il se trouve là. Sa présence est la définition du lieu; elle répond à tout. Avec lui, disons-nous, car c'est là qu'il se trouve! N'importe où: avec Lui!

Remarquez encore un autre point: La position de Christ, quelle qu'elle soit, détermine la nôtre. Impossible qu'il soit quelque part, sans qu'il veuille nous avoir avec lui. Quelle chose merveilleuse! Nous connaissons si bien les affections de son coeur, que nous pouvons dire hardiment: Il ne serait pas satisfait s'il ne nous avait pas là où il est! Ainsi donc, dès que je découvre la position de Christ, j'ai trouvé la mienne. Afin que là où je suis, vous y soyez aussi!

Le chapitre 13 de l'épître aux Hébreux nous présente un autre côté, de cette même vérité. Nous lisons au verset 12: «C'est pourquoi aussi, Jésus, afin qu'il sanctifiât le peuple par son propre sang, a souffert hors de la porte: sortons donc vers lui, hors du camp, portant son opprobre». Remarquez-le bien: Nous avons vu qu'il a une place là-haut dans les cieux — des *demeures* — la meilleure place que l'on puisse concevoir ou que le coeur puisse souhaiter;

nous venons de voir que sa présence caractérise cette place et la distingue, et qu'il veut nous y avoir avec lui.

N'y a-t-il pas là de quoi faire les délices de nos coeurs? Mais maintenant, laissons ce passage d'Hébreux 13 parler à nos consciences.

«Sortons donc vers lui, hors du camp, portant son opprobre». Remarquez la sagesse de l'Esprit de Dieu: Si vous demeurez dans le camp, vous échappez à l'opprobre; si vous en sortez vers Jésus, vous trouvez l'opprobre. Qu'y a-t-il pour l'adoucir? Ah! c'est que nous sortons *vers lui!* Ce n'est pas tout de sortir et de protester ainsi contre toutes les choses qui sont dedans; il y a davantage: Je sors par affection pour Christ. Je sors, il est vrai, parce que ma conscience, divinement exercée, ne me permet pas de rester dedans; mais je sors, attiré par une personne vivante qui est dehors. Je lève les yeux au ciel et je demande: Où est Jésus? Il est là-haut dans le sanctuaire. Moi, j'y entre aussi! Et sur la terre? Il reste dehors. Moi, je n'ai pas autre chose à faire qu'à sortir. Cela constitue les deux parties de mon histoire. *J'entre* pour jouir des délices de la maison et pour y prendre part; *je sors* pour être en compagnie de celui qui m'a préparé là-haut une demeure. Bien-aimés, cette vérité parle-t-elle à vos consciences? Vous convient-elle? Sans doute, elle est comme un couteau affilé qui tranche dans le vif et qui nous atteint aux endroits les plus sensibles. Quelques-uns de ceux qui sont ici présents pourraient vous dire *comment, quand* et *où* ils ont senti le tranchant de la lame. Mais où est la douleur, du moment où le Saint Esprit nous a montré Jésus dans les demeures qu'il nous prépare en dehors des ruines de ce monde et où notre coeur, attiré vers ce lieu, a compris qu'il y prépare une place pour *nous*? Alors nous supportons facilement l'enlèvement des choses d'ici-bas, le vent desséchant de l'affliction, les vagues impétueuses de l'épreuve! La connaissance de cette place nous rend capables de nous tenir debout en face des flèches acérées de la mort, qui n'épargnent pas une seule place de la terre. L'insatiable archer lance partout ses flèches dans ce pauvre monde; rien ne peut échapper à leurs ravages. Mais Jésus monte au ciel et dit: «Je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai». Non seulement il la garde pour nous, sa présence même nous la prépare, mais encore (et c'est la force du passage) il reviendra nous prendre et nous y introduire.

Je ne crois pas que *l'activité* de Jésus soit employée à nous préparer cette place; c'est sa *présence* là-haut qui la prépare. Son activité dans le ciel s'exerce envers *nous ici-bas* pour nous garder propres à sa présence, son sang nous ayant déjà rendus tels. Son sang est le *fondement* sur lequel nous sommes devant lui; sa grâce est le *principe* qui nous maintient en accord avec sa présence; mais c'est sa présence elle-même qui prépare la place. Une seule chose nous manque encore: la *personne* qui doit nous y introduire. Non seulement, dit-il, je vais vous préparer une place; non seulement je veux vous garder purs de toute séparation morale d'avec moi, pendant que vous êtes ici-bas et moi là-haut, mais il faut que la première parole de bienvenue qui vous accueille dans ce lieu sorte de ma propre bouche. «Si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai et je vous prendrai auprès de moi». — «Auprès de moi», ce n'est ni le ciel, ni la gloire, c'est *Sa personne*. «Afin que là où je suis, vous y soyez aussi». Quelle joie!

Avant d'aller plus loin, mes chers amis, je vous demanderai quelle influence tout cela exerce sur nos coeurs? La tendance actuelle c'est de profiter de Christ autant que possible, puis de l'oublier. Il en est exactement comme de cet homme qui était heureux d'avoir Joseph pour être réconforté par lui dans la prison, par la perspective de sa prospérité et de son bonheur futurs, et qui ensuite l'oublia. Chacun cherche à *soulager* sa conscience ou son coeur, car nous sommes des êtres complexes. Nous avons une conscience et nous avons un coeur, bien que plusieurs semblent n'en point avoir. Un homme qui n'aurait que la conscience et pas de coeur, ou vice-versa, ne serait que la moitié d'un homme. Eh bien! nous avons une conscience qui doit être purifiée, et un coeur qui doit être satisfait. Le *sang* de Christ met notre conscience en parfaite liberté, la *personne* de Christ satisfait aux affections du coeur. Or, je dis que souvent nous nous servons de Christ pour nos besoins, quitte à l'oublier ensuite. Si Christ a une place pour nous en dehors de la terre, une place où nos coeurs peuvent se tenir lorsque le souffle de la mort passe sur les choses d'ici-bas, qu'en faisons-nous, lorsque la tempête s'est calmée? Hélas! le plus souvent cette place n'est pour nous qu'un *refuge* pendant l'orage: nous en sortons dès que l'orage a passé.

Christ, lui, nous parle d'une *demeure*. Sans doute, nous y trouvons aussi un soulagement, un refuge, un abri, le seul ombrage contre les atteintes de la chaleur du désert, mais nous en sortirons bien vite, si nous n'y avons pas trouvé le «home», l'attraction, la joie, la bénédiction du chez-soi en compagnie de celui qui sait y mettre le coeur parfaitement à l'aise. Or tel est l'esprit de ce qui nous entoure. La pensée d'avoir une demeure avec Christ *en dehors* de cette scène est absente; on pense que le monde est une demeure particulièrement agréable; on y fait descendre la grâce de Christ, l'amour, le secours, la rédemption de Christ, afin de s'y trouver plus à l'aise.

Dieu veut que l'oeuvre de la rédemption en Christ, son sang, sa grâce, aient pour effet de nous ôter toute idée de repos quant au monde, et de nous établir fermement là-haut. Du moment que nous avons fait notre demeure de cette place merveilleuse où il se trouve, nous ne songeons pas à faire d'ici-bas un lieu de repos. Supposez qu'un homme soit tout à coup transporté dans une contrée étrangère. Il n'aura nul besoin de s'y *faire* étranger, d'y prendre l'esprit ou les sentiments d'un étranger: il *l'est*. Qu'est-ce qui le rend tel? le simple fait qu'il vient d'un endroit où il est *chez lui*. Il n'est pas étranger dans son pays; c'est là que son coeur est resté, là que se trouvent ses intérêts, ses désirs; — il est étranger partout où ces choses ne se trouvent pas. La marque la plus sûre que l'on n'est pas réellement un pèlerin, c'est l'effort pour le devenir. L'on cherche toujours à être ce qu'on n'est pas; mais celui qui est véritablement un pèlerin, n'a besoin d'aucun effort; son caractère est le résultat de sa vie et de sa nature. La plante, l'herbe, l'arbre ne font pas d'efforts pour croître. Tout ce qu'il leur faut, c'est la chaleur du soleil et la lumière du soleil qui les font grandir, en sorte que leur nature puisse s'affirmer. Il y a deux choses que vous ne pourrez jamais faire. Vous ne pouvez ni *acquérir* la qualité d'étranger, ni, en tant que pécheurs, vous rendre propres à la présence de Dieu; mais du moment où votre coeur a trouvé le repos auprès de Christ, là où il est, vous

êtes hors du courant des choses d'ici-bas; elles vous deviennent étrangères; elles cessent d'être l'objet de votre intérêt ou de votre poursuite.

Il n'est pas un d'entre nous qui ne doive confesser combien il se trouve encore à l'aise dans ce monde, combien peu il s'y trouve déplacé. Si nous vivions là-haut, notre esprit ne serait-il pas plus affligé de tout ce qui nous entoure? Comme une plante transportée hors de sa zone, ne sentirions-nous pas que cette atmosphère ne convient pas à notre nature? Hélas! nous nous sommes acclimatés, endurcis, à force de vivre dans l'esprit des choses qui nous entourent. Nous pouvons affronter maintenant la froidure et les frimas du monde; nous préférons y *habiter* que d'y être en *voyage*. Or le dessein de Dieu, c'est que nous *demeurions* en haut, afin que, trouvant les joies attrayantes de la famille autour de Christ et en communion avec lui, nous ne soyons plus ici-bas que comme des *visiteurs* chargés d'apporter avec eux toute la grâce, toute la bénédiction, toute l'humilité, toute la force et toute la puissance du Seigneur Jésus.

On trouve le même esprit dont je viens de parler dans la manière dont on cherche à affronter les choses d'ici-bas. On prévoit la difficulté, on l'examine, on la mesure et l'on tâche de s'y préparer. Mais la chose est impossible. Le moment venu vous éprouvez une amère déception. Pourquoi? Parce que Dieu donne, selon les richesses de sa gloire, une force nouvelle lorsque le besoin est là. Ce n'est pas une force qui se puisse *accumuler*. Il ne donne jamais de *provision*. Il vous accorde selon le besoin de chaque instant. Quelle bonté! quelle sagesse! Il sait très bien que nous emploierions les provisions qu'il nous donnerait à devenir indépendants. Dans son infinie miséricorde, il garde les choses en main et il tient ainsi nos coeurs dans sa dépendance pour tout ce dont nous avons besoin. Nous n'avons rien à faire que d'aller à Dieu chaque jour. Plus nos coeurs jouissent des joies de la famille avec Christ, là où il est, plus nous affrontons simplement, naturellement, sans effort, sans chercher à nous fortifier à l'avance, les difficultés de chaque jour. Marchons journellement dans la patience, la tranquillité, la joie de Christ, et lorsque les difficultés surviendront, nous les traverserons avec sa grâce et sa puissance. En proportion de notre jouissance de la place où le Seigneur se trouve, nous serons capables de supporter l'adversité. Nous ne pouvons affronter les difficultés qu'au retour de ce lieu. Revenons en, avec toute la dignité naturelle, la tranquillité paisible et la puissance de Christ, pour affronter toutes les choses d'ici-bas, où nous ne sommes que des visiteurs célestes. Pussions-nous habiter davantage dans notre patrie, n'en sortir que pour combattre dans un pays ennemi. La grâce de Christ qui a été manifestée en nous donnant une place avec lui, est maintenant glorifiée en nous rendant capables de surmonter les difficultés qui nous environnent.

Je désire maintenant attirer votre attention sur un second point contenu dans ce chapitre 14 de l'évangile de Jean. Le Seigneur dit au verset 23: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole, et mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui, et nous ferons notre demeure chez lui». — Etes-vous prêts à témoigner de cette manière votre affection pour Christ? Il ne dit pas: «Si quelqu'un m'aime, il travaillera». Dans ce temps d'évangélisation où nous vivons, les hommes voudraient bien qu'il en fût ainsi. Loin de ma pensée, de médire de ce que Dieu dans sa

souveraineté et sa miséricorde trouve bon de faire par le moyen d'instruments quelconques pour accomplir ses desseins — mais ce n'est pas tout, de rendre témoignage; il faut garder la parole de Jésus. Le faites-vous? «Si quelqu'un m'aime, il gardera *ma parole*?»

Il est très solennel de penser qu'il peut y avoir une activité incessante, du zèle, du travail, sans qu'il y ait, au fond de tout cela, une seule parcelle de vraie affection pour Christ. Lisez au second chapitre de l'Apocalypse: Jésus, avec des yeux comme une flamme de feu, marche au milieu des chandeliers; il entend tout, découvre tout, juge tout. Il dit: «Ecris à l'ange de l'assemblée qui est à Ephèse... Je connais tes oeuvres, et ton travail, et ta patience, et que tu ne peux supporter les méchants, et que tu as éprouvé ceux qui se disent être apôtres et ne le sont pas et tu les as trouvés menteurs; et tu as eu patience et tu as supporté des afflictions pour mon nom et tu ne t'es pas lassé». Où trouver aujourd'hui une condition plus favorable que celle-là, en présence du regard pénétrant du Seigneur? Bien plus, il mentionne en premier lieu tout ce travail comme une chose qu'il peut reconnaître; mais il ajoute: «J'ai contre toi que tu as abandonné ton premier amour». Je ne sais si nous tenons assez compte de la possibilité solennelle, très solennelle, de faire des oeuvres *lorsque l'amour n'y est pas*. Il est évident que le Seigneur apprécie l'amour bien plus que les oeuvres; et, d'autre part, il est possible qu'il y ait du travail, même un travail reconnu de lui, sans que le coeur soit vraiment, sincèrement à lui. Prenons bien garde de ne pas faire des oeuvres lorsque l'amour, qui est leur mobile, ne s'y trouve pas. En regard des choses qui se passent sous nos yeux, je place cette simple parole du Seigneur Jésus: «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole». — Avez-vous de l'affection pour Christ? Je vous parle au nom du Seigneur: L'aimez-vous? Votre coeur est-il avec lui? Avez-vous rendu témoignage de votre affection pour lui? Dites-vous, oui je l'aime? Nous vivons dans un jour où l'on aime à parler beaucoup de ses sentiments. Eh bien! «Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole». Et si vous ne gardez pas sa parole, son conseil, sa volonté révélée, n'est-il pas faux de dire que vous l'aimez? Vous vous rappelez ce que Délila dit à Samson. Cette misérable femme, coupable, dépravée, comprenait quelque chose de la nature d'une sincère affection. Elle disait: «Comment dis-tu: je t'aime; puisque ton coeur n'est point avec moi?» — «Si quelqu'un m'aime, il *gardera* ma parole».

Considérons maintenant, en contraste avec l'église d'Ephèse, ce que le Seigneur dit à Philadelphie. Pas un mot des oeuvres, sinon *qu'il les connaît*. C'est que, je n'en doute pas, *personne d'autre* ne les reconnaissait. Les *oeuvres* de Philadelphie étaient de telle nature, qu'il fallait l'oeil de Jésus pour les discerner, ou comprendre leur caractère. Elles étaient trop insignifiantes, trop en dessous de la surface; elles avaient un *caractère*, un *motif*, un *objet* trop étranges, pour être appréciées des regards du monde. «Je connais tes oeuvres». Puis il ajoute: «Tu as peu de force et tu as *gardé ma parole*». En voici la récompense telle qu'elle est présentée en Jean 14: «Mon Père l'aimera; et nous viendrons à lui et nous ferons notre *demeure chez lui*». C'est exactement le même mot qu'au verset 2 du même chapitre. Il a une demeure pour moi là-haut, c'est merveilleux; mais il est plus merveilleux encore de penser, qu'en attendant, il veut descendre et faire sa demeure, Lui et le Père y ici-bas dans mon pauvre coeur! Combien peu on y pense aujourd'hui! Où sont des coeurs qui souhaitent ardemment

sa présence, qui fassent leurs délices d'être la demeure de Jésus? Mes amis, jouissez-vous d'une telle chose? Ce pauvre coeur faible, inconstant, peut devenir la demeure du Père et du Fils! Après avoir vu la première *place*, nous trouvons ici la meilleure *compagnie*. Pensez-vous que l'on puisse avoir un sentiment de solitude avec la conscience d'une compagnie pareille? Le Père et le Fils venant, non pas nous rendre visite, mais *demeurer* ici-bas dans des coeurs où, peut-être, le monde, la chair, le diable ont régné auparavant. Que le Seigneur par son Esprit nous sonde, afin que nous nous posions cette question: Désires-tu qu'il fasse chez toi sa demeure?

Avez-vous été exercés à ce propos? Avez-vous jamais passé une nuit d'angoisses ou de méditation en face de ce fait, que partout la parole de Jésus est mise de côté? Nous parlons de notre amour pour Christ, de nos désirs et de notre affection pour la parole de Jésus; eh bien! je vous le demande, nos coeurs sont-ils affligés, brisés, de voir que tous, de propos délibéré, systématiquement, cherchent leur propre intérêt, et non pas les intérêts de Jésus Christ?

Nous parlons de notre amour, de notre affection, — quelle chose pauvre, chétive, misérable, souillée, égoïste! Si nos coeurs et nos pensées étaient sincèrement, réellement occupés des affections de Christ, pourrions-nous prendre si facilement notre parti de tant d'indifférence à ses désirs? Ne serions-nous pas affligés de voir combien peu on estime le besoin de son coeur: «Que tous soient un, comme toi Père es en moi, et moi en toi; afin qu'eux aussi soient un comme nous»; le but pour lequel il mourut et qui était de «rassembler en un les enfants de Dieu dispersés?» La chrétienté professante a-t-elle égard à ce dessein, à cette prière de Jésus, ou n'en fait-elle aucun cas? «Si quelqu'un m'aime, il *gardera ma parole*».

Mon troisième point est contenu dans les versets 26-28 de notre chapitre. Nous avons parlé de la meilleure place et de la meilleure compagnie; parlons maintenant des *meilleures circonstances*. La meilleure *place* est dans les cieux avec Christ; la meilleure *compagnie* c'est d'être ici-bas, «hors du camp» avec lui, et de l'avoir, lui, faisant sa demeure chez nous. Et les meilleures circonstances? C'est d'abord une double paix. La première est la paix qu'il a faite par le sang de sa croix, la seconde celle dont il a joui comme homme obéissant et dépendant, comme Fils envers son Père. Il nous laisse la première, il nous donne la seconde. Quelqu'un de vous possède-t-il cette double paix? Chose affligeante à constater! il est très commun de trouver parmi la profession du peuple de Dieu des personnes qui n'ont pas même la première. Elle signifie simplement ceci, qu'il n'y a plus d'ennemis. Aucun ennemi ne lève plus la tête. Si vous voyez que tous les ennemis sont vaincus, vous avez la paix que Jésus a faite par le sang de sa croix. Reste-t-il un seul ennemi que Christ n'ait pas vaincu? Le péché? «Il a été manifesté une fois pour l'abolition du péché par son sacrifice». Satan? «Il rendit impuissant celui qui avait la puissance de la mort, c'est-à-dire le diable». La mort? «O mort! où est ton aiguillon?» Le sépulcre? «O sépulcre! où est ta victoire?» Si votre coeur se soumet à celui qui a tout accompli sur la croix, et si vous mettez votre confiance en lui, vous avez cette paix; et, avec elle, aucun ennemi ne peut lever la tête.

La seconde paix est celle qui provient de la simple soumission du coeur à Jésus; la soumission et la dépendance. Cette paix est mienne, lorsque je prends son joug sur moi et que j'apprends de lui. Généralement on est sous le joug pour travailler; le joug de Christ se prend pour trouver le repos. «Prenez mon joug sur vous... et vous trouverez le repos de vos âmes». Aussitôt que je prends simplement ma place devant Dieu, me reconnaissant comme mis entièrement de côté quant à ce que j'étais dans la chair; aussitôt que je reconnais être, ce que je suis en effet devant Dieu, un homme mort, la volonté n'est plus en exercice; aussitôt que, par la puissance de la vie en Christ, je me tiens pour mort, que par la foi je reconnais ce fait, alors j'ai cette seconde paix. Voici, je crois, ce qui trouble si souvent: On ne fait pas son compte avec Dieu. La foi fait son compte et le réalise. Si vous ne vous tenez pas pour morts, c'est votre volonté qui vous *gouverne*, et si elle n'est pas *gouvernée*, vous ne pouvez avoir cette seconde paix; mais si vous avez fait votre compte avec Dieu, vous avez placé la croix sur votre volonté, et vous avez la paix d'un homme dépendant et soumis. C'est notre *volonté* qui nous sort de la dépendance, de la soumission, et nous ne pouvons, je le dis hautement, abdiquer la volonté par sa propre force. Des souverains ont pu abdiquer, mais la volonté ne l'a jamais fait ni ne le fera jamais. Une seule chose peut disposer entièrement de nous, et c'est la croix! J'ai à faire mon compte avec Dieu; Dieu en a fini avec moi; Dieu a renfermé sous la mort tout ce que j'étais; et la seule chose que j'aie à faire, c'est de «me tenir moi-même pour mort au péché».

Dans ce chapitre 14 de Jean, je trouve encore une chose précieuse qui a trait à mon sujet. «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père». Nous semblons connaître bien peu ce sentiment, mes chers amis. C'est comme s'il disait: «Je vous ai si parfaitement associés à moi, je vous ai établis dans une telle plénitude en moi-même, que je compte sur vous pour partager ma propre joie. Est-ce beaucoup d'oublier votre tristesse à cause de ma joie?» — «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père». — Combien peu ils entrent dans sa joie, ces coeurs égoïstes, misérables, qui se meuvent sans cesse dans le cercle étroit du moi! Sommes-nous occupés exclusivement de Christ, nous qui trouvons si peu notre joie dans le fait qu'il est entré dans la sienne? «Si vous m'aviez aimé, vous vous seriez réjouis de ce que je m'en vais au Père, car mon Père est plus grand que moi».

Chers amis, les vérités dont nous venons de parler sont capitales. Dieu les place devant nous pour les jours que nous traversons. Je sais qu'il y a, parmi les enfants de Dieu, de l'énergie pour *le service*, mais y a-t-il assez de repos pour la *communion*? Je suis persuadé que personne ne peut prendre place dans le témoignage que Dieu a suscité pour le temps actuel, s'il ne connaît assez le repos pour avoir communion avec le Seigneur. Je ne puis être en communion si mon coeur n'est pas en repos, si je n'ai pas le repos, celui du coeur aussi bien que celui de la conscience, je ne suis pas affranchi. Je crois aussi, comme je l'ai dit précédemment, que l'état dans lequel se trouvent plusieurs enfants de Dieu en ce moment doit les disposer à faire l'épreuve des mille choses qui les entourent, afin de bannir, si possible, le vide affreux qui provient de ce qu'ils n'ont pas le repos du coeur devant Dieu.

Que le Seigneur nous donne, quand il n'y a que faiblesse au dedans, ruines au dehors, de connaître si bien la précieuse place où Jésus est entré, qu'elle soit dès maintenant l'habitation de nos âmes. Pussions-nous jouir de sa compagnie tandis que nous sommes ici-bas, et savourer la paix, la joie qu'il donne, jusqu'au moment où nous entendrons sa voix et où nous serons enlevés pour être toujours avec lui!

L'exercice

ME 1876 page 217

Si je suis en Christ, Christ est en moi. Alors surgit la question, si ma chair est brisée de telle manière que je sois pratiquement à la hauteur d'une telle position. La chair ne change jamais; nous avons à veiller sur elle et à nous en défier continuellement.

L'apôtre Paul fut ravi dans le paradis, comme nous lisons en 2 Corinthiens 12. Vous penserez peut-être qu'il ne restait dès lors en lui aucun atome de la chair. Mais non: il eut besoin d'un messenger de Satan pour qu'il ne s'élevât pas; il eut besoin de quelque chose qui le tînt dans l'humilité. Le Seigneur fit jouir son serviteur de ce qui l'exposait au danger; mais ce qui garantissait le serviteur du danger était quelque chose de foncièrement humiliant pour Paul. Le Seigneur ne le prive pas de la révélation qu'il avait eue, mais il ne lui ôte pas non plus l'écharde: il le met dans ta poussière; il le rend «méprisable» dans la chose même dans laquelle toute son âme était engagée, — dans son ministère.

Il en est de même pour Job. Dieu peut dire de lui à Satan: «As-tu considéré mon serviteur Job, qui n'a point d'égal sur la terre...» Dieu avait entouré Job de toute bénédiction, et Job dit: «Quand l'oeil *me* voyait, il déposait en *ma* faveur». Mais Dieu dit: Tu as besoin d'être dépouillé de toi. En un sens tout ce que Job disait était vrai, et Dieu lui-même rend témoignage de lui qu'il n'avait point d'égal sur la terre: — «un homme intègre et droit, craignant Dieu, et se détournant du mal». Mais Job commençait à s'en enorgueillir, et le Seigneur le livre à Satan pour le briser; alors Job ne dit plus: «Quand l'oeil *me* voyait il déposait en *ma* faveur», mais: «Maintenant mon oeil t'a vu, c'est pourquoi j'ai horreur de moi» (42: 5, 6).

C'est là ce dont nous avons tous besoin. Nous avons besoin de nous connaître nous-mêmes à fond, mais, en même temps, de ne pas laisser faiblir en nous la conscience de ce que nous sommes en Christ. J'apprends d'abord que je suis un homme en Christ. Que Dieu nous garde de le perdre de vue et d'en laisser affaiblir en nous le sentiment! Mais, ensuite, j'ai à apprendre que Dieu a placé le trésor dans un vase de terre. La chair est une entrave à ce que je réalise cela, et il faut que la chair soit brisée. Il faut que j'apprenne que la chair n'a aucun droit quelconque à élever sa voix ou à avoir une volonté, et alors je crois dans la connaissance des richesses insondables de Christ. Je trouve d'abord la place que Dieu me donne en lui, et je reconnais qu'elle m'est donnée toute entière par pure grâce; ensuite j'ai affaire avec les voies de Dieu et avec les exercices d'âme par lesquels il me fait passer ici-bas. J'apprends ainsi la dépendance et ma complète faiblesse; mais, comme Paul, j'ai Christ avec moi, et j'aime être faible afin que sa puissance repose sur moi. Le secret de toute puissance pour moi, c'est le sentiment que je ne puis rien, absolument rien, mais que la puissance de Christ s'accomplit dans cette infirmité dans laquelle je me trouve.

Nous sommes laissés ici-bas pour manifester la vie de Christ sur la terre, là où Christ n'est pas. Est-ce notre seul et unique désir de manifester cette vie de Jésus dans notre chair

mortelle? Ne cherchons-nous *qu'une* chose, — de posséder Christ dans la gloire? Si Dieu a donné son Fils afin d'avoir nos âmes, celles-ci ne devraient-elles pas jouir de lui, de telle sorte que nous dépensions nos vies ici-bas pour Celui qui mourut pour nous? Il est mort, «afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui, pour eux, est mort et a été ressuscité». Est-ce l'ardent et sérieux désir de nos coeurs d'être des épîtres de Christ, connues et lues de tous les hommes? Si nous sommes à lui, ce que nous avons à chercher, c'est cette seule et unique chose, — de manifester Christ, de servir Christ, et ensuite d'attendre du ciel le Fils de Dieu; d'être comme des hommes qui attendent leur Seigneur. Dieu a donné son Fils, non pas pour que nous vivions dans la chair, mais afin que nous soyons à lui, de coeur comme de droit.

Puissions-nous avoir joyeusement conscience du droit de Christ sur nous, ses rachetés, afin que nous tenions ferme pour lui ici-bas, jusqu'à ce qu'il revienne et nous prenne auprès de lui dans la gloire.

Les leçons de l'affliction

Darby J.N. - ME 1876 page 230

Chère soeur,

Je vous remercie beaucoup, vous et le cher M**, d'avoir pensé à me faire part de l'accident qui est arrivé à votre cher enfant. C'est une épreuve amère que de voir un des nôtres, qui est comme une partie de nous-mêmes, enlevé tout à coup du milieu de nous et d'une manière inattendue. Toutefois, quelle différence lorsque nous pouvons regarder à l'amour du Seigneur et voir un enfant bien-aimé, comme je le vois certainement, l'objet de cet amour. Il y a là pour l'âme une consolation qui change tout, parce que tout est changé. La connaissance de l'amour de Dieu, qui est venu dans ce lieu de la mort, a éclairé ces ténèbres de ses rayons les plus précieux; et les ténèbres même ne servent qu'à manifester quelle consolation il y a à posséder une pareille lumière. Il n'y a rien que lumière dans le coeur: — rien ne peut amener les ténèbres quand nous avons cette lumière. Le monde que nous traversons est une scène de douleurs, et plus nous le connaissons, et même plus nous marchons près du Seigneur, plus nous le connaissons comme tel. Je ne veux pas dire par là qu'aucune de nos afflictions ne soit jamais une correction ou une discipline: nous savons que nos afflictions ont souvent ce caractère pour ceux que le Seigneur aime le plus, comme ce fut le cas pour Job. Tous, sauf Christ, nous avons à apprendre d'elles la grâce; et même Lui, il entra dans les souffrances de ceux qui, en Israël, les avaient attirées sur eux par leurs péchés et leur folie, car ses sympathies étaient parfaites, et, Dieu en soit béni, sont parfaites.

Christ souffrit pour la justice, et il souffrit pour le péché; mais de plus, ayant par grâce pris place au milieu du résidu pieux d'Israël, il entra dans tout ce que le résidu éprouvera en voyant l'état d'Israël (dont, de fait, il fait partie) châtié sous la main gouvernementale de Dieu pour le péché. Tout cela, Christ le sentit comme aucun autre n'a pu le faire. Ses sympathies sont aussi parfaites maintenant, quoiqu'il ne soit plus dans le chemin des souffrances par lesquelles il en a acquis l'expérience.

De plus, c'est seulement dans la partie qui a besoin d'être brisée et corrigée que nous souffrons; une affliction que le Seigneur touche, quand Christ est avec nous dans la peine, est d'une infinie douceur, bien que cette douceur soit celle de l'affliction. Ce n'est que lorsque la volonté se mêle à l'affliction que celle-ci a de l'amertume, ou bien quand il s'agit d'une peine dans laquelle Christ n'est pas. Mais tout cela est très utile, et nous en avons besoin. Le Seigneur a pris votre cher enfant auprès de Lui dans le ciel, ce qui n'est certainement pas une perte pour lui.

Qu'est-ce que Dieu veut nous dire de plus dans ses voies envers nous, envers notre coeur, dans cette affliction? Celui qui a créé les sentiments d'une mère, sait ce que sont ces sentiments; il sait ce qu'il a touché, et il sait pourquoi il l'a fait: il a un dessein d'amour dans ce qu'il fait. Il y a chez ceux d'entre nous qui sont les plus sincères une foule de choses dont

nous n'avons pas conscience, qui ne sont pas assujetties à Dieu, qui agissent et se montrent sans que nous nous en doutions. Dieu nous arrête; il entre sur la scène: que de choses il nous montre! Que de cordes il coupe d'un seul coup! Tout un faisceau d'affections est touché: nous sentons que la mort y a sa place et sa part. Je n'ai jamais vu une famille, après la première mort, demeurer ce qu'elle était auparavant: le cercle était brisé; il y avait une brèche. Ce qui appartenait au corps des affections et de la vie d'ici-bas était touché, était trouvé être mortel, était atteint dans sa nature même. Le cours de la vie ne s'arrêtait pas, le flot avait recouvert ce qui y avait été jeté, mais la mort et les affections qui appartiennent à ce monde s'étaient rencontrées. Mais tout cela est bien et bon; car la mort est entrée dans le monde. Puis, nous vivons dans ces choses; notre volonté y vit; et quand notre volonté est brisée, elle est brisée pour toutes choses. Nous apprenons ainsi à nous appuyer davantage sur ce qui jamais ne se brise, non pas pour perdre nos affections, mais pour les avoir davantage en rapport avec Christ, moins avec cette propre volonté de notre nature; car il faut, maintenant, que la nature meure aussi bien que le péché. Mais Christ ne fait jamais une brèche, si ce n'est pour venir mettre l'âme et le coeur davantage en rapport avec lui-même; et il vaut la peine de souffrir toutes les afflictions, et plus encore pour apprendre à connaître le moindre atome de son amour et de lui-même: il n'y a rien comme son amour, rien de pareil à Lui; et c'est quelque chose qui demeure.

En même temps, il se fait une oeuvre profitable dans nos coeurs, et nous acquérons plus de capacité pour connaître ce que c'est que la communion avec Christ et pour en jouir, plus de capacité pour nous réjouir en Dieu et le comprendre, pour connaître ce en quoi il prend plaisir et en apprendre la valeur, — plus de capacité morale pour prendre plaisir en ce qui est excellent. Nous savons peu à quelle grande et glorieuse bénédiction nous sommes appelés. Oh! que les saints puissent connaître cela davantage! Etre avec Dieu, avoir une joie commune avec Dieu, avoir communion avec Lui!

Il y a des âmes qui ont beaucoup de cette joie et de cette communion sur la terre. Dieu les y a introduites. Mais tout ce qui est de la nature ou de la volonté ne peut avoir aucune part là; et les saints, sans qu'ils déshonorent directement le Seigneur, vivent souvent dans la nature. Alors le Seigneur s'occupe d'eux: «il détourne l'homme de son dessein, pour éloigner de l'homme l'orgueil».

Oh! quelle chose précieuse, lorsque l'orgueil est éloigné de nous! Et combien il l'est complètement quand Dieu s'occupe de nous, et nous amène en sa présence, par quelque moyen que ce soit, car il connaît les secrets ressorts de nos coeurs et il sait comment les toucher. Mais quelle grâce pour nous que ces soins journaliers constants de notre Dieu. «Il ne retire jamais ses yeux de dessus le juste». Quel Dieu que celui à qui nous avons à faire! Et tout en amour! Et quand l'orage a passé, la gloire pour laquelle il nous prépare brillera sans nuage, et ce sera *Lui-même*, — lui, que nous avons connu dans tous ses tendres soins! Et encore, quand nous serons dans la gloire de Dieu, la gloire de Dieu illuminera la cité, et l'Agneau sera sa lampe. Nous serons avec le Fils, avec Jésus, jouissant, comme lui et avec lui, de la clarté de la face et de la faveur divine qui resplendissent sur lui. Et quel amour! — l'amour de Jésus qui

nous a amenés là pour toujours avec lui, en vertu de cette faveur, et qui nous en fait jouir maintenant pleinement avec lui-même.

Je demande instamment au Seigneur que cette affliction qui vous a été dispensée soit bénie pour vous et tous vos chers enfants; qu'ils voient combien la mort est près, mais le Seigneur encore plus près. Dites bien au cher M** combien je sympathise réellement avec lui. La douleur d'un père, quoiqu'elle ait un autre caractère, n'est pas moins profonde que celle d'une mère. Vous devez vous attendre à ce qu'à mesure que le temps s'écoulera, le sentiment actuel de votre perte s'atténuera et en un sens même passera. Je ne veux pas dire par là que le souvenir de votre cher enfant se sera en aucune manière évanoui, mais le caractère de ce souvenir sera changé; et les enfants que Dieu vous a conservés, et vos occupations journalières, le rendront moins absorbant. Cela est naturel; en un sens cela est bien: les devoirs de la vie ont leur place qu'il n'est pas bon d'abandonner pour des affections absorbantes. Je voudrais vous recommander instamment de profiter des moments où l'impression et l'effet présent de votre perte sont puissants, pour vous placer devant Dieu et recueillir tout le fruit de ces dispensations et de sa tendre grâce. C'est un temps dans lequel le Seigneur sonde notre coeur et lui montre son amour en même temps. Puissiez-vous croître ainsi beaucoup par cette affliction, douloureuse assurément pour un coeur de mère.

Dans le Seigneur votre toujours affectionné.

La sagesse et la folie: comment nous pouvons les discerner

ME 1876 page 235 - Proverbes 9

Il y a sur la terre deux grandes influences, et chacun est gouverné par l'une ou par l'autre: l'une, c'est la *Sagesse*, la sagesse de Dieu, c'est Christ (voyez Proverbes 8 et 1 Corinthiens 1: 24); l'autre, c'est la *Folie*, «la femme folle», celle qui anime et qui conduit le monde. Il est de la plus haute importance, pour chacun des saints, de savoir se bien rendre compte sous laquelle de ces deux influences il est réellement placé. La chose est très simple et facile à découvrir si nous n'oublions pas le chemin que chacune nous propose, et si nous y prenons garde. Chacune offre quelque chose qui doit ranimer et satisfaire le coeur. La Sagesse dit: «Venez, mangez de mon pain, et buvez de mon vin que j'ai mixtionné»; la femme folle dit: «Les eaux dérobées et le pain pris en secret est agréable». Elles offrent chacune quelque chose qui doit réjouir et rassasier, seulement ce que la Sagesse offre, elle le présente avec un conseil et un avertissement: «Ecoutez l'instruction...; et laissez là la sottise et vous vivrez; et prenez la voie du discernement» (Comparez 1: 20 et suiv.; 4: 20-27); tandis que la Folie, — le monde, — ne parle que de ce qui satisfait à la nature et à ses convoitises, et à quoi, selon Dieu, on n'avait pas droit: «des eaux dérobées», et «du pain mangé en secret» (Comparez 5: 3).

C'est là un principe d'une immense importance, qu'au milieu d'un monde formé et gouverné par la Folie, il y ait un chemin que la Sagesse enseigne, un chemin de Dieu dans lequel on le connaît, un chemin dans lequel le sage et le juste avancent et croissent, mais dont le commencement est «la crainte de l'Eternel». Il n'y en a qu'un seul. Si nous n'y marchons pas, nous en porterons les conséquences, même si, au fond, nous aimons le Seigneur.

Or si nous considérons les conséquences de chacune de ces deux grandes influences pour ceux qui y cèdent, nous ne pourrons pas manquer de découvrir si quelqu'un est conduit par la Sagesse, ou par la Folie, c'est-à-dire par les attraites de ce monde.

Eve écouta la Folie, quand elle désira du fruit de l'arbre, et «vit que le fruit de l'arbre était bon à manger, qu'il était agréable à la vue, et que l'arbre était désirable pour donner de la science». Si elle eût été conduite par la Sagesse, elle se fût détournée du serpent; elle n'eût pas bougé des portes de la Sagesse, et eût gardé les poteaux de ses portes: elle eût «laissé là la folie» et «eût vécu»; elle fût demeurée dans la seule voie sûre.

Noé écouta la Folie, quand il planta une vigne et qu'il en bût du vin. Il s'enivra et il trouva que «là sont les trépassés» et que «ses conviés s'en vont au fond du sépulcre».

Ceux qui bâtirent la tour de Babel étaient conduits par le monde, par ce qu'il y a de plus insidieux dans son esprit d'indépendance. L'homme chercha un centre et un intérêt commun indépendants de Dieu et qui excluaient Dieu.

Abraham, au contraire, était conduit par la Sagesse, quand il quitta son pays et la maison de son père, sans savoir où il allait; il était conduit par elle, quand il demeura dans la terre de

la promesse comme dans une terre étrangère, et qu'il persévéra jusqu'au bout dans ce chemin de séparation que la Sagesse révèle.

C'est, en effet, le grand trait caractéristique de la Sagesse, qu'elle nous enseigne la séparation, nous présentant un chemin nouveau et inconnu des hommes; tandis que le monde, au contraire, a pour trait caractéristique qu'il offre ce qui satisfait aux convoitises, ce à quoi notre droit n'est pas bien établi ce qui est entièrement et exclusivement pour nous, pour «le moi».

Le plus généralement, l'influence qui nous voile le chemin de Dieu ou qui nous en détourne, s'exerce par le moyen de quelqu'un qui nous est très proche, en qui nous avons peut-être beaucoup de confiance, qui flatte, d'une manière ou de l'autre, notre amour-propre: et nous devenons ainsi la proie du monde en suivant son chemin. Il en fut ainsi de Jacob: sa mère le persuada d'user de moyens détournés pour obtenir la bénédiction de son père. Ainsi encore de David: l'influence de Joab l'amena à rappeler Absalom. De la même manière Pierre tenta de dissuader de la croix le Seigneur; mais la Sagesse le réprimanda: «Va arrière de moi, Satan, tu m'es en scandale».

Si nous savons résister à l'influence des personnes qui nous entourent naturellement ici-bas et qui nous portent peut-être un véritable intérêt, nous savons ce que c'est que d'être conduits par la Sagesse; car il est même écrit: «Les ennemis d'un homme seront les gens de sa maison» (Matthieu 10: 36). Une fois que nous avons réellement accepté le principe de la Sagesse, sa voie devient chaque jour plus facile, et notre séparation d'avec quiconque n'est pas d'accord avec la pensée du Seigneur devient plus rigoureuse; nos sens deviennent de jour en jour plus exercés à discerner le bien et le mal, nous amenant, non seulement à renier le mal en nous, mais encore à haïr même le vêtement d'un autre souillé par la chair. Nous craignons alors l'homme du monde comme «de la poix», car qui peut toucher de la poix et n'en pas être souillé? Les mauvaises compagnies corrompent les bonnes moeurs (1 Corinthiens 15: 33). Paul rompt plutôt avec Barnabas que d'accepter dans ce moment-là la collaboration de Marc (Voyez Actes des Apôtres 15: 38).

«Prenez donc garde de marcher soigneusement, non pas comme étant dépourvus de sagesse, mais comme étant sages, saisissant l'occasion, parce que les jours sont mauvais. C'est pourquoi, ne soyez pas sans intelligence, mais comprenez quelle est la volonté du Seigneur; et ne vous enivrez pas de vin, en quoi il y a de la dissolution, mais soyez remplis de l'Esprit, etc» (Ephésiens 5: 15 et suivants).

Le secret du Seigneur

ME 1876 page 239

Si je dis que je suis en Christ, je dis que Christ est en moi; dès lors je dois manifester Christ, et rien d'autre. Cela suppose que j'ai Christ toujours devant moi, et que je marche réellement dans la présence de Dieu. Le grand secret, c'est d'être plus avec Dieu qu'avec qui que ce soit; et si nous ne le faisons pas, nous nous égarerons. Dès que nous sortons de la présence de Dieu, dès que nous perdons la conscience de sa présence, le moi a une certaine place; tandis que si nous sommes réellement dans la présence de Dieu, nous ne sommes rien. Nous ne sommes pas capables de discerner la volonté de Dieu si nous ne sommes pas près de lui: «Le secret de l'Eternel est pour ceux qui le craignent». Si la puissance repose sur moi, je n'en suis pas pour cela dans la présence de Dieu quant à ma conscience ou à mon coeur. D'autres peuvent en éprouver les effets; mais il faut que nous soyons devant Dieu lui-même, autrement nous ne pouvons jamais maintenir une marche droite; et pour être devant Dieu, il faut que nous soyons dans le chemin de Dieu et que Lui nous guide. Nous ne pouvons pas réaliser la présence de Dieu en dehors du chemin de sa volonté. Dès que nous perdons le sentiment de notre dépendance de lui, nous sommes en danger. L'*obéissance* et la *dépendance*, tels sont les deux grands principes pratiques du nouvel homme. «L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu».

L'homme riche et le pauvre Lazare (Luc 16: 19-31)

ME 1876 page 256

«Il y avait un homme riche qui se vêtait de pourpre et de fin lin, et qui faisait joyeuse chère, chaque jour, splendidement. Et il y avait un pauvre, nommé Lazare, couché à sa porte, tout couvert d'ulcères, et qui désirait de se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; mais les chiens aussi venaient lécher ses ulcères». Mais voilà qu'en un instant, en un clin d'oeil, la scène tout entière change. L'homme riche, vêtu de pourpre et de fin lin, qui faisait joyeuse chère chaque jour splendidement, est surpris par la mort, et tout est changé en un moment. Au lieu des vêtements de pourpre et de fin lin et de la chère splendide, sa part maintenant, ce sont les profondeurs de la misère dans l'enfer, là où tous les mondes ne pourraient procurer une goutte d'eau froide pour rafraîchir la langue de celui qui est dans les tourments. «L'homme riche mourut et fut enseveli». Ses funérailles sans doute furent aussi splendides que l'avait été sa vie; «mais il éleva ses yeux, étant dans les tourments, dans l'enfer». Longtemps avant que la pompeuse cérémonie de l'ensevelissement fût terminée, ses yeux étaient ouverts déjà à sa terrible condition. Quel changement pour lui Mais hélas! hélas! c'est un changement *final*: l'homme est là pour l'éternité, et il le sait! Ses yeux sont ouverts. Ils avaient été volontairement fermés à la vérité sur la terre; mais maintenant ils sont ouverts, et il ne peut plus les fermer désormais.

L'incrédulité peut se bercer quelques jours dans le rêve de la non-éternité des peines des méchants, mais les rêves trompeurs du temps disparaîtront dans les flammes de feu. «Qui d'entre nous pourra séjourner dans le feu dévorant? Qui d'entre nous pourra séjourner avec les ardeurs éternelles?» Ainsi se lamentent (Esaïe 33: 14), dans leur amertume, les hypocrites et ceux qui n'ont que les dehors de la piété, en Sion; ils reconnaissent que le feu dévorant, que les flammes éternelles, sont devenus le lieu de leur *demeure*; leurs cris d'angoisse ne peuvent atteindre maintenant aucune oreille de miséricorde, ne peuvent amener aucune main secourable; mais dans leur état sans espoir, ils crient cependant: «Qui d'entre nous pourra séjourner avec les ardeurs éternelles?» Oh! la terrible parole, l'écrasante pensée: «séjourner avec les ardeurs éternelles!» Mieux vaut de beaucoup être comme le pauvre Lazare, avec la foi en Christ, que de posséder tous les trésors du monde, sans cette foi.

Pour Lazare aussi, quel changement soudain. Il était habitué d'être couché à la porte du riche, tout couvert d'ulcères, et il aurait voulu se rassasier des miettes qui tombaient de la table du riche; même les chiens venaient lécher ses ulcères. Quel contraste! L'un de ces hommes se traitant splendidement, vêtu de pourpre et de fin lin, mais sans Dieu, vivant pour lui-même; l'autre, un pauvre mendiant couvert d'ulcères, dans les haillons, souffrant, sans ami: mais il croyait Dieu, et vivait pour Lui. Pour Lazare aussi un changement subit arrive; il meurt aussi. Il n'est pas question de ses funérailles; elles se réduisirent à rien peut-être; mais «il fut porté par les anges dans le sein d'Abraham».

Le riche d'autrefois, pauvre et tourmenté maintenant, voit de loin Abraham, et Lazare dans son sein; — quelle vue pour lui! Cela est-il possible? Ceux qui seront perdus verront-ils ceux qui seront sauvés? C'est une parabole, sans doute; mais le Seigneur ne veut pas nous induire en erreur; tout est parfaitement clair dans ce qu'il dit: «Et étant en hadès, élevant ses yeux, comme il était dans les tourments, il voit de loin Abraham, et Lazare dans son sein».

Lecteur, cher lecteur, quelle sera ta place, — ton avenir, — ton éternité? Saisis Christ par la foi. Que lui, Christ, soit ta bienheureuse part *maintenant*, ton trésor, — ton repos, — ton attente. Il mourut pour des pécheurs tels que l'homme riche et que Lazare, tels que toi et que moi; — mais ceux-là seulement qui croient en lui sont *sauvés*. *Bienheureux* sont tous ceux qui se confient en Lui!

Le contraste entre la fin du 15^e chapitre de Luc, et la fin du 16^e est des plus solennels.

A la fin du chapitre 15, le Seigneur soulève le voile et nous montre l'intérieur de la maison du Père: Le prodigue est là, vêtu de la plus belle robe, un anneau à sa main, des sandales à ses pieds, jouissant des fruits et des témoignages de l'amour d'un père. A la fin du chapitre 16, le voile est soulevé aussi, et le Seigneur nous montre l'intérieur de l'enfer, et là, nous voyons une âme tourmentée dans les flammes. Terrible contraste! Deux pages si rapprochées l'une de l'autre dans le livre de Dieu! Il en est de même pour les chapitres 20 et 21 de l'Apocalypse: le premier finit par «l'étang de feu», le second s'ouvre par «la sainte Cité». Quel contraste encore! Deux pages si rapprochées!

Lecteur, quelle sera *votre* part? Hâtez-vous! ne tardez pas! Allez à Jésus; «aujourd'hui est le jour du salut». Hâtez-vous, avant que la porte soit fermée!

«Toutes choses sont à nous» (Darby J.N.)

ME 1876 page 260

Toutes les gloires possibles, en effet, sont à nous: la béatitude qui est en Dieu lui-même, pour autant qu'elle peut être communiquée, car nous demeurons en Dieu, et Dieu en nous; — le bonheur de relation, car nous sommes enfants; — la bénédiction d'association dans l'union avec le second Homme, le Fils béni de Dieu, car nous sommes l'Épouse; — la proximité et la gloire officielles, car nous sommes rois et sacrificateurs; — la bénédiction humaine, car nous serons des hommes parfaits, selon l'image du second Adam; — le bonheur collectif, car nous aurons de la joie ensemble; — le bonheur individuel, car un nom nous sera donné, que nul ne connaît si ce n'est celui qui le reçoit; — nous aurons la plénitude de l'Esprit demeurant en nous, non-entravé par ces pauvres corps dans lesquels nous demeurons; — nous serons même revêtus d'une demeure appropriée à la puissance de l'hôte divin, de manière à être capables de jouir de toutes ces choses sans entrave ni réserve.

Remarques sur les sept églises (Apocalypse 2 – 3)

ME 1876 page 274

J'ai quelques remarques à faire sur l'Eglise. Il s'agit dans ces chapitres de l'Apocalypse, du jugement des églises ce n'est donc pas la puissance qui produit la bénédiction qui nous est présentée, mais l'état dans lequel l'Eglise se trouve après que la bénédiction produite a été placée entre les mains des hommes.

Un autre point qu'il ne faut pas oublier, c'est que l'introduction d'un nouvel état ne met pas nécessairement fin à l'état précédent. L'Eglise a abandonné son premier amour, quoique beaucoup d'autres choses se soient dès lors ajoutées à cela.

Jézabel n'a pas cessé d'exercer son influence pernicieuse parce que Sardes a le nom de vivre et est morte.

Remarquez encore ceci: lorsque le jugement va tomber sur l'une des églises (et qu'il est ainsi prononcé sur l'état que cette église représente), les saints, là où ils sont distingués, doivent nécessairement, lors de l'exécution de ce jugement, être considérés à part de ceux qui en sont menacés parce qu'ils font le mal. En outre l'heure de la punition de ces derniers ne tombe pas dans la période désignée dans l'adresse à chaque église. Ces méchants restent là pour l'exécution du jugement après que les saints qui ont été exhortés sont loin, et ils peuvent être un corps mort gardant son ancien nom, mais sans aucune vie quelconque. Ainsi, à Thyatire, les uns sont réservés pour une grande tribulation (2: 22), et les autres seront mis à mort par la justice rétributive de Dieu (2: 23); mais dans quelles circonstances, — nous ne l'apprenons pas. Les saints s'en seront allés avant l'exécution de ce jugement, de sorte que cette dernière n'aura pas lieu dans le corps mélangé auquel s'applique le jugement prononcé par le Seigneur. Ce fait modifie singulièrement l'accomplissement historique des résultats mentionnés dans les menaces prononcées. Cette remarque toutefois ne s'applique pas proprement, je pense, aux trois premières églises, à Ephèse, à Smyrne, et à Pergame; leur état corporatif est reconnu, non pas, sans doute, comme étant ce qu'il devrait être, mais comme existant, comme un objet corporatif reconnu. En conséquence l'Eglise, comme telle, est menacée de la visitation du Seigneur, et les mots «Celui qui vaincra» viennent après «Celui qui a des oreilles» (Voyez chapitre 2: 7, 11, 17).

A Thyatire, les fidèles sont distingués comme «les autres qui sont à Thyatire» (2: 24). L'Eglise, comme corps professant, avait perdu son témoignage corporatif. C'est pourquoi la venue du Seigneur est présentée maintenant comme une espérance et un temps d'attente patiente pour les fidèles; l'Eglise n'était plus désormais un soutien et une consolation pour eux, et leurs pensées sont particulièrement dirigées vers cette venue du Seigneur. Ce que vous avez, «tenez-le ferme jusqu'à ce que je vienne» (2: 25). Ceci est très remarquable, parce que les saints ont ainsi maintenant une espérance et un soutien en dehors de l'Eglise. Les mots «Celui qui vaincra», ont changé de place et précèdent maintenant l'avertissement à écouter,

autrement dit, l'individualisation comparative de l'avertissement, accompagne cette mention de la venue du Seigneur, en commençant par l'église de Thyatire. C'est à Thyatire que se termine aussi l'application des caractères de Christ mentionnés dans les choses que Jean avait «vues» au chapitre 1.

A Sardes, le titre de Christ dans l'Eglise comme Celui qui tient les sept étoiles dans sa droite, est reconnu (*); on ne pouvait pas le mettre en question. Mais ensuite, tous Ses titres sont nouveaux et doivent être saisis par une foi spéciale. Cette foi soutient les saints qui connaissent son nom et donne son caractère à leur fidélité, mais ce n'était pas ainsi que Jean avait vu Christ marchant au milieu des églises. Sardes et Philadelphie participent toutes deux, à l'annonce de la venue du Seigneur, annonce qui, lorsque le résidu était distingué d'un corps entièrement corrompu comme à Thyatire, est présentée pour soutenir la foi et relever le courage de ceux qui souffraient sous l'oppression du mal.

(*) Il «a les sept étoiles».

Mais, à Sardes, cette venue du Seigneur est présentée d'une manière tout autre qu'à Philadelphie. Sardes, dont la réputation était grande, mais qui était morte par rapport à Celui qui avait toutes les perfections de l'Esprit (*), voit ses oeuvres jugées comme n'étant pas parfaites devant Dieu; elle est menacée du jugement du monde (Comparez 1 Thessaloniens 4; Luc 21: 35). Ici, nous ferons de nouveau remarquer que le jugement de Sardes s'accomplira lorsque toute vraie prétention à être une église aura cessé, si même la forme en est demeurée. Les quelques noms qui en sont dignes seront avec Jésus en vêtements blancs; et, après que le Seigneur les aura pris à lui, ceux qui avaient fait partie du corps seront jugés avec le monde. La parole ne dit pas sous quelle forme ils subsistent; nous pouvons dire seulement en général que ce sera comme infidèles à la position dans laquelle ils se trouvaient, non comme ne s'y trouvant pas (Voyez Matthieu 24: 50, 51; 25: 30).

(*) Il «a les sept esprits de Dieu».

A Philadelphie, l'Eglise est devenue un résidu, et le résidu est l'Eglise aux yeux de Dieu. Tout, ici, est encouragement; et quoiqu'il y ait très peu de force, il y a pourtant une porte ouverte. Les saints seront gardés de l'heure de l'épreuve qui doit venir sur la terre habitée tout entière, et ils sont encouragés par l'assurance que le Seigneur vient bientôt. Cette venue qu'ils attendent, est pour eux une consolation et une joie. Ils sont le faible résidu fidèle de la fin, que Dieu a suscité et qui, entrant dans la patience de Christ, est soutenu et encouragé par l'assurance de son entière séparation du monde, non seulement quant au jugement, mais quand à la terrible tribulation qui va venir. Dieu les gardera entièrement hors du temps même auquel la tribulation aura lieu. Mais Christ n'est pas encore venu.

Dans l'église de Laodicée, Christ seul prend le caractère de «l'Amen», du «fidèle et véritable» à la promesse, ainsi que le nom sous lequel il sera chef de toutes les choses nouvelles, prêtes à être manifestées: «le commencement de la création de Dieu» (Comparez les titres de Christ, Colossiens 1). L'Eglise, en Laodicée, a perdu la conscience de ce que Christ est, et a par conséquent bonne opinion de son propre état à elle. Ici s'applique de nouveau le

principe que nous avons signalé plus haut: l'exécution du jugement contre les personnes coupables n'intervient pas dans les limites de l'existence réelle de ce à quoi l'Esprit s'adresse comme «l'Eglise». Je dis cela de Laodicée; et c'est ici que la question devient vraiment importante, parce que le Seigneur s'adresse à Laodicée comme «église».

Ceux qui auront vaincu ont toutefois une place, au moins sur le trône, avec Christ. Le corps, au moment où le Seigneur lui parlait, avait encore le nom d'un lieu devant Dieu et était jugé par Lui comme tel; mais son véritable état inspirait le dégoût à Dieu qui le vomirait de sa bouche, — le rejetterait entièrement comme tel. C'est ici plutôt sa réjection comme occupant une position ecclésiastique, que l'exécution du jugement sur ceux qui étaient coupables, — et c'était là, dans la pensée de Dieu, sa part certaine. Le Seigneur toutefois donne des conseils à Laodicée, et l'avertit jusqu'à ce qu'elle soit rejetée; mais, dans la patience de sa miséricorde, patience qui ne se dément jamais tant que la miséricorde est possible, il distingue le résidu qui pourrait se trouver dans ce qui est encore appelé église. Toutefois je pense que ce n'est point ici le jugement qui doit frapper ceux qui refusent l'avertissement et qui sont jetés dehors, mais la réjection complète de ce qui était appelé encore «église», de la position dans laquelle se trouvaient, comme corps, ceux qui étaient devenus pour Christ un objet de dégoût. Un témoin fidèle ne pouvait plus supporter une pareille chose.

Ce que je viens de dire suppose qu'après la formation de Sardes, un corps philadelphe surgit par grâce, doit être gardé hors du temps de la tribulation. La formation de ce corps a pour résultat, à ce que je crois, l'état laodicéen du corps professant; ce que Christ rejettera comme ayant affaire avec l'Eglise, omettant ici le jugement des coupables selon leurs oeuvres.

L'exécution historique des menaces n'est pas donnée, non plus que l'enlèvement des fidèles, parce que le message est adressé au corps pendant qu'il a, comme chose actuelle, le caractère sous lequel le Seigneur s'adresse à lui, avec les conséquences d'une certaine conduite: seulement, ici, la déclaration de réjection est inconditionnelle, parce que déjà le corps était ce qui nécessitait cette réjection. Mais j'ai la pensée que l'expression «après ces choses» (4: 1)! suppose l'exécution du jugement de réjection que le Seigneur avait annoncé au verset 16 du chapitre 3, en sorte que lorsque les déclarations prophétiques relativement au jugement du monde commencent à s'accomplir, rien n'est plus reconnu désormais comme occupant en aucun sens une position ecclésiastique devant Dieu. Le jugement encouru par ceux qui composaient le corps rejeté, (bien que, je n'en doute pas, leur position précédente soit prise en considération; ceux qui n'ont pas fait profession, par exemple, ne pouvant pas être apostats) dépend de la position dans laquelle ils sont trouvés. Cette position n'est pas le vrai sujet du jugement des églises, bien que les déclarations faites à Thyatire, à Sardes (envisagées d'une manière générale comme les grands corps catholique-romain et protestant) indiquent à certains égards les conséquences ultérieures de l'infidélité dans ces positions respectives.

La nature est sans relation avec Dieu (Marc 10)

Darby J.N. – ME 1876 page 289

Il est merveilleux de voir comment le Seigneur nous est présenté au chapitre 10 de l'évangile de Marc. Il est venu dans ce monde, au milieu de toutes nos épreuves et de toutes nos douleurs, mais si absolument au-dessus d'elles, qu'il pouvait reconnaître tout ce qui était de Dieu, et montrer en même temps ce que les coeurs des hommes étaient réellement. Jésus reconnaît tout ce que Dieu fit «très bon» au commencement; tout, jusqu'à la simple et naïve soumission d'un enfant; et, d'un autre côté, il sonde et éprouve à fond le coeur de l'homme avec toutes ses pensées et ses intentions. Il montre sa perfection dans le pouvoir qu'il a de reconnaître tout ce qui est de Dieu; mais ce pouvoir met en même temps à découvert tout ce qui est dans l'homme, savoir l'inimitié de l'homme contre Dieu. Dieu ne renie jamais la nature: il l'a créée; mais il montre *qu'elle est sans relation avec Lui*. C'est là un point bien important à apprendre, et il y a un grand privilège à être capable de reconnaître tout ce que Dieu a créé, en même temps que d'avoir jugé le moi, foncièrement et parfaitement.

Nous courons le danger de ne pas savoir nous élever avec Dieu au-dessus du mal. Si nous ne sommes pas dans la position où nous avons conscience que Dieu est haut élevé au-dessus du mal, le mal peut prendre de la puissance sur nos esprits et empêcher la confiance en Dieu, empêcher que nous le surmontions pour nous-mêmes, empêcher que nous soyons miséricordieux envers celui qui fait le mal, empêcher que nous nous jugions nous-mêmes à cet égard, et ainsi, nous priver du sentiment de la grâce dans laquelle nous sommes. Au contraire, l'homme qui se trouve dans cette position, peut, par la bienheureuse grâce de Dieu, reconnaître tout ce que Dieu reconnaît de ses propres oeuvres, et reconnaître aussi, pleinement et complètement, qu'il n'y a point de bien dans l'homme.

Jésus pouvait dire: «Considérez les lis des champs». Lui, l'homme de douleur, qui a traversé ce monde n'y trouvant partout que la haine pour son amour, il était si complètement, si pratiquement avec Dieu, et tellement au-dessus du mal qu'il voyait et jugeait, qu'il pouvait admirer les beautés des fleurs des champs, — haut élevé qu'il était au-dessus de tout mal pour penser avec Dieu, — et les voir comme l'oeuvre de sa main; partout où il trouvait quoi que ce fût qui portât le cachet de Dieu, il était capable de le voir, parce qu'il était avec Dieu. Les chrétiens aussi devraient marcher si réellement avec Dieu, que rien, d'une part, ne pût jamais empêcher ou obscurcir en eux le sentiment de leur supériorité en Dieu à tout le mal qui les entoure, et que, d'autre part, parce qu'ils sont élevés au-dessus de ce mal, ils fussent capables de jouir de toute oeuvre de Dieu. Si je suis en souci des choses de la chair, je fais très mal: ces choses se sont placées entre mon coeur et Dieu, et nous voyons comment le Seigneur les juge et les met à néant par le tranchant de son épée.

Il n'y a pas de mal dans les choses en elles-mêmes; c'est l'usage que nous en faisons qui fait le mal, comme Adam se servait des arbres du paradis pour se cacher de devant Dieu.

L'usage que l'homme fait des choses qui sont dans le monde, montre où est son coeur. Tous les jours nous voyons des chrétiens qui épargnent quelque parcelle de l'homme, quelque côté faible, quelque reste de bien dans l'homme, et qui appellent cela de la spiritualité ou lui donnent d'autres beaux noms; mais le Seigneur répudie tout ce qui est de l'homme. C'était au fond de l'inimitié contre Dieu; il n'y avait point d'intelligence, nulle recherche de Dieu; la volonté était méchante, foncièrement méchante; il y avait la convoitise; il y avait le péché, et l'amour du péché: c'est pourquoi l'homme commet le péché. Mais la croix est pour nous la mort au péché. La coulpe a été ôtée; Christ a donné sa vie en rançon pour plusieurs. Je trouve à la croix, par la foi, la mort pour l'homme, et la mort au péché. Je peux regarder le péché, parce que j'en ai été tiré et délivré; je peux juger tout ce qu'il y a dans mon coeur.

Nous voyons de quelle manière le Seigneur, parce qu'il était parfait, jugeait l'homme entièrement. Il nous montre ici les enfants (verset 13 et suivants). comme l'expression de ce que Dieu avait créé, — la simplicité de confiance d'un enfant. Il dit: Voilà ce que j'aime à trouver, et si tout votre orgueil et votre propre volonté ne sont pas brisés, vous n'appartenez pas au royaume de Dieu.

Pour le jeune homme (verset 17 et suivants) le Seigneur fait de même. L'ayant regardé, il l'aima; mais ce sentiment, chez le Seigneur, n'était pas l'amour spécial d'une relation en grâce. Il voyait le jeune homme accourir à lui, avide d'apprendre tout ce qui est bon, désirant hériter la vie éternelle et être aussi parfait qu'il pourrait jamais le devenir, mais non pas du tout comme un homme qui est *sauvé*. Le Seigneur le prend sur son propre terrain, mais il ajoute «Viens, suis-moi, ayant chargé la croix» (verset 21). Et le jeune homme s'en alla tout triste: son coeur était mis à découvert. Dès que la croix est introduite, c'en est fait de toute l'amabilité de ce jeune homme; il devient immédiatement manifeste qu'il n'y a point dans le coeur humain de base pour y fonder quelque chose qui soit de Dieu, qu'il n'y a point de prise pour Dieu dans le coeur de l'homme. Jésus regarde autour de lui, et dit: «Combien difficilement ceux qui ont des biens entreront dans le royaume de Dieu!» (verset 23). Les disciples sont étonnés. Pour un homme riche, avec tous les moyens qu'il a de servir Dieu selon la loi, est-ce bien une chose difficile que d'être sauvé?

Qui donc peut être sauvé? Alors paraît un autre élément: «Pour les hommes», dit le Seigneur, «cela est impossible, mais non pas pour Dieu, car toutes choses sont possibles pour Dieu» (verset 27).

Mais pensez-vous que Dieu, dans sa grâce, va choisir les caractères aimables et les placer dans le ciel, et qu'il va laisser dehors tous ceux qui sont vils? Non certainement. Ces qualités aimables sont la chose même qui montre la colère de Dieu, venue, non pas pour édifier l'homme, mais pour le juger. Et maintenant la parole de Dieu vient, et, tout en étant élevée entièrement au-dessus du mal, prend connaissance de tout ce qu'il y a de bon dans la création de Dieu. Elle vous dit: Y a-t-il dans votre coeur quelque chose qui réponde à ce que Dieu est? Non, absolument rien! L'évangile est placé ainsi sur son vrai terrain: il s'occupe des hommes avec une parfaite grâce, ne faisant point de reproche quant au péché; mais il est toujours lumière et met ainsi nécessairement la conscience à découvert. La parole jette toujours sa

racine dans la conscience et met ainsi en évidence l'état de fraude du coeur (Voyez Luc 7). Pour le péché manifeste, le Seigneur apporte la grâce; mais, dans le pharisien, il faut, à travers l'épaisse enveloppe du moi, que le moi soit mis à découvert. Le trait du regard de Jésus pénètre à travers la belle apparence de la chair, et montre l'état du coeur, d'un coeur qui est inimitié contre Dieu. Nous ne pouvons pas du tout nous approcher de Dieu, sans que la chair soit jugée; mais alors nous sommes dans la présence de Dieu avec un coeur vrai: l'amour et la vérité mettant à nu nos coeurs, nous donnent une telle confiance en Lui, que nous-mêmes nous aimons à placer nos coeurs devant Dieu tels qu'ils sont, à mettre toutes choses dans sa lumière, et par conséquent devant son amour. Tout ce qu'il a mis à découvert, il l'a porté; le péché qu'il découvre, il l'a porté: — il y a la paix!

Christ près de nous, mettant nos coeurs à nu, *doit* réclamer nos coeurs. Pierre dit: «Voici, nous avons tout quitté et t'avons suivi» (verset 28 et suivants); et plus loin, les deux disciples, pensant entrer dans la gloire d'une manière charnelle, demandent d'être assis, l'un à la droite et l'autre à la gauche de Jésus. Le Seigneur dit: Si vous me suivez, je puis vous donner la croix; c'est tout ce que je possède; — si vous allez avec moi vers la gloire, la seule chose sur laquelle il vous faille compter, c'est la croix; — si vous me servez, suivez-moi, et là où je serai, là sera mon serviteur: il faut que, pratiquement, vos coeurs soient là; c'est le chemin par lequel moi, je m'en vais à la gloire, et vous n'en trouverez pas d'autre.

Maintenant, je vous le demande, cher lecteur, êtes-vous prêt à prendre votre croix, non pas en vous imposant des croix à vous-même, mais en suivant Christ de si près, que vous puissiez dire: Christ a raison, sa parole est amour. Dans ce monde corrompu, avec ma chair trompeuse, plus je trouve la croix sur mon chemin, mieux cela vaut. Tout ce qui est de la chair, la volonté de la chair et l'amour du monde, ne peuvent jamais faire autre chose que de me séparer de Dieu.

En ces jours-là précisément, le Seigneur dressa résolument sa face pour aller à Jérusalem (verset 39 et suivants). Les disciples sont stupéfiés et craignent de le suivre. Il n'y a pas seulement notre volonté et notre convoitise qui sont mises à découvert, mais nous *craignons* de suivre Christ. Du moment que nous avons à faire avec Dieu, nous sentons instinctivement que le monde est contre nous. Nous ne pouvons, à la fois, demeurer associés à un monde corrompu et suivre Christ. Nous craignons de confesser Christ dans nos habitudes, dans nos maisons, dans nos goûts. Voyez Paul, au troisième chapitre de l'épître aux Philippiens: il ne s'en alla pas tout triste, ni ne suivit en tremblant. Il dit: il faut que je coure jusqu'à ce que j'aie remporté le prix; je fais la perte de toutes choses, et je les regarde comme des ordures, afin que je gagne Christ. Les prisons, les coups, les détresses, etc., se trouvaient sur cette route; mais Paul portant toujours partout dans son corps la mort de Jésus, ne craignait pas ceux qui tuent le corps: ainsi, la mort de Jésus était manifestée dans son corps mortel. La croix suffit pour délivrer de tout ce qui est de l'homme: bienheureuse liberté vis-à-vis de Dieu! J'ai confiance en lui, un coeur vrai et ouvert devant lui; et c'est la source de la puissance. Ce n'est pas un sacrifice pour moi, d'abandonner tout ce que je possède, de le rejeter comme une chose mauvaise ou comme le fardeau d'un homme qui court dans la lice. Alors vient le fait

que le Seigneur est dans le ciel, et sa croix sur la terre. Tandis que je suis sur la terre, je suis comblé de mille gratuités par la bonté de Dieu; mais la question se présente: Qu'y a-t-il dans nos coeurs? Il n'y a point de juste; nul n'est bon! La croix me l'a montré; la croix, la seule chose à laquelle maintenant j'aie affaire en pratique. Par elle, je suis mort au péché, mort à la loi, crucifié au monde, et vivant à Dieu. Christ, lorsqu'il mena dehors ses propres brebis, marcha devant elles. Jusqu'à quel point nos coeurs que son amour est sage, à nous confier en son amour quand il parle de la croix, comme de ce qui juge notre chair mauvaise et nous en dépouille? Lorsque le coeur se confie entièrement en Christ, et demeure dans son amour, ce qu'il trouve, c'est son opprobre, SA croix; dès lors, je charge la croix qui met complètement à découvert le vieil homme, et qui me conduit dans le bienheureux sentier de mon Seigneur.

Que Dieu nous donne de nous confier pleinement en Christ, afin que nous ayons du courage pour le suivre.

Fragments

Darby J.N. – ME 1876 page 299

Nous serons les compagnons de Christ dans la gloire; mais, pour ce qui nous concerne présentement, le Seigneur dit: «Je leur ai fait connaître ton nom, et je le leur ferai connaître, afin que l'amour dont tu m'as aimé soit en eux, et moi en eux» (Jean 17: 26). Le monde connaîtra que nous avons été aimés comme Christ, quand il nous verra dans la gloire des enfants, tous, pour ainsi dire, vêtus de même, tous manifestement les objets du même amour, du même intérêt.

Dieu nous fait jouir de cela maintenant par le Saint Esprit. Par lui, j'ai conscience, présentement, que je suis aimé comme Jésus est aimé. Quelle parole, quand nous en pesons la portée! Mais elle est là pour nous, cette parole; et nous savons que le Seigneur ne nous trompe pas; et cet amour parfait coule d'en haut dans nos coeurs. Quelle place merveilleuse pour nous! Croyez-vous qu'il y ait cela dans le coeur de Dieu pour vous? Et si j'avais un tel Christ dans mon coeur, pensez-vous que je pourrais demeurer associé avec ce monde qui lui a craché à la figure? Le monde répugne au coeur dans lequel Christ demeure. Que voulez-vous? Christ, ou le monde? — Où sont nos coeurs? Est-ce que cet amour de Dieu qui est en Christ en a pris possession? Le monde qui nous entoure les sollicite: s'en vont-ils après lui?

Darby J.N. – ME 1876 page 394

Comment éprouvez-vous les consolations de Dieu? — En croyant en lui, non pas en le voyant. Le Seigneur dit: «Que votre coeur ne soit pas troublé; vous croyez en Dieu, croyez aussi en moi» (Jean 14: 1); et ensuite il place devant nos coeurs ce fait précieux, que là où sont les enfants, là est le *chez nous*, — la maison du Père avec ses plusieurs demeures; et puis il reviendra pour nous introduire là où il est, parce que ses rachetés sont tout pour lui. Mais le Seigneur nous dit aussi tout ce que nous possédons en tant que réalisant ces choses pendant qu'il est absent, pour que nos âmes vivent dans ces choses, quoique nous n'y soyons pas encore introduits de fait; car le Père et le monde, maintenant, sont en inimitié directe l'un vis-à-vis de l'autre à cause de la réjection du Fils. Celui que le Père a pour agréable est le rejeté du monde, et c'en est fait du monde maintenant.

Nous savons ce qu'est la maison du Père. Le Seigneur dit: Vous savez où je vais, car je vais au Père; et vous l'avez vu, car vous m'avez vu, moi. Ainsi je sais où je vais, car le Père, vers la demeure duquel nous allons, est révélé dans le Fils, et le Fils est le chemin par lequel je l'ai trouvé. Il est le chemin, car j'ai trouvé le Père en venant à lui. C'est dans un pauvre vase qu'il habite, mais dans un vase qui est purifié et rendu propre pour Dieu; et Dieu vient et y habite par son Esprit, qui est la seconde consolation pendant l'absence de Jésus, comme il est écrit:

«Quiconque confessera que Jésus est le Fils de Dieu, Dieu demeure en lui, et lui en Dieu» (1 Jean 4: 15).

Il y a plus, car j'ai retrouvé Christ de nouveau. Il dit: «Je ne vous laisserai pas orphelins, je viens à vous... vous me verrez; parce que je vis, vous aussi vous vivrez». Il faut que Christ meure avant que moi je puisse mourir spirituellement; et si lui, le vainqueur, triomphant sur tout, vit — moi aussi je vivrai. Nous l'apprenons de la bouche même du Seigneur Jésus Christ, qui a à coeur de nous rendre heureux. Ainsi, pour ce qui est de ma position devant Dieu, j'ai conscience que je suis en Christ, là où est le bon plaisir de Dieu. Pour ce qui est de ma position devant le monde, c'est Christ en moi.

J.N. Darby

Wigram G.V. – ME 1876 page 395

Pourquoi les chrétiens ne jouissent-ils pas toujours pleinement de l'évangile? Beaucoup de ceux qui passent pour être réellement au Seigneur n'ont que peu de joie dans le Saint Esprit. La raison en est souvent qu'ils n'ont pas une idée claire de l'évangile; tandis que d'autres ont cette connaissance, mais elle n'est pas maintenue comme elle devrait l'être, pour qu'ils soient heureux et pour la gloire du Seigneur Jésus.

Si je pêche autant que Pierre ou plus qu'aucun autre, il demeure vrai que Christ est toujours assis à la droite de Dieu pour moi: toutes mes inconséquences ne peuvent pas changer la vérité de Dieu. Les saints auxquels Jean écrit, avaient entendu «dès le commencement», que «Jésus est le Christ». C'est pourquoi, «que ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous; si ce que vous avez entendu dès le commencement demeure en vous, vous aussi vous demeurerez dans le Fils et dans le Père» (1 Jean 2: 24). On entend des personnes qui disent: Cette oeuvre est pour moi, parce que j'ai passé par de si profondes expériences; je sens telle ou telle chose. Dieu n'a pas parlé ainsi, mais il a dit qu'il y a le témoignage de son Christ et que, si ce que j'ai ainsi entendu demeure en moi, je demeurerai dans le Fils et dans le Père.

Vous avez perdu la paix? Pourquoi? Pour la raison, sans doute, que vous vous êtes forgé des liens de votre propre invention et que vous n'aviez pas ceux que Dieu a établis, en sorte que vous avez perdu immédiatement votre joie ou votre expérience, et vous êtes devenu misérable. Tenez ferme le témoignage de Dieu au sujet de son Christ. Celui qui retient ferme ce témoignage ne peut pas jouir d'un moment de repos, séparé de la personne du Seigneur Jésus, et du témoignage de Dieu à son sujet. La grâce de Dieu apparaît d'une manière très particulière en ce que Dieu ne permet pas que nous jouissions de la paix autrement qu'il ne l'a donnée; car rien d'autre n'a le pouvoir de sanctifier. Lorsque par moi-même je n'étais propre que pour l'antichrist, Dieu a eu compassion de moi et m'a uni à son Christ; et si je me détourne de lui, comment jouirai-je de tout ce qui est à lui comme d'une chose qui est à moi?

Le dessein de Dieu c'est d'avoir un peuple amené à lui, ayant la maison du Père pour demeure, et appelé à marcher ici-bas d'une manière digne de la position dans laquelle Dieu l'a placé, quoique nous ayons la chair encore au dedans de nous avec ses désirs et ses convoitises. Comment ceux que Dieu a bénis pourraient-ils s'associer avec ce monde qui a crucifié le Fils, avec ce monde dont l'amitié est «inimitié contre Dieu» ([Jacques 4: 4](#)), sans perdre immédiatement la paix du coeur et de la conscience? Pourquoi la paix de plus d'un chrétien va-t-elle s'affaiblissant, jusqu'à ce qu'elle soit perdue? Souvent, il faut le dire, parce que sa marche à travers le monde est empreinte de légèreté et d'insouciance, l'âme oubliant que ce monde est le lieu où Christ a été crucifié. La coupe de joie ne peut jamais être pleine si j'ai ma vie dans le monde, et si je marche dans son esprit.

G.V. Wigram

Le Seigneur lui-même descendra du ciel

ME 1876 page 301 - 1 Thessaloniens 4: 13 et suivants

Je voudrais vous dire un mot aujourd'hui, chers frères, sur la venue du Seigneur.

Avant que le Seigneur fût venu dans le monde l'Écriture n'avait pas dit grand chose du ciel; mais dès que Jésus fut sur la terre, un témoignage du ciel, adressé aux bergers, proclama que maintenant la gloire était à Dieu dans le ciel, et sur la terre bon plaisir dans les hommes. Ensuite la première parole de témoignage, adressé à Jésus, vint du ciel, la voix du Père disant: «Tu es mon Fils bien aimé; en toi, j'ai trouvé mon plaisir». Plus loin, au chapitre 17 de l'évangile de Jean, le Seigneur s'entretient avec son Père qui est dans le ciel, de ceux qui y auraient une part avec lui, et il répand son cœur devant le Père à leur sujet.

Plus tard, Jésus Christ étant remonté dans le ciel pour s'asseoir à la droite de son Père, la gloire a pu resplendir du ciel, parce que Dieu voulait que la gloire de son Fils bien-aimé fût vue. C'est cette gloire qui apparut littéralement lors du martyre d'Étienne. Plein de l'Esprit saint, et ayant les yeux attachés au ciel, Étienne vit le Fils de l'homme à la droite de Dieu, occupé de lui, et il conversa avec Lui.

L'épître aux Hébreux nous présente aussi des choses merveilleuses, dépendant du fait que cet Homme, Jésus, est dans le ciel; et toutes ces richesses nous sont exposées par le Saint Esprit pour nourrir nos âmes de choses célestes. En effet, si ma bourgeoisie est du ciel, doit-on s'attendre à voir davantage des choses de la terre dans mon esprit et dans mon cœur, — ou bien davantage des choses du *ciel*? La réponse n'est pas difficile.

Nous avons, en un sens, la meilleure partie de notre bénédiction maintenant. Ni vous, ni moi, nous ne sommes entrés encore dans la *maison* du Père, mais nous avons trouvé le *cœur* du Père. Qu'est-ce qui nous vaut mieux réellement: de la maison du Père, ou du cœur du Père? Assurément, c'est son *cœur*! Sans doute, si nous sommes enfants, nous serons introduits dans sa maison, et là, sans doute aussi, nous connaîtrons mieux son cœur; mais ce sera le même sujet, le même cantique alors que maintenant.

Arrivant à notre sujet, la venue du Seigneur, si nous recherchons ce qu'en dit l'épître aux Thessaloniens, nous trouverons que cette venue est, en quelque sorte, une lampe qui fait luire d'en haut sa lumière sur toutes les circonstances et toutes les choses d'ici-bas. La première épître aux Thessaloniens nous occupe de la venue du Seigneur pour les siens, la seconde, de sa venue pour le monde.

Abordons maintenant les deux versets qui attirent particulièrement notre attention dans le premier chapitre: «Nous rendons toujours grâces à Dieu pour vous tous, faisant mention de vous dans nos prières, nous souvenant sans cesse de votre oeuvre de foi, de votre travail d'amour, et de votre patience d'espérance de notre Seigneur Jésus Christ, devant notre Dieu et Père» (1: 2, 3). Ces trois mots, la foi, l'amour, l'espérance, et les trois autres mots qui en

rehaussent le sens, *l'oeuvre* de foi, *le travail* d'amour, et *la patience* d'espérance, nous montrent clairement où en étaient ces Thessaloniens, et ce qui caractérise la position dans laquelle, vous et moi, nous devrions nous trouver.

L'oeuvre est «l'oeuvre de la foi»: connaissant la «réalité» qui est devant Dieu, notre foi peut être à l'oeuvre. Quand nous arriverons chez nous, ce sera pour nous le repos; mais ici-bas, sur la terre, il s'agit *nécessairement* d'oeuvre. Le travail est le «travail de l'amour». Le travail était lié à l'amour dans ces Thessaloniens: ils rencontraient beaucoup de tribulations; les temps étaient durs. Mais il s'y rattachait aussi une espérance, et une «patience d'espérance» en même temps: elle ne s'usait pas; elle avait à «endurer», et elle endurait.

Il est un autre point dont nous ferons bien de nous souvenir toujours; c'est que tout ce dont parle l'Apôtre était «devant notre Dieu et Père». Je n'ai pas seulement la foi, l'espérance, et l'amour, mais je les ai «devant Dieu». Ses yeux ne sont pas seulement dirigés sur moi pour voir ce que je manifeste ici-bas, mais il veut aussi que ces trois choses dont nous venons de parler, brillent *devant Lui*. Les Ephésiens perdirent leur premier amour (Voyez Apocalypse 2); il y avait chez eux abondance de travail; mais *l'amour* faisait défaut dans leurs coeurs, que sondait le regard de Dieu. Chez les Thessaloniens, il y avait l'oeuvre de la foi, le travail de l'amour, la patience de l'espérance, et tout cela «devant notre Dieu et Père».

Parlant de la foi des Thessaloniens et de l'effet de ces choses devant le monde, l'Apôtre ajoute: «Nous n'avons pas besoin d'en rien dire; car eux-mêmes racontent de nous quelle entrée nous avons eue auprès de vous, et comment vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu, pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils qu'il a ressuscité d'entre les morts, Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient» (1: 8-10). La foi des Thessaloniens rendait témoignage à ce qu'avait été le travail de Paul au milieu d'eux; et ainsi, rendant témoignage, ils attendaient des cieux le Fils de Dieu. Si l'on n'est pas sûr que Celui qui vient est Celui qui délivre de la colère à venir, comment supporterait-on sa venue? Nous savons que nous sommes gardés par la puissance de Dieu, par la foi, pour un salut parfaitement certain, qui est prêt à être révélé au dernier temps; nous pouvons donc attendre ce salut avec patience, mais, bien plus, attendre une *personne* connue, «Jésus, qui nous délivre de la colère qui vient».

C'est là, bien-aimés, la gloire de l'espérance. Quant à moi, il est possible que toutes choses ne soient pas comme je les voudrais; tout, peut-être, n'est pas parfaitement en règle dans ma maison. Mais il y a, Dieu soit béni, un ordre de pensées tout autre. Le Seigneur dit: «Oui, je viens bientôt»; et *il faut* qu'il vienne! Il est celui dont la venue est le dessein de Dieu. Dieu, dans son conseil, a voulu que Lui vienne, pour mettre tous les ennemis de Dieu sous ses pieds, et introduire un nouveau ciel et une nouvelle terre où la justice habite. Or Christ sera fidèle à son Dieu et Père il accomplira tout ce que son Père lui a donné à faire.

Il n'est pas étonnant, lorsque nous considérons notre marche à la lumière de la venue, que nous jugions cette marche indigne du Seigneur; et je ne voudrais pas qu'il en fût autrement. Mais je voudrais que la personne de Celui qui va se lever du lieu où il est assis à la

droite du Père, fût toujours devant nos yeux: notre marche serait bientôt plus conséquente; nos affections, aussi bien que nos pensées, seraient mises en ordre.

Mais notre espérance n'est-elle pas une bienheureuse et glorieuse espérance? Christ viendra du ciel; et, quand il viendra ainsi, il réclamera l'Eglise pour la prendre à lui, comme il dit au chapitre 14 de l'évangile de Jean: «Dans la maison de mon Père il y a plusieurs demeures; s'il en était autrement, je vous l'eusse dit, car je vais vous préparer une place. Et si je m'en vais et que je vous prépare une place, je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi, afin que là où moi je suis, vous, vous soyez aussi». Le Seigneur n'a pas encore accompli cette promesse qu'il fit à ses disciples. Sans doute, Pierre et ses compagnons sont avec lui; mais ils n'ont pas encore été introduits dans la maison du Père, et ils ne le seront pas avant que le Seigneur nous prenne tous pour y être avec lui. N'y a-t-il rien là pour attirer vos coeurs et les remplir de joie à la pensée d'être bientôt dans la maison du Père; n'y a-t-il rien qui vous parle du coeur du Fils, lequel, assis depuis dix-huit cents ans à la droite de Dieu, pense néanmoins toujours à venir prendre les siens auprès de lui?

Le Seigneur viendra sur la nuée de gloire: il viendra pour prendre les siens auprès de lui dans la maison du Père, qui est notre chez-nous. C'est lui que nous verrons là. Nous ne l'avons jamais vu jusqu'ici. Nous *ne pouvons* nous passer de lui, et lui ne *veut pas* se passer de nous! Nous le *verrons*, nous *l'entendrons* pour nous-mêmes, en toutes choses semblables à lui, portant son image, l'image du Christ glorieux.

Au premier chapitre, nous voyons les *Thessaloniens* traversant une nuit obscure et tourmentée; mais Paul dit: «Quand vous sortirez de l'épaisseur du bois, alors vous verrez tout cela clairement».

Au second chapitre, l'Apôtre parle des difficultés que lui avait à traverser; mais il ne voit aucune d'elles à part du Seigneur. Il dit: J'ai été affligé de toute manière, en cherchant à parvenir jusqu'à vous, et vous avez souffert de grandes tribulations pendant que j'ai été absent; mais, quand nous serons chez nous dans la gloire, il n'y aura pas de difficultés à ce que je vous voie. Ces difficultés qui m'ont tenu loin de vous et que Dieu a permises, n'existeront plus; en ce jour-là vous serez ma gloire et ma joie, — et celle du Seigneur aussi. Précieuse, bienheureuse vérité! Mais nous en jouirons avec lui, le Seigneur. Il n'est aucune portion de la gloire ou de la grâce dont il ne soit la source, et je dirai: «Je le connais, lui qui a tout accompli, celui par qui est toute cette gloire». L'un travaille dans une direction, l'autre dans une autre; mais, quels que soient les résultats, tout cela est secondaire: c'est le «compagnon» de Jéhovah qui est l'auteur de tout; c'est lui qui a accompli l'oeuvre. Quelle joie pour lui de voir les petits cercles dont chacun des ouvriers sera entouré: ici Paul, avec ses chers Thessaloniens, sa joie et sa couronne; là un autre ouvrier, avec le fruit de son travail autour de lui; et Christ, voyant en eux tous le fruit du travail de sa propre grâce!

Nous ne pensons pas suffisamment à cette communion dans la gloire, qui sera la contrepartie de notre communion ici-bas dans le désert. Tous les détails, toutes les difficultés de la marche à travers le désert, auront leur bienheureuse contre-partie dans la gloire. Notre

couronne de joie, c'est Christ; mais, dit Paul: «N'est-ce pas aussi *vous* qui l'êtes pour moi?» Au jour où toutes les difficultés auront cessé, ma gloire et ma joie seront ce que Dieu a fait en vous par moi.

Quel coeur que celui de Christ! Chez lui, nul égoïsme! Il prend plaisir à donner tout ce qu'il *peut* donner. Il eût pu convertir lui-même chacun, comme lorsqu'il se révéla du sein de la gloire à Saul de Tarse, mais il ne l'a pas voulu: il prend plaisir à travailler par d'autres.

N'y a-t-il point d'oeuvre à faire? de larmes à essuyer? N'y a-t-il point, au milieu des saints, de coeur brisé à bander? Eh bien, à l'oeuvre alors! Faites luire cette patience de Christ; car, en ce jour-là, il y aura une bienheureuse contre-partie de tout le travail au milieu des saints.

Au chapitre 3, c'est autre chose: le Seigneur amène du ciel *tous* les siens avec lui. «Pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père en la venue de notre Seigneur Jésus Christ avec tous ses saints». L'Apôtre dit «avec *tous* ses saints». C'est ce que nous appelons la «manifestation» (épiphanie) de Christ, ou «l'apparition de sa venue» (*): c'est un événement qui a lieu après notre manifestation devant le tribunal de Christ (2 Corinthiens 5: 10). Christ sera auparavant descendu en l'air; il nous aura appelés, ravis auprès de lui, introduits avec lui dans la maison du Père et maintenant il en sort avec tous ses saints il est manifesté, et nous sommes manifestés avec lui, en gloire (Colossiens 3: 4).

(*) Voyez Colossiens 3: 4; 2 Thessaloniciens 1: 7-10; 2: 8; Tite 2: 13; Apocalypse 1: 7, etc.

L'Apôtre ne pouvait pas répandre son coeur plus simplement qu'il ne le fait dans ces paroles. Christ est notre vie, cachée en Dieu; il a sa retraite secrète — la maison de son Père — où il introduira l'Eglise; mais l'amour divin veut nous amener avec lui en gloire manifestée, et l'Apôtre désire qu'il n'y ait pas une seule chose en nous, maintenant, qui apparaisse comme une tache quand nous serons manifestés avec lui. N'y a-t-il pas une force particulière dans cette expression: «Quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et admiré dans tous ceux qui auront cru» (2 Thessaloniciens 1: 10). *Lui* sera admiré *dans ses saints*. N'y aura-t-il donc alors *aucune* séparation entre Christ et ses saints? Non, aucune! Il a déjà aboli la distance, il nous a déjà *approchés* par le sang de sa croix, ayant donné sa vie en rançon pour nous; il nous amènera à lui dans le ciel, où nous serons avec lui. Il est allé nous préparer une place dans la maison du Père, et, avant tout, il reviendra nous prendre *auprès de lui*, afin, que *là où il est, nous y soyons avec lui* (Jean 14: 2, 3). L'Eglise est *avec lui* pour toujours. Il vient avec tous ses saints. Quel coeur que celui de Christ! Quelle pensée que celle de Dieu! Il en est un, que Dieu a choisi, dont il peut faire le centre de tous ses desseins, qui seul peut y suffire, son propre Fils. Tous ses saints sont rassemblés autour de lui; et, quand il sera manifesté, eux aussi seront manifestés avec lui en gloire (Comparez aussi Jean 17: 22-24). Si nous *souffrons* ici-bas, cette partie de l'espérance, dont nous venons de parler, n'est-elle pas faite pour encourager nos coeurs? Et si maintenant nous sommes accablés par les difficultés, nous serons manifestés avec lui en gloire, dans cette gloire qui illuminera le monde et qui mettra un frein au mal. Vous et moi, nous apparaîtrons avec *lui*.

Au chapitre 4 plusieurs choses sont mises en rapport avec la venue du Seigneur.

La première, c'est selon l'expression de l'Apôtre «la cupidité ou la passion de la convoitise». Le coeur qui n'est pas satisfait de ce qu'on trouve auprès de Dieu, court après les choses d'ici-bas: comme le jeune homme du chapitre 15 de Luc, il voudrait remplir son ventre des gousses que les pourceaux mangent, et qui ne peuvent jamais le satisfaire. Ce qui est bon pour les pourceaux, ne peut jamais être un aliment pour lui.

Ensuite l'Apôtre parle de ceux qui pleurent. Comment les satisfaire? Rien ici-bas, n'en est capable. Il faut qu'ils sachent attendre le bienheureux rassemblement des saints, mais aussi la personne de Christ. Par lui, avec lui, en dépit de toutes les difficultés et de l'état dans lequel il trouvera l'Eglise, Dieu amènera ses frères et amis endormis que les Thessaloniciens croyaient devoir être privés de la joie d'être avec lui dans la gloire. Ce qui reluit en la face de Christ, chers amis, devient la puissance pour regarder en haut.

«Or, nous ne voulons pas, frères, que vous soyez dans l'ignorance à l'égard de ceux qui dorment, afin que vous ne soyez pas affligés comme les autres qui n'ont pas d'espérance. Car si nous croyons que Jésus mourut et qu'il est ressuscité, de même aussi, avec lui, Dieu amènera ceux qui se sont endormis par Jésus. Car nous vous disons ceci par la parole du Seigneur: que nous les vivants, qui demeurons jusqu'à la venue du Seigneur, nous ne devancerons aucunement ceux qui se sont endormis. Car le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu, descendra du ciel; et les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur. Consolez-vous donc l'un l'autre par ces paroles» (4: 13-18).

Tout, dans la manière dont le sujet est introduit, est fait pour éveiller l'attention. *Lui-même*, le Seigneur, descendra du ciel. *Quand* ce sera, l'Apôtre n'en dit rien. Mais pensez que *cet* Homme qui va redescendre du ciel est Celui sans lequel rien de ce qui a été fait n'a été fait, Celui entre les mains duquel Dieu a remis toutes choses!

N'est-ce pas une chose extraordinaire que la stupidité de l'esprit de l'homme? N'a-t-on pas prétendu que la mort des saints est la venue du Seigneur! Mais si je meurs aujourd'hui, *je vais auprès* du Seigneur, ce n'est pas le Seigneur qui *descend du ciel*. Ainsi Etienne mourant levant les yeux au ciel, vit Jésus l'attendant *dans* le ciel, et non pas le Seigneur descendant *du* ciel. Mais le jour vient où le Seigneur *descendra*: quand le moment sera venu, il se lèvera du trône où il est assis: comme il est monté dans le ciel, il reviendra du ciel sur la nuée de gloire (Voyez Actes des Apôtres 1: 10, 11). C'est *Lui* qui viendra, lui seul, «le Seigneur *lui-même*»; il n'y a qu'*un seul* Seigneur. Il viendra avec un cri de commandement, avec une voix d'archange, et avec la trompette de Dieu.

Sa voix s'est déjà fait entendre sur la terre auparavant. Ses disciples l'ont entendu prier à cette heure où il aurait voulu qu'ils veillassent avec lui; sa voix monta vers son Père, et il fut exaucé à cause de sa piété: mais il ne voulut alors disposer de rien; il laissa tout à son Père pour qu'il fit tout selon Sa volonté. Pierre, pourquoi tirer ton épée et couper ainsi l'oreille de

l'esclave? Jésus avance sa main et guérit l'esclave. Il n'a pas voulu être délivré parce qu'il devait donner sa vie pour les brebis, et qu'il voulait glorifier Dieu dans sa mort. D'autre part sans doute, il gouverne d'une manière *cachée* comme lorsqu'il fit que Saul de Tarse se trouva présent à la mort d'Etienne, et lorsqu'il parla à Saul du sein de la gloire. Quand il viendra, ce sera autre chose: il viendra avec un cri de commandement comme celui qui appellerait aux armes, et avec une voix qui fera comprendre que le temps est venu. Mais, en même temps, quel son *joyeux* que celui de sa voix! *Lui-même* se lèvera du trône, *lui-même* appellera les siens: tout dépend de *lui!* Il est le serviteur obéissant. Il ne se lèvera pas du trône un moment trop tôt; mais quand il se lèvera, ce sera avec un cri de commandement, et une «voix d'archange», et «la trompette de Dieu», qu'il descendra du ciel.

Ensuite, si celui qui a dit: «Je suis la résurrection et la vie», nous a associés avec lui dans la vie de résurrection dans les lieux célestes, et nous l'a fait connaître, il nous en donnera une autre manifestation.

Avez-vous jamais pensé avec quel soin le Seigneur veille sur les corps de ses saints? Il sait où chacun d'entre eux a été couché; où est la poussière de Pierre, où est la poussière de Paul; et, quand le moment sera venu, il les ressuscitera. Lui-même les appellera. Son amour le veut ainsi: «les morts en Christ ressusciteront premièrement». Précieuse partie de l'espérance, pour celui qui ayant eu affaire avec la mort, a vu s'en aller ceux qu'il aimait, a dû coucher leurs corps dans la tombe! Pour ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, la mort, c'est être «absent du corps, présent avec le Seigneur». Mais il y a plus: «O mort, je serai tes pestes», dit-il. Il vient engloutir la mort en victoire; les morts en Christ ressusciteront premièrement. Il vient pour manifester sa propre gloire comme étant «*la Résurrection*».

Le Seigneur vient, et la poussière partout rend les morts qui sont de Christ.

N'aimeriez-vous pas être témoin de cette scène? lorsque, de tous les coins de la terre, se lèveront ceux qui dorment dans la poussière? L'amour suprême n'oubliera pas le plus faible, le plus infirme des saints endormis, et il fera lever leurs corps de la poussière.

Mais Christ est aussi «*la vie*»; et, s'il venait aujourd'hui même, nous trouvant «dans ce corps», c'est-à-dire vivants sur la terre, il ferait en sorte que le fleuve de la vie nous remplissant, absorberait tout ce qui est mortel et que l'immortalité seule demeurerait.

Il n'est pas vrai, comme on l'entend dire souvent, qu'il soit réservé à *tous* les hommes de mourir. Le passage, Hébreux 9: 27, dit: «Il est réservé *aux* hommes», non pas «à *tous* les hommes»; et l'Apôtre dit expressément: «Nous ne nous endormirons pas tous, mais nous serons tous changés: en un instant, en un clin d'oeil, à la dernière trompette, car la trompette sonnera, et les morts seront ressuscités incorruptibles, et nous, nous serons changés» (1 Corinthiens 15: 51, 52). Si le Seigneur venait en ce moment même, nous n'aurions pas du tout à *dépouiller* le corps, mais nous serions seulement *changés*.

«Les morts en Christ ressusciteront premièrement; puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées à la rencontre du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Quelle consolation pour nous!

Au dernier chapitre, l'Apôtre touche ce qui concerne l'état, du monde lorsque Christ viendra. Le monde — ceux que l'Apôtre met en scène au verset 3 — n'a aucune idée de la venue du Seigneur. Ils sont de la nuit et des ténèbres; mais nous n'appartenons pas à cette catégorie: nous sommes des fils de la lumière et des fils du jour; nous veillons, nous attendons le Seigneur; tandis que, pour le monde, le jour du Seigneur vient comme un larron dans la nuit, et ils n'échapperont point.

L'Apôtre, en terminant, exprime son propre désir pour les saints, et aussi le désir du Saint Esprit: «Or le Dieu de paix lui-même vous sanctifie entièrement; et que votre esprit, et votre âme, et votre corps tout entiers, soient conservés sans reproche en la venue de notre Seigneur Jésus Christ». L'expression de l'Apôtre est très forte, très simple, et très précieuse. Ni l'Apôtre, ni l'Esprit de Dieu, n'avaient la pensée que, ayant été amenés à connaître les choses du ciel, de Dieu et de Christ, nous dussions ensuite souiller notre marche par le contact avec les choses de Sodome et de Gomorrhe. Dieu ne dit pas qu'il ôte de mes membres la loi du péché et de la mort, ni qu'il me place dans un lieu où je n'aurai plus de luttes; il ne dit pas que je n'aurai pas le désert à traverser; mais il parle de cette grâce fidèle qui me conservera sans reproche, il parle de nous trouver *sans reproche* dans ce jour-là. «Celui qui vous appelle est *fidèle*, qui aussi le *fera*».

Quant à sa propre marche, l'Apôtre était pleinement persuadé que Christ serait glorifié dans son corps, soit par la vie, soit par la mort (Philippiens 1: 20), et en parlant ainsi de son assurance que Christ serait magnifié dans son corps, il n'avait pas l'idée d'être blâmable dans sa propre marche. Non, — mais cette parole est faite pour fortifier les coeurs des enfants de Dieu: «Celui qui nous a appelés est *fidèle*, qui aussi le *fera*».

Si Dieu fait ainsi, s'il vous garde sans reproche, alors vous êtes réellement invincible. Mais souvenez-vous qu'il vous faut tout surmonter, qu'il ne faut pas vous lasser! Vous aurez la victoire, parce que Celui qui vous appelle vous conservera sans reproche. — Je vois Dieu entrant sur la scène et disant: *Moi* je suis Celui qui te conserverai sans reproche pour ce jour-là.

Tu m'as sondé et tu m'as connu - Psaume 139

ME 1876 page 327

La grâce, et la grâce seule, peut produire l'intégrité du coeur. Au commencement du Psaume que nous avons devant nous, le psalmiste se confie en Dieu; à la fin, après qu'il a été amené à connaître Dieu, après qu'il s'est considéré lui-même comme fait et formé par Dieu, tout son désir, c'est que Dieu le sonde.

La grâce souveraine régissant par la justice, produit seule l'intégrité du coeur. Il y a des hommes dont la conscience n'est pas réveillée du tout, des hommes insouciant, éloignés de Dieu, qui se vantent de trouver leur plaisir à satisfaire leurs passions; ils sont aussi fous que pervers. Il n'y a que la folie du coeur de l'homme, qui puisse le faire s'avancer au devant de l'éternité, espérant tirer quelque chose de bon des vanités de ce monde, n'aimant pas à *penser* à ce qui est devant lui, parce qu'il sait ce qui l'attend infailliblement, — savoir le jugement, parce qu'il est coupable. «Réjouis-toi, jeune homme, dans ta jeunesse», dit l'Ecclésiaste, «et que ton coeur se réjouisse aux jours de ta jeunesse, et marche selon que ton coeur te mène et selon le regard de tes yeux; mais sache que, pour tout cela, Dieu t'amènera en jugement». Voilà où en est le jeune homme insouciant qui hait la lumière: il est enivré comme de vin. Il ne connaît pas le souci de la misère: il est enivré, moralement ivre.

Le monde nous dit: «Si vous pensez à Dieu, cela vous rendra triste». Pourquoi donc la pensée de Dieu vous attriste-t-elle? Parce que vous avez une mauvaise conscience. Si je voyais un enfant toujours triste en présence de son père et de sa mère, je dirais qu'il se passe chez lui quelque chose de très mauvais. Si la présence de Dieu rendait le ciel triste, quelle sorte de ciel serait-ce?

Les versets 4-12 de notre Psaume nous décrivent, d'une manière saisissante, ce que l'Apôtre exprime dans l'épître aux Hébreux: «Toutes choses sont nues et découvertes aux yeux de celui à qui nous avons affaire». — «Où irai-je loin de ton Esprit; et où fuirai-je loin de ta face?» Pourquoi les hommes pensent-ils à fuir? — Il y a là une âme devant Dieu, et qui tremble devant Lui. C'est une chose terrible, parce qu'elle est vraie. Comment fuirai-je et me cacherais-je de devant la face de Dieu? Quel état d'âme effrayant, et pourtant bien meilleur que celui de l'homme insouciant dont j'ai parlé plus haut, parce qu'on peut espérer que l'âme en sortira. Que seraient les cieux pour une telle âme? — «*Tu y es!*» Cela suffit pour que l'âme qui est dans cet état ne désire pas se trouver là.

Nous *savons* que nous sommes dans la présence de Dieu, parce que notre conscience nous le dit. Nous pouvons le nier; mais si notre conscience est réveillée, quelque peu que ce soit, elle sait qu'il en est ainsi: elle sait qu'elle a affaire avec Dieu, avec un Dieu qui connaît le bien et le mal. J'ai un sentiment du bien et du mal, et Dieu a voulu qu'il en fût ainsi. L'homme, quand il fut chassé du paradis, acquit un sentiment du bien et du mal, peut-être très vague; mais, lorsque la vérité introduit la lumière, les choses se dessinent nettement, et je sais alors

ce que je suis, et ce que sont toutes choses, «nues et découvertes aux yeux de Celui à qui nous avons affaire». Il n'y a pas un seul homme autour de nous qui ne serait pas plus heureux maintenant s'il savait qu'il sera heureux pour l'éternité.

Ici, dans notre Psaume, l'âme sent qu'elle ne peut se tenir en présence de Dieu, et que cependant elle ne peut s'y soustraire. Il y a néanmoins chez elle, comme il arrive toutes les fois que Dieu agit, un sentiment, faible peut-être, de la bonté de Dieu, parce que Dieu est amour. Il y a toujours quelque *espérance* dans une âme où les choses se passent ainsi.

Or, malheureusement, l'homme veut toujours s'excuser. Vous n'aimez pas les excuses quand vos enfants vous en présentent, et cependant vous voulez les faire accepter à Dieu. Le coeur humain, toutes les fois qu'il n'est pas foncièrement brisé, s'excuse toujours: vous pouvez voir cela chez le chrétien qui s'est laissé surprendre par quelque faute, et qui n'est pas réellement humilié de son péché; il cherche à s'excuser, et quand ce serait auprès de lui-même. L'excuse d'Eve était sa condamnation. Il n'y a rien de bon dans une excuse, parce qu'elle admet le mal. Nous sommes induits à la fausseté, dès que nous cherchons à nous excuser. Avez-vous jamais trouvé un enfant qui eût l'habitude de s'excuser et qui ne tombât pas dans le mensonge? Non jamais! Aucun de nous ne voudrait que ses enfants agissent envers lui comme nous agissons envers Dieu. Nous cherchons à tromper Dieu, et pourtant nous savons bien que nous ne pouvons y réussir, et que nous n'y sommes jamais parvenus. Chacun veut avoir sa religion dans le monde; mais s'agit-il de *Dieu*, on n'en veut pas. La peur peut rendre les hommes religieux: on ne peut arracher du coeur de l'homme la pensée qu'il y a un être supérieur au-dessus de lui, bien que cette pensée aussi, puisse être pervertie. Il n'y a pas de vérité dans le coeur tant que la conscience n'est pas foncièrement jugée.

«Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon coeur» (verset 23). Pensez-vous qu'une personne pourrait parler ainsi, si elle savait qu'elle aura affaire à Dieu comme juge? Nous ne le pourrions certes pas, si nous avions l'idée que nous serons inmanquablement condamnés. Vous pouvez trouver l'insouciance, l'oubli de Dieu; ou bien aussi un coeur honnête qui hait la présence de Dieu, et qui ne peut pas s'y soustraire; ou enfin le coeur religieux qui s'excuse toujours. Quelle idée avez-vous de Dieu quand vous vous excusez? Vous ne pourriez pas même, avec vos excuses, vous débarrasser d'un homme sensé.

Mais, qu'est-ce qui donne l'intégrité du coeur? Si un médecin venait pour vous guérir ne lui diriez-vous pas *tous* les symptômes de votre mal? C'est là le principe qui produit l'intégrité de coeur: rien d'autre n'en est capable. «Oh! que bienheureux est l'homme à qui Jéhovah n'impute pas son iniquité, et dans l'esprit duquel il n'y a pas de fraude!» Point d'iniquité! point de fraude! Je n'ai pas besoin d'excuser ce qui est complètement ôté. Si j'ai une dette, je n'aime pas que personne voie mes livres; je n'aime pas à les repasser moi-même; il n'y a pas d'intégrité chez moi. Mais, lorsque les dettes sont acquittées, j'aime à les considérer et à voir combien l'on m'a pardonné. Je me condamnerai, sans doute, pour m'être endetté; mais je n'ai pas à cacher une dette pardonnée. La pauvre femme pécheresse de Luc 7, se confiait en l'amour du Sauveur: l'amour de Dieu manifesté en Christ, *attirait* son coeur vers Lui.

Le fardeau du péché non confessé, pèse d'un poids terrible sur le coeur. Un secret est pénible à garder; mais un péché est terrible à garder. Celui qui a péché a toujours peur que son péché ne se découvre, et cependant nous savons que Dieu sait tout. La vérité dans le coeur apporte de la consolation; et le Seigneur a-t-il jamais fait un reproche au pauvre pécheur qui reconnaissait son péché? Jamais! Quoiqu'il vînt d'être insulté par les malfaiteurs crucifiés avec lui, avec quelle grâce il répond à celui qui s'est tourné vers lui? Oh! quelle consolation pour moi quand je découvre que je peux me confier parfaitement en Christ! Le coeur s'irritait sous le fardeau; maintenant il peut s'ouvrir entièrement et tout confesser à Celui qui est digne de toute notre confiance! Le malfaiteur dit, en parlant du jugement qui l'a placé sur la croix: «Pour nous, nous y sommes justement». Il le confesse, parce qu'il peut se confier au Seigneur. Nous pouvons aller à lui et trouver le soulagement parfait de notre conscience. Nous confessons notre péché, et nous ne trouvons rien en lui que l'amour. Il vient, se présente à nous, et dit: «Vous pouvez vous confier en moi!» Vous dites: «Non, j'ai trop péché!» Mais lui dit: «C'est précisément pour cela que je suis venu. Vous ne pouvez échapper au jugement; c'est pourquoi je suis venu en grâce». Dieu est parfaitement révélé, un Dieu qui est lumière, qui est amour; et, lorsque tout est parfaitement manifesté, nous rencontrons l'amour parfait. Dieu est lumière, et en lui il n'y a nulles ténèbres. Je suis dans la lumière, et dans la lumière tel que je suis. Comment cela? Parce qu'il est *amour*. L'Evangile ne souffre pas qu'un seul péché subsiste dans la présence de Dieu, mais il nous les montre tous ôtés en grâce. Voilà ce qui rend le coeur *vrai*, et le fait pleurer sur son péché. Je pleure là: c'est un immense soulagement (Comparez Luc 7: 38), mais ce n'est pas la paix. Alors un autre fait se présente: vous savez que le Seigneur mourut pour nos péchés, afin de les ôter tous. La personne du Seigneur Jésus, descendu vers les hommes, en grâce élevé sur la croix, a fait la propitiation pour nos péchés. Quand je sais qu'il est venu en grâce, je puis dire: «Oui, mais il a porté mes péchés sur le bois». Cela n'a rien à faire avec l'oeuvre qu'il fait *dans* nos coeurs; et ce point, comme je l'ai souvent dit, est de la plus haute importance. Il n'y a absolument rien de moi qui soit mêlé avec l'oeuvre de propitiation, sinon mes péchés; et Christ a accompli l'oeuvre selon la perfection de Dieu, quand je n'en avais pas la moindre idée dans mon coeur. Dieu me fait découvrir que, lorsque j'étais un ennemi, l'oeuvre a été faite *pour* moi. Toutes les fois qu'une personne croit en Dieu, cette personne a part à toute la plénitude de l'oeuvre. Mais le coeur mauvais de l'homme ne veut pas se soumettre à la justice de Dieu, à une oeuvre, accomplie entièrement en dehors de nous: cela est trop humiliant! Nous confondons l'oeuvre *pour* nous, et l'oeuvre *en* nous. Nous devrions avoir de bons sentiments et, par conséquent, nous devrions y marcher; mais Dieu veut, chez nous, un sentiment juste *pour* Christ; non pas Christ et de bons sentiments par dessus.

Vous dites: Je n'ai pas le bonheur de *savoir* mes dettes payées. Vous en êtes là, parce que vous ne *croyez* pas que votre dette *est* payée; quand vous le croirez, vous serez heureux. Si vous ne croyez pas ce que Dieu dit, vous ne pouvez pas être heureux. Il est bon d'avoir des sentiments, car ils sont l'oeuvre de l'Esprit *en* nous, mais ce n'est pas l'oeuvre de Dieu *pour* nous. Il nous faut Christ, et son oeuvre, et rien d'autre. «Ceux qui rendent le culte, étant une fois purifiés, ne devraient plus avoir aucune conscience de péchés» (Hébreux 10: 2). La crainte

des conséquences n'est pas le mobile de la marche du chrétien. Vous ne pouvez pas connaître l'amour de Dieu et ne pas aimer Dieu. Le véritable amour pour Dieu, c'est le sentiment de son amour dans l'âme. L'amour se manifeste dans le sentiment qu'a un enfant de l'amour qu'ont ses parents pour lui. Du moment que ma conscience a été purifiée pour toujours, — à perpétuité, parce que le sang est toujours sous l'oeil de Dieu, — je trouve Christ, qui a ôté mes péchés. Alors je prends le parti de Dieu contre moi-même.

Versets 23-24: «Sonde-moi, ô Dieu, et connais mon coeur; éprouve-moi, et connais mes pensées, et regarde s'il y a en moi aucune voie perverse». Je peux dire à Dieu: «. Je désire que ton oeil sonde mon coeur». Là se trouve l'intégrité du saint. L'intégrité du pécheur consiste à tout confesser devant Dieu; l'intégrité du saint, c'est: «O Dieu, sonde-moi!» Il ne dit pas: «Et vois s'il y a en moi quelque bonté?» La bonté, il l'a trouvée en Dieu; il ne cherche aucune bonté en lui-même; mais Dieu en cherche, car il a mis Christ dans le coeur du saint. Plus nous devenons spirituels, plus nous découvrons ce que nous sommes.

Et maintenant, chers amis, pouvez-vous dire sincèrement: «Sonde-moi, ô Dieu?» Vos coeurs sont-ils ainsi, devant Dieu, en intégrité? Avez-vous vu l'amour de Dieu, manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur, de telle manière que, comme pécheurs, vous pouvez lui ouvrir votre coeur? Lui, *voit* votre coeur. Le jour du jugement le manifestera, s'il n'est pas maintenant manifesté à votre conscience. Dieu veut nous exercer TOUS, au sujet de cette pensée: «Nul oeil ne me voit». Un homme s'inquiétera de sa réputation devant les hommes, qui ne s'inquiétera pas de ce que Dieu pense. Un homme qui ne voudrait pas tromper ses semblables, use continuellement de fraude envers Dieu; bien que, — nous le savons, — en réalité la chose soit impossible, car Dieu *sait tout*.

Avez-vous assez de confiance en Dieu, je vous le demande encore, pour lui dire tout ce qui vous concerne? Pouvez-vous lui dire comme chrétiens: «Regarde s'il y a en moi aucune voie perverse?» Je ne crains pas qu'il vous l'impute; mais vous, craignez-vous qu'il vous en délivre? Vous n'osez peut-être pas lui parler comme le psalmiste ici, parce qu'il pourrait vous délivrer de votre voie perverse. Il y a des chrétiens qui tiennent leur volonté sous clé, enfermée dans un lieu secret: ils prient, et reçoivent jusqu'à un certain point, des réponses à leurs prières, mais il y a un interdit et ils ne font jamais de progrès; ils se préparent une déchéance pour leur âme, si ce n'est un châtement. Aussi souvent que le moi est à l'oeuvre, en quoi que ce soit, Christ n'est pas tout; et tout ce qui est un obstacle à Christ, est une voie perverse. Je ne parle pas ici de ce qui est positivement mauvais.

Lorsque vous vous occupez de votre coeur, désirez-vous que Dieu mette à découvert tout ce qui s'y trouve, et dise: «Voilà ce que j'y vois; voilà ce que j'en pense? Pourriez-vous dire que vous désirez que Dieu vous communique ses pensées sur tout ce qui est dans votre coeur? Que le Seigneur nous donne, de marcher de telle sorte sous le regard de Celui dont les yeux ne se retirent jamais de dessus le juste, que nous puissions jouir de Lui sans entrave! Tout chrétien, au fond du coeur, a ce désir; mais si, en pratique, dans votre vie, vous faites sciemment une réserve quelconque, vous semez pour vous-même quelque chose que l'amour

devra visiter par la discipline. Du moment que je puis voir de la bénédiction dans le jour du jugement, je puis dire à Dieu: «Délivre-moi de tout ce qui est une entrave».

Il n'y a pas d'intégrité de coeur sans une connaissance parfaite de la grâce. Le coeur ne peut aimer à se trouver devant Dieu, à moins qu'il ne connaisse l'oeuvre de Christ. Que le Seigneur nous donne d'avoir la vérité dans le coeur (Voyez Psaumes 51: 6); — et nous *pouvons* l'avoir, parce que Dieu nous visite en grâce parfaite — afin que nous croissions sans entraves, comme un jardin que le Seigneur a planté!

Quelques mots sur Romains 6

ME 1876 page 341

La parole de Dieu nous entretient de deux points importants: d'abord elle place certains objets devant nous; puis elle s'occupe de l'état dans lequel une personne se trouve quant à sa capacité de jouir de ces objets. L'Esprit de Dieu place devant nous ces objets bien plus richement que nous ne le pensons; et, pour ce qui est de nous-mêmes, il nous montre quels sont la condition et l'état dans lesquels nous sommes capables d'en jouir: — la vérité objective et la vérité subjective, comme on dit.

On a beaucoup fait pour mettre en lumière les objets que la parole de Dieu place devant nous; mais, si nous ne sommes pas en état d'en jouir, la connaissance que nous pouvons acquérir ainsi sera une connaissance qui enfle. Si l'on se contente de placer ces choses objectivement devant nous, l'état de l'âme laisse quelque chose d'essentiel à désirer.

Le monde qui nous entoure faisant extérieurement profession de christianisme, plusieurs se sont demandé s'ils étaient de vrais chrétiens, se disant que, si Christ a accompli l'oeuvre, eux devaient savoir s'ils y avaient une part. Il est évident que ces personnes ne trouvaient pas la paix de cette manière: elles poursuivaient une justification par expérience. Au lieu de la simple foi en la vertu de la personne et de l'oeuvre de Christ, elles tiraient une conclusion de l'état dans lequel leur âme se trouvait. De fait nous passons tous par là; mais ce n'est pas l'état chrétien.

Mon oeil naturel voit des objets, et alors je sais que je vois. Mais est-ce que je pense jamais à examiner mon oeil pour voir si je vois? — «Examinez-vous vous-mêmes, et voyez si vous êtes dans la foi; éprouvez-vous vous-mêmes», dit l'Apôtre. «Ne reconnaissez-vous pas à l'égard de vous-mêmes que Jésus Christ est en vous?...» Comment Christ est-il venu là?

Il ne s'agit pas de savoir si moi j'ai accepté l'oeuvre, mais si *Dieu* l'a acceptée. On dit: «Tout cela est à vous si vous l'acceptez»; mais là n'est pas la question, car, si vous parlez de la vraie valeur de la chose, aucun de nous ne l'a apprise. Si j'ai offensé Dieu, la question est celle-ci: «Dieu est-il satisfait?» Alors, si j'écoute Dieu, je découvre que toute la question a été vidée parfaitement et justement.

Un autre danger s'élève ensuite: c'est de recevoir ces objets sans que nous sondions nous-mêmes assez réellement le sujet.

L'Ecriture ne fait pas comme nous. Elle nous montre la rédemption tout entière accomplie en dehors de nous, accomplie complètement et pour toujours; car Christ ne peut pas mourir une seconde fois, et ainsi «ceux qui rendent le culte», étant une fois purifiés, n'ont «plus aucune conscience de péchés» (Hébreux 10: 2).

Dès que j'ai saisi la vérité que la rédemption a été accomplie par Christ tout seul avec Dieu, alors, regardant à Dieu et sachant que Christ paraît pour moi devant Lui, je vois que rien

ne peut m'être imputé. Si Dieu voit le sang, il faut qu'il passe par-dessus moi; autrement il faudrait qu'il ne fût point cas du sang, pensée qui serait un blasphème. L'oeuvre est parfaitement accomplie; rien ne peut jamais en affaiblir, ou en altérer la valeur. Mon âme, si je suis un croyant, regarde à cela, et Dieu aussi, — et mon âme a du repos. Tout a sa source dans l'amour infini de Dieu, et moi j'ai maintenant trouvé accès à sa faveur: nous sommes là devant Lui, blancs comme la neige, reposant dans la faveur de Dieu. Ensuite, sur la base de cette oeuvre — jamais auparavant — les conseils et les desseins de Dieu avant la fondation du monde furent révélés, pour nous introduire dans la même gloire à laquelle a été élevé le Fils de Dieu. Dieu, ayant été parfaitement glorifié par l'homme (quoique Christ fût plus qu'un homme, il n'est pas besoin de le dire), élève l'homme dans sa propre gloire. — Le Saint Esprit est les arrhes de l'héritage.

Lorsque l'âme n'a pas compris cela, elle est ramenée, en un certain sens, sur un terrain juif: quand ils verront, ils croiront; lorsque Christ sera manifesté, on verra aussi pleinement que son oeuvre a été acceptée de Dieu. Nous chrétiens, nous sommes dans une position différente: le Saint Esprit est venu; et, avant que le Seigneur revienne, nous savons que son oeuvre a été acceptée. «Car et Celui qui sanctifie et ceux qui sont sanctifiés, sont tous d'un; c'est pourquoi il n'a pas honte de les appeler frères» (Hébreux 2: 11). Je connais ma place en Christ, comme le Seigneur l'a dit en Jean 14: 20: «En ce jour-là vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous». Tout cela est fondé sur cette vérité, que Christ «est sur toutes choses Dieu béni éternellement»; mais, quant à la place qu'il avait prise comme homme, tout est fondé sur la croix. Avant que Christ revienne, l'essence même de la position chrétienne, c'est que le Saint Esprit est venu, et nous savons que Christ a été accepté de Dieu. La position du chrétien est donc très simple, on le voit: «Il nous sauva, non sur le principe d'oeuvres accomplies en justice que nous nous eussions faites, mais selon sa propre miséricorde» (Tite 3: 5). Le jugement est *selon nos oeuvres*; le salut ne l'est pas. Dieu nous amène à sentir que nous sommes coupables par nos oeuvres, et perdus à cause de ce que nous sommes. La loi me dit ce qu'un homme, enfant d'Adam, devrait être; mais elle ne me dit pas un mot de ce que Dieu est. La loi de Dieu, dans ses rapports avec moi, prend pour mesure ce que l'homme devrait être. Christ satisfait à cela; mais il y a autre chose: le voile est déchiré, et Dieu est révélé. La chose même que la loi enseignait, c'est que l'homme ne pouvait pas avoir affaire avec Dieu; mais *nous*, nous avons «pleine liberté d'entrer dans les lieux saints» (Hébreux 10: 19). Quand l'homme était sous la loi, il y avait des barrières autour de la montagne; maintenant Christ est entré dans le lieu très saint, le voile est déchiré, et nous sommes appelés à marcher dans la lumière. Ce dont il s'agit pour nous, c'est de savoir, non pas si nous nous sommes conduits comme des hommes devraient se conduire, mais si nous sommes *propres pour la présence de Dieu*. La loi prend les relations de l'homme, scellées et sanctionnées de Dieu, et maudit l'homme s'il ne les maintient pas. Tous ont failli: tous sont pécheurs et coupables. Mais il s'agit de bien plus que cela. Pour être bénis, il nous faut être introduits par Dieu dans sa maison; et il s'agit de savoir si je peux *me tenir dans la lumière comme Dieu est dans la lumière*. Une religion mondaine devient impossible du moment que vous avez affaire avec les lieux saints; car votre place est alors *au dedans du voile*, — et *hors*

du camp. Une religion adaptée à l'homme en la chair, dans ce monde, n'a rien de commun avec le christianisme. La chrétienté prétend que la vérité vint et s'accommoda à la terre; aussi, lorsque ce principe est pleinement réalisé, trouvons-nous la tête de tout le corps *sur la terre*.

Comment marcherons-nous dans la lumière comme Dieu est dans la lumière?

Si je considère ma responsabilité, Christ a porté mes péchés et a fait ma paix; par conséquent (Romains 5) je peux me glorifier dans les tribulations, et me glorifier en Dieu. Toute cette partie de l'oeuvre de Christ se liait à ma responsabilité comme homme, et se rapportait à ma culpabilité: «Tout le monde est coupable devant Dieu». Jusque-là il n'est en aucune manière question de mon état, ni d'entrée au-delà du voile. La chair ne change jamais: lorsque Dieu laissa l'homme sans loi, ce dernier devint si méchant que Dieu dut amener le déluge; puis Noé s'enivra; puis les Israélites firent le veau d'or; puis les sacrificateurs offrirent un feu étranger. L'iniquité sans loi, la violation de la loi, puis toute l'inimitié contre Dieu lui-même, furent successivement mises en évidence. Aussitôt que nous sommes nés de Dieu, la chair convoite contre l'Esprit; quand nous sommes élevés dans le troisième ciel, elle n'en vaut pas mieux. En supposant donc que je suis né de Dieu, ma chair est là, convoitant contre l'Esprit; or il y a, pour répondre à mon besoin, un autre côté de la rédemption, savoir que, Christ étant mort, sa mort s'applique autant à la chair qu'aux péchés. Mes oeuvres et ma conduite sont effacées pour toujours, mais je trouve une autre chose: c'est que Dieu s'est occupé non seulement du fruit, mais aussi de l'arbre.

On tombe ici dans une double erreur: les uns prétendent que le chrétien doit cheminer, comme au chapitre 7 de l'épître aux Romains, dans une sorte de continuelle alternative entre des hauts et des bas; les autres veulent que la chair ait complètement disparu. Mais l'Écriture nous apprend que la mort de Christ s'applique à la chair aussi bien qu'à mes péchés: «Dieu a condamné le péché dans la chair». — Où cela? — A la croix de Christ. «Ce qui était impossible à la loi, en ce qu'elle était faible par la chair, Dieu ayant envoyé son propre Fils en ressemblance de chair de péché, et pour le péché (non pas *les péchés*, remarquez-le bien), a condamné le péché dans la chair». A la croix du Seigneur Jésus Christ, je trouve le péché en la chair condamné. Quand, et comment? — Lorsque Christ devint, dans la mort, un sacrifice pour le péché. Je trouve la mort de Christ appliquée, pour la foi, à ma mauvaise nature, exactement comme je trouve cette mort appliquée aux péchés qui sont ôtés. «Moi, par la loi, je suis mort à la loi» (Galates 2: 19). La loi lie le péché sur la conscience, parce qu'elle maudit le péché; elle fait plus que cela — elle provoque le péché, — non que ce soit sa faute à elle, car la loi est sainte, juste et bonne; mais, «quand le commandement vint, le péché reprit vie et moi je mourus». La condamnation est loin pour jamais, la condamnation pour le péché dans la chair: elle a été exécutée. Le Christ, qui est mort, étant ma vie, je dis que *je suis mort en Christ*, — quant à la *chair*, mais je suis vivant, quant à l'Esprit. Je n'ai pas seulement une nouvelle nature, mais, ayant été vivifié et Christ étant devenu ma vie, je suis mort avec Lui. La seule chose qui me délivre, c'est que, dans la mort de Christ, Dieu a eu affaire avec ma chair; et, pour la foi, je suis un homme mort. Nous ne sommes jamais appelés à *mourir* au péché: la nouvelle nature n'a pas de péché. Je n'ai pas besoin que le nouvel homme meure; et, quant au vieil homme,

le persuaderez-vous de mourir? Mais le «second homme» étant mort avant qu'il devînt ma vie, j'ai le droit, et je suis tenu, de dire que *moi je suis mort*.

L'expérience contredit cette vérité; et il est plus difficile de la saisir clairement, que de recevoir le pardon des péchés. En effet, si je dis à un homme: «Vos dettes sont toutes payées», et que je sois une personne digne de foi, l'homme croit ce que je lui annonce, et se le tient pour dit. Mais si je dis: «Vous êtes mort au péché», l'homme me répondra: «Je n'y suis pas mort du tout, car je me suis fâché ce matin»; sa conscience se refuse à ce que je lui dis. Mais, dès que je vois que je suis mort avec Christ, toute la question est vidée. C'est pour cela que nous avons été baptisés, pour cette chose-là, savoir, que le vieil homme est une chose entièrement jugée, et que Dieu n'aura plus rien à faire avec lui, pour s'en occuper ou raisonner avec lui. Toute relation présente de Dieu avec ce monde a pris fin à la croix. Ce monde-ci, comme tel, est le monde du premier Adam; Satan est son dieu et son prince. Le monde auquel nous chrétiens, nous appartenons, est le monde du second Adam.

Au verset 12 du chapitre 5 de l'épître aux Romains, l'Apôtre abandonne la question de la *culpabilité* pour s'occuper de celle de *l'état*. Christ, étant mort, a satisfait à toute cette responsabilité qui pesait sur moi; j'apprends que le péché en la chair a été condamné, et que, pour ce qui est de ma place, de ma condition et de ma position, j'en ai fini avec lui: «Ayant donc été affranchis du péché, vous avez été asservis à la justice» (Romains 6). «Affranchi», ce n'est pas être «exempt», mais c'est être affranchi comme un homme qui a été esclave et qui est libre maintenant: nous sommes «affranchis du péché», dans ce sens-là. L'Apôtre ne dit pas à des pécheurs inconvertis: «Livrez-vous vous-mêmes à Dieu», mais il dit: «Livrez-vous vous-mêmes à Dieu, *comme d'entre les morts étant faits vivants*». Vous êtes morts en Christ; et maintenant, comme vivants d'entre les morts, qu'allez-vous faire de vous-mêmes? Livrez-vous vous-mêmes à Dieu sans réserve. Allez-vous faire cela, — vous livrer vous-mêmes à Dieu comme ayant été affranchis? Dieu entre sur la scène; la grâce efface notre culpabilité: alors Dieu dit: «Maintenant vous êtes affranchis, et vous avez acquis le privilège et le droit de vous livrer vous-mêmes».

C'est à cela que vous êtes appelés; — vos péchés sont ôtés entièrement et pour toujours: «Par une seule offrande il a rendus parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés». Il n'y a pas de question quant à cela. Mais «tenez-vous vous-mêmes pour morts au péché»: — c'est ici la délivrance. Dans la mort du Seigneur Jésus Christ, la mort est venue à moi et je suis vivant à Dieu en Lui, avec un droit parfait à me tenir pour mort. «Mais maintenant, ayant été affranchis du péché, et asservis à Dieu, vous avez votre fruit dans la sainteté» (Romains 6: 22). Il y a du fruit alors. Vous n'aviez point de fruit de tout ce péché, point de vrai fruit; mais maintenant vous avez un fruit positif en marchant dans le sentier de l'obéissance. Je marche avec Dieu, je le connais mieux, je connais mieux Christ, j'apprends à connaître les richesses insondables du Christ, mon coeur est rendu capable de vivre dans les choses qui nous sont révélées, qui sont dans notre monde, et de les comprendre. Quand je parle de marcher dans les rues d'or de la cité, tout cela est-il un obscur mystère? Ce n'est pas la pensée de Dieu qu'il en soit ainsi. S'il s'agit de la gloire, — elle est révélée, selon qu'il est écrit: «Mais Dieu nous l'a révélée par son

Esprit» (1 Corinthiens 2: 10). Nous étant livrés nous-mêmes à Dieu, nous avons donc du fruit. Nous avons été opérés de la cataracte, et nos yeux ont commencé à savoir supporter la lumière. Nous sommes faits participants de sa sainteté.

Ce sentier est un chemin d'obéissance, de mort à la chair et à tout ce qui est en elle: «A celui qui a, il sera encore donné».

C'est là que Dieu nous a amenés en nous affranchissant.

Nous avons offensé Dieu, — nous sommes pardonnés; nous étions souillés, — nous sommes lavés; nous étions coupables, — nous sommes justifiés; mais ensuite, nous sommes *délivrés*. La chair n'a aucun droit sur moi.

Vous êtes-vous livrés vous-mêmes à Dieu?

C'est une vraie, réelle délivrance que Dieu nous a donnée, en sorte que nous croissons jusqu'à Celui qui est le Chef sur toutes choses. Quelle bénédiction que Dieu nous rende participants de sa sainteté! Vos coeurs croient-ils à une telle délivrance? Dieu peut nous avoir révélé la bénédiction, sans que la chair soit pratiquement subjuguée selon la mesure de ce qui a été révélé. Celui à qui le Seigneur avait dit: «Tu es bienheureux, Simon Barjonas, car la chair et le sang ne t'ont pas révélé cela, mais mon Père qui est dans les cieux», dut entendre la même bouche lui dire: «Va arrière de moi, Satan...», car sa chair n'était pas assez mortifiée pour qu'il suivît le chemin qui appartenait à cette vérité.

Vous êtes appelés à marcher dans la lumière comme Dieu est dans la lumière. Si le coeur est droit, si le vouloir est avec vous, il y aura la puissance. Christ est-il votre seul objet? Ce n'est pas que nous n'ayons pas des distractions; les distractions sont quelque chose de différent: elles ne sont pas des objets.

Que le Seigneur nous donne de savoir ce que c'est que de marcher par la foi, et non par la vue.

Réflexions sur 1 Corinthiens 2

ME 1876 page 356

Cette portion de l'Écriture nous présente très distinctement deux choses. La première, c'est la sagesse de Dieu dans un mystère, la sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire (et cela dans la personne de Christ), qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue, car s'ils l'eussent connue ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire. La seconde, c'est que, si nul des hommes ne connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui, ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu. — C'est pourquoi le monde est dans l'ignorance absolue des choses de Dieu.

Les hommes du monde peuvent être très savants et très intelligents, mais ils ne connaissent pas les choses de Dieu. Ils se vantent eux-mêmes volontiers de ce que l'homme ne peut rien connaître que ce qu'il voit, sauf quelques conclusions qu'il peut tirer de là; et la chose est aussi parfaitement vraie, et pour cette raison même, l'une des formes le plus en vogue de l'incrédulité de nos jours. Tout ce qui dépasse les sens, les hommes l'ignorent absolument; et il doit en être ainsi. Avec toute la science et toutes les capacités qui sont en lui, l'homme, s'il se mêle des choses qui sont au-delà de ce qui se perçoit par les sens, se perd fatalement dans les nuages: il en vient à dire qu'il n'y a point de Dieu; ou bien, s'il y a un Dieu, il ne sait pas ce que Dieu est, semblable ainsi à Pilate quand il demandait: «Qu'est-ce que la vérité?» — Il fera toutes sortes de spéculations et des spéculations fort ingénieuses, mais il ne peut aller plus loin. Cependant l'homme a une conscience; il a le sentiment qu'il est responsable envers quelqu'un; il a connaissance du jugement de Dieu, quoiqu'il cherche à en rejeter la pensée aussi loin que possible. Mais Dieu a pris soin, quand l'homme tomba, qu'il emportât avec lui, après qu'il eut mangé du fruit défendu, une certaine connaissance du bien et du mal. L'homme porte donc avec lui une conscience, pervertie peut-être, mais une conscience qui est là, puisqu'elle est devenue endurcie et pervertie. L'histoire de la femme adultère nous le dit assez: tous ses accusateurs s'en vont l'un après l'autre, convaincus de péché par leurs propres consciences.

Il en a été ainsi dans tous les temps. Que Dieu donne une loi à l'homme, ou bien que l'homme soit sans loi, il y a eu toujours une connaissance du bien et du mal; et ainsi il y a chez l'homme un sentiment instinctif qu'il y a un jugement, mais, avec cela, une ignorance absolue de ce que Dieu est, si ce n'est qu'il tient compte de ce que l'homme fait. Il y a aussi, parfois, un sentiment que Dieu est bon et qu'il faut qu'il soit bon; mais aucune connaissance qu'il y ait un Esprit de Dieu, aucune connaissance de ses intentions.

Sans doute, il y a au-delà le christianisme, dans ses vérités générales, flottant autour de nous. Mais le christianisme nous est présenté ici, d'une manière admirable, dans cette expression: «La sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée..., qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue» (verset 7). Il n'est pas possible qu'il y ait une expression plus merveilleuse

que celle-là; car Christ est la sagesse de Dieu, comme il est la puissance de Dieu; et ce Christ ils l'ont crucifié.

La première chose que nous apprenons par ces paroles de l'Apôtre, c'est que ces conseils de Dieu étaient «avant les siècles». Je parle maintenant, non de l'élection, mais des plans et des pensées de Dieu avant que le monde fût. L'Apôtre fait ressortir ces deux choses, savoir que les pensées et les conseils de Dieu, préordonnés pour notre gloire, étaient *avant* le monde dans lequel nous vivons maintenant avec toutes ses responsabilités, et puis que ces conseils, qui étaient avant le monde, ont été révélés maintenant à la suite et comme conséquence de la mort de Christ.

Je voudrais insister un moment sur ce point, qu'il y a un monde qui a ses propres pensées et ses propres objets; mais ce monde crucifia le Seigneur de gloire. Tout ce qui avait la sagesse de ce monde et sa puissance, se trouva opposé à Christ. Le gouverneur Pilate, les principaux sacrificateurs et les anciens du peuple, les Juifs et les gentils, le pouvoir séculier et le pouvoir religieux, tous d'un commun accord rejetèrent le Seigneur de gloire. Il y a aussi un monde, dans lequel nous vivons aujourd'hui, qui, par l'intelligence et l'habileté de l'homme, conduit par Satan, a formé autour de l'homme une scène extraordinaire, en tant qu'il s'agit des pensées de l'homme, une scène où brillent de toutes parts les plaisirs, les sciences et le développement des choses données dans la création, une scène qui développe encore les talents de l'homme au milieu de ces choses. On voit de merveilleuses combinaisons, l'homme montrant son habileté à faire servir les choses à son usage; de belles musiques avec de riches harmonies, — en un mot, tout ce qui reconstitue à nouveau l'histoire de Caïn. Nous lisons en effet que Caïn avait bâti sa ville; il avait ses ouvriers, habiles en toute sorte de travail d'airain et de fer; il avait ses harpes et ses orgues, il se complaisait à lui-même sans se soucier de Dieu, excluant Dieu, s'arrangeant de son mieux dans le monde, rendant celui-ci agréable à ses sentiments naturels, sans Dieu: tel était le monde alors, et tel il est aujourd'hui.

Or les chrétiens sont exposés à marcher avec ce monde et avec toutes ces choses, parce qu'ils ont des capacités naturelles pour les apprécier. Ce n'est pas qu'il y ait quelque chose de mauvais dans ces choses du monde en elles-mêmes; mais c'est dans l'usage que l'homme fait de ces choses que se trouvent le bien et le mal. Il n'y a dans ces choses, toutes créées de Dieu, sans doute, ni conscience, ni affections spirituelles, ni bien moral; il n'y a pas de mal non plus en elles; dans le ciel même nous voyons qu'il y aura des joueurs de harpe jouant de leurs harpes. C'est l'usage qu'on fait de ces choses qui est mauvais; et les chrétiens sont très exposés à glisser dans le chemin du monde et à ne pas voir la gravité de ce qu'ils font, parce qu'ils ne font que jouir naturellement des choses d'ici-bas. Le monde qui nous entoure est un monde qui se forme pour lui-même des plaisirs avec ce que Dieu a créé, mais qui ne se soucie pas de Dieu, car il l'a rejeté. Il n'a pas connu le Seigneur de gloire; car c'est un monde à la façon de Caïn, plein des accords de sa propre musique; et les chrétiens le regardent comme quelque chose de bon, à quoi ils peuvent participer, tandis que ce n'a été qu'un monde à la façon de Caïn pour s'y associer au commencement, et un monde à la façon de Caïn pour y demeurer attaché et marcher avec lui.

Mais il y a une autre chose, absolument différente, dont l'Apôtre nous parle, une réalité qui était «avant les siècles», et qui n'est connue que de la foi: vérité d'autant plus solennelle, que la responsabilité de l'homme ne commença évidemment qu'avec ce monde. Le premier Adam était l'homme responsable; il faillit, et, dès lors, tous les hommes sont des pécheurs. Ce qui arriva ainsi n'était pas le conseil de Dieu, un dessein déterminé, bien que, en un sens sans doute, ce fut un conseil connu de Lui. Ma responsabilité n'est pas les conseils de Dieu, et cette responsabilité vint en scène alors que ces conseils étaient déjà formés. Telles sont les voies de Dieu, ses voies invariables: Dieu a une pensée qu'il accomplira; mais, en attendant, il confie les choses aux mains de l'homme, comme il le fit pour Adam. Le dessein de Dieu, c'était le second homme, et l'établissement de toute sa gloire en lui. Voilà ce que Dieu s'était proposé, ce qu'il a établi en Christ avant que le monde existât. Après cela, Dieu introduisit le premier homme, Adam, l'homme responsable, — non pas l'homme des conseils de Dieu.

Ces deux grands principes dont je parle, on les trouve déjà au commencement dans les deux arbres qui étaient au milieu du jardin d'Eden, — la grâce qui donnait la vie, et la responsabilité d'obéir ou de désobéir. On retrouve ces deux mêmes principes dans la loi; mais la responsabilité y venait la première: «Fais cela, et tu vivras». Nouvelle chute!... l'homme fait aussitôt le veau d'or. Plus tard, quand Dieu eût établi l'Eglise, tous s'endormirent, — les vierges sages comme les vierges folles, — en disant: «Mon maître tarde à venir». — Alors Dieu révèle son conseil, préordonné avant les siècles, savoir: qu'il veut amener l'homme dans sa propre gloire aussi bien que sans péché dans sa présence en Christ; il forme l'Eglise pour régner avec Christ dans cette gloire. Dieu ne laissera rien de tout cela inaccompli en résultat; mais auparavant il place l'homme sous la responsabilité, et ce dernier doit apprendre, par l'opération puissante de l'Esprit de Dieu et de la parole de Dieu, sa chute complète, en lui-même, pour être rejeté sur la grâce et pour trouver la gloire.

Je désire considérer de plus près cette place qui devient notre part en Christ. Vous pouvez la trouver dans le plan de Dieu; néanmoins il faut qu'une âme passe par la position de responsabilité pour elle-même; il lui faut reconnaître qu'elle a manqué, et la manière dont elle a manqué; il faut que l'homme reconnaisse qu'en lui, en sa chair, il n'y a point du tout de bien, et alors, rejeté entièrement sur la grâce, il trouve Christ. Or Christ, comme Sauveur, vient répondre et satisfaire à cette position et à ce besoin en entreprenant, Lui, de glorifier Dieu à l'égard de toute la responsabilité. Il vient en ressemblance de chair de péché, et pour le péché; il satisfait complètement, parfaitement, à la responsabilité en ce qui concerne soit nos péchés, soit la gloire de Dieu, car il est écrit «qu'il a porté nos péchés en son corps sur le bois», — et que «maintenant le Fils de l'homme est glorifié, et Dieu est glorifié en lui» (1 Pierre 2: 24; Jean 13: 31). Christ a achevé l'oeuvre; les péchés sont ôtés, et la gloire de Dieu est parfaitement accomplie, en sorte que tout est achevé et que le fondement est posé, non sur la responsabilité du premier homme, mais sur l'accomplissement de l'oeuvre de Dieu par le second homme, toute la question étant ainsi vidée pour toujours. Voilà le côté de la responsabilité. Mais Christ est aussi la vie: il est le premier arbre, et en même temps le second arbre. Christ sur la croix répond et satisfait à toute la responsabilité qui pèse sur nous par la

chute, et il fait infiniment plus en devenant notre vie. Il a satisfait à toute la responsabilité, avant que les choses soient accomplies dans la gloire; en même temps, pour ce qui regarde la paix de l'âme et la rédemption du pécheur, ainsi que sa capacité à participer au lot des saints dans la lumière, tout est réglé, parfaitement et fermement établi maintenant, car celui qui croit a maintenant la vie, non du premier, mais du second Adam. Dans son corps mortel, il est appelé maintenant à manifester la vie de Jésus: c'est Christ qui est notre vie. Ceci montre que le premier homme et tout ce qui s'y rattache est une chose complètement jugée: si quelqu'un est en Christ, il n'est pas seulement *lui-même* une nouvelle créature, mais *toutes choses* sont faites nouvelles: «c'est une nouvelle création» (2 Corinthiens 5: 17, 18).

On retrouve cette grande vérité à travers toute l'Écriture. Dans l'épître aux Ephésiens, l'homme ne nous est pas présenté comme vivant dans les péchés, mais comme mort dans ses péchés; aussi, dans cette épître, Dieu n'intervient pas en faveur de pécheurs, dans leur condition de pécheurs, mais il les a créés en Jésus Christ, en sorte qu'ils sont l'ouvrage de Dieu. L'Apôtre nous présente par conséquent aussi, dans l'épître aux Ephésiens, le plein et complet résultat de l'intervention de Dieu pour l'accomplissement de ses conseils, et nous montre les saints assis dans les lieux célestes dans le Christ Jésus. Dans l'épître aux Romains, Dieu envisage la condition tout entière du pécheur, et il y porte complètement et absolument remède. Toute la question de notre position devant Dieu est ainsi foncièrement vidée. Il y a un monde que Satan a formé autour du premier homme, et il s'agit de savoir si un croyant doit marcher avec ce monde-là. Nous avons à le traverser, étant mis à l'épreuve par cette question: Qu'est-ce qui possédera nos coeurs? Sera-ce la gloire révélée par l'Esprit de Dieu, ou le monde que Satan a formé autour de nous dans la nature? Je ne parle pas maintenant de péchés; mais c'est une question bien solennelle que celle de savoir si ce monde possède nos coeurs, oui ou non? Actuellement l'état extérieur des choses sur la terre n'est pas la grossière immoralité des païens; mais est-ce le premier homme qui doit être glorifié, ou le second homme? Il n'est pas besoin de dire qu'il y a de l'immoralité; mais vous trouvez une foule de gens qui vantent beaucoup le progrès général qu'a fait la société, et, en un certain sens, ils peuvent avoir raison, mais toujours en dehors du point qui nous occupe ici. Extérieurement, l'immoralité peut être un peu moins grossière que dans les temps passés; mais la grande question est ailleurs: Lequel des deux hommes est glorifié dans vos coeurs, du premier ou du second?

Or la pensée et les conseils de Dieu, en Christ d'abord comme centre, sont ordonnés pour notre gloire, afin que nous soyons entièrement retirés du monde en esprit. Dieu nous a appelés en Christ et par Christ, et nous a rendus propres à participer au lot des saints dans la lumière. Nos coeurs sont-ils là? Nos corps, sans doute, n'y sont pas encore; mais nos coeurs? «Voyez de quel amour le Père nous a fait don, que nous soyons appelés enfants de Dieu...; et nous savons que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» ([1 Jean 3: 1, 2](#)). «Si du moins nous souffrons avec lui, afin que nous soyons aussi glorifiés avec lui», c'est-à-dire, si nous souffrons réellement quant à ce monde, quoique l'ayant, en même temps, *lui*, tout à nous, tandis que ce que nous serons n'est pas encore

manifesté. Ensuite, jusqu'à quel point nos coeurs sont-ils attachés et fixés sur ce que nous allons être? Il est remarquable combien l'Écriture insiste là dessus auprès des chrétiens. Voyez, par exemple, l'épître aux Colossiens: elle déclare que nous sommes morts, et que notre vie est cachée avec Christ en Dieu; que nous avons une même part avec Lui. Dieu a associé le chrétien à Christ; mais vos coeurs, chers amis, sont-ils ainsi associés à Christ? Ou bien le monde et sa figure se sont-ils emparés de vous? Cela nous regarde tous: nous avons tous à passer à travers ce monde, et c'est l'intention de Dieu que nous y marchions par la foi et non par la vue. Si un homme, fût-il le plus grand pécheur de la ville, voyait Dieu, il n'irait pas pécher dans sa présence. Les hommes sont comme les petits enfants à l'école: c'est quand le maître a tourné le dos qu'ils font toute sorte de mal.

Mais ne perdez pas de vue que Dieu commence par une parfaite rédemption: il ne faut pas qu'il reste pour vous le moindre nuage sur ce côté de la vérité. Votre épreuve et votre responsabilité n'ont rien à faire avec le jugement et avec votre acceptation devant Dieu, sur ce point, il n'y a pas de question. «Il n'y a pas de juste, non pas même un seul»; et si Dieu entrait en jugement avec nous, nulle chair ne serait sauvée; aucun d'entre vous n'échapperait. Si vous avez quoi que ce soit à faire avec le jugement, vous en remporterez certainement la condamnation, et rien de moins; et cependant nous serons tous *manifestés* devant le tribunal de Christ; cela demeure également parfaitement vrai.

Or Dieu, anticipant tout cela, révèle que vous êtes des pécheurs, et que dans votre chair il n'habite aucun bien; Dieu vous le montrera clairement afin que vous le sachiez, par vos craintes même, à la pensée de la venue de Christ, car vous ne vous sentiriez pas à votre aise s'il venait. Dieu vous amènera *là*, si vous devez trouver la paix. Il en a fini avec la chair, il l'a condamnée; et ainsi il ne peut vous profiter de rien d'en attendre quoi que ce soit de bon, car Dieu l'a condamnée. Le corps est mort à cause du péché (Romains 8: 10). S'il est vivant, il est vivant dans le péché. Je ne parle pas ici de qualités aimables, de ce qu'on peut trouver dans une créature, — dans un chien même; mais je demande si vous aimez faire votre propre volonté; car si vous l'aimez, vous êtes en rébellion contre Dieu. Or Dieu a racheté parfaitement le croyant de tout cela: il a passé à travers toute la scène de la responsabilité de l'homme, sans loi, sous la loi, puis, à la fin, il a envoyé son Fils qui a été rejeté, et qui dit alors: «Maintenant est le jugement de ce monde» (Jean 12: 31). *Là* est *votre* jugement: comme pécheurs, vous êtes de ce monde; vous lui appartenez, et vous avez été jugés dans son jugement à la croix. Etienne reproche aux Juifs qu'ils avaient reçu la loi par la disposition des anges et qu'ils ne l'avaient pas gardée: Lequel des prophètes vos pères n'ont-ils pas persécuté? Vous résistez toujours à l'Esprit Saint, comme vos pères, vous aussi; vous avez tué les prophètes; vous avez rejeté le Fils de Dieu; vous avez résisté à l'Esprit Saint! Et toutes ces choses Etienne les dit du peuple de Dieu sur la terre. Tout cela, Dieu l'a jugé: et si, par la grâce, nous en avons été individuellement convaincus dans nos propres âmes, alors nous n'avons plus d'autre refuge que Christ; et la question n'est pas si vous avez failli dans votre responsabilité, mais si Dieu a failli dans son oeuvre. *Là* est toute la question; *là* aussi est la vérité de l'évangile.

Ce qui a ruiné l'Eglise (envisagée comme chose confiée à l'homme, et non pas comme l'oeuvre de Dieu), c'est qu'on a perdu la plénitude de la rédemption, je veux dire, le fait que l'homme n'est point maintenant devant Dieu dans sa condition d'enfant d'Adam, mais *en Christ*, Christ ayant achevé l'oeuvre de Dieu pour l'homme. Il faut que chacun apprenne cette leçon pour soi-même et en ait conscience dans sa propre âme pour soi-même. Les choses pour lesquelles il aurait fallu que Dieu jugeât l'homme, Christ les a portées; et plus que cela: Christ est devenu notre vie. En vertu de cette oeuvre qu'il a accomplie, nous pouvons dire que nous sommes morts avec lui, et qu'il est notre vie. Le premier arbre a pris fin, l'arbre aussi bien que ses fruits. Pour la foi, l'arbre tout entier a pris fin; et, par conséquent, celui qui croit peut dire: «Je suis crucifié avec Christ, et je ne vis plus, moi, mais Christ vit en moi». Voilà le «*moi*» maintenant. Je n'admets pas que la chair soit encore «*moi*»: *Christ* est ma vie, «Christ vit en moi». C'est ici la délivrance, — je ne parle pas du pardon seulement. La délivrance, c'est que nous ne sommes nullement dans la chair, dans ce qui a la responsabilité de l'homme devant Dieu. La question de notre capacité est, par conséquent, absolument écartée. Christ est propre pour le ciel: quiconque est *en Christ* est aussi propre pour le ciel. Il faudrait que vous ajoutiez quelque chose à la valeur de l'oeuvre de Christ, avant que vous puissiez ajouter quelque chose à cette incontestable, précieuse vérité, que vous êtes «propre» pour le ciel.

Ensuite, il y a une autre chose. Dès que le chrétien est vu en Christ (il ne s'agit plus seulement de la vérité que Christ a porté mes péchés, mais du fait que je suis *en Christ*), il y a là une personne qui peut être scellée par l'Esprit de Dieu. Dès que l'homme est lavé par le sang de Christ, le Saint Esprit peut demeurer en lui. Il ne faut jamais confondre la vivification d'une âme avec la présence du Saint Esprit qui scelle l'oeuvre de Christ. Le Saint Esprit vivifie mon âme, et m'amène sous le sang d'aspersion par lequel je suis aussi blanc que la neige; — ensuite, le Saint Esprit vient pour habiter en moi qui suis ainsi lavé. Dieu me voit sans tache, parfaitement purifié, et le Saint Esprit est le sceau de cela et le sceau de Dieu sur moi, — et tout cela en vertu de la valeur du sang de Christ.

La présence du Saint Esprit est une conséquence de la rédemption. Lorsque Christ eut fait par lui-même la purification de nos péchés, il s'assit à la droite de la majesté dans les hauts lieux (Hébreux 1: 3). «Ayant donc été exalté par la droite de Dieu, et ayant reçu de la part du Père l'Esprit Saint promis, il a répandu ce que vous voyez et entendez» (Actes des Apôtres 2: 33); et encore: «Parce que vous êtes fils, Dieu a envoyé l'Esprit de son Fils dans nos coeurs, criant: Abba, Père»; et ainsi nous avons la capacité de jouir de tout ce que Dieu nous révèle. Mais Paul dit: «Nous parlons la sagesse de Dieu en mystère»; mais même un Christ crucifié était une pierre d'achoppement pour un Juif, et une folie pour un Grec. Eh bien! vous pouvez être un Juif ou un philosophe, mais vous êtes un pécheur; et c'est là tout ce que Dieu sait de vous. Il faut que tous vous rencontriez Dieu à la croix de Christ.

L'Apôtre, ayant introduit la croix, poursuit en disant: «Nous parlons la sagesse de Dieu en mystère, la sagesse cachée, laquelle Dieu avait préordonnée avant les siècles pour notre gloire, qu'aucun des chefs de ce siècle n'a connue, car s'ils l'eussent connue, ils n'eussent pas crucifié le Seigneur de gloire». Ici, il ne s'agit pas seulement de Christ crucifié, mais de Christ

dans la gloire, d'un homme dans la gloire; et, en relation avec lui, Dieu peut révéler tous ses conseils. Christ, qui en est le centre, est actuellement un homme dans la gloire céleste; et puis, comme conséquence de cela, le Saint Esprit a pu venir ici-bas et révéler toutes ces choses. L'homme est dans la gloire de Dieu, là où le vit Etienne, au moment où l'homme comblait ses péchés en résistant à l'Esprit Saint. Alors le mystère est révélé. Le Saint Esprit, envoyé du ciel, nous associe à ce mystère sur le principe d'une place en Christ (le vieil homme étant mis de côté, «car vous êtes morts», dit l'Apôtre). L'homme n'ayant point de justice, nous sommes devant Dieu, en Christ, dans une justice qui est celle de Dieu. Maintenant le Saint Esprit peut révéler toute la gloire céleste; et c'est là ce qu'il fait pour le chrétien. Nous avons la vie, et nous avons la justice.

Permettez-moi de vous le demander, à vous qui professez de croire au Seigneur: Êtes-vous si fidèles à juger tout ce qui est de la nature, que ceci soit vrai pour vous. Il y a beaucoup à apprendre, je le sais; nous avons besoin d'être humiliés et éprouvés pour que Dieu nous fasse du bien à la fin; mais pourquoi? Parce que nous avons été rachetés d'Egypte. Il n'est question de rien de pareil à l'égard d'Israël jusqu'à ce que ce peuple ait été racheté d'Egypte. Votre coeur a-t-il pris sa place en dehors de ce présent siècle mauvais dont l'âme est délivrée; a-t-il pris cette place dans laquelle le second Adam vous a introduits?

Mais vous dites: Je ne connais pas les choses qui sont là. Et pourquoi ne les connaissez-vous pas? Ces choses n'ont-elles pas été révélées? On sait bien citer le passage: «Ce que l'oeil n'a pas vu, ce que l'oreille n'a pas ouï, et qui n'est pas monté au coeur de l'homme; ce que Dieu a préparé pour ceux qu'il aime» (verset 9), pour montrer combien sont glorieuses ces choses de Dieu. Elles ne sont pas montées dans le coeur de l'homme: on s'arrête là; mais Dieu, dit l'Apôtre, «nous les a révélées par son Esprit». Ainsi l'Ecriture dit tout juste le contraire de ce qu'on veut lui faire dire. Dieu, vous le voyez bien, veut que nous connaissions ces choses. Nous pouvons avoir été de très mauvais écoliers, avoir très mal appris notre leçon, mais Dieu nous a donné un droit. — A quoi? — Simplement à être sauvés. — Est-ce là tout? — N'est-ce rien que de pouvoir dire: Je suis venu à Dieu, le juge de tous; je peux porter mes regards en bas sur les choses qui sont pour le jugement; — l'opprobre d'Egypte est ôté; — je suis en Christ; je vois la gloire du Fils de Dieu, du Fils de l'homme; du Fils, qui mérita l'amour de Dieu? Oui, Christ mérita l'amour de Dieu, car il dit: «A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie» (Jean 10: 17). N'est-ce rien que de voir l'Agneau immolé?

Où sera votre place? Avez-vous jamais pensé que nous allons lui être rendus semblables? «Comme nous avons porté l'image de celui qui est poussière, nous porterons aussi l'image du céleste» (1 Corinthiens 15: 49). «Et nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données de Dieu» (verset 12). Ce n'est pas la rédemption, quoiqu'il faille que nous la connaissions véritablement et que nous soyons au clair à son égard; c'est bien plus. Ici je vous demande de nouveau si vos âmes ont jamais goûté ce que c'est que d'être là où il n'y a que sainteté, où rien n'est en désaccord avec la nature de Dieu? Quelle joie! Il n'y a là rien absolument qui ne réponde à la gloire de Dieu comme Dieu, et à l'amour de Dieu comme amour! Christ est le centre de tout, et, en un

certain sens, nous aussi, comme étant en lui. Nos âmes vivent-elles là? Vous recevrez «un caillou blanc»; mais vous dites: Aurai-je donc la joie de l'approbation de Dieu sur moi? — Oui, et «son nouveau nom» qui sera un secret entre vous et Christ. Est-ce peu de chose? N'y a-t-il rien dans l'approbation de Christ ainsi placée sur nous? Ne descend-elle pas dans votre coeur comme une joie inexprimable? — Et puis, n'avez-vous pas lu: «Et la gloire de Dieu l'a illuminée, et l'Agneau est sa lampe» (Apocalypse 21: 23). Ah! si *moi* je vois l'Agneau au milieu du trône, je puis dire: Maintenant je suis réellement chez moi! Lui, dans sa gloire, efface tout le reste; le voir ainsi, comme il est, c'est le bonheur qui m'était préparé: Dieu le Tout-Puissant et l'Agneau sont le temple, là. Nous serons assis sur un trône avec Christ; — gloire conférée sans doute, mais qui n'en est pas moins réelle. Sera-ce peu de chose? Il n'y aura pas une pensée dans le coeur de Christ qui ne soit pas satisfaite à notre égard. Cela n'est-il rien pour nous? N'est-ce rien non plus, de voir l'Homme qui a souffert pour nous, maintenant glorifié? Or l'Esprit de Dieu a pris ces choses et nous les a révélées, afin que nous y vivions.

Remarquez aussi l'ordre des communications divines, à la fin du chapitre: «Qui des hommes connaît les choses de l'homme, si ce n'est l'esprit de l'homme qui est en lui; ainsi personne ne connaît les choses de Dieu non plus, si ce n'est l'Esprit de Dieu. Mais nous, nous avons reçu, non l'esprit du monde, mais l'Esprit qui est de Dieu, afin que nous connaissions les choses qui nous ont été données par Dieu, desquelles aussi nous parlons, non pas en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit» (versets 11-13). C'était une lampe allumée dans le coeur de Paul pour y briller comme une lumière brille à travers le verre de la lanterne. Les choses qui lui ont été révélées, l'Apôtre les communique maintenant par inspiration. Il les reçoit par *révélation*; il les communique par *inspiration*. Après cela, j'entends des hommes déraisonnant sur les Ecritures, et prétendant y discerner ce qui est juste et vrai, d'avec ce qui est faux! Je trouve tant de choses glorieuses dans la révélation donnée par inspiration, et voici les hommes qui viennent et contestent, et trouvent à redire! Quelle activité pour chercher des taches dans le soleil, et mesurer leurs protubérances, si possible, quand, depuis la création, le soleil a été la lumière du monde! Il y a donc eu d'abord la révélation des choses, puis leur communication par inspiration. Mais ensuite nous lisons: «L'homme animal ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu, car elles lui sont folie; et il ne peut les connaître, parce qu'elles se discernent spirituellement; mais celui qui est spirituel discerne toutes choses» (versets 14, 15). Voici maintenant la *réception* de ce qui est révélé et inspiré. Il y a donc trois choses:

D'abord la *révélation*; — quelques-uns la nient absolument.

Ensuite la *communication par le Saint Esprit*, — quelques-uns ne nient pas que la parole de Dieu soit dans les Ecritures, mais ils ne veulent pas que l'Ecriture soit la parole de Dieu. Je réponds: l'Ecriture était une révélation de la part de Dieu à l'homme, sortie de l'homme aussi pure qu'elle y est entrée, selon qu'il est écrit: «Desquelles aussi nous parlons, non pas en paroles enseignées de sagesse humaine, mais en paroles enseignées de l'Esprit», et ailleurs: «Nous ne sommes pas comme plusieurs qui frelatent la parole de Dieu», et nous avons donné les choses par inspiration, comme nous les avons reçues par révélation.

Enfin la *réception*. C'est le troisième pas qui explique l'incrédulité quant au premier: «L'homme animal ne reçoit pas les choses qui sont de l'Esprit de Dieu» (verset 14). Là est le secret de l'énigme. L'homme est un homme naturel, et il ne reçoit pas les choses de l'Esprit de Dieu; elles ne sont reçues que par la puissance de l'Esprit. «Car qui a connu la pensée du Seigneur pour qu'il l'instruise; mais nous, nous avons la pensée de Christ» (verset 16).

Quelle chose merveilleuse! Nous avons beaucoup de choses à apprendre encore, sans doute, mais la pensée de Christ nous a été donnée. Nous connaissons «en partie», pour ce qui est des détails; mais toutefois le conseil de Dieu en Christ, qui est la sagesse de Dieu et la puissance de Dieu, a été révélé; révélé par la croix, dans laquelle l'homme naturel a été foncièrement jugé, et en même temps comme conséquence de l'élévation du second homme à la droite de Dieu. Ce conseil de Dieu nous a été révélé par le Saint Esprit. Notre Seigneur a dit après sa résurrection: «Je monte vers mon Père et votre Père, et vers mon Dieu et votre Dieu», c'est-à-dire: Si j'entre dans la gloire, j'y monte comme votre précurseur, car je vous place dans la même relation que moi. Dieu l'avait préordonnée pour votre gloire. Bien-aimés, croyez-vous que tous ces merveilleux conseils de Dieu sont préordonnés pour votre gloire?

Merveilleuse pensée de Dieu! Dieu nous montre les immenses richesses de sa grâce par sa bonté envers nous par Jésus Christ. Vos coeurs en sont-ils touchés? Ou bien, ce pauvre monde qui a rejeté Christ, vous enlace-t-il encore comme peuvent le faire les ronces quand nous traversons un champ. La puissance de l'Esprit divin a-t-elle séparé vos coeurs de ce monde, et fixé vos affections sur les choses qui sont en haut, et non sur celles qui sont sur la terre? Pensez-y! Si Christ est mort en amour et nous a donné cette place là où il est, vos coeurs vivent-ils avec ce à quoi il vous a amenés ou avec ce dont il vous a retirés? «L'amitié du monde», souvenez-vous-en, «est inimitié contre Dieu» (Jacques 4: 4). Que le Seigneur nous accorde de connaître l'amour inexprimable qui nous a donné de telles choses. C'est de la présomption, dit-on! Mais n'est-ce pas comme si le prodigue eût dit: «La meilleure robe» est trop bonne pour moi? Trop bonne! Qu'aviez-vous donc à faire dans la maison, à quelque titre que ce soit? Dieu s'est glorifié lui-même dans cette oeuvre merveilleuse de grâce; il faut que je sache prendre ma place selon que Dieu me l'a faite, et ne pas craindre de le faire. D'un autre côté, notre gloire est pauvre en un certain sens, comparée au privilège de le voir, Lui, glorifié.

Que le Seigneur vous donne de vivre de cette vie intérieure avec Christ, qui est pratiquement morte au monde et vivante à Dieu en Jésus Christ, afin de trouver le bonheur de son amour dans ces choses dont le Saint Esprit remplit nos coeurs.

Pensées

ME 1876 page 380

Le temps est difficile; nos jours sont fâcheux; mais le Seigneur suffit à tout, et nous allons à grands pas à sa rencontre. Qu'il nous donne à tous de revêtir toujours plus le caractère d'hommes qui s'en vont au ciel et qui l'attendent. Le mal aussi marche à grands pas; tous les jours surgit quelque nouvelle forme d'erreur, d'incrédulité ou de mondanité; — la nuit est fort avancée, le jour va paraître. Tout est solennel!

ME 1876 page 420 - S.C.E.

Mes péchés sont grands, mais mon Sauveur est plus grand. Satan est grand, mais Christ est plus grand. Satan a amené une grande ruine, mais Christ a introduit un plus grand salut; salut tel, que Satan, s'il en avait eu quelque idée, n'eût jamais amené ma ruine.

La seule vraie communion et l'état d'âme qu'elle exige

ME 1876 page 381 - Darby J.N.

San Francisco (Californie), août 1875

Cher frère,

Quoique je ne sois pas arrivé encore au terme de mon voyage et au moment, où, si le Seigneur m'épargne et me soutient, je reprendrai la route de l'Angleterre, ma pensée, cependant, se reporte vers cette contrée quand j'en aurai fini dans la partie du monde dans laquelle je me trouve actuellement.

Si j'étais jeune et si j'avais, en parlant au point de vue humain, une vie devant moi, il y aurait des motifs pour me faire rester ici, car l'oeuvre y commence. Elle se fait, à bien des égards, sur un principe nouveau. Partout la vraie position du chrétien et la marche qui lui convient sont un objet de préoccupation, et on discute les vérités de l'Écriture qui s'y rattachent. Mais je ne suis pas jeune et je ne puis penser à entreprendre l'oeuvre moi-même; et Dieu, j'en ai la confiance, suscitera les instruments qu'il lui faudra, comme il l'a déjà fait pour quelques-uns. Je ne crois pas que ce soit sa pensée de tirer de la faiblesse, dans l'état où l'Église se trouve, il nous convient de prendre part à ses afflictions.

Quant à votre première question, je pense que, quand une personne rompt le pain, elle se trouve, avec ceux avec lesquels elle le rompt, dans la seule vraie communion que je connaisse, — celle de membres reconnus du corps de Christ. Admettre une autre *pleine et complète* communion, c'est fausser le principe tout entier sur lequel Dieu réunit les siens; c'est, sous le voile de pleine communion, faire de ceux qui viennent, des membres de *votre* assemblée. Il faut, je n'ai pas besoin de le dire, que l'assemblée soit satisfaite à l'égard des personnes qui se présentent; mais, quand on reçoit ainsi pour la fraction du pain, cela suppose que l'assemblée est satisfaite, pour ce qui est de la personne, soit d'après le témoignage de l'un ou de l'autre des saints, responsable envers l'assemblée à cet égard, soit sur le témoignage de deux ou trois qui l'auraient visitée. Ce qui importe ici, c'est que, par l'un ou l'autre moyen, il y ait un témoignage suffisant pour que la conscience de l'assemblée soit satisfaite et à l'aise.

Au commencement il n'en était pas ainsi; il n'y avait pas d'examen de cette sorte; mais, aujourd'hui j'estime que le chapitre 2 de la seconde épître à Timothée nous en fait un devoir. Nul n'est admis que comme croyant; et ce principe, en lui-même, détruit l'idée qu'on devient membre d'une assemblée particulière. Il y a des difficultés pratiques, certainement, pour ce qui concerne les admissions, et chaque cas doit être examiné à part et en tenant compte de ses propres circonstances. Si quelqu'un vient seulement rompre le pain de temps à autre, c'est très bien qu'on en fasse mention, à moins que l'assemblée n'en ait déjà connaissance et ne soit satisfaite à cet égard; mais, dès qu'une personne rompt le pain, elle est sujette à la discipline comme si elle venait toujours, parce que c'est de l'Église de Dieu qu'il s'agit, bien

qu'elle soit représentée seulement par deux ou trois: — Christ est là. Si quelqu'un ne vient que tout à fait occasionnellement, comme un étranger, et qu'il ne soit pas autrement connu, il est bon également que l'assemblée soit avertie.

Ce qui ne serait pas bien, dans des cas de ce genre, c'est d'abord que, tout en recevant la personne qui se présente, l'assemblée le fit comme s'il y avait une communion autre que celle de membres du corps de Christ, ce que je nie absolument; ensuite je craindrais aussi que ceux qui viennent se refusassent à prendre part sincèrement à l'opprobre de la position, de la vraie position séparée des saints, et qu'ils voulussent pouvoir dire à d'autres: «Je n'en suis pas, je n'y vais que comme croyant». *Moi*, je ne vais que comme croyant; mais j'accepte la position. En pareil cas, il est bon d'attendre que l'on soit au clair. Un vrai croyant a *droit* à la table; mais si ceux qui s'assemblent se réunissent comme membres du corps de Christ, ils sont tous un seul et même corps, car ils participent tous à un seul et même pain.

Je n'admettrais pas les personnes comme celles dont je viens de parler: je reconnais leur droit; je cherche à les éclairer; mais je ne voudrais pas leur permettre de me placer dans la position d'une secte (et ce qu'on appelle *pleine communion* signifie cela), tout en faisant la part de leur ignorance et cherchant à les en tirer. Ces personnes ne viennent pas réellement pour rompre le pain avec nous sur le pied de l'unité du corps, si elles pensent qu'elles ne sont pas un avec nous, quand elles viennent ainsi; car si notre position est vraie et scripturaire, elles ne sont pas *un* avec le corps de Christ, le seul et unique principe de rassemblement que je connaisse.

Dans l'état présent de l'Eglise, je crois, je le répète, qu'il nous faut user de beaucoup de patience à l'égard de telles personnes, parce que leurs pensées ont été formées dans les systèmes qui admettent qu'on est membre de telle ou telle église; mais il ne faut pas que nous faussions notre position, ni que nous donnions notre sanction à ce qu'un autre le fasse dans son esprit. Si la personne est connue de tous comme chrétienne, et qu'on sache qu'elle est là pour rompre le pain, il est inutile de l'annoncer: c'est un témoignage à l'unité du corps. Si c'est occasionnellement qu'elle vient, la personne qui l'introduit est responsable.

Je me souviens du bas d'un frère qui croissait dans la vérité, et qui venait parfois d'une grande distance, pour aider dans une école du dimanche. Il demanda aux frères s'il ne pourrait pas rompre le pain quand il était là avec eux; le temps même lui manquait pour s'en retourner d'assez bonne heure à son service baptiste, et il jouissait de la communion des saints. Les frères le reçurent avec joie; et, si mes souvenirs ne me trompent, son nom ne fut pas annoncé quand il revint plus tard. Bientôt il fut entièrement au milieu des frères, mais sa communion était aussi pleine et entière lorsqu'il ne venait que de temps en temps; et, s'il y avait donné lieu, il eût été alors exclu en discipline, exactement comme s'il avait été là tous les dimanches.

Votre seconde question est plus délicate pour moi, parce qu'elle concerne l'état de l'âme aussi bien que de l'Eglise, quand l'obscurité la couvre. Combien d'âmes disent: «Abba, Père», c'est-à-dire, ont l'esprit d'adoption, sans être au clair sur rien, si ce n'est qu'elles ne se reposent que sur Christ et sur son oeuvre; et comme dans l'Eglise on enseigne à douter et que

les docteurs ignorent ou même rejettent le simple et plein évangile, les âmes subissent naturellement l'influence d'un semblable enseignement; aussi faut-il souvent de la spiritualité pour discerner quel est vraiment l'état d'une personne, — si elle est encore réellement dans la servitude, sous la loi, ou bien si elle a été rendue légale par la manière dont elle est enseignée. La froide et sèche connaissance de la doctrine, n'est pas ce que je cherche; et puis, il y a le danger de repousser une âme, précisément au moment où elle aurait besoin d'être encouragée. Lorsqu'une âme peut réellement dire: «Abba, Père», le fait que des doutes surgissent par la lutte n'est pas un motif pour rejeter la personne, quoiqu'il soit manifeste qu'elle n'est pas bien établie dans la vérité. D'autre part, une âme exercée, mais qui ne se repose pas encore en l'oeuvre de Christ, n'est pas dans l'état propre pour la communion. C'est pourquoi, quand il s'agit de jeunes convertis, il vaut beaucoup mieux pour eux qu'on attende qu'ils aient trouvé la paix, avant de les recevoir, en prenant bien soin, seulement, de leur montrer que ce n'est pas pour les repousser qu'on agit ainsi envers eux, mais pour leur propre bien. Je ne voudrais pas exiger que l'âme eût l'intelligence de la délivrance; mais je voudrais qu'elle fût personnellement capable de dire: «Abba, Père!» L'intelligence de la délivrance est la conséquence du fait d'être scellé. Mais, si une personne n'est pas scellée, elle n'est pas dans la position chrétienne: «Si quelqu'un n'a pas l'Esprit de Christ, celui-là n'est point de lui» (Romains 8: 9). La paix, par le pardon des péchés, est, relativement à l'oeuvre de Christ, l'évidence de la foi en cette oeuvre, et le fait, que cette oeuvre est reçue par la foi, est ce en vertu de quoi Dieu scelle. Alors, quand une âme est ainsi scellée, elle est délivrée; mais l'intelligence de cette délivrance est autre chose. Israël, sorti d'Egypte, était amené à Dieu, — délivré; à travers le Jourdain ils entrèrent dans le pays de la promesse; ils furent circoncis, et mangèrent du blé du pays. Mais il n'y a qu'une personne scellée qui soit dans la vraie position chrétienne; et ce sceau est donné en vertu de l'aspersion du sang, c'est-à-dire de la foi en l'oeuvre de Christ par laquelle nous avons la rédemption, et non pas parce qu'une âme a l'intelligence de la délivrance. Cette intelligence n'en est que l'effet.

La porte ouverte à tout membre de Christ qui marche dans la piété, et la liberté dans le service (Kelly W.)

ME 1876 page 387

Blackheath, 31 août 1875

Cher frère,

Certaines personnes, au milieu des frères, peuvent chercher à vouloir imposer leurs vues particulières aux évangélistes ou à d'autres; mais les hommes sages, au milieu de nous, désapprouvent toute étroitesse de ce genre; et d'ailleurs (ce qui est plus important), cette étroitesse est sans action sur la fidélité qui en revient toujours à la parole de Christ et ne renie pas son nom, fidélité qui caractérise l'oeuvre. On s'est souvent occupé de la question de la communion, ainsi que de celle du service; et, chaque fois, ceux qui avaient droit à parler, ont combattu la tendance à une école restrictive. Lorsque quelques-uns ont voulu exiger l'intelligence dans ceux qui se présentaient pour être reçus, j'ai toujours repoussé une telle prétention comme fausse et anti-scripturaire. J'ai dit que ceux mêmes qui élevaient cette prétention, lorsqu'ils avaient été reçus, n'étaient rien moins qu'intelligents; que, si l'intelligence devait se trouver quelque part, c'était en ceux qui reçoivent; et que ceux qui l'exigent chez les personnes qui se présentent pour être reçues manquent eux-mêmes de l'intelligence qu'ils exigent des autres; — autrement, ils ne l'attendraient pas où elle ne peut pas être. Comment des hommes, dans les sectes, pourraient-ils réellement comprendre l'Eglise de Dieu? Ils verront peut-être tout juste assez pour être détachés plus ou moins de ce qui est faux, et attirés vers ce qui est vrai; mais toute vraie intelligence s'acquiert dans l'obéissance. Qu'est-ce que peut valoir ce que nous apprenons dans la désobéissance? Et comment caractériser le principe qui voudrait tenir dans la désobéissance, pour les rendre intelligents, ceux qui ne peuvent trouver l'intelligence — véritablement que dans l'obéissance? C'est pourquoi j'affirme que *l'Ecriture n'autorise nulle part qu'on tienne dehors un membre de Christ qui marche dans la piété.*

L'Ecriture n'autorise pas davantage l'intervention de l'Eglise dans l'oeuvre du Seigneur, et spécialement dans la prédication de l'évangile. Chacun de nous considère comme un devoir et un principe sacrés de placer tout serviteur dans la plus simple dépendance du Seigneur, et de faire tout son possible pour l'amener à un sentiment toujours plus grand de sa responsabilité immédiate envers le Seigneur, sans l'intervention de l'Eglise. Personne, toutefois, n'est en droit de revendiquer sa liberté, afin de pouvoir faire sa propre volonté. *Nous pouvons ne pas sanctionner la propre volonté, et pourtant nous ne nous considérons pas comme autorisés à exiger des garanties: nous aimons mieux nous confier au Seigneur et à sa grâce, en avertissant contre tout relâchement et tout ce qui serait un scandale pour les saints et une ruse de l'ennemi pour discréditer la grâce. Dès qu'un péché positif se manifeste, en paroles ou en actes, l'Eglise est obligée de juger; et tout frère, individuellement, peut avertir*

dans l'amour et dans une sainte sollicitude, s'il croit qu'il y ait quelque danger. Je m'opposerais à ce qui irait au delà; mais ainsi sont maintenues intactes, et la liberté de l'évangéliste, et sa responsabilité à son Maître.

L'assemblée et le ministère (Darby J.N.)

ME 1876 page 389

Si les frères préfèrent se réunir toujours en assemblée comme frères, c'est très bien; je n'y ai aucune objection, et je me réunirai de tout cœur avec eux; mais lorsqu'ils ne se réunissent pas en assemblée, comme un corps, comme frères, j'agis dans ma propre responsabilité envers Dieu; je m'individualise. Si je trouve profitable de m'associer un autre frère, un Barnabas, un Silas (Paul *choisit* Silas), je le fais librement; mais il faut que je prenne garde comment je le fais.

Je considère qu'il est de la plus haute importance de maintenir la responsabilité individuelle dans le service, en même temps que le service s'exerce dans l'unité et la discipline, quant à la forme: mais si la responsabilité individuelle n'est pas reconnue avec elles, on tombe dans le papisme et dans un état pire encore, parce qu'il est plus étroit.

Là où l'amour est vivant, il n'y a pas de difficultés. Si les frères qui ont un local ne veulent s'en servir que pour des réunions d'assemblée, comme j'ai dit: c'est très bien; et j'admets la liberté de l'Esprit, édifiant par qui il lui plaît. Mais ma responsabilité, comme don individuel, est quelque chose qui est entre moi et Christ, là où elle n'est pas en exercice dans une réunion d'assemblée: je ne puis abandonner ma responsabilité (malheur à moi si je le faisais!) et il n'appartient à personne de s'en mêler, car celui qui le ferait empiéterait sur la prérogative de Christ. *Dans* l'assemblée, l'ordre de l'assemblée, ou plutôt Christ, là, par l'Esprit, est souverain; *en dehors* de l'assemblée, j'agis dans ma propre responsabilité envers le Seigneur. Si j'ai cinq talents, je ne m'associe pas nécessairement avec celui qui en a deux. J'admets pleinement, à côté de cela, tout conseil fraternel, ainsi que toute discipline, s'il y avait erreur ou faute dans ma conduite. Même dans ce cas, vous ne pouvez pas empêcher qu'un homme prêche seul; vous pouvez refuser de le reconnaître, vous pouvez l'avertir ou faire quelque autre chose semblable, mais rien de plus. J'attache la plus haute importance à cette responsabilité individuelle, en maintenant, je le répète encore, toute juste discipline qui va avec elle: je ne voudrais appartenir à aucun corps où l'on touchât à cette responsabilité; je ne l'oserais pas, car je ferais précisément ce qu'a fait Rome: élever quelque chose entre moi et Christ. Si les frères n'aiment pas à me prêter le local où ils se réunissent, pour que je puisse y exercer mon don selon ma propre responsabilité personnelle, je n'y fais point opposition: ce n'est qu'une question de local ou d'opportunité peut-être, et les frères peuvent être plus sages en cela que je ne le suis moi-même. Je me suis trouvé une fois dans ce cas à N. Je répondis aux frères, comme je viens de dire, que si les frères n'aimaient pas me voir prêcher sous ma propre responsabilité dans leur local, et ne voulaient y avoir que des réunions d'assemblée, je n'avais rien à objecter, que je louerais un local; mais que, en dehors des réunions d'assemblée, j'étais serviteur de Christ et que je ne reconnaissais à personne quelque droit que ce soit d'intervenir dans cette responsabilité, sauf, comme j'ai dit, la discipline dans le cas où elle serait

nécessaire. La difficulté disparut, comme il arrive toujours, quand il y a de la fidélité, quoique *l'humilité* seule puisse nous garder de tomber d'un fossé dans un autre.

L'attente de Christ et le travail pour Christ

ME 1876 page 408 - Matthieu 25: 1-30

Dans les deux paraboles que nous avons ici devant nous, le Seigneur est occupé de la responsabilité de ceux qui sont appelés pour être à lui, quelques-uns d'entre eux n'étant pas seulement appelés, mais appelés à agir, soit en pensée, soit dans les sentiments du coeur, soit par des actes extérieurs, en vue de son retour vers eux.

La venue du Seigneur n'est pas seulement une certaine doctrine particulière, elle n'est pas seulement le *fait* que Jésus reviendra, ce qu'admet tout homme qui s'appelle chrétien; mais elle est ce qui devrait caractériser, et ce qui, au commencement, caractérisait le chrétien. L'attente présente du Seigneur caractérise les chrétiens. Les vierges, au chapitre 25 de Matthieu, étaient sorties à la rencontre de l'Époux; les Thessaloniens pareillement, selon le dire de l'Apôtre, avaient été convertis pour attendre du ciel le Fils de Dieu (1 Thessaloniens 1: 10): ils avaient été convertis pour *attendre*. Ainsi, au chapitre 24 de Matthieu, l'esclave ne nie pas que son Seigneur doive venir; mais ce méchant esclave dit en son coeur: «Mon maître *tarde* à venir»; il en est de même pour les vierges: «Elles s'assoupirent toutes et s'endormirent». La venue du Seigneur n'était pas niée, comme vérité, quoique de fait elle l'ait été en grande mesure, mais elle avait cessé d'être une attente présente. C'est pourquoi le Seigneur, quand il exhorte ses disciples, leur dit (Luc 12: 35): «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées; et soyez vous-mêmes semblables à des hommes qui attendent leur Seigneur...»; puis il ajoute: «En vérité, je vous dis qu'il se ceindra et les fera mettre à table, et s'avançant, il les servira». Il se fait serviteur, pour les faire jouir de ce que son amour a préparé pour eux.

J'insiste donc sur ce point que, plus nous étudions les Écritures, plus nous voyons que l'attente du Seigneur était continuellement, comme un principe élémentaire, devant les coeurs des saints. Les Thessaloniens n'étaient guère convertis que depuis un mois; Paul n'avait passé auprès d'eux que quelques semaines une persécution s'était élevée, et avait amené son renvoi; toutefois, il avait placé la venue du Seigneur comme vrai objet d'attente devant les Thessaloniens. Aucune épître n'est aussi pleine de la venue du Seigneur que les épîtres aux Thessaloniens, — dans la première, pour la joie des saints, le Seigneur venant pour les prendre à lui; — dans la seconde, selon toute la solennité de sa venue en jugement. Les Thessaloniens, comme je viens de dire, étaient tout nouvellement convertis; cependant ils avaient appris tout cela: la venue du Seigneur était pour eux un objet de présente et actuelle attente. «Vous vous êtes tournés des idoles vers Dieu», leur écrit l'Apôtre, «pour servir le Dieu vivant et vrai, et pour attendre des cieux son Fils». Deux choses les caractérisaient: ils étaient sortis à la rencontre de l'Époux, et ils le servaient en attendant qu'il vînt. Ils étaient semblables à des hommes qui attendent leur maître. Comme nous, même les hommes inconvertis savent parfaitement que, si les saints attendaient Christ, leurs vies tout entières seraient changées. Il

n'est pas un homme qui ne sache cela. Pensez-vous que les hommes s'occuperaient à amasser des richesses, ou à se parer d'élégants vêtements, pour s'en aller au devant du Seigneur? Sa venue, si elle était devant l'âme comme une chose présente, changerait tout dans notre vie; et c'est à cette fin que le Seigneur appelle les siens à *l'attendre*. «Que vos reins soient ceints, et vos lampes allumées»; autrement dit, que tout dans votre coeur soit en ordre, que vos âmes soient toujours dans cet état d'attente, comme un portier à la porte, «afin que, quand il viendra et qu'il heurtera, ils lui ouvrent aussitôt» (Luc 12: 36).

C'est là ce que le Seigneur aime à voir dans ses saints.

Cette grande vérité de la venue du Seigneur, nous la retrouvons vivement accentuée tout le long de la première épître aux Thessaloniens. Ce qui caractérisait ces saints, c'est qu'ils attendaient le Seigneur: leur foi envers Dieu se répandait, et le monde disait: Quelles singulières gens! Ils ont abandonné toutes leurs idoles (et vous pouvez avoir des idoles, sans être des païens); ils ont trouvé un Dieu vivant et vrai, et attendent son Fils du ciel pour être introduits là, et y être toujours avec lui! Le monde en un sens prêchait l'évangile en disant ces choses. Parce que les Thessaloniens attendaient du ciel le Fils de Dieu, leur marche et leur conduite, en vue de cette venue, devenaient un témoignage dont tout le monde s'entretenait; ce témoignage attirait sur eux la persécution, mais c'est là une autre chose. Au second chapitre, l'Apôtre parle de la venue de Jésus en rapport avec la joie dans le service: «Vous êtes notre espérance, notre couronne et notre joie!» Il se réjouit de ce qu'il aura cette couronne et cette joie quand le Seigneur viendra, «car quelle est notre espérance, ou notre joie, ou la couronne dont nous nous glorifions? N'est-ce pas bien vous qui l'êtes devant notre Seigneur Jésus, à sa venue?» Au troisième chapitre, la même vérité nous est présentée, en rapport avec la sainteté: «Pour affermir vos coeurs sans reproche en sainteté devant notre Dieu et Père, en la venue de notre Seigneur Jésus avec tous ses saints: l'Apôtre cherche l'effet pratique de l'attente sur leur conduite. Ensuite, au chapitre 4, il explique comment les saints s'en iront dans le ciel: «Les morts en Christ ressusciteront premièrement, puis nous, les vivants qui demeurons, nous serons ravis ensemble avec eux dans les nuées, au devant du Seigneur, en l'air; et ainsi nous serons toujours avec le Seigneur». Si Christ doit venir pour exercer le jugement (je parle du jugement des vivants), lorsqu'il viendra ainsi pour juger le monde, nous viendrons avec lui: c'est un autre côté de la même grande vérité, et un côté très précieux, qui fait ressortir combien nous sommes entièrement associés avec Christ. Au chapitre 5, le Seigneur parle de la même manière: il y présente plutôt le jugement et le jour du Seigneur, avec quelques traits remarquables: «Car vous savez vous-mêmes parfaitement que le jour du Seigneur vient comme un voleur dans la nuit. Quand ils diront paix et sûreté, alors une subite destruction viendra sur eux, comme les douleurs à celle qui est enceinte; et ils n'échapperont point». Les éléments de la chose sont manifestes déjà maintenant, quoique le vrai temps de son accomplissement ne soit pas encore venu; mais c'est quelque chose de bien solennel. Il y a une apparence de contradiction, puisque d'un côté les hommes disent: «Paix et sûreté», tandis qu'en même temps «ils rendent l'âme de peur et à cause de l'attente des choses qui viennent sur toute la terre habitée» (Luc 21: 25-27). C'est précisément ce que nous voyons

maintenant autour de nous: tout le monde parle de civilisation et de progrès, et cependant tout est confusion, et les hommes ne savent pas ce qui va arriver!

Mais je désire considérer ici la venue du Seigneur en rapport avec les saints. Toutes les épîtres, sauf celles aux Galates et aux Ephésiens, s'occupent de ce grand sujet, comme aussi les évangiles. Lorsque le Seigneur console et encourage ses disciples, quelles sont ses premières paroles? «Que votre coeur ne soit pas troublé...; je vais vous préparer une place; et si je m'en vais, et que je vous prépare une place, je reviendrai». C'est la chose que le Seigneur met en avant tout premièrement; et je désire montrer ici, comment la parole de Dieu la maintenant devant les coeurs des saints, afin qu'ils vécussent dans cette attente de sa venue. Au chapitre 1 du livre des Actes, lorsque le Seigneur est élevé dans le ciel, les anges disent: «Pourquoi vous tenez-vous ici en regardant vers le ciel? Ce Jésus qui a été enlevé d'avec vous dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller au ciel». Le Seigneur lui-même, en quittant ce monde, laisse aux disciples cette consolation: «Je reviendrai, et je vous prendrai auprès de moi»; et quand les anges consolent ces mêmes disciples, ils disent: «Il reviendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller au ciel». Dieu veut faire ainsi de l'attente du Seigneur une réalité pratique dans le coeur des disciples; et à la dernière ligne de l'Écriture, nous lisons: «Je viens bientôt. — Amen, viens Seigneur Jésus!»

Plus l'Écriture vous deviendra familière, plus vous verrez que la venue du Seigneur n'est pas seulement une vérité enseignée, mais une vérité que l'Esprit place devant les coeurs et les pensées des disciples, afin qu'ils attendent habituellement le Seigneur. Cette attente, si elle était réelle, changerait toute la vie, quoiqu'on en dise: tout homme inconverti même le sait très bien. — On accomplirait, cela va sans dire, ses devoirs journaliers et on y vaquerait avec d'autant plus de diligence. Le Seigneur (Luc 12: 37) dit: «Bienheureux ces esclaves, que le maître, quand il viendra, trouvera veillant»; il est là pour les rassasier de bénédiction céleste. Ensuite, quand il s'agit de leur service, il dit: «Qui donc est l'économe fidèle et prudent que le maître établira sur tous ses serviteurs, pour leur donner leur ration de blé au temps convenable? Bienheureux est cet esclave-là que son maître, quand il viendra, trouvera faisant ainsi». S'il s'agit de l'état du coeur, attendre Christ c'est la félicité céleste avec lui; s'il s'agit du service, c'est une part au royaume.

Dans tous ces passages, et ailleurs dans l'Écriture, la venue du Seigneur est tenue comme une chose présente devant le coeur. Pour un inconverti, rien ne peut être plus solennel que d'être tenu dans une continuelle attente, car il ne peut pas dire que le Seigneur ne vienne pas cette nuit. Le Seigneur seul sait quand il viendra. Il voulait que les siens l'attendissent; et, s'ils l'attendaient, le témoignage serait rendu, et un témoignage que le monde discernerait très bien. Le monde pourrait les haïr et les persécuter, mais il verrait que les saints ont quelque chose que lui n'a pas, quelque chose qui les caractérise dans toute leur marche et dans toutes leurs affections.

La venue du Seigneur se présente à nous sous deux faces: Jésus vient prendre les siens auprès de lui pour qu'ils soient avec lui, et puis il vient en jugement. Ainsi donc, il faut d'abord que le jugement ne m'inspire plus aucune sorte de crainte, ni de terreur; mais il faut aussi,

pour que j'attende le Seigneur réellement, que Celui qui vient soit l'objet de mes affections et de ma joie. Si vous me disiez que quelque étranger va venir, je ne m'en mettrais pas en souci; mais si vous me disiez que ma mère ou ma femme va venir, quelle différence! Il faut donc, pour que l'attente du Seigneur soit réellement notre désir, que toutes les questions relatives au jugement aient été vidées, et que nos affections soient fixées sur le Seigneur. La première venue du Seigneur nous donne cela: «Nous attendons des cieus son Fils..., Jésus qui nous délivre de la colère qui vient». La colère vient; mais nous savons que le Seigneur viendra avant la scène du jugement, et sa venue est celle de Celui qui a accompli l'oeuvre de la rédemption: nous attendons Celui qui nous a délivrés. Le jugement n'est pas pour nous un objet de crainte.

Un mot sur ce point. A la première venue du Seigneur Jésus, lorsqu'il est venu dans le monde, tout ce dont Dieu aurait dû s'occuper en jugement à sa seconde venue, Dieu, pour le croyant, s'en est occupé à la croix. Celui qui doit venir comme juge *est* venu comme le Sauveur. L'évangile me le présente ainsi. Celui qui doit venir comme juge est venu d'une manière et sous un caractère absolument différent; il est venu comme un *Sauveur*. «Dieu était en Christ réconciliant le monde avec lui-même»; «Il a fait péché pour nous Celui qui n'a pas connu le péché». Si je crois le témoignage que le Seigneur vient, mais que je ne sois pas prêt à le voir venir, je craindrai le jugement; alors je regarde vers Jésus à sa première venue et je vois qu'il m'a délivré de la colère qui vient. Dieu s'est occupé des hommes, quant à leurs péchés, en grâce, avant de s'occuper d'eux en jugement; il s'occupe d'eux, comme pécheurs responsables et perdus, mais non pas en jugement: — «Il est venu pour chercher et sauver ce qui était perdu». C'est ainsi que Christ s'est présenté à sa première venue.

En supposant donc que mon coeur regarde vers Jésus, je demande (et le point est de toute importance): Comment Christ est-il venu dans le monde? C'est pour vos péchés qu'il est venu. Mais quel a été le motif qui l'a amené ici-bas? Qui est-ce qui a mis dans le coeur de Dieu de l'envoyer? Sont ce mes désirs qui l'ont appelé, ou mes soupirs? *Nullement*. Quand il est venu, les hommes l'ont rejeté! Je suis amené ainsi à cette simple et bienheureuse vérité: «Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique» (Jean 3: 16); je suis amené à la connaissance de ce qui était dans le coeur de Dieu, de ce qui a été démontré par ses actes. Dieu a pensé à ce que j'étais quand je n'étais qu'un pécheur et que j'avais besoin de son amour, et, comme dit l'Apôtre: «Dieu a constaté son amour à lui envers nous en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous». Dieu me révèle ainsi la vraie source de la venue de son Fils en grâce: cette source, elle est dans son coeur. C'est à cause de son amour que son propre Fils est devenu homme et a ôté le péché, pour lequel il aurait fallu qu'il me jugeât s'il ne l'avait pas ôté ainsi. Je trouve donc le Fils de Dieu comme *Sauveur*, avant qu'il devienne un *Juge*. Voyez dans quelle position nous sommes placés: Dieu a été occupé déjà de mes péchés à la croix; et quand cela? Il y a bien des siècles. J'apprends ce fait précieux que Dieu s'est occupé ainsi de mes péchés. Il sait tout ce qui me concerne. Je vois, à la croix, le Fils de Dieu portant mes péchés en son corps sur le bois, et la foi dit: «Jéhovah a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous». Le Fils de Dieu a porté mes péchés; il a sué des grumeaux de sang à la pensée de ces péchés, mais il les a portés; dans son immense amour il a été fait malédiction;

il a courbé sa tête sous ce poids terrible et il en a été chargé. Tout était contre lui. La puissance de Satan était là, brisée par lui, mais présente cependant, — et puis tout ce que Dieu est contre le péché. Il descend ainsi dans la mort et dans le sépulcre; mais Dieu l'a ressuscité et glorifié maintenant. Où sont tous les péchés qu'il porta? Les porte-t-il encore dans la gloire?

J'apprends donc cette grande et précieuse vérité que le Sauveur s'est donné lui-même pour moi, et que Dieu s'est occupé de mes péchés avant la venue de Christ comme juge — ce que l'Apôtre appelle «la frayeur du Seigneur» (2 Corinthiens 5: 10, 11). Mais lorsque le croyant arrive devant le tribunal, il y trouve Celui qui a ôté tous ses péchés, et il a la ferme et paisible conscience que ses péchés ne sont plus; car «Il a fait la paix par le sang de sa croix». Dieu a attesté la valeur de ce sang en ressuscitant Christ d'entre les morts, et en le faisant asseoir à sa droite dans la gloire; et il vous a donné la paix, afin que vous connaissiez et que vous croyiez l'amour que Dieu a pour vous. «Quand je verrai le sang, je passerai par-dessus vous». Dieu a présenté Christ pour propitiatoire (Romains 3: 25); et au lieu de craindre la venue de Christ, elle est pour moi un sujet de joie. Je ne pourrais pas désirer qu'il vienne s'il était un étranger pour moi; mais voici comment Christ a lié et ramené nos coeurs à lui: «Ce que je vis maintenant dans la chair, je le vis dans la foi, la foi au Fils de Dieu qui m'a aimé et qui s'est livré lui-même pour moi» (Galates 2: 20). Christ s'est donné lui-même pour nous, sans réserve, absolument. Il n'a pas donné seulement sa vie, son précieux sang, mais il s'est donné *Lui-même*. Il est pour moi Celui qui m'a aimé et qui a purifié ma conscience (Hébreux 9: 14); et il n'a pas seulement parfaitement purifié ma conscience, mais mon coeur est libre auprès de lui, parce que j'ai appris l'amour parfait de Celui qui s'est livré pour moi.

Maintenant j'entre dans le courant des affections divines: le Seigneur Jésus vient, et je m'en réjouis! Celui dont le visage a été défait plus que celui d'aucun homme, Celui qui nous a aimés, qui s'est chargé lui-même d'ôter nos péchés, qui but la coupe amère, qui a ôté ma frayeur, et l'a ôtée justement, je l'attends maintenant! Dieu m'a placé là. Je dis: Oh! que ne donnerais-je pas pour le voir, lui qui a enduré pour moi la croix, où était la puissance de Satan et la colère de Dieu! Mais son amour était plus fort que la mort! Rien ne l'arrêta. L'amour dont il nous aima traversa ce qu'aucun coeur ne peut sonder, l'amertume de la mort et de la croix; l'oeuvre est achevée et accomplie; Celui qui m'aime ainsi devient l'objet d'une affection qui possède et gouverne entièrement le coeur. Ce dernier soupire après lui, désire de le voir, tandis qu'Il nous donne la bienheureuse assurance que nous le verrons, plus encore, que nous lui serons semblables. «Nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est» (1 Jean 3: 2).

Ainsi, ce que Dieu place devant le chrétien, c'est que Christ lui-même viendra. Il attend maintenant; mais il viendra et nous prendra auprès de lui, afin que là où il est, nous y soyons aussi (Jean 14: 3). Le coeur l'attend donc; Christ attend aussi; il attend jusqu'à ce que ses ennemis soient mis pour le marchepied de ses pieds. Le Seigneur ne tarde pas, pour ce qui concerne sa promesse. Quant aux désirs de mon coeur, j'attends de voir Christ, d'être semblable à Christ, et je *sais* que je le verrai et que je lui serai semblable, parce que j'ai sa

Parole qui me dit: «Nous savons que, lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est».

[\(A suivre\)](#)

Deux choses rendent le coeur propre pour attendre: la première venue du Sauveur, en grâce, «la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue», — et sa seconde venue, en gloire «attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus Christ, qui s'est donné lui-même pour nous». La grâce de Dieu a apporté le salut, puis elle nous enseigne, en résumant toute la vie chrétienne, que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivons dans le présent siècle, sobrement, justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance ([Tite 2: 11-14](#)). La grâce est apparue apportant le salut et nous attendons la gloire. Ces paroles de l'Apôtre résument la condition tout entière du chrétien, sauf que nous n'y trouvons pas le Saint Esprit qui nous a été donné pour être «les arrhes de l'héritage». Le chrétien est un homme qui

422

se trouve placé, entre la première venue de Christ, le Saint Esprit demeurant en lui, et la seconde venue de Christ. Il regarde en arrière vers la perfection de ce que Christ a fait; il regarde en avant, attendant d'être avec Christ et semblable à lui, faisant comme une mère qui attendrait son enfant d'un pays éloigné, attendant toujours, parce que son coeur est attaché à celui qui vient. Ce qui forme les affections, c'est d'attendre ainsi Christ pour nous retirer de ce monde auprès de lui. L'amitié du monde est inimitié contre Dieu; mais, si nos coeurs sont avec le Seigneur, nous l'attendons pour qu'il nous retire de ce monde. Il faut que nous sachions attendre le temps de Dieu; mais, connaissant la valeur de la première venue de Christ, comme des hommes enseignés de Dieu et dans lesquels le Saint Esprit demeure, nous avons appris à aimer ce Sauveur béni, et nous l'attendons. Le salut est accompli, et l'espérance est certaine parce que Christ l'a accompli; car le précieux fondement sur lequel repose l'espérance du chrétien, c'est la première venue de Christ comme Sauveur. L'objet tout entier de sa venue en jugement a déjà trouvé sa réponse pour le croyant par sa venue en grâce. Maintenant la venue du Sauveur est, pour nous tous, joie et félicité: il vient pour nous ressusciter ou nous changer, et nous rendre semblables à lui dans la gloire, et sa première venue en fournit le fondement.

La parabole des vierges vient se placer ici. Nous y trouvons l'avertissement spirituel de l'apparition

423

de Christ. «Comme l'Epoux tardait, elles s'assoupirent toutes et s'endormirent». Remarquez, et j'insiste sur ce point, le Saint Esprit prenant un soin tout particulier de garder l'attente de la venue de Jésus comme chose présente dans nos coeurs, que ni dans cette parabole, ni ailleurs dans les Ecritures, aucune circonstance quelconque n'autorise quelqu'un à renvoyer cette venue au delà de la durée de sa propre vie. Ainsi, dans la parabole qui nous

occupe, les vierges qui s'endormirent sont les mêmes vierges qui se réveillent. Il en est de même dans la parabole du serviteur. Le Saint Esprit ne veut jamais donner aucun signe précurseur positif de la venue du Seigneur, de peur d'affaiblir l'attente présente: c'est un point moral qui affecte la condition de l'âme. Le méchant serviteur dit: «Mon maître tarde à venir». C'est là le jugement de l'église professante.

Mais revenons à la parabole des vierges et à son application individuelle: «Elles sortirent à la rencontre de l'Epoux». Elles sortirent pour cela; c'était ce qui les caractérisait. Toutes portaient leurs lampes; c'était leur profession: seulement les folles n'avaient point d'huile. «L'Epoux tardait»; alors nous trouvons, non pas ce qui aurait dû être, mais ce qui était le fait, que toutes s'endormirent. Comment se fait-il, dit-on, que depuis dix-huit cents ans tout cela soit demeuré caché aux hommes et que tous se soient endormis, les vierges sages aussi bien que les folles? «Comme l'Epoux tardait, elles s'assoupirent

424

toutes, et s'endormirent». Pourquoi les aurait-on séparées pendant qu'elles dormaient? Mais, dès qu'elles se réveillent au cri: «Voici l'Epoux, sortez à sa rencontre», elles sont ramenées à leur point d'origine: «Alors toutes ces vierges se levèrent et apprêtèrent leurs lampes»; immédiatement, elles ont quelque chose à faire. Puis vient la séparation: «Et les folles dirent aux prudentes: Donnez-nous de votre huile, car nos lampes s'éteignent». Après le cri: «Voici l'Epoux», qui réveille les vierges, l'Epoux tarde assez longtemps pour mettre les coeurs à l'épreuve, et pour manifester s'ils possèdent la vraie grâce qui les tient dans son attente. C'est maintenant le temps du jugement, non pas le temps pour s'en aller chercher de l'huile: celles qui n'avaient point d'huile ne purent entrer; la porte avait été fermée. C'est un solennel avertissement: les vierges se sont assoupies toutes ensemble, mais, dès que les folles réveillées au sentiment de leur état, reconnaissant qu'elles manquent de la grâce, c'en est fait d'elles! Il ne peut y avoir d'avertissement plus solennel que celui-là.

«Bienheureux est cet esclave-là que son maître, quand il viendra, trouvera faisant ainsi». «Veillez donc, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure». Laissez-moi vous demander si vous en êtes là, cher lecteur, si vous faites ainsi? Vos affections sont-elles assez fixées sur le Seigneur pour que, sans interruption, vous veilliez et l'attendiez, ne sachant ni le jour ni l'heure, et que, s'il venait,

425

vous qui ne vous endormirez pas, puissiez dire: C'est ici le Seigneur, nous l'avons attendu? Vos coeurs l'attendent-ils réellement, et soupirent-ils après sa venue? Soumis aux voies de Dieu, pour ce qui concerne le temps, attendez-vous toujours Christ, avec vos reins ceints et vos lampes allumées, de sorte que vous pourriez lui ouvrir immédiatement s'il venait à cet instant? Je pense à l'état de votre coeur, et je me demande si, au cas où Christ viendrait en ce moment, c'est bien Lui que vous attendiez? Quand il viendra, tous ses saints seront avec lui, et tous seront glorifiés.

Passons maintenant à la seconde partie de notre sujet, *le service*. Comme au chapitre 12 de Luc qui nous parle non seulement de l'attente, mais aussi du service, nous trouvons aussi, au chapitre 25 de Matthieu, après la parabole des vierges, les versets 14 à 30 qui nous parlent du serviteur. Matthieu traite plus de la souveraineté de Dieu que la parabole correspondante de Luc (chapitre 19: 11-27), où il est davantage question de la responsabilité de l'homme. Le Seigneur, dans Matthieu, donne à chacun selon sa propre capacité; à l'un cinq talents, à un autre deux, etc. Chacun sera responsable pour ses biens temporels, mais ce n'est pas là un *talent*. Les talents sont ce que Christ donna quand il s'en est allé: «Il a donné des dons, — des apôtres, des prophètes, des évangélistes», etc. ([Ephésiens 4](#)). Il n'a pas donné des richesses! J'admets parfaitement que celui qui en possède en est responsable; mais ce n'est pas le sujet dont il est ici question.

Ainsi donc, lorsque Christ s'en alla, il appela ses propres esclaves et donna à chacun selon sa propre capacité; puis, quand il revient, il règle compte avec eux. Celui qui avait reçu les cinq talents, par son trafic en avait acquis cinq autres; celui qui en avait reçu deux, en avait acquis deux; mais le Seigneur de ces esclaves, dans ses voies de grâce et de sagesse, dit à tous les deux également: «Entre dans la joie de ton Seigneur». Ensuite vient le troisième esclave. Ce qui le caractérise c'est le manque de confiance dans le caractère de son maître. Ce n'est pas l'huile dans sa lampe qui manque; ici la question est autre; l'esclave dit: «Seigneur, je te connaissais, et je savais que tu es un homme dur, etc». Il ne connaissait pas le prix de la grâce qui était dans le coeur de Christ. Les autres esclaves avaient la pensée de Christ; ils avaient confiance en son amour; ils étaient par conséquent de bons et fidèles esclaves. La responsabilité du service dépend donc de la connaissance du coeur de Christ. Le méchant esclave disait: «J'ai craint, et je m'en suis allé et j'ai caché ton talent dans la terre»; il jugeait d'après son propre coeur égoïste; les autres se confiaient au coeur de leur Seigneur et agissaient en conséquence. Christ compte sur nous, qu'il s'agisse simplement d'une coupe d'eau froide ou du don d'un apôtre; il compte sur son serviteur et s'attend à ce qu'il soit fidèle! Si vous avez cinq talents, faites-les valoir; si vous avez une coupe d'eau froide, faites-la valoir. Nous apprenons ainsi ce précieux principe que, la grâce parfaite ayant été exercée (et nous avons vu comment elle l'a été), le coeur se confie joyeusement, en toute simplicité, à cette grâce, — se confie au Seigneur lui-même.

Voyez maintenant, dans l'histoire de Pierre, comment tout ceci se lie à la conscience. Il fallait que Pierre apprit à se connaître: il avait confiance en lui-même, et sa confiance fut anéantie; il connaissait peu Christ. Voyez maintenant les voies du Seigneur envers lui. Jésus dit: «Simon, Simon, voici, Satan a demandé à vous avoir pour vous cribler comme le blé, mais j'ai prié pour toi, afin que ta foi ne défaille pas». Et la foi de Pierre ne défailloit pas; Pierre avait besoin d'être criblé; cela était bon pour lui, et pour nous il est souvent bon d'être criblés et humiliés. Si le Seigneur l'avait laissé à lui-même, c'en eût été fait de Pierre. Le Seigneur était sur le point d'être crucifié, faisant face aux assauts de ses ennemis acharnés; mais jamais vous ne le voyez dans une position ou dans des circonstances, quelles qu'elles soient, où, si quelqu'un avait besoin de Lui, son coeur ne fût pas libre de s'épancher pour pourvoir à ce

besoin. Il regarde Pierre, et le coeur de Pierre est brisé, car il a saisi le regard du Seigneur juste au moment convenable, et il pleure amèrement sur son péché. Ensuite, quand le Seigneur revient à Pierre, il lui donne une autre leçon. Jésus dit: «Eh bien, Pierre, m'aimes-tu plus que ne font ceux-ci?» C'est ce dont Pierre s'était vanté, Jésus ne dit pas: «Pourquoi m'as-tu renié?» mais: «M'aimes-tu, etc.?» Il sonde, il éprouve le coeur de Pierre, afin de le placer dans la vérité devant lui. «Seigneur, tu connais toutes choses», dit Pierre, tu sais ce qui est au fond de mon coeur. Puis, lorsque Pierre est foncièrement humilié, dans la poussière au sujet de son péché, le Seigneur lui confie ce qui lui est le plus cher. Dès qu'il a entièrement brisé Pierre et lui a appris à ne pas se confier en lui-même, Jésus dit: «Si tu m'aimes, pais mes brebis». Dans l'exercice de la grâce parfaite il a confiance en Pierre, parce qu'il avait appris à Pierre à ne pas se confier en lui-même. Voyez maintenant comment Pierre se lève et dit aux Juifs: «Vous avez renié le Saint et le Juste!» Est-ce que Pierre rougit? Il reproche aux Juifs et place sur leurs consciences les mêmes choses que lui avait faites. Et comment? Parce que maintenant sa conscience est aussi blanche que la neige. Il avait appris à se confier en l'amour de Christ. Il peut reprocher aux Juifs les péchés qu'il avait commis lui-même; sa conscience est purifiée. Il a été foncièrement éprouvé; mais, par l'oeuvre de Christ et la puissance du Saint Esprit, il peut se lever et parler de son propre et terrible péché, exactement comme je puis m'adresser à un pécheur et lui dire: «Tu es perdu dans tes péchés; c'est ce que j'étais moi-même».

Cette confiance dans le Seigneur est la source de tout vrai service, confiance pleine et bienheureuse dans la grâce de Christ, dans son coeur pour nous, qui sommes indignes de tout. Il a eu confiance en nous, et le coeur se confie en lui; le serviteur s'en va, dans le sentiment de son amour, pour le servir et faire valoir les talents qu'il a reçus de lui, ce qui en découle, c'est que nous entrons dans la joie de notre Seigneur, avec lui et semblables à lui. Il n'y aura pas une âme que mon coeur ne jouira pas de voir là. Après la gloire de Christ lui-même, la chose la plus précieuse est certainement de voir ses saints avec lui, semblables à lui. Quel est maintenant le grand désir du coeur, si ce n'est de les voir semblables à Christ autant qu'il est possible? Alors, ils le seront parfaitement. Christ va venir et nous prendre auprès de lui pour nous faire entrer dans sa joie. «Entre dans la joie de ton Seigneur».

Si donc vous désirez bien marcher et être heureux, reposez-vous sur l'oeuvre parfaite de Christ à sa première venue (le Saint Esprit demeurant en nous), et attendez la bienheureuse espérance dans la vraie liberté du service, et dans la confiance que, lorsque Christ viendra, ce sera pour nous faire entrer dans ce lieu bienheureux de joie avec lui. C'est sa propre joie qu'il donne. La joie de nos coeurs est de nous dire que le Fils de Dieu vient, qu'il vient bientôt, pour nous prendre auprès de lui.

Que le Seigneur vous donne de comprendre que l'âme est placée devant Dieu sous l'efficace de l'oeuvre qu'il a accomplie à sa première venue, en sorte que, avec une invariable confiance, vous attendiez sa seconde venue, disant: «Amen, viens Seigneur Jésus!» L'état d'une âme, dans l'Eglise, dépend réellement de la sainte, continuelle, et bienheureuse attente de Christ venant pour nous.

Lier et délier par l'Assemblée - Matthieu 16 (Darby J.N.)

ME 1876 page 434

Tout ce qui peut mettre les âmes au clair sur des passages que l'on met en avant pour appuyer les erreurs du papisme et du puseïsme est de saison aujourd'hui, ne fût-ce que pour fournir une réponse à ceux qui, moins que d'autres, ont été exercés sur de pareils sujets, même pour le cas où leur foi personnelle serait bien établie par une connaissance positive de la vérité. La bonté de Dieu peut préserver un homme des erreurs du papisme, mais j'ai toujours éprouvé que, là où la rédemption n'est pas bien connue, il n'y avait, pour ce qui concerne la doctrine, rien qui garantît l'âme des envahissements de ce système. Ses superstitions et ses erreurs positives peuvent suffire, par la miséricorde de Dieu, pour le faire rejeter, et nous devons en rendre grâce à Dieu; mais, pour ce qui concerne la paix et l'acceptation devant Dieu, une grande partie du monde évangélique est si peu affranchie de la foi papiste que, dans des jours comme les nôtres, où règne la confusion et où la superstition prévaut de toutes parts, il n'y a pas lieu d'être étonné, si des gens tombent dans les pièges que les agents de Rome placent devant les âmes. Même la doctrine de «l'assurance du salut», cette doctrine universellement reconnue à l'époque de la Réformation et condamnée par le concile de Trente comme la vaine confiance des hérétiques, est condamnée aujourd'hui par une multitude de protestants comme présomptueuse, et n'existe vraiment que chez très peu d'entre eux dans la simplicité d'une foi bien établie, quoique, Dieu en soit béni, le nombre de ces âmes aille en augmentant. Là où la rédemption est réellement connue, là où ce que Christ a positivement promis est devenu la possession de l'âme, selon qu'il est écrit: «En ce jour-là vous connaîtrez que moi je suis en mon Père, et vous en moi, et moi en vous» (Jean 14), le système tout entier du papisme et du ritualisme est renversé et ne peut plus trouver de place dans l'âme. Le papisme et le ritualisme s'occupent à replâtrer continuellement la conscience pour ceux qui sont encore loin de Dieu, les laissant répondre pour eux-mêmes au jour du jugement: le vrai croyant est, avec une conscience parfaite, dans la présence de Dieu; — il est agréable dans le Bien-aimé, il a pleine liberté pour entrer dans le lieu très saint maintenant, et il sait que Dieu ne se souviendra plus jamais de ses péchés ni de ses iniquités.

Là où une âme jouit de ces bénédictions, tous les accommodements du papisme sont vains. Mais combien peu de ceux qui le rejettent, lui ou le ritualisme, en sont là! Un Juif avait son sacrifice pour chaque péché; un catholique romain a son absolution, chaque fois que l'occasion se présente; — le chrétien, par une seule offrande, a été rendu parfait à perpétuité, quoiqu'il puisse s'humilier et faire confession à Dieu pour chacune de ses fautes. Mais le monde évangélique parle de réaspersion avec le sang de Christ; ou bien, là où il écoute Calvin, on lui apprend, pour le cas où quelqu'un a péché, à reporter ses yeux en arrière vers le baptême ou à recourir à la cène du Seigneur comme à un moyen de pardon; car, dans la théologie de la Réformation, les sacrements sont présentés comme un moyen pour la rémission des péchés. Sur ces points, la théologie protestante est trop vague et trop

inconséquente pour tenir tête aux affirmations des erreurs du papisme, de ces erreurs mortelles et destructives de la foi. La pleine rédemption, cette vérité fondamentale que Christ, par une seule offrande, a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés, que nous sommes agréables dans le Bien-aimé, que Christ paraît maintenant pour nous devant la face de Dieu, notre éternelle justice, — tout cela on ne le connaît pas ou on le craint; et l'on veut établir une vraie absolution sacerdotale dans une conscience sans assurance. Dans l'un et l'autre cas, le salut est incertain, et on a abandonné la doctrine de l'Écriture.

On ne peut trop insister sur la nécessité d'une vie pieuse chez les rachetés; mais l'Écriture ne fera jamais de cette vérité, quelque importante qu'elle soit, un moyen d'affaiblir la vérité ou la plénitude de la rédemption. Les sacrements, comme on les appelle, sont infiniment précieux en leur lieu et place; mais ils ne sont pas là pour détruire ou neutraliser l'efficacité de ce dont ils sont les signes. Les exhortations et les avertissements, Dieu en soit béni, abondent pour nous qui, comme rachetés, avons à traverser le désert et qui avons à demeurer dans une continuelle dépendance de la grâce pour que nous persévérions jusqu'au bout; mais jamais elles ne nous sont données pour nous faire douter de la fidélité de Celui qui exerce cette grâce, en nous amenant jusqu'au bout de notre pèlerinage, nous affermissant jusqu'à la fin, pour que nous soyons irréprochables dans le jour de notre Seigneur Jésus Christ. Nous avons appris notre péché et notre condamnation, mais aussi la substitution de Christ pour nous, et la vérité que nous sommes faits la justice de Dieu en Lui; en sorte que la question de notre justice devant Dieu ne peut jamais être soulevée de nouveau, car Christ est toujours notre justice, et toujours dans la présence de Dieu pour nous. Notre faiblesse, nous l'apprenons tous les jours; mais afin de connaître que la puissance de Christ s'accomplit dans l'infirmité. Nous pouvons, hélas! tomber dans le péché; mais Christ en fait une occasion d'intercéder pour nous, de nous laver les pieds. Nous pouvons avoir besoin d'être châtiés par le Seigneur parce que nous ne nous jugeons pas nous-mêmes; mais nous sommes les objets de cette discipline, «pour que nous ne soyons pas condamnés avec le monde» (1 Corinthiens 11: 30-32). Dieu exerce et éprouve de toutes sortes de manières la vie qu'il a donnée; mais, parce que Christ vit, nous aussi nous vivons. Mon but toutefois n'est pas de poursuivre maintenant le témoignage que l'Écriture nous fournit d'une rédemption complète et accomplie, dans la jouissance de laquelle, selon sa sûre efficacité, nous entrons maintenant par la foi (ce qui en soi-même serait un sujet bien plus intéressant), mais de m'occuper des passages et des sujets qui peuvent être une difficulté pour les âmes, en rapport avec le pardon des péchés et l'autorité ecclésiastique. Cela nous amènera à considérer quelque peu le gouvernement de Dieu et la discipline de sa maison, le royaume de Dieu et ce qu'on appelle le pouvoir des clés.

Le passage bien connu du chapitre 16 de l'évangile de Matthieu nous servira de point de départ.

La différence essentielle entre les évangiles synoptiques (Matthieu, Marc et Luc) et l'évangile de Jean, c'est que les trois premiers nous montrent Christ présenté à la responsabilité de l'homme et spécialement des Juifs dans ce monde, avec le résultat qui en

découle; tandis que l'évangile de Jean envisage les Juifs comme étant réprouvés, et développe la souveraine grâce et l'amour qui élit, en rapport avec la personne du Fils de Dieu comme homme dans ce monde (celui-ci, et non pas seulement le judaïsme, étant considéré comme sa sphère), et puis le don du Saint Esprit, comme conséquence de son départ. Il y a ceci de particulier dans Luc, l'un des trois premiers, que nous y trouvons, dans les chapitres 1 et 2, le tableau si profondément intéressant du résidu fidèle en Israël, et puis Christ présenté avec une généalogie qui ne nous le montre pas comme descendant d'Abraham et de David, mais qui le fait remonter jusqu'à Adam: Luc met plus pleinement en évidence la grâce, en tant que révélée à l'homme en Lui.

Dans l'évangile de Matthieu, qui parle spécialement de Christ comme Emmanuel, le Messie, le récit développe de grands principes plutôt que les faits dans leur ordre historique: au chapitre 16, auquel j'ai fait allusion plus haut, il nous a amené ainsi à ce moment où les Juifs avaient pratiquement rejeté le Sauveur; de sorte que, au verset 20, Jésus enjoint expressément à ses disciples de ne plus dire à personne qu'il était le Christ, et commence à leur montrer (verset 21) qu'il fallait qu'il souffrît; puis la substitution de l'Eglise et du royaume des cieux au lieu et place du système juif (dans ce chapitre 16) et la gloire à venir du Fils de l'homme dans son royaume (au chapitre 17), sont placées devant nous par l'Esprit de Dieu. L'Eglise et le royaume des cieux forment, par conséquent, l'importante révélation du Seigneur au chapitre 16. Arrêtons-nous y donc un moment.

Tout est fondé sur la révélation de la personne du Fils de Dieu. Les hommes s'étaient formés diverses opinions à son sujet, mais le Père lui-même avait révélé à Simon Barjonas que Jésus était «le Fils du Dieu vivant»: sur ce rocher, Christ dit qu'il bâtirait son Eglise. La vraie force du verset 18 est dans les mots: «Et moi aussi je te dis». Le Père avait dit à Simon ce que Christ était; Christ dit à Pierre ce que lui, Simon, était: il est Pierre, ou une pierre. Mais sur cette doctrine de sa personne comme Fils du Dieu vivant, autrement dit, sur un Christ ressuscité, Christ bâtirait son Eglise; car la résurrection était le témoignage public qu'il était le Fils du Dieu vivant et toute la puissance de Satan, qui a le pouvoir de la mort, ne prévaudrait pas contre ce que Christ bâtirait ainsi. La chose importante à remarquer ici, c'est que Christ, et Christ seul, est celui qui bâtit: aucun homme n'a rien à faire avec cela; et ce que Christ bâtit n'est pas non plus encore achevé, c'est un édifice qui continue jusqu'à ce que le temple tout entier soit complet selon la pensée de Dieu. Ainsi parle Pierre dans sa première épître (1 Pierre 2: 4, 5): «Duquel vous approchant comme d'une pierre vivante... vous-mêmes aussi, comme des pierres vivantes, êtes édifiés une maison spirituelle»; — il n'est question, nous le voyons, d'aucun instrument humain. Ainsi encore, Paul nous dit (Ephésiens 2: 20, 21): «Ayant été édifiés sur le fondement des apôtres et prophètes, Jésus Christ lui-même étant la maîtresse pierre du coin, en qui tout l'édifice, bien ajusté ensemble, croît pour être un temple saint dans le Seigneur». Ici encore, comme plus haut, il n'y a personne qui bâtit, si ce n'est Christ; et l'édifice croît seulement pour être un temple dans le Seigneur. J'ai fait ressortir ailleurs le contraste qu'il y a entre ceci et le chapitre 3 de la première épître aux Corinthiens, où l'instrumentalité et la responsabilité de l'homme sont introduites: Paul est un sage architecte;

quelques-uns pouvaient bâtir du bois, du foin, du chaume, mais être sauvés eux-mêmes (versets 12-15); d'autres pouvaient corrompre le temple de Dieu, et être eux-mêmes détruits (versets 16, 17). Mais je n'entre pas ici davantage dans ce sujet, faisant remarquer seulement que ceux que Paul a ici devant lui, il les envisage comme étant déjà le temple du Seigneur et l'édifice de Dieu, non pas seulement comme croissant pour l'être.

Matthieu 16 nous apprend que l'homme ne prend aucune part à l'édification de ce contre quoi les portes du hadès ne prévaudront pas: c'est *Christ* qui bâtit; tandis que dans ce en quoi la responsabilité de l'homme est engagée, on peut édifier du foin, du bois, du chaume, et l'oeuvre peut être détruite par le feu. Confondre ces deux choses, ce qui est l'ouvrage de Christ seul, et ce en quoi la responsabilité de l'homme est engagée, c'est faire une confusion très funeste, sur laquelle sont basées toutes les prétentions du papisme et du puséisme; c'est tomber dans une doctrine des plus perverses, qui rejette sur Dieu la responsabilité du mauvais ouvrage de l'homme et l'oblige à le maintenir et à le sanctionner.

Remarquez de plus qu'il n'y a pas de «clefs» pour l'Eglise. L'Eglise et son édification n'ont rien à faire avec les clefs: Christ ne bâtit pas avec des clefs. Les clefs sont les insignes de l'administration du royaume; et ce sont elles qui ont été confiées d'une manière particulière à Pierre personnellement. Mais les paroles du Seigneur, ici, ne confient à Pierre absolument aucune part dans l'édification de l'Eglise, et lui-même n'y prétend pas non plus, quand, dans sa première épître il se réfère à ce passage. Il participe en une manière remarquable de ce sur quoi l'Eglise est fondée: il est une pierre; il participe à la nature de la pierre vivante, du Fils du Dieu vivant, vérité sur laquelle l'Eglise est fondée; mais c'est tout. Pour ce qui est du royaume des cieux, le Seigneur en avait confié à Pierre l'administration d'une manière spéciale; mais *le royaume* n'est pas *l'Eglise*, et ne le sera jamais. D'une manière générale, nous pouvons dire que ceux qui composent l'Eglise ont une part au royaume, qu'ils y régneront, quand le moment sera venu, comme maintenant ils souffrent pour lui. C'est maintenant le royaume et la patience de Jésus Christ, et plus tard, ce sera le royaume et la gloire. Christ, comme l'avait fait d'abord Jean le baptiseur, avait prêché le royaume des cieux comme s'étant approché, ce que firent aussi les douze (Matthieu 3: 1, 2; 4: 17; 10: 7); puis, lorsque finalement le royaume fut établi, mais non pas en puissance extérieure, Pierre en eut d'une manière spéciale l'administration, comme nous voyons au livre des Actes. Le Seigneur ajoutait à l'Eglise tous les jours — alors publiquement — ceux qui devaient être sauvés (Actes des Apôtres 2: 41-47): c'était l'oeuvre propre du Seigneur. Mais Pierre, nous le voyons, soit en témoignage envers les Juifs ou les gentils, soit pour le choix ou l'établissement des diacres, ou bien dans son intervention à l'égard d'Ananias et de Sapphira, avait la direction administrative de l'oeuvre; ce qu'il prêche aussi, c'est la seigneurie de «l'Homme glorifié», comme chose présente (Actes des Apôtres 2), et son retour en puissance pour l'accomplissement des prophéties (Actes des Apôtres 3). L'assemblée était là, et le Seigneur ajoutait à l'assemblée; mais le témoignage était rendu à la seigneurie de Christ, fait Seigneur, et puis revenant en puissance. Dans le cas de Corneille (Actes des Apôtres 10), l'Eglise n'entre pas en question. Pierre ne prêche jamais, dans aucune occasion, que Jésus est le Fils de Dieu: il présente Christ comme exalté par la droite de

Dieu, fait Seigneur et Christ (Voyez Actes des Apôtres 2: 33-36). Dans cette administration du royaume qui est confiée à Pierre, le ciel met son sceau sur les actes de Pierre. Quoi qu'il liât ou déliât, il le faisait avec une autorité que le ciel sanctionnait. Je parlerai dans un moment du pardon; mais, en général, ce que Pierre établissait selon son autorité apostolique dans l'administration du royaume, avait la sanction du ciel. Mais les clefs dont il est question en Matthieu 16, n'ont aucun rapport avec l'Eglise, et Pierre n'a rien à faire avec l'édification de cette Eglise contre laquelle les portes du hadès ne prévaudront pas. L'Ecriture ne confond jamais *le royaume* et *l'Eglise*.

De plus, l'acte de lier et de délier n'est pas restreint au pardon, même si, d'une manière collatérale, il inclut celui-ci. Tout ce que Pierre établissait par l'autorité qui lui avait été confiée, était sanctionné dans le ciel, comme l'était aussi tout ce que deux ou trois, réellement réunis au nom de Christ, pouvaient faire (*). Ce que deux ou trois faisaient ainsi, était aussi sanctionné dans le ciel, autant que les actes administratifs, de Pierre, mais seulement ce qui était de la compétence de Pierre, ou confié au service de la position dans laquelle il était placé, ou bien aussi de la compétence de deux ou trois assemblés au nom de Christ. Le fait que la sanction du ciel reposait sur ce qu'ils faisaient n'implique pas qu'ils pussent décider de tout ce dont le ciel pouvait décider. La sanction donnée à tous les actes d'une autorité inférieure, n'implique pas que celle-ci puisse faire tout ce que l'autorité supérieure a le droit ou la compétence de faire. Bien des choses peuvent ne pas être abandonnées à l'autorité inférieure: il faut savoir ce qui est réellement de son ressort. Par conséquent, ces mots: «Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel», n'impliquent nullement que Pierre ou l'Eglise puisse lier quoi que ce soit dans le ciel. Tout ce qui dans le christianisme appartenait au ciel lui-même, tout ce qui était fait dans le ciel, était en dehors du ressort et de Pierre et de l'Eglise; ni Pierre ni l'Eglise n'avaient, dans ce domaine-là, *aucun* pouvoir. Pierre liait ou déliait les choses sur la terre, et *là* seulement: l'administration qui lui était confiée n'allait pas au delà. Ce qu'il faisait dans cet ordre de choses, le ciel le sanctionnait; mais Pierre n'avait rien à faire avec ce qui était lié ou délié dans le ciel lui-même. C'est là un point de la plus haute importance à plus d'un égard. Lui, Simon Barjonas, avait reçu l'administration du royaume, appuyée de l'autorité du ciel; cette charge, qui lui était confiée, était des plus importantes et des plus solennelles, mais elle n'allait pas plus loin que cela.

(*) Voyez Matthieu 18: 15-20.

La même charge, dans la sphère à laquelle elle se rapportait, est confiée à toute assemblée chrétienne, à deux ou trois assemblés au nom du Seigneur; car telle est l'assemblée dont il est question dans Matthieu 18. Mais nul ne rêve qu'une assemblée comme celle-là puisse lier ou délier en dehors de la propre sphère de son action, et puisse décider de quoi que ce soit dans le ciel. Ce qu'elle fait selon l'institution de Christ, le ciel le tient pour bon; mais ce fait ne confère aucun pouvoir de lier au delà de la sphère dans laquelle l'administration est bornée; la sanction du ciel sur ce qui est au dedans de ses limites, n'est pas la même chose que de donner un pouvoir par delà ses limites.

J'aborde maintenant ce qui concerne le pardon.

Tous les vrais chrétiens sont pardonnés, ont reçu le pardon de leurs péchés, et Dieu ne se souviendra plus jamais de leurs péchés, ni de leurs iniquités. Dieu nous a vivifiés ensemble avec Christ, nous ayant pardonnés toutes nos fautes: «Je vous écris, enfants», dit Jean en s'adressant à tous les chrétiens, «parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Tout ceci ne peut être ni lié, ni délié par qui que ce soit; car Dieu est intervenu, et a lui-même vidé toutes les questions. La rémission des péchés est la part de quiconque jouit de la vraie position d'un chrétien: il est accepté, rendu agréable dans le Bien-aimé. Nous avons la rédemption par le sang de Christ, la rémission des péchés. Par Christ, nous tous qui croyons, nous sommes justifiés de toutes choses. Christ nous est fait «justice» de la part de Dieu (Voyez Ephésiens 1: 6, 7; Actes des Apôtres 13: 38, 39; 1 Corinthiens 1: 30, 31, etc., etc.).

Dans l'Ancien Testament tout ceci n'avait pas été mis en lumière. Il y avait un pardon occasionnel, et la pleine acceptation de la personne devant Dieu n'était pas révélée davantage que le vrai caractère du péché. On pouvait offrir un sacrifice pour expier des fautes commises; pour certains autres péchés, il n'y avait point de remède (*). Dieu pouvait envoyer un prophète pour annoncer le pardon des péchés, — c'était un pardon administratif. La justice de Dieu n'était pas révélée; elle est révélée dans l'évangile. Jusque-là il y avait la patience d'un Dieu qui savait, il n'y a pas besoin de le dire, le pourquoi de sa patience; mais la fin du chapitre 3 de l'épître aux Romains montre, de la manière la plus claire, que la rémission actuelle des péchés, selon la justice révélée de Dieu, vint par l'évangile: «Lequel Dieu a présenté pour propitiatoire par la foi en son sang, afin de montrer sa justice à cause du support des péchés précédents dans la patience de Dieu, afin de montrer, dis-je, sa justice dans le temps présent, en sorte qu'il soit juste et justifiant celui qui est de la foi de Jésus». C'est ici une déclaration de la plus haute importance sur le sujet qui nous occupe. Dieu avait été juste en usant de patience quant aux péchés des Abraham, des David et d'autres, à cause du sacrifice de Christ; et cette justice était «montrée» maintenant et son fondement mis en évidence.

(*) Voyez Nombres 15: 24-29 et 30, 31.

C'est par le christianisme que, comme nous lisons en Romains 1, la justice de Dieu est maintenant révélée; et Christ a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui (1 Corinthiens 5: 21). C'est pourquoi la paix et la rémission des péchés devaient être prêchées en son nom: tous ceux qui croyaient étaient justifiés. Les prophètes rendaient témoignage que, par son nom, quiconque croyait en Lui avait la rémission de ses péchés, et cette rémission était venue maintenant et annoncée au nom de l'Agneau immolé, avec le précieux témoignage, pour ceux qui le recevaient, que Dieu ne se souviendrait plus jamais de leurs péchés ni de leurs iniquités, — que Christ, assis à perpétuité à la droite de Dieu, était là le témoin perpétuel que l'oeuvre était accomplie et agréée de Dieu, ce dont le Saint Esprit venu ici-bas, en vertu de l'élévation de Christ à la droite de Dieu, rendait témoignage, — et que Christ est assis là à perpétuité, parce que, par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés (Hébreux 10: 11).

Il ne s'agit nullement ici d'une question quant à des péchés commis aujourd'hui ou demain, mais d'une oeuvre accomplie avant que nous eussions commis aucun péché; et nous

entrons dans l'efficace présente de cette oeuvre devant Dieu, efficace perpétuellement présentée à Dieu, en Celui qui en est l'éternel témoin; de plus, nous sommes en Lui, rendus agréables dans le Bien-aimé, notre vie en étant la démonstration pratique pour d'autres, en leur montrant que, si nous sommes en Lui, Lui est aussi en nous. Il ne s'agit pas d'administration, dans tout cela, mais de la condition et de la position de tout vrai chrétien. Pierre prêchait cela, aussi Paul, comme nous pouvons lire dans les chapitres 2, 10, 13 du livre des Actes et dans les passages que j'ai cités de Romains 1 et 3, et de Hébreux 10. Ils prêchaient cela; et, pour autant qu'il s'agissait de la réception des païens ou des juifs par le baptême, ils administraient cela extérieurement, quoique ce dernier acte, le baptême, fût accompli par tout chrétien quelconque lorsque l'occasion s'en présentait: les apôtres eux-mêmes baptisaient en réalité très rarement. Mais un chrétien était un homme pardonné et accepté de Dieu selon la valeur et l'efficace, devant Dieu, de l'oeuvre de Christ qui ne varie jamais. Le chrétien était toujours agréable devant Dieu en Christ, selon l'éternelle valeur de l'oeuvre de Christ. «Nous avons la rémission des péchés», «quiconque croit est justifié», sont des paroles apostoliques. Une fois qu'un homme était chrétien, Simon Barjonas n'avait rien à administrer sous ce rapport.

Ceci nous amène à un autre point, en relation avec ce qui précède. Le privilège dont Simon, le fils de Jonas, jouissait, lui était absolument personnel. Pierre était bienheureux par la révélation que le Père lui avait faite, et les clefs du royaume lui étaient données à lui; il était Pierre, lui seul étant désigné ainsi par le Seigneur. A lui, Pierre, et à lui seul, les clefs de l'administration du royaume des cieux étaient données. Ce que lui, Simon, lierait sur la terre, serait lié dans le ciel, ce qu'il délierait serait délié. Il était le premier serviteur fidèle et prudent, divinement instruit du Maître de la maison; le privilège dont il jouissait ainsi lui était absolument personnel, comme l'était, pour lui, la révélation de Christ par le Père.

Mais l'Ecriture nous montre, dans un autre passage, que la sanction du ciel sur l'acte de lier et de délier sur la terre, est la part d'un autre dépositaire de pouvoir, où l'autorité n'est pas un privilège personnel et qui se rapporte au royaume, mais un privilège qui se rapporte à l'assemblée, et qui, si la grâce de Dieu le donne, peut exister à quelque époque que ce soit pendant que le christianisme subsiste, savoir là où deux ou trois sont assemblés au nom de Christ, parce que Christ est là au milieu d'eux. (Voyez Matthieu 18: 15-20). Il ne s'agit point ici d'aucune autorité personnelle de l'un ou de tous les membres, mais de l'autorité d'une assemblée, en vertu de la présence de Christ au milieu d'elle. Les termes du passage sont si clairs en eux-mêmes, que le sens ne présenterait aucune difficulté à personne, si les idées qui ont cours dans le monde n'avaient pas revêtu ces paroles du Seigneur d'un sens que rien, dans les expressions, ne permet de lui donner. Si un frère avait péché contre un autre, celui-ci devait tâcher de gagner son frère; s'il ne réussissait pas, il devait prendre encore une ou deux personnes, afin que tout ne fût pas établi seulement sur le témoignage de l'offensé, pour le cas où il faudrait en venir à un jugement. Si cela encore n'amenait pas de résultat, il fallait dire la chose à l'assemblée; et si l'homme ne voulait pas écouter l'assemblée, il devait être tenu pour un homme des nations. L'assemblée chrétienne prenait la place de la synagogue; et, là

où l'assemblée avait agi, le jugement (jusqu'à ce que l'homme se fût repenti) était final: celui qui avait péché était regardé comme étant dehors, comme un homme des nations. D'abord, il fallait qu'un frère allât; ensuite lui avec d'autres; enfin, que l'assemblée fût prévenue: c'était la discipline des saints, assemblés en quelque lieu que ce soit. Et, pour rendre la chose bien précise, le Seigneur dit: «Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, je suis là au milieu d'eux». Rien en vérité ne peut être plus clair. Le passage ne dit pas un mot de clergé, de ministres (quelque utiles que puissent être ces derniers par leurs dons pour le service), ni même d'anciens, quoique ceux-ci eussent leurs fonctions locales aussi; mais il établit pour nous que, là où deux ou trois sont assemblés au nom du Seigneur, Christ est là au milieu d'eux.

C'est donc ici le siège permanent de l'exercice de cette autorité, — dans la sphère qui lui appartient — dont les actes sont sanctionnés dans le ciel, La même autorité que le Seigneur avait donnée à Simon Barjonas personnellement, était l'autorité confiée aux deux ou trois assemblés au nom de Christ; et elle existe partout où deux ou trois sont ainsi réunis au nom du Seigneur. Ce point est de la plus grave importance; la perpétuité du pouvoir de lier et de délier se trouve dans deux ou trois assemblés au nom du Seigneur. Dans l'Apôtre choisi, le privilège était personnel, et ne se continuait en aucun autre.

C'est une erreur de penser que la rémission seule est l'exercice de ce pouvoir de lier ou de délier. Ce que l'Apôtre écrivait devait être reçu comme «le commandement du Seigneur» (1 Corinthiens 14: 37).

La rémission des péchés est un cas particulier, un cas qui, après tout, ne se rattache que collatéralement à l'autorité générale de lier ou de délier confiée à Simon. Le pardon est bien plus directement lié à la communication du Saint Esprit et à la mission des apôtres, elles que nous les trouvons au chapitre 20 de l'évangile de Jean: le chapitre 16 de Matthieu ne s'y rapporte pas directement. Dans le chapitre 18 de Matthieu, il entre en question, comme nécessairement impliqué d'une manière administrative dans l'exercice de l'autorité (nous aurons plus loin à revenir sur ce point). Le chapitre 20 de Jean nous présente la mission générale des apôtres, qui, comme nous l'avons vu, avait la rémission des péchés pour principal objet; car, pour ce qui concerne l'état d'un homme individuellement, la repentance et la rémission des péchés embrassaient le cercle tout entier de son témoignage, l'un et l'autre, cela va sans dire, au nom du Seigneur Jésus. Les apôtres agissaient avec l'autorité du Seigneur en cette matière, Paul, comme il le déclare expressément, étant introduit sur la scène, envoyé par Christ lui-même pour y avoir part.

Mais ce pardon avait un double caractère. Tous les chrétiens, comme nous l'avons vu, étaient des hommes pardonnés: ils avaient le pardon par le sang de Christ, la rémission des péchés. Jean leur écrit parce que leurs péchés leur étaient pardonnés: «Je vous écris, enfants, parce que vos péchés vous sont pardonnés par son nom» (1 Jean 2: 12). Dieu nous a vivifiés ensemble avec Christ, nous ayant pardonné toutes nos fautes; nous sommes personnellement pardonnés et rendus agréables, Dieu ne se souvenant plus de nos péchés, et nous ayant rendus parfaits à perpétuité. Cela est vrai, ou bien l'Écriture ne l'est pas, — si vrai, qu'il n'y a plus d'offrande pour le péché; (Hébreux 10: 18). Si nos péchés ne sont pas pardonnés

complètement et pour toujours (je parle de l'imputation du péché, et de la juste colère divine en jugement contre le pécheur), ils ne peuvent jamais l'être, puisqu'il n'y a plus d'offrande pour le péché, et que, sans effusion de sang, il n'y a pas de rémission.

Je ne parle pas de péchés passés, présents, et futurs, car je ne devrais pas avoir l'idée de pécher dans l'avenir. On se trompe sur ce point, en se préoccupant du temps de la faute, et ensuite du changement de la condition de la personne, nécessaire pour le pardon, et on perd ainsi de vue ce qui rend juste le pardon, au lieu de voir son fondement dans une oeuvre parfaite et complète, acceptée de Dieu, et accomplie par Christ, soit pour les croyants qui ont précédé, soit pour ceux qui sont venus après; oeuvre crue d'abord, sous forme d'une justice pré-espérée, maintenant crue et accomplie comme propitiation révélée et effectuée. Si je parle de temps, tous mes péchés étaient à venir quand Christ les porta; mais Dieu me montre une oeuvre complète acceptée de lui, selon la valeur et dans la bonne odeur de laquelle nous sommes toujours devant lui. Dieu, pour l'amour de Christ, nous a pardonné en Christ. C'était là le grand témoignage du christianisme: appelés par lui à la repentance, les hommes avaient reçu la rémission de leurs péchés par la foi en Christ, et Dieu ne se souviendrait plus jamais de leurs péchés: — ils étaient justifiés.

Mais à côté de la réconciliation avec Dieu et l'homme par le précieux sang de la croix, il y a le gouvernement des enfants de Dieu. Dieu «ne retire pas ses yeux de dessus les justes», dit Elihu à Job; et puis, il s'étend sur les voies de Dieu qui châtie les justes, et qui les restaure et les fait jouir de nouveau de la bénédiction, après qu'ils se sont humiliés sous sa main; c'est précisément la leçon que Job avait à apprendre, et qui nous est enseignée dans le livre qui nous parle de ces choses. Les trois amis de Job voulaient que ce monde fût un témoin adéquat des voies de Dieu envers l'homme, quant au bien et au mal, et par conséquent que Job fût un hypocrite. Mais nous apprenons précisément dans ce livre, que c'est quand un homme est juste devant Dieu, que Dieu intervient dans ses voies pour le profit pratique de cet homme et pour qu'il apprenne à se connaître lui-même; nous voyons que celui que le Seigneur aime, il le discipline, et qu'il fouette tout fils qu'il agrée (Comparez Hébreux 12). Ici, l'idée du pardon, au lieu d'être liée à l'imputation du péché comme culpabilité, et à la condamnation comme conséquence, se trouve mise en rapport avec le châtiment infligé au juste, sous le déplaisir certainement, ou, si vous voulez, sous la colère. Si nous nous jugeons nous-mêmes, nous ne serions pas jugés par le Seigneur; mais quand nous, les chrétiens, sommes jugés, nous sommes châtiés par le Seigneur, afin que nous ne soyons pas condamnés avec le monde (1 Corinthiens 11: 31, 32). Quand on confond cette discipline, ou le pardon qui se rattache au relèvement de celui qui l'a attirée sur lui, avec le pardon par lequel nous sommes rendus agréables et réconciliés à Dieu, on ne connaît pas la rédemption. Je ne dis pas qu'on la renie intentionnellement, mais on ne la connaît pas. Pour une conscience purifiée par le sang de Christ, le péché est ôté et la question du salut est vidée. Si l'homme n'est pas purifié, pardonné, justifié, complètement et pour toujours, il ne peut jamais l'être, car Christ ne peut pas mourir de nouveau; et, comme l'Apôtre s'applique à le montrer, s'il n'en était pas ainsi, il faudrait que Christ souffrît souvent, car il n'y a que cela qui ôte le péché. Il a souffert une fois

pour les péchés, le Juste pour des injustes (1 Pierre 3: 18). Christ est notre justice, et nous sommes en Christ devant Dieu; mais, précisément pour cette raison, Dieu ne permettra pas chez nous quelque péché que ce soit: il nous châtie pour notre profit, afin que nous participions à sa sainteté (Hébreux 12: 10).

Voyons ce que dit l'Écriture du pardon, en rapport avec ces voies de Dieu envers le juste, soit qu'elle emploie le mot de pardon, soit qu'elle s'occupe pratiquement du sujet. Le livre tout entier de Job est une histoire de ces voies de Dieu dont je parle. Je rappellerai particulièrement le chapitre 33: «Il ouvre les oreilles des hommes et scelle leur avertissement, afin de détourner l'homme d'une action, et de préserver l'homme de fierté; il garantit son âme de la fosse, et sa vie de l'épée. L'homme est aussi châtié par des douleurs dans son lit...» «Or s'il y a, pour cet homme-là, un messenger, un interprète, un entre mille qui manifeste à cet homme son devoir, il aura pitié de lui, et il dira: «Rachète-le, afin qu'il ne descende pas dans la fosse; j'ai trouvé la propitiation...; il priera Dieu, et Dieu s'apaisera envers lui et lui fera voir sa face avec joie». L'homme n'est pas présenté ici comme un homme juste; mais Dieu, dans ses voies, est occupé de lui en grâce pour le corriger; et quand le but de Dieu est atteint, Dieu retire sa main qu'il faisait peser sur lui.

Au chapitre 36 du même livre, il s'agit expressément des voies de Dieu envers l'homme juste. Ici encore, Dieu ouvre leur oreille à la discipline; et s'ils l'écoutent et le servent, ils achèveront heureusement leurs jours et leurs années dans les plaisirs; mais s'ils n'écoutent point, ils seront passés au fil de l'épée, et ils mourront sans connaissance. Les Psaumes sont pleins de ce principe; on peut dire que c'est leur sujet principal, quoique fondé sur l'expiation. «Oh! que bienheureux est l'homme que tu châties, ô Jéhovah, et que tu instruis par tes voies, afin que tu le mettes à couvert des jours d'adversité» (Psaumes 94: 12, 13). «Jéhovah m'a châtié sévèrement, mais il ne m'a point livré à la mort» (Psaumes 118: 18). «Tu es un Dieu qui leur pardonne, quoique tu aies tiré vengeance de leurs actes» (Psaumes 99: 8).

Dans le Nouveau Testament, nous trouvons une intervention positive et intelligente des saints dans l'administration de ce pardon. En premier lieu, en effet, les hommes sont appelés à se juger eux-mêmes, afin qu'ils ne soient pas châtiés (1 Corinthiens 11: 31, 32). Mais nous trouvons aussi deux cas où d'autres saints ont à faire avec cette discipline, à part le pouvoir apostolique: la discipline, et puis la prière des frères, ou la prière de la foi des anciens. Et d'abord, pour ce qui regarde la discipline, le méchant avait été ôté du milieu de l'assemblée; et par là, en même temps que l'assemblée était purifiée du mal, celui qui avait péché avait été ramené à lui-même; et il était profondément humilié de son péché. Alors l'Apôtre invite l'assemblée à lui pardonner; la punition avait été suffisante, et les saints devaient ratifier envers cet homme leur amour. Il ne s'agissait nullement du fait qu'il était la justice de Dieu ou qu'il avait une part à cette justice, mais c'était du gouvernement de l'Église et du maintien de sa sainteté ici-bas qu'il était question. Le méchant homme ne pouvait pas, dans sa méchanceté, jouir du précieux privilège qui était la part de l'Église; il avait été exclu, et puis, maintenant qu'il était humilié, il sentait sa faute: on devait lui pardonner. C'était, on le voit, l'administration et le gouvernement actuel de l'Église ici-bas, et avec la sanction du ciel. En

même temps, l'Apôtre use de son autorité apostolique; et, comme d'abord il avait jugé lui-même le cas (1 Corinthiens 5), ainsi maintenant il pardonne. (2 Corinthiens 2: 7-10). Il avait la même autorité que le Seigneur avait donnée aux apôtres au chapitre 20 de l'évangile de Jean, et l'assemblée à Corinthe était appelée à exercer son autorité à elle, concurremment avec lui, en s'occupant de l'affaire. L'Apôtre prenait soin qu'il n'y eût pas de division entre lui et l'assemblée; c'est là le sens des versets 10 et 11 de ce passage de la seconde épître aux Corinthiens.

L'intervention d'un chrétien, quel qu'il soit, en faveur d'un frère qui a péché, nous est présentée au chapitre 5 de la première épître de Jean. Un péché peut amener la mort sur un chrétien, la mort corporelle dans ce monde, et cela en une double manière: irrémédiablement d'abord, quand il est tombé dans un péché qui a un caractère tel qu'on ne peut pas prier pour l'homme qui l'a commis (il en fut ainsi pour Ananias et Sapphira); ou bien il s'agit d'un péché qui pourrait amener la mort en résultat, si l'homme n'est pas humilié, comme il est dit au chapitre 36 de Job: «Puisqu'il y a de la colère, prends garde qu'il ne t'enlève pas par le châtiment». S'ils n'obéissent pas, ils périront, savoir quand il ouvre leur oreille à la discipline. Il faut que le chrétien sache discerner les cas où le péché a un caractère qui provoque la terreur et l'indignation, et non l'intercession. Mais s'il s'agit d'un péché qui n'est pas «à la mort», quoique celui qui l'a commis ne s'en soit pas repenti, — ce péché peut amener le frère qui l'a commis à être retranché, à être retiré par la discipline: alors il faut prier pour lui, et la vie du frère qui a péché sera épargnée. Le frère, en ce sens, est pardonné; le résultat de son péché, dont il était menacé, est écarté par l'intercession. Ainsi au chapitre 42: 8, du même livre de Job, l'effet du déplaisir de Dieu doit être détourné par l'intercession de Job. Dans Jacques, c'est la prière de la foi des anciens qui doit intervenir. Un chrétien était-il malade, il devait envoyer chercher les anciens de l'assemblée, et ceux-ci, l'oignant d'huile au nom du Seigneur, devaient prier pour lui; et la prière de la foi ramènerait le malade à la santé; le Seigneur le relèverait, et, s'il avait commis des péchés, ils lui seraient pardonnés, ces paroles du passage impliquant évidemment que, si ses péchés avaient été l'occasion de la maladie, cela n'empêchait pas l'efficacité de la prière; mais les péchés seraient pardonnés et la santé de l'homme rétablie.

Telles sont les différentes phases du pardon administratif. Dieu, dans son gouvernement, ne tenait plus celui qui avait péché comme tombant sous le jugement, selon ce gouvernement exercé ici-bas; — nous ne parlons pas d'acceptation en Christ, mais du gouvernement des enfants de Dieu. Le châtiment pouvait venir de la propre main de Dieu, ou bien ce pouvait être aussi la discipline de l'assemblée. Il ne s'agit point du jugement final. Le croyant a toute assurance pour le jour du jugement, parce que, comme Christ est, il est lui aussi dans ce monde (1 Jean 4: 17); mais, comme invoquant le Père, et sachant qu'il est racheté par le précieux sang de Christ, comme d'un Agneau sans défaut et sans tache, il est appelé à se conduire avec crainte tout le temps de son séjour ici-bas; car le Père juge tout homme selon ses oeuvres (1 Pierre 1: 15 et suivants). Pour ce qui regarde le jugement final, le Père ne juge personne; mais il a donné tout le jugement au Fils (Jean 5: 22); toutefois, il y a le jugement de nos voies tandis

que nous marchons vers la gloire que Christ a obtenue pour nous: il y a un jugement des voies de tous. Ceux qui ne se repentent pas, amassent la colère pour le jour du jugement et de la damnation des hommes impies; mais Dieu ne détourne pas ses yeux de dessus les justes, et c'est notre Dieu qui est un feu consumant. Là où il y a du vrai or, le feu en sépare l'écume. Nous pouvons passer par la tribulation pour ce qui est bon, par une tribulation dans laquelle nous pouvons nous glorifier; nous pouvons être châtiés pour une transgression positive, ayant à nous humilier sous la puissante main de Dieu; nous pouvons nous trouver placés sous une discipline qui a un but correctif quant à notre état, et qui même, comme dans le cas de Paul (*), anticipe le mal, pour notre bénédiction.

(*) 2 Corinthiens 12: 7.

Il faut distinguer le pardon absolu et l'acceptation absolue du croyant devant Dieu, d'avec le pardon qui se rapporte à la discipline divine (ou même à la discipline ecclésiastique), de ceux qui sont acceptés de Dieu, discipline qui résulte du fait que les yeux de Dieu ne se retirent pas de dessus le juste. Le reniement de la plénitude du premier de ces pardons est la grande plaie du christianisme moderne.

Les hommes peuvent s'opposer à cette vérité et la contredire, comme on le fait toujours pour toute vérité importante; mais, si la parole de Dieu est vraie, étant justifiés par la foi, nous avons la paix avec Dieu, et nous sommes purifiés; nous n'avons plus conscience de péchés; par une seule offrande nous sommes rendus parfaits à perpétuité. Les saints de l'Ancien Testament ne connaissaient pas ces choses. Le christianisme est la révélation de la justice de Dieu: c'est ce qui faisait que l'Apôtre s'en glorifiait (Romains 1: 17). Cette justice était déclarée ou «montrée» *alors* (Romains 3: 26). La discipline de Dieu et le jugement de l'assemblée, car l'assemblée juge ceux de dedans (1 Corinthiens 5), le pardon, à propos du déplaisir présent de Dieu quant à la conduite des enfants, viennent quand l'acceptation devant Dieu est parfaite et s'appliquent aux enfants de Dieu justes et agréés de lui. Dans l'Ancien Testament, ces choses n'étaient pas distinguées avec la même clarté, parce que la pleine rémission des péchés n'était pas encore révélée, pas plus que la colère du ciel contre toute iniquité des hommes, ni la justice divine; en sorte que la différence qu'il y a entre ces choses ne pouvait pas être manifestée, parce qu'elle dépendait de cette rémission et de cette position nouvelle en justice, de notre entrée dans le lieu très saint par le voile déchiré. C'est pourquoi les protestants même ne connaissent pas réellement cette position et ne savent où ils en sont quant au pardon.

Quelques observations seront à leur place ici. D'abord, on peut remarquer que toute la discipline procède de la main de Dieu, même quand des méchants sont les instruments suscités par Satan. C'est Dieu qui a incité Satan à agir comme instrument à l'égard de Job (*). L'interprète, l'homme de prière, peut être le moyen d'ôter le mal, mais aucune autorité humaine n'en impose un. La discipline qui châtie est le jugement du Seigneur, la main du Père sur son enfant: elle n'a rien à faire avec l'Eglise, ni l'Eglise avec elle. L'Eglise ou l'assemblée agit seulement lorsqu'un mal est prouvé, en ôtant du milieu d'elle-même, et en se purifiant ainsi, ou en ramenant, quand la personne retranchée est humiliée. L'assemblée juge «ceux de

dedans» et pardonne, là où il y a un juste motif pour qu'on puisse le faire. Le Seigneur châtie en amour, pour nous rendre participants de sa sainteté. Il pardonne et retire la discipline quand il le trouve juste et bon. La prière individuelle peut détourner la mort quand la colère est là; ou bien la prière des anciens de l'assemblée, si elle est la prière de la foi, peut rendre la santé quand la maladie est une discipline, et le pardon être ainsi accordé. Dieu peut trouver bon et nécessaire d'infliger un châtement permanent, comme il le fit dans le cas de Jacob qui boita toute sa vie.

(*) Voyez Job chapitres 1 et 2.

La pleine rémission des péchés était inconnue dans l'Ancien Testament; sa proclamation est de l'essence du christianisme, ainsi que la paix avec Dieu par la justification. Parler d'un croyant non justifié est une contradiction dans les termes mêmes: tous ceux qui croient sont justifiés. Mais la justification, tout en ayant une portée plus étendue, signifie certainement, que le péché n'est pas imputé. Bienheureux est l'homme dont la transgression est pardonnée, et dont le péché est couvert! Bienheureux est l'homme à qui Jéhovah n'impute point son iniquité; — mais à celui qui croit en Celui qui justifie l'impie, sa foi lui est comptée à justice (Romains 4: 5).

J'ajouterai encore que l'acte de livrer à Satan (*) est un acte de puissance, — et que, ôter du milieu de l'assemblée un méchant, est un devoir attaché à la fidélité de l'assemblée. Sans doute, exclure de l'assemblée de Dieu est une chose très sérieuse qui nous laisse exposés à la douleur, au tourment du coeur, et cela de la part de l'ennemi; mais l'acte proprement dit de livrer à Satan, est un acte de puissance positive. Dieu, dans le cas de Job, le fit pour le bien de Job. Paul le fit (1 Corinthiens 5), quoique agissant dans l'assemblée réunie, pour la destruction de la chair; et ailleurs (1 Timothée 1), sans qu'il soit question de l'assemblée, à l'égard d'Hyménée et d'Alexandre, afin qu'ils apprissent à ne pas blasphémer. Toute discipline est pour la correction et le bien de la personne qui en est l'objet, en même temps qu'elle a pour but de maintenir la sainteté de la maison de Dieu et de purifier les consciences des saints eux-mêmes.

(*) Voyez 1 Corinthiens 5, et 1 Timothée 1: 20.

Il ne faut pas confondre le fait que ce que l'Eglise lie est lié dans le ciel, avec une capacité de l'Eglise de lier et de délier tout ce que le ciel peut lier ou délier. Ce que l'Eglise, c'est-à-dire tout ce que deux ou trois assemblés au nom du Seigneur, lient dans la sphère qui leur est confiée, est sanctionné par le ciel; mais l'Eglise n'a rien à voir dans le pardon des péchés comme non-imputation de la culpabilité, ou dans le sens de constituer une personne juste: car le ciel (c'est-à-dire, Dieu lui-même) l'a fait pour le croyant, et l'Eglise ne peut pas plus lier cela que le délier. L'Eglise n'a aucun pouvoir ni juridiction quelconque dans ce sens; elle a une sphère de discipline dans laquelle elle pardonne ou juge, et ses actes justes dans cette sphère, sont sanctionnés dans le ciel. Il est très important aussi de remarquer que le pouvoir de lier et de délier conféré à Simon Pierre, en Matthieu 16, se rapporte à l'administration du royaume des cieux. Pierre, ici, n'a rien à faire avec l'Eglise: l'Eglise, c'est Christ qui la bâtit. Quand l'Eglise pardonne, c'est une assemblée peut-être de deux ou trois réunis au nom du Seigneur. Les

apôtres pouvaient administrer le pardon, et ils l'ont fait, en recevant dans l'Eglise de Dieu des personnes appelées par la grâce (Jean 20: 23). Paul agit dans la même puissance, et reconnaît cette puissance dans l'assemblée, quant à la discipline; mais cela, comme je l'ai fait remarquer plus haut, est bien différent de la non-imputation de la culpabilité du péché. Simon Pierre liant ou déliant n'avait rien à faire avec L'Eglise. Deux ou trois, assemblés au nom du Seigneur, lient ou délient en matière ecclésiastique, mais l'acte de lier ou de délier ainsi, n'a rien de commun avec une autorité quelconque, supposée appartenir à l'Eglise comme corps.

La justice, la vie, le salut

ME 1876 page 460

La *justice* qui est devenue notre part, est d'un ordre nouveau, — différente de ce que la loi proposait et réclamait. La *vie* que nous vivons est d'un ordre nouveau, — infaillible et victorieuse, découlant d'un Christ ressuscité, — et différant de la vie en Adam qui devait être éprouvée. Le *salut* que nous héritons est d'un ordre nouveau: il est réservé ou conservé pour nous (1 Pierre), — il diffère de Canaan, que Josué distribua à Israël.

Ainsi, si quelqu'un est en Christ, c'est une nouvelle création. — Paul traite de la justice, — Jean, de la vie, — l'épître aux Hébreux, du salut.

Shadrac, Méshac, Abed-Nego et la fournaise de feu

ME 1876 page 474 - Daniel 3

Dieu nous présente dans sa Parole des exemples frappants de certains principes qui sont de tous les temps: la forme en peut varier, mais les principes restent les mêmes. Ainsi il est toujours vrai que, lorsque les circonstances ordinaires de la vie ne sont pas difficiles, nous sommes prompts à oublier Dieu et à nous appuyer sur l'homme. Tout péché, par sa nature, est toujours semblable à celui d'Adam, mais le péché d'Adam nous est rapporté comme exemple frappant dans ses conséquences.

Nebucadnetsar, dont le prophète nous parle dans le chapitre que nous avons devant nous, représente les principes de la puissance mondaine qui ne s'appuie pas sur Dieu. Dieu lui avait fait une place (voyez en particulier Daniel 2: 36-38) qui lui imposait une responsabilité d'autant plus grande de glorifier Dieu. Il avait reçu la domination sur toute la terre; il était très puissant: son coeur s'éleva, et il abandonna le vrai Dieu, quoiqu'il eût reconnu qu'il n'y en avait point de pareil à celui des Juifs (Daniel 2: 46, 47). Il voulut tout s'assujettir selon sa sagesse; il voulut avoir un Dieu à lui, un Dieu qui dépendît de la volonté de l'homme et de la volonté du dépositaire du pouvoir impérial. La providence de Dieu avait amené à sa cour quelques Juifs; et la question de savoir si le peuple de Dieu doit se soumettre à la volonté de l'homme est ainsi soulevée.

En principe, les Juifs *devaient* se soumettre à Nebucadnetsar. Mais il est un autre principe divin, c'est que chacun garde une bonne conscience devant Dieu; et, si l'autorité humaine demande une chose opposée à Dieu, le peuple de Dieu ne lui doit pas obéissance (Comparez Actes des Apôtres 4: 18-20; 5: 27-32). L'homme qui a la foi, qui croit à la vérité, soumis au roi, comme nous l'apprennent les chapitres précédents, puisque le roi est établi de Dieu (*), ne l'est pas au faux Dieu que le roi a établi, en reniant Celui de qui il tient l'autorité et que le fidèle reconnaît toujours. Ces cas sont très pénibles parce qu'il faut se soumettre alors pleinement aux conséquences de l'obéissance à Dieu et de la désobéissance à l'homme. Dieu veut souvent que nous ayons à souffrir ainsi à l'égard de la conscience, peut-être même de la part de ceux qui nous sont le plus proches, de la part d'un parent, d'un ami (**). Dans tous ces cas, l'appui de Dieu est caché et la puissance du monde est manifeste. Tous les satrapes et les gouverneurs entourent le roi (verset 3): c'est une gloire visible. La foi des Hébreux repose sur quelque chose qui ne s'est pas vu et ne se voit pas. De même maintenant tout chrétien a éprouvé qu'il faut s'appuyer sur Dieu seul.

(*) Comparez Romains 13; 1 Pierre 2: 13-17; etc.

(**) Voyez Matthieu 10: 24-42.

Dieu veut que notre foi soit mise à l'épreuve. Les trois Hébreux avaient été avancés dans le monde (chapitre 2: 49); dans leurs circonstances ils étaient, pour Dieu, trop près du monde. Plus un chrétien est lié avec le monde, plus il est en danger; plus il a à perdre et à souffrir,

parce que Dieu veut que les liens qui le rattachent au monde soient rompus. Quoique Dieu se cache, les voies de l'homme ne lui sont pas cachées; il voit les circonstances dans lesquelles les siens se trouvent, et il demande la fidélité: il permet que cette dernière soit éprouvée, là où le mal subsiste; mais Dieu peut délivrer et délivrera, et à la fin il paraîtra comme Dieu.

Les trois Hébreux répondent avec calme et simplicité (versets 16-18). Dieu ne les délivre pas de l'épreuve et n'empêche pas qu'on les jette dans la fournaise; il permet à Nebucadnetsar de faire tout ce qu'il peut: le monde est le plus fort. C'est la manière de faire de Dieu, même lorsque Jésus est livré à la mort. C'est ainsi qu'il agit, parce qu'il y a une meilleure délivrance. Il n'empêche pas que nous souffrions, mais il manifeste sa puissance pour nous d'une manière tout à fait inattendue pour le monde (Lisez sur ce point 2 Chroniques 16: 8, 9). La délivrance peut ne pas être apparente au moment même; les trois Hébreux ont dû sentir la puissance du monde et sentir que sa fin est la fournaise. Le chapitre 1 du prophète Ezéchiel nous montre les yeux de la providence de Dieu se promenant sur la terre, et en Apocalypse 5: 6, nous voyons toute la providence de Dieu en Jésus, l'Agneau immolé qui est au milieu du trône et qui a les sept cornes et les sept yeux. Rien n'échappe à la vue et à la main de Celui qui est mort pour nous. Que notre oeil seulement s'attache à lui! Toutes nos souffrances, vues ainsi à sa lumière, nous conduisent vers la gloire. L'homme met en avant toute sa force et toute sa colère; Nebucadnetsar jette un défi à Dieu: «Qui est le Dieu qui vous délivrera de ma main?» — Dieu laisse faire, et les fidèles sont jetés dans la fournaise. Ils ne résistent pas; ils ne veulent pas faire la volonté du roi en violant leur conscience et en méconnaissant les droits de Dieu; mais ils se soumettent complètement à la volonté de l'autorité humaine quant à leur corps. L'ardeur du feu détruit les instruments de la vengeance de l'homme. Dieu intervient en faveur des fidèles: l'effet de leurs souffrances, là où la providence de Dieu les a conduits pour leur fidélité, est de brûler leurs liens et de leur faire trouver la présence de Celui qui a la forme d'un Fils de Dieu (verset 25). Il en est de même pour nous. Si nous avons accepté quelque chose du monde, c'est quelque chose que Satan nous a vendu; cela doit être brûlé. Le feu consume les liens; et le Fils de Dieu, qui auparavant était caché, se montre dans la fournaise: «Je vois quatre hommes déliés qui marchent au milieu du feu... et la forme du quatrième est semblable à un Fils de Dieu». Les trois Hébreux ne s'y attendaient pas. Le seul effet de la fournaise pour eux, c'est que leurs liens sont brûlés et que la présence du Fils de Dieu leur est manifestée; le roi même en est témoin.

Nous voyons ainsi le sort qui est réservé aux instruments de la volonté insoumise de l'homme et de la puissance du monde qui rejette Dieu, et tout le bien que nous retirons de la fidélité à Dieu, malgré toutes les circonstances. Il faut seulement regarder à Christ, à Lui qui a été rejeté et qui est maintenant au milieu du trône. Celui qui est mort pour nous a toute la puissance, les sept cornes; il a aussi les sept yeux qui sont les sept esprits de Dieu envoyés par toute la terre: les sept esprits de Dieu, c'est la toute sagesse en rapport avec la terre et son gouvernement; c'est la plénitude de l'intelligence qui prend connaissance de l'état des saints et s'en occupe pour manifester la puissance qui agit envers eux (Comparez 2 Chroniques 16: 9). Les sept esprits jugent, non pas le monde qui ne les connaît pas, mais toutes nos voies,

toutes les choses en nous qui proviennent du monde et de la chair. Comme Esprit de providence, ils veillent sur nous et préparent toute chose pour l'épreuve de nos coeurs; ils préparent la fournaise et nous y font jeter par le monde, dont nous avons peut-être aimé la gloire et la puissance. Mais nous apprenons ainsi mieux ce que Dieu est pour nous. Par là Dieu est glorifié, et sa puissance est manifestée au monde. Quand il y a une persécution, les enfants de Dieu sont plus unis, plus joyeux. Quoiqu'il en soit, Dieu nous éprouvera de la sorte pour nous purifier et pour nous faire comprendre, à la suite de l'épreuve, qu'il est tout près de nous. Nous avons à compter uniquement sur Dieu, sans chercher comment il agira; nous devons compter sur lui, ne sachant pas ce qu'il fera, sachant seulement qu'il délivre (Comparez 2 Corinthiens 1: 8-10; 2 Timothée 4: 16-18).

Quand tout le monde se prosternait, les trois Hébreux seuls se tenaient debout, parce qu'ils connaissaient la puissance de Dieu que le monde ne voit pas, et qu'ils comptaient sur Lui. Dieu ne les perd pas de vue; il se montre *pour* eux. Rien n'échappe à Dieu, et il est pour nous; et nous pouvons nous glorifier dans les afflictions. Dieu fera tourner tout à sa gloire et à notre gloire, et nous fera trouver *la présence du Fils de Dieu*. Là est, pour nous, la récompense et la joie. Dans toutes nos afflictions, Christ a été affligé. Il est entré dans tous les détails de nos souffrances, et il marche devant ses brebis quand il les a mises dehors et qu'il a vaincu pour elles. Les sept cornes et les sept yeux, la toute-puissance de Dieu et sa surveillance providentielle envers les saints, se trouvent en Celui qui est l'Agneau immolé pour nous. Que nos coeurs ne l'oublent pas!